UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DES

PATOIS GALLO-ROMANS

TYPOGRAPHIE

ATTINGER FRÈRES

NEUCHATEL (Suisse)

—

OUVRAGES SCIENTIFIQUES

ET DE LUXE

REVUE

DES

PATOIS GALLO-ROMANS

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

J. GILLIÉRON

Maître de conférences à l'École pratique des Hautes-Études.

ET

L'ABBÉ ROUSSELOT

Chargé du cours d'histoire de la langue française à l'École des Carmes.

TOME I

DÉPOTS

PARIS
H. CHAMPION, 9, Quai Voltaire.

NEUCHATEL
ATTINGER FRÈRES, Impr. Édit.

1887

20719
10/1/92 c.

PC
2701
R56
t.1

A MONSIEUR

GASTON PARIS

HOMMAGE RESPECTUEUX ET RECONNAISSANT

De ses Élèves

GILLIÉRON & ROUSSELOT.

INTRODUCTION

A

L'ÉTUDE DES PATOIS

I

IMPORTANCE DE CETTE ÉTUDE

Les patois ne sont plus pour la science ce qu'on les a crus trop longtemps, des jargons informes et grossiers, fruits de l'ignorance et du caprice, « des tares du français, » dignes tout au plus d'un intérêt de curiosité.

Ils ont conquis la place qui leur est due, à côté de notre langue littéraire, dont ils sont frères, appartenant comme elle au latin vulgaire qui est parlé dans les Gaules depuis la conquête romaine. Et ce qu'ils présentaient autrefois de mobile et de désordonné apparaît aujourd'hui comme la loi même de leur existence et la condition de leur intérêt. Les langues, en effet, sont dans une perpétuelle évolution : tout change en elles, les mots, la syntaxe, les sons; et tous les changements se font d'après des conditions variables qui en modifient la nature et le degré. Les mots peuvent continuer à vivre dans une région et périr dans une autre; conserver ici leur sens primitif, là acquérir une signification nouvelle. Les lois de la syntaxe, subordonnées à l'usure des formes grammaticales et aux besoins de la pensée, subissent suivant les lieux des modifications successives. Les sons parcourent avec une vitesse inégale la carrière de leurs transformations, ici s'arrêtant à une étape, plus loin à une autre, là atteignant la limite extrême de leur vie, ailleurs restant presque immobiles à leur point de départ, ailleurs encore occupant les points intermédiaires de leur développement.

Aussi l'observateur attentif qui traverse nos campagnes et qui en étudie les patois, voit-il reparaître à ses yeux tout le travail qui s'est accompli au sein du gallo-roman depuis près de deux mille ans. Il retrouve des faits

dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir et qui remontent au latin lui-même; des phénomènes anciens que l'induction seule faisait connaître et qui sont ramenés par le hasard des combinaisons récentes; les intermédiaires qui rattachent entre elles des formes, des significations supposées jusqu'alors isolées; il entend de ses propres oreilles les sons dont les graphies des âges antérieurs n'avaient conservé qu'une trace imparfaite et dépourvue de sens; le passé lui devient présent; bien plus, il peut prévoir le sort réservé aux mots qu'il étudie et décrire à l'avance leurs transformations futures.

Les patois ne sont donc pas seulement indispensables pour l'étude particulière du groupe de langues auquel ils appartiennent, ils fournissent encore les données les plus sûres à la philologie générale; et, si je disais toute ma pensée, je réclamerais pour eux, en regard des langues cultivées, la préférence que le botaniste accorde aux plantes des champs sur les fleurs de nos jardins.

Dans les langues cultivées, en effet, les causes étrangères à la linguistique qui viennent en compliquer le développement sont nombreuses, et il est difficile d'en mesurer la puissance réelle : c'est la recherche d'un type idéal du beau langage qui ouvre la porte à toutes les imitations; c'est l'action rétrograde du maître qui combat celle de la famille et du lieu; c'est l'autorité d'un dictionnaire, d'une grammaire, qui, en prescrivant une prononciation surannée et mal comprise, amènent des sons barbares, inconnus dans la langue; c'est l'influence du livre, cet agent si actif aujourd'hui de conquête linguistique, qui, incapable de rendre les sons, se prête à toutes les interprétations des lecteurs; c'est la persistance des patois qui ne périssent pas tout entiers sous l'invasion de la langue littéraire, mais qui continuent à vivre dissimulés par un vêtement d'emprunt.

Dans les patois, au contraire, le mode de transmission est uniquement la tradition orale. Dès lors, rien n'entrave l'évolution naturelle de la langue. L'enfant reproduit le parler qu'il entend avec l'exactitude que comportent l'imperfection de son oreille et la paresse de ses organes, sans être ramené par force à un type convenu. Puis, sa langue faite, ses habitudes prises, il les conserve, et, vieillard, il parlera le patois de ses jeunes années.

Ce n'est qu'après s'être établie sur ces bases solides, que la philologie peut aborder l'analyse complète des langues cultivées.

Mais la philologie n'est pas seule à profiter de l'étude des patois. L'histoire des races, des mœurs, des institutions, de la religion, la psychologie elle-même y trouveront d'utiles renseignements. Toutes les phases par lesquelles est passée la vie d'un peuple ont laissé des traces dans sa

langue. La date, l'origine d'un mot, peuvent souvent être déterminés avec certitude par la phonétique. Or la date et l'origine du mot donnent la date et l'origine de la chose. De plus, la lutte incessante de la pensée contre la condition matérielle du langage, l'accommodation perpétuelle de formes anciennes à des besoins nouveaux, offrent au philosophe des éléments précieux pour juger du travail intérieur de la pensée.

L'étude des patois est donc autre chose qu'une vaine curiosité; elle peut, elle aussi, apporter son contingent aux lumières générales de l'humanité.

Mais des circonstances toutes particulières donnent à l'étude des patois un caractère spécial d'urgence. Les patois disparaissent et il est déjà tard pour les recueillir. Chaque année qui s'écoule emporte avec elle des sons, des constructions, des mots dont la perte est irréparable.

Il faut donc se hâter de sauver ce qui a été épargné jusqu'ici. C'est une œuvre qui intéresse la science et l'honneur du pays. Plusieurs l'ont senti, et les ouvrages sur les patois se sont multipliés. On doit rendre hommage à ces patriotiques efforts, ainsi qu'aux pouvoirs publics et aux sociétés savantes qui les ont encouragés et soutenus. Mais, il faut bien le reconnaître, ce qui a été fait est bien peu en comparaison de ce qui reste à faire.

II

SYSTÈME GRAPHIQUE

Tout le monde n'est pas d'accord, même aujourd'hui, sur le système graphique qu'il convient d'employer dans la transcription des patois. Il y a des personnes qui voient du danger à s'écarter des procédés de l'orthographe française. Avoir recours à une graphie nouvelle, dit-on, c'est s'exposer à donner à nos patois une apparence barbare et les rendre illisibles. Sans doute, pour ceux qui savent le patois, l'orthographe française a des avantages : elle suffit pour rappeler à la mémoire des sons connus, et elle ne demande aucun effort nouveau. Mais, pour les autres lecteurs, et c'est le grand nombre, une graphie calquée sur l'orthographe française ne dit rien, car elle ne représente aucun son. Le son est pourtant ce qu'il y a d'essentiel dans le patois : c'est lui qu'il importe de figurer avant tout. Les signes accessoires qui marquent le genre, le nombre, la personne, qui rappellent l'étymologie, etc., aident sans doute à l'intelligence du mot isolé, mais ils sont inutiles dans la phrase. La langue parlée se passe bien de ces distinctions, et une traduction littérale peut

y suppléer. Mais rien ne peut suppléer à une graphie imparfaite. On objecte en vain les usages reçus. Que l'on respecte l'orthographe historique d'une langue littéraire, cela se conçoit. Que l'on demande à l'enfant de consacrer plusieurs années de sa vie à apprendre une langue écrite devenue par le temps presque étrangère à la langue parlée; je le veux bien. Mais qu'on nous demande de faire le même travail pour chacun des patois; que nous soyons obligés d'en apprendre, d'un côté, la prononciation et, d'un autre, l'orthographe; c'est impossible. Il est nécessaire que la graphie des patois soit une image fidèle de la prononciation, c'est-à-dire qu'elle soit phonétique.

De plus, sous peine de créer une confusion inextricable, il faut, dans une *Revue* qui embrasse un grand nombre de patois, appliquer à tous un système graphique uniforme.

Mais comment établir, pour des patois aussi variés que ceux de l'ancienne Gaule, une graphie qui soit à la fois phonétique et uniforme? La gamme des sons renferme un nombre illimité d'intervalles et l'on ne peut songer à les représenter tous. Cela est vrai. Mais il n'est point nécessaire de figurer rigoureusement tous les sons individuels; il suffit de les classer et de donner à chaque catégorie, à chaque espèce bien déterminée un signe spécial.

C'est ce que nous avons essayé de faire dans le système graphique que je vais exposer.

Nous distinguons :

1° Les simples **résonnances**, que nous figurons de la manière suivante :

Résonnances pharyngiennes : ˳ (ex. : ˳*a* ou *a*˳).

Résonnances nasales fortes : ˜ (ex. : *ã*).

Résonnances nasales faibles : ˜ (ex. : *ẽ*).

2° Les **sons**, que nous représentons par des lettres et des signes diacritiques.

Nous subdivisons les sons en quatre classes : les sons fondamentaux et les sons intermédiaires, les sons pleins et les sons incomplets.

A. Les sons **fondamentaux** correspondent à ceux de l'alphabet français et à quelques sons étrangers connus.

Ce sont :

1° **Consonnes** : *b*, *d*, *f*, *g* (*g* dur), *h* (aspiration forte). *j*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s* (*s* dure), *t*, *v*, *z*.

Nous y ajoutons :

c (*ch* français);

ḷ (*l* mouillée);

ṇ (*n* mouillée, *gn* français);

ĉ (*ch* dur allemand);
ĉ (*ch* doux allemand);
r̂ (*r* voisine du *ĉ*);
ṅ (*n* gutturale;
ṙ (*r* grassayée);
ṣ (*th* dur anglais);
ẓ (*th* doux anglais);
ṛ (*r* interdentale);
ṭ (*t* anglais);
r̄ (*r* fortement roulée);

Signes diacritiques des consonnes :

˘ marque une consonne mouillée;
ˆ, une fricative;
˙, une gutturale;
˛, une consonne dont le point d'articulation est avancé vers les dents;
˚, une consonne dont le point d'articulation est reculé.

2° **Résonnantes :** *l̥*, *n̥*, *r̥*.

3° **Semi-voyelles :** *y* (*y* français dans *yeux*); *w* (*w* anglais); *ẅ* (*u* dans *nuit*).

4° **Voyelles :** *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *ȣ* (*ou* français), *œ* (*eu* français), *ə* (*e* muet français dans *me*).

Signes diacritiques des voyelles :

a) Voyelles brèves : ˘ (ex. : *ă*, *ĕ*); voyelles longues : ¯ (ex. : *ā*, *ē*).

b) Voyelles ouvertes : ˋ (ex. : *à*, *è*); voyelles fermées : ´ (ex. : *á*, *é*).

c) Voyelles brèves et ouvertes : ˇ (ex. : *ǎ*, *ě*); brèves et fermées : ˇ (ex. : *ǎ*, *ě*); longues et ouvertes : ˋ (ex. : *ā̀*, *ḕ*); longues et fermées : ´ (ex. : *ā́*, *ḗ*).

d) Voyelles nasales : ˜ (ex. : *ã*, *ẽ*); demi-nasales : ˜ (ex. : *ã*, *ẽ*); voyelles ouvertes nasales : ˜ (ex. : *ã̀*, *ẽ̀*); voyelles fermées nasales : ˜ (ex. : *ã́*, *ẽ́*); voyelles nasales longues : ˜ (ex. : *ā̃*, *ē̃*).

e) Voyelles toniques : ¸ (ex. : *o̧*, *ȣ̧*).

Une voyelle dépourvue de signes diacritiques est une voyelle indéterminée.

Une voyelle sans un signe de quantité est une voyelle d'une durée moyenne.

Une voyelle sans le signe ´ ou ˋ est une voyelle *moyenne*.

B. Les sons **intermédiaires** sont ceux qui se placent entre les sons fondamentaux. Ce sont les demi-tons de la gamme phonétique. Nous les représentons par deux lettres superposées marquant les deux limites extrêmes entre lesquelles ils évoluent (ex. : *ȧ*, *ȧ*, *b̊*, *l̥*, etc.).

La difficulté de graver le *ɕ* en petit nous a forcés d'employer *ʃ* pour figurer la consonne intermédiaire entre *j* et *ɕ*.

Le choix de la lettre superposée est dû uniquement à des motifs d'ordre typographique. Le signe *ä*, par exemple, représente uniquement une voyelle intermédiaire entre *a* et *e*, quels que soient d'ailleurs le sens et le degré de l'évolution.

C. Les sons **pleins** sont figurés par nos caractères ordinaires (*a*, *b*, *k*).

D. Les sons **incomplets** sont ceux qui n'ont pas encore acquis toute leur plénitude, ou qui sont en train de disparaître. Ils sont notés avec des caractères plus petits (*o*, *e*, *d*, *h*, etc.).

h est une aspiration faible.

Il ne semble pas qu'il soit nécessaire de rechercher dans les textes une plus grande précision. Dans les études spéciales, où nous avons besoin de marquer plusieurs degrés, par exemple, dans l'évolution d'un son intermédiaire, dans l'ouverture, la fermeture ou la quantité d'une voyelle, nous employons de petits chiffres placés à droite du caractère, à la façon des exposants algébriques (ex. : $\mathring{a}^1$, $\mathring{a}^2$, $\ddot{a}^1$, $\ddot{a}^2$, $\bar{a}^1$, $\bar{a}^2$, etc.).

Tel est l'ensemble du système graphique que nous proposons.

On voit :

1° Que nous empruntons à l'alphabet et aux usages typographiques français la plupart de nos signes.

2° Que nous conservons à ces signes la valeur qu'ils ont en français, et que nous modifions la forme de ceux dont nous sommes obligés de modifier la valeur.

3° Que chaque signe a toujours la même valeur et que chaque son est toujours représenté par le même signe.

Nous rejetons donc toutes les lettres et les combinaisons de lettres françaises qui font double emploi, comme *c* dur et *qu* = *k*; *c* doux = *s*; *s* douce = *z*; *g* doux = *j*; *an*, *am*, *en*, *em* = *ã*; *in*, *ein*, *ain*, *aim*, *im* = *ẽ*; *un*, *eun*, *um* = *ũ*; *on*, *om* = *õ*; *au*, *eau* = *o*; *ai*, *ei* = *e*; *oi*, *oe*, qui ont plusieurs valeurs différentes et jamais celle qu'ils figurent.

4° Que chaque son est figuré par un seul caractère : *ch* est devenu pour nous *ɕ*; *ou*, *u*; *eu*, *œ*; *gu*, *g*; *ss*, *s*, etc.

Les caractères doubles ont l'inconvénient de ne se prêter ni à la superposition des lettres, ni à l'emploi des signes diacritiques, et celui d'appauvrir le système graphique. Si nous emploïions *ll*, par exemple, pour *l* mouillée et *gn* pour *n* mouillée, comment rendrions-nous *l* + *l*, et *g* + *n*? Si nous nous servions de *n* comme signe de nasalité, comment écririons-nous une voyelle pure + *nn* ou une voyelle nasale + *n*? Si *gu* et *ss* n'étaient

que *g* dur, et *s* dure, comment figurerions-nous *g* + *n* et *s* + *s*? Or tous ces sons existent.

5° Enfin que nous n'employons aucun signe qui ne serve à figurer la prononciation. Nous ne faisons donc usage ni de l'apostrophe, ni du trait-d'union. Un léger espace laissé entre les mots qui sont unis dans la prononciation suffit pour aider à l'intelligence du texte, sans séparer des éléments qui sont liés entre eux. Nous écrivons : *vá t ɑ̃ vnì*, *lɔ̃m* (va-t-il venir, l'homme)?

III

ANALYSE DES SONS

Ce sujet demanderait de longs développements; mais je me bornerai ici à ce qui me paraît indispensable pour la transcription des patois.

I° RÉSONNANCES ET SONS INCOMPLETS

Les résonnances méritent une attention toute spéciale. Un observateur superficiel serait porté à les négliger, car elles sont souvent peu sensibles. Mais, si l'on se souvient qu'elles sont le point de départ encore obscur d'un son nouveau, ou la dernière trace d'un son expirant, on ne laissera pas passer l'occasion de les constater.

Voici quelques exemples. Dans le village du Temple, commune de Cellefrouin, canton de Mansle (Charente), on appelle le village voisin de Las Coux, « *lá k*$_{o}$*ɔ̃*. » La résonnance qui se fait entendre entre *k* et *ɔ̃* est encore indécise. Deviendra-t-elle *u* ou *o*? On ne saurait encore le dire. Dans certains villages du canton de Saint-Claud, *mɔ̃ɑ* (mouche) est devenu *mɑɔ̃ɑ*.

A Tarascon, si j'en crois un habitant de Beaucaire, on dit *kantè*$_{o}$ (chanter). L'$_{o}$ représente une résonnance qui se produit dans la gorge et qu'aucune lettre ne saurait rendre. Il me semblait entendre tantôt *è*, tantôt *a*, rien de déterminé.

La résonnance nasale s'entend après l'*i* dans plusieurs régions du midi (Je citerai Aramon, Gard) : *ví*˜ (vin). Je l'ai entendue de la bouche d'un Normand après *m* dans *ɔ̃m*˜ (homme).

Les sons incomplets marquent une seconde étape dans la genèse des sons, ou un avant-dernier degré dans leur disparition. Je n'ai rencontré qu'un cas où ils soient difficiles à saisir, c'est quand ils entrent comme premier élément d'un groupe. Par exemple, dans *ky*, *gy*, il arrive que *k* et *g* s'affaiblissent tellement qu'ils deviennent presque méconnaissables. On

sent bien qu'il y a quelque chose de plus que *y*. Mais on ne devinerait pas quoi, si l'on n'avait recours aux patois voisins. Ainsi, dans les environs de Pau, *mõnʒyĕt (mongette*, haricot) ne devient clair que si on le compare avec les formes *mõngĕt* et *mõnyĕt*, appartenant à des patois voisins, qui nous indiquent : l'une, le point de départ; l'autre, le point d'arrivée de l'évolution phonétique.

2° CONSONNES

1° **Consonnes fondamentales.** — Les seules consonnes qui présentent quelque difficulté sont : *l̥*, *y̥*, *h*, *s̥*, *z̥*, *ĉ*, *ĉ*, *t̥* et *r*.

l̥ et *y̥* sont difficiles à saisir pour ceux qui ne les possèdent pas dans leur prononciation. L'*l̥* a disparu dans la plus grande partie de la France. Je n'ai constaté l'absence de *y̥* que deux fois : chez une personne de Colmar et chez une de l'île Bourbon.

Les personnes incapables de prononcer *l̥* et *y̥* remplacent ces deux consonnes par *ly* et *ny*. Les Parisiens, les Normands, les Lorrains, etc., qui veulent obéir aux prescriptions de Littré, disent non pas *famil*, mais *family* (famille). De même, à Colmar et dans l'île Bourbon, on dit *ãnyõ* (agneau), au lieu de *ãy̥õ*. On a donc eu tort de confondre *l̥* et *y̥* avec *ly* et *ny*. Pour ces quatre articulations, la langue est collée au palais. Mais, elle touche sur toute sa largeur pour *l̥* et *y̥*, par les bords seulement pour *ly* et *ny*. On peut s'en assurer en badigeonnant le palais avec un mélange de farine et d'eau gommée : les points de contact s'impriment sur la langue.

h, *s̥*, *z̥*, *ĉ*, *ĉ*, *t̥*, étrangers au français, demandent quelque explication pour ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient pas l'anglais et l'allemand.

Le *h* allemand est formé par un courant d'air qui passe par la bouche largement ouverte; il semble venir de pleine poitrine. Le *h* que l'on entend en France, particulièrement en Saintonge, se produit dans la gorge. C'est ainsi que les Français prononcent le *h* des Allemands.

s̥, *z̥*, *ĉ*, *ĉ* appartiennent, comme *f*, *v*, *s*, *z*, à la classe des fricatives; ce sont des bruits continus de frottement, produits par le courant d'air qui s'échappe avec force entre le dos de la langue et le palais. Le point où se détermine le bruit de frottement peut varier depuis les lèvres jusqu'au voile du palais. La sourde *f* et sa sonore *v* prennent naissance entre les lèvres; la sourde *s* et la sonore *z*, au lieu d'articulation du *t*. Ces faits sont faciles à constater. Or *s̥* (sourde) et *z̥* (sonore) sont produits entre la pointe de la langue et les dents; *ĉ*, entre la partie moyenne de la langue et la région d'articulation du *k* suivi de *i*; *ĉ*, entre la racine de la langue et le voile du palais (lieu de l'articulation du *k* suivi de *a*, *o*).

Pour prononcer *ṣ* et *ẓ*, il faut donc avancer la pointe de la langue entre les dents et faire effort comme pour produire *s* et *z*.

De même pour prononcer *ĉ* et *ĉ*, il faut placer la langue comme pour faire entendre *ki* et *ka*, puis laisser passer le courant d'air entre la langue et le palais.

ṣ et *ẓ* sont communs en Savoie et en Suisse.

ĉ et *ĉ* se rencontrent fréquemment dans l'Est.

Le domaine du groupe *ĉl* (*ĉlõ*, clef) s'étend depuis les environs de Montluçon jusqu'en Suisse.

Le *ṭ*, qui se trouve en Champagne et dans la Lorraine, se prononce en reportant un peu en arrière la pointe de la langue.

L'*r* est un bruit continu vibrant, qui peut prendre naissance sur toute la longueur du tube vocal, depuis les lèvres jusqu'au larynx. Mais ce n'est pas seulement la place, c'est encore l'intensité de la vibration qui varie.

On conçoit donc qu'il y ait plusieurs sortes d'*r*.

Nous désignons par *r*, sans aucun signe diacritique, l'*r* qui n'offre aucune particularité sensible, ou celle dont la valeur n'a pas été précisée.

ṛ s'entend à Paris, dans le centre.

r̂, en Lorraine, et accidentellement chez quelques personnes à la fin des mots, comme *encore*. On croirait à *ãkòĉ*.

ṛ se prononce entre les dents, comme en Suisse et en Savoie.

r̃ est fortement roulée, mais pas assez pour donner la sensation de deux *r*.

2° **Consonnes intermédiaires.** — Comme toutes les lettres intermédiaires, elles doivent être notées avec soin, car elles nous montrent les évolutions phonétiques en train de s'accomplir. Je signalerai les plus communes :

ṛ̃ est, pour ainsi dire, une *r* qui ne vibre pas et un *z* qui ne siffle pas. On le trouve dans le Centre, où il remplace *r* et *z* entre voyelles. C'est sans doute par cette étape que *r* est passée avant d'arriver à *z*.

Vers Montpellier, *r* entre voyelles est passée à *l*. Peut-être trouverait-on aussi un intermédiaire entre *r* et *l*?

v̆. — Dans la prononciation du *v* ordinaire, les dents d'en-haut reposent sur la lèvre inférieure, le tube vocal restant ouvert. D'autre part, le *b* se prononce avec les deux lèvres rapprochées et serrées l'une contre l'autre au moment de l'explosion. Dans la prononciation du *v̆*, les deux lettres sont rapprochés comme pour le *b*; mais la fermeture est incomplète comme pour le *v*. Le *v̆* se trouve dans le Midi : *v̆ẽngèt* (il vint).

ĉ́ est un *ĉ* modifié par le rapprochement des lèvres. Il se produit quand le *ĉ* est suivi d'une labiale. Comparez *lòĉ kònálo* (les canailles) et *lòĉ́ puṛ̃ẹ̃ẽ́* (les planches) (Lot).

ḉ, *j̊*, *ṣ̊*, *ḳ*, *ǵ* se produisent dans la région d'articulation intermédiaire entre celles des consonnes superposées.

ḉ et *j̊* s'entendent distinctement dans le Lot, le Cantal, la Corrèze, etc.

ṣ̊, en Savoie (*ṣ̊āberi*. Chambéry), et dans le langage des enfants.

ḳ, *ǵ*, dans le Berri, le Morvan, la Lorraine : *kàḳyõ* (couteau), *ǵyè* (Dieu).

v̊, *z̊*, *j̊* (entre *ɕ* et *j*) *p̊*, *d̊* ne présentent avec les consonnes superposées qu'une différence de sonorité. On sait que les sourdes et les sonores correspondantes ont le même point d'articulation. Toute la différence qui les distingue se produit dans le larynx. Inactif pour les sourdes (*f*, *s*, *ɕ*, *p*, *t*, etc.), cet organe vibre fortement pour les sonores (*v*, *z*, *j*, *b*, *d*, etc.), plus faiblement pour les *demi-sonores* (*v̊*, *z̊*, etc.). On s'en rend compte en posant le doigt sur le larynx pendant l'émission de ces consonnes. Les demi-sonores sont fréquentes à la finale dans la région du Nord et de l'Est. Exemples : *vŏyaj̊* (voyage), *ăp̊* (arbre), *ŏyè v̊* (entendez-vous?), *ãtẽd̊* (entendre), *ègli z̊* (église).

Quand on fait des expériences sur les consonnes intermédiaires, il faut bien prendre garde de n'en pas altérer le son. Une prononciation un peu énergique peut amener une sourde au lieu d'une demi-sonore, comme elle fait passer, dans le Lot, *ḉ* à *ɕ* et *j̊* à *j*.

3° **Articulations correspondant au ch et au g français.** — Dans un grand nombre de patois, des articulations complexes correspondent au *ch* et au *g* français. On distingue presque toujours : d'abord un élément dental qui est *t* ou *t*, *d* ou *d*; puis un élément palatal qu'il est souvent fort difficile de déterminer et qui se présente sous la forme de *ɕ*, *s*, *ḉ*, *ɕy*, *ḉy*, *sy*, *ĉ*, *ĉy*, pour le *ch* ; *j*, *z*, *j̊*, *jy*, *j̊y*, *zy*, *y*, pour le *g*. La comparaison entre différents patois est souvent nécessaire pour cette analyse délicate.

4° **Résonnantes.** — Les consonnes résonnantes sonnent sans le secours d'aucune voyelle. Exemple : *pr̥n* (prune). Ce n'est ni *pèrn*, ni *prèn* ; mais *p* + son vibrant + *n*. De même *tăbl̥* (table), et l'allemand *morgen* (*mòrgn̥*).

3° VOYELLES

L'analyse d'une voyelle n'est complète que si l'on en a déterminé : 1° *la quantité* (si elle est longue ou brève) ; 2° *le timbre* (si elle est ouverte, fermée, moyenne ou intermédiaire) ; 3° *la qualité* (si elle est pure ou nasale) ; 4° *la tonalité* (si elle est tonique ou atone).

1° **Quantité.** — La quantité est l'élément le plus facile à discerner dans la voyelle. Comme nous ne tenons compte en général que de la quantité relative, la simple comparaison de deux sons suffit pour faire remarquer la différence de durée qui existe entre eux.

On confond assez souvent la quantité avec le timbre, parce que les voyelles longues ont ordinairement un autre timbre que les voyelles brèves. La quantité dépend uniquement de la durée de l'émission vocalique.

2° **Timbre.** — Le timbre d'une voyelle, c'est le son propre de cette voyelle. Dire qu'une voyelle a plusieurs timbres, c'est donc dire que, sous une même dénomination, nous réunissons en réalité plusieurs voyelles. Si nous comparons les *e* que nous possédons en français, nous remarquons que nous en avons deux bien distincts : l'un qui présente à l'oreille un son clair; l'autre, un son plus sourd. Le premier se prononce avec la bouche largement ouverte ; le second, avec la bouche plus fermée. De là sont nées les dénominations d'*e ouvert* et d'*e fermé*. Si nous poussions l'analyse plus loin, nous distinguerions une troisième sorte d'*e*, intermédiaire entre les deux premiers : c'est l'*e moyen*.

Cette distinction, vulgaire pour l'*e*, s'applique aussi aux autres voyelles, sauf à *ə* qui correspond à la position neutre que prend la bouche quand elle se ferme et passe à l'état de repos.

Les voyelles suivent dans leur évolution des voies différentes, suivant qu'elles sont ouvertes ou fermées. Par exemple : *à* se modifie dans le sens de *è ; á*, dans celui de *ò ; è*, dans certaines conditions, tend vers *à ; é*, vers *i*. Nous voyons dans certains pays *u* passer à *œ ;* dans d'autres, à *i*. Dans le le premier cas, nous avons affaire à un *ù ;* dans le second, à un *u*.

Il est donc de la plus grande importance de déterminer exactement le timbre des voyelles : leur passé et leur avenir sont là.

Mais comment donner une idée nette de cette distinction délicate? La chose serait facile, si la prononciation française était uniforme. Mais, malheureusement, je ne connais pas un seul mot qui ait le même son pour tous les lecteurs français, pas un seul que je puisse présenter comme étalon.

Le timbre des voyelles varie suivant les régions ; quelquefois, dans le même lieu, suivant les personnes ; et, pour la même personne, suivant la place du mot dans la phase.

J'ai entendu des Parisiens prononcer *tête* avec un *ẽ* devant un autre mot : « « Ma *tẽt* me fait mal ; » et avec un *ẽ̀* à la fin de la phrase : « J'ai mal à la *tẽ̀t*. »

La dernière syllabe de *francais*, *anglais*, que l'on prononce généralement *è*, a le son d'un *ǎ* au Canada, où l'on dit *frãsǎ*, *ãglǎ*. On entend souvent en France *frãsẽ*, avec un *ẽ*.

A Paris et dans l'Est, on dit : un *vǎlẽ* ou *vàlẽ* (valet) ; dans l'Ouest : un *vâlẽ* ou *vàlẽ*.

Le participe de la première conjugaison est dans l'Ouest : *ɑãtẽ*, pour le

masculin (chanté), et *œãté*, pour le féminin (chantée); dans la Champagne, par exemple, *œãté*, au masculin et au féminin.

Pour *œ*, même diversité. A Paris et dans l'Ouest, on dit : *ǎrœ̃, ǎrœ̃z* (heureux, heureuse); dans l'Est, dans la Meuse, par exemple : *œrœ̃, œrœ̃z;* dans le Midi, j'ai entendu : *œrœ̃, œrœ̃z*, avec *œ̃*. L'*œ*, suivi de *r*, est généralement *œ̃*. Cependant on entend quelquefois : *kœ̃r* (cœur).

L'*œ* de *neuve* est un *œ̃* dans l'Ouest *(nœ̃v)*; un *œ̃* dans l'Est *(nœ̃v)*.

L'*õ* est traité dans l'Est comme *ó*, quand il est final; comme *ò*, quand il est suivi d'une consonne, alors qu'à Paris il est toujours fermé. A Verdun, on dira : *pérõ* (Perraud), *jénérõ* (généraux) et *œõz* (chose), *ôtr̥* (autre), tandis que l'on dit à Paris : *œõz, õtr̥*.

L'*ŏ* final est fermé àParis *(jìgõ)*; il est ouvert à Angoulême *(jìgò)*.

L'*o*, de *émotion*, est *õ* à Paris *(émõsyõ)*; il est *ŏ* à Angoulême *(émòsyõ)*. *Octobre* se dit *ŏktõbr̥* dans la Haute-Marne; *école*, *ĕkõl* à Bordeaux, Agen, etc.

L'*a* même est loin d'avoir partout le même son. L'*a* de *patte* est généralement *ǎ (pǎt)*; celui de *pâte*, *á (pát)*. Aux environs de Pau et dans beaucoup d'endroits du Midi, ces deux *a* ont une valeur égale; ils sont tous les deux *ǎ*; ou, si l'on veut tenir compte de l'accent circonflexe, on fait celui de *pâte* ouvert long *(ǎ)*.

Au Canada, les *á* sont tous passés à *å*. On dit : *påt*.

L'*a* de *cave* est long et ouvert à Paris *kǎv)*; long et fermé dans l'Est *(káv)*, bref et ouvert dans l'Ouest *(kǎv)*.

L'*i* de *vit* est un *ĭ*, et celui de *vie*, un *í* dans l'Ouest. Ces deux *i* se confondent dans l'Est et se prononcent *ĭ*: il *vĭ*, la *vĭ*.

L'*i* de *tant pis* est *ì* pour un Suisse; c'est un *í* pour un Français de l'Ouest.

Dans la Suisse française, on dit : une *flùt (flûte)*; dans l'Ouest : une *flût*.

Dans l'Est, on prononce un *kùkŭ (coucou)*; dans l'Ouest : un *kŭkŭ*.

Ces exemples sont pris au hasard. Ils suffisent pour montrer qu'il n'est pas possible de s'appuyer sur la prononciation française pour faire connaître le timbre des voyelles.

Ce n'est qu'en se mettant en rapport avec des personnes qui ont fait une étude spéciale des sons, que l'on peut aisément acquérir la notion exacte du timbre. Nos notes particulières et la facilité que nous avons à Paris d'entendre divers patois gallo-romans, nous permettront d'aider ceux de nos correspondants qui désireraient s'adresser à nous.

Cependant, si l'on a l'occasion de comparer entre eux les sons de plusieurs patois, on peut sans trop de peine dresser une échelle phoné-

tique complète, et retrouver soi-même les différents timbres des voyelles.

En effet, les sons qui manquent dans certains endroits se trouvent dans d'autres.

Dans les patois de l'Ouest, comme du reste dans le français de cette région, les voyelles brèves sont ouvertes; par contre, presque toutes les voyelles longues sont fermées. On s'y fera difficilement l'idée d'un *ă*, d'un *ŏ*, d'un *ĕ*, d'un *ŏ*. Seul, l'*e* bref est d'ordinaire moyen ou fermé. On possède *ĕ*, *ŏ* *(bonheur)*; mais on ne se représentera pas du tout un *ă*, un *ĭ*, *ŏ*, *ŭ*, *ŭ*.

Les patois de l'Est sont plus riches. Plusieurs distinguent nettement *ă* et *ă*, *ĕ* et *ĕ*, *ŏ* et *ŏ*, *ŏ* et *ŏ*; plus difficilement *ĭ* et *ĭ*, *ŭ* et *ŭ*, *ŭ* et *ŭ*.

Dans le Midi, du moins dans certaines régions, ce sont les voyelles ouvertes qui dominent.

Le timbre des voyelles intermédiaires se trouve ça et là, plus ou moins nettement : *å*, dans le Centre et le Nord ; *å*, dans l'Est ; *ĕ*, dans la Meuse et au Nord; *å*, dans l'Est; *ŭ*, dans le Midi (Gard, Ardèche); *ŭ*, Charente-Inférieure, Meuse.

Si l'on est réduit aux ressources d'un seul patois, on peut néanmoins, en joignant à l'étude des sons l'observation des mouvements de la bouche, arriver à des résultats certains.

Les différences de timbre sont très sensibles pour l'oreille dans les voyelles longues. Elles le sont moins dans les voyelles brèves. Elles peuvent être saisies sans peine entre les longues et les brèves; mais il y a le danger de confondre deux éléments différents : la quantité et le timbre. Pour éliminer la quantité, il suffit de prolonger pendant quelques secondes l'émission de la voyelle.

La prolongation de la voyelle a un autre avantage : elle laisse le temps d'observer la position des organes.

Je ne tiendrai compte ici que des mouvements de la langue et de ceux des lèvres. L'explorateur que j'emploie est tout simplement le doigt.

Dans la recherche des différents timbres des voyelles d'un patois, il faut commencer par comparer entre elles chacune des voyelles. Si l'on avait à déterminer le timbre des voyelles françaises dans une prononciation particulière, il faudrait comparer les *a* de *patte*, *pâte*, *table*, *diable*, *papa*; les *e* de *fête*, *aimer*, *fée*, *laide*, *fraîche*, *sèche*, *belle*, *bébé*; les *i* de *lie*, *lit*, *mie*, *mimi*; les *o* de *lot*, *botte*, *botter*, *beau*, *haute*, *porte*, *gorge*; les *u* de *but*, *flûte*, *culbute*, *jus*, *bu*; les *u* de *loup*, *loutre*, *voûte*, *joujou*; les *œ* de *jeu*, *feu*, *bœuf*, *neuf*, *bœufs*, *œufs*, *heureux*, *heure*, *beurre*, et autres semblables.

En classant les sons différents des voyelles avec le seul secours de l'oreille, on remarque déjà que les uns sont plus clairs, les autres plus

sourds. Les premiers appartiennent à la voyelle ouverte; les seconds à la voyelle fermée.

Alors on fait intervenir l'observation physiologique.

Il y a deux voyelles faciles à distinguer qui nous serviront de point de départ : *ȧ* et *á*.

Pour *ȧ*, la langue est largement étalée; elle s'avance presque jusqu'aux dents.

Pour *á*, la langue se retire vers le fond de la bouche.

En partant de *ȧ*, et en relevant successivement la langue vers le palais, on produit *ȅ*, *e*, *é*, *ì*, *í*;

ǎ se place entre *ȧ* et *ȅ*.

ȅ, entre *é* et *ì*.

D'un autre côté, si l'on diminue successivement l'ouverture des lèvres, on produit :

En partant de *ȧ* : *ȯ*, *ó*, *ȫ*, *ǵ* (la langue se relève un peu);

En partant de *ȧ* : *ȯ*.

En partant de *ȅ* : *ȯ*.

En partant de *é* : *ȫ*.

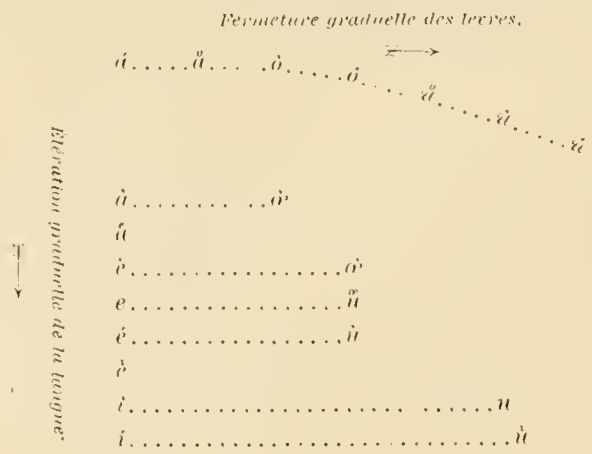
En partant de *ì* : *ȫ*.

ǎ se place entre *á* et *ȯ*;

ǵ, entre *ó* et *ȫ*.

ǖ me semble correspondre à *e*; *ǖ*, à *i*.

Voici, en gros, le tableau des voyelles d'après ma manière de prononcer :



Il est facile, d'après ce tableau, de se rendre compte de la différence qu'il y a entre les voyelles ouvertes et les voyelles fermées.

3° **Nasalité.** — Les voyelles nasales ne constituent point des sons spéciaux, ce sont les voyelles pures auxquelles s'ajoute une résonnance des fosses nasales.

Dans l'émission des voyelles pures (non nasalisées), tout l'air qui vient du larynx passe par la bouche. Mais, dans l'émission des voyelles nasales, le voile du palais, fermé pour les voyelles pures, s'abaisse, le courant d'air passe par le nez aussi bien que par la bouche, et les fosses nasales prennent part à la résonnance.

L'analyse des voyelles nasales n'est donc complète que si on détermine : 1° le timbre de la voyelle nasalisée ; 2° le degré de nasalisation, c'est-à-dire l'intensité de la résonnance nasale. Il faut y joindre, s'il y a lieu, l'analyse de l'*n* suivante, dont le sort est lié au phénomène de la nasalisation.

Le point le plus important à déterminer, et peut-être aussi le plus facile, c'est le timbre nasalisé. Si l'oreille ne suffit pas pour cela, on peut recourir à l'observation de la bouche.

Que, par exemple, on prononce *á*, et que l'on applique son doigt sur sa langue, puis que l'on émette le son *ã*, si la langue ne change pas de position, on a un *ã̃*.

Ou bien, par un procédé inverse, que l'on passe de *ã* à la voyelle pure en fermant le conduit des fosses nasales ; si la voyelle pure est un *á*, c'est que l'on prononçait *ã̃*.

On peut se convaincre ainsi que la nasale française *ɑ̃*, par exemple, est bien un *ã̃* et non un *ã̃ᵉ*.

Le français littéraire possède quatre voyelles nasales qui présentent une nasalisation complète et après lesquelles la consonne nasale a entièrement disparu.

Ce sont :

ã̃ : ã̃fã̃ (enfant) ;

ẽ : pẽ (pain), *vẽ* (vin) ;

õ : bõ (bon), *kõt* (compte) ;

œ̃ : jœ̃ (jeun), *œ̃* (un).

A Paris, *ã* est remplacé par *ã̃ : ã̃fã̃* (enfant). Les autres nasales semblent être prononcées dans le Nord d'une manière uniforme par les personnes qui parlent français. Il n'en est pas de même dans le Midi, où les nasales propres aux patois se substituent, même dans la bouche des personnes instruites, aux nasales françaises.

Les patois offrent une grande variété de nasales. Quelques-unes sont inconnues au français, comme *ẽ̃ : bẽ̃* (bien) dans le Nord ; *ẽ : rmẽ* (remis), Somme, etc. ; *ĩ : lãpĩ* (lapin), Normandie, Charente.

La nasale *ã̃* est assez répandue. Dans certains endroits, elle remplace *a*

nasal et *o* nasal, par exemple, à Aillant (Yonne), à Nanteuil-en-Vallée, canton de Ruffec (Charente). Aussi, quand les habitants d'Aillant ou de Nanteuil veulent reproduire les sons *ã* et *õ*, il n'est pas rare qu'ils fassent entendre l'un pour l'autre, si bien, dit-on, qu'à Aillant, « *kõ k ã jã, ẽ pĩ k ã pẽr, ẽ pĩ k ã dĩ kãn ẽ cãtõ, n ã mõ* » (Quo*nd* *an* joue, et puis qu'*an* perd, et puis qu'*an* dit qu'*an* est *canton*, n-*an* mo*nt*); et qu'à Nanteuil, « *ã fõ dũ bwã ẽ ã fã dẽ kẽyẽr* » (*an* fo*nd* du bois et *an* fa*nd* des cuillères).

ã est très fréquent dans le Midi.

En général, l'analyse des nasales dans les patois du Midi exige une grande attention. Le timbre de la voyelle, l'intensité de la nasalisation, le degré de conservation de l'*n*, varient suivant les lieux, suivant la nature de la voyelle et suivant la place de la syllabe nasalisée dans le mot ou dans la phrase. Quelquefois la nasalisation est si faible que, pour la constater sûrement, on est obligé de se servir d'un petit miroir, que l'on place sous le nez de la personne qui fait entendre le son douteux. La buée laissée sur le miroir prouve que l'air a passé par le nez, par conséquent que le son est nasal.

Cette étude est difficile sans doute; mais elle présente un grand intérêt, car les nasales du Midi nous montrent des étapes que les nasales du Nord ont franchies depuis longtemps.

4° **Tonalité.** — Dans les mots ou les groupes de mots, il y a une syllabe qui est mise en relief par la prononciation. Cette syllabe est dite tonique ou accentuée. Souvent, elle est très facile à distinguer. D'autres fois, elle semble faire défaut. Les Latins durent avoir, à une certaine époque, de la peine à reconnaître la syllabe accentuée, puisqu'un grammairien donne, comme moyen pour la découvrir, de faire crier le mot, la syllabe qui s'entendait le plus loin étant la syllabe accentuée. J'ai souvent employé ce moyen utilement. Mais il faut en user avec précaution. Il est des cas où il pourrait induire en erreur. Dans certains patois, l'accent est si flottant, qu'on est obligé de le saisir au passage; il change même à l'insu de la personne qui parle. Demander de crier, ce serait sûrement provoquer un déplacement de l'accent. Dans le Cher, on dit : un *pąsẽr* (passeur). Si l'on crie, l'accent se porte sur la finale : un *pąsẹ̃r*.

Nous notons la syllabe tonique dans les mots seulement où elle pourrait être douteuse.

Nous marquons la place, mais non la nature de l'accent. Nous réservons cette question délicate.

4° SEMI-VOYELLES

Les semi-voyelles : *y*, *w*, *ü̆* existent dans le français, comme dans le patois :

1° Dans l'orthographe française, le *y* (prou. : *yi*) est écrit de différentes manières :

a) *y*, dans *Blaye (blày*, hors de Blaye, où l'on dit *blĕ)* ;

b) *i*, dans *émotion (èmósyõ*, Paris), *pied (pyᵉ)*, *piano (pyàno)*.

c) *ï*, dans *faïence (fàyãs)*.

d) *ill*, *ll*, dans *paille (pây)*, *famille (fàmìy)*.

Dans certains patois de l'Ouest, *l*, en passant par *ḷ*, s'est réduite à *y* : *tàby (table)*.

Dans le Nord-Ouest, le Centre, et dans le Canada, *k* et *g* devant *e*, *i*, *u*, *ü̆*, et quelquefois devant *a*, se sont amollis et sont accompagnés d'un *y* : *kyãr (le cœur)*, *rèmàrkyàb (remarquable)*.

Au Canada, *d* et *t* ont eu le même sort : *dyàrà (Duret)*.

2° Le *w* est noté en français *ou* dans *oui (wì)* et *o* dans *oi* : *moi (mwà)*.

3° Le *ü̆* est l'*u* de *lui (lü̆i)*.

Les semi-voyelles se distinguent nettement des voyelles. Comparez *haï (àì)* et *aie! (ày)* ; il *loua (làà)* et *loi (lwà)* : *bruire (brüir)* et *luire (lü̆ir)* dans ces deux vers de Victor Hugo :

> Il écoute le vent *bruire* (2 syllabes),
> Chante et voit les gouttes d'eau *luire* (1 syllabe).
>
> (*Orientales*. — Pluie d'été.)

La voyelle conserve sa valeur syllabique.

La semi-voyelle ne forme avec la voyelle suivante qu'une seule syllabe.

Dans les patois, *w* ne se distingue pas toujours facilement de *u* et de *o* dans les groupes où il entre comme second élément atone, et il est bien des cas où l'on peut hésiter entre la graphie *aw*, *ew*, *ow*, et *au*, *eu*, *ou*, et même *aᵘ*, *eᵘ*, *oᵘ*. Mais une étude attentive suffira ordinairement pour lever ces doutes.

IV

REMARQUES PRATIQUES

Ces remarques portent : 1° sur les circonstances qui déterminent la valeur des documents recueillis, et 2° sur quelques travaux que l'on peut entreprendre sans avoir étudié la philologie.

§ 1.

La valeur des documents dépend : 1° de la compétence du transcripteur ; 2° du mode d'information qu'il a employé ; 3° du sujet observé.

1° **Le transcripteur.** — Sans une éducation spéciale pour l'oreille, on n'entend bien que les sons auxquels on est habitué. Il est rare, par exemple, qu'un Parisien saisisse la différence qu'il y a entre *l* et *ly*, différence qui frappe du premier coup un habitant du Sud-Ouest.

Il serait donc à souhaiter que chaque patois pût être transcrit par les personnes qui le parlent. Cependant un homme étranger au pays dont il étudie la langue peut arriver, avec un peu de temps et surtout avec le secours des indigènes, à se représenter exactement les sons, sinon à les reproduire.

Il est peut-être même plus difficile à un indigène de ne pas se tromper sur la nature des sons de sa propre langue, s'il n'a pas la ressource de pouvoir les comparer avec d'autres sons étrangers.

Dans l'intérêt de la science, le transcripteur devrait signaler toutes les circonstances qui peuvent montrer jusqu'à quel point il est capable de bien entendre les sons et de les bien noter.

2° **Mode d'information.** — Quand on recueille un patois, il faut avant tout bien s'assurer que l'on n'est pas trompé par les sujets qu'on observe. Il arrive souvent, en effet, que, par politesse, les paysans dénaturent leur patois, quand ils parlent devant des étrangers ou des hommes d'une condition supérieure. Bien des curés ont été étonnés que j'aie trouvé du patois dans leurs paroisses. « Mes métayers du Gâtinais, me faisait remarquer M. de Piolant, disent entre eux : *ét ĭ byá kŏ vyá !* et en s'adressant à moi : *ét ĭ byó kó vyó !* (est-il beau, ce veau !) »

Je demandais un jour à une femme, habitant sur les confins du Poitou et de l'Angoumois, quel était le nom de l'animal que je lui montrais (c'était un cheval) : « C'est un *«vàl*, me répondit-elle. — Non, lui dis-je, c'est français. — Un *«vŏ*. — Non, c'est poitevin. » N'ayant pas d'autre terme étranger à sa disposition, elle se hasarda à employer celui de son patois : un *«vā*.

Il y a plusieurs manières de recueillir les mots d'un patois. Toutes n'ont pas la même valeur. Mais souvent on n'a pas le choix.

La meilleure, c'est le tête-à-tête avec des parents ou des amis. Grâce au laisser-aller de la conversation, on peut faire les observations les plus profondes, recueillir les faits les plus curieux, pénétrer dans les secrets de la

syntaxe, cette partie la moins connue des langues. Alors tout est précieux à noter : les fautes, les hésitations, les corrections.

Il est bon aussi d'assister à une conversation à laquelle on ne prend aucune part, surtout si les paysans ignorent qu'ils sont observés.

On peut demander des traits de chronique locale, des contes, des dictons, des proverbes, le nom des objets que l'on a sous les yeux.

La simple observation passive ne suffirait pas. Il y a des faits qui se présentent rarement ; il y en a d'autres dont on a besoin sur-le-champ pour résoudre une question pendante. On ne peut guère se dispenser de les provoquer. Mais il faut un art bien subtil, une diplomatie bien exercée, pour amener sans violence les formes que l'on recherche.

On peut quelquefois, faute de mieux, donner du français à traduire. Mais ce moyen est bien périlleux, car souvent la nuance est si voisine entre le patois et le français que la question seule peut la faire disparaître.

Quelque moyen que l'on emploie, il ne faut pas oublier qu'il y a une différence à établir entre les faits que l'on a provoqués et ceux qui se sont produits spontanément.

Les paysans font sur le parler de leurs voisins des remarques, souvent très délicates, parfois aussi exagérées. Il convient d'en tenir compte ; mais, en général, il faut les contrôler avec soin.

3° **Le sujet observé.** — Les renseignements que l'on fournit sur un patois n'obtiennent leur pleine valeur que si l'on fait connaître le lieu d'origine, l'âge, la condition, les habitudes de langage, les antécédents du sujet observé.

a) Lieu d'origine. — Ordinairement, chacun parle le patois du lieu où il a été élevé. Mais le patois d'un village n'est réellement pur que dans les familles anciennes du pays. Au cours de mes recherches sur mon propre patois, j'ai souvent pu, d'après le parler des enfants, découvrir le lieu d'origine des parents.

b) L'âge. — Les modifications du patois sont tellement rapides dans certaines régions, que l'on pourrait croire à deux dialectes différents : celui des jeunes et celui des vieillards. Dans leur *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl*, MM. de Tourtoulon et Bringuier distinguent deux sous-variétés dialectales d'après la chute ou la conservation de l'atone dans les pluriels féminins *(de là fanne* et *de là femmè)*. Dans l'une, ils placent Benest, qui a perdu l'atone ; dans l'autre, Cellefrouin, qui l'a conservée. Ils ont raison, mais à la condition de comparer le patois des vieillards de Cellefrouin avec celui des jeunes de Benest. Dans ces deux localités, l'atone est en train de disparaître. Conservée encore par les personnes âgées, elle n'existe plus chez celles qui

ont moins de quarante ans et qui n'ont pas subi, dans leur parler, d'influences étrangères.

c) La condition. — Souvent il y a dans un même lieu comme deux patois : celui du peuple et celui des *messieurs*. Il faut bien se garder de les confondre. Le patois des *messieurs* donne l'explication de certaines anomalies qui se rencontrent dans le langage du peuple ; il montre aussi de quel côté viennent les influences étrangères qui agissent sur le patois. Mais il n'est pas le patois du pays.

d) Les habitudes de langage. — Il faut savoir dans quelle mesure ceux que l'on observe parlent patois. Les personnes qui parlent uniquement patois deviennent de plus en plus rares. Il n'y a guère qu'elles pourtant qui soient des témoins absolument sûrs. Une personne qui parle ordinairement français, bien que le patois ait été sa langue maternelle, pourra fournir des renseignements exacts sur les mots ; mais elle ne méritera qu'une confiance limitée pour les constructions et la syntaxe. Avouerai-je que je croyais parler très bien mon patois, avant d'avoir fait des études de syntaxe sur les paysans illettrés de mon pays. Depuis, j'ai perdu cette illusion.

e) Les antécédents des personnes. — Il y a quelquefois, dans la vie des personnes dont on étudie le patois, des circonstances précieuses à noter, comme une absence prolongée hors du pays, l'abandon complet du patois pendant un long espace de temps, un séjour successif dans divers endroits, l'habitude de l'émigration, etc.

§ 2.

Sans connaissances spéciales en philologie, on peut entreprendre sur les patois divers travaux utiles, pourvu qu'on s'astreigne à une transcription fidèle des sons.

On peut rédiger des notes, des glossaires, des grammaires, ou recueillir des textes.

1° **Notes.** — De simples notes sur les particularités que présente un patois, de simples nomenclatures de mots ou de formes grammaticales, offrent un très grand intérêt, surtout si le patois est en train de disparaître.

Tout mot patois est bon à recueillir. Ordinairement, on recherche les mots qui s'écartent le plus du français, et on leur attribue une grande importance. Cette préférence est quelquefois justifiée. Mais, la plupart du temps, les mots qui paraissent les plus curieux sont les moins utiles, parce que l'origine en est inconnue. Il est bien plus avantageux de recueillir

ceux qui sont considérés comme « du français écorché, » car ce sont ceux-là qui nous révèlent les lois même du patois.

2° **Glossaires.** — Le glossaire d'un patois doit, pour être complet, renfermer tous les mots (même les mots français qui se sont glissés dans le patois) avec des exemples, l'indication des lieux où ils ont été recueillis, et les variantes qu'ils présentent suivant les villages, l'âge et la condition des personnes. L'auteur fera bien de limiter son travail à un très petit territoire. Plus il saura se restreindre, plus il gagnera en profondeur et en fidélité. Il pourra se permettre des remarques comparatives avec d'autres patois, mais seulement celles qu'il aura faites lui-même sur place.

Le moyen pratique de préparer un glossaire et de s'éviter du travail superflu, c'est d'en écrire tous les articles sur des feuilles séparées. La classification se fait alors aisément.

3° **Grammaires.** — On peut faire la grammaire d'un patois sur le modèle de nos grammaires françaises élémentaires. Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux; mais, pour ceux qui ne sont pas suffisamment au courant des principes de la philologie, c'est encore le parti le plus sûr.

4° **Recueils de textes.** — La littérature des patois est presque toute orale. Les textes écrits sont dûs à des lettrés, et, la plupart du temps, ils ne représentent pas exactement un patois particulier. La littérature orale reflète l'esprit même d'un pays et contient les formes propres de la syntaxe; c'est dire tout l'intérêt qu'elle présente. Elle se compose de proverbes, de dictons, de devinettes, de traits d'histoire locale, de contes, de chansons.

Toutes ces petites pièces, sauf les contes et les récits en général, ont une forme déterminée qui est conservée dans tous les mémoires. Il est facile de les recueillir, car on peut se les faire dicter. La forme des contes dépend de l'inspiration du narrateur; elle a quelque chose de spontané et de personnel qui en fait le charme et l'intérêt, mais qui la rend bien difficile à saisir.

Voici un moyen qui m'a souvent réussi : on écoute le récit sans interrompre, attrapant au vol ce que l'on peut. On complète la rédaction de mémoire. Puis on fait répéter. Il est rare que la seconde narration vaille la première; mais elle permet de combler des lacunes, de lever des doutes. S'il reste après cela quelques difficultés, on obtient sans peine les éclaircissements nécessaires.

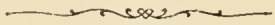
La rédaction des contes et des récits présente un double danger : celui d'y mêler du sien, si l'on compte trop sur sa mémoire, et celui de paralyser le narrateur, si l'on veut le contraindre à dicter.

En dehors de ces travaux, il en est d'autres qui sortent du domaine de

la linguistique pour entrer dans celui de la philologie. Ceux-là, il serait téméraire de les entreprendre sans une préparation sérieuse; mais il est possible à tous d'y contribuer par les recherches de détail auxquelles nous inviterons nos correspondants. Ces travaux sont : la *phonologie* ou *phonétique* (étude historique des sons et de leurs transformations), la *morphologie* (étude des formes grammaticales), l'*étymologie* (recherche de l'origine des mots), la *syntaxe comparée*, la *géographie phonétique, lexicologique, morphologique, syntaxique*.

C'est dans ce sens que nous dirigerons nos enquêtes. Le but que nous nous proposons est sans doute au-dessus de nos forces; mais, si nous n'espérons pas l'atteindre, du moins sera-t-il l'objet constant de nos efforts. Nous voudrions établir l'échelle complète des sons usités dans nos divers patois; recueillir, classer, sinon expliquer toutes les formes grammaticales, tous les mots qui appartiennent au gallo-roman; enfin dresser la carte de ces phénomènes et donner ainsi une image aussi complète que possible de tous les parlers qui se sont développés sur le territoire de l'ancienne Gaule et des colonies françaises.

L'abbé Rousselot.



PHONÉTIQUE WALLONNE

CANTON DE FEXHE-SLINS[1]

L'étude des patois wallons a été faite jusqu'ici sur un plan très général, sans souci des variations phonétiques et flexionnelles qui existent de lieu en lieu. On a bien reconnu que des villes telles que Liège, Verviers, Namur possédaient des formes distinctes, mais on n'a pas cherché à établir de limitation plus rigoureuse ni plus détaillée. En réalité, ici comme partout, ce n'est pas de ville à ville, mais de commune à commune, qu'il faut observer, pour être précis et arriver à un résultat intéressant, les transformations du patois[2].

Celui-ci présente donc un certain nombre de faits généraux qui sont de son essence et persistent partout, au moins dans la région que j'ai parcourue ; il offre ensuite une série de phénomènes locaux, ou tout au moins d'extension assez faible pour qu'il soit permis d'en tracer les limites topographiques. C'est ce que j'ai essayé dans le travail suivant, qui a pour base

---

[1] J'ai suivi dans cette étude la méthode préconisée et si heureusement appliquée par M. Gilliéron dans son *Petit atlas phonétique du Valais roman* (Paris, Champion). Parmi les autres travaux que j'ai mis à contribution, je citerai le Rapport de M. Thomas sur les patois de la Creuse (*Archives des missions scientifiques*, 3e série, V, 423) et *Zur Kunde des neuwallonnischen*, excellent résumé que M. Horning a publié dans la *Zs. f. R. Ph.* (IX, p. 480). Le programme de M. Thomas et celui de M. Horning, pour n'avoir rien de commun, n'étaient pas moins différents du mien. On comprendra qu'ayant recueilli moi-même mes matériaux dans des excursions pédestres, je n'ai pas utilisé les ouvrages plus anciens, ni les vocabulaires d'auteurs wallons.

[2] La ville de Liège n'échappe pas à cette loi. Les quartiers y ont conservé des particularités phonétiques qui rendent leurs habitants aisément reconnaissables pour le populaire, dont ils parlent le patois. Le faubourg de Sainte-Marguerite, surtout dans la partie supérieure, se rattache visiblement aux communes du nord-ouest, toutes situées sur les hauteurs voisines, et qui doivent peut-être à cette altitude certains traits qui leur sont

le canton judiciaire de Fexhe-Slins (province de Liège) et six communes wallonnes, situées au nord de ce canton et appartenant au Limbourg, qui, comme une pointe romane projetée en terre germanique, méritaient de n'être pas négligées, et que j'ai rattachées pour ce motif aux villages les plus voisins, ceux du canton de Fexhe-Slins.

Les communes de ce canton sont au nombre de vingt-quatre. J'indique, à leur suite, les hameaux les plus importants qui leur appartiennent et que j'ai pu visiter, en y joignant, entre parenthèse, à une ou deux omissions près, le nom des personnes auxquelles je dois mes renseignements. Ce sont : *Alleur* (M. Mardaga), *Boirs* (M. Notet), *Fexhe* (M. Herbillon), avec les hameaux d'*Anixhe* (Mme Heens) et de *Tilice* (Mme Jamar), *Glons* (M. Dejardin), *Haccourt* (Mme Froidmont), *Froidmont* (M. Colard), *Hermalle-sous-Argenteau* (M. d'Archambeau) avec *Basse-Hermalle* (M. Scuvie), *Hermée* (Mme Janssens), *Heure-le-Romain* (Mme Delwaide), *Houtain-Saint-Siméon* (Mme Troquet), *Juprelles* (Mme Paques), *Lantin* (Mlle Jamblin), *Liers* (Mlle Waleffe), *Lixhe* (Mme Philippart) avec *Nivelle* (M. Trenay) et *Loën* (Mlle Georges), *Milmort*[1] (M. Stassart), *Othée* (M. Detrixhe), *Oupeye* (M. Horion), *Paifve*, *Rocour* (M. Henrotay), *Slins* (M. Herbillon, M. Heens), *Villers-Saint-Siméon* (M. Baré), *Vivegnis* (M. Hanquet), *Voroux* (Mlle Renard), *Wihogne* (M. A. Collin) et *Xhendremael* (M. Piret) pour le canton de Fexhe-Slins et, dans le Limbourg : *Bassenge* (MM. Fraikin), *Eben* (M. Jodogne), *Emael* (M. Perry), *Lanaye* (M. Botmans), *Roclenge* (M. Piron) et *Wonecq*.

---

propres (Ans, Glain, Montégnée, Saint-Nicolas, Alleur, Rocour, Voroux, Milmort et Vivegnis); ce sont :

ǎ = *a* tonique latin, suivi d'une liquide ou d'une labiale. Ex. : *hǎl*, *mǎ* ; *djvǎ* ; *fǎf*, *tǎf*, *amistǎf*, etc.

Partout ailleurs on a *ò* ou bien *ó*.

ǎy = 1° *ĕ* tonique, suivi d'une nasale : *bǎy*, *rǎy*, *nǎy*, etc. ;
2° *ī* » » » *vǎy*, *mòlǎy*, *kuzǎy*, etc.

Il est intéressant d'observer que dans la partie accidentée de la vallée du Geer, au nord du canton de Fexhe-Slins, on a la même altération de la voyelle nasale en français, qui devient *ǎy* et non *ǎy* dans les cas précités, tandis que *n* tend à disparaître de la prononciation en certains endroits. A Wonecq, par exemple, *wòk* dans le patois du cru, on dit fort bien *sòk*, *plòk* = *sōk*, *plōk* du reste de la contrée, *sang* et *plomb* français. Pour *a* latin + labiale ou liquide, j'ai trouvé là un son que je représente par *ǎ* et qui tient plus de la voyelle labiale que *ǎ* des environs de Liège, sans en avoir tout à fait le timbre.

[1] *Milmort* et non *Millemorte* qui est d'ailleurs plus conforme au patois. *Mèrmwèt* et que j'ai maintenu pour les cartes phonétiques. [Je n'ai pu faire la correction sur les cartes qui suivent. — J. G.]

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

L'intérêt d'une étude comme celle-ci est de ne rien omettre dans l'ordre des observations phonétiques ; il m'a fallu, d'ailleurs, me borner strictement au plus nécessaire, pour ne pas lasser la patience des habitants de chacun de ces villages par des questions trop multipliées, et ce n'est qu'après de longs tâtonnements que j'ai pu dresser une liste exacte, assez complète en sa brièveté, des mots les plus usuels, susceptibles de variations. On trouvera donc quelques lacunes dans les cartes que j'ai tracées pour ces variations. Certains mots paraissant se dérober aux règles établies pour l'ensemble des dialectes wallons, soit que leur étymologie reste incertaine, soit qu'ils aient obéi à des influences analogiques, j'ai dressé pour chacun d'eux une carte spéciale. A *tœ̆ỳ* et *frỳ*, j'aurais probablement rattaché *ỳ*, si j'avais pris la précaution de comprendre ce dernier mot (= *asinus*) dans mon questionnaire. Peut-être en faut-il dire autant de *mỳ* (= *masc(u)lus*).

Les sons. — Ils sont plus malaisés à rassembler ici que s'il s'agissait d'une seule et même localité. Plusieurs communes ont, en outre, le dangereux privilège de posséder des sons mixtes[1]. Je renvoie donc aux différentes cartes pour l'exposé détaillé des sons de ces patois, en constatant toutefois que les voyelles du wallon sont celles du français, à l'exception de *œ* ouvert, inconnu chez nous, et d'une variété de *a* et de *i*, qui peut se représenter ainsi : *ä*, *ï* : cet *ï* est surtout répandu dans la région limitrophe du pays flamand ; on dit à Othée : *drôvĕ*, *dvĕrmĕ*, *môrĕ*, plutôt que *drôvī*, *dvĕrmī*, *môrī*. *nòhè ĭ* plutôt que *nòhĭ* ; mais *ĭ* s'est conservé dans les autres infinitifs en *ire* et dans ceux en *yare*. A Glons, à Boirs et à Loën, on dit : *kuzè/ĭn'*, *kuhè/ĭn*, *sipè ĭn*, etc., pour représenter *ī* tonique latin, suivi de *n* simple.

Les consonnes n'offrent guère qu'une particularité ; c'est l'existence d'une série de sons, partant de l'aspirée simple pour aboutir à la plus palatale des

[1] Cela est surtout vrai de Loën, hameau de Lixhe, situé au pied des collines qui séparent la province de Liège du Limbourg belge. Loën occupe donc une position intermédiaire entre les villages de la vallée du Geer et ceux des bords de la Meuse, les premiers très différents par leur idiome du dialecte liégeois, les seconds étroitement apparentés, au contraire, à ce dialecte. Je citerai les sons *è/ĭ* = *ī* latin tonique, devant une nasale simple ; *ò/ó* qui représente *a* + liquide ou labiale et liquide [*-abulum*, *-abilis*], et *ŏ* tonique + *y*. La confusion, qui sera signalée plus loin, des spirantes palatales et des sifflantes dans certaines formes verbales n'est pas moins sensible ici. Ainsi on dit *sèyās*, *sèyĕs*, *sèyès* aux trois personnes du pluriel du subjonctif présent de *être*, mais à l'imparfait de ce mode, *estāĉ*, presque *estā-y*.

spirantes. J'ai distingué trois degrés différents, qui constituent : 1° l'aspirée pré-palatale, dans laquelle le mouillement est presque nul : $\hat{c}^1$; 2° l'aspirée médio-palatale : $\hat{c}^2$; 3° l'aspirée post-palatale : $\hat{c}^3$. Ailleurs la spirante est devenue une labio-dentale dans certains mots : Othée connaît le phénomène. Cette consonne nous offre donc toute la série des transformations dont elle était susceptible, étant donné l'unité de sa descendance ; elle parcourt tous les degrés, depuis le sifflement sec, pour ainsi dire, et rude, jusqu'à l'entier mouillement.

A. TONIQUE LATIN

Faits communs à tous les villages (Je renvoie, pour les exemples et le détail, à Horning : *Zur K. des N.*, déjà cité) :

1. *a* libre : *é* dans les infinitifs et les participes passés de la première conjugaison, non soumis à la loi de Bartsch, et dans quelques substantifs ; *-ata* fait *ěy*.

2. *-atr : é*. Les exemples sont rares. Au lieu de *pér, mér*, on dit le plus souvent *păpă, măm*. Je citerai *fré*.

3. *-arius : ī*.

4. *a* entravé donne tantôt *a*, tantôt *ě* : 1° devant deux consonnes de même espèce (*dra, tăs, văte : teě, sěte, brěs*) ; 2° devant *t* + gutturale, dans *-aticum*, par exemple (*viyědj, òvrědj, maryědj*, etc., mais *framàte, sòvàte*, ces derniers peut-être empruntés au français).

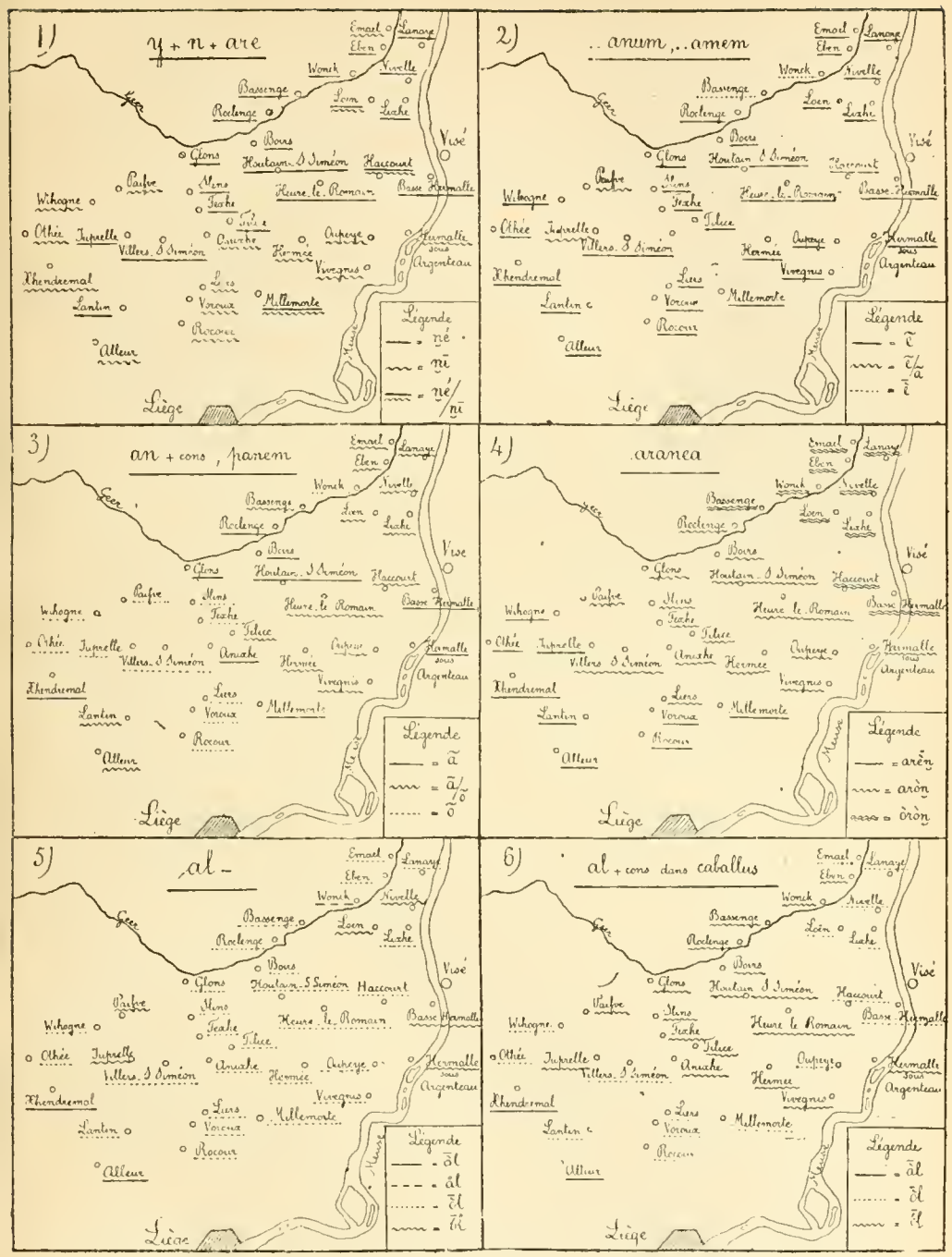
Traits propres à certains villages (V. les cartes) :

1. *a* après *y* ou une gutturale, dans le voisinage d'une nasale[1]. Ex. : *băyé* (balneare), *gāyé, hăyé* (mordre), *hòyé* (v. Grandgagnage, s. v.), *măyé* (manducare), *payé* (poigner, empoigner).

2. *a* + nasale, sauf *panem*. Ex. : *granum, manum, famem*.

3. *a* + nasale, suivie d'une consonne, et *panem*. Ex. : *manica, planica, campus*.

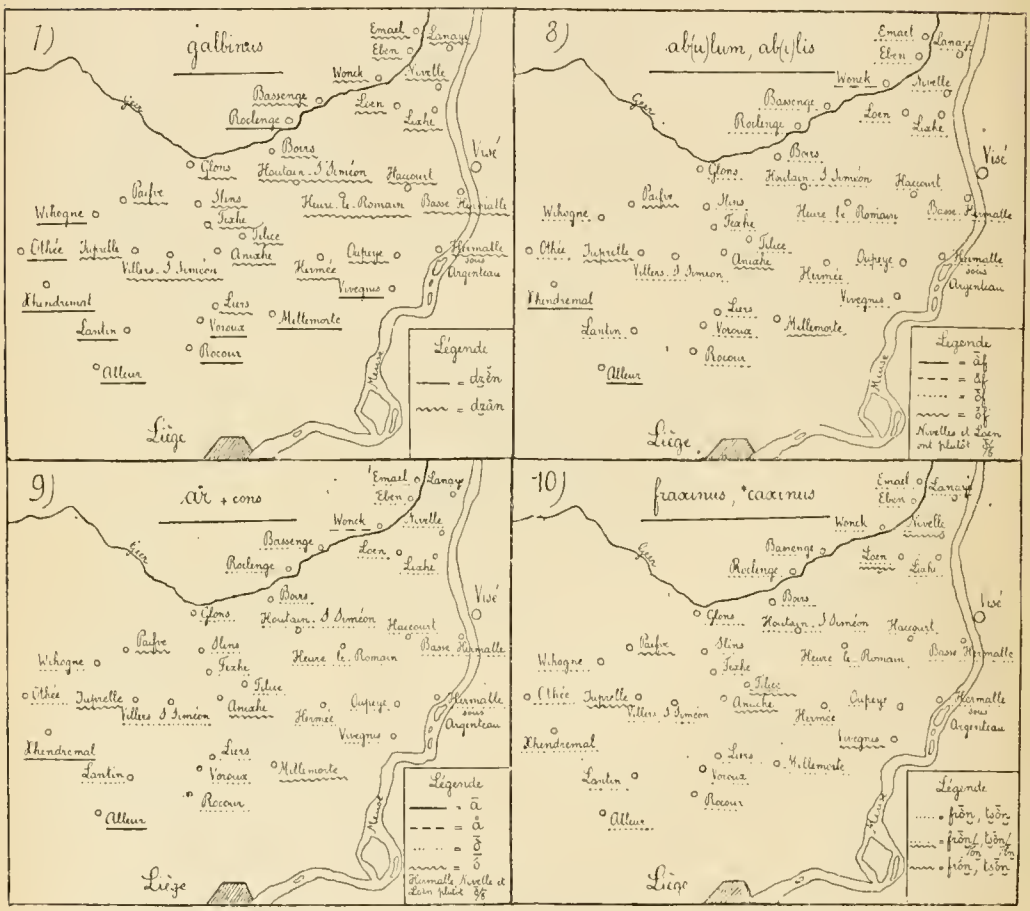
[1] L'importance historique de ce fait n'échappera à personne. Il se constate dans beaucoup de villages contigus et dans toute une catégorie bien déterminée de mots de ces villages ; on ne peut donc y voir un simple cas d'analogie tout moderne. Si la confusion de *ié* avec *é* a ici une valeur historique, elle doit remonter à l'époque où *ie* est devenu diphtongue ascendante, c'est-à-dire au XIIe siècle, dans lequel le phénomène *yie : yi* s'est accompli dans le reste de la contrée. Il en résulte que tous les villages qui ont *yé* et pas *yi*, tandis qu'ils ont régulièrement *ī* pour *ie* de l'ancienne langue partout ailleurs (*teěsi, musi, djudji, sètei*, etc.) existaient déjà à cette date et que leur population devait être romane. Le recul de l'élément germanique serait en conséquence plus ancien, s'il y a eu recul dans cette direction.


1)
y + n + are
2)
.. anum, .. amem
3)
an + cons, panem
4)
.aranea
5)
.al -
6)
al + cons dans caballus
Emal
Eben
Lanaye
Wonck
Nivelle
Bassenge
Rocleuge
Lion
Luche
Bois
Glons
Houtain-S-Simeon
Haccourt
Visé
Paifve
Mons
Heure le Romain
Basse Hermalle
Wihogne
Teuhe
Tilice
Othée
Tupelle
Villers-S-Simeon
Amache
Hermée
Aubeye
Hermalle sous Argenteau
Vivegnis
Rhendremal
Luns
Millemorte
Lantin
Voroux
Rocour
Alleur
Liège
Meuse
Légende
= ñé
= ñī
= ñé/ñī
= ẽ
= ẽ/ã
= ẽ
= ã
= ã/õ
= õ
= arẽn
= arõn
= õrõn
= ãl
= ãl
= ẽl
= ẽl
= ẽl
= ẽl

4. *aranea.*
5. *-al-.* Ex. : *scala, malum.*
6. *caballum, fallit.*
7. *galbinus.*
8. *tab(u)la, fab(u)la, *amicitabilis,* germ. *hat-* + *abilis.*
9. *ar* + cons. Ex. : *carnem, barba, arbor.*
10. *fraxinus, *caxinus*[1] *(asinus).*

(A suivre.)

M. WILMOTTE.
(Liège.)



[1] C'est l'étymologie proposée par M. W. Meyer *(Zs. f. rom. Phil.* VIII, 236) et confirmée par l'étude de ce mot en wallon.

Errata des cartes. 7, légende : au lieu de *z*, lire *j ;*
10, » au lieu de *s*, lire *ɕ*.

Ces cartes ont été faites lorsque notre système de graphie n'était pas encore définitivement fixé. [J. G.]

LA DIPHTONGUE au

DANS DEUX PATOIS DU BARROIS

Le phénomène phonétique qui est étudié dans cette note a été observé par nous à Tannois près Longeville, à quelques kilomètres au sud-est de Bar-le-Duc. Nous l'avons retrouvé à Brabant-le-Roi, à deux kilomètres de Revigny, la deuxième station au-delà de Bar-le-Duc, sur la ligne de Paris. Brabant est éloigné d'environ vingt-cinq kilomètres de Tannois. Nous n'avons donc pas affaire à un accident purement local, mais à un développement phonétique qui s'étend sur un espace assez considérable.

Le son le plus intéressant que l'on rencontre dans ces patois est la diphtongue décroissante (c'est-à-dire accentuée sur la première voyelle) *au*, qui se prononce exactement comme les voyelles *au* dans les mots allemands *bau*, *schau*. Elle répond aux voyelles latines suivantes :

1. A *o* fermé, lorsqu'il est tonique et libre : *kau'* (queue), *dau* (deux), *ɐalau* (chaleur), *mɐ̃tau* (menteur), *vulau* (voleur), *ɐ̃tau* (chanteur), *kaudr'* (coudre), *pau* (peur), *lau* (loup), *pɔ̃ɐau* (pêcheur), *aur'* (heure).

2. A *o* fermé entravé, lorsque la première lettre du groupe formant entrave est une *l*; il est indifférent que l'*o* soit tonique ou atone : *akaut'* (écoute), *pausé* (pousser), *paus'*, (troisième personne du singulier : pousse); *pausayr'* (poussière), à Tannois; *pausɛ̃r'*, à Brabant; *daus'* (douce), *mau* (beaucoup, *multum*), *kautéi* (couteau). Par contre, on dit *fɔ̃r'* (four), *tu* (tour), *butɔ̃y'* (bouteille).

3. Dans certains cas à la diphtongue latine *au* suivie d'une *l*, et à *o* ouvert entravé, lorsque la première lettre du groupe formant entrave est une *l* : *ɐau* (chou), à Brabant; à Tannois, *ɐɔ̃u*; *mauv'* (moudre), *kuapé* (couper). Par contre, on dit : *kɔ̃u* (coup), *kɔ̃u* (cou), *fas'* (fosse), *kutè* (côté), *mart'* (morte), *pavr'* (pauvre).

4. A *e* fermé tonique, lorsqu'il est suivi d'une double *l* : *ɐ'fɔ̃u* (cheveu), à Tannois; *ɐ'vau*, à Brabant; puis le génitif de l'article *dau* (en français *du*), et le pluriel du pronom *ɔ̃u* (eux, *illos*). Il faut y joindre *sulau* (soleil), à Brabant; à Tannois, *sulɔ̃*.

Il n'y a pas de doute que dans les formes mentionnées sous les chiffres 2 et 3, la diphtongue *au* ne soit un composé de deux sons : d'un *o*, plus un *u*, provenant d'une *l* vocalisée. Il en est de même du n° 4. En effet, l'*e* fermé de *capillus* s'est changé en *o* dans le Barrois, comme dans tout le

domaine bourguignon-lorrain (on sait que dans certaines contrées on trouve *a* au lieu d'*o*). *Capillum* est devenu d'abord *chevol* (forme qui se trouve dans Chrestien de Troyes), puis *chevou*, on a de même *dol* (latin de *illum*) et *dou*, *ols* et *ous*. Au pluriel de l'article, *l* a disparu, sans se vocaliser, dans les patois du Barrois qui disent *dò* (*dòz u* = des os), de même que dans le français qui dit *des* (et non *deus* ou *dus*). Nous admettons également la vocalisation de l'*l* pour *sulau* (à notre avis l'ancien français *solals* a été précédé d'un *solols*), tandis que *sulõ* représente une forme dont l'*l* est tombée sans se vocaliser.

De ce qui a été dit jusqu'ici, nous tirons la conclusion que dans les mots cités sous le n° 1, la diphtongue *au* est également un composé de deux sons, qu'elle n'est que la transformation d'une ancienne diphtongue *ọu* qui était née d'*o* fermé du latin, comme la diphtongue *ei* était née d'*e* fermé. Il y a longtemps qu'on a supposé l'existence de cette diphtongue *ọu*; aux raisons qu'on a alléguées en sa faveur, nos patois barrois ajoutent un argument nouveau et à notre avis décisif. La diphtongue *au* de *calau*, etc., ne s'explique que si on la regarde comme la transformation d'une ancienne diphtongue *ou*.

Les patois barrois sont particulièrement riches en diphtongues. On trouve à Tannois des formes telles que *tóyl'* (toile), *tayr'* (taire), *says* (six).

Ajoutons que M. Hæfelin a constaté dans ses *Patois romans du canton de Fribourg*, p. 25, l'existence d'une diphtongue *ọu* (*ọo*) qui, dans certains endroits, répond à *o* fermé et à *o* ouvert latins. On sait que l'ancien picard possédait une diphtongue *au*, qui était composée d'*o* ouvert entravé, plus une *l* vocalisée.

A. Horning.

IMPORTATION INDIRECTE DU FRANÇAIS

A VILLARD DE BEAUFORT (SAVOIE)

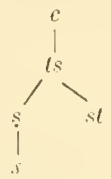
(*c* lat. devant *a*; *x* fr.)

Le français ne pénètre pas toujours *directement* jusque dans les endroits reculés de la Gaule romane; il y arrive quelquefois après avoir passé par une station intermédiaire. Cela se comprend aisément : là où le livre, la parole du prêtre, de l'instituteur n'ont pas accès ou ne sont que des agents de propagation secondaires, ce sont les relations avec de petits centres provinciaux qui deviennent l'agent principal de la propagation du français.

Cette dépendance indirecte de certaines parties du territoire gallo-roman vis-à-vis de la métropole linguistique, il est aisé de la déduire *a priori*, mais il est rare qu'on en puisse faire la constatation avec preuves linguistiques à l'appui. En effet, pour la démontrer, il faut prouver que dans un patois les altérations subies par le français portent la trace d'un caractère qui soit indubitablement étranger à ce patois et attribuable à un autre. Or, les mots français n'ont subi dans les patois que de légères modifications, celles que, après la constitution des parlers locaux, l'indigène leur impose selon la conscience imparfaite qu'il a des caractères équivalant au français, et ces modifications sont, dans la plupart des cas, des caractères à territoire étendu, communs à un grand nombre de patois. En général, les mots français ne présentent donc point dans leur traitement assez de variété pour que l'on puisse démontrer leur importation indirecte.

Cependant, l'étude des patois de la Savoie nous en fournit une preuve frappante que je vais exposer.

Le *c* latin suivi de *a* (sauf devant *-are*, *-arium*, sauf lorsqu'il s'affaiblit en *g*, produit *y* ou tombe) aboutit en Savoie à des sons dont j'établis ainsi que suit la dérivation :



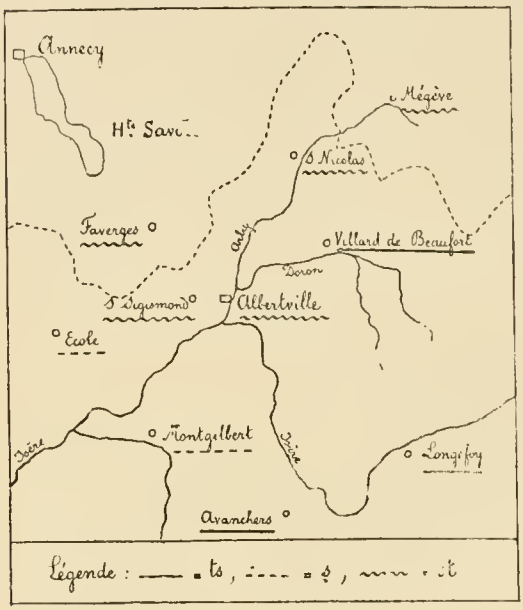
Je puis me tromper dans cette dérivation, sans que la preuve que j'aie à fournir en soit moins décisive pour cela.

Le son *st*, dont l'existence a déjà été signalée par MM. Bauquier et Cornu (*Romania*, V, 493; VI, 447) me paraît être à *ts* ce que *sk* est à *ks* (*x*) dans le français populaire. De même que *luxe* devient *luske*, de même *tsāta (cantare)* devient *stāta*[1]. Il y a là un saut phonétique qui étonnera les patoisants, habitués qu'ils sont à voir les sons se transformer par étapes successives, très rapprochées les unes des autres. Je n'ai pu trouver aucun intermédiaire entre *ts* et *st*, et, jusqu'à nouvel ordre, je suis bien obligé de croire que l'on se trouve en présence d'un saut brusque.

[1] A ce propos, je signalerai un exemple curieux de *forme à rebours* (*umgekehrte Sprechweise*). Un employé subalterne de la compagnie d'Orléans expliquant à des soldats le fonctionnement des *disques* les appelaient des *dixes*. Comme je prenais part à la conversation, dois-je l'avouer! je n'osais dire *disque*, de crainte qu'on ne me prît pour un de ceux qui disent *luske*, *seske*.

ts, *ṣ*, *s* représente une évolution naturelle, dans laquelle le son *ṣ* est l'unification du groupe *ts*, une *s* tenant son interdentalité de la dentale *t* auquel elle était associée. Cette *ṣ* devient *s* dans les environs de Chambéry.

A côté de l'évolution naturelle *ts*, *ṣ*, *s*, le saut brusque de *ts* à *st* semble indiquer que *ts* était dans certains patois un groupe impossible, dont il y avait nécessité de se débarrasser, et une étude d'ensemble sur les groupes de consonne savoyards, étude que je ne puis faire encore, confirmera, je pense, cette hypothèse.



Le territoire où *ts* a produit *st* existe entre autres dans toute la vallée de l'Arly. L'Arly est une rivière d'un cours de 50 kilomètres à peu près qui se jette dans l'Isère un peu en aval d'Albertville. En amont d'Albertville débouche dans cette vallée de l'Arly la vallée du Doron de Beaufort (35 kilomètres de cours) où le son *ts* est resté.

On dit *stã (campum)* à Albertville; on dit *tsã* à Villard de Beaufort.

Dans la vallée de l'Arly, le *c* latin devant *a* est venu se confondre avec le groupe *st* que le français y apportait dans de nombreux mots savants d'âges divers, tels que *veste*, *poste*, *rester*, *empester*, *geste*. C'est dans le territoire où existe cet état phonétique que Villard de Beaufort a puisé sa connaissance du français, puisque, ayant conscience de l'équivalence de leur son *ts* au *st* de la vallée de l'Arly, les habitants de ce village disent : *vètsă*, *pôtsă*, *rètsă*, *ẽpètsa*, *jètsé*; c'est-à-dire : *vetse*, *potse*, *retser*, *empetser*, *getses* pour : *veste*, *poste*, *rester*, *empester*, *gestes*.

J. Gilliéron.

CONTRIBUTION

A

L'ÉTUDE DU SUFFIXE ELLUM

I

ELLUM DANS LES PATOIS DES DÉPARTEMENTS DE L'OISE, DE LA SOMME, DU PAS-DE-CALAIS ET DU NORD.

Le suffixe *ellum*, auquel nous rattachons les mots *bellum*, et *pellem*, a donné primitivement deux catégories de produits phonétiques dans le nord de la France, des formes remontant à *ell* + *s*, d'autres à *ell*.

De la différence de traitement résultant de ce que *ell* était suivi ou non d'une *s*, l'on avait au moyen âge, à Paris, par exemple, la déclinaison suivante :

Sing. nom. *chapeaus*
acc. *chapel*
Plur. nom. *chapel*
acc. *chapeaus*

parallèlement à *chevaus*, *cheval*, *cheval*, *chevaus* de.. *allus*,.. *allum*, et dans certains patois *courtius*, *courtil*, *courtil*, *courtius* de ..*ilis*, ..*ile*.

Les formes de régime supplantant celles du sujet, il restait :

au sing. *chapel, cheval, courtil.*
au plur. *chapeaus, chevaus, courtius.*

Ces deux formes d'un même mot constituaient une richesse dont on voit les parlers se débarrasser, les uns plus tôt, les autres plus tard, les uns pour une catégorie, les autres pour une autre. Il y a même des patois où la tendance, *là plus exigente qu'ailleurs*, à réduire à une les diverses formes que devaient prendre des substantifs selon leurs fonctions grammaticales, s'est opposé à la gémination dans l'une ou l'autre des trois catégories.

De nos trois types de déclinaison le français n'a conservé que *cheval, chevaus*, des patois normands et bretons ont, à côté de *cheval, chevaus*, aussi *chapel, chapeaus*. Un nombre infime de patois a conservé *courtil, courtius*[1].

Dans le nord de la France, la majeure partie des patois ont anéanti les restes de déclinaison, ont laissé tomber l'une ou l'autre des deux formes qui les constituaient.

Dans les départements de l'Oise, de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord, *chevaus* a cédé la place à *cheval;* mais *courtius* et *chapeaus* ont refoulé *courtil* et *chapel*. Je crois cependant que nulle part, du moins pour le suffixe *..ellum*, la substitution ne s'est produite si complètement qu'il ne reste quelques vestiges des formes refoulées ; en d'autres termes, je crois que là où le suffixe a pour équivalent *eaus* il reste dans quelque recoin de la langue une forme remontant à *ell* (et vice-versâ).

La carte ci-jointe rend compte de l'état actuel de *ellum* dans tous les endroits où j'ai pu recueillir des matériaux. Toutes les formes que j'aurai à citer, je les ai entendues moi-même et sur place, ayant pris les précautions que je croyais nécessaires pour ne pas être dupe de fausses attributions.

Cette carte demande des éclaircissements, car les sons dont elle indique quelques étapes géographiques — je n'ai pas eu la prétention de les délimiter d'une façon définitive — sont loin d'être d'une dérivation aussi facile qu'ils le paraissent au premier abord.

A Cayeux-sur-mer, Woincourt, Hesdin (faubourg). *ellum* est devenu *yau, yaw*[2]. Ce *yau* remonte à *eaus* (*ell* + *s*) ; la transformation de *e* en *y* est très ancienne, puisque les textes du moyen âge originaires de ces contrées nous la présentent déjà (*iaus*).

yèu, yèu, yœ̀, yœ́ en dérivent successivement. *yèu* remonte directement à *yau*, ainsi que le prouve la coïncidence parfaite de : *ellum* = *yèu* et *aqua* = *yèu ; œ́* est la monophtongaison de *èu*, et *œ́* nous présente le son fermé auquel aboutissent presque fatalement les voyelles finales dans le nord de la France.

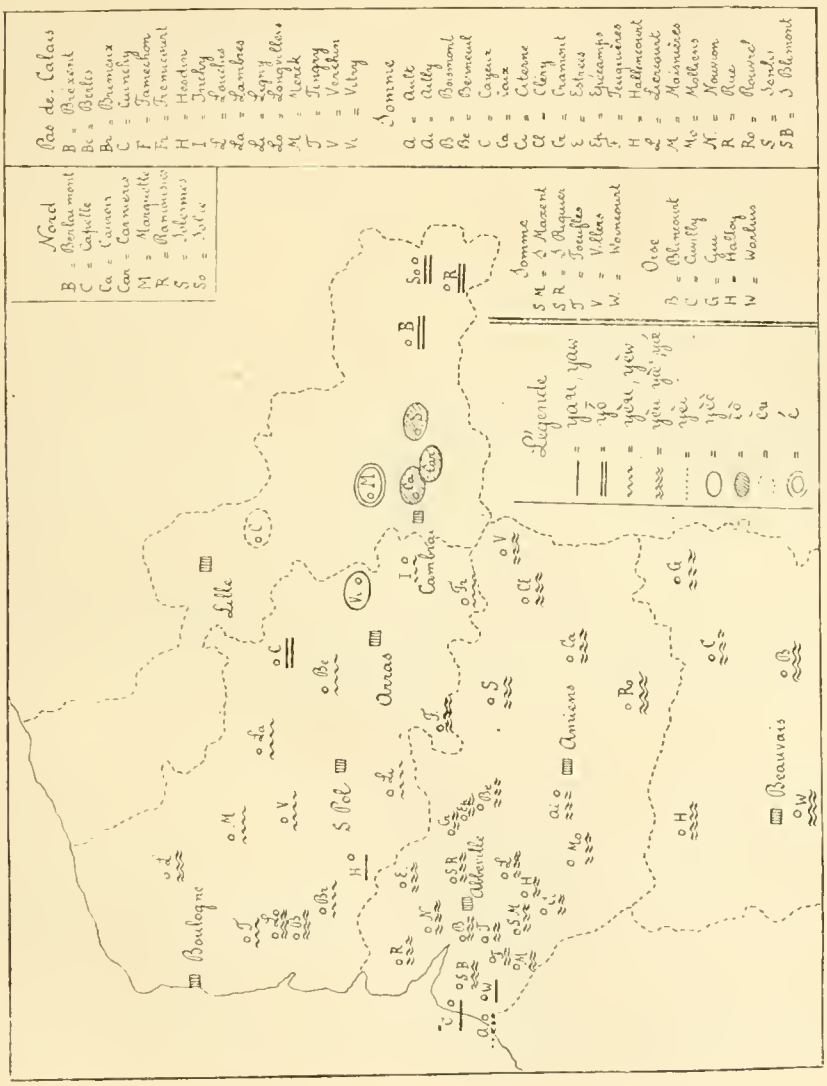
D'où provient *yèi* (Ault) ? On pourrait croire à la persistance de *ell* et

[1] En Savoie, p. ex., au pied du Mont-Cenis.

[2] La variation peut résulter de conditions syntactiques (le bat*yaw* à mon père, mais : mon père a un bat*yau*), et alors les deux sons se trouvent dans un seul et même patois, chez le même individu ; ou bien l'on a affaire à un son intermédiaire.

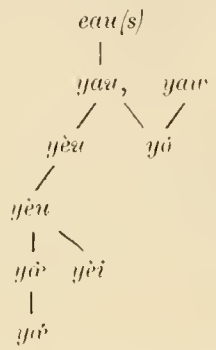
Ces formes ont été notées il y a plusieurs années. Actuellement je ne me contenterais pas de cette notation.

attribuer la présence de *y* à une action analogique exercée par *yau* (*eaus*), son qui, quoi qu'il en soit, a existé dans le patois d'Ault comme dans les autres. Cette hypothèse n'aurait rien d'impossible ; le patois de Cayeux présente, en effet, un fait semblable d'analogie : *plàtyau* y désigne un plateau, ustensile de ménage, tandis qu'un endroit plat et marécageux s'appelle un *plàtyè*. Mais *yèi* du bourg d'Ault ne saurait ainsi s'expliquer. Il remonte à *yèu*, ainsi que le démontre péremptoirement la coïncidence de : *yèi* = *eaus* et *yèi* = *eau* (*aqua*).



yõ (Cuinchy, Berlaimont, Solre, Ramousies) est un produit de *yau* analogue à celui du français ..*ô* de ..*eau*, sauf que l'*e*, tombé purement et simplement en français, y a produit *y*.

Nous avons donc pour les sons observés jusqu'ici la dérivation suivante :



Ce tableau représente en même temps, point pour point, celui de : *eau* = *aqua*.

Il nous reste à étudier : *yèò*, *èò*, *èu*, *é*.

On serait tenté de rattacher *yèò* à *yèu* ; — *èu*, *èò*, à un hypothétique *eu* qui résulterait de la chute pure et simple de l'*e* de *eau* (traitement français) ; — *é* enfin au suffixe singulier *ell*.

Il n'en est rien : — *yèò*, *èò*, *èu*. *é* remontent tous quatre, et c'est là ce que j'avais de plus curieux à constater dans le territoire de ma carte, à *yo*, *o*. Ni *e* (de *ell*), ni *yeu*, ni *eu* n'en sont les ancêtres.

yèò (Vitry) remonte à *yò*, et *è* est une simple réflexion vocalique amenée par *ò*, puisque des mots tels que *kayò* [1] (caillou) y deviennent *kayèò*, puisque *an* + cons. y devient *èõ* (*glandem* = *glèõ*).

èò (Carnières, Cauroir, Solesmes) remonte à *ò*, puisque *caballum* y devient *gvèõ*, que *é* du lat. vulg. [2] y aboutit à *èõ* (digitum = *dèõ*)

---

[1] Forme dépouillée des caractères locaux, type primitif du territoire de ma carte.

[2] Il ne s'agit que de l'*é* (*è*, *i* du lat. class.) libre, accentué, donnant dans les patois du nord un son final, non suivi de consonne. Les exemples sur lesquels je me base et qui ne m'ont fait défaut nulle part dans le territoire de ma carte, sont les équivalents de : *trois*, *soif*, *mois*, *fois*, *froid*, *doigt*, *pois*, *toit*, *droit*.

Dans le nord de la France il n'y a actuellement guère que les voyelles finales qui soient susceptibles de réflexions vocaliques, comme de toute autre transformation. On peut dire que, pour les voyelles accentuées, les

A Vitry on ne trouve pas la coïncidence de traitement de *..ellum* avec *..allum*, ni avec *é* lat., parce que *..allum* aboutit à *a* et ne passe pas à *ò* et que d'autre part *é* lat. y a passé à *oi*, puis à *òe*[1], *ò*, *ó* et que, devenu *o* fermé antérieurement à l'évolution de *ò* à *èò*, il n'a pas subi la réflexion vocalique.

èu (Capelle) remonte à *ò*. Le son vocalique qui suit *è* est très indistinct, comme le sont souvent les voyelles disparaissantes. Cet *è* n'est pas autre chose que la réflexion vocalique de *ò*, réflexion qui a triomphé et refoulé le son qui lui a donné naissance. En effet : *kayò* y devient *kayèu*, fr. coq = *kèu*. *Ellum* n'y coïncide pas avec *allum*, parce que ce dernier y est *a*, ni avec l'*é* lat., qui, bien antérieurement réduit à *ò*, puis passant à *ó*, c'est-à-dire se fermant, ce qui est généralement le sort de toute finale, y a pris une réflexion vocalique particulière à l'*o* fermé, et y est devenu *ăò*.

Enfin *ė* (Marquette) remonte également à *ò* et dénote une étape encore plus avancée qu'à Capelle. C'est le triomphe complet de la réflexion vocalique. Il ne reste de l'ancien *..eaus*, de *..ell* + *s* latin qu'un son adventice. On dit à Marquette : un *sė d'ė* (seau d'eau), *kayė* (caillou).

J'indique ici les exemples qui m'ont servi à établir l'état actuel de *ellum* dans les départements de l'Oise, de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord. Partout où la comparaison n'a pu être que restreinte à cause de l'emploi exclusif dans certaines parties du territoire d'un équivalent d'autre origine, je le signale entre parenthèse.

agneau, *bateau* (n'a pas partout des formes populaires). *beau*, *berceau* (presque partout remplacé par *bere*[2]), *boyau*, *château*, *ciseaux* (régulier quant à *..ellum*, se trouve souvent avec *s* au lieu de *ø* ; forme curieuse : *sri-zyò* à Fameehon, Senlis, Villers, Cléry, Caix), *corbeau* (exemple défectueux

---

conditions de variabilité n'ont pas changé depuis l'époque de la formation de nos langages. La chute de l'*e* féminin ayant rendu oxytoniques tous les mots, le son vocalique accentué ne se transforme qu'à la condition d'être libre, c'est-à-dire non suivi d'une consonne. Le mot *soif* figure parmi mes exemples, parce que nulle part dans notre territoire il ne se termine par une consonne (type territorial : *soi*).

[1] Etape hypothétique rendue probable par le fait que dans des patois phonétiquement moins avancés dans l'échelle des transformations de l'*é*, et géographiquement voisins de celui de Vitry, on trouve cet intermédiaire.

[2] Type territorial.

à cause de la confusion qui s'est établie entre le corbeau et la corneille), *gàteau* (régulier quant à *..ellum*, se trouve souvent avec le son *g* au lieu de *w*; à Merck il est remplacé par *kûk* = all. *Kuchen*), *manteau*, *marteau*, *morceau*, *noyau*, *museau* (remplacé par *grõy* à Lambres, *grõõ̃* à Louches, *grõyõ* à Capelle), *oiseau*, *peau*, *plateau* (est inconnu dans la plus grande partie du territoire), *rideaux* (n'a que des formes empruntées au français et me paraît avoir refoulé complètement le mot qui l'a précédé), *seau* (Frémicourt : *siõ*), *tonneau* (remplacé souvent par *futaille*, *barique*), *traineau* (dans beaucoup d'endroits inconnu, dans l'extrême nord *trinwàr*), *tuyau*, *veau*.

Il faut ajouter à cette liste le mot *rateau* que j'ai trouvé partout, et auquel il convenait de réserver une place spéciale dans l'étude. En effet, ce mot, dans les dernières époques de son histoire, a été, pour ainsi dire, violemment séparé de la famille phonétique à laquelle il appartenait par son suffixe et a subi un sort auquel il ne paraissait guère prédestiné. Pour une cause que je ne puis entrevoir, ce mot a conservé dans onze villages la forme du singulier, alors que tous ses congénères l'ont perdue. Ces onze villages semblent former géographiquement plus d'un groupe : ce sont Cuvilly, Halloy, Rouvrel, Hallencourt, Liercourt, Woincourt, Ligny, Berles, Verchin, Lambres, Merck.

L'*l* de ratel a disparu partout.

C'est *rãté* que l'on trouve à Halloy, Hallencourt, Liercourt, Woincourt, Ligny et Berles.

A Rouvrel et à Cuvilly *raté* est devenu *ratẽ*. Notre mot y a suivi l'évolution de l'*é* et de l'*i* finals, qui, à Rouvrel, aboutissent tous deux à *ẽ*.

Est-ce l'*e* qui se nasalise? est-ce l'*i*? est-ce un son intermédiaire dans lequel seraient venus se joindre *e* et *i*, et qui obligerait alors à admettre sur un territoire très circonscrit la présence de deux courants phonétiques absolument opposés l'un à l'autre, ce qui est contraire à tout ce que j'ai pu observer jusqu'à ce jour?

Le tableau suivant, qui contient les résultats de *e* et de *i* finals dans les patois où la nasalisation se produit, et à Ailly où les deux sens viennent se joindre en un, me paraît démontrer que la nasale remonte à *i*, et non à *e*, ni à un intermédiaire entre ces deux sons.

	Rouvrel. Cuvilly.	Caix.	Cléry.	Senlis.	Famechon.	Ailly.
Fr. *i* (lat. *ī*)	*ẽ*	*ẽ*	*ẽ*	*ẽ*	*i-ẽ*	*i*
Fr. *ui* (bruit, buis, puits, nuit) . . .	*.ẽ*	*.ẽ*	*.ẽ*	*.ẽ*	*.i-ẽ*	*.i*
Fr. *oi* (droit, toit, trois, soif, — voix). . .	*wẽ*	*ūi*	*ò*	*òė*	?	*ūi*
Fr. *e* (sel, clé) ...*er* (lat. *a.*, ...*are*) . .	*ẽ*	*i*	*ė*	*é*	*è*	*i*
A. Fr. ...*ie(r)*. (lat. ...*yare*, ...*arium* .	*ẽ*	*i*	*ẽ*	*ė*	*é*	*i*
Fr. *u*, *œ* (bossu, — vieux, mieux, bœuf, œuf, feu, jeu, — sourcil)	*u*	*ũ*	*ũ*	*u*	*u-ũ*	*u*

A Caix, *i* final se nasalise et *e* final aboutit à *i*. *E* est arrivé à *i* à une époque où la nasalisation était un fait accompli, à moins qu'on n'admette que cet *i*, à cette époque, ne remplissait pas les exigences voulues pour évoluer avec l'*i* final plus ancien. La non-nasalisation de l'*i* dans la diphtongue *oi* (*ui* aboutit à *ẅẽ*[1] prouve que cet *i* n'est point celui de l'ancienne diphtongue, mais la transformation de l'*e* de *oe (oi, oe, ui)*[1].

A Cléry, l'*i* se nasalise en *ẽ*. Il en est de même de l'*ė*, mais seulement lorsque celui-ci est ou était précédé d'un *y* ou *i* (verbes en *yare)*, lequel facilitait l'évolution vers *i*[2]. En dehors de ce cas *e* a persisté. L'ancienne diphtongue *oi* y a perdu son second élément, ce qui arrive en Picardie tout aussi souvent que la consonantisation du premier.

Senlis présente un état analogue à celui de Caix.

A Famechon, l'*i* final a produit un son intermédiaire entre *i* et *ẽ*, que je ne puis déterminer plus exactement.

Enfin, à Ailly, *e* final est venu se joindre à *i*, mais la nasalisation ne s'y est pas produite.

Si la transformation de l'*e* en *i* s'est produite à Rouvrel en même temps

[1] Caix se trouve dans un territoire où l'*e* fermé du latin devient en général *òė*, *wė*, *òa*.

[2] Dans la Somme, les verbes en *ier* n'ont rejoint ceux en *er* que lorsque la consonne précédente était capable d'absorber le *y* ou l'*i*.

que à Caix et que cet *i*, produit de *e*, a eu à l'époque de la nasalisation les conditions requises pour se nasaliser, la nasale est moins ancienne ou sa production a duré plus longtemps à Rouvrel qu'à Caix; d'autre part, si la nasalisation s'est produite en même temps à Caix et à Rouvrel, nous pouvons en conclure que la transformation de *e* en *i* a eu lieu de meilleure heure à Rouvrel qu'à Caix ou y a duré plus longtemps.

Sans me douter de la valeur qu'elle pourrait avoir au point de vue phonétique, j'ai fait sur place l'observation qu'à Cuvilly et à Rouvrel la nasalisation de l'*i* était un fait s'accomplissant encore de nos jours. En effet, des mots d'origine évidemment récente, des mots dont les formes sont purement françaises ailleurs, à Caix, par exemple, y prennent la nasalisation. Il en est ainsi de parapluie *ˌpărăpiwẽˈ*, Paris *ˌparẽˈ*, etc. Cette observation militerait en faveur de la postériorité de la nasalisation, si l'on ne pouvait objecter, — et je sens toute la valeur de l'objection, — que la transformation actuelle ou récente de mots savants, étrangers, peut reposer non sur un développement phonétique normal, naturel, physique, mais résulter de procédés d'imitation qui paraissent exclusivement d'ordre savant et qui consistent à habiller à la patoise les mots nouveaux. Le fait que la nasalisation se produit encore actuellement à Cuvilly et à Rouvrel, alors qu'elle ne se produit plus à Caix, démontrerait alors simplement ceci : que les patois des deux premiers villages jouissent en ce point d'une faculté d'assimilation plus grande que celui de Caix, d'une vitalité moins entamée par le français, puisqu'ils témoignent d'une lutte avec lui, et peut-être aussi que leurs habitants ont plus conscience que ceux de Caix de l'équivalence de leurs sons, comparés à ceux du français[1].

Je ne pense pas avoir tiré de ce tableau de l'*i* nasalisé tous les enseignements d'ordre linguistique général qu'il peut fournir, mais je n'ose m'aventurer plus avant dans son déchiffrement et le recommande vivement à la méditation des linguistes qu'intéressent les questions difficiles relatives à la genèse et à la propagation des sons.

Revenons à l'examen des formes du mot *ratel*.

Le type territorial *raté* a produit encore d'autres formes dans les trois villages qu'il nous reste à étudier, c'est-à-dire à Merck, à Lambres et à Verchin. Ces formes sont : *rātòy* et *rātóy*. Elles exigeraient une digression tout aussi longue que celle de la nasalisation de l'*i* si je voulais les traiter comme il convient. Me proposant d'y revenir à une autre occasion, je me contenterai d'en signaler ici les principales évolutions antérieures, telles que l'observation des patois d'alentour me les font supposer.

---

[1] Caix est à un niveau de civilisation plus élevé que Cuvilly et Rouvrel.

òy et *óy* sont un développement régulier de l'*é* final; *raté* a suivi la loi phonétique de l'*é* dans des mots tels que *sel* (où *e* est final, l'*l* étant tombée), *clé*, *carré*, en partie dans les terminaisons verbales *...er [are] ...é [atum]*.

Les patois environnants me paraissent en effet donner la clef de ce produit. On y voit *é* prendre la réflexion vocalique *ɑ*, qui devient *a* et ébranle le son générateur, ou en fait un *y [aé, ɑé, ɑè* et *ɑy]*. Cet *a* de réflexion vocalique devient *o* dans certains patois, et notamment à Merck, Lambres et Verchin, en compagnie de l'*a* final (pas = *pó*, rat = *rò*, chat = *kò]* ; il en résulte *òy*, puis *óy*.

Ce qu'il y a de plus curieux dans l'évolution de *é* à *óy*, c'est qu'elle s'est produite lorsque la terminaison *...are* était à une époque de scission due à la lutte entre les formes prises isolément et celles qui résultent d'étroites combinaisons syntactiques.

D'une part, il y avait des verbes en *é* (produit phonétique non entravé); d'autre part, il y avait des verbes que l'emploi fréquent devant un mot commençant par une voyelle ou, peut-être, que l'emploi fréquent avec un complément en général, avaient maintenu dans la forme phonétique antérieure en *...er* ou *è*. L'évolution *é* à *óy* s'est emparée du produit *é*, prêt à évoluer, et a abandonné à leur sort les verbes en *er* ou en *è*, qui depuis lors ont pu devenir et sont en effet devenus des verbes en *é*, mais trop tard pour rejoindre leurs congénères. Il est tout naturel que la catégorie des verbes évoluants n'ait pas été la même dans les trois villages. Elle diffère en effet sensiblement, je dirais même : plus que de raison ! J'ai de la peine à me représenter le combat phonético-syntactique qui a dû se livrer à Merck, à Lambres, à Verchin et dans les alentours[1].

II

ELLUM EN SAVOIE.

Le tableau qui suit (p. 42, 43), rend compte de l'état actuel de *ellum* dans les patois de la Savoie que j'ai étudiés, en partie sur place, en partie à Paris de Savoyards récemment débarqués dans la capitale.

[1] Il s'agit de verbes vraiment populaires. On voit des deux côtés *[e* et *oy]* des verbes qui n'ont point d'équivalent phonétique en français. Les verbes en *...yare* n'ont point participé à l'évolution, quoique l'absorption de l'*i* ou du *y* par les sons *ɐ* et *j* soit consommée à l'heure qu'il est.

	Lait.	Bateau	Oiseau.	Veau.	Peau.	Boyau.	Château.	Troupeau.
Meillerie . . .	*lăfé*	*rátė*	*ĭzé*	*vė*	*pė*	*bwé*	*ṣátė*	
Rivaz.	*lăfé*	*rátė*	*ĭzé*	*vé*	*pé*	*bwé*	*ṣátė*	*trɔ̀pé*
Bernex	*lăfé*	*rátė*	*ĭzé*	*vé*	*pé*		*ṣátė*	*trɔ̀pé*
Brenthonne .	*lăfé*	*rátė*	*ĭzé*	*vé*	*pé*	*bwé*	*ṣátė*	*trɔ̀pé*
Biot.	*lăfé*	*rátė*	*ĭwé*	*vé*	*pé*	*bwé*	*ṣátė*	
Boège	*lăfé*	*rátė*	*ĭzé*	*vé*	*pé*		*ṣátė*	*trɔ̀pé*
La Tour . . .	*lăfé*	*rátė*	*ĭzé*	*vé*	—	*bwé*	*ṣátė*	—
Passeirier . .	*lăfé*	*rátė*	*ĭzé*	*vé*	*pé*		*ṣátė*	
Marigner. . .	*lăfé*	*rátė*	*ĭzĭ*	*vé*	*pé*	*bwé*	*ṣátė*	—
Verchaix . . .	*lăfé*		*ĭzé*				*ṣátė*	*trɔ̀pé*
Jonzier	*lăfèy*	*rátèy*	*ĭzèy*	*vèy*	*pèy*	*bwéyõ*	*ṣátèy*	*trɔ̀pèy*
Thorens . . .	*lăfé*	*rátė*	*ĭzé*		*pé*	*bwé*	*ṣátė*	*trõpé*
Mentonnez . .	*lăfé*	*rátė*	*èzyé*	*vyõ*	*pé*	*bòyõ*	*ṣátė*	—
Argentière . .	*lăṣé*	*rátė*	*ăzé*	*vé*	*pé*	*bwé*	*ṣátė*	*trɔ̀pé*
Saint-Jean . .	*lăfé*	*rátė*	*wajé*	*vé*	*pyõ*	*bwé*	*ṣátė*	
Sallanches . .		*rátė*	*ĭjé*	*vé*	*pé*	*bwé*	*ṣátė*	*trɔ̀pé*
Passy.	*lăṣé*	*rátė*	*ĭjé*	*vé*	*pé*		*ṣátė*	*trɔ̀pé*
Talloires . . .	*lăfé*	*rátė*	*ĕzé*	*vyõ*	*pyõ*	*bòyõ*	*ṣátė*	*trɔ̀pé*
Cusy	*lăsé*	*rátyõ*	*èyjõ*	*vyõ*	*pè*		*ṣátė*	*trɔ̀pé*
Saint-Nicolas.	*lăsé*	*rátė*	*ĭzé*	*vé*	*pyõ*	*bwé*	*státė*	*trɔ̀pé*
Faverges. . .	*lăsé*	*rátė*	*ĕjé*	*vyõ*	*pwã*		*státė*	*trõpyõ*
Villard	*lăsè*	*rátè*	*ĭjè*	*vè*	*pyõ*			*trɔ̀pè*
St-Sigismond.	*lăsé*	*rátyõ*	*ĭjõ*	*vyõ*	*pyõ*	*bwé*	*tsátė*	*trɔ̀pyõ*
Ecole.	*lăsé*	*rátœõ*	*ăjõ*	*viõ*	*pyõ*	*bwé*	*ṣátœõ*	*trɔ̀pyõ*
Montgilbert .	*lèsé*	*rátė*	*èjõ*	*vyõ*	*pyõ*	*bwé*	*ṣátyõ*	—
La Motte . . .	*lăṣé*	*rátė*	*ĕjõ*	*vyõ*	*pyõ*		*ṣátyõ*	*trɔ̀põ*
Domessin. . .	*lăsé*	*rátė*	*èjõ*	*vyõ*	*pyõ*	*bwé*	*ṣátĉyõ*	—
Vimines . . .	*lăsé*	*rátyõ*	*ĕjõ*	*vyõ*			*ṣátyõ*	*trɔ̀pyõ*
Francin. . . .	*lăsé*	*rátyõ*	*ĭjõ*	*vyõ*	*pyõ*		*ṣátyõ*	*trɔ̀pyõ*
Montmélian .	*lăsé*	*rátyõ*	*ĭjõ*	*vyõ*	*pyõ*		*œátyõ*	*trɔ̀pyõ*
Lessand . . .	*lăsé*	*rátė*	*ĭzé*	*vyõ*	*pé*		*tsátė*	*trõpé*
Séez	*lăsèl*	*ràsèl*	*èujèl*	*vèl*	*pèl*	*bwè*	*sàsèl*	*trɔ̀pèl*
Longefoy. . .	*lăsé*	*ràsé*	*èujé*	*vé*	*pèl*		*tsăsèl*	*trɔ̀pé*
Avanchers . .	*lăsé*	*rátė*	*ĭjõ*	*vyõ*	*pyõ*		*tsátė*	*trɔ̀pé*
Celliers. . . .	*lăsèy*	*rátèy*	—	*vyõ*	*pyõ*		*tsátèy*	*trɔ̀pèy*
Allues	*lăṣèr*	*raṣèl*	*ĕjõ*	*vyõ*	*pyõ*	*bù*	*tsátœõ*	*trɔ̀pyõ*
La Chambre .	*lăsé*	*rátyõ*	*ĭjõ*	*vyõ*			*ṣátyõ*	*trɔ̀pyõ*
Bonneval. . .	*lăsèl*	*raṣèl*	*ĭzèl*	*vèl*	*pèl*		—	*trɔ̀pèl*
Lanslebourg .	*lăél*	*ráél*	*uzél*	*vél, vèõ*	*pél*	*bwél*		*trɔ̀pél*
Saint-Michel .	—		*wazé*	*vyõ*	*pé*	*bòyé*		*trapé*

gneau.	Manteau.	Marteau.	Corbeau.	Tuyau.	Bateau.	Museau.	Nouveau.	
àyõ		—						Meillerie.
àyè	mãtè	màrté	kòrbè	tùyõ			nàvé	Rivaz.
àyè	mãté	màrté	kòrbé	—			nòvé	Bernex.
àyè		màrté	kòrbèy	tùyõ		—	nàré	Brenthonne.
àyè	mãté	màrté	kòrbè			—	nàvé	Biot.
ãyè	mãtè	màrté	kòrbé	tùyõ		mùzyõ	nòré	Boège.
àyè	mãté		kòrbé	—		—	nòvé	La Tour.
àyè								Passeirier.
	mõté	màrté	kòrbé				nàvé	Marigner.
àyèy							nàvè	Verchaix.
àyè		màrtèy	kòrbèy					Jonzier.
àyè		—		tòyõ		—	nòvé	Thorens.
àyè		màrté				—	nàvé	Mentonnez.
àyè	mãté		kòrbé	tùyõ		—	nòvé	Argentière.
àyè		màrté				—		Saint-Jean.
àyè	mãté	màrté	kòrbé				nòvé	Sallanches.
àyè	mãté	màrté	kòrbè	tùyõ				Passy.
àyè	mãtyõ	màrté	kòrbè		bàtyõ	mùjõ	nòvyõ	Talloires.
àyõ		màrtyõ	kòrbè	tàyõ	bàtyõ	—	nòvyõ	Cusy.
àyè	mãté	—	kòrbé	tỹyõ		—	nòvyõ	Saint-Nicolas.
àyè	mãtyõ	màrté	kòrbé	tàyõ	bàtyõ	muèzõ	—	Faverges.
àyè	mãtè	—	kòrbè	têyõ		muèjõ	nàvyõ	Villard.
àyõ	mètyõ	màrté	kòrbé		bàtyõ		nòvyõ	St-Sigismond.
àyõ	mãtœõ	màrtœõ	kòrbé		bàtœõ	muèjõ	nòvyõ	Ecole.
àyõ	mãtyõ	màrté	kòrbé	tèyõ		—	nàvyõ	Montgilbert.
—	mãtyõ	màrtyõ	kòrbè		bàtyõ	mùjõ	nàvyõ	La Motte.
àyõ	mètêyõ	màrtêyõ	kòrbà	tàyõ		muèjõ	nàvyõ	Domessin.
èyõ		màrtyõ	kòrbá		bàtyõ	muèzõ		Vinnines.
àyõ	mãtyõ	màrtyõ	kòrbè		bàtyõ			Francin.
àyõ	mãtyõ	màrtyõ	kòrbõ			—	nòvyõ	Montmélian.
àyè	mãtè	màrtè	kòrbé		bàté	—		Lessaud.
àyèl	mãtèl	màrtèl	kòrbèl			—	nòvèl	Séez.
àyè	mãté	—	kòrbé				nòvyõ	Longefoy.
àyõ	mãté	màrté	kòrbé				nòvyõ	Avanchers.
àyõ		màrtèy	kòrbé			mzõ	nòvyõ	Celliers.
èyõ	mãtœõ	màrtèl	kòrbé	tỹyõ	bàtœõ	—	nòvyõ	Allues.
àyõ	mãtyõ	màrtyõ	kòrbyõ			—	nòvyõ	La Chambre.
àyèl	màntèl	màrtèl	kòrbàs			—	nòrèl	Bonneval.
àyél		màrtél	krèbél	tuél	—		nòvél	Lanslebourg.
àyè		màrté	kòrbé			mùzé	nòvé	Saint-Michel.

Le nombre de mots sur lesquels portent les recherches suivantes est assez restreint. Cela tient aux divergences du lexique savoyard comparé à celui du français. Beaucoup des mots ont manqué à l'appel. Tels sont :

beau, remplacé presque partout par le mot moderne *brạvo*, *brạvạ* [1].

berceau, remplacé par des mots du même radical, mais avec des suffixes divers.

chevreau, remplacé partout par les équivalents des formes *chevrot*, *cabri*.

ciseaux, remplacé par des mots d'autre origine ou par des formes avec suffixe différent : *sĭzâl̥*, à l'ouest de Chambéry; *blòtsẹ̃̀té*, aux Allues; *blòœ̃̀té*, à Séez, Longefoy; *blòsẹ̃̀t*, à Montgilbert; *blètsẹ̃̀té*, à Celliers; *tĭvèzịès*, à Bonneval; *tèjạ̃ra*, à Lanslebourg; *ẽ̀fõstẹ̃*, à Verchaix; *ẽ̀tàl̥ẹ̃*, à Bernex. Dans les endroits non cités, on trouve l'équivalent de *ciseaux*, mais sous des formes qui trahissent leur importation par voie savante.

fléau, qui se trouve bien dans la plus grande partie du territoire et sous des formes qui ne peuvent être que populaires, mais avec des modifications phonétiques pour l'explication desquelles je n'ai que des hypothèses à donner, et qui le rendent par conséquent impropre à figurer comme paradigme.

flé : Meillerie, Rivaz, Bernex, Brenthonne, Biot, Boège, la Tour, Passeirier, Marigner, Verchaix, Thorens, Saint-Jean, Talloires, La Chambre. — *fl̥é* : Passy. — *flèyẹ́* : Argentière. — *flõ* : Faverges. — *flàyẹ̃̀* : Villard. — *flãyẹ̃̀l* : Séez. — *flàvẹ̃̀l* : Bonneval. — *flàyõ̃* : Celliers. — *flàvẹ̃̀l* : Lanslebourg. — *flàyrwẹ́* : Allues. — *flẽ̀yạ* : Saint-Nicolas. — *èflèyẹ́* : Montgilbert. — *èflèyạ̃* : Ecole. — *èflàeyẹ́* : Saint-Sigismond. — *flèyụ* : Longefoy, Avanchers. — *ẽkòsõ̃* : La Motte, Vimines. — *èkòsõ̃* : Domessin. — *èkòœõ̃* : Cusy. — *èkòœõ̃* : Francin. — *èkòsõ̃* : Lessaud.

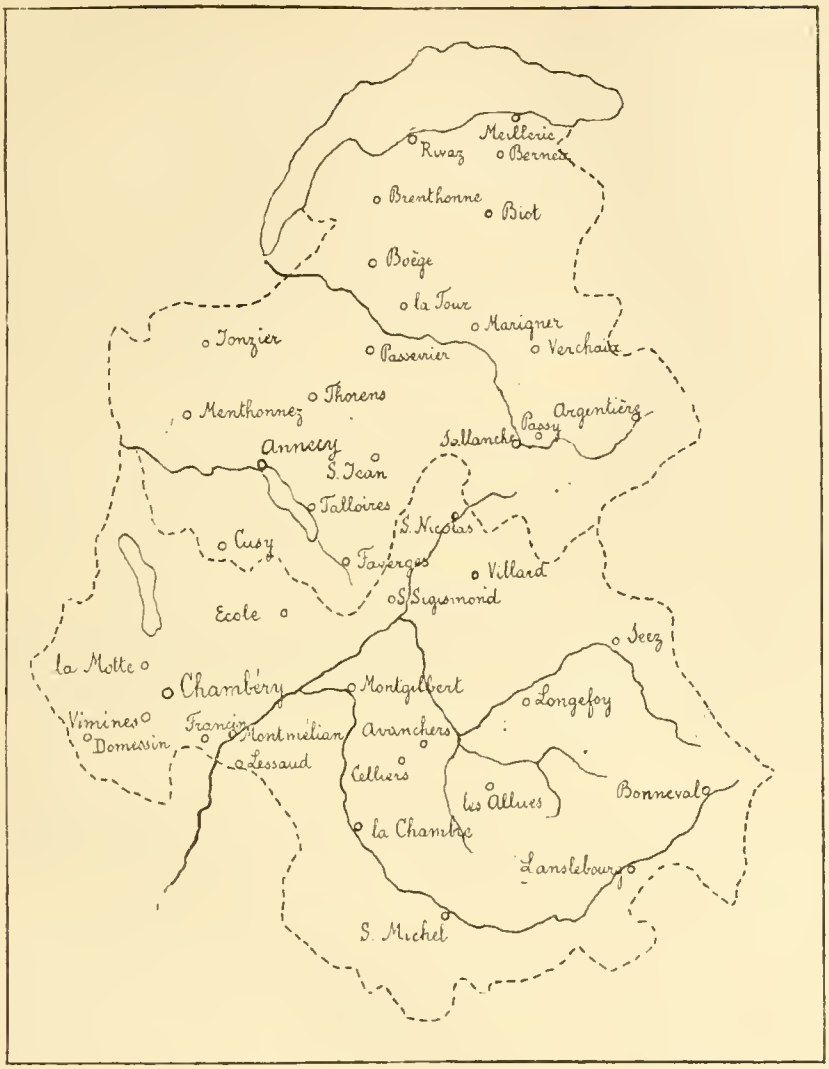
gâteau, remplacé par des mots qui n'ont pas ou n'avaient pas primitivement la valeur générique de *gâteau*. Tels sont : *kwétaụza* (f.), à Celliers; *épwõ̃ỵè* (f.), à La Motte; *épwõ̃ỵ*, à Montmélian; *épwõ̃ỵè*, à La Tour; *épỵẹ́* (m.), à Marigner; *kẽỵụă* (m.), à Meillerie. Dans les endroits non cités, on trouve l'équivalent du fr. *gâteau*, mais sous des formes savantes, comme le prouve notamment la présence partout du son *ỵ*, alors que l'on s'attendrait à *w* et *v*.

poireau, remplacé par le radical sans suffixe; *pòr*, à Thorens, Sallanches; *pwòr*, à Domessin; *pòĉ*, à Séez; *pòœr*, à Argentière. Partout ailleurs on trouve des formes savantes de *poireau*.

ruisseau, qui est totalement inconnu. Dans la plus grande partie de la Savoie, il est remplacé par *nã* (sans modification phonétique).

---

[1] Types territoriaux.



seau, qui est remplacé par les mots *seille*, *seillon*, *broc*, *bĭdõ* (Saint-Sigismond, Argentière). — *sĭzèlē* : Ecole. — *sèzrē* : Allues. — *sizlē* : La Motte, Montmélian, Francin. — *sizèlē* : Vimines, Domessin. — *gòvèlạ̄* (f) : Villard. — *gòvĕày* : Longefoy, Avanchers.

sureau n'existe nulle part. Il est remplacé par les mots suivants : *œī* : Meillerie. — *su* : Bernex. — *œay* : Biot. — *savṇ̄* : Boège, Passeirier, Thorens, Passy, Sallanches, Talloires, Villard, Saint-Sigismond, Montgilbert, Montmélian, Longefoy, Avanchers, Allues, La Chambre. — *tsăvị* : Lessaud.

— *savụê :* Argentière. — *sòvī :* La Tour. — *ẽwẽ̀yị :* Rivaz. — *sòyị :* Brenthonne. — *ẽàmbụ :* Bonneval. — *sẽ̃ :* Marigner. — *ṣavụ :* Saint-Jean, Francin. — *savū :* Séez, Celliers. — *swavụ :* Cusy. — *savwị :* Saint-Nicolas. — *savyụ :* La Motte, Domessin, Vimines.— *èpètạrê :* Ecole.

taureau n'existe que dans quelques endroits et y présente des caractères phonétiques qui le dénonce comme mot d'origine française. Il sera venu remplacer l'un ou l'autre des mots suivants : *bòvẹ :* Rivaz, Bernex, Jonzier, Passeirier.— *bõrẽ̀ :* Brenthonne.— *bòvẹ :* Mentonnex.— *bõẓẽ̀ :* Talloires. — *bū :* Meillerie, Boège, La Tour. — *bu :* Biot, Marigner, Thorens, Passy. *bwẽ̃ :* Villard. — *bā :* Argentière, Séez, Montmélian, Celliers. — *bwi :* Longefoy. — *bwẽ :* Avanchers. — *bõ :* Lanslebourg, Bonneval. — *bòrẽ̃ :* Saint-Nicolas.

traineau, qui n'a point de formes populaires en Savoie et qui y est remplacé par : *lẹẓê :* Brenthonne. — *lẓẹ̀ :* Bernex. — *lẓè :* Argentière. — *lẹẓê :* Biot. — *ldẹ̀ :* Boège. — *lẓẽ̃ :* La Tour, Thorens. — *lẓẹ̀ :* Passy. — *lẓẽ̃ :* Cusy. — *lẹẓê :* Domessin. — *lẹ̃zã̄ :* Montmélian. — *ḷẽẽẽz :* Saint-Sigismond. *lẽẽz :* Saint-Nicolas. — *lẓzé :* Séez. — *lwẽ̃dz :* Allues. — *lẹ̃dzê :* Celliers. — *lẓvê :* Bonneval. — *lẹyryê :* Lanslebourg.

Tandis que pour *ciseaux, gâteau, poireau*, etc., j'ai facilement retrouvé sur certains points du territoire savoyard le mot ou les mots que le terme français est venu bannir de l'emploi, pour *plateau* et *rideaux* je n'ai trouvé que des formes savantes.

Là où je n'indique pas la quantité des voyelles, c'est qu'elle m'a paru être moyenne ou varier selon la place syntactique du mot, ou encore selon les individus.

Je n'ai noté que rarement la qualité des sons *u* et *i ;* à l'époque où les matériaux exposés ont été recueillis je croyais que la notation de ce caractère, pour ces sons du moins, pouvait être négligée. Il en est de même de la nasale *a* que j'ai rendue par *ã*, sans déterminer s'il s'agissait de *ã̄* ou de *ã̃*.

L'irrégularité que présentent dans certains endroits les mots *corbeau*, *troupeau*, et, à Lessaud, *manteau, marteau*, quant à la qualité de l'*e*, doit être attribuée, soit à une confusion avec le suffixe *ittum* qui devient régulièrement *è*, soit au triomphe (exceptionnel) de la forme que le mot conservait lorsqu'il était suivi étroitement d'un autre (Ex. : J'ai vu un tropè de vaches; mais : il possède un beau tropé).

Pour *marteau* et *corbeau*, on peut croire à une confusion avec le suffixe *ittum*, car en Savoie la forme *marteau* alterne constamment avec la forme *martelet* et le radical *corb* y prend des suffixes divers.

Les formes qui manquent dans mon tableau sont ou bien celles que je n'ai pu recueillir, parce que mes recherches étaient entravées pour quelque motif, ou bien des formes évidemment calquées sur le français. D'autre part, là où j'ai trouvé un mot d'autre provenance que le type latin à étudier, je l'ai remplacé par un trait.

Les mots *bateau, tuyau, museau* sont presque partout d'importation récente, empruntés au français. C'est ce que prouve pour *bateau* la forme anormale *bàtō* (au lieu de *bàtyō*[1], pour *museau* des transformations phonétiques irrégulières et la présence d'équivalents d'autre origine, pour *tuyau* la grande rareté des formes en *el* et aussi la présence de mots d'autre origine.

Notre tableau de *ellum* en Savoie montre en général une variabilité de traitement très grande selon les mots et selon les patois.

Alors que dans le nord de la France la forme du singulier a presque totalement disparu sous l'influence de celle du pluriel, et que nous y avons constaté une action analogique presque radicalement accomplie, la Savoie paraît présenter un état intermédiaire, résultat de hasards analogiques[1].

Un seul mot y est traité d'une façon uniforme dans tous les patois et a été préservé de tout contact analogique. C'est le diminutif de *lait;* son emploi exclusif au singulier n'a pas permis la production d'une forme de pluriel, et d'autre part il est resté en dehors de la portée analogique des autres mots en *ellum*[2].

Les produits *yo, o* remontent sûrement à *ells*, mais il n'est pas sûr que *el, e* remontent partout à *ello.*

En effet, dans le midi de la Savoie, la déclinaison existe encore, et elle n'y est pas : *martel, marteaus;* mais : *martel, marté;* ou *martel, martels;* et même *martel, martel.*

L'*l* est tombée devant l'*s*, avant de tomber comme finale. Je considère *martels* comme une forme refaite sur *martel* (elle existe dans des patois parlés au pied du Mont-Cenis, où l'*s* du pluriel a persisté jusqu'à nos jours), et *martel*, pluriel, est refait sur *martel*, singulier (dans des patois avoisinant ces premiers, mais n'ayant plus l'*s* du pluriel).

---

[1] Je ne veux pas dire par là que la Savoie, dans un certain avenir, si lointain qu'il fût, arrive à un état de complète analogisation, ni même s'engage dans cette voie.

[2] Est-ce un indice qu'en Savoie l'action analogique est limitée dans le domaine du mot et ne s'étende pas jusque dans le domaine de la famille phonétique de *ellum*?

Cependant, comme dans les patois que j'ai pu étudier à ce point de vue, je vois coïncider la chute de l'*l* de *ellum* avec celle de *allum (al, a)* — là où *all* + *s* devient *ō* — je pense que c'est par voie phonétique et non par voie analogique que se sera produite la forme unique et que *el*, *e* remontent à *ellum* et non à *ellos*.

La déclinaison *martel*, *marté* n'est nulle part le type unique des mots en *ellum*. Séez, par exemple, l'a bien pour *oiseau*, *agneau*, *fléau*, mais ne l'a pas pour d'autres mots, où le singulier a agi sur le pluriel.

Malheureusement il m'a été impossible de tracer les limites du territoire en question, et même de faire des constatations suffisamment sûres, vu l'incertitude qui y règne sur ce point de phonétique, vu les renseignements contradictoires que l'on y obtient en interrogeant les habitants. Seul, un long séjour dans ces contrées (ou encore mieux les constatations fidèles d'un homme du pays), permettrait d'être fixé à ce sujet.

Il va sans dire que les formes en *yo*, *o* constatées dans les hautes vallées du midi de la Savoie, où elles sont beaucoup plus rares qu'ailleurs, sont des formes non autochtones.

J. Gilliéron.

LEXIQUE SAINT-POLOIS

Le lexique saint-polois dont nous commençons la publication, et qui sera accompagné de textes et d'une étude morphologique complète du même auteur, est dû à M. Edmond Edmont.

L'académie d'Arras qui, en 1883, avait mis au concours un prix de la valeur de trois cents francs à décerner à l'auteur du lexique artésien le plus méritoire, après examen des lettres A, B, les seules rédigées à cette époque, attribua à M. Edmont une médaille comme encouragement à terminer son travail.

C'est peu de temps après, en 1885, que j'eus la bonne fortune de faire la connaissance de M. Edmont, à l'occasion d'une enquête que je faisais alors, ayant pour but de me procurer tous les articles de revues et de journaux écrits en patois ou en contenant. Aux envois qu'il me fit, je n'eus pas de difficulté à reconnaître que M. Edmont était un observateur consciencieux et intelligent, propre à rendre de grands services à la science, à condition toutefois qu'il voulût reconnaître la nécessité d'une transcription purement phonétique, et qu'il voulût s'en servir.

J'allai donc le trouver et je n'eus pas de peine à le persuader.

Après une heure de conversation, M. Edmont transcrivait phonétiquement avec une fidélité parfaite des patois, des français provinciaux, de l'allemand, et nous tombions d'accord sur les points suivants, qui constituent les modifications qu'il me paraissait devoir apporter à la méthode suivie dans le commencement du travail.

Il fut entendu :

1° Qu'il transcrirait le patois phonétiquement;

2° Qu'il prendrait pour base de son lexique le patois qu'il parle, celui de Saint-Pol-ville, indiquerait soigneusement la provenance des mots observés ailleurs, dans les faubourgs et la banlieue, et ne les signalerait, avec les modifications de forme qu'ils peuvent y avoir prises, que lorsqu'il les aurait entendus lui-même;

3° Qu'il s'abstiendrait de toute recherche étymologique et de tout rapprochement puisé dans des ouvrages sur les patois;

4° Qu'il ne se contenterait pas de recueillir seulement les mots lui paraissant véritablement patois, mais que, pour nous donner une image vrai-

ment complète du langage, il devait s'imposer l'obligation de recueillir tous les mots qu'emploient ceux qui parlent patois. (Je lui fis remarquer l'intérêt linguistique que présentent les altérations de sens et de forme dans les mots importés de la langue littéraire.)

5° Qu'il aurait recours à des dessins, là où cela lui semblerait nécessaire.

6° Qu'il continuerait à ne donner comme exemples de l'emploi d'un mot que de ceux qu'il a entendus.

M. Edmont a strictement observé les règles de conduite sur lesquelles nous étions tombés d'accord. Aussi je considère son lexique, œuvre d'une haute utilité scientifique, quoique sans prétention à la science, comme un spécimen excellent d'un genre de travail qui peut être entrepris sans études spéciales en linguistique et en philologie et dont pourront seuls doter la science ceux qui vivent dans un milieu patois.

J'aurais pu conseiller à M. Edmont quelques modifications à apporter dans l'introduction, notamment l'amener à exposer d'une façon plus scientifique les divergences qu'il signale dans son tableau entre les patois de Saint-Pol, des faubourgs et de la banlieue. Je ne l'ai pas fait, de peur d'enlever quelque chose de la valeur qu'il y a dans ces observations personnelles venant d'un homme qui n'est pas au courant des études de linguistique comparée. Les réflexions vocaliques qui y sont constatées me seront précieuses, lorsque, après la publication du lexique et de la partie morphologique qui le suivra, j'entreprendrai une étude de phonétique comparée des patois du nord de la France.

Les seules modifications que je me sois permises au texte de M. Edmont sont, sauf une, d'ordre purement typographique.

Avec son assentiment :

1° J'ai retranché quelques exemples qui m'ont paru superflus (peut-être un sur vingt à trente);

2° J'ai relégué à la suite des lettres tous les mots d'origine française qui n'avaient besoin d'aucun commentaire, dont l'emploi en saint-polois équivaut à celui du français et dont les altérations de forme ne contenaient que des caractères déjà largement représentés dans le lexique par d'autres mots;

3° J'y ai introduit les quelques modifications que le système graphique indiqué à M. Edmont a subies lors de l'établissement définitif des caractères spéciaux à employer dans notre *Revue*. Ce sont *ɐ*, *ɣ*, *ɫ*, *u. u o* qui étaient *æ*, *ñ*, *l* barrée, *u*, *ü*, *ö* et les consonnes superposées, là où des obligations d'ordre typographique nous ont forcés à intervertir la superposition.

J. G.

INTRODUCTION

Ce lexique est celui du patois de Saint-Pol (Pas-de-Calais). Mais dans ce patois, il faut distinguer : 1° le langage de Saint-Pol-ville, que j'ai pris comme type; 2° celui des faubourgs[1]; 3° celui de la banlieue[2], différent des deux autres, non seulement par l'accent et la *musique* du langage, qu'il est malheureusement impossible de transcrire, mais encore par la prononciation des finales, dont voici les principales :

SAINT-POL-VILLE		FAUBOURGS		BANLIEUE		
...ã	=	*...ã.*		*...ɛ̃ã,*	*...ɛ̃ã.*	
vĭvã	=	*vĭvã.*		*vĭvɛ̃ã,*	*vĭvɛ̃ã.*	
...dɛ̃, ...lɛ̃	=	*...dɛ̃,*	*...lɛ̃.*	*...daɛ̃,*	*laɛ̃.*	
ădɛ̃, ălɛ̃	=	*ădɛ̃,*	*ălɛ̃.*	*ădaɛ̃,*	*ălaɛ̃.*	
...ɛ̃y	=	*...ɛ̃y,*	*...aɛ̃y.*	*...aɛ̃,*	*...ăɛ̃,*	*...ăy.*
gătɛ̃y	=	*wătɛ̃y,*	*wătaɛ̃y.*	*wătaɛ̃,*	*wătăɛ̃,*	*wătăy.*
...ɛ̃ (fr., *an, en*[1]	=	*...ɛ̃,*	*...ɛ̃.*		*ɛ̃*[3].	
byã	=	*byã,*	*byɛ̃.*		*byɛ̃.*	
...ã (fr., *ain*[1]	=	*...ã,*	*...ã* nasal.	*...ãɛ̃,*	*...ãy,*	*...ãy.*
pã	=	*pã,*	*pã* (*ã* nasal).	*pãɛ̃,*	*pãy.*	*pãy.*
...ɔ̃w	=	*...ɔ̃w.*			*...ɛ̃ɔ̃w.*	
kătɔ̃w	=	*kătyɔ̃w.*			*kătyɛ̃ɔ̃w.*	

[1] Les hameaux de Canteraine et de Calimont, situés à l'extrémité, le premier, du faubourg d'Hesdin, et le second, de celui de Béthune, ont respectivement le même parler que ces faubourgs.

[2] Cette désignation *banlieue*, comprend les hameaux de Rosemont et La Forêt, au terroir de Saint-Pol, et aussi les villages limitrophes de Brias, Ostreville, Saint-Michel, Herlin-le-Sec, Ramecourt, Gauchin-Verloing et Troisvaux, dont les parlers ne présentent entre eux que de très-légères différences d'accent, la plupart individuelles.

[3] Pour le son *ɛ̃* (français *an, en*[1], cette différence se remarque également au commencement et dans le corps des mots :

SAINT-POL-VILLE	FAUBOURGS	BANLIEUE
ĭl ɛ̃tɛ̃dwɛ̃y	*ĭl ɛ̃tɛ̃dwɛ̃*	*ĭl ɛ̃tɛ̃dwãɛ̃*

	SAINT-POL-VILLE		FAUBOURGS	BANLIEUE
	...ãr̃ẅ	=	...ãr̃ẅ.	...ẽ̃ẅ.
	mẽtãr̃ẅ	=	mẽtãr̃ẅ.	mẽ̃tẽẅ.
	...ãr̃s, ...ãr̃z	=	...ãr̃s.	...ẽãr̃s.
	rõlãr̃s, volãr̃z	=	rõlãr̃s.	võlẽãr̃s.
	...ã	=	...ã.	...ẽã, ...ẽã.
	gãrœã	=	gãrœã.	gãrœẽã, gãrœẽã.

Comme à toutes les règles, il y a, bien entendu, des exceptions; celles-ci portent particulièrement sur les sons *ã* et *ã*, qui ne varient souvent que très peu, et selon les individus. Ex : *ãrã* (préposition), *fãsã*, dont la prononciation, pour les finales, reste la même dans la ville, dans les faubourgs et dans la banlieue.

Quelques différences se remarquent aussi dans les patois des quatre faubourgs. Le langage du faubourg de Béthune est celui qui diffère le plus des autres : la prononciation des sons *ẽy*, *ãw*, *ãẽẅ* y est plus accentuée, le parler plus énergique. La population, d'ailleurs, diffère moralement, je dirai même physiquement de celle des faubourgs d'Aire, d'Arras et d'Hesdin. J'ajouterai que ses habitants n'aiment guère à le quitter pour aller habiter ailleurs[1]; ils éprouvent même une certaine répulsion à contracter des alliances avec les personnes des autres faubourgs.

Il existait jadis une sorte d'antagonisme entre la population du faubourg de Béthune et celle des autres quartiers de Saint-Pol, du faubourg d'Hesdin particulièrement, dont les habitants avaient pris, il y a quelque cinquante ans, le surnom d'*ŏpõnwẽ*[2]. C'est peut-être une des causes de cette différence de langage dont je viens de parler, différence toutefois beaucoup moins tranchée aujourd'hui qu'autrefois, que même il y a une quarantaine d'années. Cet antagonisme se manifestait fréquemment par des rixes, voire même par des batailles acharnées qui avaient lieu aux *dũkãs* voisines. Les villages d'Herlin-le-Sec, de Saint-Michel et de Ramecourt ont été bien longtemps le théâtre de ces luttes, de ces *pĩyãs* homériques, qui se produisaient sous le plus futile prétexte.

Aujourd'hui, ces rivalités, quoique existant encore à l'état latent, n'occasionnent plus d'aussi fâcheux résultats. Les habitants d'*ẽẽ fũrbã*, comme nous disons sans aucun qualificatif, sont bien encore la partie la plus tur-

[1] La même remarque s'applique aux habitants des trois autres faubourgs.

[2] Allusion aux *Hautponnais*, habitants du faubourg du Haut-Pont, à Saint-Omer, qui ont si religieusement conservé les usages et l'ancien idiome du pays flamand.

bulente de la population saint-poloise, mais, cantonnés dans leur quartier, ils ne demandent rien autre chose que la liberté de s'amuser à leur manière, c'est-à-dire de pouvoir, si bon leur semble, les dimanches et les jours de fête se disputer entre eux, et se colleter et se *pĭgŭsĕ* à leur aise, ce qui arrive encore trop souvent.

Le patois de Saint-Pol-ville est loin d'avoir la même originalité qu'autrefois; il est actuellement fort mélangé de français, et les gens du peuple ne s'en servent plus guère qu'entre eux. Toutefois les expressions locales y sont encore usitées, concurremment avec les termes français équivalents; mais ces derniers dominent dans les conversations tenues avec les étrangers ou les personnes de condition élevée. C'est là, je crois, un signe caractéristique du refoulement des mots patois, signe précurseur d'un envahissement certain, quoique s'opérant lentement.

Bon nombre de mots et des plus intéressants sans aucun doute, ont totalement disparu. J'ai pu cependant en retrouver quelques-uns, employés encore, mais bien rarement, par les personnes âgées; tels sont : *ămĭtès* (subst.), *mèr ăljĕrès*, *măgòl*, etc. J'ai tenu compte, dans le cours de ce lexique, du plus ou moins de vitalité de ces termes, dont un grand nombre sont nécessairement perdus : c'est au commencement de ce siècle qu'il eût fallu les recueillir.

Le parler des faubourgs a conservé beaucoup plus d'expressions locales; il en est de même de celui de la banlieue. Mais le français commence à les envahir, et l'on peut prévoir le moment où les habitants du pays saint-polois, délaissant complètement leur bon vieux langage, parleront sinon purement la langue officielle, du moins quelque chose qui y ressemble. Déjà les progrès de l'enseignement primaire ont fortement battu en brèche les patois artésiens, et le peuple commence à faire fi de ces vieilles formes du temps jadis.

Il était donc plus que temps de les recueillir, car peut-être avant qu'un demi-siècle se soit écoulé, la substitution fatale du français à l'idiome local sera-t-elle chose accomplie.

Outre les termes usités dans les patois de Saint-Pol, on trouvera dans le lexique quelques formes étrangères, employées dans diverses localités de nos environs : ce n'est qu'incidemment que je les y ai introduites.

E. E.

VALEUR DES SIGNES EMPLOYÉS

+ = Mot usité à Saint-Pol-ville, faubourgs et banlieue.

\ = Mot usité à Saint-Pol-ville et faubourgs.

Les mots non suivis de l'un ou de l'autre de ces deux signes ne sont employés qu'à Saint-Pol-ville.

♯ = Terme enfantin.

♯ = Mot commençant par *ăr* [*ărlăvāj*], et possédant une seconde forme en *r* (*rlăvāj*).

♀ = Mot commençant par *ē* [*ēbĕlīr*], ayant à Saint-Pol-ville une seconde forme en *ā* [*ābĕlīr*).

Vieilli. = Mot actuellement usité, mais tendant de plus en plus à disparaître du langage. (Remarquer que la plupart de ces mots étaient encore d'un usage général il y a une cinquantaine d'années.)

Genre. = N'est indiqué que dans le cas où le substantif patois est d'un genre autre que le substantif français équivalent.

A

ā, à : *œ'ĕt ā mī*. Faubourgs et banlieue : *ȧ*, prononcé d'une manière plus ou moins ouverte, selon les individus : *œ'ĕt ȧ lī*.

ȧo, ┼, ah!

ăbăœ̃, ┼, amener en bas : *y'ā ȧ̃n bĕl tŏf ĕd nœ̃jĕt sŭ œ̃l brāk-lŏ, ăbăœ̃-l lĕ ē mālᵉy*. — Baisser : *ăbăœ-tĕ*, baisse-toi. — *ō vŏ ăbăœ̃ œ'kmē*. Voir *răbăœ̃*.

ăbăœ̃ [*s'*], ┼, se baisser; s'humilier : *mī, j'ĕn pŏ pŭ m'ăbăœ̃*. — *ĕ pī, lĕ t'ăbăœruœ̃y ĕdvā ȧ̃n ēdĭvĭdŭ kom œ̃!*

ăbă-jār, abat-jour. Employé, dans les faubourgs et dans la banlieue, concurremment avec la forme *răbă-jār*.

ăbăkē, ┼, coucher par terre, affaisser. Ne se dit qu'en parlant des plantes courbées par le vent ou la pluie : *j'ăvœ̃ dé byō dŭmă, mé œl plăv̆ ă lz ŏ fŏr ăbăkē*, j'avais de belles juliennes, mais la pluie les a complètement couchées par terre. La forme *ăbăœ̃* s'emploie quelquefois dans le même sens. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăbăkē ┼, v. a. et pr., se courber sous le poids des ans ou de continuelles fatigues : *œă m'ŏ grămē ĕtō-nĕy d'vĭr ĕt mĕr kom ă s'ăbāk*. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăbāyé (*s'*), s'amuser, se divertir. N'est plus usité que dans les faubourgs et la banlieue.

ăbāyérīy, s. f., amusement, pris dans un sens général : *ō n' frŏ jămĕ ryō d'vā, m' fĭyĕt, ăz ăvĕ trŏ l'ăbāyĕrĭy ē tĕt*. Ne se dit guère qu'en parlant des enfants. Quelques individus prononcent *ăbāyyrīy*. N'est plus usité que dans les faubourgs et la banlieue.

ăbāyōœ, ╳, s. m., terme libre, organe de la génération chez les femmes.

ăbăt, ┼, abattre : *j'ē ălē ăbăt bŏ*.

Au fig., *ĕn n'ăbăt grămē*, faire beaucoup d'ouvrage. *t'ĕn n'ăbătrŏ pŏ k'ŏr lăr ĕœ kŏ-œī*, dit-on à un ouvrier qui travaille mollement.

ăbătī, ┼, abatis (de volaille).

ăbătĭjō, ┼, s. f., abatis (d'arbres). Les personnes qui veulent bien parler disent *ăbătĭzō*. Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăbătmā, abattement : *ĕm fĭl ăl ĕ tōbĕ dā œ grā ăbătmā*. Faubourgs et banlieue, *ăbătmē : ĕm fĭl ăl ĕ kŏœ dēn ē grā ăbătmē*.

ăbătœr, abatteur : *œn ăbătœr ĕd bŏ*. Faubourgs et banlieue, *ăbătœ : ăbătœ d' bŏ*. Banlieue, *ăbătĕœ*.

ăbăgāœ, cri du chien. Forme des faubourgs. Voir *ăbœăgāj*.

ăbăgăr, masc., *ăbăgœăr*, fém., celui, celle qui parle, criaille ou rabache sans cesse ; mauvaise langue : *f'ăt-ĭ pœē k' œĕz ăbăgœăr-lŏ ĭz ĭ vgēœtĕ mĕt lŏ lāgk!* N'est usité que dans la banlieue.

ăbăgĕ, aboyer. Forme des faubourgs. Voir *ăbœăgĕ*.

ăbăgœœ, aboyeur. Forme des faubourgs. Voir *ăbœăgœr*.

ăbĕgă, m., écriture, griffonnage. *jĕ n' să mĭ fătŭ d' kōprēd tă sn ăbĕgă*. Usité à Epenchain, hameau de Roellecourt.

ăbĕl, abeille. Peu usité. Voir *māœ*.

ăbĕm, abîme. Forme des faubourgs. Voir *ăbīm*.

ăbĕs, ┼, abbesse : *ă s' pŏrt kŏm œn mĕr ăbĕs*, dit-on d'une femme ayant de l'embonpoint.

ăbĕsĕ, ╳, abaisser. Employé concurremment à Saint-Pol-ville avec le mot *ăbăœĕ : ăbĕs-t œ pœ̃ŏ păr pŏ k'ĕœ gărd' ĭ t'vœrœ*.

ăbĕsĕdĕ, ╳, abécédaire. Employé concurremment avec la forme *ăbăkŏdŏ*. Dans les faubourgs, on se sert en outre du mot *krŏjĕt*, qui a la même signification. *ăprēd ĕs krŏjĕt*, apprendre à lire. Banlieue, *krŏ jĕt*.

ăbĕy, ┼, abbé.

ă bē! ┼, interj. : *ăbē! mn ōm, ŏ n'ăvĕt k'ă l' fĕr*.

ă bē bē! ┼, exclamation de surprise ou d'admiration : *ă bē bē! n'ē vlŏ dĕ jā!*

ăbīl, ┼, adj., prompt. Est aussi employé à Saint-Pol-ville dans les différentes acceptions qu'il a en français.

—, ┼, adv., vivement, promptement : *ălō, m' fĭl, dĭjĕ vă prĭyĕr ăbīl. — ĕœ lōjĭvĕ-lŏ, ĭ n'ĭvŏ pœē ē pŏ pă ăbĭl ĕk l'ŏt?*

ăbĭl! ăbīl! ┼, interj. servant à presser, activer : *ăbĭl! ăbīl! ĕmn ōm, ŏ n'ărĭvrĕ pā!*

ăbĭlmā, adv., habilement. Employé aussi au lieu d'*ăbīl*, adv., par les personnes qui veulent bien parler. Faubourgs et banlieue, *ăbĭlmē : ăl srŏ tā pă ăbĭlmē sĕrvīt*.

ăbĭlmā, habillement. Faubourgs et banlieue : *ăbĭlmē*. Peu usités ; on emploie de préférence les mots *ăbĭyār, răbĭyār*.

ăbīm, abîme. Faubourgs et banlieue : *ăbĕm*. Peu usités.

ăbīmĕ, ┼, v. a. et pr., gâter, salir, détruire ; meurtrir, blesser : *mē*

kăpyõw ĭl étwè fẽ ăbĭmèy. — ĭ s'ŏ ăbĭmè̃ s'mãẽ. — prẽ gărd' ĕd kèr d'ẽẽ kăr, tĕ t'ăbĭmrwèy.

ăbĭstŏké, +, mal accoutré.

ăbĭt[5], habiter. Usité à Saint-Polville concurremment avec le mot *rĕstĕ*, qui a la même signification. Dans les faubourgs et dans la banlieue, ce dernier mot est exclusivement employé : *j' m'ẽ vŏ rĕstĕ ă sẽ-pŏ*, je vais habiter Saint-Pol.

ăbĭtŭé, +, v. a. et pr., habituer : *j' vŏrwè ẽ mŭlĕ vĭr k'ŏ n' s'ăbĭtŭrèm pwẽ dẽn ăn bèl mŭzõ kòm ẽõ!*

ăbĭtŭèlmã, habituellement. Faubourgs et banlieue : *ăbĭtŭèlmẽ*. Employés, quoique plus rarement, concurremment avec la locution *d'ăbĭtŭd'*.

ăbĭy, +, habit, vêtement. *sĕz ăbĭ d'ă tŭ lĕ jăr*, ses vêtements de travail; *sĕz ăbĭ dĕ dĭmãẽ*, ses habits les plus beaux.

ăbĭy[5], +, v. a. et pr., habiller.

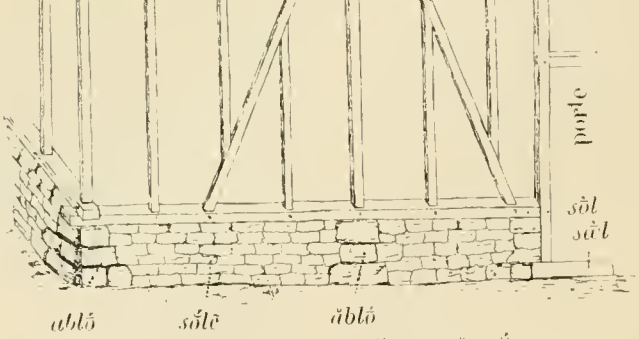
ăbĭyĕ̃ d'swèy, +, subst., porc.

ăbĭyăr, +, s. f., vêtement complet. Moins usité que son équivalent *răbĭyăr*.

ăblăy[5], +, hâbler, faire des embarras, se vanter : *bõ, sĭ k'ŏ vŏlĕ k'ĕj vŭ l' dĭj, ŏz èt tŭ jŭs bõ ă ăblăy*[5].

ăblăyăẽw, *ăẽs*, ⟍, hâbleur, faiseur d'embarras; se dit aussi de celui ou celle qui, pour se faire valoir, s'habille plus richement que ne le comporte sa condition : *răvĭs ĕẽl ăblăyăès-lŏ, ă n'ŏ sŏlmã pwẽ d'kmĭj ă mèt dẽ sẽ dŏ, ĕ pĭ lĭ fŏt-ĭ pă dĕ kăpyõw!* — Les personnes qui ont la prétention de vouloir parler français emploient les formes *ăblĕyõr*, *ăblĕyõ*, *ăès*. — Banlieue : *ăblăy*[5]*ĭẽ*, *yeès*.

ăblĕy, ⟍, hâblerie, vantardise. S'emploie ordinairement au pluriel : *fèr ĕdz ăblĕy*. Banlieue, *ăblăẽ* : *fwèr ĕdz ăblăẽ*.



sŏlĭnãẽ et charpente d'une *pĕrwĕ*.

ăblŏ, +, m., partie d'un *sŏlĕ* faite en grès, meulières ou autres pierres dures. Les maisons des ménagers et les diverses constructions rurales sont, dans nos contrées, construites en charpente et en torchis, sauf le

sŏlē ou partie inférieure sur laquelle repose la *sŏl*. Les *sŏlē* ne sont ordinairement qu'une grossière et peu solide maçonnerie de moellons, de gros silex ou *kăyŏ kŏrnū*, ou même de mauvaises briques; c'est pour la consolider qu'on établit de place en place, principalement sous les angles et les gros poteaux, des *ăblŏ*, ou cubes de maçonnerie plus forte, faite ordinairement de grès natifs ayant une forme à peu près régulière. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

—, +, morceau de bois que les charpentiers et les scieurs de long placent sous les planches ou les pièces de bois qu'ils travaillent, afin de les lever de terre.

ăblŏkē, +, adj., se dit d'une construction dont les *sŏlē* sont munis d'*ăblŏ*, et qui par conséquent présente une grande solidité. Par métaphore, *e'ĕt ōn ōm byēn ăblŏkē*, c'est un homme robuste, solidement bâti.

Au fig., *ĕt byēn ăblŏkē* se dit de quelqu'un qui fait ses affaires, dont l'établissement ou l'exploitation est en pleine prospérité.

ăblŏkē, +, munir d'*ăblŏ*, consolider. — Au fig., *ăblŏkē* quelqu'un, lui donner les moyens de fonder un établissement, de se créer une bonne situation : *ĭ m'ŏ fŏlŭ pŭ d' mĭl ĕkŭ păr ăblŏkē mē fyū, dŏ!* — *s'ăblŏkē*, s'établir dans de bonnes conditions.

ăblŏkmū, établissement, situation agricole, commerciale ou industrielle en bonne voie de prospérité : *ŏz ăvē lŏ ē bŏ ăblŏkmū*. — Faubourgs et banlieue, *ăblŏkmē : ŏz ăvē lŏ ē byŏ ăblŏkmē*. Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăblāk, +, boucle : *dē sŏlē ŏz ăblāk*. — Même signification : *blāk*.

ăblăkē, +, attacher ou serrer à l'aide d'une boucle : *ăblăkē sē çartyē*. — Par extension, boutonner, agrafer : *ăblăkē sē mātlē*. — *ĭ n' pē mĭ kŏr s'ăblăkē lĭ-mēm*.

ăblăkē, +, anneau d'une agrafe. Même signification : *pŏrtlĕt*.

ăbŏlī (ĕt), +, être broyé, moulu, se trouver à bout de forces : *ŭl ĕt ăbŏlĭ d' tŭ sē mēbr*.

ăbŏlīr, +, broyer, émietter, en parlant d'une terre qu'on prépare : *ĕm tĕr ăl ĕtwē ă rŏk, ŭl ŏ fŏlŭ tăpē dsŭ ă kŏ d' măywăr păr ĕlz ăbŏlīr*. Peu usité à Saint-Pol-ville. — Même sign.: *ĕpŏtrē*. Voir ce mot.

—, +, déconcerter, abattre : *e'ĕl năvĕl-lŏ ă m' ăwē ăbŏlī*.

ăbŏlĭsyō, malheur, désastre : *e'ĕt ĕn ăbŏlĭsyō d' ĕĭr eĕz ăvĕlĭ brĭskădē kom eō*. Usité à Ramecourt.

ăbăyāj, cri du chien. V. *ăbwăyăj*.

ăbŏyē, aboyer. Voir *ăbwăyē*.

ăbŏyăr, aboyeur. Voir *ăbwăyăr*.

ăbōdrwā, pourboire, gratification. Employé concurremment avec la forme *ăbōdrwē*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *j'ē ăr dĭj ĕkŭ d'ăbōdrwē e'mwē-eī*.

ăbōnmā, ×, abonnement. Usité concurremment avec la forme *ăbōnmē*. Banlieue : *ăbōnmē*.

ăbĕkĕdē, ×, abécédaire. Voir *ăbĕsĕdē*.

ăbrĭsē, abriter. Usité à Manin.

ăbrīy, +, abri. — *ă l'ăbrīy*, en

sûreté, à couvert. Dans les faubourgs et dans la banlieue, on emploie concurremment avec cette forme la locution *ŏ kuèy*. Voir ce mot.

ăbrăvé, +, donner aux bestiaux le *bwār* ou *brăvāʃ*, nourriture habituelle de ces animaux lorsqu'ils sont tenus à l'étable. *kwè k' œ'ĕ, œ̃ văk ĭ n' sō pŏ kòr ăbrăvèy?* — Au fig., *ăbrăvé* quelqu'un, le faire boire abondamment, surtout si c'est un amateur de *bĕvrīy* : *œti-lŏ, il ĕ tă jŭs bō ă s' fèr ăbrăvé.*

ăbrŭtĭsā, ×, abrutissant. Employé concurremment avec la forme *ăbrŭtĭœā*. Banlieue : *ăbrŭtĭœā*.

ăbrŭtĭsmā, ×, abrutissement. Employé concurremment avec la forme *ăbrŭtĭœmē*. Banlieue : *ăbrŭtĭœmē*.

ăbŭjé (s') ou *s'ăbŭœé*, +, s'adresser, avoir recours. *ă kĭ k' œ'ĕ k'ŏ s'ăbŭjrō păr rŭvwăr ĕd œ̃ pĕm ĕd' tèr-lŏ? — dŭ k' œ'ĕ k'ŏ s'ăbŭœré păr ăvwăr ē bwē kărtō?* Même sign. : *s'ădrĕsé, s'ădrĕœé.*

ăbŭzé, +, v. a., n. et pr., abuser. — *s'ăbŭzé*, se méprendre. *ŏ s'ăbŭzé : ă m' prĕné păr ān òl, sŭpòs.*

ăbŭzăèr, séducteur. Faubourgs, *ăbŭzăèœ, ān ăbŭzăè d' fīl*. Banlieue : *ăbŭzĕïœ*. Peu usités.

ăbălé, ×, donner de l'argent, payer avec quelque peu de regret. *y' y ă pwē ă dīr, fŏ k'ŏz ăbălèœ.*

ăbătā, +. subst., aboutissant. Employé concurremment avec les formes *ăbătĭsā, ăbătĭœā*, beaucoup moins usitées toutefois. *j'è ăkătaè lé sĭ kărtyé d' gŭstāē, té sé, k'ĭz ăvwèt dèz ăbătā sŭ mē praè.* Vieilli.

ăbătē, +, toucher par un bout. *ĕm pyèœ ĕd swăl ăl ăbăt ă s' trămèn.*

—, +, venir à suppuration. *j'è œĭ ă mē brŏ ān dăœ k'ă n'ăbăt pwē.* Se dit aussi d'une éruption survenue à la suite d'une émotion plus ou moins violente. *ăl ŏ ătrăpè ā sĕzĭœmē k' œă ŏ ăbătè ă ān gāp*, une éruption lui est survenue à la jambe à la suite d'un saisissement.

ăbătĭsā, ăbătĭœā. Voir *ăbătā*.

ăbătōné, +, v. a. et pr., attacher au moyen de boutons. *ăbătōné s' mărōn.* Même sign., *ăblăké*.

ăbwămā, cri du chien. Employé concurremment avec le mot *ăbwăgāʃ*, qui a la même signification; toutefois *ăbwăgāʃ* sert plus spécialement à désigner l'ensemble des *ăbwămă* que pousse le chien. *ĕdpĭ œ' mătē. vă tyē ĭ m' pŭrĕ fèr ā dròl d'ăbwăgāʃ.*

ăbwăgāʃ ou *ăbŏgāʃ*, cri du chien. Voir *ăbwămā*. Faubourgs : *ăbŏgāœ, ăbăgāœ*. Banlieue : *ăbăgāœ*.

ăbwăgé ou *ăbŏgé*, aboyer. Faubourgs : *ăbŏgé, ăbăgé*. Banlieue : *ăbăgé*.

ăbwăgèr, ăbwăgèœ, ăbŏgèr ou *ăbŏgèœ*, aboyeur. *œ'ĕt ā bō ăbŏgèœ k'ĕœ tyē-lŏ.* — Faubourgs : *ăbŏgèœ, ăbăgèœ*. Banlieue : *ăbăgèœ*.

ăbwĕnīr, abonnir. Usité à Manin.

āœ, +, hache. *ān āœ, ĕdz āœ.*

ăœā, achat Voir *ăkătāʃ*.

ă œārʃ, +, adj., ennuyeux, insupportable, qui devient un sujet de gêne ou d'embarras. *mĕ! mĕ! mĕ!*

k'ŏz ĕt ă ɯārj, ĕm fĭyèt! — Substantivement, *ō n'ŏ mĭ jămĕ̃ vŭ dz ă ɯārj kōm văz ŏt; ŏ n' păyĕ̃ pwē văz ĕn ălĕ̃ kărīr, dō!*

ăɯătĕ̃, ×, pour *ăkătĕ̃*, acheter.

ăɯĕ̃, +, agacer, irriter, en parlant des dents. *ɯă m'ăɯ mĕ̃ dē. — mī, j'ĕn mōj pŭ d' ɯĕ̃ pèm lŏ, j'ĕn n'è mĕ̃ dē ăɯĕ̃.*

ăɯĕ̃, +, hâcher. *ŏz ăɯrĕ̃ vă ɯār ĕl pŭ fē k'ŏ pŏrĕ̃. — mē kătyŏ ĭ n' kòp n'ăɯ.*

ăɯèl, +, planche suspendue à la voûte d'une cave, et sur laquelle on range le pain, les aliments, etc., pour les conserver au frais et les préserver de la dent des rats ou des souris. — Usité à Manin.

ăɯèt, +, outil de charpentier servant à retailler les pièces de charpente.

ăɯōd', ×, saisir, prendre, assaillir. *èt ăɯē d' ɯĕ̃ māsk. — sĭ k' tĕ̃ vŏ tă prĕ̃ d' ɯĕ̃ kătwār, ɯĕ̃ măk ĭ vō t'ăɯōd'.* Banlieue : *ăɯõ̃d'*.

ăɯĭyāj, +, s. m., action d'*ăɯĭyĕ̃*.

ăɯĭyĕ̃, +, travailler, couper avec un outil ébréché ou dont le taillant n'est pas bien affilé. *ɯ'ĕ̃ pwē răbŏtè, ɯŏ, ɯ'ĕt ăɯĭyĕ̃.*

ăɯĭyār, +, s. f., résultat de l'action d'*ăɯĭyĕ̃*.

ā ɯŏ! +, exclamation approbative. *ā ɯŏ! mn ōm, ăwī! ɯ'ĕ̃ rŭdmē vrè ɯŏ k'ŏ dĭjĕ̃ lŏ!* — S'emploie aussi pour donner plus de force à une invitation quelconque : *ā ɯŏ! ŋ'ŏ pwē ă dīr, ŏz ălĕ̃ prēd' ē mŏlĕ̃ d' kăfĕ̃ ăvèrk mī!* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ă sā!* — Ligny-Saint-Flochel, Marquay, Averdoingt, Diéval : *ā ɯlŏ!*

ăɯŏpĕ̃, toucher, heurter, buter. Usité à Manin. Voir *ɯŏpĕ̃*.

ăɯ-pāl, +, hâche-paille, *ōn ăɯ-pāl*.

ăɯtĕ̃, acheter. Employé concurremment avec la forme *ăkătĕ̃*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. Voir : *ăɯătĕ̃*.

ăɯtèr, acheteur. Employé concurremment avec les formes *ăkătèr*, *ăkătèrɯ*, seules usitées dans les faubourgs. — Banlieue : *ăkătérɯ*.

ă ɯt èr, maintenant, à cette heure. Voir *ă st èr*.

ăɯū, +, essieu. *ărmèt dèl krăɯ ă ɯl ăɯū.*

āj, aise.

āj, s. f., âge. Forme des faubourgs.

ădā, +, adieu, au revoir. *dĭjĕ̃ ădā, mē nĕnē, ŏz ĕrĕ̃ dŭ ɯăɯāk.*

ădèrɯé, adresser. Voir *ădrĕ̃sé*.

ădĕ̃y, ×, adieu, au revoir. On emploie concurremment avec cette forme les mots *ă rrɯār, ă rrīr*, sans aucune différence d'acception. — Banlieue : *ădaĕ̃*, *ă rrīr*. — Même sign. : *ădyăɯ*. Voir ce mot.

ădĭtĕ̃ p' +, v. pr., devenir l'habitué (d'une maison). Se dit aussi de quelqu'un que l'on voudrait voir hors de chez soi, et qui n'a pas l'air de vouloir s'en aller. *jŭ k'ĭ ɯŏ s'ădĭtĕ̃ ɯī, ɯĭ-lŏ!*

ădĭtè̃y, +, accrédité, chez qui l'on va d'ordinaire. *ă n'ŏ pwē è̃ ɯ' pē-lŏ ămō d' sē bălājĕ̃ ădĭtè̃y.* — Avoir une *măzō ădĭtè̃y*, une maison dont on fréquente les habitants, où l'on

va habituellement bavarder, *kălŏdĕ*.

ădmĭrăblèmā, admirablement. On l'emploie concurremment avec les locutions *ă l'ădmĭrăsyō*, *dā* (ou *dē*[1] *l'ădmĭrăsyō*. *ĭ fĕ œ̃ dē l'ădmĭrăsyō*, il fait cela admirablement. — Faubourgs et banlieue : *ădmĭrăbèlmē*, *ă* (ou *dē*[1] *l'ădmĭrăsyō*.

ădmĭrăsyō, +, admiration. *œ'ĕt ăn ădmĭrăsyō d' vĭr păsĕ̃ sē fyŭ kōm œ̃*.

—, *ă* ou *dā*[1], admirablement. Voir *ădmĭrăblèmā*.

ădŏdĭnĕ, +, dorloter, bercer, chercher à endormir. *ĕ! œ' gr.ī bĭbīt-lŏ, ĭ s' lĕœ kŏr ădŏdĭnĕ kōm ăn ĕfā!*

ădō, +, alors *j'ĕ ălè l' vĭr ădō*. — *ŏ srĕt ărnălè păr ădō*. — *ĕdpĭz ădō*, depuis cette époque. *ĕdpĭz ădō, ĭ n' s'ŏ pŭ mĭ ē rĭbŏt*. — *ŏ tā d'ădō*, au temps jadis. — Cette dernière locution n'est plus guère usitée. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăd rèm, +, n'est usité que dans cette locution : *rĕpōd ăd rèm*, répondre à ce que l'on vous demande, tout en cherchant à éluder la question. *ăl rĕpōdwè tădĭ ăd rèm ă tă œ̃ k'ō lĭ dmādwèy*.

ădrès, ×, adresse. Employé concurremment avec la forme *ădrèœ*. Banlieue : *ădrèœ*.

ădrĕsĕ, v. a. et pr., adresser. Faubourgs et banlieue : *ădrĕœĕ*, *ădèrœĕ*. *œ'ĕtwè ădèrœĕ ă mōsyéiœ*.

ădrĕsèy [*byēn*[1], ×, locution servant à constater un contre-temps, et équivalant au français *byē tōbĕ*. *œ'ĕ byēn ădrĕsèy k'ŏ vuĕ kā k' j'ĭ sŭ pā!* c'est bien fâcheux que vous veniez pendant mon absence. On dit dans le même sens : *œ'ĕ byē tōbèy*, *œ'ĕ byēn ătbōèy*. Faubourgs et banlieue : *byēn ădrĕœĕ*, *byēn ădèrœĕ*.

ădrœă, *ăt*, adroit. Employé concurremment avec la forme *ădrœĕ*, *ăt*, seule usitée dans les faubourgs et la banlieue.

ădăœé, amollir, devenir moins rude au toucher. *mărgrĕ k'ĕj mĕtwè mē tăbăk dēn ăn plăœ ămīd*[1], *ĭ n'ădăœwè pœ̃ păr œ̃*. — S'emploie quelquefois dans l'acception de *răpăjĕ*. Voir ce mot. — Usité dans les faubourgs et la banlieue.

ădăœĕ, *ădăœīr*, adoucir. Forme des faubourgs. Voir *ădăsīr*.

ădăsĕ, pour *ădăœĕ*. *l' tā ădās*. Voir *ădăsīr*.

ădăsīr, v. a. et pr., adoucir. Faubourgs et banlieue : *ădăœĕ* et *ădăœīr*, employés concurremment. *ĕl tā s'ădāœ*, *ĕl tā s'ădăœī*. *ădăœĕ* est d'un emploi plus fréquent que *ădăœīr*. — Par extension, *s'ădăœĕ*, cesser, s'apaiser, en parlant des phénomènes atmosphériques. *ĕl rē s'ădāœ*, — *œ̃l plăvĕ ă s'ădăœ ē mălĕ*. — Même sign. : *rădăœĕ*, *rădăœīr*. *ĕl tī s'ŏ rădăœĕ ŏ rĕp*.

ădvāt-yèr, *ăvā-yèr*, +, avant-hier. Formes aussi usitées l'une que l'autre. *ădvāt-yèr*, *œ'ĕtwè œ'tĭrăj ŏ sòr*, *œ'ĕ d' œ̃ k' sē gărœō k'ĭl ĕtwè dē lĕz ăryā*.

ădvĕnīr, +, avenir, survenir. *ĭ-n n'ădvărō œ̃ k'ĭ pŏrō*.

ădvĭnĕ, +, deviner. *tĕ n' pŏrwè pœ̃ ădvĭnĕ œ̃ k'ĕj tĕ răpòrt*. — *ăd-*

vèn ē mŏlĕ ĕ' l'ădrĭyèt-lŏ. Concurremment avec cette forme, on emploie à Saint-Pol, ville et faubourgs, les mots *drĭnĕ* et *ĕdrĭnĕ*.

ădrĭyèt, +, devinette.

ădrĭyĕ̀w, ĕ̀s, devineur. Forme des faubourgs. Voir *drĭnĕ̀r*.

ădyŏ̀w, subst., adieu. Faubourgs et banlieue : *ădyū, ŏ fĕ̀jā nŭz ădyū*. Quelques personnes prononcent une forme intermèd. entre *ădyū* et *ădjū*.

ădyŏ̀w, loc. adv. servant à prendre congé. Peu usité; on dit plutôt *ŭ rewŭr*.— Faubourgs et banlieue : *ădyū*, également peu usités; on emploie de préférence les mots *ŭ rwīr, ŭ rewŭr*. Même sign.: *ădĕ̀y*.

ăérāj, ×, s. m., aération.

ăèrd', +, saisir, empoigner. *ĕ̀l drăl-lŏ, ŭ m'ăwè ăèr pŭr mē kŏ. — n' ŭ̀ wè tŭ prĕ d'ĕ̀ tyē, ĭ l'ăèr-drwĕ̀y. — ăl ăwè rĕpādŭ s' lāp ĕdsŭ sē kŭtrō; ŭrŏ̀zmē k' j'ĕtwè lŏ : j'è bĕ̀ ĕ̀t ăèr ĕl kŭrpwĕ̀t ĕd sē lī, ĕ̀ pū j'ĕl l'è rălè ăbŭl ĕddē; ăl ĕrwè ĕtè ĕarzī sā mĭ.*

ăfăblĕmā, affablement. Faubourgs et banlieue : *ăfăbèlmē*. Peu usités. Même sign.: *ămŭtèzmā, ămŭtèzmē*.

ăfărèy, +, fém., grande quantité. *l'ăwè mĭ bzwē d' kăyĕ ŏn ăfărè d' ĕèrfū kŏm ĕŏ. — ŏn ăfărè d' jē*, une foule de personnes. Peu usité dans cette dernière acception; on dit plutôt : *ŏn măs ĕd jē*. Voir *măs*.

ăfĕblĭr, ×, affaiblir. Ligny-Saint-Flochel : *ăfwĕblĭr*.

ăfĕblĭsā, affaiblissant. Faubourgs: *ăfĕblĭœā*. Ligny-Saint-Flochel : *ăfwĕblĭœā*.

ăfĕblĭsmā, affaiblissement. Faubourgs : *ăfĕblĭœmē*. Ligny-Saint-Flochel : *ăfwĕ̀lĭœmĕ̀*.

ăfĕktĕ, affecter. N'est usité dans les faubourgs et la banlieue que dans l'acception de faire impression sur l'âme, affliger. *ĕl mŏr d'ĕs fīl ăl l'ŭ fŏr ăfĕktĕy.*

ăfèr, ×, affaire. Croisettes, Ligny-Saint-Flochel : *ăfwèr*.

ăfĕsmā, tassement, en parlant des terres. Même sign.: *răvălmā*.

ăfē, afin. Employé concurremment avec le mot *pār*. Faubourgs et banlieue : *pār*.

ăfĭkĕ, +, s. m. pl., objets quelconques servant à la toilette des femmes. *bĕy, ĕèl-lāl, sĭ k'ăl krwĕ d'ătĭrĕ dz ămărŭ̀w ăvŭ̀k tŭ sĕz ăfĭkĕ, ŭ s'trāp d'è rŭd' kŏw.*

ăfĭkĕ, attacher avec une épingle. Usité à Manin.

ăfĭlĕy ,d', +, à la file, l'un après l'autre, de suite et sans interruption. *dz ĕprĭŏ, y' ĕn ŭ ĕĭ kŭtŏr d'ăfĭlĕy. — j'ăwè prē ĕĕk ĕpĭnŭ̀k d'ăfĭlĕy. — ĕj n'ĕrè k'ŭ trăvāyĕ kăt ĕĕk ăr d'ăfĭlĕy, ĕ pĭ ĕŭ srŭ̀ fĕnī, tĕ rĕrŭ*. Même sign.: *tŭ d'ŏn ăfĭlĕy*.

ăfĭrmĕ, affirmer. Peu usité; on emploie concurremment avec cette forme, et de préférence, le mot *ăsŭrĕ*. Faubourgs et banlieue : *ăsŭ̀rĕ. j' vŭz ăwè ăsŭ̀rè k' ĕ'ĕtwè kŏm ĕŏ, spādā.*

ăfĭstŏlĕ, +, arranger, ajuster. *ĕ'ĕ k'ăl ĕtwè rŭdmē kŭtōt, dŭ, d'ĕs vŭr ăfĭstŏlĕ kŏm ĕŏ.* — Se dit aussi par dérision : *ĭs! ĕèl ryèl kănĭpèl-lŏ! ĕl vlŭ-tĭ pŭ byēn ăfĭstŏlĕy!*

ăflăkĕ (*s'*), +, devenir flasque, sans vigueur.

ăflălĕ (*s*), +, aduler, caresser.— Se dit surtout des animaux que l'on caresse avec la main. *mē vyŭ kŏ ĭ n'ŏ pŭ grămē kĕr ă ĕt ăflălaĕ.*

ăflĭjĕ, +, v. a. et pr., blesser, estropier. *tĕ t'ăflĭjrŏ păr sŏr ăvŏ œ' kătyŏ-lŏ. — jĕ n' vŏ pœ̃ k'ŏz ălĕœ tă prĕ d'ĕj jă d' kīl, ŏ s' frĕt ăflĭjĕ.*

ăflĭjĕ, +, subst., personne amputée, ou atteinte de quelque difformité ou infirmité. D'un bossu, d'un manchot, etc., on dit : *œ'ĕt ăn ăflĭjĕ. — ō n'dœ̃ pœ̃ s' mŏkĕ d' œĕz ăflĭjĕ.*

ăflĭksyō, +, infirmité, difformité, perte d'un membre ou d'un organe essentiel. *sē gărœō ĭ s'ŏ kăsè s' gāp, ĭ lĭ rĕstrŏ păr sŏr ăn ăflĭksyō*, il en sera sans doute boiteux.

ăfŏlĕ, +, v. a. et pr., blesser, meurtrir. *sē sĕlĕrŭ d' fyā ĭl l'ăvœ̃ ăfŏlĕy.*

ăfŏlăr, +, blessure, meurtrissure. *tĕ rĕrŏ, sĭ k' tĕ grēp sŭ ʃ' gŏgĕ, tĕ kĕrŏ ĕ pĭ tĕ t' frŏ ăn ăfŏlăr.* — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăfrăœīr (*s'*), +, devenir moins timide.

ăfrōtĕy, ×, effronté, impudent. *kŏl ăfrōtĕ d' fĭl k'ŏz ăvĕ lŏ!* — S'emploie aussi substantivement. *ĭs! kŏl ăfrōtĕ k' œ'ĕ œŏ!* — Banlieue : *ăfrōtaĕy.*

ăfrōtrīy, +, effronterie. *ăl ĕ d'ăn ăfrōtrīy, œĕl-lŏ! ĕ sĭ k'ŭ rŭ rĕpō kăt-ŭ-kăt, dŏ!*

ăfū (*d'*), +, n'est usité que dans cette expression : *œ-ĕt ăn ōm d'ăfū*, c'est un homme ingénieux, futé, sachant se tirer habilement d'un pas difficile ou d'une affaire embarrassante. Se dit parfois par dénigrement.

ăfŭlĕ, +, v. a. et pr., coiffer. Peu usité; on emploie de préférence l'équivalent *răfŭlĕ*.

ăfŭlĕt, ×, s. f., linge doublé d'une *ĕtōdĕl*, qui se met sur la tête des jeunes enfants encore au maillot, afin de la leur maintenir. — A Monts-en-Ternois : *ăŏtwĕr.*

ăfŭtĕ, +, plaire, convenir. *ĕ bē! kwĕy? jă k'œă n' vŭz ăfŭt pœ̃?* — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăfŭtœ̃w, ×, braconnier. Banlieue : *ăfŭtĕĕr.*

ăfŭtyœ̃w, ×, ce dont on a besoin. *kwĕ k' œ'ĕ k' tĕ kāœ? ĕj kăœ ēn ăfŭ-tyœ̃w, ĕ j'ĕl trœ̃v pœ̃.* — Au pluriel, objets quelconques de mince valeur, bagatelles.— En langage libre, membre viril. — Banlieue : *ăfŭtyœ̃w.*

ăfŭrĕy, +, subst. fém., fourrage frais; botte ou hottée d'herbes que les pauvres gens vont couper dans les bois, sur le bord des chemins, etc., pour nourrir leur vache ou leur chèvre. *ē mŏlĕ pŭ tār ŭ dōnrĕ ăn pŭgĭ d'ăfŭrĕ ŭ œĕl vāk. — ăl ĕt ōvœ̃ kĕr ăn ŏtĕ d'ăfŭrĕy.*

ăfœ̃blĭr, affaiblir. Voir *ăfĕblĭr.*

ăfœ̃r, affaire. Voir *ăfĕr.*

ăfyētīr (*s'*), +, se gâter, se décomposer, se transformer en fumier (*s'mĕt ă fyē*). *sĕ pĕm ĕd' tĕr ĭ sō tăt ăfyētī.*

ăgăœ, +, pie. *y'ŏ ē nĭ d'ăgăœ ĕdsŭ nŭ grā blā-bŏ. — ăl dĭ kōm ăn ăgăœ.*

ăgăœ, s. f., cor au pied, durillon. Usité à Manin. Voir *nĭ-d'ăgăœ*.

ăgăœé, exciter un jeune enfant à la gaîté au moyen de gestes et de grimaces. Usité à Manin.

ăgălīr (s), s'aplanir. Usité à Manin.

ăgărōœ, +, s.m., verte réprimande, brusque sortie contre quelqu'un. *rō, tĕ rĕrō, sĭ k'ăl kăœ ă rētré, j' lĭ flākrè ē rŭd' ăgărōœ*. Même sign.: *ărōœ*. — A Saint-Pol-ville, on emploie concurremment avec ces deux formes le mot *ălgărād'*.

ăgăsăr, *ès*, qui aime à agacer. *āa! ōz èl œ ptĭ ăgăsèr kōm sā, mē ptĭ gèrœ!* — Faubourgs : *agasărœ*, masc., *ăgăswăr*, fém. *ē œō! kŏl ăgăswăr ĕk œ'ē, vă tărtrèl!*

ăgăsyā, ×, acacia. Employé concurremment avec la forme *ălăsyā*.

ăgāt, ×, grosse bille de verre coloré, ou de matière moins commune que les billes de pierre ou de marbre servant ordinairement aux jeux des enfants. *ĭs dō! œ'tĭ-œī, ĭ jù ăvĕk tăz ăgāt!* — Employé concurremment avec la locution *măp d'ăgāt*.

ăgé jèt ōz[1], +, être aux aguets.

ăgèt, +, branche de chêne écorcée servant pour le chauffage. *zĭdòr ĭ răz ămărō tă rāt àn kărè d'ăgèt*. Les *ăgèt* se coupent ordinairement par bouts de 60 centimètres à un mètre.

ăgĕté, +, guetter. Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăglăvé, +, n'est usité que dans cette locution : *ăglăvé d' swē*, mourir de soif; *j'ăglăv ĕd swé*. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăgŏbīl, +, s. f., terme général servant à désigner les choses dont on a besoin. Se dit ordinairement des effets d'habillement, et se prend souvent en mauvaise part. *sĭ k' t'ē pœē kōtēt, t'ō k'ă prēd' tĕz ăgŏbīl ē t'ēn ălē. — sĭ k' œ'ē tă œō, rămăs tĕz ăgŏbīl ē pĭ dĕmăr d'ĭœĭ ō pŭ rāt.*

ăgŏzīl, +, fainéant, débauché, mauvais sujet. *œ'ĕtwè mu ăgŏzĭl ĕd fyū kĭ m'ărfĕjwè ărăbyé. — t'ō mòr ĕl tā k' j'ĕm sèrĕirwè d'ēn ăgŏzĭl d'ĕt sòrt!*

ăgōnīr, +, accabler d'injures, insulter. *ăgōnĭr ĕd sŏtīz*. Voir *ăgōnĭzé*.

ăgōnĭzé, +, accabler d'injures, insulter. *kā k' j'è ălè vĭr ĕs mèr k'ăl ĕtwè mălād', ĭ m'ō ăgōnĭzè d' tă sĕ mĕœāstèy*. — Employé concurremment avec la forme *ăgōnīr*. — *ăgōnĭzé* est plus fréquemment usité que *ăgōnīr*.

ăgrāf, ×, agrafe; crampon de fer servant à fixer dans le mur un chassis de porte ou de fenêtre, ou toute autre pièce de bois. — Faubourgs et banlieue : *ăgrāp*.

ăgrăfé, ×, agrafer; fixer dans le mur un chassis ou une pièce de bois au moyen d'*ăgrāf*. — Faubourgs et banlieue : *ăgrăpé*. *ĕœ kăsĭ d' pòrt ĭl ĕt ăgrăpèy*. — Au fig., empoigner, mettre en état d'arrestation. *prē gărd' ă tī, dō! sĭ k' t'ărkmĕœ, tĕ t' frō ăgrăfé*. — S'emploie aussi dans la même acception que *ărgrăfé* (la vaisselle cassée).

ăgrāp, agrafe. Forme des faubourgs. Voir *ăgrāf*.

ăgrăpé, agrafer. Forme des faubourgs. Voir *ăgrăfé*.

ăgrăpē, crochet d'une agrafe. Forme des faubourgs. Voir *ăgrépē*.

ăgréăblémā, agréablement. Faubourgs et banlieue : *ăgréăbèlmē* ou *ăgréyăbèlmē*, selon les individus.

ăgréāp, +, agréable. Dans les faubourgs et dans la banlieue, un grand nombre de personnes emploient la forme *ăgréyāp*.

ăgrémèl, +, vieille lame de couteau. *œă kòp kōm ăn ăgrémèl.* — Au fig., *ăn vyèl ăgrémèl*, une femme décrépite. *œèl sākrè vyèl ăgrémèl-lā ăl é rŭdmē ăīœ!*

ăgrémœēn, ×, agrimonia eupatoria. Employé concurremment avec la forme *égrémœēn*.

ăgrépē, ×, crochet d'une agrafe. L'anneau se nomme *pòrtlèt* ou *ăblăkē*. Faubourgs et banlieue : *ăgrăpē*.

ăgréyāp, agréable. Voir *ăgréāp*.

ăgréyăbèlmā, agréablement. Voir *ăgréăblémā*.

ăgrĭpār, masc., *ăgrĭpœār*, fém., +, voleur, filou. *pŭ sărē k'éj lĭ rēdrœè kòr kăl kòs, ă œl ăgrĭpœār-lō!* Employé concurremment avec le mot *ăgrĭpòrœ*, *òrs*. Dans la banlieue, la forme *ăgrĭpār*, *pœār* est la plus usitée.

ăgrĭpé, +, agripper, et par extension : voler, dérober. A Nuncq et à Manin : *ăgăryé*, saisir, prendre vivement.

ăgrĭpòrœ, voleur, filou. Voir *ăgrĭpār*.

ăgrŏé, +, engourdi par le froid. N'est guère usité que dans cette phrase : *j'è mé dœé ăgrŏé.* — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ăgrŭyé, saisir, prendre vivement. Voir *ăgrĭpé*.

ăgŭjé, +, aiguiser. Voir *égĭzé*.

ăgŭl, +, aiguille. Voir *égŭœl*.

ăgŭyèt, s. f., scandix pecten-Veneris. Forme des faubourgs. Voir *égŭœĭyèt*.

ăgŭyīy, aiguillée. Forme des faubourgs. Voir *égŭœĭyé*.

ăgŭyā ou *ărgŭyō*, +, ardillon d'une boucle; morceau de métal terminant un lacet. *éj n'è pœē kèr édz ékŏryō sāz ăgŭyō.* — *ăguyō* est plus fréquemment usité que *ărgŭyō*.

ăgvălé, +, enjamber pour franchir. *ăgvălé ăn égār, ō fāsè.* On prononce aussi *ăgᵏvălé*. *ăgᵏvălé ō bŭœ-kā.*

ăīœ, agaçant, insupportable. *l'ŏz èt ăīœ, ém fiyèt! tné, ălé vāz ē.* — *œ'ét ē mŏ rŭdmē ăīœ k'éœ mŏ d' dē.* — Au fig., et substantivement, vieille personne ennuyeuse. *mī. j' n'è pœē fāt éd tă œé vyèl-éz ăīœ-lō.* Même sign. : *ēœrāt.*

ăjāsé, agencer, arranger, ajuster. On emploie concurremment avec cette forme les mots *ăjēœé*, *ăjŏdré*, sans aucune différence d'acception. *œ'é l' mèr k'ă t'ŏ ăjēœé kōm œŏ, lī?* — Les personnes qui veulent bien parler disent quelquefois *ăjēsé*. — *s'ăjēœé*, *s'ăjŏdré*, s'habiller avec quelque soin. — Faubourgs et banlieue : *ăjŏdré*, *ăjēœé*,

ăjé, +, âgé. On emploie de préférence le mot *vyū*. *lŏ pér ĭl é fòr vyā.*

ăjé, +, subst. m. pl., abords. êtres d'une maison, d'une localité, d'un endroit quelconque. *œă n' sèr pœē d' m'ărkōdiœr, ĕj kōnwè jz ăjé. — kōnwăt lĕz ăjé d'ăn măzō*, c'est être suffisamment familiarisé avec les détours et la situation des lieux, pour y circuler sans guide ni indication, ni même de lumière, si c'est la nuit.

ăjēœé, agencer, arranger. Voir *ăjāsé*.

ăjĭl, +, agile. On emploie concurremment avec cette forme, et de préférence, le mot *săptĭl*, sans aucune différence d'acception.

ăjĭlĭtè, agilité. Même sign. : *săptĭlĭtè*.

ăjĭlmā, agilement. Peu usité; on emploie de préférence le mot *săptĭlmā*, qui a la même signification. Faubourgs et banlieue : *ăjĭlmē*, *săptĭlmē*; ce dernier, beaucoup plus usité.

ăjĭr, +, v. n. et pr. imp., agir. *ăstèr, ĭ s'ăjĭ d' dĕœd'*. — Se remuer, s'occuper à un travail manuel. *tĕ n'ăjĭ pœē, tĕ n' pĕ̆ pœē ăvœăr kœ̄œ*.

ăjnăyé (s'), +, s'agenouiller. Peu usité; on dit de préférence : *ĕs mèt ă jnā*.

ăjŏdré, +, v. a. et pr., agencer, arranger, ajuster, habiller. *mē būr ĭl ŏ rnū sĭ dūr ĕk jé n' păyœè pœē-l l'ăjŏdré. — ă n'é mĭ sèlmē ōn ĕtŏ d'ăjŏdré su ĕfā kōrnăbèlmē*. — Même sign. : *ăjāsé*, *ăjēœé*. Voir *ăjāsé*.

ăjū, d'un caractère facile, accommodant, en parlant des personnes; aisé, commode, maniable, en parlant des choses. *ă n'é pœē sĭ ăjū k'ĕs mèr. — œă n'é pœē dĕjŏ sĭ ăjū ă mănăvré*. — N'est usité que dans les faubourgs et la banlieue.

ăjūtè, +, s. f., avantage, commodité, facilité. *dē œèl măzō-œī, ŏ mœē, ŏz ăvō d' l'ăjūtè. — āœī, ăstèr, œ'ĕt ăn bèl ăjūtè ăvèk œé kmē d' fèr*.

ăjăk, +, original, individu qui veut en tout et partout avoir droit et raison. *kĕ drèl d'ăjāk k'ŏz ăvé lŏ păr fyū, rĭèt! — ăœī, lĭlĭk, ĕj sū byē mōtè ăvèk ēa ăjăk kom œŏ*. — S'emploie aussi adjectivement : *bé! ŏ vné fămèzmē ăjāk, ă œŏ k'ĕj vœè!*

ăjăké (s'), +, s'accroupir. *kœè k' œé d'ĕj sŏtā-lŏ, kĭ s'ăjăkrŏ kom œŏ dē œé rāk?* — Dans les faubourgs et dans la banlieue, on emploie aussi dans la même acception, quoique rarement, la forme *ĕs jăké*.

āj, +, fém., âge. *kătrĕ-vē-dĭj ā, œ'ĕt ăn bèl āj. — sū l'āj*, âgé, d'un certain âge. *œ'é dé jē sū l'āj*.

āj, +, aise. *bĕn āj*, bien aise. *ŏz ē srèt kèr bĕn āj k'ĕj frœè vă pĕkèm. — āl srŏ kèr āj ăsé d'ărvnĭr ĭœī*.

āk, +, acte.

āk! +, exclamation de dégoût. *āk! mī, k'ĕj vŏrœè mĕjé d' œŏ! j' vŏ̆ sèlmē pœē-n n'ăsné*.

ăkătāj, +, achat, acquisition. *ĭ n'é pœē dĕjŏ sĭ èr, ĕdpĭ l'ăkătāj d'ĕs măzō*. — A Saint-Pol-ville, cette forme est employée concurremment avec le mot *ăœă*.

ăkăté, +, acheter. Voir *ăœté*.

ăkătīœ, +, N'est usité que dans

cette phrase : *dū pē d'ăkătīœ*, du pain de boulanger.

ăkătœ̀r, acheteur. Voir *œtœ̀r*.

ăkătœ̀œ̃, acheter. Forme des faubourgs. Voir *œtœ̀r*.

ăkăt̀wœ̀r, argent, monnaie. *œ̃ ĕ̃ k'ĭ fœ̀w grămē d'ăkăt̀wœ̀r. dŏ. păr mōtĕ̃ ŏn sēs kōm œ̀l-là̀l! — ĕ d' l'ăkăt̀wœ̀r, kĭ k' œ̃ ĕ̃ kĭ m'ē bằrŏ? —* N'est usité que dans la banlieue, et concurremment avec le mot *ărjē*. Voir *ărjā*.

ăklōœ̃, fermé à la *klōœ*. — Faubourgs et banlieue : *ăklōkĕ̃. pằs pă œ̃l'ĕtăr̀, œ̀l pŏ̀rt ăl ĕ̃ sà̀lmē ăklōkĕ̃.*

ăklōkĕ̃. Voir *ăklōœ̃*.

ăklĭpĕ̃, +, rendre familier de la maison; attirer chez soi, le plus souvent dans un but intéressé. *ĕ̃n l'ē vŏ̃ pœ̃ ăklĭpĕ̃ œ̃ jē-lŏ̃ ĭœ̃, dŏ; jĕ̃ lz ē̃ pœ̃ kĕ̀r ăsĕ̃ păr œ̃. — œ̃-lŏ̃ ĭ vŏ̃rœ̀t-tĕ̃ byē ăklĭpĕ̃ mē fyā, pă-l l'ēfĭlĕ̃ ăvœ̀k là̀v pă jŏ̃n fĭl; mĕ̃, d' păr mī, œ̃ œ̃ n' srŏ̃ pœ̃, ŏ̃ pằyĕ̃-n n'ĕ̀t sà̀r.*

ăkŏ̃lĕ̃, +, embrasser. Voir *răkŏ̃lĕ̃*.

— Entourer avec les bras, en parlant d'un arbre dont on veut évaluer approximativement la grosseur. *œ̃ĕ̃ dĕ̃ sĭ grŏ̃ pŏ̃plĭĕ̃, k' dà̀z ōm ĕ̃n pà̀rt-tĕ̃ pœ̃ lz ăkŏ̃lĕ̃. —* A Manin, *ēbrà̀œ̃*.

ăkŏ̃lĭt, +, acolyte. *ĭ n'ŏ̃ pœ̃ bzwē d'ărœ̀nĭr ĭœ̃ ăvà̀k tă sĕ̃z ăkŏ̃lĭt, ĕ̃tĭœ̃, jĕ̃ lzĕ̃ fă tà̀rtăs ēvœ̀ăy.*

ăkŏ̃mŏ̃dāœ, +, s. m., action d'accommoder le linge.

ăkŏ̃mŏ̃dĕ̃, +, terme de *bằrès*, plonger le linge, après l'avoir rincé, dans de l'eau amidonnée et légèrement azurée; en d'autres termes, *mĕ̀t ŏ̃ blà̀œ̃*.

ăkŏ̀rœ̃ŕ ou *ăkăr̀œ̃ŕ*, +, tablier. *tē tn ăkŏ̀rœ̃ŕ, j' tĕ̃ bằrĕ̀ dĕ̃ pĕ̀m. —* A Herlin-le-Sec, on emploie concurremment avec cette forme le mot *kŏ̀rœ̃ŕ. fŏ̃rŏ̃ k' j'ĕ̃m mĕ̀œ ē rĕtrā ă ĕbrăĕ̃ mĕ̃ kŏ̀rœ̃ŕ.*

ăkŏ̀rdĕ̃ō, accordéon. Certains individus prononcent *ăkŏ̀rdĕ̃yō*.

ăkŏ̃tmā, espace compris entre la chaussée et les fossés d'une route. Faubourgs et banlieue : *ăkŏ̃tmē*. Peu usités; on emploie de préférence le mot *bă-kŏ̃tĕ̀y*.

ăkōdĭvĭr, +, conduire, amener. *ăkōdĭvĭjĕ̀-m ŏ̀n fœ̀ĕ̃ văz ĕ̃fā, k' jĕ̃ lzĕ̃ vœ̀œ, ă tă l' mœ̀ē.*

ăkōnĭt, ×, aconit. Même sign., *kask, tŭ-lā*.

ăkōpănmā, ×, accompagnement. Employé dans les faubourgs concurremment avec la forme *ăkōpănmē*. Banlieue : *ăkōpănmē*.

ă-kōt, +, à-compte. *bà! pă l' rădăœ̃ĕ̃ ē mŏ̃lĕ̃, ĕ̃j n'ĕ̃rĕ̀ mĭ k'ă tĭ băyĕ̃ ŏ̀n ă-kōt sŭ œ̃ŏ̃ k'ĕ̃j tĭ dwĕ̀y.*

ăkĕ̀l, +, accueil.

ăkŏ̃tĕ̃, +, mettre d'aplomb ou assujettir au moyen d'une cale. *fŏ̃ ăkŏ̃tĕ̃ œ̀l tăr̀, ăl sĭrŏ̃ myā. — ăkŏ̃tĕ̃ ē tōyŏ̀œ.*

ākrĕ̃, pour *sākrĕ̃*, +, terme injurieux. *ākrĕ̃ dăbèl bèt, tĕ̃ fœ̀ĕ̃ byē myŭ d'ĕt tèr, è!*

ăkrēkĭyāœ. Voir *ăkrēkĭyāœ*.

ăkrēkĭyāœ, m., ou *ăkrēkĭyār*, f., +, bagage, attirail; ensemble, soit des ustensiles et outils servant à un commerce ou une profession quelconque, soit des machines et instruments nécessaires à une exploitation

agricole. *sĭ j'ărkāj ĕd sēs, ā̆ kōpărdē, fŏrā̆ k' j'ărkărīœ tă mn ăkrēkĭyāœ.* — *ŏz ĕt ŏblĭjĕ d' mānē kōm œ̆ ăvĕk vă tă vă ăkrēkĭyār, ĕmn ōm?* — *ăkrēkĭyāœ* est beaucoup plus usité que *ăkrēkĭyār*. — Au Valhuon : *ăkrēkàlrĭy.*

ăkrēkĭyē, ┼, v. a. et pr., munir d'un bagage; pourvoir de tous les ustensiles, outils ou instruments nécessaires à un commerce, une industrie ou une exploitation quelconque. *œ̆ĕ k' j'ĕrĕ̀ bzwē d' grămē d'ărjē, dā̆, păr m'ăkrēkĭyĕ̆ kōm ĭ fōœ!* — Par extension, s'installer pour travailler. *œ̆ĕ kăvrō̆ ĭz ō ō̆ byē du mā̆ ă s'ăkrēkĭyĕ̆ sŭ nă klōkē.*

ăkrā̆, ╲, s. m., déchirure. — Au fig., retard, empêchement, discussion. Banlieue : *ăō̆k. à s'ō̆ fœĕ̆ ō̆n ăō̆k à s rōp.* — *ā̆ n'ĕrĕ̆ pœē d'ăō̆k ăvō̆k vă năvĕ̀l mĕkĕn, j'ē rĕpō.*

ăkrā̆œĕ̆, v. a. et pr., accrocher. *ăkrō̆œ ĭœĭ tn ĕspēsĕr.* Faubourgs et banlieue : *ăā̆kĕ. j'ăvœĕ̀ ăā̆kĕ̆ mn ărbrăkĕ̀t ă ōn āp, ĕ pŭ j'ĕl săvœĕ̀ pā.* — *s'ăā̆kĕ̆ ă œ̆ rāœ.*

ăkrăpīr ┼'', s'accroupir. Employé concurremment avec le mot *s'ăjăkĕ̆*, seul usité dans les faubourgs et dans la banlieue. Voir *s'ăjăkĕ̆*.

ăkrwār, ┼, accroire. *œ̆ĕ pœē ō̆n bŭk dĕfĭsĭl ĕd lĭ fĕr ăkrwār tă œ̆ k'ō vĕ.*

ăksā. ╲, accent. Faubourgs et banlieue : *ăksē. ō n' pĕr pœē su ăksē sĭ făsĭlmē k' sē kătyō̆œ.*

ăksē. accent. Forme des faubourgs. Voir *ăksā*.

ăksĭdātĕ̆. gâter, endommager, tacher, casser. Faubourgs et banlieue : *ăksĭdētĕ̆.*

ăksĭdātĕ̀y, en parlant de quelqu'un, estropié, atteint d'une difformité. Faubourgs et banlieue : *ăksĭdētĕ̀y. ăœī, vă fĭl ăl ĕt ămŭtō̆s, kăpăp ĕ tā. j n'ē dĭskāvyē pœē; mĕ̆, păr mălĕ̀r, ăl ĕt ăksĭdētĕ̀y, ĕ mē fyā ĭ n' vĕ̆ pœē-n n'ētēd pārlē.* — Se dit aussi des filles qui ont eu un enfant. Même sign. dans ce dernier cas : *ĕkō̆rnĕ̀y.*

ăksyānĕ̆, ┼; *ăksyānĕ̆* quelqu'un, le tourmenter, le presser, lui causer en quelque sorte un tourment moral en lui parlant de choses désagréables. *mī, mēn ōm, jĕ̆ n' sŭ pœē kōtē d' vă ō̆n bāk; kmē! ā̆ n' dĭjĕ̆ pœē ă vă fyŭ k'ĕj văz ăvœĕ̀ pāyĕ̆! ĕ pĭ l' vlā̆ kĭ m'ăksyōn dē œ̆ mărkĕ̆ dvā tă œĕ̆ jē! ā̆ s'ē săvărĕ, mĭ j' vă l' dī!*

ăktīf, ┼, actif. — S'emploie aussi adverbialement, *mĕ̆ pēm ĕd tĕr ĭz ō păsĕ̀ vŭdmē ăktīf ĕdpĭ dō̆ jār.*

ăkā. ┼. Donner de l'*ăkā* à quelqu'un, lui faire de l'accueil, lui prêter attention, l'écouter avec complaisance, de manière à lui laisser prendre un certain pied dans la maison. *ĕj vŭrwĕ̀ byē, mī, k' tĕ̆ n' lĭ bălœ pœē tā d'ăkā, ă œĕl-lō.* — Avoir de l'*ăkā* chez une personne, y être continuellement, s'y faire écouter quand même, s'y imposer au point de gêner, d'ennuyer. On a de l'*ăkā* par suite d'une trop grande familiarité. *tĕ̆ œwĕ̀ œĕl-lō? ĕ bē! mī, sĭ j'ĕtœĕ̆ d' tĭ, ă n'ĕrwĕ̀ pœē tā d'ăkā ĭœĭ, vā̆!*

ăkăœĕ̆, ┼, accoucher. Dans les faubourgs et dans la banlieue, on

emploie concurremment avec cette forme les mots *kèr* et *trĭbălé*. *ĕl fèm d'ĕrī ăl ĕ kòt ŏrē. — jéjèf ăl ĕ trĭbălèy ădvāt-yèr.*

ăkăœèr, *ès*, accoucheur. On emploie le mot *săj-fām* concurremment avec la forme *ăkăœès*. — Faubourgs et banlieue : *ăkăœèw*, *săj-fèm*, *săj-dām*. — Voir *mèr ăljérès*, *fām-ărdī*.

ăkăplāj, +, accouplement. Voir *ăkăplèmā*.

ăkăplé, +, accoupler. *ăkăplé sé drŏ*, réunir ses draps de lit par paires après le blanchissage.

ăkăplèmā, accouplement. Employé concurremment avec la forme *ăkăplāj*. *ŏz ălā fĕnĭr l'ăkăplăj ĕd nă drŏ, ĕnō?*

ăkăplăr, +, lanière de cuir ou de peau d'anguille, servant à attacher la *băt* d'un fléau au *mètyē* ou manche. *tī, l'ĕrŏ ă mălé swē d'ărmèt èn ăkăplăr ă tē flăyé.*

ăkărœŏ, tablier. Voir *ăkòrœŏ*.

ăkăt, +; n'est usité que dans cette locution : *èt ŏz ăkăt*, être aux écoutes. — Est employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ĕkăt*. *èt ŏz ĕkăt.*

ăkătāj, +, s. m., action d'écouter. S'emploie ordinairement au pluriel, et se dit en mauvaise part. *ălé-văz ē, văz òt ; mĭ j'ĕn vŏ pwē d' tă œĕz ăkătăj-lŏ.*

ăkăté, +, écouter. *ăkăté œŏ k'ĕj vă dī, ŏ mé l' rămĕtăvré. — s'ăkăté*, prendre un soin excessif de sa santé. *ŏ s'ăkăté d' trŏ, m' fĭl, œ'é d' œŏ k'ŏz èt sĭ dŏrès. — s'ăkăté părlé*, prendre bien garde à ce que l'on va dire, parler avec réflexion. *dē œ' mād-œi, mèn ōm, fò s'ăkăté părlé, ŏ l' vĕyé păr vă mèm.* — Au fig., attendre. *t'ŏ mòr ĕl tā d'ăkăté. — ă œtĭ k'ĭl ăkāt, œă sān lō.* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ĕkăté*.

ăkătăw, *ès*, ↘, écouteur; celui, celle qui écoute aux portes, ou qui prête avidement l'oreille à une conversation sans y être aucunement intéressé. *tĭré-vă ăriĕr! mĭ jé n' vŏ pwē d'ăkătès ĭœī.* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec les formes *ĕkătèr*, *ăkătăr*. Banlieue : *ăkătéw*, m., *ăkătwăr*, fém.

ăkăvté, +, couvrir subitement, complètement. *sē pèr ĭl ŏ ĕtè ăkăvté ē tĭrā dé mèl. — œă m'ēbèt k'ĭ jèl kòm œŏ sĭ tārdĭf, éj sŭt ăblĭjé d'ăkăvté mé pèm ĕd tĭr ăvèk dèl pàl.* — Par extension, *èt ăkăvtèy*, recevoir sur la tête quelque chose tombant de haut et pouvant vous tuer ou vous blesser. *n' vŏ pwē dē œé rŭ pă œ' vē-lō, té t' frwè ăkăvté.*

al, halle. *dē œl'āl. — ă lă āl.*

āl, +, ail.

ălāj, +, s. m., action d'aller. *ălăj é vnāj*, au plur., allées et venues. *féjé kòm ŏ-l l'ētādé, mé mĭ j' n'è pwē kèr tă œĕz ăläœ é vnăœ-lŏ.* — Action de se bien porter. N'est usité dans cette acception que dans les phrases du genre de celle-ci : *ăstòr ĭ rŏ byē, vă pèr? — bèy! ăœĭ ĕ-ŭ nā; œ'é kòr ē ptĭ ălāj.*

ălărgīr, élargir. Forme des faubourgs. — *s'ălărgīr*, écarter les jambes. Voir *élărjīr*.

ãlãgɛ̃ɔ̃ɯ, là-haut. Terme par lequel les habitants de Gouy-en-Ternois désignent la partie haute de leur village. *j' m'ẽ võ ãlãgɛ̃ɔ̃ɯ*. La partie basse est dite *ãlbãr*. *tũ rãt, õz ĩrẽ ãlbãr vĩr vũ ɔ̃k*.

ãlã, ãt, +, capable de marcher. *bẽy! ãwĩ! ãl ẽ kɔ̃r ãsẽ ãlãt pã sn ãj. ẽm mẽr*. — *ãlã ẽ vnã*, passant. *y'ɔ̃ jãmẽ k' dẽz ãlã ẽ vnã kĩ pɔ̃t ẽtrẽ dẽ sẽ bãtĩk. ãlã ẽ vnã* est rarement employé au singulier.

ãlãbĩk, |, ustensile servant à faire le café par infusion. Voir *mãrãbõ*.

ãlãn, haleine. Forme des faubourgs. Voir *ãlẽn*.

ãlbãr, en bas. Terme dont se servent les habitants de Gouy-en-Ternois pour désigner la partie basse de leur village. — Voir *ãlãgɛ̃ɔ̃ɯ*.

ãlbõdã, +, imbécile, niais, dadais, ignorant. *mã, k'ẽj võrwẽ m' sẽrvĩr d'õn ãlbõdã kõm tĩ!*

ãlbõm, album. Dans les faubourgs, beaucoup de personnes prononcent *ãlbõr*. Peu usités.

ãlbrã, +, individu de peu d'énergie et ordinairement pauvre d'esprit en même temps que paresseux. Par extension, médiocre sujet. *ɛ̃ẽ trĩs d'ãvɛãr ãfẽr ã dz ãlbrã d'õvrĩẽ kõm ɛõ*.

ãlẽ, +, aller dans la plupart de ses acceptions. *ẽj võ fẽ byẽ*. — *ãl õ ãlẽy gẽr ã gãrnãvõ*. — *pãr byẽ, fõrwẽ k'ãl vãɯ ẽ mõlẽ myã dũ bõ*. — *ãlẽ sãr*, être sur le point d'atteindre, en parlant de l'âge de quelqu'un. *ãl võ sã sẽ dĩj-ũẽt ã*. — *ãlẽ ãvẽk*, ×; *ãlẽ ãvẽk* une jeune fille, c'est lui faire la cour, la fréquenter dans le but de l'obtenir en mariage. — Se dit également en parlant des jeunes filles. *ẽdpĩ k'ã n'ã pũ võtũ d' mẽ nvẽrẽ. ãl vã ãvẽk ẽl gãrɛã tĩtĩs*. Faubourgs et banlieue : *ãlẽ ãvẽk*. — Au fig., *ãlẽ ã pyẽ dẽkõɯ*, être ruiné. *sĩ k' tẽ kõtĩnã kõm ɛõ, tĩ, tẽ n' srõ pwẽ lõtã ã ãlẽ ã pyẽ dẽkõɯ*. — *ẽl ãlẽ prẽ*, s'en mêler, y mettre le nez. *ĩ y'õ pwẽ ãlẽ prẽ*. — *ã tãt ãlẽ*, de plus belle. *ĩ bũkwẽ ã tãt ãlẽ*. — *s'ẽn ãlẽ*, s'user, se détériorer. *mẽ pãtãlõ ĩ kmẽɯ ã s'ẽn ãlẽ*.

ãlẽ! |, exclamation de menace, d'affirmation ou d'indifférence. — Se remplace par le mot *võ!* si l'on tutoie la personne à qui l'on s'adresse. *j' t'ãrjwẽdrẽy, võ!* — *tũ ɛõ k'ã dĩjẽ lõ, ãlẽ! ɛã m'ẽ byẽn ẽɛãl*.

ãlẽ ẽ vnã, ×, plur. allées et venues. *tũ ɛõz ãlẽ ẽ vnã lã, bẽy! ɛwẽtã, ɛã m'ẽbẽt*. Employé concurremment avec la forme *ãlãj ẽ vnãj*, seule usitée dans la banlieue.

ãlẽɛãsyõ, +, mauvaise raison, contestation, dispute. *ã n'ãvõ pwẽ kõr ẽ d'ãlẽɛãsyõ ẽsãn ; ẽ bẽ! mn õnɛ, ã n' srõ pã kõr jẽnẽy d' nãz ẽtẽd ẽɛ kõ-ɛõ, ãlẽ!*

ãlẽɛõrẽ, m., *ãlẽɛwãr*, f., +, difficile en affaires, qui aime à embrouiller les choses, qui élève des prétentions plus ou moins fondées.

ãlẽn, ×, haleine. Faubourgs et banlieue : *ãlãn*.

ãlfwẽtõɯ, ×, parfois, de temps à autre. *mã pẽr ĩ n'ẽ mẽj ẽ mõlẽ ãl-*

fwēkòw, d' sē pēn-ēpīs. Vieilli à Saint-Pol-ville. — Banlieue : *ălfwēkèòw. mē sākr' byò-prèr ĭ fwē tădĭ k'ĭr ăn rĭb't ălwēkèòw, dō!*

ălgărăd', verte réprimande, brusque sortie contre quelqu'un. *ō! ă-tŭ lă ā ăn ălgărăd' ĕd tē pèr?* Même sign. : *ăgărò̃w, ărò̃w.*

ălĭnē, +, aligner. — Voir *ălĭyē.*

ălĭnumā ×, alignement. — Faubourgs et banlieue : *ălĭnumē. ē n' s'ĕyā pwē mĭ ă l'ălĭnumē, ō-l l'ō̃ fòrwē d' dĕbătĭr sē mūr.*

ălĭyē, ×, aligner. — Employé concurremment avec la forme *ălĭnē*, seule usitée dans la banlieue. *tī, gărwā, t'ō̃ pwē f'ir byē ălĭnè tē bē trūĕ à smĕw.*

ăljèp, algèbre. — *w'ē d' l'ăljèp păr mī*, c'est une chose incompréhensible pour moi. On dit également dans ce sens, et plus fréquemment : *w'ē d' l'ĕbrăw.*

aljeres (mèr), sage-femme. N'est plus usité ; on retrouve ce mot dans les anciens comptes de la ville de Saint-Pol.

ăljĕrīr, + v. n. et pr., devenir ou rendre plus léger. *mătē! mē blè ĭl ē rădmē ăljĕrī ĕdpĭ k'ĭl ē sē ă fē.* — En parlant d'une étoffe, commencer à s'user. *mē kŭ d' pătălō ĭ s'ăljĕrĭ fōr, ĭ fōrwè păr byē k'ōz ĭ păsèw ē mălē d' lan ē ddē.* — Au fig., diminuer ou faire cesser un tourment moral. *ōz ĕtèm ăljĕrĭ k'ăl ălwè grămē myū, mē w'ē k' w'ĕtwè dŭ myū păr dŭ pīr!* — Employé concurremment avec les formes *ljĕrīr, èljĕrīr.*

ălkălĭ, +, alcali. Employé concurremment avec la forme *ărkălĭ.*

ălkòv, +, alcove. Employé concurremment avec la forme *ărkòv.*

ălkòl, +, alcool. Employé concurremment avec la forme *ărkòl.* — Peu usités l'un et l'autre ; on emploie de préférence l'équivalent *trwă-sīs* ou *trwē-sīs.*

ălmănā, ×, almanach. Employé concurremment avec la forme *ărmănā.* — Faubourgs et banlieue : *ărmānăk. t'ō̃ mĭ k'ă răvĭzē sŭ ĕl ărmānăk ĕl jăr k'ō̃ sèm.*

ălō, +, suivi du nom d'un végétal herbacé quelconque, désigne une plante prise individuellement. *ăn ălō d' sŭrèl, ē byòw ălō d' jĭnōfrèg.* S'emploie dans la banlieue concurremment avec le mot *ō*, sans aucune différence d'acception. *ăn ō d' pĕm ĕd tèr, ăn ō d' mŭrèl, ăn ō d'ŏrtīl.* — Dans la banlieue, *ălō*, pris absolument, sert en outre à désigner un têtard de saule. *vō ē mălē kŭpē ăn ărwĕl ăw l'ălō lăvō.* — A Ligny-Saint-Flochel et Averdoingt, le mot *ō* signifie exclusivement un individu du règne végétal, et *ălō* n'est employé que dans le sens de têtard de saule.

ălōèt, +, alouette. *ĭl ătē k'ĭ lĭ kèw ĕdz ălōèt tŭ rŭlĭ dē sē bèk.* Est employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ălăèt.*

ălòrs, ×, alors, dans toutes ses acceptions. — S'emploie dans les faubourgs concurremment avec le mot *ădō.* — Dans la banlieue, *ălòrs* n'est usité que pour signifier : dans ce cas. *ălòrs ō vărè? — ălòrs ō mĕ*

l' frĕ dīr. Dans toutes les autres acceptions on n'y emploie que la forme *ădō.* Voir ce mot.

ălŏtāʃ, +, m., action de balancer, de secouer un arbre. *jă k'ŏz ălĕ bĕtŏ fĕnĭr tŭ œ' l'ălŏtāʃ-lŏ, tŭ d' gărœōnăl?* — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ălŏtĕ, +, balancer, secouer quelqu'un ou quelque chose : *ălŏtĕ ēn āp*, le secouer pour en faire tomber les fruits, le balancer. — Par extension, caboter, chanceler. *œ'ĕt-ĭ k'ŏz ăvĕ pàr d'ĕt ălŏtèy k'ŏ n' vălĕ pœē mātĕ ă kărèt ăvèk mī?* — *ŏz ăvĕ lèr d'ălŏtĕ ēn ălā, œ'ĕt-ĭ k'ŏ srèt mălād'?* — Peu usité dans le sens de chanceler; on dit plutôt *kāœlĕ.* — Vieilli à Saint-Pol-ville. Voir *bălāsĕ* et *œāslĕ.*

ălŏyōw, s. m., \, pomme d'Adam. *ē dĭjāœŏ, bèrtĭn ă lĭ pŏœwè sĭ fèr ĕsn ălŏyōw, l'ĕm grănèr ă l ŏ prŏmĭ tŭ œŏ k'ăl ŏ vălā.*

ălōjĕ, +, allonger. Employé concurremment avec le mot *rălōjĕ.*

ălōʃ, \, pièce ajoutée. Peu usité; on emploie de préférence la forme *rălōʃ.* Voir ce mot.

—, +, longue pièce de bois servant à réunir les deux trains d'un chariot.

ălŏmāʃ, allumage. Voir *ălŭmāʃ.*

ălŏmĕ, +, allumer. Voir *ălŭmĕ.*

ălŏmèt, +, allumette. Voir *ălŭmèt.*

ălŏmèw, ès, +, allumeur. Voir *ălŭmèr.*

ălŏyèr. Voir *ănŏyèr.*

ălpàgà, +, alpaga. Employé concurremment avec la forme *àrpàgà.*

ălt, —, halte. *fèr ĕl grād' ălt.*

ăltĕrā, āt, +, qui cause la soif. *dĕ grĭyăt ĕd gābō œ'ĕ fèr ăltĕrā.* — Se dit aussi d'une température très chaude. *ĕl tā ĭl ĕ rădmē ăltĕrā ăjòrdĭvī.*

ăltĕrĕ ₚ', se détériorer. Peu usité; on emploie de préférence l'équivalent *s'ăbĭmĕ.*

ăltès, altesse. *dĕ prōn d'ăltès*, sorte de prunes.

ălŭmāʃ, allumage. Employé concurremment avec la forme *ălŏmāʃ.* Faubourgs et banlieue : *ălŏmaʃ.*

ălŭmĕ, allumer. Employé concurremment avec la forme *ălŏmĕ.* Faubourgs et banlieue : *ălŏmĕ.*

ălŭmèt, allumette. Employé concurremment avec la forme *ălŏmèt.* Faubourgs et banlieue : *ălŏmèt.*

ălŭmèr, ou *ălŭmèw, ès*, allumeur. Employé concurremment avec la forme *ălŏmèr.* Faubourgs : *ălŏmèw;* banlieue : *ălŏmĕĭw.*

ălār, +, allure. *œ' bŭdĕ-lŏ ĭl ŏ ăn drèl d'ălār.* — *ălār*, au plur., façons, manières. *ŏ dĭrĕ ē mŏlĕ ă vă fyŭ dŏdòr k'ĭ pŏ păsĕ m' măzō, j'ĕ pœē kèr sĕz ălār.*

ălăĕl, alouette. Employé concurremment avec la forme *ălŏĕt.* Voir ce mot.

ăl vèr, +, à l'envers, à rebours, à contre-sens. *mèt sĕ kòœ ăl vèr.* — *ăwī mĕ, œ'ĕ k'ĭ m'ăvœè dĭ œŏ ăl vèr.* — *ŏ fĕjĕ tŭdĭ œĕ kòs ăl vèr.*

ălyār, +, subst. m. pl., brins de taillis longs et droits servant à faire des cercles de tonneau. *ă mărgĕ, ta œĕ bŏ ĭ sèrt ă fèr ĕdz ălyār.* — Vieilli.

ă l'yŏœ! ă l'yŏœ! ✕, cris des enfants lorsqu'ils aperçoivent des masques.

ām, âme. Faubourgs et banlieue : *ām*.

ămăbĭlĭtè̃y, amabilité. Faubourgs et banlieue : *ĕmăbèltè̃y* ou *ĕmăblĕtè̃y*, cette dernière forme employée par les personnes qui veulent bien parler. — Peu usités.

ămăyĕrĕ̃ (s'), ┼, prendre la pratique des choses, la manière de les faire. *ĕt fĭl ăl kmœ̃ păr œ̃ ă s'ămăyĕrĕ̃ dē s' măzō.*

ămăyĕrè̃y, ┼, qui sait comment s'y prendre, qui a la pratique, la manière de faire les choses. *lœ̃ lŏ œ̃, tī; l'ĕ pœ̃ ămăyĕrè̃ ăn bŭk păr fèr ăn ăvrăj părèl.* — *byē* ou *măl ămăyĕrè̃y*, plus ou moins adroit, plus ou moins *ă mē*.

ămār, armoire. Voir *ŏrmwār*.

ămărèl, ┼, petite armoire ou sorte de niche creusée dans le mur près du foyer, au fond de la cheminée, et où l'on retire les objets que l'on veut préserver de l'humidité. *tyē, gărœō, ărmĕ̃ œ̃ trwĕ̃ kăt ălŏ̃mèt-lŏ̃ dē el'ămărèl.* — L'*ămărèl* est toujours placée au côté de la cheminée opposé à la porte d'entrée, c'est-à-dire à l'endroit où se met le *kăldŏ̃ d'œ̃ mèt.*

ămās, ┼, subst. f. pl., économies, l'argent que l'on amasse dans une tirelire. *jĕ mŭœ̃ mĕ̃ ptĭtz ămās, ă byē mē frèr ĭ mĕ̃ lzĕ̃ prēdrwè̃ păr lĭ bwār.*

ămăsĕ̃ ăvăn, ┼. Lorsque l'avoine est restée petite, on *l' fèk ă jtĕ̃*, c'est-à-dire que le moissonneur, muni d'une faux à laquelle est adaptée une monture spéciale *(dyăl)*, dans laquelle tombe et demeure la quantité d'avoine fauchée, fait un demi-tour après chaque coup de faux donné, et jette derrière lui ce qu'il a coupé. Une ouvrière met ensuite cette avoine en petits tas à l'aide d'un rateau. Cette ouvrière *ămăs ăvăn.*

ămătīr, ┼, v. a. et pr., alourdir, ôter la force et l'énergie; la fatigue et la chaleur *ămătīs. mē vŏyăj d'ŏrē ĭ m'ŏ̃ fē ămătī.* — Par extension, lasser, fatiguer. *mī, jĕ̃ n' vĕ̃ pœ̃ ălĕ̃ ăvèk lī, pās ĭ rŏ̃ sĭ abīt k'ĭ m'ămătĭrwè̃ dē mœ̃ d' œ̃k mĭnūt.* — Au fig., *ămătĭr* un animal quelconque, le dompter; *ămătĭr* quelqu'un, le terrasser, le vaincre.

ămăzĕ̃, ┼, v. a. *ămăzĕ̃* un terrain, un manoir, y construire une maison ou d'autres bâtiments. Avant la Révolution, *ămăzĕ̃* signifiait : faire maison, édifices, bâtiments sur une terre grevée du droit de terrage. (Maillart, *Coutumes d'Artois*[1].

ămăzè̃y, ┼, adj., manoir ou terrain *ămăzè̃y*, sur lequel existent des constructions. *ā mănwăr ămăzè̃ d' mēzō, ăn ēklŏ̃ ămăzè̃ d'ăn grăj.*

ămā, amant. Peu usité; on emploie de préférence le mot *ămărèœ̃*. Voir ce mot.

ămādīs, pour *ămēdīœ*. Voir ce mot.

ămănĕ̃, amener. Forme des faubourgs. Voir *ămĕnĕ̃*.

ămĕnĕ̃, ✕, amener. Faubourgs

et banlieue : *ămănē*. — *ŏ văz ămărō ăn fwĕ nă fyā, ĕnō?*

ămèr, ┼, s. m., fiel des animaux. — *pŏœ̃ĕ l'ămèr* d'un animal quelconque, le faire mourir en l'étouffant avec les mains; dans ce sens, se dit aussi des personnes et signifie chercher à étrangler, à faire mourir avec les mains. *ĕœ kŏœ̃-lŏ, ĭl ŏ dèl œ̃s ĕk sē frèr ĕt ăkărā, j'ĕl ĕrvè pŏœ̃ĕ su ămèr dăr ĕ fèrm.* — Au fig., rancune, ressentiment. *ă n'ŏ pœ̃ d'ămèr ăn bāk. ĕt fĭl, ō pŏ̃ lĭ dīr tāt.*

ămèr ou *ămār*, s. f., armoire. Forme des faubourgs. Voir *ărmwār*.

ămēdĕ, ┼. *ămēdĕ* une terre, y répandre toute espèce de fumier, y incorporer de l'*ămēdīœ*. *j'ĕrè dŭ byò tăbāk, ĕm tèr ăl ĕ fòr ămēdĕy, œ̃ l'ănè-œ̃.*

ămēdīœ, ┼, engrais de toute espèce. *wărdĕ-l tădī, s' măgèt : mŭ k'ŏ-l l'ĕré, pŭ k'ă vă frŏ d'ămēdīœ.* — La forme *ămādīs* est employée par les personnes qui veulent bien parler.

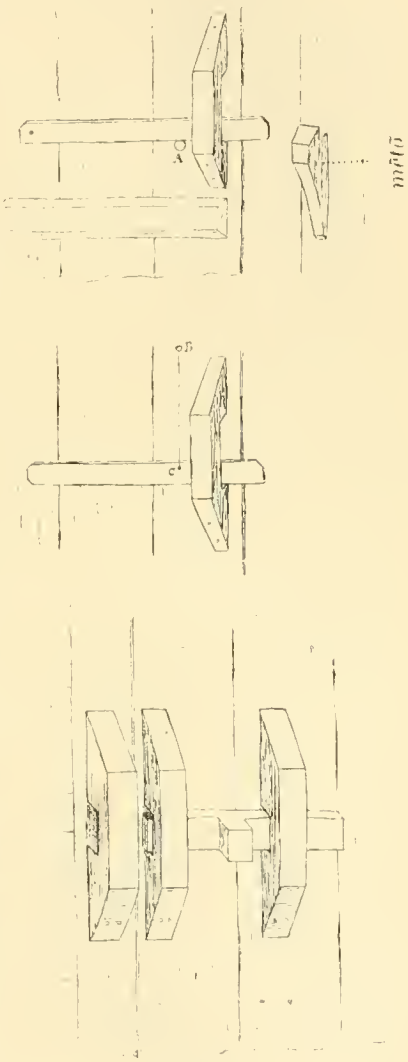
ămĭdŏlĕ, ┼, amadouer. *jă k' lĕ kruèy k'ĕj m'ē vŏ m' lĕœ̃ĕ ămĭdŏlĕ kōm œ̃ ŏ păr œ̃l măŭs-lŏ?* — A Manin : *ămĭdălĕ*.

ămĭdō, ╲, amidon. — Faubourgs et banlieue : *ēpuàs. ŏ m' bărĕ ăn lĭv ĕd zyèp ĕ pĭ ăn mĭ-lĭv d'ēpuàs.*

ămĭdōnĕ, ╲, amidonner. — Faubourgs et banlieue : *ēpuàzĕ. ĕmn ōm ĭl ŏ kèr dĕ kŏlĕ d' kmĭj byēn ēpuàzaèy.*

ămĭkăp, ┼, aimable. Peu usité; on emploie de préférence le mot *ămĭtàœ*. Voir ce mot.

ămĭkăblēmā, d'une manière aimable. — Faubourgs et banlieue : *ămĭkăbèlmē*. — Peu usités; on se sert plutôt des formes *ămĭtàzmā*, *ămĭtàzmē*. Voir *ămĭtàzmā*.



ămīl.

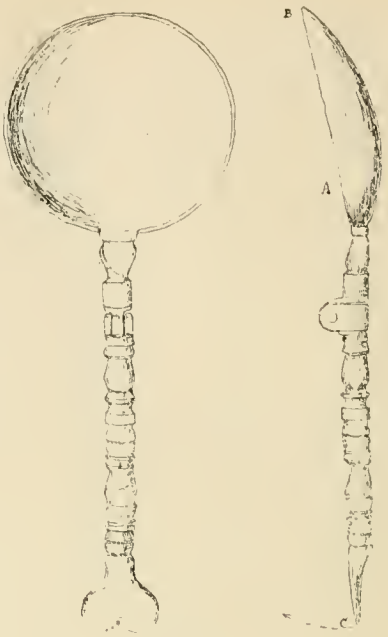
ămīl, ┼, fém., verrou de bois; par extension, loquet ou *klœ̃* de bois.

Dans ce dernier cas, un trou rond d'environ trois centimètres de diamètre est percé dans le bois de la porte, au-dessous de l'*ămīl*, laquelle se trouve en dedans. La personne qui veut entrer doit, pour ouvrir la porte, soulever la *klēœ* de bois avec l'index passé dans ce trou. Ces deux modes de fermeture sont très-usitées dans nos constructions rurales. *tĕ n'ŏ mĭ k'ă tĭrĕ œl'ămĭl păr sòrtīr. — y'ŏ k'ă ĕlvĕ œl'ămĭl ăvàk sē dœ̆.*

ămĭtèy, +, amitié. *k'ĕl ămĭtèy k' mē frèr k'ĭl ŏ păr tī!* — Au plur., prévenances, caresses, paroles obligeantes, en parlant des personnes; démonstrations joyeuses, caressantes, s'il s'agit des animaux. *j'ĕn pĕ pœ̆-l l'ălĕ vĭr sā k'ĭ m' fèœ grămē d'ămĭtèy. — ĭ m' fœ̆ byē dz ămĭtè ăŷòrdĭvī, tē tyē!* — A Saint-Pol-ville, on emploie concurremment avec cette forme le mot *ămĭtyĕ*.

ămĭtlŏtĕ, +, caresser, dorloter. *ămĭtlŏtĕ sn ĕfā*, en parlant d'une mère, le soigner affectueusement, le traiter délicatement. S'emploie aussi en parlant des grandes personnes, et en ce cas, se dit ordinairement par ironie. *àn fèm ămĭtlòt ĕsn ōm*, ou *ōn ōm ès fèm. — bèy œèl-lŏ, ăl ŏ trŭvè œ' l'ôm kĭ lĭ fŏlvèy, ĭl l'ămĭtlŏtrŏ tā k'ăl vŏrŏ.*

ămĭtòs, subst. fém., petite pelle de fer avec laquelle les cabaretiers prenaient et présentaient du feu aux fumeurs. Cet ustensile n'est plus guère en usage, la houille et les poêles ayant à peu près partout remplacé les feux de bois. On nom-



ămĭtòs.

mait aussi *ămĭtòs* une toute petite pelle de fer à l'usage des vrais fumeurs, laquelle se pliait en deux et pouvait facilement se mettre dans la poche de culotte avec le sac à tabac et l'étui de pipe. Ces *pĕlòt* minuscules, longues tout au plus d'une quinzaine de centimètres, sont aujourd'hui devenues introuvables, et le mot *ămĭtòs*, qui servait à les désigner, a complètement disparu du langage saint-polois. — A Bryas, *ămĭtòs*, pelle à feu. Vieilli.

ămĭtòw, òs, +, ad., qui fait bon accueil; aimable, caressant, prévenant. *œ'ĕ dĕ jē byēn ămĭtòw. — àn vwèy ămĭtòs*, une voix douce, harmonieuse, qui plaît à l'oreille.

ămĭtòzmā, d'une manière *ămĭtòs. j'ĕ ĕtè ăvsŭ là fòr ămĭtòzmā.*

Faubourgs et banlieue : *ămĭtèzmē. j'è ĕtè lă ăvœŭ fòr ămĭtèzmē.*

ămĭtăflé, +, envelopper, couvrir de vêtements bien chauds. *ē-l l'ămĭtăflā kōm œŏ, sŭpòs k'ĕm fĭyèt ă n ĕrā mĭ fruvé.*

ămĭtyé, amitié. Employé concurremment avec la forme *ămĭtĕy*. Voir ce mot.

ămŏlīr, amollir. Peu usité; on emploie de préférence la forme *rămŏlīr*.

ămŏlĭsyō, +; n'est employé que dans cette locution : *pē d'ămŏlĭsyō*, pain de munition. — Employé concurremment avec la forme *ămōnĭsyō*.

ămòrs, +, amorce, appât. — Dans les faubourgs et dans la banlieue, on emploie également la forme *àmòrœ*, mais rarement.

àmòrsœăr, ×, outil de menuisier pour commencer un trou.

ămòw, ×, hameau. *ēn ămòw*. — Faubourgs et banlieue : *ămyòw*. — Banlieue : *àmyœòw*.

ămō, +, chez. *ăl ĕt ămō d' sē pèr. — j' m'ē vŏ ămō çŭstīn.* Employé concurremment avec la forme *mō*, sans aucune différence d'acception. *ĭl ĕt ĕrœvè mō d' sē frèr. — j'ĕtœvè mō ărĭstīd'.*

ămōd' ou *ămŏn*, aumône. Forme des faubourgs. Voir *ămŏn*.

ămōtré, +, montrer. Employé concurremment avec les formes *mōtré*, *mŭtré* et *ămŭtré*. *mōt ē pè tē kăpyòw. — ămōtré-mé vă byò pœō. — fŏtœèt-ĭ pă lĭ mŭtré œŏ k' j'ăvœè dē mē kărōw! — ălé ăvèk lī, ĭ văz ămŭtrŏ mē gărdē.* — Dans les faubourgs et dans la banlieue, *mōtré* et *ămōtré* sont peu usités, ce sont les formes *mŭtré* et *ămŭtré* qui dominent.

ămèr, +; *èt ēn ămèr*, chercher à s'apparier, en parlant des petits oiseaux, particulièrement de ceux en cage. *j'ăvœè mĭ yèr ēn fŭmèl ĕd srē ăvèk ĕmu ĕkărdōnèt. ĭ sō déjă ēn ămèr.*

—, +. En parlant d'une personne ou d'une population, *èt ēn ămèr*, être en émoi, être troublé, surexcité par un événement extraordinaire, une circonstance heureuse ou malheureuse, les préparatifs d'une fête, etc. *tă j' vĭlăj ĭl ĕt ēn ămèr ĕdpĭ k' œèl kòs-lŏ ĕt ărĭvèy.*

ămŭzăj, +, s. m., action de *s'ămŭzé*. *tă œèz ămŭzăj lŏ, œŭ n' vŏ pœō ēn ĕtrō.*

ămuzā, āt, +, amusant. — Se prend aussi ironiquement dans l'acception d'ennuyeux, fâcheux. *œ'ĕt-ĭ pă byēn ămuzā d' lŏrĭmé lŏ kōm œŏ dòz ăvr ē-l l ătēdā!*

ămuzé, +, v. a. et pr., amuser, cajoler.

ămŭzé p', +, rester longtemps dans les cabarets, s'y attarder plus que d'autres, aimer à y boire beaucoup, à s'y enivrer. *jé n' vŏrœè pœō d' lĭ pār kărtā, ĭl ŏ trŏ kèr ă s'ămŭzé. — ĕrī œ'ĕt ē bō gărœā, mé ĭ s'ămŭz ĕd trŏ.*

ămŭzèt, +, s. des deux g., indolent; qui est porté à flâner, qui s'amuse à des riens. *kŭl ămŭzèt ĕl, œ'é, vă fĭyèt! ă n'ē fŏă pă d'ărrnūr.*

Se dit aussi et surtout de celui qui s'attarde dans les cabarets, qui aime à y boire le plus longtemps possible. *ŏ sĕrĕ, ɐ' mèt, ĕk vă kăɐ-mănè ɐ'ĕt ē răd' ămăzèt.* S'emploie parfois adjectivement. *mī jĕ n' vŏrwè tădĭ pwē d'ē pārkăr ŏsĭ ămăzèt k'ĕl vòt. — kōm ŏz èt ămăzèt, ĕm fil!*

ămăzăẅ, ×, amuseur. *ăn ămăzăẅ d' fil*, un cajoleur.

ămăr, +, amour. — Dans la banlieue : travailler ou faire quelque chose pour l'*ămăr dyū*, ne recevoir aucun salaire, n'être en aucune façon récompensé de ses travaux ni de ses soins. *tă ɐŏ k' j'aè fwĕ păr lī, ɐ'ĕ kōm sĭ k' j'ĕl l'ăvwaè fwĕ păr l'ămăr dyū.*

ămărăjĕ (s'), +, s'amouracher. *mī, k'ĕj m'ămărăjrwè d' ɐèl măăs-lō! tĕ l' fă dŭ pèp?*

ămărèt, +, saxifraga umbrosa.

ămărăẅ, ăs, +, adj., amoureux.

ămărăẅ, mĕtrĕs, +, subst., amant, amante.

ămătrĕ, +, montrer. V. *ămōtrĕ*.

ămăyăt, +, s. f., cataplasme de farines émollientes appliqué dans le but de ramollir, de relâcher les parties enflammées. S'emploie ordinairement au pluriel. *ŏ l ărmĕtrā kŏr ĕdz ămăyăt sŭ s' pŏtrèn tă rāt.*

ămăyĕ, +, en parlant d'une vache, être sur le point de vêler. *nă văk ăl ămāl.* Peu usité à Saint-Polville.

ămyāp, +, aimable. *ă l'ămyāp*, à l'aimable.

ămyŏw, hameau. Forme des faubourgs. Voir *ămŏw*.

ān, +, âne. N'est usité que dans cette locution : *bōnĕ d'ān*. Dans toutes les autres acceptions, c'est le mot *bŏdĕ* qui est employé. Voir *bŏdĕ*.

ănĕātīr, v. a. et pr., anéantir. — N'est guère usité dans les faubourgs et dans la banlieue que dans l'acception de jeter dans un accablement profond. *ălō, m' fèm, ĕn văz ănĕātiɐĕ pwē kōm ɐŏ, ŏ-ŭ n'ĕrĕ pwē d' plūs: fĕjĕ kōm mī, ărprĕnĕ mŏr ă dē!*

ănèl, +, f., aune (*betula alnus*). *ĕɐ gărd' il ărplātwè dz ănèl dē ɐ' bŏ. — ɐè tăyŏ d' pŭ ărtĕzyē ɐ'ĕ d' l'ănèl.*

ănèt, +, femelle du canard.

ănĕvrīs, +, anévrisme.

ănèy, ×, année. — Faubourgs : *ănĕy*. — Banlieue : *ănaèy*.

ănī, +, s. m., anisette commune composée uniquement d'alcool coupé, auquel on ajoute une petite quantité d'essence d'anis, ou dans lequel on fait macérer des graines de cette plante.

ănĭɐĕ, ×, en parlant des pigeons faire entendre un murmure particulier qui n'est pas tout à fait un roucoulement. Ce cri leur sert à s'appeler. *mē kălō rŭ il ănĭɐĕs pŭmèl.*

ănĭɐĕ (s'), +, se blottir, se nicher dans le lit, afin d'éviter le froid. *ănĭɐ-tĕ byē, mē prăɐē, păr lĭ pwē ărwăr frwĕ.* — Au fig., *s'ănĭɐĕ dē s'măzō*, rester blotti au coin du feu, et par suite devenir sans énergie, perdre sa vigueur. *ălō, tătāf, fŏ văz ĕskwĕ ē mŏlĕ, ɐŭ n' vŏ pwē trĭpèt ĕd s'ănĭɐĕ kōm ɐŏ dē s'măzō.*

ănāg, chenille. Voir *kăplāt*.

ănĭkrŏœ, ancroche. *y'ă tăjăr ĕdz ănĭkrŏœ kĭ-l l'ăpĕœ d'ĕs măryĕ.*

—, +, coup, égratignure, déchirure. *t'ĭrŏ kŏr ĕt bătĭĕ, tī, păr ărœăvăr ĕdz ănĭkrŏœ kŏm œă!* — *găr œĕ rŏœ! tălŏr vă rŏp ăl ătrăprŏ ăn ănĭkrŏœ.*

ănĭmăl, au plur., fait *ănĭmŏ* ou *ănĭmăl*. *krĕ tă d'ănĭmŏ!* — *ă n'ŏ mĭ jămĕ vă dz ănĭmăl părĕl.* — Au fig., imbécile, grossier personnage. Dans cette dernière acception, on emploie également au singulier la forme *ănĭmŏ*. *tĕ-t, ănĭmŏ. frŏm ĕt băk!*

ănĭmăl-bĕt, \, s., imbécile, bête à l'excès. Même sign. : *bĕtănī*.

ănĭmăĕ̈œ, ĕ̈s, +, celui, celle qui excite, qui anime les autres. *ĕl pĭr ĕd tăt. œĕ k'ĭ y'ăvœĕ̈ lŏ dz ănĭmăĕ̈œ, ĕ pĭ k'ĭs să bătă.* — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ănŏkĕ, +, ensemencer, planter, *rĕtĭr. mĕ kărtĭyăœ ĭ n'ĕ mĭ kŏr ănŏkĕ.* Vieilli à Saint-Pol-ville.

ănăyĕr, +, vache qui n'est pas devenue pleine, qui n'a pas fait son veau dans l'année. *pă dz ănăyĕr, jĕ n' vă kŏsĕl pœĕ d'ĕn n'ăkătĕ.* Employé concurremment avec la forme *ălăyĕr*, qui a la même signification. Les personnes qui veulent bien parler disent *ălĕyĕr*. — Peu usités à Saint-Pol-ville.

ănăsĕ, \, annoncer. Employé concurremment avec la forme *ănŏœĕ*. — Par extension, offrir. *ăl ănœ sĕ băr.* — *ăl băvœĕ dă kăfĕ ĕ ă m'ĕn n'ă mŏrzyă pœĕ ănŏœĕ!* — Banlieue : *ănŏœĕ*.

ănăsĕr, \, pour *ănăsĕœ*.

ănăsĕœ, \, celui qui fait savoir. Employé concurremment avec la forme *ănŏœĕ̈œ. ăn ănăsĕ d' mĕkăt năvĕl.* Peu usités.

ănăs, +, s. f., vieille femme usée, décrépite. Se dit en mauvaise part. *t'ăkăt tă lĕ kăt ĕd œĕl vyĕl ănăs-lŏ, tī?*

ă nĭœī, +, cette nuit. *mĕ pĕr ĭ dœĕ rĕtrĕ ă nĭœī.*

ănĭœī, +, ennui.

ănĭœĭyā, ăt, +, qui ennuie. Employé concurremment avec la forme *ănĭœĭyĕœĕ̈*, sans aucune différence d'acception.

ănĭœĭyĕ, +, ennuyer.

ănĭœĭyĕœĕ̈, ĕ̈s, +, qui ennuie. Voir *ănĭœĭyā*.

ăyăœ, +, anneau, bague. *ăn ăyă d'ărjĕ.* Employé concurremment avec le mot *bāyk*. — *ăyăœ* ou *kăyā*, mode de fermeture d'un *ājĕ*. Voir ce mot.

ăyŏœ, +, agneau.

—, terme d'amitié donné à leurs enfants par les mères du faubourg de Béthune. *vyā œī, mn ăyŏœ, k'ĕj tĕ bāj!* — Est quelquefois accolé à un terme grossier et injurieux. *jă k' tĕ tĕrŏ, sākrĕ ăyŏ d' gārs?*

ăăk, accroc. Voir *ăkrŏ*.

ăăkĕ, v. a. et pr., accrocher. Forme des faubourgs. — *s'ăăkĕ*, se pendre. *mī, j'ĕrœĕ jămĕ l' kŏr ĕd m'ăăkĕ kŏm lī.* Voir *ăkrŏœĕ*.

ăăkĕ, +, s. m., crochet ; par extension, longue verge ou bâton muni d'un crochet, ou arrangé de façon qu'il puisse servir à abaisser les branches qui se trouvent hors de la portée de la main. *ĕj vœĕ dĕnœĕ jĕt lŏ ĕ ŏœ, păs mĕ tn ăăkĕ păr k'ĕj păœ ăbăœĕ œĕl brāk.*

ăŏtĕ̃ (s), ×, se réunir, s'assembler, se poser sur une surface quelconque, en parlant des abeilles qui essaiment. *kā k' œ̃s măk ĭz ĕœāmt, ĭ vā sărē s'ăŏtĕ̃ dsŭr ān āp.* Vieilli.

ăŏtwăr, grand morceau d'étoffe de laine servant à envelopper un enfant au maillot quand on le sort. L'*ăŏtwăr* ne lui laisse que le visage à découvert. Usité à Monts-en-Ternois.

ăŏrèy, +, adj., qui règle son temps, qui fait chaque chose méthodiquement. *ĕj sĕ fē byē k'ŏz ĕt dĕ jē ăŏrèy*

ăp, +, arbre. *fŏ kŏr ăbăt ĕœl'ăp ĭœī*. Quelques personnes emploient la forme *ăp*, et, plus rarement, *ăbr*. — Absolument, *œl'ăp*, l'arbre que l'on a coutume, à Saint-Pol, de planter à la porte de la chapelle du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte après les vêpres. *ŏz ălō vĭr plātĕ œl ăp*.

ăpălī, +, adj., pâle. *ĭl ĕ kŏr tăt ăpălī d'ĕs mălădīy*. — A Saint-Pol-ville, on emploie concurremment le mot *pàl*.

ăpălīr, +, rendre pâle. — *s'ăpălīr*, devenir pâle, *kwè k' œ̃ĕ! ŏ s'ăpălĭœĕ̃ kōm ; jă k'ŏz ăvĕ dŭ mŏ?* — A Saint-Pol-ville, on emploie concurremment avec cette forme le mot *pălīr*.

ăpănāʃ, +, fém., exagération de toilette. *lĕ fĭl d'ĕœ klèr ĭ fĕjwèt ăn ăpănāʃ, fŏ vīr!* — Se dit surtout en parlant des personnes qui font beaucoup d'embarras, qui portent plus de toilette que ne leur permet leur condition. — Même sign. : *fĕr ĕl l'ĕpărīœ*.

ă pār (ă sn). Voir *pār*.

ăpărĕ̃yĕ̃, +, apparier. Voir *ăpărĭyĕ̃*.

ăpărfōdīr, approfondir. Voir *ăprŏfōdīr*.

ăpărfōdĭœmē, approfondissement. Voir *ăprŏfōdĭsmā*.

ăpărĭyāʃ, +, appariement. Certaines personnes prononcent *ăpărĕ̃yāʃ*.

ăpărĭyĕ̃, +, v. a. et pr., apparier. *mē kălō blā ĭ s'ŏ ăpărĭyĕ̃ ăvèk œl fămèl grīs*. —. En parlant des personnes : *s'ăpărĭyĕ̃*, èt *ăpărĭyĕ̃*, vivre en concubinage. *ĭl ŏ lĕœĕ̃ lŏ s' fèm, ĕ pĭ ĭ s'ŏ ăpărĭyĕ̃ ăvèk ĕl fĭl gŭstāē*. — Employé concurremment avec le mot *ăpărĕ̃yĕ̃*.

ăpărtèmā, appartement. — Faubourgs et banlieue : *ăpărtèmē*. — Peu usités; on emploie de préférence les mots *plās*, *plāœ*. *dĕ bèl plās*, *dĕ bèl-ĕ plāœ*, de beaux appartements.

ăpărtĕ̃nīr, +, appartenir.

ăpătèl, +, becquée. *bèy, răvĭs èœ nĭ lă-bŏ, tŭ dŭœmē, œl mèr ă lŭ dŏn l'ăpătèl*. — *pŏrtĕ̃ ă l'ăpătèl*, en parlant des oiseaux, nourrir leurs petits. — Par extension, bouchée. *tyē, mē plĭ gèrœ, kŏr ăn ăpătèl! — mĭ, n'ē vŭ kŏr ăn ăpătèl, nā!* — Au fig., petite quantité. *pŭr ăn ăpătèl kōm œ̃ŏ, mĭ j' n'ē vŭ pwē; ŏ pāyĕ̃ l' wărdĕ. vŭ flămīk!*

ăpătlāʃ, +, s. m., action d'*ăpătlĕ̃*. *œă dmād' grămē d' tā, l'ăpătlāʃ d'ăn nătè d' fŏvèt kōm œ̃ŏ*. Peu usité.

ăpătlĕ̃, +, porter ou donner la becquée. *jă k'ŏz ăvĕ̃ ăpătlè mĕ̃ jŏn*

ĕd pœœ! — Par extension, donner la nourriture à un jeune enfant, à toute personne qui ne peut se servir de ses mains; on dit d'un vieillard infirme : *fō-l l'ăpătlĕ kōm œn ĕfā.* — Par analogie, *ăpătlĕ ăn pōp*, l'amorcer, lorsqu'elle a perdu son eau. Dans cette acception, on emploie de préférence la forme *răpătlĕ.* — Au fig., *s' fĕr ăpătlĕ, ăvœăr kĕr ă ĕt ăpătlĕy*, se dit d'un supérieur ou d'un fonctionnaire qui aime à recevoir des cadeaux, et dont, par conséquent, l'impartialité peut être mise en doute.

ăpătlœ̃œ̃, œ̃s, +, qui *ăpătĕl.* Peu usité.

ăpĕ, +, happer. — A Manin : *ărpĕ*, mordre.

ăpĕlĕ, +, appeler. Voir *ăplĕ.*

ăpĕrsĕvāb, apercevable. — Faubourgs et banlieue : *ăpĕrœăvāp.*

ăpĕrsĕvœăr, v. a. et pr., apercevoir. Employé concurremment avec la forme *ăpĕrœăvœăr*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *ĭ n'ē fŏrœĕ ē măläē păr k'ĭ s'ăpĕrœăœ ĕd œ̃.*

ăpĕtĕ, +, convenir, en parlant des aliments. *mī, œă n' m'ăpĕt pœē grămē, dă gēs.*

ăpĕtī, ciboulette.

ăpĕzmā, ×, apaisement. Employé concurremment avec la forme *ăpĕzmē*, seule usitée dans la banlieue. *ĕl rē ĭ n'ĕ pū sĭ fŏr, g'ă œ pŏr d'ăpĕzmē.*

ăpĕzmā (ă sn) ou *ă sn ăpĕzmē*, ×, à loisir, à temps reposé. *ĕj frĕ œl'ăvrăj-lŏ ă mū ăpĕzmā.* — *j'ĕn sū mĭ prĕsĕy, ŏ frĕ œŏ ă vū ăpĕzmē.* — Banlieue : *ă sn ăpĕzmĕ̃.*

ăpēdīs ou *ăpēdīœ*, ×, appendice. Ne se dit que des petits bâtiments ajoutés à de plus grands.

ăpēsĕ (s'), +, songer à une chose, réfléchir. *m'ăpēs ē mŏlĕy œŏ k'ĭ rŏ-n n'ădrĕnīr.* — *m'ăpēs ē pŏ sĭ ŏz ĕrō dĕ năvĕl ĕd zĭzīn.*

ăpĭtŏyĕ, +, v. a. et pr., apitoyer.

ăplăœĕ, +, placer, ranger, arranger. Voir *ăplăsĕ.*

ăplănīr, +, v. a. et pr., aplanir. — Dans le sens de rendre plat ou uni ce qui ne l'était pas, *ăplănīr* est employé concurremment avec les formes *ĕgălīr, ĕgălĭzĕ.*

ăplăsĕ, ×, v. a. et pr., placer, ranger, arranger. — Employé concurremment avec la forme *ăplăœĕ*, seule usitée dans la banlieue. *œă m'ĭrœĕ ăsĕ k'ŏz ăplăœrĕt œĕ gărbĕ ē mŏlĕ nyŭ k' œŏ.*

ăplătīr, +, v. a. et pr., aplatir. — Au fig., battre, jeter par terre. *krŏ rē dyū! tyē, sĭnō k'ĕj m'ărtyē, j' t'ăplătĭrœĕ kōm ăn mĕrd'!* — En parlant d'une personne, *s'ăplătīr*, tomber par terre. *j'ĕ bătĕ sŭr ē kăgŏœ. ĕ pĭ j' m'ĕ lŏ ăplătĭ dvā tŭ œĕ jē.*

ăplĕ ou *ăpĕlĕ*, +, v. a. et pr., appeler. Formes aussi usitées l'une que l'autre. *ăplō-l ĭœī, ăpĕlō-l lĕ œī*, appelons-le ici.

ăplŏdīr, +, v. a. et pr., applaudir. — Peu usité. Dans le sens de battre des mains, on dit plutôt *klăkĕ dĕ mē.*

ăpĕstrŏf, +, apostrophe. — Au fig., coup sur le visage.

ăpŏstrŏfé, +, apostropher. — Au fig., donner un soufflet.

ăpòt, +, apôtre. — S'emploie aussi dans la même acception que le mot *ăjăk*. *ĕsn ōm ă nŏnòr ɐ'ĕt ɐ̃ fămằ ăpòt, ă-n n'ŏ tă sɐ̃ sŏ ăvăk-lĭ*. Voir *ăjăk*.

ăpŏtăjé, +. *èt ăpŏtăjé*, être malade ou blessé, avoir une santé délabrée ou des infirmités. *vă vlŏ byēn ăpŏtăjé, mu ōm, ăvăk vă găp! kmē k' ɐ'ĕ k'ŏ s'ĕt l'ăvé kăsèy?* — Au fig., être dans l'embarras, avoir des tracas de toute espèce. *vlŏ ɐŏ k' ɐ'ĕ d'ĕs mĕlé d' trŏ dĕz ăfĕr dĕz òt ; l' vlŏ-t ĭ pā byēn ăpŏtăjé ăvăk tă ɐŏ!* — Dans son acception propre, *èt ăpŏtăjé* s'emploie concurremment avec la locution *èt ăpŏtĕké*.

ăpŏtĕké, +, hypothéquer. Employé dans cette acception, à Saint-Pol-ville, concurremment avec la forme *ĭpŏtĕké*. — Au fig., *èt ăpŏtĕké*, a la même signification que *èt ăpŏtăjé* dans son sens propre. *ĕ bē! ɐèl pŏv nĭnī! ĕt vlŏ byēn ăpŏtĕké ăvăk ɐ̃ mĕkā mŏ kōm ɐŏ!*

—, barbouiller, salir. *ăvăk dŭ mòrtyé ăsĭ klèr, ōn ăpŏtèk tāt*. N'est guère employé que dans les faubourgs. Peu usité.

ăpŏyé, +, v. a. et pr., appuyer. *ăpuvè ɐ l'ĕkèl kōt ĕɐ l'āp. — mī, j' vằ puvē k'ŏ s'ăpŏyèɐ lŏ kōt. — ăpuvè-t sŭ mī.* — Au fig., hypothéquer. *bèy,ètèr nă suvè dī, ĕs măzō ɐ'ĕ pŭ ă lī, ăl ĕt ăpŏyé dpĭ trɐĕz ā.* — Employé concurremment avec la forme *ăpŭvyé*. — Rassasier : *fò k' j'ăpuvèɐ ɐ̃ mŏlé mē kèr, ĕj sŭ fē māt*. S'employe, dans ce cas, concurremment avec la forme *răpŏyé*.

ăprād', v. a. et pr., apprendre. — *s'ăprād'*, s'habituer, se plaire. *ăl kōmās ă s'ăprād' ăvèk năz òt.* — Employé concurremment avec la forme *ăprād'*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

āpré, pour *sāpré*, +, terme injurieux employé concurremment avec les formes *sākré*, *ākré*, *kré* et *pré*. *āpré fătă mălăpāt, tĕ l' kòp ăl vèr, èy! lèɐ-ĕl lŏ, ĕ sĭ k' tĕ vă kr ĕm sārp!*

ăpré, +, après. — *èt ăpré*, briguer, s'occuper de, surveiller. *mē kăzē prĭē ĭl ĕt ăpré ɐèl plăɐ ĕd gărɐōpèt. — ă lă bōn ɐ̀r, ŏ mvē, ā̃ fɐĕjà kōm ērī! ɐ'ĕ pvē kōm ĕɐ lòstrăl ĕd bătīs, fŏlvè tădĭ èt ăpré lī.*

ăpréz-òw, +, temps qui suit la moisson, arrière-saison. *y'ĕrŏ dèz ā ɐ'l'ăpréz-òw k'ŏz ăvā nă măgèt.*

ăprād', +, apprendre. Voir *ăprād'*.

ăprĭ, appris, habitué. Employé concurremment avec la forme *ăprē*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *ĕjă k'ŏz èt ăprē dē vă nằv măzō? — èt byēn ăprĭ* ou *byēn ăprē*, avoir reçu de l'éducation. — Substantivement, *ā̃ măl ăprĭ, ā̃ măl ăprē*, un individu grossier, mal élevé.

ăprĭvɐăzé, apprivoiser. Voir *prĭvé*.

ăprŏfōdīr, +, approfondir. — Employé dans la banlieue concurremment avec la forme *ăpărfōdīr*. *fŏrŏ k'ŏ fĕjōɐ ăprŏfōdĭr nă pā. — ĭl ăpărfōdĭɐvaè sē pŭɐ ă mà̀l, kā k'ĭl à ĕtè ăkăftaè. — tĕ sĕ, ɐ'ĕt ōn jē ă ăpărfōdīr ɐŏ kòs: mĕfĭ-t ĕd lī.*

ăprŏfōdĭsmā, approfondissement. — Faubourgs : *ăprŏfōdĭœmē*. — Banlieue : *ăprŏfōdĭœmē*, *ăpărfōdĭœmē*.

ăprŏp, +, adj., apte. *ĕm năvèl mĕkèn ăl ĕ tăt ă fĕ ăprŏp păr fĕr mĕ măbrăl*. — En parlant des choses, approprié, convenable. *dĕ mărlĕt, œ'ĕ dĕ tèr ăprŏp păr dĕ pèm ĕd' tèr*. — S'emploie aussi adverbialement et signifie convenablement. *fèr œĕ kŏs ăprŏp*.

ăptĭsĕ, apetisser. — Faubourgs et banlieue : *ăptĭœĕ*. — Peu usités ; on emploie de préférence les formes *răptĭœĕ*, *răptĭsĕ*. Voir *răptĭsĕ*.

ăpăœĭnĕ, +, choyer, caresser; avoir pour son enfant, en parlant d'une mère, autant de soins et d'attentions qu'une poule en a pour ses poussins *(păœĕ')*. *mărĭy ăl ŏ rŭdmē kèr sē fyŭ; ŏ-tŭ vŭ kōm ăl l'ăpăœĭnwèy?*

ăpwèy, +, appui. *sē fyŭ ĭl ŏ ăr dèl œas d'ăvwăr ă bō ăpwèy, sā œŏ ĭ n' srwè pŏ kŏr lōmèy. — fŏrwè byē mèt ăn kăp d'ăpwèy ăœ mŭr-lŏ, ŏtèrmē ĭ kĕrŏ. — bèy! œă vyē jŭs ă l'ăpwè d' œŏ k'ĕj dĭjwè ŏrē.* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ăpĭœī*.

ăpwèy (al', +, loc. adv., contre, auprès de, à côté de. *ĕs măzōn ăl ĕ bătĭ ăl ăpwè d'ĕœ rēdyŏw. — j'ĕ smè mĕ bĕtrăĕ ăl ăpwè d' mē swăl. — œĕtwè œèl fèm ăl ăpwè d' mĭ k'ăl l'ăvwèy.*

ăpwētyāj, +, s. m., action d'*ăpwētyĕ*.

ăpwētyĕ, +, rejeter le délivre après avoir vêlé, en parlant d'une vache.

ăpwētyār, +, s. f., délivre (des vaches).

ăpĭœī, appui. Voir *ăpwèy*.

ăpĭœĭyĕ, appuyer. Voir *ăpŏyĕ*.

ăpyĕ, +, s. m., planchette placée à l'entrée d'un colombier, et sur laquelle les pigeons peuvent se poser et s'arrêter avant de rentrer. *bĕ! răvĭzĕ! œĕ dŏr găvŭ ĭ s' pĭyăst ĕdsŭ œl ăpyĕ.*

ăpyĕœmē, +, s. m., partie (d'une seule pièce, sans fronces) d'un *dŏdŏ*, d'une chemise, d'une blouse, etc., qui recouvre les épaules. — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ăpyèsmā*.

ăpyŏw, ×. On désigne ainsi les trois coups de cloche que l'on sonne trois fois avant les enterrements, pour avertir que le clergé va sortir de l'église et se rendre à la maison mortuaire, afin d'y faire la levée du corps. *vlŏ j̆z ăpyŏw* ou *vlŏ œl'ăpyŏw*, dit-on quand on entend ce signal.

ăpyŏw, +, appeau. *œĕ lŏ kĭ tēd' ăvŏrk dĕ răpĕlwār, œ'ĕ œl'ăjò kĭ sèr d'ăpyŏw.*

ăᵇpsā, absent. Faubourgs et banlieue : *ăᵇpsē*. Peu usités ; on emploie de préférence la locution *n' pwē l̆ èt. fò k'ĕj pàlœ ă dŏdŏr. ĭ y ĕ pwē, ĭl ĕ părtĭ ă bĕtòrn.*

ăᵇpsās, absence. — Faubourgs et banlieue : *ăᵇpsēs*. Peu usités.

ăᵇpsātĕ (s'), s'absenter. — Faubourgs et banlieue: *s'ăᵇpsētĕ*. Peu usités.

ăpsé, abcès. Employé concurremment avec les mots *klõœ*, *klā*, mais moins usité que ces derniers. — Voir *klā*.

ăpsēt, absinthe, plante et liqueur. Le mot *ăpsēt*, dans les faubourgs et la banlieue, est surtout employé pour désigner la liqueur; la plante y porte le nom de *blāk-ălwăn*.

ăpsŏlŭmā, absolument. — Faubourgs et banlieue : *ăpsŏlŭmē*.

ār, +, œuf sans coque que pondent quelquefois les poules, principalement quand elles ont pondu beaucoup, ou après le temps ordinaire de la ponte. — A Manin, *ārd*.

ārăbāt, +, rabattre de nouveau.

ărăbyé, enrager. Voir *ārăjé*, v. n.

ărăbyé, +, adj., enragé, acharné. Voir *ārăjé*, adj.

ārăbyé! exclamation d'étonnement ou d'admiration. *ārăbyé! kŏ̃ nŭvĕlĭtaĕ̃ d' vă vīr? — ārăbyé! œ̃ĕ̃ œ̃ŏ̃ byĕœ̃!* — N'est usité que dans la banlieue.

ārăké, +, cracher *(răké)* de nouveau. *kœĕ̃ k' œ̃ĕ̃? tē frĕr ĭl ārăk dŭ sā, k'ō m'ŏ̃ dī?*

‡ *ārălé*, +, aller de nouveau. *ŏz y ārĭrō tŭ rāt*. Voir *rălé*.

ārămōné, +, balayer *(rămōné)* de nouveau. *bé! ŏ̃ rĕyé! ăvăk ĕjs sŏlā-lŏ, fŏrŏ̃ k' j'ārămōn ĕm măzō.*

ărāp, +, subst. et adj., avare.

‡ *ārăvœār*, +, ravoir. *ĕm mōt, j'ĕl l'ĕ mĭ kŏr ārăœ. — y'ŏ̃ pœē ryē ă dīr, fŏ̃ k' j'ārăœ mē sĭyō.* — Voir *răvœār*.

ărā, ×, hareng. Employé concurremment avec les formes *ĕrā*, *ĕrē*. *y'ŏ̃ dz ărā ă dăĕ yār.* — Banlieue : *ĕrĕ*.

ărājé, arranger. Employé concurremment avec la forme *ărējé*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *ārēj-té kōm tĕ-l l'ĕtē, mĕ mĭ j' vŏ̃ mē lăœ̃.*

‡ *ărbăœé*, +; *ărbăœé ăn vœĕtūr*, y remettre la bâche après l'avoir ôtée. Peu usité.

‡ *ărbăœĭné*, +, bassiner *(băœĭné)* de nouveau. Voir *ărbăsĭné*.

‡ *ărbădăflé*, +, patauger *(bădăflé)* de nouveau. *bé, mĕmĕr, vlŏ jŭyē k'ĭl ărbădăf là-vŏ dē œĕl flăk.* Employé concurremment avec la forme *ărpătăflé*.

‡ *ărbăjé*, +, v. a. et pr., baiser *(băjé)* de nouveau.

‡ *ărbăjŏté*, +, v. a. et pr., baisotter *(băjŏté)* de nouveau

‡ *ărbălāsé*, v. a. et pr., balancer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărbălāœé*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărbălbŭsyé*, ×, balbutier de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărbălbŭœé*, seule usitée dans la banlieue. *kœĕ̃ k' œ̃ĕ̃ k' l'ărbălbŭœ lŏ, tī?*

‡ *ărbălé*, +, faiblir *(bălé)* de nouveau, en parlant du prix d'une denrée. *œ̃' bŭr ĭl ărbāl.*

‡ *ărbălié*, ×, balayer *(bălié)* de nouveau. *ŏz ărbălĭré l' măzō.* Employé concurremment avec le mot *ārămōné*.

‡ *ărbălŏté*, ×, ballotter de nou-

veau. *pär èt ärbälötè kōm dimēœ, mĭ jé n' vŭ pœē mōté ä kärèt.*

‡ *ärbälōœé*, +, balancer [*bälōœé*] de nouveau. *bé, vä gärœō il ärbälōœ ée prōyé.* — *émm ōm il ärbälōœ, y'ärō pœē d'ävräj kòr ē kòw.*

‡ *ärbärböté*, barboter de nouveau. — Même sign. : *ärbädäflé, ärpätäflé.*

‡ *ärbärbäyé*, +, v. a. et pr., barbouiller de nouveau.

‡ *ärbärdlé*, +, *bärdlé* de nouveau. *t'ärbärdèl lŏ kŏk kòs... té n pŭ pœē pärlé pŭ ò k' œō?* — Vieilli à Saint-Pol-ville.

‡ *ärbärdäyé*, +, bredouiller [*bärdäyé*] de nouveau. S'emploie quelquefois dans la même acception que le mot *ärbärdlé*.

‡ *ärbäré* [*s'*], +, se *bäré* de nouveau, en parlant de l'état du ciel. *vlŏ l' tā kĭ s'ärbār.*

‡ *ärbärgĭyé*, +, marchander (*bärgĭyé*) de nouveau. Peu usité. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

‡ *ärbärlöké*, +, *bärlöké* de nouveau.

‡ *ärbärzüké*, +, *bärzüké* de nouveau. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

‡ *ärbäsé*, +, *bäsé* de nouveau.

‡ *ärbästiké*, +, *bästiké* de nouveau.

‡ *ärbäsĭné*, bassiner de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ärbäœĭné*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ärbät*, +, rebattre. *ärbät dé mätlä.* — *ärbät àn fŏk*, en amincir le tranchant à coups de marteau. A cet effet, la faux se pose sur une petite enclume portative [*ēçlùm*], dont le pied en pointe se fiche en terre dans le champ même à faucher. On n'*ärbó* que les faux dont l'acier a subi une trempe particulière, qui lui conserve une certaine malléabilité. — Au fig., raconter de vieilles histoires dont on a déjà donné connaissance. *mē pèr é pŭ l' syē ĭz ärbätvèt tŭ lŏr färs éd kärnävāl.* — *ärbät sèz ötā*, rappeler d'anciens souvenirs. — *s'ärbät*, se dit d'une terre préparée qui subit l'action d'une forte pluie.

+ *ärbät* [*s'*], +, se battre de nouveau. *té dò kŏ ĭ s'ärbòt.*

‡ *ärbätäj*, +, action d'*ärbät*. *L'ärbätäj d'àn fŏk.* — *kä k'ŏz éré fŏuĭ l'ärbätäj d'ée mätlŏ-œī, ä väré äræĭné.* Peu usité dans cette dernière acception. — Etat d'une terre *ärbätä* par la pluie.

‡ *ärbätĭyé* [*s'*], +, se *bätiyé* de nouveau. *eé dò tyē lä-bŏ ĭ s'ärbätèlt-é dār.*

‡ *ärbätäœ*, +, *àn ärbätà d' mätlä*, un matelassier.

‡ *ärbääté*, +, *bääté* de nouveau.

‡ *ärbävĭyé*, +, bavarder [*bävĭyé*] de nouveau. Même sign. : *ärkälödé.*

‡ *ärbäyé* ou *ärbäjé*, +, bâiller de nouveau. *t'ŏ kòr sōmèl ék l'ärbäl?*

‡ *ärbäyé*, +, redonner. *ärbäyè-m mē kätyōw.* — Vieilli à Saint-Pol-ville et faubourgs. Voir *ärdōné*.

‡ *ärbäzĭné*, +, *bäzĭné* de nouveau.

+ *ärbädé*, ×, bander de nouveau, dans le sens de serrer avec une bande, ou de mettre un ban-

deau sur les yeux de quelqu'un. — Employé concurremment avec la forme *ărbēdĕ*, seule usitée dans la banlieue. *ătē, j' vŏ t'ărbēdĕ tē brŏ.*

‡ *ărbĕœĕ*, bêcher de nouveau. Voir *ărfœīr.*

‡ *ărbĕdlĕ* [s'], +, se *bĕdlĕ* de nouveau.

‡ *ărbēdĕ*, +, bander de nouveau. Voir *ărbādĕ.*

‡ *ărbĕyĕ*, +, *bĕyĕ* de nouveau.

‡ *ărbĭfĕ* [s'], +, se rebiffer, répondre fièrement aux observations que l'on vous fait. *ō n' pĕ mĭ lĭ dĭr ăryē, ă œĕl-lāl, ă s'ărbĭf tŭ d' sŭīt.* — Même sign. : *s' rēgrŭyĕ.*

‡ *ărbĭnŏtĕ*, +, *bĭnŏtĕ* de nouveau.

‡ *ărbĭstăyĕ*, +, *bĭstăyĕ* de nouveau.

‡ *ărblăçĕ*, +, *blăçĕ* de nouveau.

‡ *ărblăkĕ*, +, *blăkĕ* de nouveau. *răvīs kōm œĕl kādĕl k'ăl ărblāk.*

‡ *ărblākīr*, +, v. a. et pr., blanchir *(blākīr)* de nouveau. — Badigeonner *[blākīr]* de nouveau. *fŏrŏ k' j'ărblākīœ ĕm măzō.* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărblāœīr.*

‡ *ărblĭkĕ*, +, v. a. et pr., retrousser, replier, en parlant des métaux. *ĕl pœēt ĕd mē kătyŏm ă s'ărblĭk.* — *t'ărblĭkrŏ ē mŏlĕ œ' mŏrsyŏ d' tŏl lŏ.*

‡ *ărblĭmŏtĕ* [s'], +, se *blĭmŏtĕ* de nouveau. *sĭ k' tĕ n' mĕ pœē œĕ pœăr ŏ frĕœ, ĭ vō s'ărblĭmŏtĕ, j' tĕ prĕvyē.*

‡ *ărblăzĕ* [s'], +, se *blăzĕ* de nouveau.

‡ *ărbŏr*, +, rebord.

‡ *ărbŏrdĕ*, +, border de nouveau. *ărbŏrdĕ ăr kŏtrō.*

‡ *ărbŏskălĕ*, +, v. a. et pr., bousculer de nouveau.

‡ *ărbō*, +, rebond. *mĭ jĕ n' jŭ pŭ ăvŏrk dĕ băl kōm œŏ, ĭ n'ō mĭ d'ărbō.* — Reprise ou octave d'une fête, nouvelles réjouissances données quelque temps après. L'*ărbō d'ŏn dŭkās* se fait le dimanche suivant, et en ce jour se renouvellent ordinairement les jeux, les joyeux ébats et les festins de ce temps de liesse. — Faire l'*ărbō* d'une fête quelconque, la recommencer.

‡ *ărbōœĕ*, +, remettre la *bōœ* après l'avoir ôtée. *ărbōœĕ œ' tōyŏm.* — S'emploie concurremment avec la forme *ărbōjĕ.*

‡ *ărbōjĕ*, +. Voir *ărbōœĕ.*

‡ *ărbŏlĕ*, +, beugler [*bŏlĕ*] de nouveau. *œĕl văk ăl ărbŏl.* — Ne se dit qu'en parlant des bêtes à cornes.

‡ *ărbrădĕ*, +, v. a. et pr., *brădĕ* de nouveau.

‡ *ărbrăjĕ* [s'], +, se *brăjĕ* de nouveau. *mĕ făçŏ ĭ s'ărbrājt, mărgrĕ k' jĕ lz ĕ kājĕ d' plāœ.*

‡ *ărbrăkāj*, +, s. m., action d'*ărbrăkĕ. nŭ vlŏ dē l' mōmē d' œĕz ărbrăkāj.*

‡ *ărbrăkĕ*, +, briser, avec l'*ărbrăkĕt*, dans un jardin ou un champ portant récolte, la terre à quelques centimètres de profondeur, de manière à l'émietter et à détruire en même temps les mauvaises herbes

qui commencent à y pousser. *ăl ĕt ēruè ărbrăkĕ ăyèt — j'ărbrăkuè mn ăvan kā k'ōz ăvĕ păsaèy. — s'ărbrăkĕ*, faciliter l'*ărbrăkāj*, en parlant d'une terre bien ameublie ou ramollie par une pluie récente. *mĕ pĕm ĕd' tèr ĭ s'ărbrăkt-ĕ grămē mynŭ ĕdpĭ cèl plăv d'ŏrē.*

+ *ărbrăkèt*, +, sorte de binette.

ărbrăkèt.

+ *ărbrakèuè, ès*, +, celui, celle qui *ărbrāk. ĭ m' fŏruè kèr ă tŭ l' muē kăt ărbrăkès păr mĭ fĕnŭr cèl smăn.*

+ *ărbrĕdăyĕ*, bredouiller de nouveau. Peu usité ; on emploie de préférence la forme *ărbărdăyĕ*. Voir ce mot.

+ *ărbrĕr*, +, pleurer ¦*brèr*¦ de nouveau. *mĕfĭ-t ă tī, sĭ tĕ vyē cĭ ărbrĕr. ĕj tĕ fŭ m' mē ă băjĕ!*

+ *ărbrĭjĕ*, +, v. a. et pr., briser ¦*brĭjĕ*¦ de nouveau. — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărbrĭzĕ*.

+ *ărbrĭskădĕ*, +, v. a. et pr., *brĭskălĕ* de nouveau.

+ *ărbrĭsōw*, arbrisseau.

+ *ărbrŏkĕ*, +, *brŏkĕ* de nouveau. *lèc-lŏ cèl kŭyīy, j'ăbătrè cl'ăp-ci mĭ-mèm, pās ă byē l'arbrŏkruè cĕ răcèn kōm ă l'ôt.* — Peu usité à Saint-Pol-ville.

+ *ărbrŭĭnĕ*. +, bruiner de nouveau. *bèy, ĭl ărbrŭĭèn; nă fāē ĭ n' rĕcŭrŏ pŏ kèr ăjèrdĭwī.* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec *ărbrŭĭnĕ*.

+ *ărbrăsĕ*, +, rebrousser. *ărbrăsĕ kmē*, revenir sur ses pas.

ă rbrăs-pwāl, +, à rebrousse-poil.

+ *ărbrătĕ*, +, brouetter (*brătĕ*) de nouveau, dans toutes les acceptions de ce mot. Voir *brătè*.

+ *ărbrăcĕ*. +, brosser ¦*brăcĕ*¦ de nouveau. — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărbrăsĕ*.

+ *ărbrăyĕ*, +, v. a. et pr., brouiller de nouveau. *ĭ sōt ărbrăyĕ dpĭ l' mŏr ĕl lŏ mèr. — ĕl tā s'ărbrāl.*

+ *ărbrăzĕ*, +, v. a. et pr., *brăzè* de nouveau.

+ *ărbū*, +, rebut.

+ *ărbŭkĕ*, +, frapper ¦*bŭkĕ*) de nouveau. *ōn ărbŭk ăl pòrt. mē frèr ĭ m'ărbŭk, mĕmèr! —* Voir *ărfrăpĕ*.

+ *ărbŭlĕ*, +, s. m., mélange de son recoupé et de grosse farine servant dans les fermes à la nourriture et à l'engraissement des porcs. — S'emploie concurremment avec la forme *ărbŭrĕ. ŏ mĕtrĕ èn păyĭ d' tèrcŏ ĕ pĭ dŏ pŭyĭ d'ărbŭrĕ dē l' bucăr ĕd cĕ părcŏw.*

+ *ărbŭltĕ*, +, bluter ¦*bŭltĕ*¦ de nouveau. *ŏ frō arbŭltĕ nă frèn.*

+ *ărbŭrĕ*, +. Voir *ărbŭlĕ*.

ărbūs, +, arbuste.

‡ *ărbŭtĕ́*, ┼, rebuter. — *ărbŭtĕ́ dsū*, être rassasié, laisser une partie des aliments que l'on a dans son assiette. *kwè k' œ'ē? t'ărbŭt ĕ́dsū? tĕ́ lèœ ĕ́l mĕ̀tā d'ĕ́t sūp? — ărbŭtĕ́ dsŭ d' l'ăvrāʃ*, reculer devant un travail.

‡ *ărbŭzĕ́*, ┼, *bŭzĕ́* de nouveau.

‡ *ărbŭlĕ́*, bouder de nouveau. Même sign. : *ărgrŭlĕ́*, *ărmŭzĕ́*.

‡ *ărbăjōnĕ́*, ┼, remettre des *băjō*. *ărbăjōnĕ́ àn ĕ́kèl*, en renouveler les échelons.

‡ *ărbălīr*, ┼, rebouillir. Voir *arbăgīr*.

‡ *ărbărĕ́*, ┼, v. a. et pr., bourrer de nouveau. — Recevoir avec mauvaise humeur, repousser rudement. *păr èt ărbărè kōm ŏrē! mĕ j'ĭ cŏ pū.*

—, ┼, refaire, tromper. *j'ăvwè ăkăt èē bŏtyò d' pèm ĕd' tèr ŭ măgrīt, mĕ ŭ m'ŏ jŏlĭmē ărbărèy : jĕ́ lz è pāyĕ́ àn fwĕ́ pŭ kèr k'ămō d'ĕ́œl ărkŏpàs. — s' fèr ărbărĕ́*, se laisser tromper facilement sur le prix d'une marchandise quelconque.

‡ *ărbăgīr*, rebouillir. Employé concurremment avec la forme *ărbălīr*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *kā œèl săp k'ăl ărbărò, tĕ́ vărŏ́ m'ărkèr, ĕ́nō?*

‡ *ărbwār*, ┼, reboire, dans ses différentes acceptions.

‡ *ărbŭœĕ́*, ┼, v. n. et pr., ressuyer; perdre son excès d'humidité. Se dit surtout du blé ou d'autres récoltes coupées et laissées sur place quand, après une pluie, elles commencent à sécher sous l'action du vent ou du soleil. — Se dit aussi du linge que l'on met sécher après avoir été lavé. *œĕ́ lēœĕ́ ĕ́ pĕ́ œĕ́ kmāʃ ĭ sō déjŏ́ byēn ărbŭœè. dŏ́ ; œŭ n' srŏ́ pŭ lōtā ŭ èt sŏ́.* — Se dit aussi du grain qui commence à sécher, après avoir été humecté dans le germoir d'une brasserie.

‡ *ărbzĭnĕ́*, ┼, *bzĭnĕ́* de nouveau. *pĭpīn, vŭ văk ăl ărbzèn. — ĕ́ bē! m' fèm, œ'ĕ́ pœē tŭ œŏ́ kĭ ēpĕ́œrŏ́ vŭ fĭl d'arbzĭnĕ́, sĭ al l'ŏ́ dē sn ĭdèy.*

‡ *ărœăbŏ́tĕ́*, ┼, saboter (*œăbŏ́tĕ́*) de nouveau. Voir *ărsăbŏ́tĕ́*.

‡ *ărœăsĭnĕ́*, *œăsĭnĕ́* de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărkăœĭnĕ́*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărœābŭkĕ́*, ┼, *œābŭkĕ́* de nouveau.

‡ *ărœédĕ́*, ┼, recéder. Voir *ărsédĕ́*.

ărœèl, ┼, tige flexible ou jeune pousse d'une essence quelconque de bois, propre à être tordue, dont se servent les fagoteurs pour lier leurs fagots; rameau flexible d'osier servant pour *ărlŏyĕ́* les haies, ou pour attacher les branches des vignes et des arbres en espalier. — Au fig., se dit de toute personne de frêle apparence, qui néanmoins ne craint pas la fatigue et se livre à des travaux que sembleraient lui interdire ses formes grêles et délicates. *œ'ĕ́t àn ărœèl.*

‡ *ărœèrœĕ́*, rechercher, chercher de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărkăœĕ́*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărœèrœé*, ×, pour *ărkérīr*. Voir ce mot.

‡ *ărœœōné*, +, *œœōné* de nouveau.

ărœĭ-bèt, +, bête à l'excès.

‡ *ărœĭmēté*, +, cimenter (*œĭmētě*) de nouveau.

ărœĭ-mātèr, +, menteur à l'excès. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărœĭ-mātèr*.

ărœĭné, +, s. m., goûter, repas entre le dîner et le souper. — Se dit aussi des aliments qui le composent et qui, chez les ouvriers, consistent ordinairement en un gros morceau de pain avec un *bŭrē* ou une *fōsèt* de beurre. *prē tu ărœĭné ē pĭ ryē ē mŏlé ărœk mī.*

‡ *ărœĭné*, +, v. n., goûter, collationner.

ărœĭnèy, +, s. f., l'heure de l'*ărœĭné*. *ŏz ĭrō ă l'ărœĭnèy.* — Employé dans la banlieue concurremment avec la forme *ărœĭnwăr*.

‡ *ărœŏfé*, chauffer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărkŏfé*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *ĕl sălèl ĭl ărkŏf dār.*

‡ *ărœŏlé*, +, *œŏlé* de nouveau.

‡ *ărœū*, *ūt*, +, adj., reçu, admis; trouvé digne de recevoir un diplôme. En parlant d'un enfant, admis à faire sa première communion, après avoir subi l'examen de rigueur.

‡ *ărœŭœé*, +, sucer (*œŭœé*) de nouveau. Voir *ărsŭsé*.

‡ *ărœūt*, +, subst., rechute. Voir *ărkéyāj*.

‡ *ărœŭvèw*, +, receveur, régisseur. Voir *ărsévèr*.

‡ *ărœŭvwār*, +, recevoir. Voir *ărsévwār*.

‡ *ărœuwăzīr*, choisir de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărkŭjīr*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

ārd, œuf sans coque. Voir *ār*.

ārd, plur., hardes. Peu usité : on emploie de préférence le mot *nīp*.

‡ *ărdăœé*, +, remettre des *dāœ*. *mé sălé ĭz ĕrèt ĕbzwē d'èt ărdăœé.*

‡ *ărdăzé*, +, *dăzé* de nouveau.

ărdé, +, poudre des *ār*. *mī, mé glèn ĭ n'ărdrā pœē, vā : ĭ n' pōd'-té pā.*

‡ *ărdébăçăjé*, +, déménager (*débăçăjé*) de nouveau. Voir *ărdé ménăjé*.

‡ *ărdébăçălé*, +, *débăçălé* de nouveau. *ălā! ălā! n'ărdébăçăl pœē kōm œŏ sŭ lī; ŏ sŭvā œŏ l'ĭ-a n'é.* Peu usité.

‡ *ărdé'ărăsé*, ×, v. a. et pr., débarrasser de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdébărăœé*, seule usitée dans la banlieue.

‡ *ărdébĭlé* ou *ărdébĭyé*, +, v. a. et pr., déshabiller de nouveau. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărdézăbĭyé*.

‡ *ărdéœărjé*, décharger de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdékèrké*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdéœătăyé*, chatouiller de nouveau. Employé concurremment avec

les formes *ărdĕkătăyĕ*, *ărdĕkătĭyĕ*, seules usitées dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕœĕd'*, +, redescendre. Voir *ărdĕsăd'*.

‡ *ărdĕœĭrĕ*, v. a. et pr., déchirer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕkĭrĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕœŏkĕ*, +, *dĕœŏkĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕœŏsĕ*, v. a. et pr., déchausser de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕkŏœĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕfĕr*, +, v. a. et pr., refaire. — Dans la banlieue, on emploie concurremment avec ce mot la forme *ărdĕfwĕr*.

‡ *ărdĕflĭkĕ*, +, v. a. et pr., *dĕflĭkĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕfrŏmĕ*, +, *dĕfrŏmĕ* de nouveau. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărdĕfĕrmĕ*.

‡ *ărdĕgărĕ*, +, v. a. et pr., *dĕgărĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕgŏbĭyĕ*, +, *dĕgŏbĭyĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕgŏzĭyĕ*, +, *dĕgŏzĭyĕ* de nouveau. Peu usité.

‡ *ărdĕgrătĕ*, +, v. a. et pr., *dĕgrătĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕgrĭfĕ*, +, v. a. et pr., *dĕgrĭfĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕgrĭyĕ*, +, *dĕgrĭyĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕgrĭŏlĕ*, +, *dĕgrĭŏlĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕkătĭyĕ* ou *ărdĕkătăyĕ*, +, chatouiller [*dĕkătĭyĕ* ou *dĕkătăyĕ*] de nouveau. Employés concurremment avec les formes *ărkătăyĕ*, *ărkătĭyĕ*. Voir *ărdĕœătăyĕ*.

‡ *ărdĕkătărnĕ*, +, *dĕkătărnĕ* de nouveau. Peu usité.

‡ *ărdĕkĕrkĕ*, +, décharger [*dĕkĕrkĕ*] de nouveau. Voir *ărdĕœărjĕ*.

‡ *ărdĕkĭrĕ*, +. Voir *ărdĕœĭrĕ*.

‡ *ărdĕklăkĕ*, +, *dĕklăkĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕklăĕ*, +, déclouer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕklŏĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕkŏœĕ*, +, v. a. et pr., déchausser [*dĕkŏœĕ*] de nouveau. Voir *ărdĕœŏsĕ*.

‡ *ărdĕkŏpĕ*, +, découper [*dĕkŏpĕ*] de nouveau. Voir *ărdĕkăpĕ*.

‡ *ărdĕkŏd'*, découdre [*dĕkŏd'*] de nouveau. Voir *ărdĕkăd'*.

‡ *ărdĕkrĕkĕ*, +, *dĕkrĕkĕ* de nouveau. *j' ĕ̀ byē dĕkrĕkĕ tē vŏlā œ̃ kŏ̃-œ̃, mĕ̃ tĕ̃ sĕ̃, sĭ tĕ̃ l' rĕkrĕk, tĕ̃-l l'ărdĕkrĕkrŏ̃ tĭ-mĕ̃m.*

‡ *ărdĕkrŏœĕ*, décrocher de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕŏkĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕkăd'*, découdre de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕkŏd'*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕkăpĕ*, découper de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕkŏpĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕlămētĕ* [s], +, *s' dĕlămētĕ* de nouveau. Voir *s'ărlămātĕ*.

‡ *ărdĕlăsĕ*, v. a. et pr., délacer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕlăœĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕlĕyĕ*, ×, délayer de nouveau. Employé concurremment avec le mot *ărdĕmĕlĕ*, seul usité dans la banlieue.

‡ *ărdĕlĭĕ*, v. a. et pr., délier de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕlŏyĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕmăçălĕ*, +, *dĕmăçălĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕmăjĕ*, v. a et pr., démanger de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕmĕjĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕmĕlĕ*, +, v. a. et pr., démêler de nouveau. — *ărdĕmĕlĕ*, +, délayer [*dĕmĕlĕ*] de nouveau. Voir *ărdĕlĕyĕ*.

‡ *ărdĕmĕnăjĕ*, déménager de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕbăçăjĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. — *ărdĕmĕnăjĕ*, +, perdre de nouveau la raison ou la tête. Dans cette acception, l'équivalent *ărdĕbăçăjĕ* n'est jamais employé.

‡ *ărdĕmĕjĕ*, +, v. a. et pr., démanger de nouveau. Voir *ărdĕmăjĕ*.

‡ *ărdĕmŏrtĭr*, +, *dĕmŏrtĭr* de nouveau. Même sign. : *ărdĕplăkĕ*.

‡ *ărdĕmŭœĕ*, +, v. a. et pr., *dĕmŭœĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕnŏrtĕ*, +, *dĕnŏrtĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕnŏœĕ*, +, dénoncer de nouveau. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărdĕnŏsĕ*.

‡ *ărdĕnŭĕ*, dénouer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕnŭœĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕŏkĕ*, +, décrocher [*dĕŏkĕ*] de nouveau. Voir *ărdĕkrŏœĕ*.

‡ *ărdĕpĭœĕ*, +, v. a. et pr., *dĕpĭœĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕplăkĕ*, +, *dĕplăkĕ* de nouveau. Même sign. : *ărdĕmŏrtĭr*.

‡ *ărdĕplĭĕ*, déplier de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕplŏyĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕpŭnăjĕ*, +, *dĕpŭnăjĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕpăyĕ*, +, se remettre à *dĕpăyĕ*, après avoir cessé. *ăwī, ŏz ărdĕpăyō; ŭrà k'ŏz ăvō dĕ jōn jē pŭr năz ĕdyĕ*. Même sign. : *ărkŭltĭvĕ*.

‡ *ărdĕrăœĕ*, +, v. a. et pr. *dĕrăœĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕrœĕ*, v. a. et pr., redresser. Voir *ărdrĕsĕ*.

‡ *ărdĕsăkĕ*, +, v. a. et pr., *dĕsăkĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕsăd'*, redescendre. Employé concurremment avec la forme *ărdĕœăd'*, seule usitée dans les faubours et dans la banlieue. Même signification : *ărdĕrălĕ*.

‡ *ărdĕsŭdĕ*, v. a. et pr., dessouder de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕsŏdĕ*,

seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕtăœĕ*, détacher de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕtăkĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕtăsĕ*, ┼, *dĕtăsĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕtĭkĕ*, ┼, *dĕtĭkĕ* de nouveau.

‡ *ărdĕtrĕyĕ*, trier *(dĕtrĕyĕ)* de nouveau. Employé concurremment avec le mot *ărdĕtrĭœĕ*, seul usité dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕtăpĕ*, ┼, *dĕtăpĕ* de nouveau. Peu usité.

‡ *ărdĕtărĕ*, ┼, *dĕtărĕ* de nouveau. *ăprĕ ēn arnŭ kōm œŭ, œĕ-lŏ k'ĭz ō plātĕ tăbāk ĭ pŏrō-l l'ălĕ ărdĕtărĕ*, après un orage aussi violent que celui-là, ceux qui ont planté leur tabac, pourront aller de nouveau émietter la terre autour de chaque pied.

‡ *ărdĕŭtĕ* ‚ʼ', ┼, se *dĕŭtĕ* de nouveau. *ălō! ălō! ĭ m' fā œĕl plāœ : ărdĕŭt-tĕ d' lŏ!*

‡ *ărdĕvălĕ*, ┼, *dĕvălĕ* de nouveau. Même sign. : *ărdĕsādʼ* (Saint-Pol-ville), *ărdĕœādʼ* (faubourgs et banlieue).

‡ *ărdĕvwār*, ┼, redevoir. Employé concurremment avec la forme *ărdvwār*.

‡ *ărdĕzăbĭyĕ*, v. a. et pr., déshabiller de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdĕbĭyĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdĕzĭrĕ*, ┼, désirer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărdzĭrĕ*.

‡ *ărdētyĕ*, ┼, *dētyĕ* de nouveau. Vieilli à Saint-Pol-ville.

ărdī, *īt*, ┼, hardi. *ĭz dō! kōm ăl ĕt ărdīt, œĕl-lŏ!* — Au fig., *ōn răzĕ fōr ărdīt*, une forte rosée, presque une gelée blanche. — S'emploie aussi substantivement.

ărdī! ┼, interj. servant à encourager, à exciter. *ărdī! çăræō, săk dūr!* — *ărdī! ărdī! ĭl l'ĕrā! ĭl l'ĕrā pā!*

ărdĭmā, hardiment. Employé concurremment avec la forme *ărdĭmē*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. — Signifie aussi très bien, fort bien, sans hésiter. *pŭr dŭ brĭyō kōm œŏ, ŏ păyĕ ărdĭmē l' wărdĕ.*

ărdīn, ╳, sardine (poisson). *jŭ k'ŏ cādĕ dz ărdīn?* — Les personnes ayant quelque peu d'instruction emploient la forme *sărdīn*.

ărdĭ-pāʃ, ╳, subst. des deux genres, effronté, insolent. *ĕm părlĕ pœē d'ān ărdĭ-pāʃ kōm lī!*

‡ *ărdīt*, plur., redites.

‡ *ărdmādĕ*, ┼, v. a. et pr., redemander. Employé, dans les faubourgs et dans la banlieue, concurremment avec la forme *ărmādĕ*.

‡ *ărdōnĕ*, ╳, redonner. Employé concurremment avec la forme *ărbăyĕ*, seule usitée dans la banlieue.

‡ *ărdrĕœĕ*, ┼, v. a. et pr., redresser. Voir *ărdrĕsĕ*.

‡ *ărdrĕsĕ*, v. a. et pr. Employé concurremment avec la forme *ărdrĕœĕ*. — Faubourgs et banlieue : *ărdrĕœĕ, ărdèrœĕ*.

‡ *ărdrèsmā*, redressement. — Faubourgs et banlieue : *ărdrèœmē*.

‡ *ărdrĭsé*, +, *drĭsé* de nouveau. Même sign. : *ărdrăsé*.

‡ *ărdrŏgé*, +, *drŏgé* de nouveau.

‡ *ărdrăsé*, +. *drăsé* de nouveau. Même sign. : *ărdrĭsé*.

‡ *ărdăbèlmē*, +, redoublement. Voir *ărdăblèmā*.

‡ *ărdăblé*, +, redoubler. *él plèv ăl ărdăbèl*.

‡ *ărdăblèmā*, redoublement. Employé concurremment avec la forme *ărdăbèlmē*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărdvĭzé*, +. *dvĭzé* de nouveau. Même sign. : *ărbăvĭyé*. *ărkălódé*.

‡ *ărdvwār*, +. redevoir. Voir *ărdĕrwār*.

ărdwāz, +, ardoise.

ărdwăzèy, ardoisé. *e'é grĭ ărdwăzèy*.

ărdyès. | , hardiesse. *ē! èl-lŏ; al ŏ l'ărdyès éd s'ărprézēté ē!*

‡ *ărdzĭré*. +, désirer de nouveau. Voir *ărdézĭré*.

ăré, +. arrêt.

ăré, +, exciter, irriter. *ăl ăvwè ăré sē frèr kōtèr mī. — ăré eé tyē*, exciter les chiens à se battre ou à mordre.

ărèy, +, averse plus ou moins forte, mais de peu de durée. — Sans complément, ne se dit que de la pluie. *ĭ fŏrwè àn bŏn ărèy păr étēd' eèl păsyèr lŏ*. — Avec un complément : *èn ărè d' grĭòw*, une averse de petites grêles ; *àn ărè d' mĭzèr*, une averse de pluie et de neige mêlées. Cette dernière expression s'emploie surtout en parlant des giboulées de mars. — Par extension, *àn ărè d' sŏlèl*, une éclaircie de courte durée, pendant laquelle les rayons de cet astre échauffent fortement.

ărĕeĭvé, +. *rĕeĭvé* de nouveau. Voir *ărsĕeé*.

ărĕyé, araignée ; toile d'araignée. Employé concurremment avec la forme *ărĭyīy*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

ărĕpĕté, +, répéter de nouveau. *mé vŏ dō m' kèr dèl yòw! fŏt-ĭ t'él l'ărĕpĕté?*

ărĕsté, +, habiter [*résté*] de nouveau. *ŏz ărĕstō ă bĕtòn*.

ărèt, +, être de nouveau. *j'ăvsŭ māeō. — mē pèr ĭl ărĕ părtĭ ă pèrsī — ŏz ărsèm dē nă āsyèn măzō*.

ărĕtaè! exclamation d'admiration ou de surprise. *ărĕtaè! e'ĕt-ī byèòw! — ărĕtaè! eŭ m' sòn rŭdmē kèr! —* N'est usité que dans la banlieue. Employé concurremment avec l'interj. *ărăbyé!*

ărĕyèt, +, petite averse [*ărèy*]. *bèy! păr àn ărĕyèt kòm eò, ătā k'ĭ n'àve pwē plŏ*.

ărēgĭr [*s'*], +, se mettre en rang. *ărēgĭeé-vā tă dŭ lō d'ée trŏtwār*.

ărājé, +, arranger. Voir *ărājé*. — *ărājé ă kŏ d' pĭeē*, arranger, travailler sans goût. Voir *făfté*.

‡ *ărfăgŏté*, +, recommencer à fagoter ; reprendre le métier de fagoteur. *bèy! mē pèr édpĭ k'ĭ n' vŏ pŭ ăl sēs ĭl ărfăgòt : fŏ byē gāyé s' krăs kòm ō pŏ, ĕnō?*

‡ *ărfăluār*, falloir de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărfŏluār*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărfā*, ×, refend. *ē mŭr d'ărfā.* Employé concurremment avec la forme *ărfō*, seule usitée dans la banlieue.

‡ *ărfĕjāj*, +, raccommodage. Se prend ordinairement en mauvaise part. *vŏ-tŭ k'ĕj tĕ l' dīj? tŭ ŏ ŏ n'ĕ jămĕ k'ĕd l'ărfĕjāj; vŏrwè grămē myŭ dŭ nŏ, kăr ŏ n' vŏ pwē dè yār.* — Employé dans la banlieue concurremment avec la forme *ărfwĕjāj.*

‡ *ărfèr*, +, refaire. *fŏrŏ k'ĭ m'ărfèe mĕ lăbèr.* — Au fig., tromper, duper. *ă m'ŏ ărfē, ŏèl-lŏ; ă n'ĕ mèr pŭ prĕ d' rămōnĕ mĕ rāk, vŏ!* — Employé dans la banlieue concurremment avec la forme *ărfwèr.*

‡ *ărfèrmĕ*, refermer. Employé concurremment avec la forme *ărfrŏmĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărfĕtĕ*, +. fêter de nouveau. Se dit surtout en parlant des ivrognes qui, le lendemain d'une *nŏs*, ont encore soif et recommencent la *băvrīy* de la veille.

‡ *ărfē*, +, refend. Voir *ărfā.*

‡ *ărfēké*, +, fumer [*fēké*] de nouveau en parlant d'un foyer, d'une cheminée. Employé à Saint-Polville concurremment avec les formes *ărfŭmĕ*, *ărfŭmĕ*, cette dernière également usitée dans les faubourgs.

‡ *ărfīeĕ*, +, v. a. et pr., *fīeĕ* de nouveau. *ĭ s'ărfīe dŭ mōd'.* — *ă bē! ĭ l-ŏ ē vĭt ărfīeŭ dĕ kălòt, dŏ!* — Voir *fīeĕ*, pour les diverses acceptions de ce mot.

‡ *ărfīeĕ*, +, bouturer. *j'ăvwè ărfīeĕ dĕ brāk ĕd flŭksĭā, mĕ ĭ n'ō pwē ărprē.*

‡ *ărflākĕ*, +, *flākĕ* de nouveau. Voir *flākĕ*, pour les diverses acceptions de ce mot.

‡ *ărflŏtĕ*, +, flotter de nouveau, en parlant d'une prairie ou d'un terrain bas.

‡ *ărfŏeĕ*, recommencer à faucher. Employé concurremment avec la forme *ărfŏkĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărfŏlwār*, +, falloir de nouveau. *ŏ mĕtrĕ vŭ lăn ĕd kŏtēy, păr kā k'ĭ-n n'ărfŏrŏ.* Voir *ărfălwār.*

‡ *ărfōdèw*, +, refondeur. *ēn ărfōdèr d' kŭyèr.* — *ŏ dōnrĕ ŏèl kŭe ă ŏl'ărfōdèw.* — Les personnes qui veulent bien parler disent : *ărfōdèr. ŏ dōnrĕ lă kăe ă l'ărfōdèr.*

‡ *ărfōdrīy*, +. refonte, raccommodage. *ĕj mĕtrè mĕ kŭyèr ă l'ărfōdrīy.* — *ŏ răpòrtĕ vŭ rĕ ă l'ărfōdrīy? ăwī, fŏrwè lĭ rmèt ē kā.*

‡ *ărfōsāj*, +, s. m., action d'*ărfōsĕ.*

‡ *ărfōsĕ*, +. *ărfōsĕ ē tōyŏw*. remettre un fond à un tonneau. — *ărfōsĕ ēn kŭyèl*, rempailler une chaise.

‡ *ărfōsèw*, +, *ēn ărfōsèr d' kŭyèl*, un rempailleur de chaises. — Les personnes qui veulent bien parler disent *ărfōsèr.*

‡ *ărfŭmĕ*, +. reprendre l'habitude de fumer, après l'avoir quittée. — *ărfŭmĕ dĕ fèl*, se remettre à fumer du tabac en feuilles récolté dans le pays, après avoir usé de celui de la régie. — Réciproquement : *ărfŭmĕ dŭ bŭrŏw.*

‡ *ărfŭmĕ*, ⋊, fumer de nouveau, en parlant d'une cheminée, d'un foyer. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec les formes *ărfŭmĕ*, *ărfēkĕ*, et dans les faubourgs concurremment avec ce dernier mot.

‡ *ărfrăpĕ*, frapper de nouveau. Employé concurremment avec les formes *ărtăpĕ*, *ărbăkĕ*, seules usitées dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărfrĕkīr*, +, v. a. et pr., mouiller [*frĕkīr*] de nouveau. Voir *ărmŭgĕ*.

‡ *ărfrĕgĕ*, +, *frĕgĕ* de nouveau· *mē bŭr ĭl ĕt ărfrĕgĕ*.

‡ *ărfrē*, +, refrain. Beaucoup moins usité que *rfrē*.

‡ *ărfrĭkăsĕ*, +, fricasser, festiner de nouveau. *j'ărfrĭkās dŭ rygœ̃*. — *kwè k' œ̃ĕ! ōn ărfrĭkās, ĭœ̃, ĕ pĭ ōn' m'ēvĭt pwē?* — Même sign. : *ărfrĭkŏtĕ*.

‡ *ărfrĭkŏtĕ*, +, festiner de nouveau. Même sign. : *ărfrĭkăsĕ*.

‡ *ărfrŭdĭœmē*, +, abaissement de température; indisposition. *y'ŏ d' l'ărfrŭdĭœmē dē l'ĕr*. — *ĕm mèr ăl ŏ ătrăpè ēn ărfrŭdĭœmē*. — Signifie, en outre, à Saint-Pol-ville : diminution d'amitié, d'affection, de zèle. Voir *ărfrŭdyāʃ*.

‡ *ărfrŭdyāʃ*, +, m., diminution d'amitié, d'affection, de zèle. *y'ŏ grămē d'ărfrŭdyăʃ ētèr ō dpĭz ădō*. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

‡ *ărfrŭdyĕ*, +, v. a. et pr., refroidir. Voir *ărfrœ̃dīr*.

‡ *ărfrŭdyœ̃ār*, +, s. m., pièce humide et froide. *vă kāp' mĕ jē, œ̃ĕt ē vĕrĭtăp ărfrŭdyœ̃ār : œ̃ĕ d'œ̃ŏ k'ŏz ăvĕ tădĭ kŭll kŏs*. — *œl'ăr frŭdyœ̃ār*, nom qui sert à désigner un petit bâtiment faisant partie des dépendances de l'hospice de Saint-Pol, et dans lequel, après le décès d'un pensionnaire, on dépose le corps en attendant le moment de l'inhumation. Les personnes décédées y sont transportées aussitôt après leur mort et ont tout le temps de s'y refroidir.

‡ *ărfrŭmĕ*, +, refermer. Voir *ărfĕrmĕ*.

‡ *ărfrŭkĕ*, +, *frŭkĕ* de nouveau.

‡ *ărfrœ̃dīr*, v. a. et pr., refroidir. Employé concurremment avec la forme *ărfrŭdyĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărfŭmĕ*. Voir *ărfēkĕ*, *ărfŭmĕ*.

‡ *ărfŭrnŭgĕ*, +, *fŭrnŭgĕ* de nouveau.

‡ *ărfŭrnyĕ*, +, *fŭrnyĕ* de nouveau.

‡ *ărfūt*, +, v. a. et pr., *fūt* de nouveau.

‡ *ăr fœ̃jăʃ*, raccommodage. Voir *ărfĕjăʃ*.

‡ *ăr fœ̃r*, refaire. Voir *ărfĕr*.

‡ *ărfœ̃r*, +, bêcher [*fœ̃r*] de nouveau. *j'ărfœ̃rè œ̃ kŭrè lŏ pŭr mĭ mèt mĕ pŏryō*. — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărbĕœ̃*.

‡ *ărfyĕ* [*s'*], +, se fier de nouveau. *jĕ n' pŭ mĭ m'ărfyĕ ŭ lĭ, ăprĕ l' tăr k'ĭ m'ŏ jŭè ēn fœ̃*.

‡ *ărgŭlŏœ̃*, +, *gŭlŏœ̃* de nouveau.

‡ *ărgŭnīr*, jaunir [*gŭnīr*] de nou-

veau. Employé concurremment avec la forme *ărjōnīr*. — Faubourgs : *ărgānīr*. Banlieue : *ăr̀gānīr*. A Ligny-Saint-Flochel : *ăr̀gā̃nīr*.

‡ *ărgărdā*, *āt*, +, qui ménage avec excès, qui regarde de trop près à la dépense. *ăwĭ mé...*, *m' dăm ăl ĕ fŏr ărgărdāt, dŏ ; jĕ n' pĕ̀ mĭ mèt ĕœl'ărjē lŏ.*

‡ *ărgărdĕ*, ×, regarder, examiner. Employé concurremment avec le mot *rărĭzĕ*, seul usité dans la banlieue.

‡ *ărgărŏtĕ*, +, *gărŏtĕ* de nouveau.

‡ *ărgăvĕ (s)*, +, se *găvĕ* de nouveau. *ē ! vŏ-tā lŏ t'ărgăvĕ, părœòw !*

‡ *ărgĕ̀rīr* [s'], +, se guérir après avoir été de nouveau malade. Se dit aussi dans l'acception de se guérir. *kmēw tădĭ păr t'ărgĕ̀rīr ĕdvā d'ĕm părlĕ d' œŏ, ĭ srŏ kòr tā ădō.*

‡ *ărgĕ̀tĕ*, +, guetter de nouveau.

‡ *ărgē*, +, s. m., seconde coupe des prairies naturelles ou artificielles. *dă fīvē d'ărgē. — krĕ nō d'ē dyĕ ! ăvèk œèl plèvĕ lŏ, ărvlŏ kòr èn fīvĕ jz ărgē brădœè !*

‡ *ărgēgīr*, +, *gēgīr* de nouveau.

‡ *ărgòrjĕ*, regorger. Employé concurremment avec la forme *ărgòrgĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *œ' fòsè ĭl ărgòrgwè tèlmē, k' œèl gòw ăl ărpăswè pă dzàr ĕœ kmē. — ĭl ŏ ăr tā d' blè l'ănè păsèy. ĕk tă sĕ grăj ĕn n'ărgòrgwèt.*

ărgŏtèy, +, adj., fin, malin, rusé. Une personne *ărgŏtèy* trouve le moyen de répondre à toutes les objections qu'on peut lui faire et n'est jamais à bout d'arguments. — Substantivement : *ēn ărgŏtèy. — mē kăzē, k' œ'ĕt ēn ărgŏtèy, ĭ vă dĭrŏ l' fē mŏ d' œèl kòs-lŏ.*

‡ *ărgōflĕ*, +, v. a. et pr., regonfler. — Au fig. : *s'ărgōflĕ*, faire le fier, l'important. *ī ĕ̀ œtĭ-œī ! ĭ n' sĕ pă d' dă k'ĭ sòrt, păr s'ărgōflĕ kōm œŏ !*

‡ *ărgrăfāj*, +, m., action d'*ărgrăfĕ*.

‡ *ărgrăfĕ*, +, raccommoder la vaisselle cassée, en rejoignant les morceaux et en les maintenant à l'aide de petites agrafes ou crochets de fil de fer. Les personnes qui veulent bien parler emploient la forme *rĕgrăfĕ*.

‡ *ărgrăfĕ*, +, greffer (*grăfĕ*) de nouveau. Voir *ărgrĕfĕ*.

‡ *ărgrăfìrœ*, +, celui qui raccommode la vaisselle cassée. Les formes *ărgrăfìrr* et *rĕgrăfìrr* sont employées par les personnes qui veulent bien parler.

‡ *ărgrătĕ*, +, v. a. et pr., gratter de nouveau. — *s'ărgrătĕ* est employé concurremment avec le mot *s'ărdĕvŏrĕ*.

‡ *ărgrĕfĕ*, ×, greffer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărgrăfĕ*, seule usitée dans la banlieue.

‡ *ărgrĭblĕ*, +, *grĭblĕ* de nouveau.

‡ *ărgrĭyĕ*, +, *grĭyĕ* de nouveau. — A Manin : *ărgrĭyĕ* quelqu'un, le mimer, le singer.

‡ *ărgrăjlĕ*, +, *grăjlĕ* de nou-

veau. *tĕ sĕ, sĭ k' t'ărprē tē frĕr. œă srŏ pă t' fĕr ărgrăjlĕ, mī j' tĕ t' dī!*

‡ *ărgrălĕ*, ┼, *grălĕ* de nouveau. Voir *ărbădĕ* et *ărmăzĕ*.

ărgăyō, ┼, ardillon; morceau de métal terminant un lacet. Voir *ăgăyō*.

ărĭkŏ, ┼, haricot (terme générique). *ŏ plātrō năz ărĭkŏ œl'ărmōtĕy.* — *dz ărĭkŏ ă pyĕ*, des haricots nains; *dz ărĭkŏ ă pĕrœ*, des haricots à rames. Concurremment avec cette forme, on emploie également le mot *fĕv*, sans aucune différence d'acception, mais seulement dans ces deux locutions : *dĕ fĕv nē*, des haricots nains; *dĕ fĕv ă pĕrœ*, des haricots à rames. — Les haricots mange-tout sont nommés *pœĕ d' œăk*, et les haricots d'Espagne, *plăs*. Voir ces mots.

ărĭkŏtyĕ, ┼, mauvais cultivateur; celui qui s'y prend trop mal pour réussir, qui n'arrive pas à faire ses affaires. A Ligny-Saint-Flochel : *ărlŏkĕw*. — Par extension, ouvrier qui remet toujours à faire l'ouvrage commandé; marchand qui trompe; celui qui est de mauvaise foi.

ărĭmĕ, ┼, *rĭmĕ* de nouveau. *œ'ĕt-ĭ pă fătā ? ĭl ŏ kŏr ărĭmĕ œl nŭrĭ-œī.*

ărĭyīy, ┼, araignée; toile d'araignée. Voir *ărĕyĕ*.

ărĭsmĕtīk, ┼, arithmétique. *ĕy! vă gărœō ĭ rĕs ŏ pē sĕ : ĭ n'ŏ pœē săv su ărĭsmĕtīk.* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărĭtmĕtīk*.

ărĭstŏ, ╲, aristocrate.

‡ *ărjĕ*, ┼, s. m., action de rejeter; espace laissé entre la limite d'un terrain et la haie vive qui l'enclôt, quand cette haie n'est pas mitoyenne. L'*ărjĕ*, est de cinquante centimètres (un pied et demi selon les anciens usages locaux).

‡ *ărjĕmlĕ*, ┼, *jĕmlĕ* de nouveau. *mē blĕ ĭ n'ĕtœĕ pœē drā, dŏ; ăr'ăv k'ĭl ŏ ărjĕmlĕy.*

‡ *ărjĕtĕ*, ╲, jeter de nouveau. Employé concurremment avec les formes *rĕjtĕ*, *ărjĕjtĕ*, seules usitées dans les faubourgs et dans la banlieue. *ărjĕjtō lĭ dĕ gărŏ.*

ărjĕtīn, ┼, potentilla anserina. — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărjātīn*.

ărjīl, ┼, argile.

ărjĭlĕt ou *ărjĭyĕt*, ┼, s. f. pl., terres argilo-sableuses formées par alluvion. Le mot *kălē* sert également à désigner ces sortes de terres.

ărjĭlĕœ ou *ărjĭyĕœ*, *œs*, ┼, argileux.

‡ *ărjīs*, ┼, registre.

‡ *ărjŏrĕ*, ┼, *jŏrĕ* de nouveau. *sākrĕ ătyū! œ'ĕ byēn ădrĕœĕ k' tĕ vyē lŏ m' fĕr ărjŏrĕ kōm ăœ mătē!*

‡ *ărjōnĕ*, ┼, *jōnĕ* de nouveau.

┼ *ărjōnīr*, jaunir de nouveau. Se dit surtout dans le sens de badigeonner en jaune. Employé concurremment avec la forme *ărgănīr*. Voir ce mot.

‡ *ărjăglĕ*, ┼, *jăglĕ* de nouveau.

‡ *ărjœĕ*, jouer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărjŭĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărjœēd'*, ┼, rejoindre. — Par menace : *tī, j' t'ărjœēdrĕ, vŏ!* je te

retrouverai et je te rosserai d'importance. — Au fig., tromper. *ĕ bē! ăl ŏ ĕtè jŏlĭmē ărjwē, l' fīl, ĕd s'ăvwăr măryè ăvĕk sē mărĭœ̃ : ĭl ĕ tădĭ rŏst.*

‡ *ărkăœ*, +, action de rechercher pour trouver quelqu'un ou quelque chose. *ĕjˢ sŭt ă l'ărkăœ d'ē rătĕ.* — *ĕœ fĭœ̃ ăĭ lŏ, fŏ tădĭ ĕt ă sn ărkăœ.* Employé dans ce sens à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărœĕrœ*. — Absolument : *ĕt tădĭ ă l'ărkăœ*, +, ne jamais savoir exactement où se tiennent les objets dont on peut avoir besoin, être toujours obligé de *kăœ̃* et d'*ărkăœ̃* ce qui vous est nécessaire. On dit également, dans la même acception : *ĕt tădĭ ăl kăœ.*

‡ *ărkăœ̃*, +, chasser, éloigner *(kăœ̃)* de nouveau.

‡ *ărkăœ̃*, +, rechercher; chercher *(kăœ̃)* de nouveau. Voir *ărœĕrœ̃*.

‡ *ărkăœĭnĕ*, +, *kăœĭnĕ* de nouveau. Voir *ărœăsĭnĕ*.

ărkād, +, arcade.

‡ *ărkăfăyĕ*, +, *kăfăyĕ* de nouveau.

ărkălī, +, alcali. Voir *ălkălī*.

‡ *ărkălŏdĕ*, +, *kălŏdĕ* de nouveau. Même sign., *ărdvĭzĕ*, *ărbăvĭyĕ*.

‡ *ărkăpĕ*, +, remettre des *kāp*. *ărkăpĕ ō twĕ. ăn kmĭnĕy.*

‡ *ărkăpĭyĕ (s')*, +, *s' kăpĭyĕ* de nouveau.

‡ *ărkărkŭlĕ*, +, calculer *(kărkŭlĕ)* de nouveau. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărkălkŭlĕ*.

‡ *ărkărpētĕ*, +, *kărpētĕ* de nouveau.

‡ *ărkăryĕ*, +, charrier *(kăryĕ)* de nouveau. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărœăryĕ*.

‡ *ărkătrĕ*, +, châtrer *(kătrĕ)* de nouveau. *ŏ frĕt byē d'ărkătrĕ vŭ mŭrĕl, ĭ vărwĕ pŭ d' brāk.* Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărœătrĕ*. — Au fig., raccommoder grossièrement; ne se dit qu'en parlant d'une étoffe ou d'un vêtement. *ō kŏtrō ărkătrĕy.*

‡ *ărkătrār*, +, f., raccommodage fait à un vêtement ou à une étoffe quelconque. *ĕm mărōn ăl ĕrwĕ bzwē d'ăn ărkătrār.* — Se prend souvent en mauvaise part et signifie alors couture grossière, raccommodage exécuté tant bien que mal. *ē fĕjā ăn ărkătrār ă mē kărăkŏ, ŏă tărŏ tădĭ byē dŭsk'ăl dĕjăněy; ădā j'ĕl l'ărfrè myā.*

‡ *ărkătăyĕ*, +; voir *ărdĕkătăyĕ*.

‡ *ărkăyătĕ*, caillouter de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărkăyŏtĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărkāj*, +, rechange. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărœāj*.

‡ *ărkājĕ*, +, changer *(kājĕ)* de nouveau. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărœājĕ*.

ărk-ā-syĕl, +, arc-en-ciel. Les vieilles personnes le nomment *ărk ĕd sē-mĭœĕ*.

CHANSON

trouvée sur la feuille de garde d'un exemplaire de « L'ortografe françoise » (fin du XVIIe siècle), dont le titre est enlevé, et qui a appartenu à Jean-Baptiste Libessart, d'Herlin-le-Sec, lequel vivait au commencement de ce siècle.

I. Orthographe du copiste.

1. Ch'etoe un dimenche au matin
Ej men aloe deu men gardin
Toute décavelée
Aveuc men cotron deu men cu
Et mes cauche avalées.

2. Ej ni fut point sitot entré
Que vlo che gro guillot qui vien
D'enne rude vitesse
Ein m' dijant m'n ami margot
Ch'est qui faut que j' te bage.

3. Enne vien point chi a l'apoi d'mi
Parce j' te dirai gros guillot
Eq té me met en coler
Ej té barrai m main a bagé
Padsus ten ravisoir.

4. Gro guillot fut bien avuri
De s' vir einsin rétanpi
Par enne jonne fille.
Ah si qu'ol leret vu tranné
I n'avoe point prés d' rire.

5. Mais men pere y est acouru
In m' digeant j'emai chi que foere
D' tout vos devisache.
J' veus que vous et gros guillot
Ensanne os marieche

6. Mi d' gro guillot je n' veus point
Jerois pus quer ch gro maturin
Qu'il o enne vaque
Deus pourchaus enne mesure ed terre
Et pis 6 glaine pondoir.

II. Transcription en patois actuel d'Herlin-le-Sec (3 kilomètres de Saint-Pol) et traduction française.

ɛ ɛ̃tuɛ̀ ɔ̃ dĭmɛ̃ɛ ɔ̃ mătāɔ̃
ɛ̃j m'ɛ̃n ăluɛ̀ dē mē gărdāɔ̃,
tăt dɛ̃kăvlɛ̀,
ăvàk mɛ̃ kɔ̃trō dē mɛ̃ kā
ɛ̃ mɛ̃ kɛ̃ɔ̃ ăvàlɛ̀.

C'était un dimanche au matin,
Je m'en allais dans mon jardin,
Toute échevelée,
Avec mon jupon dans mon derrière[1]
Et mes bas descendus.

ɛ̃j n'ĭ fŭ puāɔ̃ sĭtɔ̃ ɛ̃trɛ̀
ɛ̃k vlɔ̃ ɛ'grɔ̃ gĭlɔ̃ kĭ vɛ̃
d'ɛ̃n rŭd vĭtɛ̀s,
ɛ̃ m'dĭjɔ̃ : mn ămĭ mărgɔ̃,
ɛ'ɛ̃ k'ĭ fɛ̀ɔ̃ k'ɛ̃j tɛ̃ bàʃ!

Je n'y fus pas sitôt entrée
Que voilà ce gros Guillot qui vient
D'une grande vitesse,
En me disant : Mon amie Margot
C'est qu'il faut que je te baise !

ɛ̃n vyɛ̃ puāɔ̃ ɛĭ ă l'ăpuɛ̀ d'mī,
păs ɛ̃j tɛ̃ dĭrɛ̀, grɔ̃ gĭlɔ̃,
ɛ̃k t'ɛ̃m mɛ̃ ɛ̃ kɔ̃lɛ̀r;
ɛ̃j tɛ̃ bărɛ̀ m'māɔ̃ ă băjɛ̃
pă dsŭ tɛ̃ răvĭzwàr.

Ne viens pas ici auprès de moi,
Parce (que) je te dirai : Gros Guillot,
Que tu me mets en colère;
Je te donnerai ma main à baiser
Sur ton visage[2].

grɔ̃ gĭlɔ̃ fŭ byɛ̃n ăvŭrī
d'ɛ̃s vĭr ɛ̃sāɔ̃ rɛ̃tăpɛ̀[3]
păr ɛ̃n jɔ̃n fĭl.
ā! sĭ k'ɔ̃-l l'ɛ̃rɛ̀t vŭ trɛ̃nɛ̃!
ĭ n'àuɛ̀ puāɔ̃ prɛ̃ d'rīr.

Gros Guillot fut bien ahuri
De se voir ainsi remis à place
Par une jeune fille.
Ah! si que vous l'aviez vu trembler!
Il n'avait pas envie de rire.

mɛ̃ mɛ̀ pèr ĭl ɛ̃t ăkărā,
ɛ̃ m'dĭjɔ̃ : j'ɛ̃n n'aɛ̀ ɛĭ k'fɛ̀r
d'tă vŭ dvĭzàʃ;
ɛ̃j'vă k'vŭ ɛ̃ pĭ ɛ'grɔ̃ gĭlɔ̃
ɛ̃sɛ̃n ɔ̃ s'mŭrĭɛ̀ɛ.

Mais mon père il est accouru,
En me disant : Je n'en ai ici que faire
De tous vos bavardages;
Je veux que vous et puis ce gros Guillot
Ensemble vous vous mariiez.

mī, d'ĕ̃ɛ̃ grŏ̃ ɡĭlŏ̃ j'ĕ̃n vĕ̃ pŭrāɛ̃;	Moi, de ce gros Guillot je ne veux pas,
j'ĕ̃rŭaɛ̃ pŭ kĕ̃r ɛ̃'grŏ̃ mŭtŭrāɛ̃	J'aurais plus cher ce gros Mathurin
k'ĭl ŏ̃ ĕn vĕ̃k,	Qu'il a une vache,
dĕ̃ pŭrɛɛ̃ɛ̃w, ĕn mĕ̃zŭr ĕd tĕ̃r,	Deux pourceaux, une mesure de terre
ŏ̃ pĭ sĭ ɡlĕ̃n pōdwĕ̃r.	Et puis six poules pondeuses.

[1] On dit de même : ne pas avoir de souliers à se mettre *dans les pieds*, etc. || [2] C'est-à-dire : Je te donnerai un soufflet. || [3] Sens figuré ; *rĕ̃tāpaĕ̃* (à Saint-Pol ville, *rĕ̃tāpĕ̃y)* signifie remis debout, remis sur pied.

E. Edmont.

UNE SCÈNE

DE L'ANCIEN CARNAVAL DE SAINT-POL

Le Carnaval de Saint-Pol, autrefois si connu par ses excentricités et ses brutales joyeusetés, avait, avant la mise en vigueur des règlements de police actuels, un caractère tout particulier d'originalité qui le distinguait essentiellement du carnaval observé dans les autres localités de la région.

Durant trois et même quatre jours, les rues et les places de notre petite ville étaient bondées de masques et de curieux, dont les cris de joie, les hurlements, les vociférations et les applaudissements frénétiques retentissaient bruyamment, accompagnés partout de l'air saint-polois traditionnel.

Il serait impossible d'évaluer tout ce qui se dépensait, pendant les jours gras, d'argent, de bière, de vin et de santé; le total des toux, pleurésies et courbatures, des yeux pochés, des membres démis ou foulés, ne serait pas moins effrayant, car, ce que l'on ne voyait nulle part au monde qu'à Saint-Pol, c'est que tous les masques avaient la liberté de courir après les spectateurs, et de les fouetter, de les poudrer, de les battre, en un mot de les rosser autant qu'ils voulaient. Cette folie rageuse de la mascarade saint-poloise stupéfiait les voyageurs qui en étaient témoins et faisait à nos ancêtres une réputation de féroce brutalité. Mais les gens du pays trouvaient ce *plaisir* tout naturel, et lorsqu'en leur en parlant on manifestait quelque surprise, ils étaient on ne peut plus étonnés de l'étonnement qu'ils causaient.

Peut-être un jour décrirons-nous avec quelque détail les extravagantes bouffonneries et les désopilantes parades dont se délectaient nos bons et joyeux ancêtres; bornons-nous aujourd'hui à raconter de notre mieux une

scène des plus gauloises de ce Carnaval du temps jadis, scène qui s'est passée il y a quelque cinquante ans, et dont la plupart des acteurs sont encore existants.

PREMIER TABLEAU

L'estaminet *Tintin*, sur la Grand'Place; à droite, la brasserie de Walle; à gauche, la rue des Procureurs et l'impasse des Lavoirs; le long des maisons, un décuple rang de femmes et de jeunes filles *dĕvălĕ* (descendues) des quatre faubourgs; dans les rues, nombre de curieux qu'intriguent une foule de masques.

La scène se passe le Mardi-gras. — Il est quatre heures du soir.

Précédés d'un *răklò d' bŏyòw* (ménétrier), une bande de *gărwōnāl* (garçonnets quelque peu émancipés) déguisés en *sălŏ* (masques vêtus d'un déguisement malpropre), *dĕvălā* du faubourg de Béthune, arrivent devant le cabaret *Tintin;* ils sont armés de vessie, de martinets, de *kăwār* (fouets), de seringues, de *săk ă pār* (sacs à poudre) et de *rămō* (balais).

Tout en agaçant, fouettant, *bŭkā* (frappant), seringuant et *rămōnā* (balayant, ou plutôt donnant des coups de balai) spectateurs et spectatrices, ils sautent et dansent, en chantant sur l'air traditionnel, avec accompagnement du *krē-krō* (violon) :

ā! w'ĕ l'kărnăvāl!	Ah! c'est le Carnaval!
dvā d'ălĕr ŏ bāl,	Avant d'aller au bal,
fò năz ăbăyĕ	Faut nous amuser
ĕ pĭ kòr byē năz ĕgĕyĕ!	Et puis encore bien nous égayer!

POLYTE, *l'un d'eux* (HIPPOLYTE CHATEL).

ŏ kărnăvăl, păr ĭwī,	Au Carnaval, par ici,
ōn ŏ grămē d'plĕzī :	On a beaucoup de plaisir :
ō pĕ rămōnĕ	On peut balayer
tŭ wĕ jē ĕ lĕ wĕrēgĕ,	Tous les gens et les seringuer,
ĕ lĕ rădētĕ,	Et les jeter par terre,
ĕ lĕz ărlŭkĕ,	Et les rosser,
ĕ pĭ lĕ pădrĕ	Et puis les poudrer
ĕ lŭ fĕr dĕ gărtyĕ,	Et leur faire des jarretières[1]

[1] *gărtyĕ*, s. m., marque laissée sur la jambe par un coup de fouet vigoureusement appliqué.

tăpĕ̃ dsŭ lŏ̃ dŏ̃,	Frapper sur leur dos,
n'ē vŏ̃-tŭ n'ē vlŏ̃!	En veux-tu en voilà !
tu ɛŏ ɛ'ĕ̃, mz ămī,	Tout cela, c'est, mes amis,
ĕ ɛă srŏ̃ ɛī tădĭ părmī!	Et cela sera ici toujours permis.

LE CHŒUR.

ā! ɛ'ĕ̃ l'kărnăvāl! etc.

Entendant le vacarme produit par les chants, les coups de vessies et de *kăɛwār,* les applaudissements des spectateurs et les cris de joyeux effroi des spectatrices, une dizaine de consommateurs sortent à la hâte de chez *Tintin.*

Ce sont d'anciens amateurs, des *masques en retraite*, comme on les nommait à cette époque : Major (Charles Fromentel), Colas (Nicolas Bigand), *ɛ' mărĭɛŏ̃* (..... Ansart), *grŏs-tĭt* (César Collier, dit aussi *kărăbŏ̃*), etc., tiennent une longue chaine avec laquelle ils cherchent à envelopper la troupe de *sălŏ̃*, qui ne sont pour la plupart que de tout jeunes gens.

Les cris : *ă l'yŏ̃w! ă l'yŏ̃w! ăɛ gāf! ăɛ gāf!*[1] retentissent, vociférés par les *pratiques* de *Tintin.*

Les *gărɛōnăl* se défendent. Ils se démènent et frappent à tour de bras sur leurs assaillants.

Mais, vains efforts... ; la *chaine* traditionnelle les entoure, et à la grande joie des badauds, les ex-*rămōyé* (masques armés de *rămō)* les poussent dans la ruelle des Lavoirs.

Arrivés sur le bord de la Ternoise, escortés par la foule avide de voir et d'applaudir, la chaine est déroulée, et nos *sălŏ̃* sont *délicatement* jetés à l'eau. peu profonde, à la vérité, en cet endroit, mais en quantité suffisante pour les gratifier d'un bain plus que complet et tout à fait hors de saison.

Les ex-masques retournent *ămō* (chez) *Tintin.*

DEUXIÈME TABLEAU

L'impasse des Lavoirs; dans le fond et à gauche, la Ternoise coulant limpide et claire; au bord de l'eau et contre la muraille de droite, une petite loge servant de ... *water-closet.*

Nos masques sortent de la rivière tout ruisselants.

---

[1] A l'eau! à l'eau! au gouffre! au gouffre!

Furieux de s'être ainsi laissés traiter, ils tiennent conseil :

pŏlūt. — ăwī! ĕdvā k'ĕd
nă rĕœŭœ, ă mn ĭdèy, fŏ k'ŏ
s'ărvājœ! mī, œ'ĕ
sărtă ă măjòr ĕk j'ē vĕ!

HIPPOLYTE. — Oui! avant que de nous sécher, à mon idée, faut que nous nous revanchions! Moi, c'est surtout à Major que j'en veux!

œăl. — ĕkmē k'
ŏ frō?

CHARLES (L***). — Comment que nous ferons?

pŏlūt. — ĕkmē k'ŏ
frō? j'ĕl sĕ pŏ kòr, ĕkmē
k'ŏ frō, mĕ ŏ frō
tădĭ kŏt kòs! œŏ, œ'ĕ sòr!

HIPPOLYTE. — Comment que nous ferons? Je le sais pas encore, comment que nous ferons, mais nous ferons toujours quelque chose! Cela, c'est sûr!

Apercevant la petite loge sus désignée et la montrant du doigt :

bĕ! l'vlŏ œŏ k'ŏ frō!

Tenez! le voilà ce que nous ferons!

Jubilant et se frottant les mains encore humides :

ŏz ătō rīr, œĕ kŏmărăt ; ĕ
găr ă tī, măjòr!

Nous allons rire, ces camarades ; et gare à toi, Major!

Mystérieusement et à demi-voix :

ŏ vĕyĕ byē œèl tywār lă-bŏ dē
œ'kŭœ ; ĭ dwè y'ăvwărĕddē ăv kărtò
ăl zyèp ă mĭtā
plē d'brē. ălĕ ăv mŏlĕ
m'ĕl kèr.

Vous voyez bien ce privé là-bas dans ce coin ; il doit y avoir dedans un quart *(de tonne)* au savon (mou) à moitié plein de matière fécale. Allez un peu me le chercher.

Deux compagnons vont chercher le dit tonnelet et viennent le déposer aux pieds de Polyte.

pŏlūt :

y'ēn ŏ ăsĕ, mz ămī, par œŏ
k'ĕj vĕ n'ē fèr! văz òt pèrnĕ
tă dăœètmē œ' kărtòm,
ĕ sĭ k'ŏ m'ĕl mĕtĕ byē
d'ăplō œ'kŭ sŭ m' tèt.

HIPPOLYTE (regardant dedans).

Il y en a assez, mes amis, pour ce que je veux en faire! Vous autres, prenez tout très doucement ce quart (de tonne), et ainsi que vous me le mettez[1] bien d'aplomb ce fond sur ma tête.

[1] Le sens est : Et qu'ainsi vous me le mettiez bien d'aplomb sur la tête.

œăl, vivement. — *œ'ĕ œŏ!*
œ'ĕ œŏ! j'vœ̃ l'ēfĭlār!
kŏ plĕzī!

CHARLES, *vivement.* — C'est cela!
C'est cela! Je vois *ce que vous voulez faire.* Quel plaisir!

Le petit baril est doucement hissé et placé *commodément* sur la tête de Polyte, lequel, le soutenant des deux mains, esquisse un rigodon, d'un caractère peu gracieux à la vérité, mais qui n'en a pas moins son cachet et surtout son... parfum!

pŏlīt. — lā! kōm œŏ!
œă l'ĕ! ălōz-ī!

HIPPOLYTE. — Là! comme cela! cela y est! Allons-y!

La bande joyeuse, quoique trempée jusqu'aux os, retourne, chantant et sautant, en face de l'estaminet *Tintin*.

TOUS, *en chœur :*

ā! œ'ĕ l' kărnăvāl!
dvā d'ălĕr ŏ bāl,
fŏ năz ăbāyĕ
ĕ pĭ kŏr byē năz ĕgĕyĕ!

Ah! c'est le Carnaval!
Avant d'aller au bal,
Faut nous amuser
Et puis encore bien nous égayer!

TROISIÈME TABLEAU

Polyte, toujours dansant, le karto *sur la tête :*

ŏ s'ēn ălō, mĕz ămī,
ăvœăr kŏr pŭ d' plĕzī,
grămē pŭ k'ŏrē.
kā k'ŏ tăpōm ĕdsŭ œĕ jē!
j'm'ē vŏ vă fĕr vīr,
œ'ĕ pœ̃ tăt d'ĕl dīr,
ōn kŏs k'ă sē-pŏ
d'lōtā ōn ē rĭrŏ!
măjŏr, găr ă tī!
jămĕ, dē tă t' vī,
jămĕ tĕ n'ĕrŏ
mĭ su t' tĕt ĕd pōmăd' kōm œŏ!

Nous nous en allons, mes amis,
Avoir encore plus de plaisir,
Beaucoup plus que tout à l'heure,
Quand que nous frappions sur les gens!
Je m'en vais vous faire voir,
C'est pas tout de le dire,
Une chose qu'à Saint-Pol
De longtemps on en rira!
Major, gare à toi!
Jamais dans toute ta vie,
Jamais tu n'auras
Mis sur ta tête de pommade comme cela!

LE CHŒUR

ā! œ'ĕ l' kărnăvāl! etc.

Major, sortant précipitamment, suivi de ses amis.

kœ̀ k' œ'ĕ? kœ̀ k'œ'ĕ?	Quoi que c'est? Quoi que c'est?
œ'ĕ kŏr œĕ lŏ? ă l'yŏw! ă l'yŏw!	C'est encore ceux-là? A l'eau! à l'eau!

grŏs-tèt et les autres — GROSSE-TÊTE.

ăwī! œă lz ărĕ! ă l'yŏw!	Oui! ce les r'est! A l'eau!
ă l'yŏw!	A l'eau!

Măjŏr et *œ' mărĭœŏ*, cherchant à renouveler la scène de tout à l'heure.

ăœ găf!	Au gouffre!
ăœ găf! ă l'yŏw! ă l'yŏw!	Au gouffre! A l'eau! A l'eau!

ĕtădĭ œŏ (pendant cela), nos *sălŏ* entourent les ex-masques; ils les houspillent et les rossent consciencieusement et vigoureusement selon la louable coutume de l'époque, et attirant sur quelques-uns d'entre eux toute l'attention de *Major*, manœuvrent de manière à le faire arriver bien en face de *Polyte*.

Alors celui-ci, l'*ĕyā ă bèl*[1], profite de son inattention momentanée, pour lui faire basculer sur la tête le tonnelet en question, dont l'ouverture le coiffe de la belle façon, et dont le contenu odoriférant et demi-liquide le badigeonne et le parfume de la tête aux pieds.

ĕkĭœūr (éclaboussures)!!!... lărĭnĕy (bouffées de mauvaises odeurs)!!!...

Trépignements! Applaudissements énergiques et redoublés des curieux, lesquels, malgré la jubilation qu'ils éprouvent à la vue d'un spectacle aussi imprévu qu'*affriolant*, cherchent à reculer, chassés qu'ils sont du lieu de la scène par les éclaboussures et par l'odeur qu'exhale la matière répandue et *gĭlā (coulant)* le long des vêtements de l'infortuné *Major*.

Le reste se devine.

Ce Polyte avait une prédilection marquée pour les rôles à *ĕkĭœūr*. Il s'avisa un jour de munir d'un double fond solidement assujetti, un vieux chapeau à haute forme presque tombé en ruines, et de remplir de *brẽ*,

[1] Voyant que Major se trouve assez près de lui et convenablement placé pour l'exécution de son dessein.

préalablement délayé avec un peu d'eau, l'espace ménagé entre les deux fonds du chapeau. Puis, après avoir endossé un costume de circonstance, le moins propre possible, cela va sans dire, il se coiffa de cet armet d'un nouveau genre. Il se rendit ensuite, dansant et gesticulant, dans le cabaret d'*ĕœ bărârœ̈ (Guislain Jacquart)*. A peine est-il entré que les consommateurs crient haro sur l'intrus, dont le déguisement exhalait l'odeur que l'on devine. L'un d'eux, plus entreprenant, monte sur le *brŏkrĕ̈ d'ŏ̃n kăyèl (bâton* ou *barre d'une chaise)*, lève le bras, et du plat de la main, applique sur le *gibus* de Polyte le plus beau *sē-sā* [1] que l'on puisse imaginer.

L'effet produit fut un vrai coup de théâtre : la coiffure de Polyte éclata comme un obus, et son contenu *ĕkĭœă (jaillit)* dans toutes les directions. Les buveurs eurent du *brē* sur leurs visages et sur leurs vêtements ; les *œop (pintes)* et les tasses de café en furent remplies ; le plafond, les murs et les tableaux de la salle d'estaminet en furent couverts. Bref, ce fut un arrosage général. *ĕœ bărârœ̈* tempêtait, les consommateurs juraient et sacraient ; Polyte seul jouissait de son triomphe et riait à *măron dĕblăkĕ̈ (culotte déboutonnée)*. Tout naturellement il s'enfuit à la hâte, laissant le cabaretier et ses clients se débarbouiller tout à leur aise.

E. Edmont.

FRAGMENT DE SERMON

(WAVRANS, 5 KIL. DE SAINT-POL)

ĕdvōā k' j'ărmĕœ ĕl bwē dyū,
fŏ k'ĕj vă dĭj tă vă vĕrĭtaĕ̈
păr k'ĭl l'ētœ-ĕ̈ myū. ŏ̃ săvĕ̈
byē k'ŏrāē ĕj săt ărvnă
d'ărŏ ăvĕk ĕ̃ byŏ̃ grŏ̃ lĭĕ, ĕk
j'ăvœaĕ̈ ăkătaĕ̈ d'ĕmn ărjē păr
văz ēstrăĭr grămē myă k'ĕdvōā,
ĕ j'ăvœaĕ̈ dē mn ĭdaĕ̈ k'ŏ̃ srĕt
tărtăs ĕvnū păr ăkătĕ̈ l' părŏl d'ĕœ
bwē dyū. ā ! j'ĕ̃ kĕ̈ d' mē ĕœ,

Avant que je remette le bon Dieu, faut que je vous dise toutes vos vérités pour qu'il l'entende mieux. Vous savez bien que tout à l'heure je suis revenu d'Arras avec un beau gros livre, que j'avais acheté de mon argent pour vous instruire beaucoup mieux qu'aup[1], et j'avais dans mon idée que vous seriez tous venus pour écouter la parole de ce bon Dieu. Ah ! j'en tombe de mon haut,

[1] Coup appliqué sur un chapeau avec la main ouverte, autrement dit renfoncement *(rēfōsmē)*.

j'ẽ kẽ d' mẽ œ̃ ẽd vĭr tā d'
kăyèl ĭtīd' ẽ pĭ sĭ pè d'jẽ k'
œ̃ ŏtăr ẽd mī! ẽj vwaè byẽ k'œ̃z
ōm ĭz ō pŭ kèr grămẽ
ă rĕstẽ dẽ œ̃' kăbărẽ ă bwăr dẽ
pēt, ă jŭẽ ă kărt ẽ pĭ krĭẽ :
« ătā! nō dẽ dyā! » k'ă m'ăkătẽ!
ẽj vwaè byẽ k'œ̃ fèm īz ō
pŭ kèr ă kălŏdẽ, ă băvĭyẽ, bwăr
dŭ kăfẽ, mèm dŭ brēdvẽ ẽ pĭ d'
l'ănī, k'ă byẽ dĭr lẽ kăplẽ! ẽj
vwaè byẽ k' œ̃ jōn ōm ẽ
œ̃ jōn fil ĭz ō pŭ kèr ălẽ
ăl dās ẽ pĭ ăprẽ œ̃ ẽs părmănẽ
păr dăryèr œ̃z aèy, ăl brăn ẽ
pĭ ŏ vèp, k'ă vnĭr ăvèk mĭ
kătẽ sălā! ẽ, bwẽ dyā! kwaè k'
œ̃'ẽ k'ĭz ĭ fō, păr dăryèr œ̃z
aèy? tŭ œ̃ jẽ l'sèt, œ̃
k'ĭz ĭ fō, ẽj n'aè pwẽ bzwẽ ōn
bŭk d'ẽl dĭr ĭœī.

j'en tombe de mon haut de voir tant de chaises vides et puis si peu de gens que cela autour de moi! Je vois bien que ces hommes ils ont plus cher[1] beaucoup à rester dans ce cabaret à boire des pintes, à jouer à cartes et puis crier : « Atout! nom de Dieu! » qu'à m'écouter! Je vois bien que ces femmes, elles ont plus cher à bavarder, à babiller, boire du café, même du brandevin et puis de l'anis, qu'à bien dire leur chapelet! Je vois bien que ces jeunes hommes et ces jeunes filles ils ont plus cher aller à la danse, et puis après cela se promener par derrière ces haies, à la brune et puis au soir, qu'à venir avec moi chanter salut! Et, bon Dieu! quoi que c'est qu'ils y font, par derrière ces haies? Tous ces gens le savent, ce qu'ils y font, je n'ai pas besoin une miette[2] de le dire ici.

Transcrit sous la dictée de Mme ***, de Wavrans.

M. l'abbé Loy, né à Fruges en 1817, desservant de la paroisse de Wavrans pendant plus de quarante années, et actuellement prêtre habitué à Saint-Pol, prêchait très souvent en patois, et toujours en improvisant. Avant sa nomination à la cure de Wavrans, en 1845 ou 1846, il avait été longtemps professeur au collège ecclésiastique de Saint-Pol; aussi est-il très connu dans cette ville, et pour entendre ses pittoresques sermons, beaucoup de personnes, d'amis surtout, aimaient à faire le voyage de Wavrans.

Quoique un peu libre d'allure et de parole, M. Loy est le meilleur homme du monde, et aussi le plus charitable : il donnerait aux pauvres jusqu'à son dernier centime. Il est d'ailleurs très regretté de la plupart de ses anciens paroissiens. Son dernier sermon patois fut prononcé, m'a-t-on assuré, le deuxième ou le troisième dimanche de septembre 1884. Il commençait ainsi :

[1] *ō pŭ kèr grămẽ* = aiment mieux, préfèrent.

[2] *buk*, petite parcelle, miette, atome. *pwẽ ōn buk* = pas du tout, nullement.

ɛ̆ɛ l'ănè ɛī, mɛ̆ frɛ̀r, ɛɛ̆ klòk
ĭ n' s'ăzrō pɛɛ̄ grămē ă sōnɛ̆ ɛɛ̆
bătēm, ɛ'ɛ̆ tă păɛē d'nè!

Cette année-ci, mes frères, ces cloches ne s'useront pas beaucoup à sonner ces baptêmes, c'est tout poussins de haie[1]!

A mon grand regret, je n'ai pu en avoir la suite.

E. Edmont.

CONTE

SAINT-POL (FAUBOURGS)

ăgătō ɛ' jĭɛà d'vyŏlō.

y' ăvwè àn fɛɛ̆ ō vyŭ jĭɛà
d'vyŏlō k'ō-l l'ăpĕlwè ăgătō,
k'ōn ŏ tădĭ dī k'ĭ rĕstwè
ă l'ĕtrè d'ĕl rŏlèt d'ĕɛ mŏlō
dèl fŏs. ɛ'ĕtwè lī ɛ'pŭ mĕyà
ɛĕrēɛà, kom ō dī, d'sē-
pŏ, ĕ pī, ɛ'ĕ pă ă dīr,
dŏ, ɛ'ĕ k' ɛĕ gărɛō ĕ pĭ kòr ɛĕ fĭl
d'ĕɛ tā lŏ ĭ n'ĕrwèt-tĕ pɛē dāsè
d' bō kòr sā lī. ɛ'ĕtwè ēn ōm
fē gèy, ĕ pĭ k'ĭ săvwè rŭdmē
byē ămŭzĕ sē mōd', pās
dō l'ĕtărdà d' ɛĕ kōtèrdās, ĭ
là răkōtwè tădĭ dĕ byà kōt,
ĕ sĭ là kātwè ălfwēkà dĕ bèl-ĕ
kāɛō.

àn fɛɛ̆, ō-l l'ăvwè vnŭ kèr
l'ĕtèy, là kŏk păr ŏ mɛɛ̆ d'jŭyé,
păr k'ĭ s'ē văɛ fèr dāsĕ ăl
mărygăj d'ō sēsyĕ d' măjèr. lī,

Agathon, ce joueur de violon.

Il y avait une fois un vieux joueur de violon qu'on l'appelait Agathon, qu'on a toujours dit qu'il demeurait à l'entrée de la ruelle de ce moulin de la Fosse. C'était lui ce plus meilleur ménétrier[1], comme on dit, de Saint-Pol, et puis, c'est pas à dire[2], c'est que ces garçons et puis ces filles de ce temps-là ils n'auraient pas dansé de bon cœur sans lui. C'était un homme très[3] gai, et puis qu'il savait très-fort bien amuser son monde, parce (que) dans l'intervalle de ces contredanses, il leur racontait toujours de beaux contes, et aussi leur chantait parfois de belles chansons.

Une fois, on l'avait venu chercher l'été, là quelque part au mois de juillet, pour qu'il s'en aille faire danser au mariage d'un fermier de Maizières. Lui,

[1] Enfant naturel, ayant en quelque sorte été couvé dans ou derrière les haies.

[1] Au propre, un *ɛĕrēɛà* est un ouvrier qui *ɛĕrēɛ*, c'est-à-dire, qui peigne du lin à l'aide d'un *ɛĕrē* (séran). Au fig. et par analogie, un ménétrier est aussi nommé *ɛĕrēɛà*, mais d'ordinaire ce terme n'est appliqué qu'à un mauvais musicien, à un *răklà d' bŏyà*; on l'emploie également en plaisantant, comme c'est le cas ici.

[2] *dŏ*, particule affirmative.

[3] Ou plutôt tout-à-fait gai.

kōm ĕd jās, ĭl ĕtwè bĕnăj ĕd
gāyĕ kăt sū, kōm ō dī; œă
fĕ k'ĭl ŏ ălè tŭ d' mème,
mărgrĕ k'ĭl ĕtwè vyū ĕ pĭ kòr k'ĭ
fĕjwè fòr măt œèl jărnè lŏ.
ō s'ŏ byē dĕvărtī, ōn ŏ dāsè fòr
ăvā dē l' nŭwī, ĕ pĭ kòr ōn ŏ
bĕvăyĕ ā mŏlĕ, ŏ săvĕ, kōm ă tŭ
œĕ mărgāj.
sŭ l' kŏ d'ăn ăr, vlŏ dō
ăgătō k'ĭl ărpărt păr sē-pŏ, ā
mŏlĕ brēdzēk. ŏ bŭ d'ăn ărèt
k'ĭl ăluè, ĭ s' dĭ ē lĭ mèm :
« vē nā dĕz ŏ! œ'ĕt-ĭ k'ĕj
sruè rōst? ĕj n'ărkānuè mĭ
pŭ dŭ k'œ'ĕ k'ĕj sū! »
œŏ, fē rōst, ĭl l'ĕtuè;
kū k'ĭ y'ĕruè k' tŭ j' vē k'ĭl
ăvuè bū. ĕ pī, pŭ l'brăntè k'ĭ
fĕjuè, ĭ s'ăvuè trōpè d' vŏyèt, sū
k'ĭ s'ĕn n'ăœ ăn bŭk ăpèrœū, ĕ pĭ
kòr ĭ s'trăvuè tŭt ŏ mĭtū d'
œĕ bŏ d'ăvèrdwē. ĕl bèl ĕn lĭvĭjā
puē, ĭ n'ĭ vĕyĕ puē gāt, ŏ s'
ĕmăjĭnĕ byē. ĕlpĭr ĕd tāt păr
lī, œ'ĕ k'ĭ mōtuè dĕ kātyŏ
d'ărnū, ĕ mèm k'ĭ kmēœuè ă
fèr dĕ bān-ĕz ĕklèr.
ĭ n' pāyuè săkòrdyĕ puē rĕstĕ lŏ!
œĕ lòw, kū mèm, ĭl l'ĕruèt
ĕtrānèy. pās, fŏ vŭ dīr,
y'ăvuè kòr grămē d' lòr
dē œ' tā lŏ. ĕkmē fèr? ĭl
ăvuè byò bŭzĕ, ăgătō, ĭ
n'ărĭvuè puē ă trŭvœăr ĕl mŏyē
d'ĕs tĭnĕ d' lŏ ăn būk.
tŭ d'ē kòw, vlŏ k'ĭl ăpèrœŭ ăn
lĕmyèrĕ dvā lī, ŏ luœ.
« y'ŏ lŏ păr sòr ā kărbōyĕ, ĕj
vuè lĭvĭr sē krŭœĕ, k'ĭ s' dī.

comme de juste, il était bien aise de gagner quatre sous, comme on dit; cela fait qu'il y est allé tout de même, quoiqu'il était âgé, et puis encore qu'il faisait fort étouffant cette journée-là. On s'est bien diverti, on a dansé fort tard dans la nuit, et puis encore on a bu un peu, vous savez, comme à tous ces mariages.

Sur le coup d'une heure, voilà donc Agathon qu'il repart pour Saint-Pol, un peu ivre. Au bout d'une petite heure qu'il marchait, il se dit en lui-même :

« Vingt noms des os! C'est-il que je serais ivre? Je ne reconnais pas du tout plus où c'est que je suis! »

Certes, complètement ivre, il l'était; quand il n'y aurait que tout ce vin qu'il avait bu. Et, puis, par l'obscurité qu'il faisait, il s'était trompé de sentier, sans qu'il s'en fût nullement aperçu, et puis encore il se trouvait tout au milieu de ces bois d'Averdoingt. La lune ne luisant pas, il n'y voyait pas goutte, vous vous imaginez bien. Le pis de tout pour lui, c'est qu'il montait des morceaux d'orage, et même qu'il commençait à faire de bons éclairs.

Il ne pouvait sacredieu pas rester là! Ces loups, quand même, ils l'auraient étranglé, parce (que), faut vous dire, il y avait encore beaucoup de loups dans ce temps-là. Comment faire? Il avait beau réfléchir, Agathon, il n'arrivait pas à trouver le moyen de se tirer de là du tout.

Tout à coup, voilà qu'il aperçoit une lumière devant lui, au loin.

« Il y a là pour sûr un charbonnier, je vois luire sa (petite) lampe, qu'il se dit.

— āwī, mĕ..., k'ĭ s'ārdĭ ā̃ mōmē āprĕ, ɕ'ĕ pĕtèt ȧ̀n fārèl, k'ă m'mārwè ō n' sĕ dū! fò vĭr ā̃ mŏlĕ. »

n'ōpèɕ : ă tăt ăzār, ĭ vŏ tă drwĕ ă ɕèl klèrtèy. ăl vnwèy d'ē byò grā kătyòk'ĭ n' kōnĭɕwè pwē : ō fĕjwè dèl mŭzĭk ĕddē, ĕ pĭ kòr ĭ vĕywè pār ɕĕ fārnèt dĕ mŭs ĕd jē dāsĕ.

vĕyā ɕó, ăgătō ĭ s' răpŭr ā̃ mŏlĕ.

« sĭ k' ɕ'ĕt ā̃ mārygăʃ k'ĭ y'ŏ lŏ, k'ĭ s' dī, ɕă m'ŏ l'ĕr rŭdmē d'ĕt ē byò mārygăʃ! dū dyāp k'ĕʃ sŭ byē ɕī? j'ĕn kōnwè pwē ȧ̀n bŭk sȧ̀lmē ɕ' kătyò lŏ, mī! bèy! j' m'ē vŏ tădĭ rĭskĕ d'ētrĕ. ĕ pī, kĭ k' ɕ'ĕ kĭ sĕ, j' pŏrè pĕtèt jŭvĕ lŏ ȧ̀n dās ŭ dȧ̀ü! »

ĭl ȧ̀v ɕèl pòrt ĕ pĭ ĭl ēt.

« ĕ kĭ k' ɕ'ĕ ɕ' mèt ĭɕī? k'ĭ krīy.

— ĕɕ mèt ĭɕī, ɕ'ĕ mī! k'ĭ lĭ dĭ ē s'ăvāɕā ē byò māsyăr ăvȧ̀k ȧ̀n bèl kăsāk. ĕ kwè k' ɕ'ĕ k'ŏ vŏlĕ?

— ĕʃ m'ē vŏ vă dīr, ĕɕ mèt, ĕs sŭ jŭvò d' vyŏlō d' mē mĕtyĕ, ĕ pĭ kòr, ēn ărvĕnā d' mājèr, j'ĕm sŭ nō dĕz ŏ pārdū. ɕă srwèt-ĭ vă dĕrājĕ k' j'ĕm mèɕ ā̃ mŏlĕ ŏ kwè ĭɕī, pŭr lĕɕĕ pāsĕ ɕ' l'ārnā, ă tă l' mwē?

— nă fĕ, ɕă pŏ tă d' mèm ĕs fèr. bĕ! ētrĕ lŏ dē ɕèl plāɕ. »

— Oui, mais..., qu'il se redit un moment après, c'est peut-être un feu follet qu'il me mènerait on ne sait où! Faut voir un peu. »

N'importe; à tout hasard, il va tout droit à cette clarté. Elle venait d'un beau grand château qu'il ne connaissait pas : on faisait de la musique dedans, et puis encore il voyait par ces fenêtres des masses de gens danser.

Voyant cela, Agathon il se remet un peu.

« Si que c'est un mariage qu'il y a là, qu'il se dit, cela m'a l'air très fort d'être un beau mariage! Où diable que je suis bien ici? Je ne connais pas du tout seulement ce château-là, moi! Ma foi[1]! je m'en vais toujours risquer d'entrer. Et puis, qui que c'est qui sait, je pourrai peut-être jouer là une danse ou deux! »

Il ouvre la porte et puis il y entre.

« Et qui que c'est ce maître ici? qu'il crie.

— Ce maître ici, c'est moi! » qu'il lui dit, en s'avançant, un beau monsieur avec une belle casaque[2]. « Et quoi que c'est que vous voulez?

— Je m'en vais vous dire, ce maître, je suis joueur de violon de mon métier, et puis encore, en revenant de Maizières, je me suis, nom des os, perdu. Ce serait-il vous déranger que je me mette un peu à l'abri, ici, pour laisser passer cet orage, à tout le moins?

— Non pas, cela peut tout de même se faire. Tenez! entrez là dans cette place. »

[1] L'interjection *bèy!* n'a pas de signification précise; elle est très usitée à Saint-Pol et dans les environs.

[2] Habit d'homme, quelle qu'en soit la forme.

ăgătō ĭl ēt dē l' plăœ dŭ
k'ō dāswèy.

« œ'ĕ pă tŭ œō, mēn ōm,
k'ĭl ărdĭ œ' mōsyœ̀w, pĭsk'ŏz
ĕ̀t jwæ̀ d' vyŏlō. ŏ s'ēn ălĕ
œ̃ mŏlĕ fèr dāsĕ tŭ mĕ jē. œă
văz ărēj-t'ĭ?

— sĭ k' œă m'ărēj, ĕœ mèt! œ'ĕ
k'œă m'ărēj rŭdmē
byē, ŏ kōtrèl! j'ŏswè mòr pwē vŭ-l
l'ĕdmādĕ. »

ădō, dsŭ œō, nŭ ōm ĭ s' mĕ
ē mzăr d'ăkòrdĕ sē vyŏlō. mĕ.
păr mălfèr, ĭl ăvwè părdŭ sn ăræĕ.
ăræw k'ē vărlĕ-n y'ăpòrt
œ̃, sŭr œ̃ sèn ĕd sē mèt.

ăgătō ĭ s'ē vŏ dō păr ĕs
mèt ăvàrk œĕ mŭzĭsyē.

« ĭ vĕrō œ̃ ptĭ mŏlĕ, k'ĭ s' dī,
s'ĭ sèt-tĕ jüĕ kōm mī, œĕ lŏ! »

mĕ, sŭ l' mŏmē d' mèt sē
pyĕ sŭ l' prèmyĕ păsĕ d'ĕœ
l'ărdāj, ĭ sē sĕ kăvœ̃ s' drĕœĕ
sŭ s' tèt! ĭ lĭ păs œ̃ frĭœō!...
vlŏ l' pĕrèn k'ă lĭ prē, ĕ sĭ-n
n'ĕ tŭ prĕ d'ē kèr pămèy!...

kwè k' œ'ĕ-n n'ĕ k'ī vĕywè lŏ,
dō!

ĭ vĕywè lŏ dvā lī, ĕ sĭ blā
k'œ̃ lēœŏ, œ̃ vyŭ jüœ̃ d' vyŏlō
k'ĭ y'ăvwè pŭ d' vēt ā k'ĭl ĕtwè
dĕfœ̃ktèy!

ĕ ĭ y'ŏ pwē ă dīr, œ'ĕtwè byē lī,
dŏ, œ'ĕtwè byē œ' vyŭ pèr trăskē,
ĕœtĭ-lŏ kĭ l' ăvwè lĭ mèm sĭ byēn
ăprē ŭ jüĕ!

Agathon, il entre dans la place où qu'on dansait.

« C'est pas tout cela, mon homme, qu'il lui redit ce monsieur, puisque vous êtes joueur de violon, vous vous en allez un peu faire danser tous mes gens. Cela vous arrange-t-il?

— Si cela m'arrange, ce maître! C'est que cela m'arrange excessivement bien, au contraire! J'osais[1] pas vous le demander. »

Alors, sur cela, notre homme se met en mesure d'accorder son violon. Mais, par malheur, il avait perdu son archet. Heureusement qu'un valet lui en apporte un, sur un signe de son maître.

Agathon, il s'en va donc pour se mettre avec ces musiciens.

« Ils verront un petit peu, qu'il se dit, s'ils savent jouer comme moi, ceux-là! »

Mais, sur le moment de mettre son pied sur le premier degré de cette estrade, il sent ses cheveux se dresser sur sa tête! Il lui passe un frisson!... Voilà la peur qui lui prend, et aussi il en est tout près d'en tomber pâmé!...

Quoi que c'en est qu'il voyait là, donc?

Il voyait là devant lui, et aussi blanc qu'un linceul, un vieux joueur de violon qu'il y avait plus de vingt ans qu'il était mort!

Et il n'y a pas à dire, c'était bien lui[2], c'était bien ce vieux père Troussequin, celui-là qui lui avait lui-même si bien appris à jouer!

---

[1] *mòr*, affirmation sans signification précise, donnant plus d'énergie à ce que l'on veut dire.

[2] *dŏ*, particule affirmative.

« ĕdŭ k' ɐ'ĕ̃ dõ k'ĕ̃s sũ? k'ĭ s'ĕsklãm ăgãtõ. bõ dyũ! sẽt vyèrj! dĭvẽ jẽzũ! wărdĕ̃-mĕ̃ ɐĭ d' tă mõ! »

ĕ̃ pĭ s'ĭ fĕ̃ : õ nõ dŭ pèr.

ĭ n'ăvɐ̃è sèlmẽ põ kòr fĕ̃nĭ d' dĭr : ămèn, ĕk mŭzĭsyẽ, jẽ ĕ̃ kãtyõw. tŭ ɐõ ɐ'ĕtwè ẽvòltèy, ĕ̃ pĭ k' ɐã ŏ lĕɐĕ̃ dẽ l'èr kòm ẽ sẽtĭmẽ d' sãf, k'ĕɐ pòĕ̃ ăgãtõ ĕn n'ĕtwè kòr fĕ̃p dŭ kõw.

ĕl lĕdmẽ ăl pĭkèt dŭ jãr, dòr kărtõ d' kãtràn, k'ĭz ĕtèt ẽvwè dẽ ɐĕ̃ kã ăvòk lŏ gyõ, ĭ trèvt ăgãtõ rĕtrĭhĕ̃ d' tă sẽ lõ ăl jŭstĭs d'èrlẽ. ĭ dòrmɐè ăl pyĕ̃ d'ŏn pŏtãs, ẽ tĕnã kòr dẽ sĕ̃ mẽ sẽ vyŏlõ ĕ̃ pĭ sn ărɐĕ̃ : ĕ̃ ɐ'ĕ̃ k'ĭ lzĕ̃ tĕnwè byẽ! ĕ̃ ɐ'ĕ̃ k'ĭ y'ŏ mòr pwẽ ŏ mŏyẽ d'ĕlz yărtĭrĕ̃, dõ! ɐĕ̃ kărtõ ĭ-l l'ăsŭt ă tèr ĕ̃ sĭ vòt ĕl rẽvĭyĕ̃ ; mĕ̃, bărnĭk! ĭl ărkĕ̃. păr fĕ̃nĭr, y' ẽn ŏ ã k'ĭl l'ẽkrẽk[4] sŭr ẽ d' sĕ̃ gyõ, ĕ̃ pĭ k'ĭl l'ărmãn ă s' mŭzõ. krărèt-vŭ k'ĭ n' s'ŏ rẽvĭyĕ̃ k' dòr jăr ăprĕ̃? ĕ̃ kòr ĕ̃l ŏ-t-ĭ rĕstè ŏn trànrĭy ĕl tŭ ɐ' l'ĕstrăpăd' k'ĭl ăvwè păsèy!

ŏn fɐĕ̃ ărmĭ ã mŏlĕ̃ ă plãɐ,

« Où que c'est donc que je suis ? qu'il s'exclame Agathon. Bon Dieu ! Sainte Vierge ! Divin Jésus ! Gardez-moi ici de tout mal ! »

Et puis aussi il fait : *Au nom du Père.*

Il n'avait seulement pas encore fini de dire : *Amen,* que musiciens, gens et château, tout cela c'était disparu, et puis que cela a laissé dans l'air comme une odeur de soufre, que ce pauvre Agathon en était tombé faible du coup.

Le lendemain, au petit jour, deux charretiers[1] de Cantraine, qui étaient partis dans ces champs avec leurs chevaux, ils trouvent Agathon étendu (par terre) de tout son long, à la Justice d'Herlin. Il dormait au pied d'une potence, en tenant encore dans ses mains son violon et puis son archet : et c'est qu'il les tenait bien ! et c'est qu'il n'y a [2]pas eû moyen de les lui retirer. [3]Ces charretiers ils l'asseyent à terre, et aussi veulent le réveiller ; mais, bernique ! il retombe. Pour finir, il y en a un qu'il le hisse sur un de ses chevaux, et puis qu'il le reconduit à sa maison. Croiriez-vous qu'il ne s'est réveillé que deux jours après ? Et encore lui est-il resté un tremblement de toute cette estrapade qu'il avait passé !

Une fois remis un peu à place,

---

[1] Charretier n'est pas la traduction exacte du mot *kărtõ.* Car, proprement, un *kărtõ* est l'ouvrier chargé spécialement de conduire les chevaux dans une ferme ou un établissement industriel.

[2] Voir la note 1 de la page précédente.

[3] *dõ,* particule affirmative.

[4] *ẽkrẽkĕ* signifie plutôt accrocher sur quelque chose, à une certaine hauteur. Ainsi, par exemple, on *ẽkrẽk* une casquette sur un arbre, lorsqu'on la lance dans les branches et qu'elle y est retenue.

ăgătō ĭl ĕprœ̃v d'ărjœ̃ ŏn tĭt ĕr ĕd dās, l'ĭstwăr ĕd păsĕ ă mŏlĕ sē tā.

« mé, k'ĭ s' dĭ tă d'ē kŏw, œ'ĕ mĭ-t ă mĭ, œ' l'ărœ̃-lŏ! »

ē byō l' răvĭzā, ĭ vœ̃ ă nō d'ĕkrĭ dsā.

ărvlŏ mn ăgătō tă sĕzī! œ'ĕtwĕ̃-tĭ pă l' nō d'ē bĕrjĕ kĭ rĕstwĕ̃ lŏ kŏk păr tă prĕ d'ĕl krwĕ d' grĕ, ĕ pĭ kŏr k'ō dĭjwĕ̃ k'ĭ dōnwĕ̃ dĕ sŏr!

œ̃, vē nō dĕz ō! œ'ĕtwĕ̃ ăvwăr dă gĭyō!

« ĕ kwĕ̃ n'ē fāt, d'ĕœ l'ărœ̃ lŏ? k'ĭ s'ăpēs ē lĭ-mĕm.

— ĕ bē! pĭs ĕk œ'ĕt ă lī, j'ĕl ărpŏrtrĕ! » k'ĭ s'ărdī ă mŏmē ăprĕ.

kŏm dĕ fŭ fĕ : ĕl mĕm jăr ŏ vĕp, sŭ lĕ dĭj ăr, ĭ s'ē vŏ ăvĕk ămō d'ĕœ bĕrjĕ.

« dĭjĕ dō, œ' bĕrjĕ, k'ĭ lĭ dī, j'ĕ trŭvĕ œ' l'ărœ̃ lŏ păr ăzār : sŭpŏs ĕk œ'ĕt ă vā, pĭs ĕk vă nō k'ĭl ĕt ĕdsā. tnĕ! ĕl l'ărvlŏ. ĕj vŭ l' răpŏrt! »

ĕœ bĕrjĕ ĭ s'ăpălĭœwĕy.

« ĕj vwĕ k'ŏ săvĕ grŭmē d' kŏs! k'ĭ lĭ rĕpō. n'ēpĕœ, ŏz ĕt ă brāv. n'ē dĭjĕ tădĭ pwē ăryē ă părsōn... ĕ pĭ kă mĕm, ĕj vă rĕkōpēsrĕy : ŏ n'ăvĕ k'ă m' dĭr kălĕ jē k' y'ĕ kĭ văz ē vàt, ĕj lă frĕ pĕrĭr lă bĕtāl ă byō j'ĕlz ărājrĕ ă m' mŏd'.

— ă bē, œ' bĕrjĕ, mĭ j'ĕn vă pwē

Agathon il essaie de rejouer un petit air de danse, l'histoire de passer un peu son temps.

« Mais, qu'il se dit tout d'un coup, c'est pas à moi, cet archet-là. »

En bien le regardant, il voit un nom écrit dessus.

Voilà de nouveau mon Agathon tout saisi! C'était-il pas le nom d'un berger qui demeurait là quelque part tout près de la Croix de Grès, et puis encore qu'on disait qu'il donnait des sorts!

Cela, vingt noms des os! c'était avoir du guignon!

« Et quoi en faire, de cet archet-là? qu'il pense en lui-même.

— Eh bien! puisque c'est à lui, je lui reporterai! » qu'il se redit un moment après.

Comme ainsi fut fait[1] : le même jour au soir, sur les dix heures, il s'en va avec chez ce berger.

« Dites donc, ce berger, qu'il lui dit, j'ai trouvé cet archet-là par hasard; (je) suppose que c'est à vous, puisque votre nom qu'il est dessus. Tenez! le voilà de nouveau, je vous le rapporte! »

Ce berger il pâlissait.

« Je vois que vous savez beaucoup de choses! qu'il lui répond. N'importe, vous êtes un brave. N'en dites toujours pas rien à personne... Et puis quand même, je vous récompenserai : vous n'avez qu'à me dire quelles gens que c'est qui vous en veulent, je leur ferai périr leur bétail ou bien je les arrangerai à ma mode.

— Ah! berger, moi je ne veux pas

[1] Ou plutôt : comme de fait fut.

ᵇmuēdēr bŭkèt ĕd mŏ ŭ pŭrsōn! n'ē fĕjĕ tŭdĭ puē ŭryē, d' tŭ ɕŏ k'ŏ dĭjĕ.

— ā! ɕŏ! mu ōm, ŏ n' s'ēn ĭrĕ puē d'ĭɕī dvā k'ĕj vŭz ăɕ bŭyĕ kŏt kŏs pŭr vŭ pān!

— tyē! bŭl-lĭ ɕèl bŭrs lŏ! ĕk kŏkā k'ĭ krĭ dē l' mŭzō.

ăgŭtō ĭ s'ŭrtŭrn ē tèvsŏtā. y'ăvuè lŏ ā grā ōm tŭ nuār k'ĭ n'ăvuè puē vŭ ēn ētrā, ĕ pĭ k'ĭ n' pŭyuè sŭkŏrdyĕ puē s'ĕmŭjĭnĕ kmē k' ɕ'ĕ k'ĭl ăvuè pŭyŭ l' ētrĕ!

« nã̄, nã̄, k'ĭ dĭ ē mŭɕā sĕz yā, ĕj n'ē vĕ puē d' vŭ bārs, ăl vyē pĕtèt dŭ dyāᵇ! ŏ pŏyĕ l' wărdĕ : mī j'ĕn vĕ puēt èt dānèy!

— tĕ pŏ l' prēdᵗ ărdĭmē! k'ĭl ărdĭ ɕ' l'ōm tŭ nuār. vŏ, ŭ n' vyē puē d' l'ēfèr. prē-l, k'ĕj tĕ dĭ, tĕ vărŏ rīɕ, pŭs l'ĕrŏ byŏ n'ē tĭrĕ dz ĕkŭ, y'ēn ĕrŏ tŭdĭ truĕ ddē. »

ăgŭtō, k'ĭl ăvuè kŏr kèr ā mŏlĕ ɕ' l'ŭrjē, ĭ s' l'èɕ dō dīr, ĕ pĭ s'ĭ prē ɕèl bŭrs ĕ k'ĭ s' rēvŏ ăvŏk.

ŏn fuĕ rētrè ŭ s' mŭzō, ĭ pŭs sē rĕrĕ, ăprĕ ɕŏ, ĭl ĕprŏvĕ ĕd tĭrĕ d' ɕèl bārs, pŭr vīr, ɕĕ truĕz ĕkŭ k'ĭ y'ăvuè ddē. ĭl ŭrlāɕ ĕs mē : y'ē rŭvuè kŏr truĕ. ĕɕ l'ōm nuār ĭ n'ăvuè puē mētī. pŭ kōtē k'ā dyā, vlŏ ăgŭtō k'ĭ s' mĕ ŭ tĭrĕ dz ĕkŭ k'ĭ lzĕ pŏzuè ŭ fĕ dsŭ s'

la moindre parcelle de mal à personne! N'en faites toujours pas rien, de tout ce que vous dites.

— Ah! ça! mon homme, vous, ne vous en irez pas d'ici avant que je vous aie donné quelque chose pour votre peine!

— Tiens! donne-lui cette bourse-là! que quelqu'un qu'il crie dans la maison.

Agathon il se retourne en tressautant. Il y avait là un grand homme tout noir, qu'il n'avait pas vu en entrant, et puis qu'il ne pouvait sacredieu pas s'imaginer comment que c'est qu'il avait pu y entrer!

« Non, non, qu'il dit en cachant ses yeux, je n'en veux pas de votre bourse, elle vient peut-être du diable! Vous pouvez la garder : moi je ne veux pas être damné!

— Tu peux la prendre hardiment! qu'il lui redit cet homme tout noir. Va, elle ne vient pas de l'enfer. Prends-la, que je te dis, tu viendras riche, parce (que) tu auras beau en tirer des écus, il y en aura toujours trois dedans. »

Agathon, qui avait encore cher un peu cet argent, il se laisse donc dire, et puis aussi il prend cette bourse et qu'il s'en retourne avec.

Une fois rentré à sa maison, il pousse son verrou. Après cela, il essaie de tirer de cette bourse, pour voir, ces trois écus qu'il y avait dedans. Il y renfonce sa main : il y en avait (de nouveau) encore trois. Cet homme noir il n'avait pas menti. Plus content qu'un Dieu, voilà Agathon qu'il se met à tirer des écus, qu'il les posait à mesure sur sa

tăv; ĭ n'ē tĭrwè dē l' jār ĕ pĭ dō l' nĭvī ; ĭ n'ē tĭrwè k'ĭ n' pēswè mĭ pŭ sàlmē ă mājĕ n' dòrmīr.

ă ɑ' kōt lŏ ĭl ŏ vnŭ rĭɑ tŭ d' sĭvīl, mèm ĕk tŭ ɑĕ jē k'ĭ pēswèt k'il ăvwè trŭvè àn pŏtè d'ărjē. ɑă-l l'ŏ pwē păr ɑŏ ēpĕɑĕ d'ălĕ tŭ d' mèm kòr fèr dāsĕ ă ɑĕ mărgāj ĕ pĭ kòr ă ɑĕ dŭkās; mĕ sàlmē, dŭ kòw, ĭl ŏ ăkătè àn bărīk, păr lĭ ălĕ dē ɑĕ vĭlāj.

tŭ s' fòrtàn ă l ŏ pwē pòrtè bōnàr păr ɑŏ, pās, mălŭràzmē păr lī, ĭl ăvwè trwĕ nvà k' ɑ'ĕtwè dz ărsăl fĕnī. àn fwĕ-s sōt-ĭ pwē fĭɑŭ dē l' tèt dĕl l'ăsăzĭnĕ. păr à ăvwăr pŭ vĭt ĕsn ĕrĭtāj. pàr ɑŏ fèr, ĭz ō ălè-l l'ătēd' ăɑ kòp-gòrj, àn fwĕ k'il ărvĕnwè dŭ mĭnī, ĕ pĭ kòr ĭ-l l'ō lŏ ĕskŏfyĕ ă kò d' kătyòw. sàlmē, y'ŏ à àn kòs k'ĭ s'y ătēdèt pwē : ɑ'ĕ k'ĭ y'ēn ăvwè à d'ĕɑ vĭlāj kĭ fĕjwè răt ăvàk ăgătō, ĕ pĭ kòr k'il ăvwè rĕstè à mŏlĕ ēn ărgèr păr lĭ pĭwĕ. ĭl ŏ dō vā ɑ' l'ăsăzē, ɑlĭ-lŏ; ɑă fĕ k'il ŏ vnŭ bĕ rāt ĕlzĕ dĕnōwĕ ă sē-pŏ. ĕl lĕdmē, ɑĕ jēdārm ĭz ō ălè bygē trēkĭlmē ēpōyĕ ɑĕ trwĕz ăsăzĭnàw, ĕ pĭ kòr, păr dĕfĕnīr, ō lz ŏ kōdānè ăt èt pēdā.

ĕɑ l'ĕrĭtāj, ō n'ŏ jămĕ sà kĭ k' ɑ'ĕ k'il l'ăvwè àw.

table. Il en tirait dans le jour et puis dans la nuit ; il en tirait qu'il ne pensait du tout plus seulement à manger ni dormir.

A ce compte-là, il a devenu riche tout de suite, même que tous ces gens qu'ils pensaient qu'il avait trouvé une potée d'argent. Cela ne l'a pas pour cela empêché d'aller tout de même encore faire danser à ces mariages et puis encore à ces fêtes patronales ; mais seulement, du coup, il a acheté un âne, pour lui aller dans ces villages.

Toute sa fortune lui a pas porté bonheur pour cela, parce (que), malheureusement pour lui, il avait trois neveux que c'était des vauriens finis. Une fois, se sont-ils pas mis dans la tête de l'assassiner, pour eux avoir plus vite son héritage. Pour cela faire, ils ont allé l'attendre à ce coupe-gorge, une fois qu'il revenait de Maisnil, et puis encore ils l'ont là massacré à coups de couteau. Seulement, il y a eu une chose qu'ils s'y attendaient pas : c'est qu'il y en avait un de ce village qui faisait route avec Agathon, et puis encore qu'il avait resté un peu en arrière pour lui uriner. Il a donc vu cet assassinat, celui-là ; cela fait qu'il a venu bien vite les dénoncer à Saint-Pol. Le lendemain, ces gendarmes ils ont allé bien tranquillement empoigner ces trois assassins, et puis encore, pour terminer, on les a condamnés à être pendus.

Cet héritage, on n'a jamais su qui que c'est qu'il l'avait eu.

Conté par Nicolas Evain, dit *kŏlă mĕtŏrŭ*, ancien *kăe-manĕy*[1], âgé de quatre-vingt-sept ans, originaire de Rosemont (Saint-Pol), et demeurant faubourg de Béthune. Je n'ai encore rencontré aucune autre personne connaissant ce conte, que *kŏlă* tenait de ses parents.

TROIS CHANSONS POPULAIRES

DE LA SURSELVA

Il y a trois ans, j'ai eu le plaisir d'examiner les trésors manuscrits de la littérature rétoromane que renferme la maison hospitalière de M. C. Decurtins, à Truns, dans la vallée du Rhin antérieur. Les chansonniers y abondent et la partie folkloriste de la *Rätoromanische Chrestomathie* que M. Decurtins publie dans ce moment à Erlangen, chez A. Deichert, montrera ce que ces chansonniers contiennent de précieux inédits.

Parmi les nombreuses notes et copies que j'en ai pris, non pas en vue d'une publication, mais pour mes cours, se trouvent les trois petites chansons qu'on va lire. Je les ai choisies parmi les plus faciles; car les chansons populaires surselvanes ont pour la plupart singulièrement souffert et leur interprétation offre de sérieuses difficultés de fond et de forme.

La première de ces chansons traite un sujet bien connu : l'indifférence de la femme à l'égard de la mort de son mari (cf. Scheffler, *Die französische Volksdichtung und Sage*, Leipzig 1884, I, p. 229). J'en donne les deux versions que j'ai trouvées; la plus courte est la plus répandue.

La seconde est la plainte d'une jeune femme, mariée à l'étranger et qui, auprès du berceau de son enfant, regrette le temps de sa jeunesse (cf. Scheffler, *l. c.*, p. 207). Dans aucune des deux versions que j'en ai trouvées, l'idée du mariage *à l'étranger* n'est exprimée en dehors du refrain. Cette incohérence entre le contenu du refrain et celui des strophes prouve sans

[1] Domestique de meunier, qui va de maison en maison prendre ou rapporter les *manĕy*, c'est-à-dire la quantité de blé que chaque ménager fait moudre en une fois.

doute que nous n'avons plus ici la forme originale de la chanson, qui, du reste, a des traits bien plus locaux que la première.

La troisième, sans titre, est un échantillon de ballades sur un motif connu. La forme en est bien altérée, quoique encore de beaucoup meilleure que dans la plupart des autres. Les rois de France sont assez souvent mentionnés dans les ballades rétoromanes.

Je conserve l'orthographe des manuscrits de même que la disposition des vers et des strophes; mais je remédie à leur ponctuation très défectueuse. Les lettres à retrancher sont en ( ), celles à ajouter sont en [ ].

Le texte est accompagné d'une traduction française sommaire suivie d'un petit glossaire expliquant les passages qui, vu l'état regrettable de la lexicographie rétoromane, pourraient offrir des difficultés.

LETEZIA D'INA DUNA PER SIU UM MURENT.

I

A. « Dunna Munma,
Mei a casa!
Il vies um ei malseuns. »
« Sche sa el esser!
Sche sa el esser!
Stoi eunc ira treis avon. »

II

« Dunna Munma,
Mei a casa!
Il vies um ei ussa morts. »
« Sche sa el esser, etc. »

I

B. « Duna, Duna,
Va a casa!
Il tiu um ei mal malseuns. »
« Sche sa el esser!
5 Sche sa el esser!
Stoi eunc ira treis avon. »

II

« Duna, Duna,
Va a casa!
Ei pa[r]vegian il tiu um. »
10 « Sche sa el esser, » etc.

A. — I. « Madame mère, — allez à la maison! — votre homme est malade. » — « Il peut bien l'être! — Il peut bien l'être! — Je dois encore faire un tour de danse avant. » — II. « Votre homme est à présent

B. — I. « Femme, femme! — Va à la maison! — Ton homme est très malade. » — II. « Ils donnent la

III

« Dunna Mumma,
Mei a casa!
Ei satiaren il vies um. »
« Sche sa el esser, etc. »

IV

« Dunna Mumma
Mei a casa!
Ei porten la rauba de vies um. »
« Stoi uss ira!
Stoi uss ira!
Sai buc ira treis avon! »

III

« Duna, Duna,
Va a casa!
Ei tucca de miert al tiu um. »
« Sche sa el esser, » etc.

IV

« Duna, Duna,
Va a casa!
Ei satiaren il tiu um. »
« Sche sa el esser, » etc.

V

« Duna, Duna,
Va a casa!
Ei fan messas per il tiu um. »
« Sche sa el esser, » etc.

VI

« Duna, Duna,
Va a casa!
Ei partan ora il sal per il tiu um. »
« Sche sa el esser, » etc.

VII

« Duna, Duna,
Va a casa!
Ei partan la rauba dil tiu um. »
« Dieus pertgiri!
Dieus pertgiri!
Buca peda de star pli! »

mort. » — III. « Ils enterrent votre homme. » — IV. « Ils portent les objets de votre homme. » — Je dois m'en aller maintenant! — Je dois m'en aller maintenant! — Je ne puis pas faire un tour de danse avant! »

communion à ton homme. » — III. « On sonne le glas pour ton homme. » — IV. « Ils enterrent ton homme. » — V. « Ils font des messes pour ton homme. » — VI. « Ils font l'aumône pour ton homme avec du sel. » — VII. « Ils répartissent les objets de ton homme. » — « Dieu [vous] garde! — Dieu [vous] garde! — Plus de loisir de rester davantage! »

CANZUN DE TGINA.

I

A On puveda jeu meter si miu bi tschupi,
Et uon stoi jeu schar en trucca et schmarschi[r]
O ve! co queì va ded ira egl jester a marida[r]!

II

On pudeva jeu meter si miu bi tschos alv,
5 Et uon stoi far stratscha a miu pop bi.
O ve! etc.

III

On pudeva jeu trer en mia bialla schuba tschola,
Et uon stoi da[r] per vin de pigliola.
O ve! etc.

IV

10 On pudeva trer en mia bialla giupa brina,
Et non stoi dar per pieun et frina
O ve! etc.

V

On pudeva meter si miu bi capetsch cun cresta,
Et uon stoi jeu pender el o[r]da fenestra.
15 O ve! etc.

VI

On pudeva jeu ir ora sil plaz saltar
Et uon stoi jeu star sper tgina a ditar.
O ve! co que va ded ira egl jester a marida[r]!

A. — I. L'année passée je pouvais mettre ma belle couronne. — Et cette année il me faut [la] laisser pourrir dans le bahut. — Ahi! comme ça va d'aller se marier à l'étranger! — II. L'année passée je pouvais mettre mon beau tablier blanc. — Et cette année il me faut [en] faire des langes pour mon beau petit. — III. L'année passée je pouvais mettre ma belle robe plissée. — Et cette année il me faut [la] donner pour le vin de l'accouchée. — IV. L'année passée je pouvais mettre ma belle jupe brune. — Et cette année il me faut [la] donner pour la graisse et la farine. — V. L'année passée je pouvais mettre mon beau bonnet à crête. — Et cette année il me faut le suspendre hors de la fenêtre. — VI. L'année passée je pouvais aller danser dehors sur la place. — Et cette année il me faut rester près du berceau à bercer.

CANZUN DE TGINA.

B. O Diu car! co quei va
Ded ir egl jester a maridar!
On che jeu pudevel ir cun mats et mateuns,
Uon che jeu stovel star cun purs et duneuns.
5 O Diu car! co quei va
Ded ir egl jester a maridar!
On che jeu pudevel ir cun miu bi tschupi,
Et uon stoiel ira cun piez et cun ani.
O Diu car! co quei va
10 Ded ir egl jester a maridar!
On che jeu podevel ira sil plaz et saltar,
Et uon che stoi star sper la tgina tizar.
O Diu car! co quei va
Ded ir egl jester a maridar!
15 On che jeu podevel trer en mia bella rasa brina,
Et uon che jeu stoel dar per il pieun [et] la frina.
O Diu car! co quei va
Ded ir egl jester a maridar!
On che jeu podevel meter si miu tschos alv,
20 Et uon che jeu stoiel far in a mi[u] Hans.
O Diu car! co quei va
Ded ir egl jester a maridar!

B. — Cher Dieu! comme ça va — D'aller se marier à l'étranger! — L'année passée je pouvais aller avec les garçons et les filles. — Et cette année il me faut rester avec les paysans et les femmes. — L'année passée je pouvais aller avec ma belle couronne. — Et cette année il me faut aller avec un lange et une alliance. — L'année passée je pouvais aller danser sur la place. — Et cette année il me faut rester près du berceau à allaiter. — L'année passée je pouvais mettre ma belle jupe brune. — Et cette année il me faut [la] donner pour la graisse et la farine. — L'année passée je pouvais mettre mon beau tablier blanc. — Et cette année il me faut en faire un pour mon beau Jean.

LA BALLADE DU JEUNE MÉNÉTRIER.

I

Tochen ch'jeu era in petschen affon,
Meteven ei mei en tgina,
Fidurum pumpum fideralala!
Meteven ei mei en tgina.

II

5 Devan buglia cun in det,
Miez buglia et miez butsche[g]na,
Fidurum, etc.

III

Cur che jeu vevel siat ons,
Cumprava min bap ina gigia,
10 Fidurum, etc.

IV

Cur che jeu vevel quitordisch ons,
Mussava min bap de gigier,
Fidurum, etc.

V

Cur che jeu vevel 16 ons
15 Mavel jeu ora sin la gassa,
Fidurum, etc.

VI

Sunavel aschi ditg et aschi liung
Che la feglia dil retg udeva,
Fidurum, etc.

VII

20 Udent la feglia dil retg a sunont,
Vegneva ella neutier tier mei,
Fidurum, etc.

I Pendant que j'étais petit enfant — Ils me mettaient dans le berceau. — II. Ils [me] donnaient de la bouillie — Moitié bouillie et moitié morve. — III. Lorsque j'avais sept ans — Mon père acheta un violon. — IV. Lorsque j'avais quatorze ans — Mon père [m']apprit à jouer. — V. Lorsque j'avais seize ans — Je sortais dans la rue. — VI. Je jouais si longtemps — Que la fille du roi [l']entendit. — VII. La fille du roi ententendant jouer — Elle vint vers moi. — VIII. « O mon ménétrier! cher

VIII

« O gigier miu! o gigier car!
25 O suna ina petschna uriadla!
Fidurum, etc.

IX

« Per suenter vi jeu
Schar durmir cun mei per questa notg,
Fidurum pumpum fideralala!
Vi jeu schar durmir cun mei. »

X

30 La sera mava il retg
Per la sala entuorn et enquerent la feglia,
Fidurum pumpum fideralala
Et enquerent la feglia.

XI

Ed enflant ella enten il letg
35 Cun mei vistgida en seida brina :
Fidurum, etc.

XII

« Ora enamiez min curti[n]
Ei in bi perer;
Leu deies ti vignir pendius —
40 Fidurum pumpum fideralala!
Ei in bi pomer. »

XIII

« La vossa feglia ha sforzau
De far durmir cun ella,
Fidurum, etc.

XIV

45 « Sche mia feglia ha sforzau

ménétrier! — Joue une petite heure! — IX. Après je veux — [Te] laisser dormir avec moi pour cette nuit. » — X. Le soir le roi fit — Le tour de son palais cherchant sa fille. — XI. Et la trouvant au lit — Avec moi, habillée en soie brune : — XII. « Dehors [dit-il], au milieu de mon jardin — Est un beau poirier. — Là tu dois être pendu. — Fidurum, etc. — Est un bel arbre. » — XIII. « Votre fille [m']a forcé — De dormir avec elle. » — XIV. « Si ma fille [t']a forcé — De dormir avec elle — XV. Au milieu de

De far durmir cun ella,
Fidurum, etc.

XV

« Enamiez Fronscha ei in bi casti,
Leu deies ti vegnir retg,
50 Fidurum, etc. »

XVI

« Glienprim sto jeu ir a casa
Et engrazia[r] a miu bab et mia muma,
Fidurum pumpum fideralala!
Et engrazia[r] a miu bab et mia muma.

XVII

55 « Che han mei tratg si et viventau
Et er mussau de gigier,
Fidurum pumpum fideralala!
Et er mussau de gigier. »

la France il y a un beau château, — Là tu dois devenir roi. » — XVI. « D'abord il me faut aller à la maison — Remercier mon père et ma mère — XVII. Qui m'ont élevé et nourri — Et [m'ont] aussi appris à jouer. »

GLOSSAIRE.

Capetsch, bonnet. II, A. 13.

Ditg, ditg et liung. III, 17; locution idiomatique = longtemps. cf. Ascoli, *Archivio glottogico* VII 522 n.

Gigier, subst. = ménétrier. III, 22. Verbe inf. bizarre, forgé sur l'allemand suisse *gige;* on s'attendrait à un inf. *gigiar*, III, 12, 56.

Giupa, jupe. II. A. 10.

Ira treis, faire un tour de danse, I, 6, etc.

On, l'année passée. II, A. 1, etc. B. 3, etc.

Pervergiar, *parvergiar*, 3, p. pl. *parvegian*, communier.

Pieun, graisse.

Piez, morceau (de toile); le plus souvent = torchon; ici = *stratsch*. II, B. 8.

Portar, I, A. 17, probablement une erreur du copiste pour *parten* (cf. B. 29).

Rasa, jupe, II, B. 15.

Sal, *partir ora ie sal*, I, B. 25 = faire aux pauvres de la commune une aumône (de pain, de farine, de sel) à l'occasion de la mort d'un membre de la famille.

Schmarschir, II, A. 2. pourrir, J'ajoute suivant l'ortographe com-

mune en rétoroman l'*r* final comme II, A. 3, 8; III, 52, 54 pour faire connaître l'inf. Cette *r* n'est plus prononcée.

Schuba, jupe, II, A. 6.

Stratsch, pl. *stratscha*, torchon, lange, II, A. 5.

Trucca, bahut, II, A. 2.

Tuccar de miert, sonner le glas, I, A. 13.

[*Tschol*], *tschola*, adj. = plissé. II, A. 7.

Tschos, tablier. II, A. 4; B. 19.

Uon, cette année. II, A. 2; B. 4,

Vin de pigliola, le vin fortifiant que doit prendre l'accouchée.

Berne, juillet 1887. H. Morf.

TEXTES VARIÉS

Sous ce titre, je commence la publication d'une série de textes empruntés aux différents patois gallo-romans. Je les dois à des indigènes qui ont parlé le patois, mais qui, pour la plupart, ne font guère usage aujourd'hui que du français. Je les transcris avec le concours des auteurs. Malgré tout le soin avec lequel ils sont composés et transcrits, il est possible qu'ils contiennent des erreurs. Je m'empresserai de rectifier celles que l'on voudrait bien me signaler, ou que de nouvelles études plus complètes me feraient découvrir. Mais, tels qu'ils sont, ces textes suffisent, je crois, pour donner une idée de nos patois et de la façon dont on peut les écrire.

Je les classe dans chaque fascicule suivant l'ordre alphabétique des pays d'où ils proviennent. Cet ordre a l'inconvénient de séparer des patois voisins et de rapprocher des patois éloignés. Mais il a l'avantage de faciliter les recherches, et de dispenser d'une classification des patois. La traduction se rapproche le plus possible du mot à mot. Je n'ai pas hésité à conserver ou à franciser des expressions patoises quand j'ai pu supposer qu'elles seraient comprises. Les notes portent en général sur le sens, Je réserve pour plus tard ce qui a trait à la phonétique. R.

ARDÈCHE

sà màsèw.

là kàmũnò dé sà màsèw à ã kũnsèl kẽ sàkũpo kàmo sẽ dèw diz àfàirẽ dà pẽis. vàdryèw pi àfàrti kẽ tàtì lì mãnsyèw syèdzãn tàdjà dìskùtádo à fãn (tãmbẽ

Saint-Marcel d'Ardèche.

La commune de Saint-Marcel a un conseil qui s'occupe comme se doit des affaires du pays. (Je) voudrais pas affirmer que toutes les motions soient toujours discutées à fond (aussi bien

àkò ès pá nèsèsàri, là mèro à pàz àfàire à d àkàdèmìsyè è èy pú fàsìle dè sìyà kè dè pàrlà).

pàmè̃n, ã djàr kè s adjìsyè dè vàtà, kàwkàrè pèr là là kàrtyè là pù fwõ kè sè tròvo à là pwòrto dà sàbìrã, dèzèr dà pèrs, ã dì sèdzè sè lèvò è dìs : « Le Soubiran! et les sa y meurent à sa quatre!

y à kawkìz ã, àryè pá krã dè dìre : lì tèà yè mwìrãn à tèà kàtre; mày là pràgrè! è dèkè sàrà dìn sìnkãt ã?

cela est pas nécessaire, le maire a pas affaire à des académiciens, et il est plus facile de signer que de parler).

Pas moins, un jour que s'agissait de voter quelque chose pour la le quartier le plus font qui se trouve à la porte du Soubiran, désert du pays, un des seize se lève et dit : « Le Soubiran! et les *sa* (chats) y meurent à *sa* quatre[1]! »

Y a quelques ans, (il) aurait pas craint de dire : « Les *tsats* y *mourent* à *tsa* quatre; mais le progrès! et *de* quoi sera-(ce) dans cinquante ans? »

M. l'Abbé Chiron, de l'École des Carmes.

CANTAL

mèĉãpyìzè (con de *mèĉà*).

— *è bã dzà, dzàkè, kàm àkò vày àkìstè màtyì?*

— *pá màw, pyàràtì, è và?*

— *à mày yèw tà bì.*

— *àty ò dè byè bèì tè pè sàmèni.*

— *à prèpàw, sàbès pá d àkì mìz àrìbà; àyò sàmèni dè grànà dè ràbà l àwtè dzà; dàvyìnàryè dzàmàì d àkì sàrtyìgè?*

— *dè ràbà, pàrdyì.*

— *dè tsàĉè*[2], *màn ònè. dè tsàĉè.*

— *mì n àrìbè bì ìnà pè bràvà àmè*[3] *yèw : plàtèrè dè*

Molompise (canton de Massiac).

— Eh! bon jour, Jacques, comme ça va ce matin?

— Pas mal, Pierrotin, et vous?

— Et aussi *je tant bien.*

— *Ici a* (voilà) de bien beau temps pour semer.

— A propos, savez pas *de* quoi m'est arrivé : J'avais semé des graines de raves l'autre jour; devineriez jamais *de* quoi sortit?

— Des raves, pardi.

— Des choux, mon homme, des choux.

— M'en arriva bien une plus *brave* (jolie) avec *je* (moi) : (je) plantai des

---

[1] Quatre à quatre. | [2] *Caules.* | [3] *àmè*, avec, s'emploie comme régime indirect de *àrìbi*. Aussi on entend dire dans le français du pays : « ceci est arrivé *avec* Jacques.

trŭfè, y ò ìnàs trì sèmànà[2], *sàbès pă d ăkì vẽgé?*

— *sàbè pi.*

— *vẽgé dè kàtsá kè mè lì mādzèrà.*

truffes[1] y a *unes trois-semaines*, savez pas *de* quoi vint?

— Ne sais pas.

— Vint des cochons qui me les mangèrent.

M. l'Abbé Collet, de l'École des Carmes.

ŝàgér.

— *bàu dzár, pyérrè ànd àuáŝ?*

— *m ém báw à ŝàgér krà mpà ìna tàwga.*

— *tõu kè y éŝ, pòrta mè dé là ŝáw pỵ ŝàgà nòstè pòr.*

— *ájà fàrè. tè pràmètè. à rièrè.*

— *pòrtà tè plò.*

Salers.

— Bon jour, Pierre, où vas-(tu)?

— M'en va à Salers acheter une table.

— Tant que (tu) y es, porte-moi du sel pour saler notre porc.

— Le ferai. Te promets. A revoir.

— Porte-toi bien.

---

plàtà là pàga pèr fàmàryé.

Planter la pelle par (le) *fumerier*[3], c'est-à-dire se décourager.

M. l'Abbé Robert, de l'École des Carmes.

CHARENTE

hàlyén (cun de *hàrnú*).

è swér n ètí àvék mõ kàzè dãn è kwè d lázàrn à ìl àvét été gàrdé sé pèrõ. n àvyõ rèn à fèr, é tãdì k nè rgàrdyõ ã l èr, nè rgàrdõ vòlé dé wàrdànè. ìl àlã dãn è nàrdè à n nè pàvyõ pá vwér, pàsk lè mùr été ó é n étyõ tà pètì.

à st èr n àvõ mõté sù l mùr, é n àvõ và lé pti wàrdané k àvyõ été rãfymé dãu è bàtilõ. lõ pàrã lõ nàrísyõ ãn àtãdã k ì fàyãt

Julienne (canton de Jarnac).

Un soir, j'étais avec mon cousin dans un coin de luzerne, où il avait été garder ses *pérots*[4], j'avions rien à faire, et tandis que je regardions en l'air, je regardons voler des chardonnerets. Ils vont dans un jardin où je ne pouvions pas voir, parce que le mur était haut, et j'étions tout petits.

A cette heure, j'avons monté sur le mur, et j'avons vu les petits chardonnerets qui avaient été renfermés dans un *boutillon*[5]. Leurs parents les nourrissaient en attendant qu'ils fussent

---

[1] Pommes de terre. || [2] *trì sèmànà* est considérée comme un seul mot comme *kèyzènàda*, *ìnà* ou *ìnàs kyèzènàda*. || [3] L'endroit où l'on met le fumier. || [4] Dindons. || [5] Petit panier couvert, fait en osier.

àsè grā pŋ ětŋ mānè pŋ lé mètŋ dù hàrdè.

assez grands pour être mangés par les maîtres du jardin.

ò n à rèn k ì fàs tā pyèzì ò dról kè d uvwér dè ptíz wèzò. n sòtìyò dā l hàrdè è n prènìyò lé ptí, è n kítìyò lá lè butìlò. nètyò trò kòtā d àvwér s kètè ddā.

Il n'(y) a rien qui fasse tant plaisir aux *drôles* que d'avoir de petits oiseaux. Je sautâmes dans le jardin, et je prîmes les petits, et je *quittâmes* là le *boutillon*. J'étions trop content d'avoir ce qui était dedans.

n ètyò sì fyèr d àvwér lé ptí kè n lé fìyò vwér à tà l mōd, è ò mètŋ dù hàrdè ètà.

J'étions si fier d'avoir les petits, que je les fîmes voir à tout le monde, et au maître du jardin étout.

ìl àlì z à dír à mò pèr kì m dèmādì à n àví prí lé èardònè; mwèn disì kè n lé àví prì dā àn pàlìs bè lwè.

Il alla le dire à mon père, qui me demanda où j'avais pris les chardonnerets; moi, je dis que je les avais pris dans une *palisse*[1] bien loin.

ì prènì è d mé sàlé è àlì vwér s ìl étyā pàrél ò pá k h àvyò fè dā l gàrè dù hàrdè.

Il prit un de mes souliers et alla voir s'ils étaient pareils aux pas que j'avions fait dans le guéret du jardin.

kāt ì fù revènì, n àtràpì àn fàmòz rúlé.

Quand il fut revenu, j'attrappai une fameuse roulée.

M. L'ABBÉ GARNIER.

CHARENTE-INFÉRIEURE

pō. — *Pons.*

Réponse d'une petite fille à qui l'on demandait son âge.

h òré díz à èz ìyá.

J'aurai dix ans aux agneaux (à l'époque où naissent les agneaux).

Dialogue authentique qui a beaucoup amusé le pays et que tout le monde se répète :

bò hà, bàn, kmāt àlé và? — èé! bàn, é và, s t él? — èé! s t él, é ĉá và. — l àlā bàn — ét và màryé, s t él? — áa! wé, s t él. — àv và dò kmáy, s t él. — èé! é tyá, é tyét é mò hàkét, é tyá ĉì tòt, é tyá ê ì bòrs, é tyá ĉì vàt ò hā.

— Bonjour, bonne, comment allez-vous? — Eh! bien, et vous? se dit-elle. Eh! se dit-elle, et chez vous? — Ils vont bien. — Êtes-vous mariée? se dit-elle. — Ah! oui, se dit-elle. — Avez-vous des *quenailles*[2]? se dit-elle. — Eh! et celui-ci et celle-là, et mon Jacquet, et celui qui tète, et celui que je berce, et celui qui va au champ.

---

[1] Haie. || [2] Enfants.

Pronostic :

pák fàŋàz, sē
hā fŋmātàz.

Pâques fangeuse (boueuse), Saint-Jean fromenteuse.

J. B

CHER

sēt ìlēr (c^on^ de *lìyēr*).

— *bō sàvàr, vyā́r, kàmā dō k sà vā́a?*

— *pá màl, j tè rmàrsí, é ɑá vā́?*

— *tā d mèm.*

— *j ḗ vù tō gá, à s màtè, kì s fèsé brámā fyèr dā sé byā àbí ná́. y à lōtā kè j l àvyè pá vā́. ìl à bè pràfìté dpí lā dàrnyé.*

— *pt èt bè! tè! lé vlà kì sàrtō d l églíz sé k tà fùmél ósì, àl é bè jāt. kél āj dō k àl áa?*

— *àl órà ā kè pár dàz ā à là sè màrtè.*

— *dàm! àl é bè nàri!*

— *tè! lé vlà kì vnō tà dár; ì sō kōtā kōbè t ì kōbè t ì!*

— *tù tā vát ì tàt à l ā r[5]?*

— *pt èt bè k wì; j àtā mà fàm kē lá k à kóz; j kré bè k àl à kák àfèr à krí ɑá là màrgrìt. j pàrtírō tu d siècì àprè.*

Saint-Hilaire (canton de Lignières).

— Bonsoir, vieux, comment donc que ça va?

— Pas mal, je te remercie, et chez vous?

— Tout de même[1].

— J'ai vu ton gars, à ce matin, qui se faisait bravement fier dans ses habits neufs. Y a longtemps que je l'avions pas vu. Il a bien profité depuis l'an dernier.

— Peut-être bien! Tiens! les voilà qui sortent de l'église. C'est que la femelle[2] aussi, elle est bien gente. Quel âge donc qu'elle a?

— Elle aura eu quelque part[3] douze ans à la Saint-Martin.

— Dame! elle est bien nourrie[4]!

— Tiens! les voilà qui viennent tous deux; ils sont contents, combien-t-il combien-t-il!

— Tu t'en vas-t-il tout à l'heure?

— Peut-être bien que oui; j'attends ma femme qui est là qu'elle cause; je crois bien qu'elle a quelque affaire à quérir chez la Marguerite; je partirons tout de suite après.

---

[1] Toujours de la même façon. || [2] En général toute femme, mais plus spécialement fille. — « L'école des gars, celle des femelles.» || [3] En quelque façon, je pense, probablement : *àl é ā kè pàr dā lé ɑā.* || [4] Forte. || [5] Comparez *pér*, peur.

— *vàz àlĕt ì d vŏ pyĕe?*	— Vous allez-t-il de vos pieds?
— *bĕ! dàm!*	— Bien! dame[1]!
— *bâa! mõtĕ dõ ãk nà.*	— Bah! montez donc *anque* (avec) nous.
— *tõ ĕvŏ, ì l ĕ dõ lă!*	— Ton cheval, il est donc là?
— *wì bĕ! j vă l àtlĕ tàt à lãr. ì dõ k tù vâa?*	— Oui bien! je vas l'atteler tout à l'heure. Où donc que tu vas?
— *ã nỳŏ*[2]. *j và rtràvĕ tà d sĕwìt.*	— En nul lieu. Je *vons* vous retrouver tout de suite.
— *ã! dàm! j ō pă d tã à pàrd*[3], *ĕ nà vtã pă nà màygĕ. bĕ sûr k ì và tõbĕ d l'yŏ ì ptì.*	— Ah! dame! j'*ons* pas de temps à perdre, et nous voulons pas nous mouiller. Bien sûr qu'il va tomber de l'eau un petit.
— *sà spàrĕ bĕ.*	— Ça se pourrait bien.

Un crieur public :

On fait assavoir qu'il a été pàrdù dŏ jàn tòrì, stĕllà[4] *kì lĕz ŏrì tràvĕ, ì z ŏrõ àu jãt récompense.*	On fait assavoir qu'il a été perdu deux jeunes taureaux, ceux-là qui les aura trouvés, ils auront une gente récompense.

M. l'Abbé Bousquet, de l'École des Carmes.

CORRÈZE

ùĕĕ.	*Ussel (campagne).*[5]
àvĕ-lŏ[6] *ĕtĕdù pàrlà dĕ lòw-nà, ăkĕ fămĕ ĕàlár d ùĕĕ? kã n ŏ pă trò bĕgyù, mõ dyòw, ĕy b àĕĕ brár gàrĕù. maĕy ĕìrò pă màw lòw ĕàlĕ. ĕà kaĕyĕò nĕypà màw gàrnidò dĕ ĕìrò̀dzĕ, de brŏĕà, dĕ*	Avez-(*vous*) entendu parler de Léonard, ce fameux soulard d'Ussel? Quand n'a pas trop bu, mon Dieu, [il] est bien assez brave garçon; et mais, [il] cire pas mal les souliers. Sa caisse n'est pas mal garnie de cirage, de brosses, de

[1] C'est tout naturel... || [2] Mot qui se perd. || [3] Comparez *pàra* (perdre.) || [4] *stĕlla* sign. celui et ceux. — Celui-là et ceux-là se disent *stĕllà là*. || [5] Dans la ville, on grassaie et l'on traîne sur les finales : *àvĕ lò ĕtĕdù pàrlà dĕ lòwnàr...*, *d'ùĕĕ...*, etc. || [6] *lò* particule interrogative

aĕ-lo myĕdzĕ, ai-je mangé?	*àvõ-lò myĕdzĕ, avons-nous mangé?*
à-lò — as-tu —	*ò-lò — ont-ils —*
ò-lò — a-t-il —	*plòw-lŏ*, pleut-il.

Lò ne s'emploie pas quand la phrase contient un mot interrogatif : *kĕ fà?* ou *kĕ fà-tù?*

kątē. ēy fyèr : ò œ brâv pàltò
kè mà¢à lè maère y ò bèylò ; ēy pàlì
òwœ̃ ¢ùrtà kā kwèyd àkęl i pètyítá
¢yèrvętá kè ì vęnō prèjętá
à pè. má là vì! là vì! n y ē
tsâwpá, pąwbrèy! là vì lè kwaèydzò,
òw b lè rā fà. ỵòwnà è lè vì, n ì
àvè prà tyì pè fà nà bèstyò
mòrtò òw œ kàdâbra. tyì l àvè dyè l
fà¢à, là nà dyè là tyárò, nà tsābò
¢à ¢à kaèy¢à, l àwtrò èy[1] mèytā dèy
tsàmì.

— *ỵòwnà, kè fá tyì[2]? lèvò tè.*

— *má mè pòd pá tęnè.*

— *lèvò tè. ỵòwnà ; tyā[3]*
là plædzò kè vè.

— *drǫlèy, mè lèy¢àrèy pá trā-*
tyíl, vàz àwtrèy?

— *ỵòwnà, tà kaèy¢ò èyz èy mèytā*
dèy tsàmì ; nà rwàtúrò vày pà¢à.

— *bàgrèydè drólèy, vày ; lèy¢àrèy*
pá mà kaèy¢ò?

— *ỵòwnà, tyá lòw dzèdàrmèy*
kè pà¢ō.

— *lòw dzèdàrmèy, yòw lòw...*

— *tyá tà fònò kè vè, tè!*

— *kè vèyò pá!...*

— *ỵòwnà, lèvò tè, tè dyíj.*

— *vày tè kwèydzà, tà.*

— *ỵòwnà, á trò bègyà.*

— *àkèlòw bàrèy dè drólèy m ō*
bèylà nà prònjò kè m ò faèy mâw.

— *ỵòwnà ēt vá kwèydzà kèstà*
nèy.

— *tè vá fá tàkà. tà ; tyirò*
tè d àtyì bèy tá bè¢tyíjá.

— *è b! àne! dèmòrò tyì ;*
dòrmò byā ; dèmò màtyí bèlâw
¢irá myâ. »

couteaux ; [il] est fier, a un *brave* paletot que M. le maire lui a baillé ; est poli aussi surtout quand c'est de ces petites servantes qui lui viennent présenter leur pied. Mais le vin, le vin! ne lui en faut pas, pauvre! Le vin le couche, ou bien le rend fou. Léonard et le vin, y en avez prou ici pour faire une bête morte ou un cadavre. Ici l'avez dans le fossé, le nez dans la terre, une jambe sur sa caisse, l'autre au mitan du chemin.

— Léonard, que fais-tu ici? lève-toi.

— Mais [je] ne peux pas [me] tenir.

— Lève-toi, Léonard, *ici as* (voici) la pluie qui vient.

— Drôles, me laisserez pas tranquille, vous autres?

— Léonard, ta caisse est au mitan du chemin; une voiture va passer.

— B... de drôles, allez; laisserez pas ma caisse?

— Léonard, *ici as*, les gendarmes qui passent.

— Les gendarmes, je les...

— *Ici as*, ta femme qui vient, tè!

— Que ne vienne pas!...

— Léonard, lève-toi, te dis[-je].

— Va te coucher, toi.

— Léonard, as trop bu.

— Ces b... de drôles m'ont baillé une prise qui m'a fait mal.

— Léonard, où vas-tu coucher cette nuit?

— [Tu] te vas faire toucher, toi, tire-toi d'ici, avec tes bêtises.

— Eh bien! allons! demeure ici: dors bien; demain matin peut-être [tu] seras mieux.

M. L'ABBÉ DALLET, de l'École des Carmes.

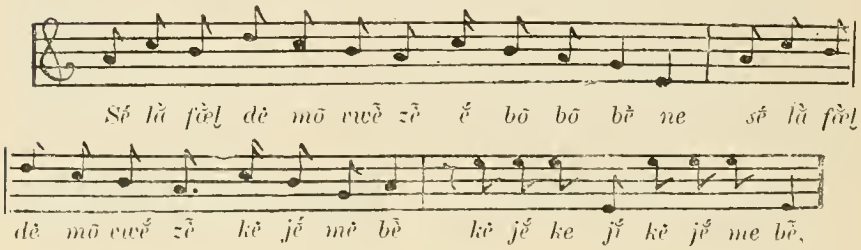
---

[1] Pluriel : *òw* = *aux*. || [2] *kè fá-tù ¢èì* précise davantage. || [3] Au pluriel : *ty àvè là plædzo*.

DEUX-SÈVRES

Mazières[1].

LA DEMANDE EN MARIAGE[2] *(Ronde gâtinaise)*.



sé là fèl dé mõ vwẽzẽ,	C'est la fille de mon voisin,
ẽ bõ bõ bène;	Et bon bonbaine;
sé là fèl dé mõ vwẽzẽ,	C'est la fille de mon voisin,
ké jẽmé bẽ,	Que j'aime bien,
ké jẽ, ké jĩ,	Que j'ai, que j'i,
ké jẽmé bẽ.	Que j'aime bien.
ì yẽ fẽ sét ã là kãr,	Je lui ai fait sept ans la cour,
ẽ bõ bõ bène,	Et bon bonbaine,
ì yẽ fẽ sét ã là kãr,	Je lui ai fait sept ans la cour,
sã yã pàrlì[3],	Sans lui en parler,
sã yã, sã yì,	Sans en, sans i,
sã yã pàrlì.	Sans lui en parler.
ó bà dé kyẽ sét ànày,	Au bout de ces sept années,
ẽ bõ bõ bène,	Et bon bonbaine,
ó bà dé kyẽ sèt ànày,	Au bout de ces sept années,
ì yã pàrlì,	Je lui en parlai,
ì yã, ì yì,	Je en, je i,
ì yã pàrlì.	Je lui en parlai.
fó ã pàrlà yà mõ pwér,	Faut en parler à mon père,

[1] La prononciation seule est de Mazières. || [2] Cette chanson, populaire il y a cinquante ans, puis oubliée, a été rapprise aux paysans par M. le comte de Piolant. || [3] A Mazières comme à Champdenier, à Secondigni, à Parthenay, à Vandely, jusqu'à la plaine de Niort, les infinitifs de la 1re conj. sont en *a*. Au Nord, à Montcoutant, ces infinitifs sont en *i*. C'est la patrie de notre chanson.

ẽ bõ bõ bène,	Et bon bonbaine,
fõ ã pŭrlã yà mõ pwér,	Faut en parler à mon père,
kẽl me dĭsĭt,	Qu'elle me dit,
kẽle, kẽlĭ,	Qu'elle, qu'elli,
kẽl me dĭsĭt.	Qu'elle me dit.
ã pásãt ŭn éœàlày,	En passant un échalier,
ẽ bõ bõ bène,	Et bon bonbaine,
ã pásãt ŭn éœàlày,	En passant un échalier,
ẽl trébúœĭt,	Elle trébucha,
ẽl tré, ẽl trĭ,	Elle tré, elle tri,
ẽl trébúœĭt.	Elle trébucha.
mẽ, kĭ ne sĭ pœõ làrdày,	Moi, que je ne suis point lourdaud,
ẽ bõ bõ bène,	Et bon bonbaine,
mẽ, kĭ ne sĭ pœõ làrdày,	Moi, que je ne suis point lourdaud,
jlà rèlèvĭ,	Je la relevai,
jlà rè, jlà rĭ,	Je la re, je la ri,
jlà rèlèvĭ.	Je la relevai.
ẽl sè fĭ grã mãy õ pày[1],	Elle se fit grand mal au pied,
ẽ bõ bõ bène,	Et bon bonbaine,
ẽl sè fĭ grã mãy õ pày,	Elle se fit grand mal au pied,
kàr ò sẽŋĭt,	Car ça saigna,
kàr ò, kàr ĭ,	Car ça, car ci,
kàr ò sẽŋĭt.	Car ça saigna.
drẽtõ lòhĭ dè sõ pwér,	Droit au logis de son père,
ẽ bõ bõ bène,	Et bon bonbaine,
drẽtõ lòhĭ dè sõ pwér,	Droit au logis de son père,
jlà ràmènĭ,	Je la ramenai,
jlà rè, jlà rĭ,	Je la ra, je la ri,
jlà ràmènĭ.	Je la ramenai.
vlà vòt fèl kè j và ràmẽn,	Voilà votre fille que je vous ramène,
ẽ bõ bõ bène,	Et bon bonbaine,
vlà vòt fèl kè j và ràmẽn,	Voilà votre fille que je vous ramène,
jvé lépázĭ,	Je veux l'épouser,
jvé lé, jvé lĭ,	Je veux l'é, je veux li,
jvé lépázĭ.	Je veux l'épouser.

[1] A Mazières, on dit *má* (mal), *pyá* (pied).

vlà mà fàɛ̯ kè tù m ràmèn,
ě bõ bõ bènè,
vlà mà fàɛ̯ kè tù m ràmèn,

. . . . . .

ě grã mèrsìt!

Voilà ma fille que tu me ramènes,
Et bon bonbaine,
Voilà ma fille que tu me ramènes,

. . . . . .

Et grand merci!

M. le Comte de Piolant.

DOUBS

bạnẽ (Con de põtùli).

dŏ bãdrằyá ò lò fèr dè põtùli.

— *tè vò bẽ, mõ vĩw? mè tè nè pè lèr dè vàr lĕ dzà ; ě t pàrè bẽ sùœà.*

— *ůk và tè? snĕ pè étànã, ì m vwè màrgè mò fàɛ̯. sè sér ã pằizã, ì u mè kèsrò pè tã lò tèto; mè sĕt õ mõœà, ě í fõ y òlè ã ptè mwà plà ã grã : ò tsĕtyõ snóno.*

— *õ mõœè! kwì sĕ? ĕt ù ràtsu?*

— *sĕt õ mètrè dĕkõlo, lò ĕno bànu plòs. sĕ dzò byõ.*

— *ó! mò fà! tã pí pà tà, pù pà tò fàɛ̯! lò plòs, ì l sò bẽ. nĕ põk tã mĕtœã ; mè nĕt õ pè òblàdzì d ãbrèsì lĕ dznà ò tà là mõdu, dè œàrvì là mèr, dè bằyi dè kõ dè tsòpyõ ò mãœ l ằdjwẽ, ě dòvá pwèr ò tàtẽstã kõn và fàtõs ò lò pwàto. ì vòdrà mì ktò fàɛ̯ màryès ọ̃ pằizã ù bẽ là bàrdzì dĕ vọ̀tsè. lĕ plà tsì lì, ě pằ kã mènuin gèy pè tã, lĕ kĕtu dè kàr dsè k dlè, d ĕtre là dòmĕstìk dĕ plà võrà dù vlèdzu.*

Bannans (canton de Pontarlier).

Deux habitants de Bannans à la foire de Pontarlier :

— Tu vas bien, mon vieux? Mais tu n'as pas l'air de voir les gens, et tu parais bien soucieux.

— Ah! que veux-tu? Ce n'est pas étonnant, je me vais marier ma fille. Si c'était un paysan, je ne me casserais pas tant la tête; mais c'est un monsieur, et il faut y aller *un petit morceau* plus en grand : à chacun son aune.

— Un monsieur! qui c'est? est-il riche?

— C'est un maitre d'école. Il a une bonne place. C'est déjà beau.

— Oh! ma foi! tant pis pour toi, puis pour ta fille! La place, je le sais bien, n'est point encore tant méchante ; mais n'est-on pas obligé d'embrasser les genoux à tout le monde, de servir le maire, de bailler des coups de chapeau à monsieur l'adjoint, et d'avoir peur à tout instant qu'on ne vous mit à la porte. Il vaudrait mieux que ta fille (se) *mariât* (à) un paysan ou bien le berger des vaches. Il est plus chez lui, et puis quand même il ne gagne pas tant, il est quitte de courir de çà que de là, d'être le domestique des plus vaut-rien du village.

— sò võ mik tuẽ lèr dẽ l drò, ẽ pũ ỏprẽ, mò fày vẽ stù mọœ̀r. fõ bẽ fèr ỏ sò tẽto. õ nẽ pẽ pèr pàn pẽ fèr plèzì ỏ sẽzãfã. mò fèy!... tẽ kõprà, mò fày..., kàk là sày, tẽ vẽdrẽ ỏ lò nùs. ì tẽvìtu pàl pràmí dẽ sẽptãbr. ỏ rvà ; ì ẽ grõ kwẽto d fìnì mẽz àplẽtẽ.

õ buẽba dẽ lò tsõ d àlí.

— Ça vaut mieux que tu n'as l'air de le dire, et puis après, ma fille veut ce monsieur. Faut bien faire à sa tête. On n'est pas père pour ne pas faire plaisir à ses enfants. Ma fille!... tu comprends, ma fille... Quoi qu'il en soit, tu viendras à la noce. Je t'invite pour le premier de septembre. Au revoir, j'ai grosse presse de finir mes emplettes.

UN ENFANT DE LA CHAUX D'ARLIER.

A. *mãsí.*
B. *dẽzẽvlá.*

A. *Amancey.*
B. *Deservillers* [*canton d'Amancey.*]

DIALOGUE ENTRE DEUX PAYSANS.

tà lẽ sàrsí n sõ pá sàrsí.

A. *ỏ jã, vòz*[1] *ẽtẽ bẽ mòtní!*

B. *pàdyà, wi. lẽ dzã dẽ dẽzẽvlá mãpẹtsã dẽ drẽmí. lọvo mãk ỏ pwàyí ; ẽ pù, kmã vòz ẽtẽ tsí vò ẽ mãsyẽ d pàri, k ã dyà kẽ sàrsí. ì vàdrá bẽ là vẽr, ẽ pú lãmná dàvwẽ mwà.*

A. *ã! mõ pàr ạmá, vò vní pà ẽàrẽí sù mẽœã pàrìsyẽ kò ẽ bìl òbí, dẽ lùnẹtẽ, kẽ fá dẽ mànẹrẽ, pùk sẽ fá fwò dẽ tràvẽ dẽ sạrsẽ.*

B. *tà dzụstú! sẽ bẽ d là k ì vạyà pàlá.*

A. *àlòr, krètè-mẽ, ỏlẽ vòz ã vịtà, sã là vwár.*

B. *má ẽksplìká vò, pàrkè?*

A. *pàrkè? pàskẽ sẽ ẽ*

Tous les sourciers ne sont pas sorciers.

A. O Jean, vous êtes bien matinal!

B. Pardieu, oui. Les gens de Deservillers m'empêchent de dormir. L'eau manque au pays; et puis, comme vous avez chez vous un monsieur de Paris, qu'on dit qui est sourcier, je voudrais bien le voir et puis l'amuener d'avec moi.

A. Ah! mon pauvre homme, vous venez pour chercher ce méchant Parisien, qui a un bel habit, des lunettes, qui fait des manières, puis qui se fait fort de trouver des sources.

B. Tout juste! C'est bien de lui que je veux parler.

A. Alors, croyez-moi, allez-vous-en vite, sans le voir.

B. Mais expliquez-vous. Pourquoi?

A. Pourquoi? parce que c'est un

---

[1] Il n'y a à se tutoyer que les gens du même âge et du même pays. — Jamais les enfants ne tutoyent leurs parents.

grā vàlŭ ĕ pŏ̀ ē mātŭ
k vò fărò ò pèdre ĕ pŏ̀ ò ŏāpĕ
là vàt ărjā.

B. *kmā, ē mōsyè sə sòvā,*
tà frè dĕbărkà d pàrĭ?

A. *wĭ, dĕfyĕ vò sàlòmā. sĕt*
ēgrā kōzŭ; mà sĕ tà. ì
vyĕv nò trăvéd lọ̀vò; là
vyĕv trăvé, ksèrè fà nò
rvĭr, kèrè fà ò vìrĭ dĕ
mlē, kèrè èbrèvè là vlĕjŭ,
pŏ̀ là kātō, ì fòyĕv lātādrə
pētàrizé[2]*, sà bĕ mọsyè ā rdēgòt*
ĕ ā lòryō. ĕ bē sĕtè-vò s
kè là tràrè ŏ bà d ŏĭ smạ̀nĕ
k ōn ŏ krĕyĭ?

B. *ēpòsìbl dlà drènà.*

A. *ĕ bē, dĕ mrèjì, dĕ pyạ̀rĕ;*
mà dọ̀vò pà nò gạ̀tò yĕtè vò
sà kà kĭ? sĕ pŭrkè ò̀lĕ vòz
ā vĭtà; vàdĕ vàt àrjā: pŏ̀ n
vò lĕsà pà prādrə pà tà sĕz
ĕskròkàr dè pàrì kè pạ̀lā kmā
dè kòmì vòyàjàr ĕ pà k nè
sō k dĕz ạ̀nà ā lùnẹ̀tĕ. ā! là và
s kĕ pàràmèl? mà ēkì sĕ
kmā dā tà l rèstə: tà lè
sàrsì n sō pà sàrsĭ.

grand voleur et puis un menteur qui vous fera à perdre et puis à *champer*[1] là votre argent.

B. Comment, un monsieur si savant, tout frais débarqué de Paris?

A. Oui, défiez-vous seulement. C'est un grand causeur; mais c'est tout. Il voulait nous trouver de l'eau; il en voulait trouver, que ç'aurait fait une rivière qui aurait fait à virer des moulins, qui aurait abreuvé le village, puis le canton. Il fallait l'entendre pindariser, ce beau monsieur en redingote et en lorgnon. Eh bien! savez-vous ce qu'il a trouvé au bout de six semaines qu'on a creusé?

B. Impossible de le deviner.

A. Eh bien! des *murgers*[3], des pierres; mais d'eau pas une goutte. Y êtes-vous ce coup-ci? C'est pourquoi allez-vous-en vite; gardez votre argent; puis ne vous laissez pas prendre par tous ces escroqueurs de Paris qui parlent comme des commis-voyageurs et puis qui ne sont que des ânes à lunettes. Ah! où ce qu'est Paramelle? Mais ici, comme dans tout le reste: tous les sourciers ne sont pas sorciers.

M. l'Abbé Panier, de l'École des Carmes[4].

---

[1] Jeter. || [2] Prendre un langage relevé. — Ce mot ne paraît pas être entré dans l'usage depuis plus de cinq ou six ans. Il était rare alors; depuis, il s'est répandu surtout parmi les femmes et les enfants. Les hommes l'emploient peu. *Pindariser* a pu être changé en *pintariser* sous l'influence de *pinte*. On a vu un rapport entre pindariser et le fait d'avoir bu sa pinte. On dit encore « boire sa pinte »; mais pinte est en train de disparaître. Il n'en restera bientôt plus que l'influence qu'elle a exercé sur *pindariser*. || [3] Tas de pierres que l'on fait dans les champs. || [4] D'Amancey.

EURE-ET-LOIR

krépẽvèl (cne de *œątódẽ*).

— *ẽ bẽ! pẽr tyõdòr, kmā ksà vẽ?*

— *ā! mõ pův luĩ, mā pàrl pã. sà và puẽ bẽ. j sẽ prì d lẽstòmàl; mẽ vlà màl pàrtì; j māj pův; j dòr pův; jẽ byõ prādẹ ẽ tãd mẽdĩkāmā, sà m fẽ rẽ. j krẽ bẽk fõdrà bẽtà fẽr là kyàlbùts.*

— *ā! mẽ nõ, pẽr tyõdòr, mẽ nõ, ẽl jùjẽ dyõ, ì vàz à rẽ dì, lì?*

— *ā! sì; mẽ sà à bẽ rẽ, kyẽ, sẽ là mẽm œàz.*

— *và tràvàyẽ ākòr ẽ pẽr tà d mẽm.*

— *ẽ pẽ, tà dãsmāz; ō pẽr pã rẽstẽ à rẽ fẽr kòm sà; kwẽ k tù vòy, fõ bẽ sõkyùpẽ pàr pã sānùyẽ.*

— *à dõk vàz àlẽ kòm sà?*

— *j vã fõœẽ stẽ mẽœāt lìèzàrn kjẽ dãs lõpẽ ā dlà. j vàdrẽ bẽ kẽ sẽ à bãwz, ẽ pì fẽnẽy. j là frẽ rātrẽ tà d sùèt pādā kì fẽ byõ. sì l tā s mẽtẽ ō lẽ, àprẽy, ōn ā pàrè pù vnì à bã. lẽ làbàràẽy sèrv sì màl lẽ kòmàn! ōn ẽ bẽ màlàrẽ kāt ōnà pã*

Crépainville (cne *de Chateaudun*).

— Eh bien! père Théodore, comment que ça va?

— Ah! mon pauvre Louis, m'en parle pas. Ça va point bien. Je suis pris de l'estomac; me voilà mal parti; je mange plus; je dors plus; j'ai beau prendre un tas de médicaments, ça me fait rien. Je crois bien que faudra bientôt faire la culbute.

— Ah! mais non, père Théodore, mais non. Et le *jugeur d'eau*[1], il ne vous a rien dit, lui?

— Ah! si; mais ça ou bien rien, tiens, c'est la même chose.

— Vous travaillez encore un peu tout de même.

— Un peu, tout doucement; on peut pas rester à rien faire comme ça, quoi que tu veux, faut bien s'occuper pour pas s'ennuyer.

— Où donc que vous allez comme ça?

— Je vais faucher cette méchante luzerne que j'ai dans ce lopin en *delà*[2]. Je voudrais bien qu'elle soit à bas, et puis fanée. Je la ferais rentrer tout de suite pendant qu'il fait beau. Si le temps se mettait au laid, après, on en pourrait plus venir à bout. Les *laboureurs*[3] servant si mal les *communes*[4]! on est bien malheureux quand on a pas

[1] Le jugeur-d'eau est le guérisseur de campagne qui juge des maladies d'après l'urine. || [2] *En delà* désigne un lieu éloigné. || [3] Les *laboureurs* sont les paysans qui, n'ayant pas assez de terres pour occuper leurs chevaux, labourent pour le compte des autres. || [4] *Communes*, paysans qui ont des terres, mais qui n'ont pas d'attelage.

sé œvó à swé, ì fó àtãdre lé lézì dé ôte. kwé k tù dì dè s tã là, twé? fétì pá ẽ pàr sék, dì? ì vyẽdrè ẽ pàr d yó k sà frè pá d màle?

— *á! bẽ súr! lé blé õt ẽ pàr sé; én bòn rãzéy lá frè dù byè. mè fódrè pá k sà dúre. lé már pène ãkòr pú k lé blé. fót éspéré kì œrà d lyó bètáy; là muésõ srè bẽ prépárey. sì sà s vãdè ã pàr l grè, y òrè pá às plèdr ãkòr!*

— *tá lèr ã té dimãœ, tù vá dõ ã vìle?*

— *mé œì.*

— *kwé fèr ànœì; sé pá màrœé?*

— *jvá vwár lè jùj dè pèy. y à st éspés dè rùsyó ky à ẽ œũ à kátéd muré, và sàvé bẽ, là-báwe?*

— *œì.*

— *é bẽ, ìl à prì ó muẽ dá rá, tàt ãlyére sú muẽ, kãt ìl à fé sõn àvwéne. j yé dì; ì mà ãvwéyé prònmné. j vá pá ksàs pás kòm sà! j sé bõ vwézè, mé fó ét jùste. j vá l fèr àsìyé.*

— *t á rézõ, mõ œèr. fó pá s lésé mãjé l àrbe sú là tête. dá ràwe, prèsk ẽ dmì séyõ, dã én párey lõgyàr dè ryájè, sé pá rè! y àt ì dé jã màlùnét tù d méu, ã! àlõ, j vá*

ses chevaux à soi. Il faut attendre les loisirs des autres. Quoi que tu dis de ce temps-là, toi? Fait-il pas un peu sec, dis? Il viendrait un peu d'eau que ça ferait pas de mal.

— Ah! bien sûr! Les blés ont un peu soif; une bonne rosée leur ferait du bien. Mais faudrait pas que ça dure. Les mars[1] peinant encore plus que les blés. Faut espérer qu'il choira de l'eau bientôt; la moisson serait bien préparée. Si ça se vendait un peu le grain, y aurait pas à se plaindre encore!

— Tu as l'air en tes dimanches, tu vas donc en ville?

— Mais oui.

— Quoi faire aujourd'hui, c'est pas marché?

— Je vas voir le juge de paix. Y a cette espèce de Rousseau qui a un champ à côté de moi, vous savez bien, là-bas?

— Oui.

— Eh bien, il a pris au moins deux *ras*[2] tout entières sur moi, quand il a fait son avoine. J'y ai dit, il m'a envoyé promener. Je veux pas que ça se passe comme ça! Je suis bon voisin, mais faut être juste. Je vas le faire assigner.

— Tu as raison, mon cher. Faut pas se laisser manger l'herbe sur la tête. Deux ras, presque un demi-sillon, dans une pareille longueur de *riâge*[3], c'est pas rien! Y a-t-il des gens malhonnêtes tout de même, hein! Allons, je veux

[1] Les *mars*, les blés semés en mars. || [2] La *rà*, c'est la largeur de terrain que la charrue emporte en passant. || [3] Le *riâge* désigne la partie la plus longue du champ.

pă tè rtàrdĕ dā tō vwĕyáje. j mā vāwe. j sòm tì bàvàre!

pas te retarder dans ton voyage. Je m'en vas. Je sommes-t-il bavards?

M. l'Abbé Martin, de l'École des Carmes.

GARD

àràmāu.

tĕu dĕ plụ̄dzò.

yàwso, trōno, plàw. àprè là ràsklĕ, lì kàkàlàwzo, k ẹ̀rōu ĕskōndụ̄do, sĕspàsẹ̄dzō plāmplànĕ dĕ̃ là tsā ẽ bànĕdzā dĕ plĕzì.

lì dròl ĕmĕ lì tsàto dà màs, lì vā àgōtà dĕ lō dì sĕbìso. lì pàvro kàkàlàwzo y ēntrō dĕ̃ sì kàkáyo; lì pìtsó bị̀skō ĕ yĕ kạ̄ntōu, sàbĕ pă pèr kĕ, ĕ̃ lì tĕnẽu ĕntrĕ lì dĕ:

kàklàwzéto,
sòr tì bànĕto;
sĕ lì sòrtĕs pă
dĕmāu plàrà.

tàt àm ụ̄ù kò, là tònèro pĕto kàm ụ̄ù kànōu; lì pìtsō s àmàlạ̄nāu[7] ĕ sĕ sị̄yōu.

« nàgĕs pă pàw, màrmáyo, yĕ dìs ō vyĕy kĕ pàso: ĕs là tābàr dì kàkàlàwzo. »

Aramon.

Temps de pluie.

(Il) éclaire, tonne, pleut. Après l'ondée, les escargots, qui étaient cachées, *s'espacent*[1] *plan-plan*[2] dans les champs en tirant leurs cornes de plaisir.

Les *drôles*[3] avec les *chattes*[4] du mas, les vont attraper de long des haies. Les pauvres escargots entrent dans leur coquille; les petits bisquent, et leur chantent, sais pas pourquoi, en les tenant entre les doigts:

Cacalaozette[5],
Sors tes *banettes*[6]:
Si les sors pas,
Demain pleuvra.

Tout avec un coup, le tonnerre pète comme un canon; les petits se pelotonnent et se signent.

« N'aie pas peur, marmaille, leur dit un vieux qui passe: (c')est le tambour des escargots. »

M. l'Abbé Brunel, de l'École des Carmes.

---

[1] Se promènent. || [2] Doucement. || [3] Enfants. || [4] Filles. || [5] Petit escargot. || [6] Petites cornes. || [7] *màlāu*, tas. — *sàmàlànà kāu ụ̄ù kàbĕdèw* (chevreau).

brŭzĕ (c^on de *kĭsă*).

lás fạdăs dĕ kărnás.

— *mũm pèrŭ, kŭntáz mĕ nŭ sărnạtŭ.*

— *vŏs kĕ tĕ kõntĕ lŭ dĕ djyănĕtũm ĕ dĕ bèrtrãdásă*[1]*?*

— *dănt ẹrŭ?*

— *dĕ kărnás.*

— *ĕ dĕ kĕ făzyèm?*

— *èrŭ fạdăs.*

— *ŭy*[2] *kŭntăz-tŭ, vĕndjyã.*

— *săvĕs bĕ djyã pyèrĕ, lŭ dĕ frãswĕs?*

— *dĕ brŭzĕ?*

— *ŏy*[5]*. ĕ bĕ, sã rŭyrĕ grã kĕ s ŭpĕlăvŭ djyã lŭ rŭdjyĕ, k èrŭ pŭyrĕ ĕn kŏ dĕ mŭsŭ lŭtĕmã, kŭn ẹrŭ djyĕnás, sŭ mèrŭ ĭ dĭgè : « tĕ fŏw mŭrĭdŭ djyã. » — « ŭy, ĕ bĕ! »*

ĕmb ŭkŏ kŭwkŭn y ŭvyĕ pŭrlŭ d ŭnŭ kŭrnŭsŏlŭ kĕ disyĕŭ k èrŭ pŭlĭdŭ kŭmŭ lás fidăs. ŭ krẹzĕ bĕ d ŭbŏr kĕ n èrŭ ŭnŭ.

— *sŭkĕ!*

— *mŭn ŏmĕ, lŭ mŭndè dĕ kŭrnás dĭzyẹ̀ŭ kŭkĕstŭ fĭyŭ ĕmbĕ sŭ mèrŭ vĕyèm toyŭkŭ nõ fŭirĕ lŭ sŭbŭ ŭwtŭr dĕ lŭ tŭrĕ dĕ l ás fidăs kĕ y ŭ sŭs kŭtŭ vĭz ŭ vĭz dĕ fãsãntĕya. kŭwkŭn ĭ dĭgè : djyã lŭ rŭdjyĕ, sĕ mĕ krĕzyẹs, ŭnŭryẹs pŭ pŭs ĕn kŭ dĕ djyănètũm dĕ kŭrnás ; kĕlŭ ĕmbĕ sŭ mèrŭ bèr-*

Brouzet (canton de Quissac).

Les fées de Carnas.

— Mon père, contez-moi une sornette.

— Veux-(tu) que je te conte celle de Janeton et de Bertrandasse?

— D'où étaient-(elles)?

— De Carnas.

— Et de quoi faisaient-(elles)?

— (Elles) étaient fées.

— Oui, contez-la, voyons.

— (Tu) *sais*[3] bien Jean-Pierre, celui[4] de François?

— De Brouzet?

— Oui. Eh bien, son arrière-grand-(père), qui s'appelait Jean le Rouge, qui était *payre*[6] *en ça*[7] de monsieur Lallemand, quand il était jeune, sa mère lui dit : « Te faut marier, Jean. » — « Oui, eh bien! »

Avec cela, quelqu'un lui avait parlé d'une *Carnassole* que, disaient-(ils) que (elle) était jolie comme les fées. (Je) le crois bien d'abord qu'(elle) en était une.

— Pas possible!

— Mon homme, le monde de Carnas disaient que cette fille avec sa mère venaient chaque nuit faire le sabbat autour de la tour des fées qu'(il) y a sur Coutach, vis-à-vis de Fonsange. Quelqu'un lui dit : « Jean le Rouge, si (tu) me croyais, (tu) n'irais pas plus *en ça* de Janeton, de Carnas; qu'elle avec sa mère Ber-

[1] Le suffixe dimidutif *ă* se prend en bonne part. Le suffixe augmentatif *ás* se prend en mauvaise part. || [2] Affirmation respectueuse. || [3] Connais-tu. || [4] Fils de. || [5] Affirmation familière. || [6] Le *payre* est un domestique en chef. || [7] Chez.

trăndăsă săm fădăs, ĕ bĕlĕw
tărĭvărgĕ kĭkŏ : ă sĕ ĭ
văs syĕgĕs byĕn ăvĭză. »

mĕ djyă lă rădjyĕ k ĕră pă sŏ,
dĭgĕ : « bătă! văy! sĕ săm fădăs,
ă vĕyrăy bĕ. » ălŏr vĕdjyăĭsĭ dĕkĕ
făy. ăm swĕr kĕ y ĕrą nă păsą
lă vĕyădă, kăn ągĕră părlą ăm
bŏ brĭă : « ăy! măn dĭă! să dĭgĕ,
kăntĕ sŏ kĕ yĕwăy! » — « dărmĭs,
ĭ rĕspăndĕgĕ B., tĕ djyĕynĕs pă ;
făy kąmă sĕrĕs ă tăn
ĕstăw. »

ălŏr, măn ŏmĕ, djyă lă rădjyĕ
săkrătĕyănă sŭs lă tăwlă ŏ făy
sĕmblă dĕ dărmĭ. ăw bă dăn
mămĕm, rămflăvă, rămflăvă.
ălŏr ĕntĕndĕgĕ bĕrtrădăsă kĕ
dĭzyĕ ă să fĭyă : « bŏ! ărą k
ĕz ĕndărmĭ, ănĕm ă lă tărĕ dĕ lăs
fădăs, kĕ y ă kŏuckĕs djyăr kĕ
dĕrą dĭrĕ kĕ yănă pă
pŭs. » djyănĕtăm ĭ dĭgĕ : « zą! păr-
tĭgĕm vĭtĕ, sĕ dĕrvĕyărą pă. »

ălŏr sĕ lĕvą, drăvĭsă ăm
plăkăr, prĕnă ăm pătĕ kĕ y
ăvyĕ dĕdăn dĕngĕn dĕ lăs fădăs.
lă vyĕyă kĕrą dĕskămbărlăs sŭs
lă măntĕyĕ dăn ĕskăbă, mĕz ăm
păwkĕ dăkĕst ĕngĕn dăn sŭs mă ĕ
sătă sŭs pĕzĕs, pyŏy dĭs : « pĕ sŭs
fyŏyă! » tăt ĕmb ăn kŏ, părtĭs
kămăm fălĕ dĕ vĕm pĕr lă tĕyĭ-
mĭyĕyrą, să tăkă dăs ŏrlĕs. djyă-
nĕtăn prĕnămbĕ săm măntĕyĕ
dĕskăbă, sĕ mĕs dĕngĕn dăn sŭs
mă ĕ sătă sŭs pĕzĕs ĕ dĭs : « pĕ
sŭs fyŏyă! » pyŏy păsă pĕr lă
tĕyĭmĭyĕyrą ĕ sĕ văy ăprĕs să
mĕrą ă lă tărĕ dĕ F. kăm

trandasse sont fées, et peut-être (il) t'arriverait quelque chose ; ou, si (tu) y vas, que tu sois bien avisé. »

Mais Jean le Rouge qui était pas sot, dit : « Mets! va! si (elles) sont fées, (je) le verrai bien. » Alors vois ici de quoi (il) fait. Un soir qu'il y était allé passer la veillée, quand ils eurent parlé un bon brin : « Aie! mon Dieu, se le dit-(il), quel sommeil que j'ai! » — « Dors, lui répondit Bertrandasse, te gênes pas ; fais comme si (tu) étais à ton hôtel (maison).

Alors, mon homme, Jean le Rouge, se couche sur la table et fait semblant de dormir. Au bout d'un moment, (il) ronflait, ronflait.
Alors (il) entendit Bertrandasse qui disait à sa fille : « Bon! (al)ors qu'(il) est endormi, allons à la tour des fées, qu'il y a quelques jours (qu')elles doivent dire que (nous) y allons pas plus. » Janeton lui dit : « Zou! partons vite, (il) se réveillera pas. »

Alors (elles) se lèvent, ouvrent un placard, prennent un petit-pot qu'(il) y avait dedans de (l')onguent des fées. La vieille, qui était à cheval sur le manche d'un balai, mit un peu de cet onguent dans ses mains et sous ses pieds, puis dit : « Pied sur feuille! » tout *avec* un coup, elle part comme un follet de vent par la cheminée sans toucher des bords. Janeton prend aussi son manche de balai, se met de (l')onguent dans ses mains et sous ses pieds et dit : « pied sur feuille! » puis passe par la cheminée et s'en va après sa mère à la tour de Fonsange. Comme

ăvgĕw dì : « pĕ sŭs fyòyà, » àkò vòw dirĕ kĕ l is fádàs pąsà sŭs là sìnà dĕ lás brānkàs dáz ąwbrĕs sà djyàmày sĕ tàmbą ĕ vàlà kàmà dàwsĕlás[1].

màn òmĕ, djyà là rádjyĕ, kàm vĕgę àkò, kàmānsę dĕ sĕsfràyą, pyòy pà mĕn dìgę : « trān dĕ sòr! fòw kąnĕ vĕyrĕ dĕ kĕ sĕ i pąsà ĕmb àkĕlà tàrĕ, kĕ nĕm pąrlà là. »

àlòr sĕrkà m[2] *bàstą kĕ y àvgĕ pà pùs dĕ māntòyĕs dĕskąbà, vày àw pàtĕ ĕ sĕ mĕs dĕngĕn kàm àvgè vìs kĕ fàzyĕw djyà-nĕtān ĕmbĕ sà mèrà; pyòy sàprą-tòyà dĕ là tòyìmìyèyrà è vòw dirĕ : « pĕ sùs fyòyà ; » mè àvgè màw ĕntĕndù, àkèt tòyàtàrás kàkò fày vĕyrĕ kĕ fòw byĕn ĕskàtą kà tĕ dizĕ kàkò, à lògà dĕ dirĕ : « pĕ sùs fyòyà. » dìgè : « pĕ sà fyòyà. »*

àlòr, tąstà. bàrląstà, pąsà pèr là tòyàmìyèyrà, sĕ rĕbàlà pèr tątĕs lùs kàmìs, tràvèsà là bòs dĕ kàrnàs, sĕskàràwyà pèrtà. kà y àrĕ m bàrtàs à àn àrāzàs, zà! sĕ i fìtòyąvà dĕdīn.

màn òmĕ, kà là vĕgèrà àrìvà, lìs fàdàs kĕ fàzyĕw là sàbà, sĕskàkàlàsèrà dĕ rìrĕ, tà-làmĕn èrà ĕskàràwyà : fàzyè pòw à là pòw.

B., k èr ànà mìtòyāntàsà, vàyè là tàyà ĕmbĕ sà māntòyĕ dĕskąbà : mè djyànĕtàm ì dìgè : « ĕ bĕ, djyà, dĕ kĕ tĕz àrìvà ? »

(elle) avait dit : « pied sur feuille, » cela veut dire que les fées passent sur la cime des branches des arbres sans jamais *se* tomber, et volent comme des oisillons.

Mon homme, Jean le Rouge, quand (il) vit cela, (il) commença de s'effrayer, puis pas moins (il) dit : « Tonnerre de sort! faut que (j')aille voir *de* quoi s'y passe avec cette tour qu'(ils) en parlent tant. »

Alors (il) cherche un bâton (qu'(il) y avait pas plus de manches de balai), va au petit-pot et se met de (l')onguent, comme (il) avait vu que faisaient Janeton avec sa mère; puis s'approche de la cheminée et veut dire : « pied sur feuille; » mais (il) avait mal entendu, cette grande-chouette (que cela fait voir que faut bien écouter quand (je) te dis quelque chose). Au lieu de dire : « pied sur feuille, » (il) dit : « pied sous feuille. »

Alors heurte, bouscule, (il) passe par la cheminée, se traîne par tous les chemins, traverse le bois de Carnas, s'égratigne partout. Quand (il) y avait un buisson ou une *roncière*, zou! (il) s'y fichait dedans.

Mon homme, quand (elles) le virent arriver, les fées qui faisaient le sabbat s'éclatèrent de rire, tellement (il) était égratigné : (il) faisait peur à la peur.

B., qui était une méchantasse, voulait le tuer avec son manche de balai; mais Janeton lui dit : « Eh bien, Jean, de quoi t'est arrivé? »

[1] N'a que le sens de « oiseaux ». || [2] Pour *sèrkà àm*.

— ù vèzés bé, sù dis, ày
prés dàkó dàw pàté é ày di : « pè
sù fyòyà. » — à! pàrdiù, ì dìgè
djyànétãm, sàs di : « pè sù
fyòyà, » à krézé bé kàs
déwgù tè rébàlà kàmà nà péyà,
déspyòy kàrnàs djùskàtsì. té fàyé
diré : « pè sùs fyòyà. » à dirás
àn àwtrà fés? — òy, djyànétãm;
ì mãkàràý pá. »

àlòr djyànétãm àné vité kèré
din là táré dùn àwtrà mẽnà
dẽngẽm ké gàris dàs kòs é ì
dìgèrà dé sém pàsà pèrtà ànté
sèrà fà màw. pyòy tàt is
dìgèrà : fàrás àm pàlìt òmé
pèr djyànétãm, dès kàs pá
pòc dèstré émbé lès fàdàs. »

mè èl ké kàmèsàvà dé diré :
« dé ké séra mày tàt àysó? » lã-
gìgè dàrìvàw djàr pèr révéni
à brèzé. é pòs diré sé ì
tàrné à kàrnàs, àmày sé
vàgè pàs énténdré pàrlà dàkélà
djyànétãm. sàlàmén làvyèw
gàri, é àgè pá mày dé mèm
ké sé ì èrà pá rén àrivà.

— (Tu) le vois bien, se le dit-(il), (j')ai pris de ça du petit-pot et (j')ai dit : « pied sous feuille. » — Ah! pardi, lui dit Janeton, si (tu) as dit : « pied sous feuille, » (je) le crois bien que (tu) as dû te traîner comme une peille (torchon) depuis Carnas jusqu'ici. Te fallait dire : « pied sur feuille. » Tu le diras une autre fois? — Oui, Janeton; y manquerai pas. »

Alors Janeton alla vite quérir
dans la tour d'un autre sorte
d'onguent qui guérit des coups et lui
dirent de s'en passer partout où
(il) s'était fait mal, puis toutes
dirent : « (Tu) feras un joli homme
pour Janeton dès que (tu) as pas
peur d'être avec les fées.

Mais lui qui commençait de dire :
« de quoi sera mais tout ceci? » lan-
guissait d'arriver au jour pour revenir
à Brouzet. Et (tu) peux dire s'(il) y
retourna à Carnas, et mais s'(il)
voulut pas entendre parler de cette
Janeton. Seulement (elles) l'avaient
guéri; et (il) eut pas mais de mal
que s'(il) lui était pas rien arrivé.

M. l'Abbé Bouisson, de l'École des Carmes.

Pouzilhac.

RONDE DES ENFANTS EN HIVER.

sùrégé lévá té
pèr lì pàvriz ẽnfãté
ké trémòlãm dé là fré.

Soleillet, lève-toi
Pour les pauvres *enfantets*
Qui tremblent de froid.

---

pèr là sẽn fèrmin,
là fré régo pèr lì kàmìn.

Pour la Saint-Firmin,
Le froid règne par les chemins.

pèr là més dàbríw
dézàbíyès pá dùm fiw.

Pour le mois d'avril,
Déshabilles pas d'un fil.

mày.	(En) mai,
fày kàmo tě plày,	Fais comme plaît,
ě mày nă ˜ sày.	Et mais (encore) (je) ne sais.
kã trònu dévèr bărdzą̀,	Quand (il) tonne devers Barjac
prěn tí bòw ě vày lăvàrà.	Prends tes bœufs et va labourer.
kàw vày plãn,	Quand (on) va doucement,
vày sãn.	(On) va sainement.
ẽm pàgě ěs pá ěnà bànàsto.	Un panier est pas une corbeille.
lă pĭròw, kě màskáru là sàrtãn,	Le chaudron qui noircit la poêle.
...à lĭz yàl pě grãn kě là gòrdzo.	...(Il) a les yeux plus grands que la gorge.
lí kà fã pá dí ràsĭnòw.	Les chats ne font pas des rossignols.
vyěy gàrsà, vyěyo běstyo.	Vieux garçon, vieille bête.
màría tẽn yě dàygo à kělíz ěnfãn : ùntě vày ã rěgré dàygo, yě vày pá n flŏ dě pãn.	Maria tends-leur de l'eau à ces enfants : Où va un verre d'eau, y va pas un flot de pain.

M. l'Abbé L. Navatel, de l'École des Carmes.

GERS

lìtáro.	*Lectoure.*
lă printěns bă lèw bázě ě màstrá sás flás, sás bàrjás, sás prăts flàríts. táto lă kãpàyo bà lèw ěstă kàpěrádo dě bérdăro. pěndén l'ìwèr n'àwéwòn pás ěn fě dě bérdăro kě lás làwrès, là bâw, lás pìs.	Le printemps va bientôt venir et montrer ses fleurs, ses bourgeons, ses prés fleuris. Toute la campagne va bientôt être couverte de verdure. Pendant l'hiver, [nous] n'avions pas en fait de verdure que les lauriers, le buis, les pins.
lěstiu běngŭěrá dẽ kàwkés mézis, ě ěndze pàtěrà běkkòp dě blàt, de sìwádzo, dŏrtę̂, dě pámos dě tèro.	L'été viendra dans quelques mois, et nous portera beaucoup de blé, d'avoine, d'orge, de pommes de terre.
lá b ils pwìrã se tẽgě là sě děhŏro dèbàt là bèt sèw ěstělát, ě	Les bals pourront se tenir le soir dehors, dessous le beau ciel étoilé, et

n ăwrā pás bĕzăn dĕ tēçĕ lás
lụdzis ălŭkádos, ĕ pwĭrăn
ĕspărăụă lólĭ, là kādĕlo, là
kărĕl ĕ tăt sò kĕndzĕ sérbís ĕnd
ĕndz ĕsklàirà[1] *pĕndĕn là nĕt, kăn*
hĕ ĕskŭ.

làwtáno ĕndzĕ pàrtĕrā rẹdĕ
frát, rẹdĕ pĕros, ăwbrĭkóts,
pāmos. prūos, ràzís, hīgos,
myárānos, mĕsplos, sŏrbos, kăs-
tāgos.

dĕ làwtáno, kā lás grā
kăbás sĕrā kăĭjúdos, là tĕns
ĕndzĕ pĕrmĕtĕrā dĕ hĕ de bānos ĕ
lāgos prŭmĕnádos là lā dĕ lás
rìbĕros, dus prāts, dus grā bọskís.

ĕntrăn dĕn ŭn pàlìt prăt, ĕndzĕ
kŭtoā sŭn[2] *lèrbo, dĕbízā rẹdĕ,*
kăntán lás kăwzos dā pŭsăt, rízĕn
dĕ bā kó, ĕndzĕ prămĕtĕn d ĕndzĕ
rōndĕ sĕrbísi ; ĕ àprĕts, ĕndzĕ
sĕpărán ĕn tăkà lă măn kámo
dĕ bás ămĭts (ĕ k ĕn ămĭts
dĕ tāto là fòrso dă mòt).

lás pĕtits mănăgĕs, à là bĕts
sĕ bā kŭtoā sŭn lèrbéto de
kăwkĕ prăt flàrĭt, jọgō dā
grā plăzĕ, sĕ dĭspụtā kăwkĕ
kŏp, sĕ bạtā ; mè kŭmo ăn
bā kò, sĕ hĕn pās jămès măw,
ĕ tárnō lĕw ămĭts kámo dăwànt.

ĕs pàlit d ŭs bĕzĕ kămo kŏ àkĕts
pĕtits jăgà sĕntsĕ nát sŭsĭ : ărryĕ
lás trăkăso p ĭs ; n ăn pás à
pĕntsà kà mìndjà, jăçà, drōmĕ,
trăbăḷà fòr păwk.

[nous] n'aurons pas besoin de tenir les lumières allumées, et [nous] pourrons épargner l'huile, la chandelle, le chaleuil et tout ce qui nous sert pour nous éclairer pendant la nuit, quand [il] fait noir.

L'automne nous portera beaucoup de fruits : beaucoup de poires, abricots, pommes, prunes, raisins, figues, grenades, nèfles, cormes, chataignes.

Dans l'automne, quand les grandes chaleurs seront tombées, le temps nous permettra de faire de bonnes et longues promenades le long des rivières, des prés, des grands bois.

[Nous] entrons dans un joli pré, nous couchons sur l'herbe, devisons beaucoup, contons les choses du passé, rions de bon cœur, nous promettons de nous rendre service; et après, nous séparons en touchant la main, comme de bons amis (et [nous] sommes amis dans toute la force du mot).

Les petits ménages[4] alors s'en vont coucher sur l'herbette de quelque pré fleuri, [ils] jouent avec grand plaisir, se disputent quelque coup, se battent ; mais comme [ils] ont bon cœur, [ils] se font pas jamais mal, et tournent bientôt amis comme devant.

C'est joli de les voir comme ça, ces petits, jouer sans nul souci : rien ne les tracasse pas; [ils] n'ont pas à penser qu'à manger, jouer, dormir, travailler fort peu.

M. l'Abbé Lartigue, de l'École des Carmes.

---

[1] Pour *ĕndĕ ĕndzĕ ĕsklàirà*. || [2] Si la voix s'arrêtait sur la préposition, on dirait *sŭr*. || [3] Mais on dit : *dābĕ plăzĕ*. || [4] Enfant.

ILLE-ET-VILAINE

sẽ mlĕy.

— *ù sétì ktŭ vá, tèy, fāœẽ?*

— *mày, j vá sĕyĕ dù blèy dā l klŏ à glŏmẽ.*

— *tà fŏfì kàptél bẽ?*

— *vér, ŏl é fráœ ĕgyŭzèy; j vẽ dlà krì[1] sél rpásù.*

— *j vá dŏ[2] tèy, dìk à là dvàlé.*

— *ăvās dō, té bēn ădlézì, tèy.*

— *tō œàpyáwè é œá dā ùn muér, j kré.*

— *nō fé, mé sà là rō dlà màrĕgòt à jèlyáwè; ò l à ĕkràbwì kàm ùn pàm kyét. j l àváz àœtèy ùn ĕkyù à là fwér dè kākàl.*

— *ì fé bẽ œáwè, ànì. l sàlèy é dré d sù nà. tà vá trāpèy tà pyáwè tātó.*

— *tŭ bàd kòm tà, kòm ò jéy, mō pór mìœáwè; j vwé bẽ któ mànyèy : lò pàròl tè œéy dlà gàl, kòm là flà[7] dè tà trémí.*

— *j m ā vá pà stè rìwét. mā gár fāœè, à rvwér. pòrt té bẽ kòm d àmó.*

Saint-Meloir-des-Ondes (canton de Cancale).

— Où c'est-il que tu vas, toi, Fanchin?

— Moi, je vais scier du blé dans le clos à Glòmain.

— Ta faucille coupe-t-elle bien?

— Vrai, elle est fraîche éguisée; je viens de la quérir chez le repasseur.

— Je vas d'avec toi, jusqu'à la *dévallée*[3].

— Avance donc, tu es bien *adlézi*[4], toi.

— Ton chapeau est tombé dans une mare, je crois.

— Non fait, mais sous la roue de la *maringotte*[5] à Julien; elle l'a *écraboui*[6] comme une pomme cuite. Je l'avais acheté un écu à la foire de Cancale.

— Il fait bien chaud aujourd'hui. Le soleil est droit dessus nous. Tu vas tremper ta peau tantôt.

— Tu *bayes* comme tout, comme un geai, mon pauvre Michaud; je vois bien que tu es meunier : les paroles te tombent de la *goule* comme la farine de ta trémie.

— Je m'en vas par cette *ruette*. Mon gars Fanchin, à revoir. Porte-toi bien, comme *d'amont* (auparavant).

M. l'Abbé Roussel, de l'Oratoire de Rennes.

---

[1] *Krì*, aller chercher une chose que l'on est sûr de trouver « *j vā krì mō pér à l òbèrj* » (il y est). *œérœé* a conservé quelque chose de sa signification étymologique *(circare*, de *circum*), c'est aller chercher quelque chose que l'on n'est pas sûr de trouver. || [2] Ou *Kàté tèy*. — *ìl à prē là vàœ ò sō vyáwè.* || [3] Descente. || [4] Tu as bien des loisirs. || [5] Voiture sans ressorts. || [6] Un objet *écraboui* conserve encore sa forme. Un objet *écrasé* n'est plus reconnaissable. || [7] *flà* ne s'emploie que pour la farine. Une fleur se dit *flèr* (fleur).

PÉRIODIQUES

Avant d'entreprendre le dépouillement régulier des périodiques, nous avons le projet de rechercher dans les numéros déjà parus, les articles qui se rattachent à nos études et d'en donner une indication, une analyse succincte, ou des extraits. Nous commençons par la *Romania*. Nous continuerons par les *Mémoires* de la Société de linguistique de Paris, la *Revue critique*, la *Revue celtique*, la *Revue des langues romanes*, le *Jahrbuch*, la *Zeitschrift für romanische Philologie*, la *Zeitschrift f. nfranz. Spr. u. Literatur*, l'*Archivio glottologico italiano*, etc.

ROMANIA

Tome I (1872).

G. PARIS. *Romani. Romania, lingua romana, Romancium* (p. 1-22).

I. ROMANI. « Les habitants de Rome se sont appelés de tout temps, dans leur langue, *Romani*... Longtemps après la soumission de l'Italie et des autres provinces qui composèrent leur empire, les *Romani* se distinguèrent des peuples qui vivaient sous leur domination.. Insensiblement cette distinction s'effaça, surtout après que l'édit célèbre de Caracalla eut fait des citoyens romains de tous les habitants de l'empire... Le voisinage menaçant des Barbares... rendit bientôt plus général l'emploi du mot de *Romani* pour désigner les habitants de l'empire par opposition aux mille peuples étrangers qui en bordaient et qui déjà commençaient à en franchir les frontières...

« Cette distinction, antérieure à l'établissement des Germains dans les provinces romaines de l'Occident, persista après cet établissement, » jusqu'au IXe siècle. — En Orient le nom de *Romani* « continua à désigner les habitants romanisés des provinces du sud du Danube qui ne se fondirent pas parmi les populations illyriennes, grecques, germaniques, slaves ou mongoles, et il les désigne encore jusqu'à ce jour. — Le mot *Romanus* se traduisait en allemand par *Walah*, mais jamais les *Romani* n'ont pris eux-mêmes cette dénomination ; elle s'est maintenue en allemand (où *Romanus* est inconnu), pour désigner les peuples romans pendant le moyen âge, et n'a pas encore tout à fait disparu. »

II. ROMANIA. « Sur le nom des habitants de l'empire, on fit un nom pour l'empire lui-même... On tira de *Romanus* le nom de Romania, formé par analogie d'après *Gallia*, *Græcia*, *Britannia*, etc. L'avénement de ce nom indique d'une façon frappante le moment où la fusion fut complète entre les peuples si divers soumis par Rome. Ce nom était populaire et n'avait pas droit d'entrée dans le style classique, aussi l'époque où il apparaît pour la première fois est-elle évidemment bien postérieure à celle où il dut se former. » Le plus ancien exemple du mot est du Ve siècle (Paul Orose)...

« Depuis la destruction successive de tous les restes de la domination romaine, il a exprimé l'ensemble des pays qui étaient habités par les *Romani*, ainsi que le groupe des hommes parlant encore la langue de Rome, et par suite la civilisation

romaine elle-même.... La Romania, à ce point de vue de la civilisation et du langage, comprenait autrefois, lors de sa plus grande extension, l'empire romain jusqu'aux limites où commençait le monde hellénique et oriental, soit l'Italie actuelle, la partie de l'Allemagne située au sud du Danube, les provinces entre ce fleuve et la Grèce, et, sur la rive gauche, la Dacie; la Gaule jusqu'au Rhin, l'Angleterre jusqu'à la muraille de Septime Sévère, l'Espagne entière moins les provinces basques, et la côte septentrionale de l'Afrique. » Depuis elle a perdu : quelques provinces enlevées par les Allemands, l'Angleterre qu'elle a reprise en partie; l'Afrique absorbée par les Arabes. Mais elle a fait dans ces derniers siècles des conquêtes nouvelles : sur plusieurs points l'allemand a été repoussé; les colonies lui ont annexé d'immenses territoires. Aussi « le latin, dans ces différents dialectes populaires, — qui sont les langues romanes, — est parlé aujourd'hui par un nombre d'hommes bien plus considérable qu'au temps de la plus grande splendeur de l'empire. »

Aug. BRACHET. *Vocabulaire tourangeau* (p. 88-91). Deux cents mots recueillis dans les cantons de Bléré et d'Amboise (Indre et Loire).

A. DARMESTETER. *Sur les mots latins qu'on rencontre dans les textes talmudiques* (p. 92-96). Pluriels neutres latins considérés comme féminins singuliers. Exemples de la prédominance des cas obliques sur le sujet.

G. PARIS. *Faîte* (p. 96-101). Modèle de recherche étymologique. — La supposition de Littré est impossible; *fastum* aurait produit *fast*, *fat*. L'étymologie de Diez, *fastigium*, ne convient ni pour la forme : cf. anc. fr. *fest* (masc.), *feste* (fém.), ajoutez port. *festo*, *festa* (Romania II, 378); ni pour le sens : les Romains n'avaient pas de *faîte*: ils employaient généralement la toiture plate ou la voûte. La grande construction en charpente nous vient d'Allemagne et le mot *faîte* aussi; c'est *first* ou *firste* (fém.) « faîte », angl. *first*, c'est-à-dire, *la première*, *la plus haute* (sous-ent. *poutre*). Pour la chute de l'*r*, cf. *pesche*, *persica*. L'*r* s'est conservée en anc. prov. *frest*, et dans plusieurs dialectes suisses, la *frête*.

LA MOUCHE ET LA FOURMI, conte pop. prov. (p. 107).

JOUAN DE L'ORT, chansonnette prov. (p. 110).

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *La langue franque, le vieux-haut-allemand et la langue française* (p. 129-145).

Le français n'a tiré ses mots d'origine germanique ni du gothique, ni du haut allemand; mais il les a empruntés à la langue franque à deux époques différentes : les uns à l'époque mérovingienne, comme *auberge* = *alberge* = *ar-berga* = **ari-berga* = **hari-berga* = **chariberga* = **chario-berga*; v.-h.-a. *Hari* « armée »; — les autres à l'époque carlovingienne, comme *heberge* = *her-berge* = *heri-berga* = **heiri-berga* = **hairi-berga* = **hari-berga* = **chari-berga* = **chario-berga*. — *Arrière-ban*, v. fr., *arban*, remonte à l'époque mérovingienne.

A. DARMESTETER. *Glosses et glossaires hébreux-français du moyen âge* (p. 148-176). « Parmi les documents les plus intéressants pour l'histoire de la phonétique, il faut compter les transcriptions en langue étrangère. L'usage d'ordinaire se refuse à accommoder les variations des lettres aux variations des sons, et comme celles-ci ne laissent pas de traces extérieures de leur existence, elles se trouvent méconnues et par la tradition orthographique qui immobilise, à travers les changements successifs de leur valeur phonétique, la forme primitive des lettres, et par l'opinion vulgaire, qui reporte à toute la durée de leur existence la dernière prononciation qu'elle leur connaît. Les transcriptions offrent le grand

avantage de mettre en garde contre les erreurs de ce genre. La différence des systèmes phonétiques, les efforts tentés pour reproduire des sons étrangers permettent de déterminer plus exactement la valeur absolue de ceux-ci et offrent de de précieuses indications sur la prononciation d'une langue à la date de la transcription... »

I. *Des glosses.* Celles du rabbin Schelomô Içâki, vulgairement *Raschi*, né à Troyes, en Champagne, en 1040, où il mourut en 1105, « donnent de précieux renseignements sur l'état de la langue (française à la fin du XIe siècle. Elles permettent d'affirmer l'existence des diphthongues fortes, accentuées sur la première syllabe, l'absence de nasalisations, du moins pour les syllabes sourdes *on*, *un*, l'affaiblissement des médianes fortes ou douces, et l'existence encore entière des médianes douces. Si *salutare* est devenu *saludar*, et *miratorium*, *miradoir*, *audiens* est resté *odant*, et *conredare*, *conreder*. L'assimilation des muettes avec les muettes est achevée et Raschi a écrit le mot *setaine;* mais celle des muettes avec les liquides en est encore au premier pas, et *hedera* se présente sous la forme *edre*, et *modulus* sous celle de *modle*. Les labiales ne sont pas encore remplacées par le *j* palatal suivant qu'en disparaissant elles appellent au rang de consonne et *ache* est encore *apje*, *sauge* encore *salvje*. La langue ne s'est pas encore décidée pour l'*n* avec *d* intercalé contre l'*m* dans les finales *emere*, et l'infinitif de *premo* est encore *prembre*... Raschi nous montre des subst. verbaux comme *signe* = *seie*, *trog* = *trou*, des subst. participiaux, comme *poste* = *ponte*, mot curieux et qui prouve l'existence d'une première forme latine *ponere*, *positus* = *pondre*, *post*, abandonnée pour une seconde forme plus conforme à l'analogie *pondre*, *pont*, laquelle à son tour, immobilisée dans le subst. participial *ponte*, est chassée en vertu des mêmes lois analogiques par *pondu*. » — II. *Des glossaires.*

G. PARIS. *Nurrer* (p. 216-218). M. G. P. repousse l'étymologie de Diez v.-h.-all. *nabagêr*, proprement « pointe à trou » *naba*, qui paraît signifier « trou rond, — *gêr*, pointe, lance). « Le mot *nabager* ne se trouve sous aucune forme dans aucune langue romane; s'il y avait passé, il aurait donné quelque chose comme it. *naragiere*, fr. *nagier* » ... et il aurait uniquement signifié « faire un trou avec une tarière ». Au XIe siècle, *nafrer* emporte l'idée de la peau qui est entamée, du sang qui coule (Raschi). — Il propose l'all. *narbe* « cicatrice » et « grain du cuir ». v.-h.-all. *narwa*, *narwe* « blessure, balafre »; dan. *narv*, suéd. *narf* « côté de la peau qui est tourné vers la chair ». De là le subst. *nafra* (dauph.), *nafre* (norm.), puis le verbe. (Ce mot est intéressant à étudier dans les patois.)

G. PARIS. *La chanson du chevreau* (p. 218-225). Modèle à suivre pour la critique de la poésie populaire.

G. PARIS. *La vie de Saint-Léger* (p. 273-317). Etude philologique et critique.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *La phonétique latine de l'époque mérovingienne* et la *phonétique française du XIe siècle dans le Saint-Alexis* (p. 318-327).

F. BONNARDOT. *Document en patois lorrain*, relatif à la guerre entre le *comte de Bar et le duc de Lorraine*, 1337-1338 (p. 318-351). Il est précédé d'une étude philologique embrassant les *voyelles*, les *diphthongues*, les *voyelles nasales*, les *consonnes*, la *flexion* et la *syntaxe*.

GERMINE. LA PORCHERONNE, *chansons foréziennes* (p. 352-359).

P. MEYER. *Mélanges de littérature provençale* (p. 401-419). Un *descort* inédit, — motets à trois parties, — prière à la vierge, — prière à N.-D. des Sept-Douleurs, — prologue d'un poème inconnu, — quatrains sur l'avarice.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons cru intéresser nos lecteurs en leur faisant connaître brièvement ce qui se fait pour l'étude des patois considérés surtout dans leur état actuel chez les principaux peuples de l'Europe romane et non-romane. Nous nous sommes adressés dans cette vue à divers savants, qui nous ont envoyé ou promis des articles d'étendue restreinte et ne contenant que des renseignements de nature à servir aux études de patois gallo-romans. Ainsi, dans nos premiers fascicules, l'espace que nous réserverons dans la suite aux notes bibliographiques et à la chronique, sera en grande partie occupé par des articles du genre de ceux que nous publions aujourd'hui sur l'étude des patois en Angleterre, en Allemagne et en Suisse.

J. G.

DIALECTOLOGIE ANGLAISE

Dans plusieurs pays, il s'est formé des sociétés ayant pour but de centraliser les études dialectologiques : en Suède, en Norvège, dans l'Allemagne du Nord : mais la *Société des dialectes anglais* peut réclamer l'honneur d'être leur sœur aînée, et c'est à MM. *A. Wright* et *A. J. Ellis* que revient le mérite d'en avoir provoqué la création [1], au révérend W. W. *Skeat* (actuellement professeur d'anglo-saxon à Cambridge) de l'avoir fondée. Au mois de mai 1873, l'existence de la Société était assurée. M. Skeat acceptait d'en être directeur et secrétaire honoraire, et bientôt après la Société réunissait deux cents membres, payant une cotisation annuelle d'une demi-guinée. Cette cotisation, reconnue insuffisante dès 1877 et élevée à une livre, avait l'avantage du moins d'assurer au début un plus grand nombre de souscripteurs. Le but que se proposait la Société était :

De réunir tous ceux qui s'intéressent aux patois anglais ;

De devenir un centre de publication pour les travaux des collectionneurs ;

De réimprimer les glossaires devenus rares ou difficiles à consulter ;

D'indiquer les sources d'information et de servir de guide à ceux qui en auraient besoin.

On commença d'abord par rechercher tout ce qui avait été fait jusqu'alors pour la connaissance des patois anglais ; ce qui permit de désigner les travaux dignes d'être réimprimés, et d'établir une liste des meilleurs auteurs à consulter [2].

---

[1] *Notes and Queries*, 12 mars 1870 et *Early English Pronunciation*, notice précédant le troisième volume, 1871, p. XII : « It is highly desirable that a complete account of our existing English language should occupy the attention of an English Dialect Society. »

[2] Deux recueils bibliographiques déjà existants furent tout particulièrement mis à contribution :

1° *J. R. Smith, Bibliographical List of the works..... illustrating the Provincial Dialects of England*, 1839.

2° *Wheatley, Chronological Notices of the Dictionaries of the English Language.*

Voici le plan qui fut adopté dans le catalogue publié en 1873[3] :

Dictionnaires anglais ;

Travaux d'un intérêt général ;

Travaux sur les dialectes du Nord ;

Dialectes des comtés, par ordre alphabétique ;

Dialectes anglais parlés dans le pays de Galles, en Ecosse, en Irlande et dans les pays en dehors de l'Angleterre ;

Mots d'argot.

En même temps on commença à réimprimer d'anciens glossaires devenus rares. La publication la plus importante de ce genre fut celle des recueils de mots provinciaux faits par *John Ray*, au XVIIe siècle.

Ce genre de travaux était relativement facile. Des difficultés considérables se présentèrent lorsqu'il s'agit de publier des études originales. Non seulement il fallait trouver des collectionneurs de mots que la naissance, l'instruction, l'expérience rendissent aptes au travail : mais encore il fallait les trouver disposés à travailler gratuitement, à sacrifier leur temps uniquement dans l'intérêt de la cause scientifique. Il n'en manqua pas cependant, et la plupart des glossaires envoyés sont utiles ; il y en a même d'excellents. On fait surtout grand cas de ceux de MM. *F. K. Robinson* (environs de Whitby), *Milner et Nodal* (Lancashire), *C. C. Robinson* (Mid-Yorkshire), *Ross, Stead et Holderness* (même région), *Peacock* (Lincolnshire), *Evans* (Leicestershire).

La Société a publié aussi des travaux d'un caractère plus général, tels que le livre important de M. *Sweet : History of English Sounds*.

Ainsi les publications de la Société se répartissent en quatre catégories : 1. Bibliographies ; 2. glossaires réimprimés ; 3. glossaires originaux ; 4. miscellanées.

Pour que l'enquête portât autant que possible uniformément sur tout l'ensemble du territoire, on désignait aux membres de la Société les points où leur sollicitude serait plus particulièrement précieuse. On leur recommandait de recueillir et d'envoyer au siège de la Société des mots patois, la prononciation provinciale de mots d'un usage général, les termes techniques, les proverbes, les additions qu'il y aurait lieu de faire aux glossaires d'une région déjà existants, d'établir des listes alphabétiques de tous les mots trouvés dans une certaine région, de compiler les diverses sources d'information imprimées, de bien vouloir faire don à la Société des livres et brochures contenant des spécimens de dialectes. On remettait à ces collaborateurs des fiches imprimées destinées à contenir les mots recueillis. Chaque fiche ne devait renfermer qu'un mot. Elle portait tout d'abord ce sage conseil : « Omettez ce qui est douteux ». Ensuite venaient des espaces libres pour :

1. Le mot ;
2. *a)* Sa prononciation exacte selon le système graphique de M. *Ellis*, ou :
   b) Sa prononciation aussi bien qu'il est possible à l'auteur de la reproduire ;
3. Partie du discours (subst., adj., etc.) ;
4. Explication du mot ;

[3] *A Bibliographical List of the works that have been published, or are known to exist in ms., illustrative of the various dialects of English. Compiled by Members of the English Dialect Society and edited by Rev. Walter. W. Skeat, M. A., London*, 1873.

5. Comté et endroit où le mot a été entendu (ajouter si le mot est d'un usage général, ou s'il n'est employé qu'à la ville ou à la campagne);

6. Au besoin : éclaircissements, citations, fragments de conversation entendus (ajouter la prononciation de la phrase entière, si c'est possible).

7. *a)* Nom du collectionneur, ou ses initiales (s'il envoie beaucoup de mots);

b) Citations exactes (s'il y en a).

On eut la prudence de ne pas désirer d'étymologies: on pourrait, pensait-on, s'en occuper plus tard et l'on craignait que les collectionneurs ne se laissassent aller à des recherches et à des discussions qui pussent nuire à la sincérité des autres renseignements.

Dès sa fondation, la Société des dialectes anglais s'est mise à l'œuvre pour former une bibliothèque. Elle y a réussi grâce à des donations nombreuses et s'est entendue avec la Bibliothèque publique de Manchester qui s'est engagée à réserver à ce dépôt une place à part dans ses locaux et à veiller à sa bonne conservation.

Actuellement, la Société va tenter une grande entreprise qui lui a été proposée par M. Skeat. Il s'agirait de publier un dictionnaire général des dialectes anglais. On peut prévoir ce que sera cette œuvre d'intérêt national par la somme jugée nécessaire pour en couvrir les frais. On pense que la rédaction et l'impression, dont l'Université de Cambridge a offert de se charger, coûteront de 1,000 à 5,000 livres. Il est à souhaiter que l'exemple de M. Skeat, qui a versé la somme de cinquante livres comme première souscription, trouve beaucoup d'imitateurs, car la Société est loin de posséder un capital suffisant pour l'entreprise. Elle avait en caisse, à la fin de l'année 1886, 379 livres, somme qui sera presque entièrement absorbée par les travaux en cours de publication. Le nombre des sociétaires est à l'heure actuelle de 311[1].

On a, à diverses reprises, émis l'opinion que dans un temps rapproché la Société aurait terminé sa tâche. Nous en doutons et nous partageons à ce sujet l'opinion de MM. Lundell et Elworthy[2].

Parmi les ouvrages, du reste peu nombreux, qui ont été publiés en Angleterre en dehors de la Société des dialectes anglais, le plus digne d'éloges est le *Shropshire Wordbook* de Miss Georgina F. Jackson (1. London, 1879). C'est un travail fait avec beaucoup de soin et dont tous ceux qui s'intéressent à la dialectologie devraient lire la préface et les « derniers mots ».

Nous devons aussi dire quelques mots de la *Philological Society*, dont le but est d'étudier les langues dans « leur structure, leurs parentés, leur histoire ». Les recherches sur les dialectes anglais ne sont pas exclues de son programme et c'est dans cette Société qu'ont été lus les articles dialectologiques de MM. Sweet, Sprague, Ellis et Elworthy. Ceux de M. Ellis[3] sont le fruit de longs travaux dont il a

---

[1] Pour renseignements s'adresser à J. H. Nodal, Esq., Honorary Secretary. The Grange, Heath Moor, near Stockport.

[2] *Transactions of the Philological Society*, 1882-3-4, p. 19, note et ib. *proceedings* du 15 février 1884.

[3] M. Ellis est l'auteur de l'ouvrage intitulé *Early English Pronunciation*. Ce travail a servi en quelque sorte de modèle au livre de M. Charles Thurot sur la prononciation française depuis le commencement du XVIe siècle. Voir à ce sujet : *Transactions of the Philological Society*, 1882-3-4, p. 24, note. M. Ellis est l'in-

entretenu la *Philological Society*[1] et feront partie d'une *Phonétique des dialectes anglais actuels*. Cette publication devait être livrée à l'impression dans le courant de l'été 1887 et terminée vers la fin de l'année 1888. M. Ellis en prépare en même temps une édition abrégée et populaire pour la Société des dialectes anglais. Cette édition portera le titre de : *English Dialects, their Sounds and Homes*, et doit paraître encore cette année-ci.

Si ces espérances se réalisent, l'Angleterre possédera donc dans un temps peu éloigné deux grands ouvrages sur ses dialectes, ouvrages se complétant l'un l'autre, l'un grammatical, l'autre lexicologique, et il y aura lieu de l'en féliciter.

Paris, septembre 1887.

E. Brauxholtz.

DIALECTOLOGIE ALLEMANDE

En Allemagne, l'étude de la langue populaire a traversé une série de périodes qui ne diffèrent pas moins par les résultats que par la méthode. Aux XVIe et XVIIe siècles, les grammairiens se sont occupés des patois uniquement en vue des intérêts de la langue littéraire : il leur importait de *rectifier* des manières fautives d'*écrire* et de *prononcer*. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, on s'est mis avec ardeur à recueillir le lexique populaire, et nous avons de cette époque pour un grand nombre de provinces et d'états allemands des glossaires plus ou moins précieux ; le plus important est l'*Essai d'un dictionnaire brémo-bas-saxon*[1], publié par la Société allemande de Brême (tomes 1 à 5 ; Brême, 1767-1771). Déjà à cette époque l'Allemagne du Nord précédait les autres pays allemands dans les études dialectologiques.

Ces études ne prirent un caractère vraiment scientifique que lorsque Jacob Grimm eut fondé la philologie germanique. Ce qui les mit en faveur, ce fut moins, semble-t-il, sa *Grammaire allemande* que son *Histoire de la langue allemande*. En effet, les travaux de cette époque se sont inspirés des vues générales que Grimm avait exposées dans son *Histoire de la langue allemande* : on étudia les patois, non pas pour l'intérêt linguistique qu'ils présentent, mais au point de vue esthétique et historique, comme des monuments du passé et du présent des races, dont ils étaient censés refléter, dans leur structure phonétique, l'état social et moral. Cette façon d'envisager les patois n'aboutit à aucun résultat positif dans l'ordre d'idées qui les inspirait ; elle fut en partie cause de l'insuccès des études d'alors, et elle empêcha que deux ouvrages d'un mérite exceptionnel eussent alors un effet immédiat sur la marche des études. Ces deux ouvrages sont : *Les dialectes de la Bavière*[2] et le *Dictionnaire bavarois*[3] de J.-A. Schmeller. Ils sont considérés à bon droit comme des modèles de travaux dialectologiques, et l'on peut dire que Schmeller a été pour les patois ce que Grimm fut pour la langue littéraire.

---

venteur d'un système graphique qui se recommande aux Anglais par sa simplicité et son exactitude.

[1] Voir : *Thirteenth Report of the English Dialect Society. For the years 1885, 1886 and 1887.*

[1] *Versuch eines bremisch-niedersächsischen Wörterbuchs.*

[2] *Die Mundarten Bayerns*, Munich 1821.

[3] *Bayerisches Wörterbuch*, 4 vol., Stuttgart et Tubingue, 1827-1837 (2e éd., p. p. K. Frommann ; Munich, 1869-1878).

La création d'une revue mensuelle, *Les patois allemands*[4], dirigée tout d'abord par Pangkofer, puis peu après par K. Frommann, semblait devoir ouvrir une nouvelle ère à nos études. Le premier volume parut à Nuremberg en 1853; l'entreprise se poursuivit jusqu'en 1859, et fit, après une longue interruption, une nouvelle et courte apparition en 1877 (7e vol.), sans avoir pu trouver la sympathie nécessaire pour lui assurer l'existence. C'est également en 1853 que K. Weinhold publia son opuscule *Sur les études de patois allemands*,[5] où il expose les principes que l'on doit adopter dans les travaux sur les patois et qu'il applique à l'étude du dialecte silésien. Weinhold conçut en outre le plan d'une *Grammaire des patois allemands*[6]. Il en a publié la *Grammaire allemane*[7] et la *Grammaire bavaroise*[1]. Partant des plus anciens textes littéraires du dialecte, il se proposait d'exposer toute la série des évolutions qu'a subies toute forme phonétique et flexionnelle. C'est ce qu'il a fait avec un zèle infatigable, pour les premières périodes des langages dont il s'est occupé: les étapes modernes sont moins bien représentées dans ses travaux, vu le petit nombre d'études préparatoires qu'il avait à sa disposition.

L'essor qu'a pris dans ces dernières années l'étude des langues en Allemagne a remis en vogue celle des patois; depuis une dizaine d'années on se met à recueillir de tous côtés, sur toute l'étendue du territoire allemand. Malheureusement, un grand nombre des travaux récents présente encore tous les inconvénients d'une transcription imparfaite. Cependant on commence à comprendre la nécessité d'une graphie simple, uniforme, rigoureusement phonétique et en même temps ces vérités font de plus en plus leur chemin, que, d'une part, l'histoire de la langue allemande ne pourra être faite d'une façon vraiment scientifique qu'avec la connaissance exacte des patois actuels[2], que d'autre part les patois sont appelés à nous révéler bien des secrets d'ordre linguistique général dont les documents des âges passés ne nous donnent point la clef.

Dans un avenir prochain, l'Allemagne possédera un guide dialectologique qui pourra servir de base à toute étude ultérieure de patois : M. Georges Wenker de Marbourg (Hesse), a entrepris d'exposer dans un *atlas linguistique*, les principaux caractères dialectaux et d'en tracer l'extension géographique dans les limites de l'empire allemand. Une revue, récemment fondée par M. Vietor de Marbourg[3], s'occupera également des patois. En Suisse, MM. Staub et Tobler publient l'*Idiotikon suisse*, œuvre de grande étendue. Très prochainement la Souabe aura son idiotikon et sa grammaire. En Basse-Allemagne, il existe une « Société pour les études de bas-allemand ». Cette Société publie depuis 1875 un annuaire (*Jahrbuch*), et depuis 1876, un périodique portant le nom de *Korrespondenzblatt des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung* et, en outre, *Forschungen*, I : *Die Solster Mun-*

[4] *Die deutschen Mundarten.*

[5] *Ueber deutsche Dialectforschung.*

[6] *Grammatik der deutschen Mundarten.*

[7] *Alemannische Grammatik*; Berlin, 1863.

[1] *Bairische Grammatik*; Berlin, 1867.

[2] Voir à ce sujet l'excellent article de Ph. Wegener : *Sur l'étude des patois allemands (Zeitschrift für deutsche Philologie*, p. p. Höpfner et Zacher, vol. II, Halle, 1880; p. 450-480).

[3] *Phonetische Studien.*

dart, von Dr. F. Holzhausen, 1886. Un exposé succinct de tous les dialectes bas-allemands se trouve dans Winkler : *Algemeen nederduitsch en friesch dialecticon*, 2 vol., Gravenhage, 1878. Nous sommes beaucoup moins bien renseignés en ce qui concerne les patois haut-allemands. G. Wenker, *Das rheinische Platt* (avec carte), Dusseldorf, 1877, donne les renseignements les plus détaillés sur l'état dialectologique dans les pays rhénans. Comme modèle d'exposition au point de vue phonétique, il importe de signaler la brochure de J. Winteler : *Die Kerenzer Mundart des Kantons Glarus*, Leipzig, 1876. K. von Bahder, dans son résumé de la philologie allemande[4], donne un catalogue très riche d'ouvrages sur les patois allemands.

KAUFFMANN.

DIALECTOLOGIE WALLONNE

La *Société liégeoise de littérature wallonne* a concentré dans ses recueils presque tous les travaux qui ont été faits sur le wallon depuis plus d'un quart de siècle. Jusqu'à l'époque de sa fondation, qui remonte à 1856, les efforts individuels, d'ailleurs très clairsemés, avaient manqué presque totalement de sanction et le plus souvent d'intérêt. On cite un « dictionnaire wallon-français », publié par un prêtre liégeois, l'abbé Cambresier, en 1787 (à Liége, chez Bassompierre) ; la *Société liégeoise de littérature wallonne* a publié également des extraits d'un dictionnaire du patois, composé en 1793, par M. Villers de Malmédy. Dans le *Mémoire statistique du département de l'Ourte*, de Thomassin, on trouve des renseignements curieux sur ce dialecte. Nous allons enfin donner, à dater de 1811, la liste des travaux qui lui sont consacrés et qui sont dus, pour la plupart, à l'initiative de la *Société wallonne :*

LEJEUNE, A.-E.-S., médecin. *Flore des environs de Spa*. Liége, Duvivier, 1811-1812. 2 vol. 8°.

REMACLE, L. *Dictionnaire wallon-français*, dans lequel on trouve la correction de nos idiotismes vicieux et de nos wallonismes, par la traduction en français des phrases wallonnes. 1re édition, 1823. 1 vol. in-8°. 2me édition, 1839. 2 vol. in-8°.

COURTOIS, RICHARD, docteur en médecine. Recherches sur la statistique physique, agricole et médicale de la province de Liége. Verviers, 1828. 2 vol. in-8°.

VAN DER MELEN, PH. *Dictionnaire géographique de la province de Liége*. Bruxelles, 1831, in-8°.

BRIXHE, G.-E., licencié en droit. Essai d'un répertoire raisonné de législation et de jurisprudence en matière de mines, minières, tourbières, carrières, etc., suivi d'un voc. des termes d'un usage général en France et en Belgique, dans l'exploitation des mines, etc. Liége, Dessain, 1833. 2 vol. in-8°.

DEL VAUX DE FOUROX, HENRI. *Dictionnaire géographique de la province de Liége*. 2me édition. Liége, 1841. 2 vol. in-8°.

DE SELYS-LONGCHAMPS, EDM. Faune belge, 1re partie, indication méthodique des mammifères, oiseaux, poissons et reptiles, observés jusqu'ici en Belgique. Liége, Dessain, 1842, in-8°. (La première partie seule a été publiée.)

HENAUX, F. *Etudes historiques et littéraires sur le wallon*. Liége, Oudart, 1843, in-8°.

---

[4] *Die deutsche Philologie im Grundriss ;* Paderborn, 1883, p. 166 et suiv.

Simonon, N. *Poésies* en patois de Liège, précédées d'une dissertation grammaticale sur ce patois et suivies d'un glossaire. Liège, Oudard, 1845, in-8° (Cf. Herrig's Archiv, VI, p. 43).

Grandgagnage, Ch. *Dictionnaire étymologique de la langue wallone.* 1re partie. Liège, Oudart, 1845 (A inclus. H).

Tome II, 1re livraison. Liège, Desoer, 1850 (I inclus. O) et additions et corrections A inclus. H.

Tome II, suite et fin. Bruxelles, Muquart, 1880, renfermant la fin du dictionnaire et un supplément; un glossaire d'anciens mots wallons; publiées selon le vœu de l'auteur, par *Aug. Scheler*, bibliothécaire du roi et professeur à l'Université libre de Bruxelles. 3 vol. in-8°.

Van Hulst, Felix. *Histoire naturelle* des oiseaux de volière (*Revue de Liège* tome VIII, 2me partie, 1847).

Grandgagnage, Ch. Etudes sur quelques noms de lieux situés en Belgique (Extrait des *Annales de la Société archéologique de Namur*).

Lobet, J. *Dictionnaire wallon-français*, contenant tous les mots d'arts et de métiers, de médecine, de chirurgie, d'histoire naturelle, de mécanique, etc., les noms de saints, de bourgs, de villages, de rivières, de la province, etc. Verviers, Nautet-Hans, 1854, in-8°.

Grandgagnage. *Note étymologique* sur les noms de famille (*Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, tome II, 1854).

Bormans, J.-H. Lettre à M. Grandgagnage, auteur du *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* (*Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. II, 1854).

N.B. Cette lettre a paru en tirés à part sous le titre suivant : Lettre à M. Ch. Grandgagnage sur les éléments thiois (flamands) de la langue wallonne. Liège, 1856, Broch. in-8°.

Grandgagnage, Ch. Mémoire sur les anciens noms de lieux dans la Belgique orientale. Bruxelles, 1854, in-4° (Ext. du tome XXVI des *Mémoires couronnés de l'Académie royale de Belgique*).

Grandgagnage, Ch. Vocabulaire des noms wallons d'animaux, de plantes et de minéraux. Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, tome II, 1854. 2me édition augmentée. Liége, Gnusé, 1857. 1 vol. in-8°.

Dasnoy, J.-B. géomètre du cadastre. *Dictionnaire wallon-français*, à l'usage des habitants de la province de Luxembourg et des contrées voisines. Neufchâteau, 1856, in-12°.

Hubert, J. *Dictionnaire wallon-français*, précédé d'observations sur la prononciation des lettres en vallon, et de notions grammaticales sur ce patois. Liége, Renard, 1857.

Chavee, Ch. *Français et wallon*, parallèle linguistique. Bruxelles, 1857, in-12°.

Grandgagnage, Ch. Vocabulaire des anciens noms de lieux de la Belgique orientale. Liége, Carmanne, 1859, in-8°.

Alexandre, A.-J. Explication de quelques mots du patois de Marche, employés dans la pièce *Li pechon d'avril*, inconnus à Liège, ou s'éloignant du dialecte qui y est usité (*Bulletin*[1], tome II, 1859).

---

[1] Par le mot *Bulletin*, nous entendons : *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne.*

L. P. Mélanges. — On d'meye quàtron di tott sôrt d'affaires (*Bulletin*, tome II, 1859).

Chavee. Une maladie chronique de la langue wallonne (*Bulletin*, tome III).

Stecher, J. De la carte du pays wallon (*Bulletin*, tome III).

Stecher, J. Kipkap (Explication des mots *Baligand*, *Pâcolet*, et *Halmette* (*Bulletin*, tome III).

Capitaine, U. Quelques mots sur les premières inscriptions liégeoises écrites en langue romane (1233-1236). — (*Bulletin*, tome IV).

Poulet, N. Li Pésonni (onomatopées des chants du pinson — dialecte verviétois). (*Bulletin*, tome IV).

Dejardin, Joseph. Dictionnaire des spots ou proverbes wallons (*Bulletin*, tome IV).

Alexandre, A.-J. Li p'tit corti aux proverbes wallons (Dialecte de la Famène). (*Bulletin*, tome IV).

Bormans, S. Le bon métier des tanneurs de la cité de Liége (*Bulletin*, tome V).

Bailleux, F. Du pluriel des substantifs et des adjectifs en wallon (*Bulletin*, tome V).

Micheels, L. *Grammaire élémentaire liégeoise* (française-wallonne). Liége, Es Renard, 1863, in-8°.

Bormans, S. Vocabulaire des houilleurs liégeois (*Bulletin*, tome VI).

de la Fontaine, Alphonse. Faune du pays de Luxembourg (Société des sciences naturelles du grand-duché de Luxembourg, t. VIII, IX, X et XIII, 1865-1873).

Forir, H. professeur de mathématiques supérieures à l'Athénée royale de Liége. *Dictionnaire liégeois-français*. Liége, Severeyns, 1866-1871, 2 vol. in-8°.

Grandgagnage, Ch. La lettre des Venalz (*Bulletin*, tome VIII).

Body, A. Vocabulaire des charrons, charpentiers et menuisiers (avec figures) (*Bulletin*, tome VIII).

Bormans, S. Glossaire technologique du métier des drapiers (*Bulletin*, tome IX).

Capitaine, U. Etude sur le mot *pasquèie*, nom générique de la chanson wallonne (*Annuaire*, tome III).

Delboeuf, J. Glossaire explicatif de *li Mâie neur da Colas*, comédie de Ch. Hanney (*Bulletin*, tome X).

Body, A. Vocabulaire des tonneliers, tourneurs, ébénistes, etc. (*Bulletin*, tome X).

Mathelot, J.-J. Vocabulaire de l'artisan maçon (*Bulletin*, tome XI).

Armonaque de Mons. Mons, Dequesne, in-16. Glossaire du dialecte montois.

Sigart, J. *Glossaire étymologique montois* ou dictionnaire du wallon de Mons et de la plus grande partie du Hainaut. Bruxelles, Classen, 1870, in-8°.

Versions wallonnes de la parabole de l'enfant prodigue (*Bulletin*, tome VII).

Body, A. Vocabulaire des couvreurs et des ramoneurs (avec figures). (*Bulletin*, tome XI).

Body, A. Vocabulaire des poissardes du pays wallon (Liége, Verviers, Spa, Malmedy). (*Bulletin*, tome XI).

Van der Elst, P.-C. Sur le mot *Franc* (*Bulletin*, tome XI).

Delarge, J.-G. Les *Colèbeu* Explication des termes employés par les *Colèbeu* ou amateurs de pigeons (*Bulletin*, tome XIII).

Bormans, S. et Body, A. Glossaire roman-liégeois (La lettre A a seule été publiée). (*Bulletin*, tome XIII).

Dubois. Alph. *Histoire populaire des animaux utiles de la Belgique*. Bruxelles, Mertens, 1873, in-8°.

Dory. Isidore. Recueil de wallonismes (*Bulletin*, 2me série, tome II).

Dory. Isidore. Recherches étymologiques sur quelques mots wallons (*Bulletin*, 2me série, tome III).

Gothier. Gustave. *Dictionnaire français-wallon*. J. Gothier, in-12°.

Body. A. Etude sur les noms de familles du pays de Liége (*Bul.*, 2me s., t. IV).

Jorissenne. G. Histoire de quelques mots wallons (*Bulletin*, 2me série, tome IV).

Marechal. A. Essai étymologique et historique sur quelques mots wallons (*Bulletin*, 2me série, tome IV).

Jacquemin, A. Vocabulaire liégeois des serruriers (*Bulletin*, 2me série, tome III).

Altenburg. *Versuch einer Darstellung der wallonischen Mundart*. Eupen, 1880.

Dory. Isidore. Recherches étymologiques sur sept mots liégeois (*Bul.*, 2me s., t. III).

La *Marmite*, gazette originale, publie depuis mars 1883 un Glossaire namurois-français.

Stürzinger, J.-James. *Remarks on the Conjugation of the wallonian Dialect*. (Transactions of the Modern Language Association of America, vol. I, p. 201).

Gobert, Theodore. *Les rues de Liége, anciennes et modernes*. 1884-1887. 8 fascicules in-4°. Lettres A, B et C.

Vierset. Aug. *Essai d'orthographe wallonne*, d'après la méthode Chavée. Namur, Wesmael-Charlier, 1887.

Body. A. Vocabulaire des agriculteurs de l'Ardenne, du Condroz, de la Hesbaye et du pays de Herve (*Bulletin*, 2me série, tome VII).

Lezaack. V. Dictionnaire des noms wallons des plantes des environs de Spa. (*Bulletin*, 2me série, tome VII).

Horning. Zur Kunde des Neuwallonischen (*Zs. f. Roman. Philologie*, tome IX).

Gens. Emile. *Notions sur les poissons d'eau douce de Belgique*. Bruxelles, Guyot, in-8°.

Pasquet. E. Goupil et Renart. Essai philologique (*Bulletin*, 2me série, tome VIII).

Wilmotte. M. Note sur le patois de Couvin (*Revue de l'instruction publique en Belgique*). 1886.

Jacquemin. Ach. Vocabulaire wallon-français du tendeur aux petits oiseaux (*Bulletin*, 2me série, tome IX).

Defrecheux, Joseph. Recueil de comparaisons populaires wallonnes (*Bulletin*, 2me série, tome IX).

Dejardin, Joseph. Examen critique de tous les dictionnaires wallons-français parus à ce jour (*Bulletin*, 2me série, tome IX).

Zanardelli. *Classification des patois wallons*, basée sur la phonétique.

Dubois, A. Compte rendu des observations ornithologiques faites en Belgique pendant l'année 1885.

Ce compte-rendu, paru dans le *Bulletin du Musée royal d'histoire naturelle de Belgique* (tome IV, livraison 4), donne des noms d'oiseaux en dialecte de Carlsbourg (province de Luxembourg).

Kurth. Godefroid. *Glossaire toponymique* de la commune de Saint-Léger (province de Luxembourg).

Vierset. Auguste. *Germain-wallon*. Liége, Vaillant-Carmanne, 1887.

Liége, 28 juin 1887. Joseph Defrecheux.

CHRONIQUE

Lorsque nous avons annoncé la *Revue des patois gallo-romans*, nous étions loin de soupçonner toutes les difficultés matérielles qui devaient en retarder l'apparition. Heureusement, grâce au concours dévoué et intelligent de la maison Deberny, qui a bien voulu se charger de la fonte de nos caractères, et de notre imprimeur, M. Attinger, toutes les difficultés sont aujourd'hui vaincues. Désormais, la *Revue* paraîtra régulièrement. Le troisième numéro est déjà sous presse. Le quatrième suivra incessamment.

La *Société liégeoise de littérature wallonne* s'est empressée de répondre à notre appel, et, avec une bonne grâce dont nous ne saurions trop la remercier, elle a mis à notre disposition tous les ouvrages qu'elle a publiés et dont quelques-uns sont devenus très rares.

M. E. Lemarié, conservateur du musée de Royan, nous a envoyé une série des *Faribôles saintong'hoises*, relinquées in p'tit p'rtout p'r Monsieu Ug'hene Le-marie, Saint-Jean d'Angély (Charente-Inférieure) — histoires plaisantes, dictons populaires, pronostics, — paraissant par *limeros* de 8 pages in-4°.

Notre collaborateur, M. Wilmotte, nous promet la création d'une nouvelle revue qui touche à nos études au moins pas un côté : le *Moyen-Age*, bulletin mensuel d'histoire et de philologie. — Direction : MM. A. Marignan, G. Platon, M. Wilmotte. — Alphonse Picard, éditeur, rue Bonaparte, 82, à Paris. Voici le prospectus de cette intéressante publication :

« Le *Moyen-Age* a la prétention d'être utile ; il n'en a pas d'autre, ainsi que l'atteste la modestie du sous-titre et du prix. Son but est avant tout pratique ; il entend fournir à ceux qui s'occupent de notre passé le moyen facile et peu coûteux de se tenir au courant, en ce qui concerne l'objet propre de leurs études, du mouvement général de la science. Pour cela, aussitôt après l'apparition d'un livre ou d'un article de revue, sur un point quelconque de l'Europe, il s'efforcera d'en porter le contenu à la connaissance de ses lecteurs.

« Le *Moyen-Age* n'est donc pas une publication spéciale, au programme restreint ; simple bulletin d'information, il s'est assuré le concours de nombreux collaborateurs, qui mettront les médiévistes de tout pays en état de s'orienter sans trop de peine dans l'entassement des productions nouvelles, de valeur si inégale et de contenu si varié. Il publiera, dans ce but, le sommaire de plus de *six cents périodiques* européens, des comptes-rendus et des variétés, dus à la plume des spécialistes les plus compétents.

« Le *Moyen-Age* s'adresse au maître et à l'élève. Au maître, qui doit se tenir au courant de la science qu'il cultive, il épargnera une fatigue longue et inutile, en lui signalant sans retard les nouvelles publications en toute langue et en tout pays. A l'élève, qui tâtonne encore et n'est pas en possession de tous les avantages d'une éducation achevée, il offrira des renseignements variés sous une forme claire

et concise, toujours abordable pour lui; il lui permettra de tirer aussi un meilleur parti des ressources de nos bibliothèques, en lui signalant les manuscrits restés inédits, malgré leur intérêt, en lui indiquant même des sujets d'étude, en lui offrant enfin le concours de sa publicité et celui de ses rédacteurs, pour tous les éclaircissements dont il pourrait avoir un sérieux besoin.

« Elèves des écoles supérieures, étudiants des universités, membres des conférences pratiques, aujourd'hui organisées sur un si vaste plan, futurs historiens, philologues, archéologues ou juristes, tous ceux qui travaillent ont intérêt, nous ne craignons pas de le dire, à assurer le plein succès du bulletin. C'est dans cette pensée, d'ailleurs, qu'un grand nombre de professeurs français et étrangers ont encouragé ses fondateurs, qu'ils ont cherché même, avec une parfaite bonne grâce, à leur faciliter leur tâche d'organisateurs.

« L'idée du *Moyen-Age*, née dans l'esprit de quelques-uns, est ainsi devenue presqu'aussitôt une œuvre collective, où s'efface volontairement la personnalité de ceux qui l'entreprennent. Des maîtres, dont le nom fait autorité dans la science, ont promis leur concours, et déjà plusieurs d'entre eux ont voulu, par la remise d'articles critiques ou de variétés, marquer d'une façon plus expresse et plus immédiate leur bienveillante approbation. Des professeurs d'université, des érudits bien nus se sont engagés à faire, chacun pour son pays ou pour sa spécialité, le dépouillement complet et méthodique des publications qui touchent, par l'un ou l'autre point, à la science médiévale. D'Oxford à Jassy et de Lisbonne à Lund, se sont offerts d'eux-mêmes les vrais rédacteurs de la Revue, ses plus sûrs soutiens.

« Est-il besoin d'ajouter que le *Moyen-Age* n'est l'organe d'aucune coterie, d'aucun groupe? La pensée même qui a présidé à sa fondation, son caractère impersonnel et international en sont le sûr garant.

« Le *Moyen-Age* paraîtra mensuellement à partir de janvier 1888; chaque livraison, de 28 pages, dont quatre de couverture, contiendra plusieurs articles et le dépouillement d'une série de périodiques, formant un ensemble scientifique. Le prix est de 8 francs l'an pour la France, de 9 francs pour l'étranger (Union postale.»)

ENQUÊTES

1° *Limite géographique de la transformation du* C *latin devant* A. — Le *c* latin a conservé sa valeur de *c dur (k)* devant *a*, dans tout le domaine roman, excepté dans le centre de la France. Dans le Midi, on dit : *Kami* (*caminum*, chemin), *vako* (*vaccam*, vache), comme dans le Nord : *Kemin*, *vake*. La limite précise du domaine linguistique où la transformation du *c* en *tch*, *ts*, *ch*, *s*, etc., s'est accomplie, serait intéressante à connaître. Nous prions nos correspondants de vouloir bien nous aider à la déterminer village par village.

Voici, en général, et sans indications précises, la direction de cette limite :

Au Midi : le nord de la Gironde; le sud de la Dordogne, de la Corrèze, du Cantal; le nord de la Lozère, du Gard, de Vaucluse, et probablement des Basses-Alpes.

Au Nord : le sud de la Manche, du Calvados; l'Eure; le nord de l'Oise et de l'Aisne.

Sur certains points, la limite a varié : elle a cédé sous l'invasion de certaines formes empruntées au français ou à des patois voisins. Quelquefois, les mots introduits sont l'exception. Dans la plupart des patois méridionaux qui ont conservé ka, cheval se dit *tchibao*, ou *tsibao;* c'est un mot étranger. D'autres fois, la forme indigène ne subsiste plus que dans un ou deux mots. Ainsi à Athys (Orne), le *r* devant *a* se dit *ch* dans tous les mots, du moins si nos renseignements sont exacts, excepté dans le *kan du frêne* (le champ du frêne) et dans le *kapelier*, nom du cimetière, ainsi appelé du *chapelier* qui l'a vendu, il y a environ cinquante ans.

Il est possible encore que l'invasion n'ait pas été complète sur tous les points, et qu'au milieu de régions francisées, il se trouve comme des îlots qui conservent la trace de l'ancien état de la langue.

Il faut donc étendre ses recherches en dehors de la limite actuelle et réunir le plus possible de mots où *ca* soit à l'initiale, ou bien après une consonne dans le corps des mots, et transcrire exactement la forme que l'on trouve. Si nos correspondants peuvent faire usage de notre système graphique, leurs notes nous seront précieuses à plus d'un égard, car elles contiendront plusieurs sortes de renseignements. Mais, pour le point spécial qui nous occupe, l'orthographe française suffit. En effet, notre question se réduit à ceci : dans quels villages, vache, par exemple, se dit-il *vake*, chèvre, *kabre?*

Voici les mots sur lesquels peut porter l'enquête : *cantare* (chanter), *campum* (champ), *capram* (chèvre), *calorem* (chaleur), *calidum* (chaud), *canem* (chien), *caballum* (cheval), *cavare* (creuser), *cattum* (chat), *caminum* (chemin), *caminatam* (cheminée) — *vaccam* (vache), *blancum* (blanche), *brancam* (branche), *francam* (franche), *manicam* (manche), *pertricam* (perche), *furcam* (fourche), etc.

Les noms de lieux aussi sont à relever, ceux qui commencent par Ka, ou qui finissent en ke, ko, etc.

Pour que la limite soit fixée sûrement, il faut indiquer les deux villages voisins entre lesquels elle passe et fournir les preuves à l'appui.

2° *Limite géographique de la transformation du* G *latin devant* A. — Cette limite doit être la même que celle de la transformation du *c* + *a*.

Mots à rechercher : *gallum* (coq), *gallinam* (poule), *galbinum* (jaune), *gabatam* (joue), *virgam* (verge), *largam* (large), *haribergam* (auberge), *longam* (longue), *purgare* (purger.) R.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 4, ligne 26, au lieu de *ẽ*, lisez *e˜*.

Page 4, ligne 27, au lieu de *ẽ*, lisez *e˜*.

Page 7, ligne 3. Il est si difficile d'obtenir des compositeurs des distances bien mesurées, que nous rendons facultatif l'emploi de l'apostrophe et du trait-d'union.

Page 9, ligne 30. J'ai trouvé depuis r^l dans le Lot-et-Garonne. Ce son existe aussi à Saint-Pol (Pas-de-Calais).

Page 10, ligne 6, ajoutez g^k. J'ai oublié de signaler une consonne intermédiaire entre la semi-voyelle *y* et *j*, c'est y^j qui se trouve à Saint-Pol.

Page 31, ligne 19, au lieu de *aie*, lire *ai*.

Page 125, ligne 6, au lieu de COLLET, lisez CORNET.

Page 126, ligne 30 et suivantes, au lieu de *se dit-elle*, lisez *ce dit-elle*.

Page 129, ligne 31, au lieu de *bằrẽy*, lisez *bằgrẽy*.

Page 132, ligne 7, au lieu de *bạnẽ*, lisez *bạnẽ*.

Page 132, ligne 10, au lieu de *bẽ*, lisez *bẽ*.

Page 132, ligne 26, au lieu d'*ābrêsí*, lisez *ābrõsí*.

Page 133, ligne 21, au lieu d'*ammener*, lisez *emmener*.

Page 134, ligne 27, au lieu de *l*, lisez *là*.

Page 142, ligne 31, au lieu de *kà*, lisez *kàs*.

Page 143, ligne 5, au lieu de *nèt*, lisez *nèyt*.

Page 143, ligne 33, au lieu de *ằrrẽ*, lisez *ằrrẽ*.

Page 144, ligne 3, au lieu de *à*, lisez *yà*.

LA LANGUE LATINE EN GAULE[1]

Un phénomène bien digne d'attention s'est produit en Gaule sous la domination romaine. Les langues parlées dans cette région avant la conquête ont disparu, le latin les a remplacées.

Les langues que les Romains ont trouvées en Gaule n'étaient pas seulement le gaulois ; on parlait à Marseille le grec ; à l'est de Marseille le ligure ; en Aquitaine, c'est-à-dire entre les Pyrénées et la Garonne, l'ibère, qui, probablement aussi, faisait concurrence au gaulois entre les Pyrénées et le Rhône ; enfin, il est fort possible que, dans une grande partie de la vaste contrée située entre la Garonne et le Rhin, les populations primitives conquises par les Gaulois eussent conservé leurs langues à côté de la langue introduite par la population dominante.

Toutes ces langues ont disparu : cinq siècles ont suffi aux Romains pour atteindre ce résultat, qui peut nous sembler merveilleux. Il est moins merveilleux qu'il ne paraît, et il est probable que l'emploi du même procédé dans les mêmes conditions produirait partout ailleurs le même résultat.

Quelle était l'organisation politique de la Gaule indépendante à l'arrivée de César ? Une aristocratie composée de druides, très peu nombreux, et principalement de chevaliers, dominait le reste de la population. La masse tenue dans une sorte de demi-esclavage[2] n'avait qu'un droit, c'était de choisir en cas de guerre le chef militaire auquel elle donnait sa confiance[3]. Quand il s'agissait d'un magistrat de l'ordre civil, si l'aristocratie était divisée, chaque homme de la population inférieure devait sans raisonner

---

[1] Leçon d'ouverture du cours de grammaire celtique au Collège de France, 5 décembre 1887.

[2] Nam plebes pæne servorum habetur loco, quæ nihil audet per se, nullo adhibetur consilio (*De bello gallico*, livre VI, c. 13, § 1).

[3] Ἀριστοκρατικαὶ δ᾽ ἦσαν αἱ πλείους τῶν πολιτειῶν· ἕνα δ᾽ ἡγεμόνα ἡροῦντο κατ᾽ ἐνιαυτὸν τὸ παλαιόν. ὡς δ᾽ αὕτως εἰς πόλεμον εἰς ὑπὸ τοῦ πλήθους ἀπεδείκνυτο στρατηγός (Strabon, l. IV, c. 4, § 4 ; édition Didot, p. 164, lignes 5-9).

appuyer celui des membres de l'aristocratie à la clientèle duquel il appartenait[1]. Mais, en cas de guerre, chacun reprenait sa liberté, et pouvait quitter son seigneur pour le remplacer pendant la durée des hostilités par qui il voulait. C'est ainsi que Vercingétorix devint roi, c'est-à-dire chef militaire des Arvennes contre les Romains dans l'insurrection de l'année 52 avant J.-C. Il avait contre lui les princes de la cité, mais les pauvres gens qui cultivaient la terre ne tinrent pas compte de la volonté de leurs seigneurs et prirent pour chef le jeune insurgé, qui finit par rallier à son parti presque tous ses concitoyens et par chasser du pays des Arvennes l'aristocratie hostile à ses projets[2].

Avant l'arrivée de César, il y avait en Gaule des guerres continuelles[3]; le peuple avait donc de très fréquentes occasions d'exercer son droit. Après César, les choses changèrent. La conquête romaine rendit les guerres impossibles en Gaule, elle enleva par conséquent à la plèbe le droit d'élire des chefs d'armée. Mais elle permit à l'aristocratie gauloise de conserver son rang et même bientôt d'arriver, par la concession du droit de cité, d'abord aux fonctions financières, ensuite au sénat et aux magistratures les plus élevées de Rome. Les membres de l'aristocratie gauloise devinrent en peu de temps les égaux des vainqueurs, mais à une condition, c'est que préalablement ils fussent devenus vraiment Romains. Dès le règne d'Auguste, la pratique de la religion des druides fut interdite à ceux des Gaulois qui avaient reçu de Rome le droit de cité[4]. Mais la religion n'était pas tout, il allait de soi que, pour être l'égal des Romains, il fallait recevoir complètement l'éducation romaine, et la connaissance de la langue des Romains était la base de cette éducation. On ne pouvait prétendre se mettre au niveau des Romains si l'on ne savait parler latin aussi bien qu'eux.

L'aristocratie gauloise se composait, dans la Gaule chevelue, d'environ

---

[1] Divisum senatum, divisum populum suas cujusque clientelas (*De bello gallico*, l. VII, c. 32, § 3). Il s'agit des Édui.

[2] Prohibetur ab Gobannitione, patruo suo, reliquisque principibus qui hanc tentandam fortunam non existimabant; expellitur ex oppido Gergovia, non destitit tamen atque in agris habet delectum egentium ac perditorum. Hac coacta manu quoscumque adit ex civitate, ad suam sententiam perducit..., adversarios suos a quibus... erat ejectus expellit ex civitate. (*De bello gallico*, l. VII, c. 4, § 2 et suiv.).

[3] Cum est usus, atque aliquod bellum incidit, quod ante Caesaris adventum fere quotannis accidere solebat. (*De bello gallico*, l. VI, c. 15, § 1.)

[4] Druidarum religionem apud Gallos dirae immanitatis et tantum civibus sub Augusto interdictam. (Suétone, *Claude*, c. 25.)

quinze mille familles, formant probablement environ le trentième de la population totale[1]; ces quinze mille familles étaient à peu près seules en possession de la fortune et du sol, elles pouvaient payer largement les professeurs et faire tous les frais qu'exige une éducation libérale. Dès l'an 21 de notre ère, des jeunes gens qui appartenaient aux familles les plus nobles de la Gaule étaient réunis à Autun pour y faire leurs études[2]; cette ville, la forteresse d'Auguste, *Augustodunum*, tout récemment fondée, remplaçait *Bibracte*, ville principale des *Edui* au temps de l'indépendance; elle était la capitale des *Edui* et le chef-lieu intellectuel de la Gaule nouvelle, de la jeune aristocratie romanisée. Voilà ce que nous apprend Tacite.

Si nous n'avions pas d'autre document que les *Annales* du célèbre historien, on pourrait croire que le mouvement qui entraînait les esprits vers les études romaines en Gaule était universel dès le règne de Tibère, et déjà ne soulevait aucune protestation. Mais les révolutions durables ne se font pas si vite : nous le savons au cas particulier dont il s'agit par un passage de Pomponius Mela, écrit à la fin du règne de Caligula, soit en 40, soit en 41, environ vingt ans après la date où nous fait remonter la mention précitée de l'école d'Autun.

A la fin du règne de Caligula, les professeurs de l'école d'Autun n'étaient pas les seuls instituteurs de la jeunesse noble en Gaule. Les druides, maîtres exclusifs de l'éducation de la jeunesse au temps de l'indépendance, résistaient encore avec succès au mouvement qui entraînait les générations nouvelles vers l'enseignement romain. Vers l'an 40 avant notre ère, leurs écoles ennemies subsistaient toujours, mais cachées, soit dans des cavernes, soit au fond des bois; des jeunes gens appartenant aux familles les plus nobles de la Gaule s'obstinaient à les fréquenter, et il y avait une éloquence gauloise, une science gauloise en face de l'éloquence et de la science romaines[3]. Mais, plus tard, il n'est plus question des écoles dirigées par les druides. Peut-être Claude, successeur de Caligula (41-54), les supprima-t-il en même temps que la religion druidique, dont

[1] *Revue celtique*, t. VIII, p. 228; cf. *De bello gallico*, VII, 64.

[2] Augustodunum, caput gentis [Æduæ], armatis cohortibus Sacrovir occupaverat, et nobilissimam Galliarum subolem liberalibus studiis ibi operatam, ut eo pignore parentes propinquosque eorum adjungeret. (Tacite, *Annales*, l. III, c. 43).

[3] Habent tamen et facundiam suam magistrosque sapientiæ druidas. Hi... docent multa nobilissimos gentis clam et diu vicenis annis aut in specu aut in abditis saltibus. (Pomponius Mela, l. III, c. 8, § 48 et 49; édition Teubner-Frick, p. 59, l. 23-28.)

elles formaient les principaux adeptes[1]? Peut-être tombèrent-elles par la force des choses : elles n'ouvraient à la jeunesse aucune carrière, tandis que l'école romaine ouvrait au Gaulois riche et citoyen romain la route qui menait aux fonctions publiques, à l'exercice du pouvoir et à la considération. Le règne de Claude est la date d'une mesure qui autorisa chez les nobles de la Gaule chevelue l'ambition de parvenir aux plus hautes dignités de l'empire.

Avant la chute de la république, des Gaulois de la province romaine (*Gallia braccata*) étaient entrés dans le sénat au grand scandale des autres sénateurs ; ils durent cet honneur à Jules-César. Suétone nous a conservé des vers satiriques contre ces Gaulois qui échangeaient leur culotte (*bracca*) contre la toge, ornée de pourpre, insigne des sénateurs :

Gallos Cæsar in triumphum ducit, idem in curiam.
Galli braccas deposuerunt, latum clavum sumpserunt[2].

Le même écrivain nous a transmis le texte d'une affiche posée à Rome par un plaisant : « Bonne farce à faire : Que personne ne montre à un nouveau sénateur le chemin qui mène à la salle des séances du Sénat[3]. »

Sous l'empire, les habitants nobles de l'ancienne province romaine de Gaule, alors appelée Narbonnaise, arrivèrent bien vite à des dignités plus hautes que celle de simple sénateur romain. Dès la première moitié du premier siècle de notre ère, deux citoyens romains, originaires de Vienne, capitale des Allobroges, parvinrent, l'un à la préture, l'autre au consulat. Le premier, L. Antonius Vestinus, un des amis intimes de l'empereur Claude, exerça les fonctions de légat de la province d'Asie[4]. L'autre, Valerius Asiaticus, deux fois consul, la première fois au plus tard en 41, la seconde en 46, était nommé gouverneur des deux Germanies et allait quitter Rome pour aller prendre son commandement, quand l'empereur le fit mourir sous prétexte de conspiration, mais en réalité pour s'emparer de l'immense fortune du malheureux Gaulois[5], accident fréquent sous les

[1] Dryidarum religionem... penitus abolevit. (Suétone, *Claude*, c. 25 ; édition Teubner-Roth, p. 161, l. 12-14).

[2] Suétone, *César*, c. 80 ; édition Teubner-Roth, p. 32, l. 37 et 38 : Quosdam e semibarbaris Gallorum recepit in curiam. *Ibid.*, c. 76, p. 31, l. 20 et 21.

[3] Bonum factum, ne quis senatori novo curiam monstrare velit. (Suétone, *César*, c. 80, éd. Teubner-Roth, p. 32, l. 34 et 35.

[4] Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. III, p. 287.

[5] Tacite, XI, 1-3 ; cf. Desjardins, *Géographie*, t. III, p. 287 : cf. Josephus Klein, *Fasti consulares*, p. 33.

gouvernements despotiques et dont le danger n'a jamais refroidi l'ardeur des ambitieux.

L'exemple des succès obtenus à Rome par ces deux Gaulois de la Narbonnaise rendit jaloux les nobles de la Gaule chevelue, c'est-à-dire de l'Aquitaine, de la Lyonnaise, de la Belgique et de la Germanie. Déjà citoyens romains, sinon tous, au moins pour un grand nombre, ils n'avaient pas acquis le droit de parvenir au sénat, ni par conséquent aux dignités sénatoriales. La seule exception qu'il y eût à cette règle concernait les habitants de Lyon, auxquels Auguste avait accordé ce qu'on appelait le *jus italicum*[1]. Claude consentit à donner cette faveur à ceux des nobles *Edui* qui étaient déjà citoyens romains; c'était en 47[2], on se rappelle, que chez eux était déjà située vingt-six ans plus tôt la plus ancienne école romaine dont l'histoire fasse mention en Gaule. Plus tard, le même avantage fut accordé successivement à d'autres peuples.

Vingt et un ans après la décision de Claude en faveur des *Edui*, le gouverneur de la Lyonnaise était le propréteur C. Julius Vindex, Aquitain d'origine, du nombre des Gaulois qui, avant Claude, n'auraient pu remplir cette charge. Son père avait été, comme lui, sénateur romain, et il avait des rois gaulois parmi ses ancêtres[3]. Vindex fut le premier des fonctionnaires romains qui, sous l'empire de l'indignation générale provoquée par les crimes et les vices de Néron, prit les armes en faveur de Galba. La révolte qui a rendu célèbre le nom de Vindex n'a pas été inspirée par le souvenir de l'indépendance gauloise, elle a été motivée par une idée romaine. Les souvenirs de famille n'avaient pas empêché Vindex de devenir Romain, de cœur comme de nom.

L'exemple d'Antonius Vestinus, de Valerius Asiaticus et de Julius Vindex montre à quelles hautes dignités pouvaient parvenir, un siècle après Jules-César, les membres de l'aristocratie gauloise qui pénétraient dans le

---

[1] Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. III, p. 231; Mommsen, *Römische Geschichte*, t. V, p. 89.

[2] Orationem principis secuto patrum consilio, primi Edui senatorum in Urbe jus adepti sunt (Tacite, *Annales*, XI, 25).

[3] Γάιος Ἰούλιος Οὐίνδιξ, ἐκ μὲν προγόνων Ἀκυτανὸς τοῦ βασιλικοῦ γένους, κατὰ δὲ τὸν πατέρα βουλευτὴς τῶν Ῥωμαίων (Dion Cassius, l. 63, c. 22). Gallis duce Julio Vindice qui tum eam provinciam pro prætore obtinebat (Suétone, *Néron*, 40; cf. Desjardins, *Géographie*, t. III, p. 304). Il est intéressant de rapprocher de ces textes quelques passages du *Pro Fonteio* de Cicéron, 69 ans avant J.-C.: Vos Volcarum atque Allobrogum testimoniis non credere timetis?... Cum intimo cive romano quisquam amplissimus Galliæ comparandus est?... Scit Indutiomarus quid sit testimonium dicere?

sénat. Ceux des Gaulois qui n'arrivaient point aux honneurs sénatoriaux pouvaient obtenir des fonctions moins brillantes, mais dans lesquelles on acquérait autant d'influence et, de plus, la fortune : c'étaient les fonctions financières. Ils pouvaient devenir procurateurs même dans leur pays, témoin le Gaulois Licinus, prisonnier de guerre, puis affranchi de Jules-César, enfin procurateur, c'est-à-dire en quelque sorte trésorier-payeur général, de la Gaule chevelue[1]. Licinus était un des favoris d'Auguste et la richesse qu'il avait acquise dans ses fonctions devint proverbiale. Les exemples de Licinus, d'Antonius Vestinus, de Valerius Asiaticus et de Julius Vindex étaient bien faits pour attirer dans le monde romain tous ceux des nobles Gaulois qui se sentaient quelque ambition.

Les gouvernements européens du XIXe siècle ne pratiquent pas tous à l'égard des peuples vaincus la politique des empereurs romains. Dans l'Inde anglaise et en Algérie, il y a comme en Gaule au premier siècle de notre ère des écoles où s'enseigne la langue du peuple conquérant. Mais quelles sont les fonctions publiques auxquelles ces écoles conduisent ? Aucun prisonnier kabyle n'a été jusqu'ici trésorier-payeur général à Alger, comme Licinus en Gaule ; et je n'entends pas dire qu'il soit question de nommer gouverneur général de l'Algérie un chef arabe, comme l'a été en Gaule, sous Néron, Julius Vindex. Aucun raja de l'Inde n'a, que je sache, été en Angleterre élevé à la pairie : les portes du parlement anglais sont fermées à tous les Indous. Rappelons cependant que lorsque le strasbourgeois Kléber commandait en chef une armée française, il n'y avait guère plus d'un siècle que Strasbourg était réuni à la France. Je n'entends critiquer personne, je me borne à exposer les faits.

Les empereurs romains employèrent donc pour gagner les cœurs de l'aristocratie gauloise un moyen bien plus habile que les procédés appliqués par les gouvernements modernes en Asie et en Afrique. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si l'aristocratie gauloise devint rapidement romaine de cœur et dans la forme, et si par conséquent elle adopta la langue latine. Quand une fois elle eut pris l'habitude de parler latin, l'usage de la langue gauloise ne se rencontra plus que chez les petites gens ; il fut de mauvais ton ; le gaulois fut méprisé, et peu à peu, par l'effet de l'influence que les classes dominantes exercent toujours sur les classes dominées, le latin de

[1] Dion Cassius, l. 45, c. 21 ; édition d'Immanuel Bekker, p. 66 et 67. Cet auteur qualifie Licinus de Γαλάτης qui, dans sa langue, veut dire Gaulois. Chez lui, les Germains s'appellent Κελτοί. Il n'y a donc pas à tenir compte de l'opinion du scholiaste de Juvénal, I, 109, qui fait de Licinus un Germain. — Édition de Charles-Frédéric Heinrich, t. I, p. 162 ; cf. Suétone, *Auguste*, c. 67 ; édition Teubner-Frick, p. 68, l. 26.

l'aristocratie devint la langue du peuple. Le français est la langue des nègres émancipés d'Haïti.

Au Ve siècle, quand l'empire romain succomba, cette révolution était accomplie. Le français vient du latin, les romanistes l'établissent par la comparaison des lois et du vocabulaire de la langue française avec les lois et le vocabulaire de la langue latine; à nous de faire la contre-épreuve en démontrant que le français ne vient pas du gaulois. Cette démonstration sera un des résultats du cours que je compte faire cette année. Je vais en détacher quelques fragments.

I

Une des inscriptions les plus intéressantes du musée de Cluny est celle où on lit :

TARVOS TRIGARANVS
(Taureau aux trois grues).

Tarvos comparé au latin *taurus*, au grec ταῦρος, à l'allemand *Stier*, en gothique *stiur* = **stéuro-s*, nous offre une métathèse qu'on ne trouve pas en français; *taureau* vient du latin *taurus* par l'intermédiaire d'un diminutif *taurellus*, il ne vient pas de *tarvos*, et nous reconnaissons *tarvos* dans le vieil irlandais *tarb*, dans le breton *tarv*, *taro*.

Tri-garanus nous offre deux termes: *tri*, le premier terme, veut dire *trois*, et n'a en gaulois rien de caractéristique, mais le second terme, *garanus*, se reconnaît dans le néo-celtique *garan*, qui est à la fois breton, cornique et gallois; il se sépare nettement du français *grue*, qui vient du bas-latin *grua*, variante du latin classique *gruis*.

II

Mais nous arrivons à des résultats bien plus catégoriques en étudiant les lois de la phonétique : *o* bref tonique gaulois devient en français *eu* : *Bajócasses*, Bayeux; *Duró-casses*, Dreux; *Epamanduó-durum*, Mandeure; *Soló-durum*, Soleure; *Autessió-durum*, Auceure, au moyen âge (Auxerre est une orthographe moderne altérée); *Petru-córii*, Périgueux; *Eburóvices*, Evreux; *Lexóvii*, Lisieux.

Cela suffit pour démontrer que le français *mer*, dont l'existence avec l'orthographe actuelle est attestée dès le XII siècle, ne peut venir du gaulois, et que les romanistes ont raison de le rattacher au latin *mare*. En effet, le mot gaulois était *mŏri*, qu'on trouve dans le composé dérivé si connu, *are-mŏri-cus* (qui est près de la mer); dans le nom de peuple gaulois dérivé, *Mŏrini* (les maritimes); dans le terme géographique composé,

Μορι-κάμβη, littéralement : courbe de la mer ; nom d'un golfe de grande Bretagne chez Ptolémée. Par conséquent si le nom français de la *mer* venait du gaulois, il serait *meur*, et non *mer*. Mais l'*á* tonique gaulois, quand il n'est pas entravé, devient *é* en français : Angers d'*Andecávi*, Condé de *Condíte*, Isère d'*Isíra*, Evre d'*Avara* (nom de rivière, d'où *Avaricum*, Bourges). Donc le français *mer* est identique au latin *mare*.

III

Un des faits les plus caractéristiques des langues celtiques est la perte du *p* indo-européen. La préposition indo-européenne * *uperi*, en grec ὑπέρ, en latin *s-uper*, avec addition d'un *s* initial, devient en gaulois *ver ;* le français *sur* vient de *super* et non de *ver*. On reconnaît le gaulois *ver* [*sur*] dans : *vertragus*, nom d'une espèce de chien particulièrement agile à la course, et qui serait en grec ὑπέρ-τροχος s'il existait dans cette langue, comme qui dirait en français *surcoureur*, avec *sur* augmentatif ; *Ver-cingetorix*, un augmentatif de *cingetorix*, comme, en français, *surfaire* opposé à *faire*, comme *surfin* opposé à *fin*. La préposition *sur* a eu primitivement un *p* en français ; on trouve cette préposition écrite *sovre* au Xe siècle. Dans *sovre*, *v* remplace un *p* primitif. Ce qui d'ailleurs prouve l'origine latine de *sovre* [*sur*] c'est l'*s* initial étranger aux autres langues indo-européennes qui, du latin *super*, est passé au français.

Comme le gaulois *ver*, le gaulois *are (près de)*, dans *are-moricus* (voisin de la mer), a perdu un *p* initial qu'on trouve dans le grec περὶ, παρὰ, par exemple dans παράλιος (maritime).

La chute du *p* est étrangère au français ; exemple : *père* de *pater*, *premier* de *primarius*, etc.

On le constate aussi en comparant le français *port* à son équivalent gaulois *ritum* dans les noms de lieu comme *Augusto-ritum* (Limoges), *Anderitum*. *Port* vient du latin *portus*, du thème indo-européen * *prtu ; ritum* nous offre le même thème et se reconnaît dans le vieux gallois *rit* (gué), en breton moderne *red*, en gallois *rhyd*.

IV

La comparaison entre l'indo-européen *prtu*, le latin *portus*, le français *port* et le gaulois *ritum* offre à l'observation une autre loi, c'est que la voyelle indo-européenne *r* devient en latin et en français *or*, mais en celtique *ri* ou *re*. La variante *ri* nous est offerte par le gaulois *ritum* (gué) de *prtu*, et par le gaulois *briga* = * *bhrga*, qui signifie probablement *forteresse*, et qui est l'équivalent étymologique du français *bourg*. *Bourg* vient

du bas-latin *burgum* (forteresse), qui est d'origine germanique. En germanique, *r* voyelle devient *ur*, *or*. *Eburo-briga*, *Admageto-briga* ont pour second terme un mot identique au second terme des mots formés, comme *Strasbourg*, *Vissembourg*.

On reconnaît la notation *re* de l'*r* voyelle dans le second terme de *vergobretos*, littéralement celui qui met à exécution les jugements, titre du magistrat civil du rang le plus élevé chez les *Edui* et chez les *Lixovii* aux derniers temps de l'indépendance; *bretos*, second terme, s'explique très bien par le vieil irlandais *breth* = **breta* (jugement, littéralement ce qu'on porte), indo-européen **bhr-ti* avec un *r* voyelle; c'est le participe passé féminin de la racine *bher* (porter); *bhr* est la forme réduite de cette racine. Or la forme réduite de la racine *bher* est en latin et en français *for*: on la trouve en latin dans *fortis* et *fortuna*, en français dans *fort* et *fortune*.

V

Enfin un trait caractéristique du gaulois est d'employer le *p* comme équivalent du *qu* latin, phénomène étranger au français.

Ainsi les Gaulois remplaçaient par un *p* le *qu* initial du latin *quatuor* et les deux *p* du latin *quinque*.

On appelait chez les Gaulois *pĕtor rĭtum*[1] le char à quatre roues. Varron, cité par Aulu-Gelle, nous apprend que ce mot est gaulois[2]; le sens « char à quatre roues » nous a été conservé par Festus[3] et par Isidore[4]. Le nom de nombre *quatre* se retrouve probablement dans le premier terme du nom de peuple gaulois *Petru-corii*[5] (Périgueux) et du nom de lieu égale-

[1] Exirem, plures calones atque caballi — pascendi, ducenda petorrita... (Horace, *Satires*, l. I, 6, 103 et 104). Esseda festinant, pilenta, petorrita naves (*Epîtres*, l. II, 192).

[2] Petorritum enim est non e Graecia dimidiatum sed totum ortum trans Alpibus. Nam est vox gallica. Id scriptum est in libro M. Varronis quarto decimo *Rerum divinarum*, quo in loco Varro, cum de petorrito dixisset esse id verbum galliam... (Aulu-Gelle, l. XV, c. 30, § 6 et 7; édition Teubner-Hertz, t. II, p. 147.)

[3] Petoritum, et gallicum vehiculum esse et nomen ejus dictum esse existimant a numero IV retarum, alii osce quod hi quoque petora quatuor vocent, alii Graece (Festus, au mot *Petoritum*).

[4] Pilentum vel petoritum, contexta quatuor rotis vehicula (Isidore, *Origines*, l. XX, c. 12, § 4).

[5] C'est la leçon de deux inscriptions citées par E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la carte de Peutinger*, p. 269.

ment gaulois de *Petru-mantalum*[1]. Le nom de nombre *quatre* apparaît donc dans les composés gaulois sous les formes *petor* et *petru*; c'est le vieux gallois *petguar*, le breton *pevar*; le nom de nombre français vient du latin *quatuor*.

Du latin aussi vient *cinq*, en latin *quinque*. L'équivalent gaulois est *pempe*, conservé par le composé πεμπέδουλα (quintefeuille); en breton, on dit encore *pemp*.

De ces exemples, on peut conclure que le *qu* latin a pour équivalent *p* en gaulois.

Cette loi est confirmée par la présence en gaulois d'un thème *epo-*, signifiant *cheval*, et dont l'équivalent latin est *equo-*. Ce thème *epo-* se trouve dans le nom de la ville d'Ivrée, *epo-redia*. Pline l'Ancien nous donne le sens du premier terme *Epo-* de ce mot : *Epo-redias Galli bonos equorum domitores vocant*[2]. *Eporedia* est un dérivé d'*epo-redo-*, qu'on retrouve dans *Epo-redo-rix*, nom d'un noble Éduen chez César; dans *Epo-redi-rix*, au génitif *Eporedirigis*, conservé par une inscription de Bourbon-Lancy[3]. *Epo-redi-rix*, comparé au mot *rēda* (char), paraît signifier chef de ceux qui conduisent des chevaux attelés à des chars; *Epo-redo-s* serait celui qui conduit un cheval attelé à un char. Le thème gaulois *epo-* (cheval) apparaît pour la première fois en 189 av. J.-C. dans le nom d'*Epo-so-gnatus*, un des rois de Galatie chez Tite-Live[4]. On le rencontre souvent depuis. On reconnaît un de ses dérivés dans le breton *ebeul* (poulain), vieux gallois *ebaul*, qui s'explique par un primitif **epālos*. Le *p* médial gaulois, qui est devenu *b* dans les langues néo-celtiques, s'est changé en *v* en français dans *Ivoy* = *Epoissus*, nom de lieu supplanté depuis par Carignan, dans Ivrée = *Eporedia*. Le *p* initial gaulois s'est conservé dans Périgueux, Pierremande.

Si les mots français qui, suivant les romanistes, viennent d'un mot latin contenant *qu* initial, venaient du gaulois, ils commenceraient par *p*; ceux qui contiennent un *qu* médial entre deux voyelles en latin auraient à la place du *qu* latin un *v* ou un *f*; quatre se dirait pierre; cinq se prononcerait pan; on appellerait en français le cheval *ief*. Mais nous disons quatre

---

[1] E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la carte de Peutinger*, p. 144. C'est une station située près de Beauvais (Cf. *Petru-Mantala*, Pierremande (Aisne), dans un diplôme de Charles-le-Chauve, 867; Matton, *Dict. top. de l'Aisne*, p. 215).

[2] Pline, *Histoire naturelle*, III, § 123.

[3] C. Julius Eporidigis filius Magnus, Orelli, 1974.

[4] Tite-Live, l. XXXVIII, c. 18 f. C. Polybe, l. XXII, c. 20; édition Didot, p. 664.

de *quatuor*, cinq de *quinque*, cheval de *caballum*, comme mer de *mare* (§ II), comme sur de *super*, port de *portus* (§ III.) Donc les romanistes sont dans la vérité, et le français vient du latin.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

[Les raisons exposées ici spécialement en vue du français s'appliquent avec la même rigueur à chacun des patois gallo-romans. C'est pour ce motif que j'ai été heureux d'obtenir ces pages de M. D'Arbois de Jubainville, et que je les propose aux réflexions des personnes, fort nombreuses encore en France, qui veulent voir dans nos patois des représentants directs de l'ancien gaulois. Cette malheureuse idée préconçue a beaucoup retardé le progrès de nos études, et stérilise encore bien des travaux.]

R.

NOTES SUR LE PATOIS DE MONTJEAN

(MAYENNE)

La commune de Montjean, canton de Loiron, arrondissement de Laval (Mayenne), est située à seize kilomètres au sud-ouest de Laval et à six kilomètres à l'est de la frontière d'Ille-et-Vilaine. L'ensemble des faits de phonétique étudiés ici ou un quelconque de ces faits pris séparément n'est évidemment pas particulier à cette commune. Mais c'est à Montjean seulement que j'ai pu faire mes observations. Je rassemble seulement ici quelques-uns des faits que j'ai pu noter. Peut-être pourrai-je tenter plus tard une étude d'ensemble.

Le patois de Montjean n'existe plus guère que chez les vieillards et les enfants. Les vieillards le parlent sérieusement; les enfants exagèrent à plaisir la prononciation de leurs grands parents et aiment à parler patois, parce qu'à l'école on leur enseigne à parler français. Les parents de ces enfants parlent en général le français et n'ont guère conservé la prononciation locale qu'aux termes d'agriculture, et aux noms d'animaux, de plantes, d'instruments.

1° *ẽ* latin vulgaire (*ē* et *ĭ* du latin classique). *ẽ* français. *ẽ*, *ẽ* + *n* lat.

— *frẽ*, froid : *ì fẽ frẽ ànüẽ, pàrgā?* Il fait froid aujourd'hui, parions?

— *vẽ*, voir : *và tĭ vnì vẽ?* Va-t-il venir voir?

— *œẽ*, choir : *ì va œẽ stì là.* Il va tomber celui-là.

— *sẽ*, soif. Le son *ẽ* est assez rare pour ce seul mot. Il m'est arrivé une fois d'entendre dire : *j' n'ẽ pœẽ sẽ*, mais on prononce ordinairement *sẽ*. J'ai voulu faire répéter *sẽ*, on m'a répondu en employant la prononciation *sẽ*. Depuis, je me suis souvent servi du mot *sẽ* en parlant à des paysans; ils m'ont toujours repris. J'avais beau dire : *j' n'ẽ pœẽ sẽ*; ils me répondaient toujours et avec un certain dédain de ma mauvaise prononciation : *ẽ' n'ãvẽ pœẽ sẽ, bẽ vrá?* Vous n'avez point soif, bien vrai?

— *kẽ*, quoi : *ẽ ptĭ kẽ.* Un petit peu. Cette prononciation est assez rare; on dit plus ordinairement *ká*, sans doute par le changement de *ẽ* en *á*; à côté de *ká*, *quid*, nous pouvons citer *má*, *tá*, moi, toi, pour lesquels nous ne trouvons plus guère les formes plus anciennes *mẽ*, *tẽ*.

D'ailleurs, la tendance à changer *e* tonique français en *á* est générale dans le patois de Montjean. C'est ainsi que l'*é* français tonique a pour équiva-

lent *á* : *j' và à kòsá*, je vais à Cossé; *c't ětá*, cet été; *j' sī lásá*, je suis lassé; *n' vā-t-ī pœ̄ pàrlá?* Ne va-t-il point parler?

Les paysans ont encore très nettement conscience de l'équivalence de *é* français et de *á* patois.

— Enfin, nous trouvons la diphtongue *àě* dans *kràěr̂*, croire; *ùn pàěr̂*, une poire; *vyá̆ tŭ bạ̄ěr̂?* veux-tu boire?

Dans tous les exemples que j'ai relevés *àě* est suivi d'*r̂*.

— Ni l'*ẹ*, ni l'*ẹ* du latin vulgaire ne sont aujourd'hui diphtongués devant *n* : *pá mē*, pas moins; *dŭ fẽ*, du foin; *ĕ bẽ?* eh bien? *rẽn ā tà*, rien en tout.

2° L'*ō* français est représenté par *ů* : *kăk ptīt ůz*, quelque petite chose, un peu; *à kůtá*, à côté; *drẽ dā l' fůsá*, droit dans le fossé.

3° Un *y* vient se placer à la tête des mots commençant par une voyelle quand le mot précédent finit par une voyelle : *l' çá yùjẽn dŭ yá*, le gars Eugène du Houx (nom d'une ferme).

Ce *y* tend à prendre le son de *j*. On dit indifféremment : *là jùjděyẽr̂* ou *là yùjděyẽr̂*, La Huchedéière (nom d'une ferme).

4° Latin *al* + cons. = *àw*, *ello* = *yàw* : *sà m' fĕ t ī grā màw?* ça me fait-il grand mal? *j'ĕ t ī grā càw?* j'ai-t-il grand chaud? *ō vàw*, un veau; *c'ĕ sūr byàw*, c'est sûr beau.

5° L'*l* est devenue *y* dans les groupes *bl*, *pl*, *fl*, *cl*, *gl* : *vĕrs má tà pyẽ*, verse-moi tout plein; *apràœ vŭ d' là tàby*, approchez-vous de la table; *sà fyābĕ dů̆r̂*, ça flambait dur; *ì kyòœ*, il cloche; *là gyā*, le gland; *là gyàn*, la glane.

6° On remarque que l'*r* finale est *r̂* : *bàěr̂*, *dů̆r̂*.

7° Le groupe *tien* est passé à *kyẽ* : *kyẽ má sá*, tiens-moi ça.

8° La forme du subjonctif dans les verbes terminés par *iam*, comme *veniam*, à Montjean : *vẽj*, s'est étendue à toutes les autres conjugaisons. Cette propagation n'est pas encore complète pour la première conjugaison. On dira fort bien : *kĕ j' vẽj*, *kĕ j' finij*, mais jamais : *kĕ j'èmj*. J'ai entendu cependant dire : *ĭ fō tājā k'ā pàrlj lá* Il faut toujours qu'elle parle, elle. Mais cette forme n'est pas ordinaire.

Au pluriel, on dira toujours : *kĕ nàz èmjā*, *kĕ vàz èmjĕ*, *k'iz èmjā*.

EXEMPLES DE SUBJONCTIFS EN *j*.

Singulier.		*vẽj*, vienne.	*vĕj*, voie.	*parlj*, parle.
Pluriel.	1re pers.	*vàněnjā*, venions.	*vĕyjā*, voyions.	*parljā*, parlions.
»	2e »	*vàněnjĕ*, veniez.	*vĕyjĕ*, voyiez.	*parljĕ*, parliez.
»	3e »	*vàněnjā*, viennent.	*vĕyjā*, voient.	*parljā*, parlent.

k'ĕj sĕy, que je sois; *k'ĭ sĕyjā*, qu'ils soient; *ĕy*, aie; *ĕyjā*, aient.

Remarque. — Dans les formes anciennes, le *j* s'est assourdi en *ʃ*; mais les formes modernes ont *j*.

G. DOTTIN.

PATOIS DE LOUVIGNÉ-DE-BAIS (PRÈS VITRÉ)[1]

J'ai parcouru la contrée sur laquelle M. Dottin nous donne quelques renseignements. Je me suis notamment arrêté à Loiron où j'ai entendu parler entre eux des gens du pays revenant de la foire de Vitré. Leur langage ne se distinguait guère de celui des campagnards des environs de Paris. Le seul trait dialectal caractéristique que j'y aie entendu est celui de l'*ẹ* + *n* que M. Dottin signale à Montjean. On dit à Loiron *rẽ̃* (rien), *bẽ̃* (bien). Un seul des interlocuteurs observés prononçait constamment *ə̃* pour notre *ẽ* final du français (*aə̃tə̃*). Par contre, *ẹ* latin y est comme à Paris : *wa (s'ẽ t i vã k' jẹ vũ ã lã fwar)*; *al* + cons. : *ã*; *bl* y reste *bl* (*lẹ blẹ ã frãs jãmẹ i nẽ rsẽri ẽr*), l'*r* m'y a paru être *ṛ* ce qu'elle est à Paris, c'est-à-dire un son qui n'est plus guère éloigné de *r̂*, la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif y est est terminée par *õ* (*ĭ s' kũrõnõ, ĭ s' kũwõ*). Voici du reste quelques-unes des phrases recueillies :

ã jur d'ãnivi = au jour d'aujourd'hui.

s'ẽt ĭ bẽ̃ l' pri = c'est-il bien le prix.

sã n' fẽ̃ rẽ̃ = ça ne fait rien.

mõ̃ pti kõr ẽ tu pẽti = mon petit corps est tout petit.

j ẽm sivi dẹ fwa bẽ̃ vũ sã = je me suis des fois vu bien soûl.

jãmẹ sa n' m' rãrivra = jamais ça ne me rarrivera.

il ẽ grã ãsẹ; j' sivi t ĭ pa rĩẽ ãsẹ = il est assez grand; je ne suis-t-il pas assez riche!

Il y avait de tout dans la conversation de ces bonnes gens, depuis la cote des bœufs (sur une bonne paire de bœufs il y a eu aujourd'hui 100 francs de différence d'il y a quinze jours) jusqu'aux maximes de la philosophie populaire (quand on n'a pas d'instruction, on devrait avoir toujours un homme à son idée).

Ce langage est-il le gallo-roman tel qu'il s'est développé à Loiron, ou représente-t-il le français populaire, laissant percer quelques restes du patois disparu (*rẽ̃*, *bẽ̃*)? C'est ce que je ne puis dire; je n'ai pu y découvrir d'autre langage. La présence à Montjean de caractères tels que *bl*, *pl*, *fl* =

---

[1] Lorsque j'ai recueilli ces matériaux, je croyais pouvoir négliger de déterminer le terme et la quantité de certaines voyelles.

by py, fy : les sons *aw, yaw* porteraient à croire que je me suis trouvé en face du français populaire. Je considérais Vitré comme étant approximativement du côté de l'est la limite de patois nettement distincts du français de Paris ; il est probable qu'elle est plus rapprochée de la capitale.

A Louvigné-de-Bais, à quelques kilomètres au-delà de Vitré, le langage populaire est nettement déterminé. En voici les principaux caractères :

1° *a* latin libre accentué, dans tous les cas où il produit en vieux français *e* et *ie* aboutit à *ȧ : blȧ* (blé), *salȧ* (soulier), *dȧ* (dé), *...ȧ* (*...er, ...ê*[1]), *sȧl* (sel), *fȧv* (fève), *ȧ̃l* (échelle).

De même l'*e* de l'ancienne diphtongue *ie* (*ę* lat.) : *lȧ̃v* (lièvre), *fyȧ̃v* (fièvre), *myȧ̃l* (miel), *yȧ̃r* (hier) : *..ana, ..ēna* latins : *avȧ̃n* (avoine), *vȧ̃n* (veine), *dazȧ̃n* (douzaine), *lȧ̃n* (laine), *fõtȧ̃n* (fontaine), *mȧ̃rȧ̃n* (marraine).

Par contre : *ɛ̃r* (chaise), *fê* (faite), *bȧlê* (balai), *sȧk* (sec), *mêt* (maître), *têt* (tisser), *fnêt* (fenêtre), *mê* (maie) *gyêp* (guêpe).

2° *al* + cons. s'y est conservé sous la forme de la diphtongue *au : ɛaud*, (chaude), *taup* (taupe), *saus* (sauce), *auj* (auge), *ɛau* (chaux), *jaun* (jaune), *saul*, f. (saule), *ɛaus* (chausses).

3° *é* latin = *ȧ* : *kȧ*, quoi ; *pȧ*, poix ; *mȧ*, moi ; *tȧ*, toi ; *sȧvȧ*, savoir ; *sȧ*, soif). Mais ce caractère n'existe que lorsque l'*é* était devenu final. La présence de *t* à l'époque de la transformation de *é* (= ancien *ei*) en *ȧ*, ou peut-être simplement la nature de l'*e* restant autre à cause de l'*r*, ont fait évoluer dans un autre sens l'*e* des mots *êtroit, droit*. Ces deux mots suivent la loi de l'*e* qui remonte à *a* latin, loi que je signale ci-dessus. Lorsque l'*é* latin n'est pas final, il est à Louvigné *èy*. Ainsi : *fèyr* = foire, *nèyr* = noir, *nèyrsi* = noircir, *ètèyl* = étoile, *rèyzẽ* = voisin. La présence d'un *e* féminin a suffi pour ne pas permettre l'évolution vers *ȧ*, on a *kȧ̃rê* pour courroie. L'*r* de *cadēre* a résisté plus longtemps que celui de *sapēre*, puisque l'on a *ɛê* et non *ɛȧ*. Enfin dans *pèy* pour *poil*, il faut croire que l'*l* latine s'est mouillée et que son mouillement est cause de ce quatrième produit de *é* latin, que j'ai peine à considérer comme un reste de l'étape intermédiaire entre *ey* + cons. et *è*. Il est vrai que *...ile* aboutit à *ī*, *al* à *ȧ* et non à *ēy*, ni à *ȧy*, mais par contre la forme ancienne *seel* de *sitellum* est devenue *sèy*, alors que phonétiquement on s'attendait à *sȧ* ou encore, si la forme du pluriel avait dû triompher, à *syõ* (comp. *eyõ* = veau, *ĭyõ* = agneau). *sèy* doit être expliqué comme *pèy*.

4° *ellum* aboutit en général à *yõ : pyõ* (peau), *eyõ* (veau), *kȧtyõ* (couteau), *ĭyõ* (agneau), *fȧkyõ* (hêtre). Par contre *sèy* (seau), dont il a été question plus haut.

5° *o* fermé libre accentué du latin semble avoir été traité d'une part comme en français (*sȧ*, seul ; *tyȧ*, queue) ; d'autre part, avoir donné quel-

ques formes qui remontent à l'ancienne diphtongue *ou* ; par ex. : *œãsã*, chanceux, *œãdlãr*, Chandeleur ; *nvu*, neveu. Seule une étude d'ensemble sur les patois de toute la région pourra démêler si l'on a affaire à un patois qui traite différemment l'*o* fermé libre du latin selon les conditions consonnantiques dans lesquelles la voyelle se trouvait, ou si l'on est en présence d'un mélange de langues.

6° *ui* du français est représenté par des produits très divers, comme en Normandie :

u. — *pũ* (puits), *brũ* (bruit), *lũ* (lui), *rusyõ* (ruisseau).
ẽ. — *plẽ* (pluie), *trèy* (truie), *kyẽs* (cuisse).
ɔ̃. — *anɔ̃* (anuit), *nɔ̃* (nuit), *kyɔ̃* (cuir), *kyɔ̃* (cuit).
yɔ̃. — *syɔ̃* (suif).
wi. — *bwi* (buis).

7° *h* aspirée existe, mais n'est pas aussi forte qu'en allemand :

hèrd = hardes, *hẽn* = culotte.

8° *l* de *ḷo*, *ḷe* est tombée : *mĩ* (millet), *kurtĩ* (courtil). *fĩ* (fil). Comparez *jvã*, cheval : *sɔ̃*, seul.

9° *l* s'est mouillée dans les groupes initiaux *gl*, *kl* (*ɡḷãdrè* (m.), gland ; *ɡḷãnɔ̃*, glaner ; *kḷɔ̃*, clé ; *kḷɔœɔ̃*, clocher) ; mais non dans les groupes *pl*, *bl*, *fl* (*plẽ*, plein ; *plẽ*, pluie ; *blɔ̃*, blé ; *flõ*, fléau). Le mot *flõ* ne peut pas être une forme populaire ; il est en effet impossible que le produit de *ellum*, c'est-à-dire *yõ*, n'ait pas mouillé l'*l* qui le précédait et ne l'ait ensuite absorbée. *flõ* est une forme française qui remonte non à *fléau*, mais à *flau* monosyllabique. Le fléau, tel qu'il existe dans le centre de la France, doit être d'importation très récente en Bretagne ; l'espèce que j'y ai vue, dont le bâton servant de manche est à peu près de la même longueur que l'autre, porte des noms locaux. Il est curieux de constater que le français provincial de la Suisse romande possède ce mot sous la forme précitée de *flau*. Cette coïncidence rend peu probable la supposition que Louvigné ait emprunté *flõ* à un parler voisin ; *flau* est une forme que la langue littéraire a exportée et qu'elle ne possède plus. C'est également sous cette forme monosyllabique que ce mot a pénétré dans le français de la Charente.

10° *ḷ* est réduite à *y* : *pày* (paille), *fiy* (fille), *kyiy* (quille), *kôkyiy* (coquille), *kènôy* (quenouille), *tiyɔ̃* (tilleul), *sôlèy* (soleil), *butèy* (bouteille), *sèyõ* (seillon), *vèy* (vieille, litt. veille).

11° *bl*, *tr*, *dr*, *vr*, dans la syllabe posttonique laissent tomber l'*r* et l'*l* : *ètãb* (étable), *trãb* (tremble), *sãb* (sable), *tòrt* (tordre), *mòrd* (moudre), *pad* (poudre), *kônèt* (connaître), *mèt* (maître), *tèt* (tisser), *fyève* (fièvre).

J. G.

PATOIS DE BONNEVAL (SAVOIE)

CONSERVATION DES CONSONNES FINALES

Bonneval est une commune de 339 habitants, à une altitude de 1835 mètres. C'est la plus haute commune de la Maurienne, la plus élevée du département de la Savoie après Val-de-Tignes, qui est à 1849 mètres. Au pied du mur formidable qui sépare la Maurienne de l'Italie, Bonneval n'est en communication avec ce pays que par une échancrure dont l'altitude est de 3084 mètres, le col de Girard. Ses voies de communications avec la Savoie, pour être plus faciles, n'en sont guère plus fréquentées. Cet isolement exceptionnel se reflète dans le langage : le patois de Bonneval, comparé à ceux des alentours, à celui de Lanslebourg, par exemple, offre un contraste très frappant[1].

Le contraste que je signale à Bonneval se manifeste dans le lexique et dans la phonétique. Peut-être n'est-il pas moindre, toute proportion gardée, dans la morphologie et la syntaxe, mais je ne le sais, car mes études n'ont pas été poussées assez loin pour que j'aie pu en juger.

Dans son lexique, Bonneval a conservé beaucoup de mots qui, actuellement, lui sont particuliers, comparé aux autres villages de la Savoie :

mùndù bèy, mener boire ;
āvõ, oncle ;
ṣouṣẽna, chaux, litt. *chaucine ;*
kàœẽna, château ;
sèntré, dans l'acception d'entendre ;
brāyès, culottes ;
lùs, fatigué ;
gāb, carge ;
gàl, coq ;
mèœéla, jonc, *maisselle ;*
prèma (f.), printemps ;
krèsèmẽlès, groseilles ;
dèy, dès, depuis ;
ṣèrfou, cheminée, litt. *chauffeur*.

[1] Je n'entends pas par cette constatation établir que l'isolement topographique implique nécessairement l'isolement, l'indépendance linguistique. Des questions de cet ordre sont loin d'être prêtes à résoudre et il faut savoir résister à la tentation de les aborder.

Ce patois possède sous des formes populaires des mots que les patois voisins ont empruntés au français, soit qu'ils aient perdu la forme autochtone, soit qu'ils l'aient délaissée. A cet égard, ce patois est précieux : il nous permet d'entrevoir quels étaient les prédécesseurs des mots français qu'on trouve en Savoie et nous donne la clef de maintes irrégularités. Tels sont :

lwa, lieu (cf. *fwa*, feu) ;

rèsèvrè, recevoir, de *recipĕre*, dont le territoire était très vaste en Savoie ;

èwalèy, escalier. C'est, je crois, le seul patois savoyard où, dans ce mot, *...arium* ait été traité phonétiquement ;

lavòèy, laboureur. Correspond à un mot qui serait en français *lavourier* (*...arium*) ;

kòdèy, tailleur, litt. *coudier* (*...arium*) ;

ăvèyta, regarder, litt. *aguetter*. Avec traitement régulier du *w* germanique ;

raï, guérir. Avec traitement régulier du *w* germanique.

Bonneval est le seul endroit de la Savoie où j'aie constaté des emprunts faits à l'italien, en dehors, bien entendu, des éléments italiens qui sont communs à toute la France. Tels sont :

pèska, pêcher. La forme populaire serait *pètyè*, et il en serait de même si ce mot avait été emprunté au français ou à un autre patois savoyard. La pêche est inconnue à Bonneval ;

gìsta, gâter. N'est nulle part populaire en Savoie ;

avèska, allumer ;

skătòla, boîte ;

èspètĉy, miroir. Bien que Bonneval conserve à la finale, sous forme de consonnes mouillées, celles qui en latin étaient suivies d'un *y*, je ne puis croire que ce mot soit d'origine populaire. On n'aurait pas le son *tĉy*, mais *ĉ*.

Au point de vue phonétique, le contraste que présente le patois de Bonneval comparé aux patois savoyards en général n'est pas moins grand. Éminemment conservateur dans son lexique, il l'est aussi dans sa phonétique, qui présente des caractères très anciens. Mais, par contre, — et la contradiction n'est qu'apparente, car c'est un caractère inhérent à l'isolement linguistique, — certaines lois phonétiques y opèrent avec une rigueur que rien ne vient entraver, pas même l'analogie la plus imminente, et y produisent de véritables catastrophes. Ainsi, l'*r* finale qui, sauf dans les terminaisons *...are*, *...arium*, persiste généralement en Savoie, est tombée à Bonneval :

kwé, cuir ;	*ié*, hier ;	*tyé*, cher ;
lā, leur (pour *eux*) ;	*nèy*, noir ;	*flā*, fleur.

Elle est conservée lorsqu'elle est appuyée par l's du pluriel : *mòsórs*, mouchoirs.

L'*r* entre deux voyelles a disparu :

fèyé, foire ;	*kùémа*, carème ;	*pòẓ̄a*, peureux ;
vèyŏ, verre ;	*labòā*, labourer ;	*fwé*, forêt ;
sīé, cire ;	*èōdéla*, hirondelle ;	*sùé*, saurai ;
māé, mère ;	*vèyóla*, variole ;	*àé*, aurai.
mèāl, muraille ;	*faèna*, farine ;	
àāyā, araignée ;	*flèi*, fleurir ;	

Le mot *père* y est *pāé*, mais appuyé au mot *gròs* il est *pàr* (*pàr gròs* grand-père).

J'ai déjà eu l'occasion de constater de semblables catastrophes dans des endroits *perdus* du Valais, à Isérable, par exemple, où le mot *villaticum* aboutit très régulièrement à *yādò*.

CONSERVATION DU *T* FINAL

frèt, froid ;	*fèt*, fait ;	*kwèt*, cuit ;
brīt, bruit ;	*plàt*, plat ;	*fwèt*, fouet ;
màrt, mort ;	*èndrèt*, endroit ;	*krèysènt*, levain ;
tèt, toit ;	*ptyòt*, petit ;	*màndyànt*, mendiant ;
drèt, droit ;	*mèt*, maie ;	*trènt*, trident ;
tyèvròt, chevrot ;	*sòat*, sou ;	*èfènt*, enfant ;
nèt, (il) neige ;	*ẓèlèt*, juillet ;	*vànt*, vont ;
dèt, doit ;	*nèt*, nuit ;	*vudrànt*, voudront ;
dèt, dit ;	*sòrt*, sourd ;	*kòmànt*, comment ;
èèrèt, étroit ;	*mèt*, muet ;	*vènt*, vent.

Le *t* tombe au pluriel devant *s* latin qui a persisté : le pluriel de *frèt* est *frès* (*krīa frèt*, moineau, fait au pluriel *krīa frès*). Comparez *dèmārs*, mardi, au point de vue phonétique.

Il est bien naturel que quelques mots soient venus s'égarer dans cette classe, que la présence de *t* ait été, en quelque sorte, considérée comme le signe par excellence du singulier et qu'il ait été ajouté à des formes qui n'y avaient aucun droit.

En effet, j'en ai relevé trois, et ils doivent être nombreux ceux que je ne connais pas.

Le mot *soulier* devait phonétiquement être, avant la chûte de l'*r* finale : *solar*, au sing. ; *solars*, au pluriel ; après la chute de l'*r* finale : *sola*, au sing. ; *solars*, au pluriel. Mais la phonétique a produit un écart trop grand entre les deux formes du même mot, *solars* ne reconnait plus *sola*, et son *r* n'ayant pas d'existence sans appui, il produit *solart*, comme forme du singulier. Mais ce n'est pas tout : la forme du sing. *sola* a vécu quelque temps, puisqu'elle produit son pluriel à elle, le pluriel *solas*, que l'on trouve à Bonneval, village de 339 âmes, en concurrence avec *solars*. Des trois formes existantes : *sòlārt* (sing.), *sòlās*, *sòlārs* (plur.), une seule est phonétique, c'est *sòlārs* ; une autre est refaite sur le pluriel, c'est *sòlārt* ; une autre est refaite sur une forme de sing., régulièrement phonétique, que je n'ai pas trouvée, c'est *sòlās*.

Les deux autres mots, qui appartiennent indûment à la catégorie de mots ayant *t* final, sont : *ètiẽit*, outil ; *ṣoat*, chou.

Aux pluriels réguliers *ètiẽis*, *ṣoas*, la langue de Bonneval a donné, analogiquement à *tèt*, *tès*, toit, tois, par exemple, les singuliers *ètiẽit*, *ṣoat*. Il est de toute évidence que jamais l'analogisation ne se fût faite si un mot tel que *tèt* eût fait au pluriel *tèts* et non *tès*.

Je ne crois pas qu'il y ait un simple cas d'analogie dans *plònt*, plomb.

D'autre part, s'il est naturel que quelques mots soient venus s'égarer dans la catégorie de formes avec *t* final, il est non moins naturel que d'autres s'en soient échappés, ce qui prouve que la formule : plur. *s*, donc sing. *t*, était loin d'être une formule analogique *imminente*. C'est ainsi que le pluriel *dès*, doigts, a fait perdre le singulier *dèt* et l'analogie ne l'a pas reproduit, puisqu'à Bonneval, comme du reste à Lansleboug où le *t* s'est également conservé, on a *dè* au singulier.

CONSERVATION DE L'S FINALE

pèrtūs, pertuis ;	*nòs*, nous ;	*bōs*, boyaux ;
nüis, noix ;	*gròs*, gros ;	*wès*, voix ;
bràs, bras ;	*lās*, las ;	*mōrès*, mauvais ;
myās, mieux ;	*pèys*, pois ;	*rèys*, racine ;
zèyās, heureux ;	*sèays*, six ;	*dèmārs*, mardi ;
vòs, vous ;	*nās*, nez ;	*tès*, temps.

L'*s* s'est maintenue au pluriel (*kēlès*, quilles ; *sōlars*, souliers ; *ās*, ans).

Elle est devenue le signe distinctif de ce nombre. Les habitants de Bonneval en ont le sentiment, ainsi que le montrent des formations telles que *ènsèns*, ensemble, où il ne peut être question d'une *s* adverbiale, et une foule de pluriels refaits sur le singulier et non transmis phonétiquement; ainsi on a phonétiquement *ellum* = *ël*, *ell* + *s* = *ès*, et analogiquement, au pluriel *èls*, dans des mots rarement employés (*trôpèls*, par ex.).

L'analogie exercée par l's ne me paraît pas s'être exercée en dehors de sa fonction de signe du pluriel. Je ne crois pas qu'elle ait produit des formes semblables à celles que j'ai signalées à propos du *t* (*ṣoat*, etc.). Les mots *dèlẽns*, lundi; *dèẓõns*, jeudi, nous montrent l'action analogique de *dèmãns*, laquelle n'existe pas pour les noms des autres jours.

CONSERVATION DES FINALES *N*, *M*, *Ñ*, *L*, *Ł*, *K*, *P*

A Bonneval, la nasalisation des voyelles est encore dans une première période, si tant est qu'elle doive se produire totale comme dans les contrées avoisinantes. Seules, les voyelles *a* et *o* l'ont subie, absorbant la consonne nasale *n*, mais elle n'a eu lieu que lorsque l'*n* n'était pas appuyée par une autre consonne[1] (*dèvànt iè*, avant-hier; *ɣrãma*, graine; *tàvã*, taon), et c'est par analogie du singulier que le pluriel des substantifs en *...õ*, *...ã* est en *...õs*, *...ãs*.

Hormis ces cas, la voyelle, d'une part, n'a pas été atteinte par l'*n* qui la suivait et, d'autre part, cette dernière est restée intacte.

ryèn, rien;	*vèn* (type savoy.), car;	*mèlèn*, moulin;
ṣèn, chien;	*yèn*, *et unum*;	*ṣèmèn*, chemin.

L's du pluriel vient s'ajouter au mot sans modifier les deux sons précédents : *rèns*, reins.

Dans le cercle restreint où s'opère la nasalisation de la voyelle et la chute de l'*n*, la consonne *m*, que l'on s'attendrait à voir marcher de pair avec *n*, ne la suit pas dans son évolution. Si **anno* est devenu *ã*, et syntactiquement suivi *ãn*, **fame* est resté *fàm*. De même : *rèyæèm*, sciure[2].

ny du latin vulgaire est représenté par *ɣ* : *ẓàɣ*, juin; *pèɣ*, poing; et *ly* par *ł* : *dzènòł*, genou; *veròł*, verrou; *pyèł* (* pediclus), pou.

---

[1] On voit entrer en jeu la phonétique syntactique qui établit la dualité des formes, dont l'une est syntactiquement finale, l'autre étroitement suivie.

[2] Bonneval : *tremblò*, tremble; *embràæi*, embrasser.

l : ... *ellum*, *ĕl*[1] ; *œl*, ciel ; *ṣèvàl*, cheval ; *sāl*, sel.
k : *sànk*, sang ; *pèrk*, porc ; *sènk*, cinq.
p : *drăp*, drap.

PATOIS DES ENVIRONS

Lanslebourg. — Ce bourg a perdu l'*s* finale et par conséquent toute distinction consonnantique de nombre. Par contre, *t* y a persisté dans les mêmes conditions qu'à Bonneval[2]. Deux mots l'ont perdu : *dè*, doigt, comme à Bonneval ; *fè*, fait. Mais ceux qui le doivent à l'analogie sont beaucoup plus nombreux qu'à Bonneval.

Le pluriel disparu *pèrtus* a produit *pèrtŭt* ;
» » *ṣus* » *ṣŭt* (qui existe à Bonneval) ;
» » *pyus* » *pyŭt* (* peduclum) ;
La forme régulière *ṣŏs* » *ṣŏt*, lors de la perte de l'*s* finale.

Le groupe *rn*, suivi de *s*, ne pouvait exister : *furn.s*, *hibern.s*, *diurn.s* sont devenus *fors*, *ivers*, *dzors*, qui ont produit les singuliers actuels *fòrt*, *vert* (avec absorption de la voyelle initiale par l'article), *ṣòrt*.

La finale *k* est tombée en général ; elle a été remplacée par *t* dans un mot pour lequel l'explication donnée à *pèrtŭt* et ses congénères n'est guère possible, dans *trŏt*, trop.

A Lanslebourg *n*, *m*, *g* finales ont produit la nasalisation de la voyelle qui les précédait et sont tombées ; *l* a disparu comme finale.

L'*r* y a persisté : *òvrĕr*, ouvrier ; *fèmĕr*, fumier ; *klòàr*, clouer ; *rkulàr*, reculer ; *sòlār*, soulier ; *ṣuār*, chasseur ; *fràtsĕr*, cracher.

Séez. — L'*r* finale y est *ĉ*, comme le *ch* de l'allemand *Bach*.

La seule des consonnes ci-dessus traitées qui persiste à Séez est le *t*, et encore n'y existe-t-il que dans quelques mots, étymologique dans *nĕt*, nuit ; *bŏt*, bout ; *pŏlĕt*, poulet ; *brĕt*, bruit ; analogique dans *ètŏmat*, estomac ; *sĕt*, sec ; *drât*, drap.

On voit par ce qui précède que dans nos langages la chute complète des consonnes finales a été précédée d'un état où une réduction dans le nombre

[1] *Revue des patois gallo-romans*, I, p. 42.
[2] Voy. *nt* = *t*.

des finales romanes s'était produite, état où l'analogie est le principal facteur dans l'évolution ; que cette analogie entre en vigueur plus particulièrement grâce à la persistance de l's finale, à la déclinaison qu'elle maintient. Enfin, ce travail contient un enseignement dont, pour ma part, je saurai tirer profit : il faut être très circonspect dans ses déductions phonétiques ; il ne serait pas juste de dire que, dans le type savoyard *dra*, c'est la consonne *p* qui est tombée, ou dans *pèrtu*, que c'est nécessairement l's.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler des patois où les consonnes finales se sont conservées [1]. Il s'agissait de patois valaisans qui, comme celui de Bonneval, sont parlés dans de hautes vallées peu fréquentées, ceux du Val d'Hérens et du Val d'Anniviers. Mais là, l's n'existe plus, et un seul son, généralement *k* (!), semble tenir la place de presque toutes les consonnes finales (*lok*, loup ; *vènik*, venir ; *nèk*, neige ; *dzalok*, jaloux ; *valèk*, Valais). Nos hautes vallées de la Savoie (— les consonnes finales ne se sont pas conservées dans la Haute-Savoie —) vont sans doute rejoindre celles du Valais par la vallée d'Aoste et ses vallons latéraux, par dessus les hauts sommets qui établissent des limites entre les peuples, mais non entre leurs langages.

J. G.

[1] *Petit atlas phonétique du Valais roman*, p. 23 ; Paris, Champion.

NOËLS WALLONS

INTRODUCTION

Jadis la poésie populaire au pays de Liége cherchait volontiers son inspiration dans la fête de Noël :

Quiconque bon Liégeois sera.
Point de chanter ne se foindra
Noël à grand'gorgée,
Et son bien lui croistra
Tout le long de l'année.

Mais ces cantilènes naïves s'effacent rapidement de la mémoire du peuple, à mesure que s'éteint la ferveur religieuse qui les avait fait naître. Or, leur intérêt philologique et littéraire mérite qu'on les sauve de l'oubli. Ce n'est du reste pas la première fois que les Noels wallons sont recueillis. Mais ils ne l'avaient été jusqu'ici que dans un but d'édification ou comme curiosités littéraires. Et encore se trouvaient-ils réunis à des cantiques français sur le même sujet ou intercalés, sans ordre, parmi d'autres pièces wallonnes. Il n'existait donc pas encore de recueil qui eût pour but exclusif d'apporter à la philologie romane un contingent, modeste sans doute, mais nouveau et intéressant, destiné à s'ajouter aux rares textes wallons jusqu'à présent publiés. Voici les principaux recueils antérieurs :

1° *Choix de chansons et poésies wallonnes* (pays de Liége), recueillies par MM. B*** et D***. Liége, imprimerie de Félix Oudart, éditeur de la *Revue de Liége*, 1844 (renfermant les N°s IV, VI, XIII, XI, XIV, II, III, VII, très complets, avec la musique).

2° *Recueil de Noëls ou Cantiques spirituels sur la naissance du Sauveur* (1re et 2e partie : cantiques français ; 3e partie : Noëls wallons). Liége, imprimerie de L. Grandmont-Donders, libraire, rue Vinâve-d'Ile, N° 20-608, 1859 : II (couplets 5, 6, 7, 8, 9, 4, 3, 2, 11, 12, 13, 14, 15, 16) ; VI (moins les couplets français) ; III (1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 12, 13, 14, 16) ; I (1, 4, 5, 6, 3, 2) ; VII (7, 11) ; V (2) ; avec musique.

3° *Copenne so l' fiesse dè Noié,* par E. H***. Liège, Grandmont. 1862 : I (1, 2) ; VII (5, 11) : II (4, 5, 6, 2, 3, 11, 14, 12, 13) ; IV (3, 4, 18, 11, 15) ; III (13) ; VI (14), avec plain-chant.

4° Recueil manuscrit communiqué par M. Grégoire, de Herve (IV, V, VI, VIII).

5° Petit recueil manuscrit provenant du fonds Capitaine (Bibliothèque de l'université de Liége), communiqué par M. Defrecheux, bibliothécaire (IV ; II (5, 8, 9, 3, 4, 11, 12, 13, 14, 15, 16) ; VIII ; VII (7, 9, 11, 5, 6) ; IX ; VI ; V ; I (2, 3, 4, 5) ; X).

6° Une copie de la chanson II m'a été communiquée par M. Borboux, de Herve ; quelques couplets de diverses chansons, par M. Sironval, de Verviers ; enfin les couplets les plus caractéristiques m'ont été récités par quelques personnes de Herve, où nos chansons semblent avoir survécu le plus longtemps. Ces couplets sont facilement reconnaissables à leurs nombreuses variantes. Pendant la veillée de Noël, les ouvriers se réunissent encore dans les cafés, où l'on a arrangé une petite crèche, et ils répètent ces couplets pendant que la ménagère fait *sauter la crêpe*, habitude qui s'est maintenue dans presque toutes les familles de la ville.

Des quatorze chansons ici réunies, dix sont en patois de Liége, deux en patois de Verviers, deux en patois de Stavelot. Le verviétois se distingue principalement du liégeois en ce qu'il remplace les nasales *ã*, *ẽ* par les longues fermées *õ*, *ẽ* ; qu'il ajoute à ses nasales une légère gutturale ; qu'il a *u* pour *ĩ*, surtout dans l'article ; que *ũ* (article indéfini) y est *ỡu*, et *ã* tonique *ỡ*. Le patois de Stavelot semble participer des deux autres : il a les nasales du liégeois et les autres caractères généraux du verviétois.

La transcription des Noëls représente la prononciation actuelle. Originaire de Herve, qui se trouve à deux lieues de Verviers et à quatre de Liége, je suis depuis longtemps familiarisé avec les différences, du reste peu considérables, de nos patois. Au surplus, chaque fois qu'un son m'embarrassait, je consultais ou M. Defrecheux, de Liége, ou M. Fousny, de Dison-lez-Verviers, ou Mme Defosse, de Stavelot.

Fixer l'époque à laquelle remontent les Noëls serait chose difficile. On ne possède à ce sujet aucune donnée historique, aucun renseignement précis. Tout au plus la philologie pourrait-elle nous être ici de quelque utilité. La langue de nos chansons diffère peu des patois actuellement parlés ; seuls, quelques mots ont vieilli ou ont disparu du vocabulaire quotidien. On ne pourrait donc pas remonter sûrement au-delà du XVIIe siècle, même pour les plus anciennes de nos chansons.

Il serait encore plus difficile de retrouver les auteurs de ces hymnes populaires. Inspirés à un chantre de talent, rapidement répandus grâce à

leur rythme gracieux et entraînant, ils devenaient une sorte d'héritage commun, et l'auteur n'était connu que de l'entourage restreint qui avait entendu et fixé dans sa mémoire le petit chef-d'œuvre.

Ces charmantes compositions appartiennent probablement à des époques et à des auteurs différents; mais elles portent l'empreinte d'une inspiration uniforme. Le même souffle de poésie naïve les anime. Quoique chacune d'entre elles ait son cachet d'originalité, leur thème est peu varié. Les personnages, dont le dialogue en couplets constitue la chanson, sont toujours des habitants de la campagne, des bergers le plus souvent, et leurs noms sont presque invariablement les mêmes : *mărôy* ou *mărèy*, *lizbèt*, *djĭhèn* (Jehanne); *byètmẽ* (Bertremieu, ancien wallon); *èrnă*, *djĭhã* (Jehan), tous noms très répandus au pays wallon dans la classe populaire. La pensée qui domine les personnages, c'est l'heure avancée de la nuit, la rigueur de la saison, le dénuement complet de la sainte famille dans une chétive étable, détails extérieurs propres à frapper une foule naïve, mais sensible.

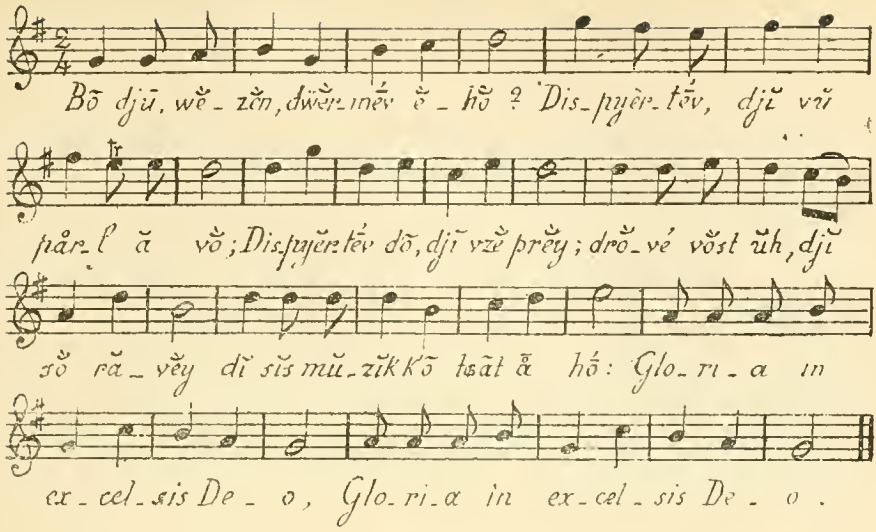
Dans un certain nombre de chansons (V, VI, VII, VIII, XI), le dialogue se compose de couplets wallons et français, alternés entre un ange et un berger. Le poète, qui ose parfois mettre dans la bouche de la Vierge les accents rudes et expressifs de son patois (III, 13; XII, 10), s'est cru obligé de faire parler le français aux habitants du ciel. Mais quel prosaïsme à côté des vers simples et énergiques du patois! Du reste, les règles de la versification française ne diffèrent pas pour lui de la métrique wallonne : il n'élide pas les syllabes muettes (Ah oui! bergè*re*s, en l'adorant..., qui est n*é* ent*re* les bêtes, II, 15), il fait rimer des pluriels avec des singuliers (*bêtes*, *fête*, II, 15); *Lucifer*, *fers*, *enfer* (XI, 9); il se permet l'hiatus (l'éternité est, VI, 1); enfin il se contente même d'assonances (*âme* et *âne* (VI, 11); *né*, *adorer* (VII, 8), etc.

On a conservé les airs originaux de dix d'entre les Noels. Ceux des Nos VIII, IX, X, XII semblent perdus. Chaque couplet, généralement sans refrain, se répète sur la même mélodie. Cette mélodie, d'un rythme vif et légèrement monotone, s'adapte merveilleusement aux paroles simples des bergers qui auraient répété ces hymnes naïfs en allant à la crèche. Pendant l'octave qui précède et celle qui suit la célébration des fêtes de la Nativité, ces mélodies sont encore exécutées, sur l'orgue, dans les églises du pays wallon.

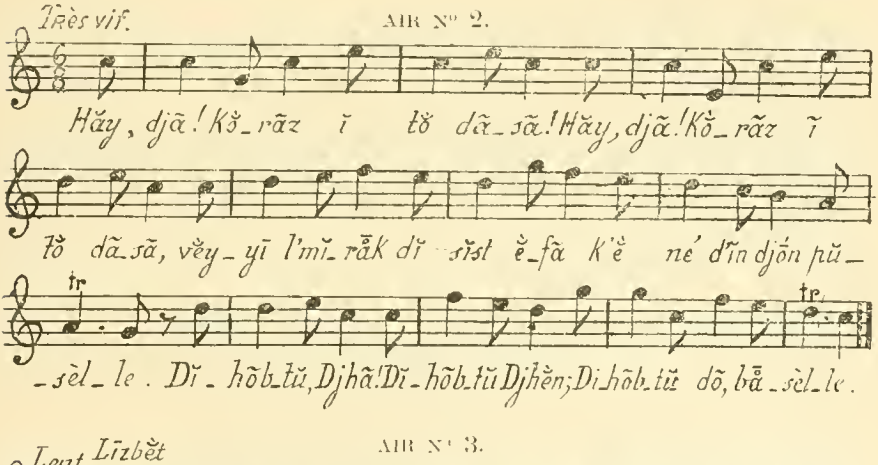
Aug. Doutrepont.

N. B. — Dans la traduction, qui suit le plus littéralement possible le texte wallon, on a mis entre parenthèses les termes du patois qui ne peuvent entrer dans une phrase française régulière, et entre crochets les mots suppléés ou destinés à compléter le sens.

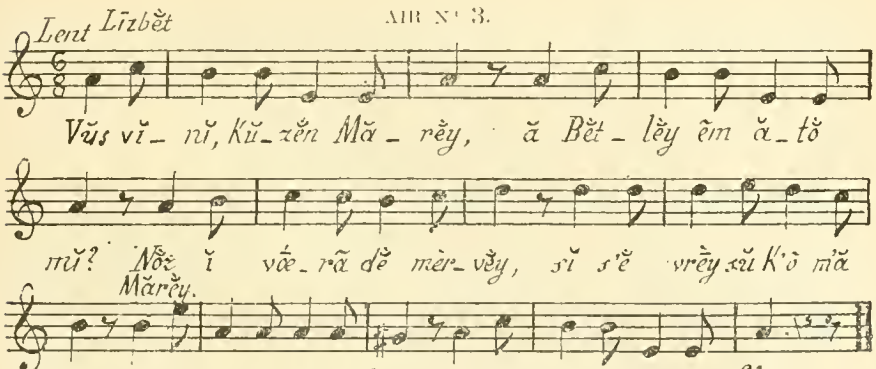
AIR N° 1.



AIR N° 2.



AIR N° 3.



(Il y a quelques erreurs dans la transcription autographique, prière de les rectifier d'après le texte imprimé.)

§ 1. — NOËLS EN PATOIS DE LIÉGE

I

1.

bõ djã, wèzèn, dwèrmêᵉ èkõ? Bonjour, voisine, dormez-vous encore?
dispyèrtᵉ̃ᵉ, djĭ vă pãrl ă võ. Eveillez-vous, je veux vous parler.
dispyèrtêᵉ dõ, djĭ vz è prèy; Eveillez-vous donc, je vous en prie;
drõvê võst ăê, djĭ sõ văvèy Ouvrez votre porte, je suis ravie
dĭ sĭs mũzĭk k'õ tœãt ã̃ hõ: De cette musique qu'on chante en haut:
glõriya in excelsis dèyõ (*bis*). Gloria in excelsis Deo (*bis*).

2.

kõpêr èrnă dĭ tõ păsã: Compère Arnold dit tout [en] passant:
kĭ fĭᵉ̃ lã, tõ mè bèz èfã? Que faites-vous-là, tous mes beaux enfants?
tèt-õ siãl õ stãmĭnè, Tient-on ici un estaminet,
k'õ-z-ã tœãt è k'õ-z-ã brè? Qu'on y chante et qu'on y crie?
lèz ãte rèpètĭ-st ã̃ hõ: Les anges répétaient en haut:
glõriya in excelsis dèyõ (*bis*). Gloria in excelsis Deo (*bis*).

3.

ò! nènĭ sièt kõpᵉr èrnă, Oh! nenni certes, compère Arnold,
s'èst ĭn èfã k'è nõvê rnă; C'est un enfant qui est nouveau venu;
yè sĭ bᵉ, yè sĭ plᵉhã. Il est si beau, il est si plaisant:
dj' n'ă mãy vèyă părèy èfã: Je n'ai jamais vu pareil enfant:
õ dĭ k' s'è l' fĭ dũ trè hõ: On dit que c'est le fils du Très Haut:
glõriya in excelsis dèyõ (*bis*). Gloria in excelsis Deo (*bis*).

4.

djã dõ! kòrã, tõ nõ byèrdjĭ, Allons donc! courons, tous nos bergers,
è bètlèyèm vèyĭ l' mèsĭ: Dans Bethléem voir le Messie;
s'èst ĭn wõs dĭ vèrĭtã̃ᵉ C'est une chose (de) véritable
k'yèst ãy nᵉ dĭvã õ stã̃ᵉ; Qu'il est aujourd'hui né dans une étable;
kòrãz-ĭ dõ tõ d'õ plã sõ: Courons-y donc tous d'un plein saut [même élan]:
glõriya in excelsis dèyõ (*bis*). Gloria in excelsis Deo (*bis*).

Variantes: 1 *b. lèvêᵉ, djĭ vă pãrlᵉ ă võ:* levez-vous, je veux vous parler. — *d. kã dj' sõ r...*: car je suis r... ‖ 2 *a. mõnõk è. păsă pòr siãl:* (mon) oncle A. passant par ici, — *b. ptĭz èfã:* petits enfants.

5.

mătŭt kètlèn èstŏ̃ lă drē
kĭ fèv ō bō bātĭs ā̃ rē;
vòsĭ vnĭ byètmē sòl fè
ăvă dèz ă tò plē s' tœăpè:
è marèy kĭ kăkīv ā̃ trō:
gloriya in excelsis dèyō (*bis*).

5.

(Ma-)tante[1] Catherine était là-dedans
Qui faisait un bon flan au vin;
Voici venir Barthélemy sur le fait
Avec des œufs tout plein son chapeau:
Et Marie qui regardait au trou:
Gloria in excelsis Deo (*bis*).

6.

kwā n'z ārā stŭ ă dēs trē mès,
nō vèrā siāl măyī dè kwès,
sĭ măyrā-n ĭn ōn dĭ trĭp.
n'èstĭ nē vrèy. kăzĭn măgrĭt?
è s' bèvrā-n dēs trē bō kō:
gloriya in excelsis dèyō (*bis*).

6.

Quand nous aurons été à deux [ou] trois messes,
Nous viendrons ici manger des côtelettes;
Si mangerons-nous une aune de boudin;
N'est-il pas vrai, cousine Marguerite?
(Et) si boirons-nous deux [ou] trois bons [coups:
Gloria in excelsis Deo (*bis*).

II

1.

bō djā, mārèn, è bòn sātē: (*bis*)
djĭ vē kwèrĭ m' kăyŭ d' nōyē.
. . . . . .
. . . . . .

2.

. . . . . .

hăy, djā! kòrāz-ĭ tò dāsā (*bis*)
vèyī l' mĭrāk dĭ sĭst èfā
k'è nē d'ĭn djōn pŭèllē;

1.

Bonjour, marraine, et bonne santé: (*bis*)
Je viens chercher mon gâteau de Noël.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

2.

Vite, allons! courons-y tout en dansant (*bis*)
Voir le miracle de cet enfant
Qui est né d'une jeune pucelle;

Variantes: 5 *a. kĭmĕr k.:* Commère C. — *c. kĭpĕr byètmē tămŭ sòl fè:* compère Barthélemy tomba sur le fait. — 6 *c. trēz ōn:* trois aunes. — Autres dispositions des couplets: I. 6, 5, 2, 3, 4; 6, 5, 2, 3, les autres manquant. — 2 *a. djāz-ĭ! kòrā tò d.: djā! kòrāz-ĭ t.:* allons-y! courons (tout) [en] d. — *b. vèy lĭ m.; vèy lĭ mèrvèy:* voir la merveille. — *c. k'ă stŭ nē d'ĭn p.*

[1] On dit: la *matante* d'un tel, ta *matante*.

dĭhōp̄-tŭ, djhèn ; dĭhōp̄-tŭ, djhā,
dĭhōp̄-tŭ dō, bā̄sèllè!
3.
ò! sār mărōy, vĭnéz ārā ; ¦bis¦
nò păsrā pò mā m' frè èrnă
kĭ nò mōn ăl vălèyè ;
ĭ fè sĭ spè kĭ dj'ă pāwă
kĭ nò n' sèyās d' rōbèyè.
4. *mărōy.*
grā pèr, vò pwètrè bē l' fīzĭk ¦bis¦
sò vòs nè v' mètrè dè bèrĭk
è s' kăkrèr è l' pòtālè,
vòz īrè rèy è nòs bòtĭk,
vò trāvrè dè bròkālè.
5. *djĭhèn.*
ò sălh! mărōy, kĭ fèt-ĭ frè! ¦bis¦
lè dē m' kăkè, s'ă-dj mā̄ mè dè,
trè dā dyèw, kèl djălèy'!
sĭst èfā sèrè mwèr dĭ f. è :
pw rtā lĭ pò n' blămèyè.

Dépêche-toi, Jeanne, dépêche-toi, Jean,
Dépêche-toi donc, [ma] fille!

3.

Oh! sœur Marie, venez avec : *¦bis¦*
Nous passerons par la maison de mon frère Arnold,
Qu'il nous mène à la vallée [en bas] :
Il fait si épais [obscur] que j'ai peur
Que nous ne soyions *dérobées.*

4. *Marie.*

Grand-père, vous porterez bien le fusil : *(bis¦*
Sur votre nez vous mettrez des besicles
Et si regarderez-vous dans la fossette [porte-allumettes] :
Vous irez voir dans notre boutique :
Vous trouverez des allumettes.

5. *Jeanne.*

Oh! Brr! Marie, que fait-il froid! *(bis)*
Les dents me claquent, si ai-je mal (mes) [aux] doigts ;
Très doux Dieu, quelle gelée!
Cet enfant sera mort de froid :
Portons-lui pour une flambée.

Variantes : 2 *d. dispyèt... :* éveille... ‖ 3 *a. kŭzĕn m. :* cousine Marie. — *e. n'èstāç dĭrōbèyè.* ‖ 4 *b. nè mètrèr d... m. vò b. :* nez mettrez-vous d... m. vos b. — *c. è kăkīz è :* et regardez dans... — *d. tòt ā̄ kòrō dĭ n. :* tout au bout de n. ; *s'īrèr vèyī è n. :* si irez-vous voir dans n. ; *dā̄rè vòs mē tòt ā̄ kòrō :* fourrez votre main tout au bout ; — *e. sĭ n'ă nē d. :* s'il n'y a pas d. ‖ 5 *a. săç! bō dyèw, k... :* brr!.. bon Dieu, q... — *b. mè dē k., dj ă frè mè dè :* mes dents c..., j'ai froid (mes) [aux] doigts.

6. *djĭhā.*
pŏr mĭ, djĭ lī pŭètrè dè făgò (*bis*)
è dè lămròt tò plē m' sărò
kĭ sōt è nòs kălèyè,
pò rèstœ̄fè sĭ bè ptĭ grò,
jézŭs, djŏzèf, mărèyè.
7. *mărōy.*
pŏr mĭ, djĭ lī pŭètrè m'kòtrè (*bis*)
pò fè dè făè è dè lĭyrè
è ăl mér dè tœ̄sètè ;
cò lèz-ĭ kăzrè bē, sĭf plè,
dj'ă dè fī è m' tăhètè.
8. *lĭ mér.*
pŏr mĭ, djĭ lī pŭètrè m' vātrè ; (bis)
ĭl è sĭ lè, s'èst-ĭ sĭ fē
k'ō dīrè dèl prŏp sōyè :
s' sèrè pò lī fè dè bèçē,
n'èst-ĭ nē vrèy, mărōyè ?
9. *djĭhā.*
pŏr mĭ, djĭ lī pŭètrè m' sărò : (bis)
ĭ n'è nē fē, s' n'èst-ĭ nē grò
è s'ă-dj dè plòm dĭ sīnè ;

6. *Jean.*

Pour moi, je lui porterai des fagots (*bis*)
Et des torchons [de paille] tout plein mon sarreau,
Qui sont dans notre coin [du feu],
Pour réchauffer ce beau petit gros,
Jésus, Joseph, Marie.

7. *Marie.*

Pour moi, je lui porterai mon cotillon (*bis*)
Pour faire des bandes [de maillot] et des langes
Et à la mère des chaussettes.
Vous les leur coudrez bien, s'il vous plait,
J'ai du fil dans ma pochette.

8. *La Mère.*

Pour moi, je lui porterai mon tablier ; (*bis*)
Il est si beau, si est-il si fin
Qu'on dirait de la (propre) [vraie] soie :
Ce sera pour lui faire des béguins,
N'est-il pas vrai, Marie ?

9. *Jean.*

Pour moi, je lui porterai mon sarreau :
Il n'est pas fin, si n'est-il gros ;
(Et) si ai-je des plumes de cygne (*cisne* a. fr.) ;

Variantes : 6 *c. sō tòt astălèyè :* sont toutes apprêtées. — *d. s' sèrè pò lè r'tœ̄fè tŭrtò :* ce sera pour les réchauffer tous. — *e. djŏzèf, dyèw è m. :* Joseph, Dieu et Marie. || 8 *b. trè bè è sĭ trè fē :* très beau et si très fin. — *c. dèl vrèy' s.*

vò mètré tòt-ă-fè è m' bò
pò pvèrté ăl păyīnè.

10. *lĭ mĕr.*

dj'ă dè săk pò fé ō b tĭs ¦*bis*¦
pò l' mér dĭ l'èfā k'è sĭ trĭs.
sĭ trĭs è sĭ dzòlèyè.
ò! k' n'èstét-èl è nòs ¦*òdjĭs*¦
kwā èl fă ăkākèyè!

11. *djĭhèn.*

kăzĕn măróy, ălés hātè : ¦*bis*¦
ĭ m' sāl kĭ dj'ō l'èfā krĭyè.
dā dyèw, sò-dj èwărèyè!
è pvĕ dè kō vò răkārré
kĭ nò sépās lĭ vrèyè!

12. *măróy.*

ăwè siét, ĭ sō tă lă trā ; ¦*bis*¦
l'èfā sòl fār tò mwèr dĭ frā,
è l' mér tòt èdjălèyè :
ō vī bănăm lè băk tò rā :
v' dīrī k'ĭ médĭtèyè.

13.

măsā dvē, sĭ nòz ădjèná : ¦*bis*¦
nòz īrā ădórè l'èfā
è lĭ ofrĭ nòs kār :

Vous mettrez le tout dans ma hotte
Pour porter à l'accouchée.

10. *La Mère.*

J'ai du sucre pour faire un flan ¦*bis*¦
Pour la mère de l'enfant qui est si triste,
Si triste et si délaissée.
Oh! que n'était-elle dans notre logis
Quand elle eut accouché!

11. *Jeanne.*

Cousine Marie, allez écouter : ¦*bis*¦
Il me semble que j'entends l'enfant pleurer,
Doux Dieu, suis-je effrayée!
Et puis du coup [de suite] vous raccourrez,
Que nous sachions la vérité!

12. *Marie.*

Oui, certes, ils sont là eux trois; (*bis*¦
L'enfant sur le foin tout mort de froid
Et la mère toute gelée;
Un vieux bonhomme les regarde tout roidi :
Vous diriez qu'il médite.

13.

Pénétrons dedans, si agenouillons-nous : ¦*bis*¦
Nous irons adorer l'enfant
Et lui offrir nos cœurs :

Variantes : 11 *a. sār bābèt, ăl. :* sœur Elisabeth, al. — *d. kăzĕn măróy, ălés hātè :* cousine Marie, allez écouter. || 12 *a. ò wèy... ò vèy :* oh! oui... — *d. lĭ v... tò dā :* le vieux... tous deux. || 13 *a. è s' nòz :* et si nous.

s'è sŭ kĭ vă, l' dĭvĭn èfā
k'è lă kăkī sŏl fār.

14.

dyè v'wăd, dèy mér è lĭ kpăyèy! ¡bis!
lèz āte nòz ō dĭ dè mèvrèy,
nòz ō fè sĭ bĭnăêê
dĭ sĭst èfā kĭ nò vuā vèy :
vĭ plèt-ĭ bē k' dj'èl bĕêê?

15. *lĭ vièrj.*

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

16. *djĭhèn.*

bātè dō, mér, k'èl pŭrèl bē : (bis! :
kăkī sĭs bòk, sĭ bè mètyē :
nĭ dĭrĭv nē ĭu ātee !
nènĭ sièt, mér, n'èn n'ălā nē :
ăsĭā nò sò sĭs plātee.

C'est ce qu'il veut, le divin enfant
Qui est là couché sur le foin.

14.

Dieu vous garde, digne mère et la compagnie! ¡*bis*!
Les anges nous ont dit des merveilles,
Nous ont fait *si bien aises* [contents]
De cet enfant que nous venons voir;
Vous plait-il bien que je le baise?

15. *La Vierge.*

Ah! oui, bergères, en l'adorant, ¡*bis*!
Baisez les pieds de cet enfant
Qui est né ent(re) les bêtes;
Il est le fils du Tout-Puissant :
Honorez bien sa fête.

16. *Jeanne.*

Ecoutez donc, mère, qu'elle parle bien : ¡*bis*!
Regardez cette bouche, ce beau maintien :
Ne diriez-vous pas un ange?
Non certes, mère, ne nous en allons pas :
Asseyons-nous sur cette planche.

Variantes : 13 *d. k' dĭmād' lĭ bè... lĭ dĭy :* que demande le beau... le digne. || 14 *a. lĭ m. :* la m. — *c. nòz èstā s... :* nous sommes si... — *d. k'è nòvè nè :* qui est nouveau-né. — *e. plèst-ĭ.* || 15 *a.* oh! — *b.* b. la tête. — *d.* est né pour nous sauver tous. — *e.* célébrez...; adorez b. sa tête. || 16 *b. avă s' dāz mèn è s' dā m. :* avec sa douce mine et son doux m. || Autre disposition : 5, 6, 7, 8, 9, 4, 3, 2, 11, 12, 13, 14, 15, 16. Les autres couplets manquent.

III

DIALOGUE ENTRE ÉLISABETH ET MARIE

1. *lizbèt.*	1. *Elisabeth.*
văs vĭnĭ, kŭzĕn mărèy,	Veux-tu venir, cousine Marie,
ă bètlĕyĕm ătõ mĭ?	A Bethléem avec (a. fr. *a tout*) moi?
nõz ĭ vĕrā dè mèrvèy,	Nous y verrons des merveilles,
sĭ s'è vrèy să k'õ m'ă dĭ?	Si c'est vrai ce qu'on m'a dit?
mărèy.	*Marie.*
nènĭ sĭèt, ĭ fè trõ frõ:	Non certes, il fait trop froid:
djĭ n' sõrõ èrĭ dè fõ.	Je ne saurais [en] arrière du feu.
2. *lizbèt.*	2. *Elisabeth.*
ò! vẽ dõ, põv èdjălèy!	Oh! viens donc, pauvre gelée!
tĭ văs brālõ lè mŭstè?	Te veux-tu brûler les *musteaux*?
kwĭt tè djãp dèl tœmĭnèy.	Eloigne tes jambes de la cheminée
è prē è l' brès ō bãstè.	Et prends dans ton bras un panier.
mărèy.	*Marie.*
pò kwè fè? pò wĭs ălè?	Pourquoi faire? Pour aller où?
k'ĭ y'ă-t-ĭ k'èst ărĭvé?	Qu'y a-t-il qui est arrivé?
3. *lizbèt.*	3. *Elisabeth.*
ō dĭ. djĭ n' sè s'ĭl è vrèy.	On dit, je ne sais s'il est vrai,
kĭ l' mèsèy nõz è ăy nè:	Que le Messie nous est aujourd'hui né:
lè byèrdjī ă grāt kòwèy	Les bergers en grande foule
l'ō, sò m' fwè, pãr ăsūré.	L'ont, sur ma foi, tout à fait assuré.
mărèy.	*Marie.*
ò! k' sărèt-ĭ, lè byèrdjī?	Oh! que savent-ils, les bergers?
kī ès k'èl-z-ĭ ă-t-ănõsī?	Qui est-ce qui le leur a annoncé?
4. *lizbèt.*	4. *Elisabeth.*
l'ātœ gãbrĭyēl, ă mèy nŭt.	L'ange Gabriel, à minuit,
ã tœā l' z-ĭ ă-t-ănõsī:	Aux champs le leur a annoncé;

Variantes: 1 *e. nõ frè s.:* non frère *c.* || 2 a. *vẽ siãl:* viens ici. — *c. dĭ lĭ tœmĭnèy.* — *d. è s' mè t' b. èn ō b.:* et si mets dans ton bras un p. || 3 *a. ō m'ă dĭ..., s' lè r.:* on m'a dit. — *b. èstõ né:* était né. — *c. kòrvèy.* — *d. sò lõ f. l'ōt ăsūré;* sur leur foi l'ont a. — *e dyèm, kĭ s. lè b.:* que savent les b. — *f. kĭ l' sãrõt:* qui le saurait a.

è lèz ãtœ ãt ̀ lã̃ flũt	Et les anges avec leurs flûtes
djòwī dèl mũzĭk ãl mī.	Jouaient de la musique au mieux.
mãrèy.	*Marie.*
grã dyèw! djĭ n'è sãvã̃ rē!	Grand Dieu! je n'en savais rien!
djũ! kòrãz-ĭ tò̃ rãtmē!	Allons! courons-y (tout) rapidement.
5. *lĭzbèt.*	5. *Elisabeth.*
sã, nĭ kãr nē kòm ĭu sòt;	Ça, ne cours pas comme une sotte;
prē dè fãĉ è dè lĭyrè:	Prends des bandes [de maillot] et des langes:
ã dĭ k'ĕn n'ã nõ frĭbòt	On dit qu'il n'en a pas [une] parcelle
è nē sĭ lõ k'ã bēdè.	Et pas aussi long qu'un bandeau.
mãrèy.	*Marie.*
dyèw! k'èst-ĭ dõ pãvrĭtã̃?	Dieu! qu'est-il donc nécessiteux?
l'èst òsĭ pã̃ k'ã brĭbã̃!	Il est aussi pauvre qu'un mendiant!
6. *lĭzbèt.*	6. *Elisabeth.*
sĭ djèstã̃ õ põ pũ rĭtœ,	Si j'étais un peu plus riche,
djĭ m' tœèdjrã̃ bē, par mã fœè,	Je me chargerais bien, par ma foi,
dĭ pãuhè, dĭ fẽnè mĭtœ,	De petits pains, de fines miches.
dĭ krènã̃ plõ nõs bõdè.	De [gâteaux] fendus plein notre hotte.
mãrèy.	*Marie.*
vĭnã̃! vlã n'djũs dĭ lèsè:	Venez! voilà une cruche de lait:
sĭtõpẽ m'èl d'ã nãvè.	Bouchez-la moi d'un navet.
7. *lĭzbèt.*	7. *Elisabeth.*
ò! võ nõ sĭ ãrĭvẽ:	Oh! nous voici arrivés:
lãkã tãrtõ d'ètrẽ dvẽ.	Regardons [ayons soin] tous d'entrer dedans;
sãvẽ-m kĭ ã bòn vòltẽ!	Suivez-moi qui a bonne volonté!
pòr mĭ djã trõvẽ l' mòyē.	Pour moi j'ai trouvé le moyen.
mãrèy.	*Marie.*
nõ n'ãvã k' fẽ dè fõrsẽ:	Nous n'avons que faire de forcer
tõ lè pãyã sõ trãwẽ.	Tous les murs [de *paille* et d'argile] sont tronés.
8. *lĭzbèt.*	8. *Elisabeth.*
djĭ krã̃ k' dj'èl vã̃ dvẽ n' fãĉrès.	Je crois que je le vois dans un maillot.

Variantes: 4 *e. ãtœ è multitut:* anges en multitude. — *e. vrè d.:* vrai D. — *f. tò̃ vĭtmē:* (tout) vitement. || 5 *a. sã! n'è va nē:* ne [t']en va pas. — *c. n' frĭb.: flĭgòt.* — *d. nõ òsĭ l.* — *e. dyèm.* — *f. ĭl è sĭ p.* || 6 *b. djĭ prēdrã̃ tò̃ plõ m' bõdè:* je prendrais (tout) plein ma hotte. — *d. dè k., dè b.; dĭ bõ sãkwè:* des bonnes choses. — *e. èy, vòlã m' bãstè k'è plõ.* — *f. djĭ n' pũ pũ rē mèt dĭvẽ:* eh! voilà mon panier qui est plein; je ne peux plus rien m ettre dedans.

mărèy.	*Marie.*
nõ fè, s'è n' krĭp ã̃ mŭtõ.	Non fait, c'est une crèche aux moutons.
võ dẹ́nè djẽ, fé nõ plès,	Vos dignes gens, faites-nous place,
kĭ nõ l' vèyãs d'ŭ fãsõ!	Que nous le voyions ¡*de face!*]
ãrã̃-n mã̃y õ té bõnér	Aurons-nous jamais un tel bonheur
kĭ dè vèyĩ nõs sãvér?	Que de voir notre Sauveur?
9. *lĭzbèt.*	9. *Elisabeth.*
bõ djã, bĭnămé grõ mã̃y,	Bonjour, bien-aimé gros mâle,
mĭ bĭnămé grõ gõdõ!	Mon bien-aimé gros (câlin!)
s'è võ kĭ nõ frè nõs pã̃y	C'est vous qui nous ferez notre paix
è nõ frè ăvŭ pardõ.	Et nous ferez avoir pardon.
mărèy.	*Marie.*
sĭ sèrè võ k' dãvèrré	Ce sera vous qui ouvrirez
lĭ părŭdĭ k'è sèré.	Le paradis qui est fermé.
10. *lĭzbèt.*	10. *Elisabeth.*
ŏ! lŭkĭ dõ sè dã̃ biès	Oh! regardez donc ces deux bêtes
kĭ ẹãsyè põ l' rèstã̃fé :	Qui soufflent pour le réchauffer :
võ dĭrĭ k'ĭ l'ŭdõrès,	Vous diriez qu'elles l'adorent
ŭ sŭ kĭ sõ prõstèrné.	*A ce qu'*elles sont prosternées.
èkõ èl rĭknõhèt-ĭ,	Encore le reconnaissent-elles,
kã jŭmã̃y ĭ n' fèt ẽsĭ.	Car jamais elles ne font ainsi.
11. *mărèy.*	11. *Marie.*
ŏ! lŭkĭ, kŭzĕn, sĭs fŭs!	Oh! regardez, cousine, cette face!
mã̃y ăv̆ rẽ vèyŭ d' sĭ bè?	Jamais avez-vous rien vu d'aussi beau?
ĭl è blã kõm dĭ l'ŭlbŭs;	Il est blanc comme de l'albâtre;
sĭ bõk è s' nè sõ parfè;	Sa bouche et son nez sont parfaits;
sèz ãy rĭlãhè tèlmẽ	Ses yeux reluisent tellement
kĭ v' dĭrĭ dè krĭstŭlè.	Que vous diriez du cristallin.
12. *lĭzbèt.*	12. *Elisabeth.*
dĭmãdã tŭrtõ ŭ s' pér	Demandons tous à son père
lĭ permĭsyõ dèl bã̃hĭ.	La permission de le baiser.
mărèy.	*Marie.*
nõ fè, dĭmãdã-l ŭ s' mér :	Non fait, demandons-le à sa mère :

Variantes : 9 *b. è b. :* et b. — *c. sèrès võ kĭ nõ f. p. :* sera-ce vous qui nous f. p.? — *d. kĭ nõz õbtĭrè p. :* qui nous obtiendrez p.? — *e. sèrès võ k¡ĭ¹ nõ frè ẽtré :* sera-ce vous qui nous ferez entrer? — *f. è p... :* dans le p. || 12 *c. nõ fré, sièt :* non frère, certes.

èl nò l'ăkavèdrè kò mī.	Elle nous l'accordera encore mieux.
« mér dĭ dyèw, vĭ plèst-ĭ bē	« Mère de Dieu, vous plaît-il bien
kĭ nò l' bāhās ō mămē ? »	Que nous le baisions un moment? »
13. *lĭ vièrj.*	13. *La Vierge.*
djĭ v'z èl permèt tăr ă tăr ;	Je vous le permets tour à tour;
mē kĭ s' sáy tò bè dāsmē,	Mais que ce soit (tout) bien doucement,
k'ō nèl bòdj nē djŭ dĭ s' fār,	Qu'on ne le bouge pas bas de son foin
ăfē k'ō nèl kĭbày nē.	Afin qu'on ne le secoue pas.
mărây è lĭzbèt.	*Marie et Elisabeth.*
ărān mây ō tē bònér	Aurons-nous jamais un tel bonheur
kĭ d'ăbrèsī nòs sāvér?	Que d'embrasser notre Sauveur?
14. *lĭzbèt.*	14. *Elisabeth.*
kē dămăte kĭ sĭs djārnèy	Quel dommage que cette journée
n'ă nē kwēs săz ér dĭ djā !	N'ait pas quinze [ou] seize heures de jour!
nò frī ĭn bòn rēgălèy,	Nous ferions un bon régal,
nò frĭkăsrī l' pòy è l'ā.	Nous fricasserions la poule et l'œuf.
dĭnā-lĭ să kĭ n'z ăvā.	Donnons-lui ce que nous avons.
ĭl è tār, nòz è rīrā.	Il est tard, nous [nous] en retournerons.
15. *mărèy.*	15. *Marie.*
tinē. trè dèn mér dĭ dyèw,	Tenez, très digne mère de Dieu,
vòlă dè trè nòvèz ō	Voilà de très nouveaux œufs
. . . . .	. . . . .
kĭ sō tŭrtò d'āy pònă.	Qui sont tous d'aujourd'hui pondus.
tinē, vlă n' krèt di pānhè	Tenez, voilà une croix de petits pains
pò fē dè pāp ă l'èfā.	Pour faire de la bouillie à l'enfant.
16. *lĭzbèt.*	16. *Elisabeth.*
sĭ tār kĭ s' sáy, fā n'ôbāt	Si tard que ce soit, faisons une aubade
sò nò flāt è nò hābuvè.	Sur nos flûtes et nos haut bois.
vē vè siāl, küzō èrāt;	Viens (vers) ici, cousin Erade;
tĭ djòw sĭ bē sòl hŭflè :	Tu joues si bien sur le sifflet :
turlutŭ è tūrlutŭ ;	Turlutu et turlutu;
ădyè, bĭnămé jèzū.	Adieu, bien-aimé Jésus.

Variantes : 12 *e. èl vòtīf bē :* le voulez-vous bien. || 13 *a. ăwè, bāhīl tò t. :* oui, baisez-le tous t. || 14 *a. djĭ vòrē kĭ :* je voudrais que. — *b. dŭrāē k. : lĭ d. :* durât q.; le j. — *e. dĭnā vĭt s. :* donnons vite ce. || 16 *a. mē drā djòwā ĭn ō. :* mais avant jouons u. — *e. vĭnē s. :* venez ici. — *d. kĭ d. : dè h. :* qui j. du s.

LE RATON ET LA RATOTTE

CONTE BOURGUIGNON

Le conte suivant a été recueilli à Pontailler-sur-Saône (Côte-d'Or). La personne à qui je le dois l'a appris il y a une quarantaine d'années. Déjà à cette époque, le récit se faisait en français, et seulement le dialogue en patois. Sur ma demande, on me l'a donné entièrement en patois. On voit quelles médiocres garanties entourent la transmission de ce texte. Il est à peu près impossible aujourd'hui de trouver un « sujet » parlant exclusivement patois, dans ce pays, chef-lieu de canton très fréquenté et station de chemin de fer. Cependant je crois que si la tradition du texte a eu un peu à souffrir de cette situation, le patois a gardé encore une qualité excellente[1].

ènyèvò ẽn fivà è rètõ ksètò mèryé dèvà èn rètòt : ljò dèpré èlidì kmã sè : « vò fré lé gòd pò ldìyè ; i m'ã vè ò bò. » vlà klè rètòt, kã sè gòd õ bẽ bulì, al mõt kri du sé su lè cònné, è pœ èl è eu dã lè còdèr. brètõ sã vẽ du bò, èl èpœl sè ptyòt rètòt : « rètòt ! rètòt ! » kãtèl è vũ klẽ rètòt nrépõdò rã, èl è mẽjé sé gòd. è pœ kãtèl è vnu è lè razũr, èl è trœvé sè

Il y avait une fois un raton q' s'était marié d'avec une ratotte; l' jour d'après, il lui dit comment ça : « Vous ferez les gaudes pour l' dîner ; je m'en vais au bois. » Voilà q'la ratotte, quand ses gaudes ont bien bouilli, elle monte quérir du sel sur la cheminée, et puis elle a chu dans la chaudière. L' raton s'en vint du bois, il appelle sa petite ratotte : « Ratotte ! Ratotte ! » Quand il a vu q' la ratotte n' répondait rien, il a mangé ses gaudes. Et puis quand il a venu à la *rasure*[2], il a trouvé sa

[1] Il y a un certain nombre de faits que je n'ai pu noter, soit parce qu'ils étaient incertains, soit parce que je n'en étais pas averti. Notamment l'accent n'est indiqué qu'une seule fois. Il présente un caractère particulier que peut-être de nouvelles observations permettront de déterminer.

[2] La masse des gaudes en chauffant reste demi-liquide ; mais sur les parois et surtout au fond de la chaudière, il se forme un dépôt solide que

ptyòt rètòt : èt ètò bè dèzālè. lè
pòt lyèdi : « kà ktyè
dõ, rètõ, ktu tdèzāl? — sà
lè rètòt kyè œ̃ dã̃ lè gòdòt,
é pœ mwà, i mã̃ dèzœl. — èbè
mwà i mã̃ dèmõt. » lœryò
kètò dã̃ lè kò. di è lè pòt :
« kà ktyè dõ, pòt.
ktu tdèmõt? — mà, sà lè
rètòt kyè œ̃ dã̃ lè gòdòt :
lrètõ sã̃ dèzāl, mwà i mã̃ dè-
mõt. — èbè mwà i mã̃ rkœl. »
lœryò sè rkœl kõt lìbȳ
kètò dã̃ lè kò. lìbȳ di à
œryò : « kà ktyè dõ,
œryò, ktu tèrkœl? — mà, sà
lè rètòt kyè œ̃ dã̃ lè gòdòt ;
lrètõ sã̃ dèzāl, lè pòt sã̃ dè-
mõt, mwà i mã̃ rkœl. — èbè
mwà i mã̃ dèbrèœ. » lazyò
kètò su l ibȳ di è l ibȳ :
« kà ktyè dõ, èbȳ,
ktu tdèbrèœ? — mà sà
lè rètòt kyè œ̃ dã̃ lè gòdòt :
lrètõ sã̃ dèzāl, lè pòt sã̃ dè-
mõt, lœryò sã̃ rkœl, mwà i
mã̃ dèbrèœ. — èbè, mwà, i
mã̃ dèpyœm. » lazy i rè sdèpyœ-
mè è lè « fòtèn [1]. » lè « fõtèn » li di :
« kà ktyè dõ, azyò.
ktut dèpyœm? — mà, sà lè
rètòt kyè œ̃ dã̃ lè gòdòt ;
lrètõ sã̃ dèzāl, lè pòt sã̃ dè-
mõt, lœryò sã̃ rkœl, l ibȳ
sã̃ dèbrèœ. mwà i mã̃ dèpyœm.
— èbè, mwà, i mã̃ tèri. »

petite ratotte : il était bien désolé. La porte lui a dit : « Qu'est-(ce) q' tu as donc, raton, q' tu t' désoles? — C'est la ratotte qui a chu dans les *gaudottes*, et puis moi, je m'en désole. — Eh bien, moi je m'en démonte. » L' chariot q' était dans la cour, dit à la porte : « Qu'est-(ce) q' tu as donc, porte, q' tu t' démontes? — Mais, c'est la ratotte qui a chu dans les gaudottes ; l' raton s'en désole, moi je m'en démonte. — Eh bien, moi je m'en recule. » L' chariot se recule contre l'arbre q' était dans la cour. L'arbre dit au chariot : « Qu'est-(ce) q' tu as donc, chariot, q' tu te recules? — Mais c'est la ratotte qui a chu dans les gaudottes ; l' raton s'en désole, la porte s'en démonte, moi je m'en recule. — Eh bien, moi je m'en débranche. » L'oiseau q' était sur l'arbre, dit à l'arbre : « Qu'est-(ce) q' tu as donc, arbre, q' tu t' débranches? — Mais, c'est la ratotte qui a chu dans les gaudottes ; l' raton s'en désole, la porte s'en démonte, l' chariot s'en recule, moi je m'en débranche. — Eh bien, moi, je m'en déplume. » L'oiseau va s' déplumer à la fontaine. La fontaine lui dit : « Qu'est-(ce) q' tu as donc, oiseau, q' tu t' déplumes? — Mais c'est la ratotte qui a chu dans les gaudottes ; l' raton s'en désole, la porte s'en démonte, l' chariot s'en recule, l'arbre s'en débranche, moi je m'en déplume. — Eh bien, moi je m'en taris. »

---

l'on est obligé de *racler* avec la cuiller pour le manger : c'est ce qu'on appelle la *rasure*.

[1] Mot douteux.

ènyèvó ěn fǎn ki vnò kri
dyǎ ě lě « fõtèn » dèvœ sè bār ;
āl di ě lě « fõtèn » : « kà
ktyé dõ, « fõtèn, » ktut
tèri? — mà, sà lě rètòt kyé
œu dǎ lé gódòt ; trètõ sǎ
dézāl, lě pòt sǎ démõt, lœaryò
sǎ rkœl, láby sǎ débrěœ.
l'uzyá sǎ dépyœm, mwà i mǎ
tèri. — ébè mwà yǎ k is mě
bār. » ènyèvó[1] ě balǎjé kwayó
lě fǎn ki kásó sě bār ; é[2] di ě lě
fǎn : « kà ktyé dõ,
fǎn, ktu kás tě bār? —
mà, sà lě rètòt kyé œu dǎ lé
gódòt ; trètõ sǎ dézāl, lě pòt
sǎ démõt. lœaryò sǎ rkœl.
láby sǎ débrěœ, l'usyá sǎ
dépyœm, lě « fõtèn » sǎ tèri, mwà
yǎ kás mě bār. — ébè, mwà,
yǎ étě mõ fò. »

Il y avait une femme qui venait quérir de l'eau à la fontaine d'avec sa bure ; elle dit à la fontaine : « Qu'est-(ce) q' tu as donc, fontaine, q' tu t' taris? — Mais, c'est la ratotte qui a chu dans les gaudottes ; l' raton s'en désole, la porte s'en démonte. l' chariot s'en recule, l'arbre s'en débranche, l'oiseau s'en déplume, moi je m'en taris. — Eh bien, moi j'en casse ma bure. » Il y avait un boulanger q' voyait la femme qui cassait sa bure ; il dit à la femme : « Qu'est-(ce) q' tu as donc, femme, q' tu casses ta bure? — Mais, c'est la ratotte qui a chu dans les gaudottes ; l' raton s'en désole, la porte s'en démonte, l' chariot s'en recule, l'arbre s'en débranche, l'oiseau s'en déplume, la fontaine s'en tarit, moi j'en casse ma bure. — Eh bien, moi j'en éteins mon four. »

Paul LEJAY.

---

[1] Cette reprise paraît d'invention récente.

[2] D'après ce passage et les autres parties du texte, on peut établir ainsi la déclinaison du pronom personnel de la troisième personne :

	MASC.	FÉM.
devant consonne . .	*é* (tendant à *è*)	*al*
devant voyelle . . .	*èl*	*èl*

Ainsi devant une voyelle, il n'y a plus de genre distinct.

TEXTES VARIÉS

En commençant la publication de ces textes, je sollicitais les corrections des personnes compétentes. La première me vient d'Allemagne; je la dois à M. W. Meyer, et je suis heureux de la signaler. A la page 126, dernier mot, *lat̃* est une faute. De nouvelles observations provoquées par les objections de M. W. M.. m'ont prouvé qu'il faut écrire *ât̃*.

J'ai remarqué, en corrigeant les épreuves des morceaux publiés dans le premier fascicule, quelques variantes qui ne me paraissaient pas justifiées, par exemple *ä* pour *à*, *ĕ* pour *ě*, ou réciproquement. Mais, comme ces variantes sont peu importantes et que je n'avais pas le moyen de les contrôler, je les ai laissées subsister.

Les savants distingueront aisément les variantes nombreuses qui sont dues à la phonétique syntactique de celles qui peuvent n'être que de simples erreurs. R.

ALSACE

là pàtràŷ.

djè fiè éeá tei lŏ bòlèdjèy
ě djì èpàèrnŏ èk dě bě
djà. lŏ ri sàdèr dè tei lŏ mèr
àvă stù ă làuet ě sàvă dàvepitè
èvŏ lŏ bŏtœèy pŏ làmà dĭn
rèpŏ k lŏ bŏtœèy nràlŏ mĭ
pèyĭ ă kòlē d sŭ lă pyès.
rò sàvà bě k lŏ ri sà-
dèr ă lŏ kŏzĭ dè fàm kŏlē.
fàrě k vŏ lŏ ràndàs, kòr djà
lŏ sàdèr. — è bě, vàt è lŏ kurèr
dù lŏ ràut d mě teàlā, sì
t vŭ lŏ ràvà.

La Poutroye.

Je fus hier soir chez le boulanger, et j'y appris quelque chose de bien joli. Le vieux soudard de chez le maire avait été à l'auberge et s'avait disputé avec le boucher pour l'amour d'un veau que le boucher ne voulait mie payer à Colin de sur la place.

Vous savez bien que le vieux soudard est le cousin de la femme Colin. Faudra que vous le rendiez, que dit le soudard. — Eh bien, va-t'en le quérir dans le ventre de mes chalands, si tu veux le ravoir.

M. l'Abbé Simon.

LOIR-ET-CHER

kàfì, con de sèt ɛ̃yã[1]. *Couffy (canton de Saint-Aignan).*

Dialogue entre deux paysans.

— ɛ̃ bɛ̃[2]*! vã vlà pàrtì ɔ̃ rɛ̃y, mõ pɛ̃*[3] *vàyã?*

— mɛ̃ wì, mõ gàrsõ.

— sɛ̃ tì sà dù byõ tã?

— œɛ̃ pã; là gàlèru ɛ̃ bɛ̃ œàrjɛ̃y. j àvõ pàrtã pã beɛwɛ̃ d plɛ̃y.

— ɔ̃ bɛ̃ nõ! ewàlɛ̃ mãrɛ̃ ɔ̃ pɛ̃ tsàrɛ̃? l[5] *rɛ̃rɛ̃ fõtì kyũk œàz pàr là?*

— y à lõtã kɔ̃j y ɛ̃ pã ɛ̃tɛ̃ ewàr; mɛ̃ s ɛ̃tɛ̃ bɛ̃ lɛ̃ kã j l àvõ rlɛ̃vɛ̃y. j tɛ̃nõ ɔ̃kɔ̃r œ̃ kà d bàrwɛ̃[4] *v là dɛ̃jà lɛ̃ fɛ̃y kì tõb. tõ ppà ɛ̃tì pàrtì?*

— nõ, pã ɔ̃kɔ̃r. j àlõ àlɛ̃ mãrɛ̃ nõ trũœ dɛ̃ lì ràbyɛ̃r. ɛ̃ j àtãdõ l drõl kà ɛ̃tɛ̃ œɛ̃rœɛ̃ nõ tɛ̃ryã œ̃ l màrìœàl.

— vàt màrìœàl, j lãrwɛ̃rɛ̃ bɛ̃ ɔ̃ gyãb; vlà pù d dɛ̃ mwã kɔ̃j y àvõ dànɛ̃ œ̃ màrkyõ à rfɛ̃r, j pàvõ pàll àrwɛ̃r.

— ɑlõ! j vã àlɛ̃ rwɛ̃r pàr là kɔ̃ k sà fɛ̃.

— Eh bien! vous voilà parti aux vignes, mon père Vaillant?

— Mais oui, mon garçon.

— C'est-il ça du beau temps?

— Je sais pas; la galerne est bien chargée. J'avons pourtant pas besoin de pluie.

— Oh bien non! Vous allez marrer au Puy de Sarré? Les raisins font-ils quelque chose par là?

— Y a longtemps que j'y ai pas été voir; mais c'était bien laid quand je l'avons relevée. Je tenons encore un coup de brnine : voilà déjà les feuilles qui tombent. Ton papa est-il parti?

— Non, pas encore. J'allons aller marrer nos truffes de la Rabière, et j'attendons le drôle qui a été chercher nos tridents chez le maréchal.

— Votre maréchal, je l'enverrais bien au diable; voilà plus de deux mois que je lui avons donné un marteau à refaire, je pouvons pas l'avoir.

— Allons! je vais aller voir par là ce que ça fait.

M. l'Abbé Pellé, de l'École des Carmes.

---

[1] Saint-Aignan appartenait au diocèse de Bourges avant la création de l'évêché de Blois sous Louis XIV, et s'appelait *Saint-Aignan en-Berri*. || [2] On s'aborde et l'on se quitte sans se dire ni bonjour ni bonsoir. || [3] Devant une voyelle, on dirait *pɛ̃r* : *mõ pɛ̃r ɔjɛ̃*. || [4] Un coup de *beronée* (brnine) est une maladie de la vigne que l'on attribue à la *beronée*, comme le mildew, par exemple.

LOT

ɛ̃ònòlàt ˌcon de lò trãùkyèyro[1].

kãntẽ, kãntìlỳã.

ɛ̃yèj òwkẽtog[3] *pòiɛ̃yòw*[4] *pèr ũo kàdèr. là rõìnàl bẽũgèt ò pòɛ̃à :*

« *mõntsã byẽu, òwkẽtòg ; kõ tàrnòrày pòɛ̃à ɛ̃ù mõntsòràg.*

Lèj òwkẽtog dyèra kẽ kòlò bòstì u àstàl kòdũno ẽ ɛ̃i bàrà dìdìn.

dyèra ò lò pũẽ pìtsànẽto :

« *òtsũdò nà ò bàstì là nòstrẽ, kẽ tòtsũdorèn ò bòstì là tèw.* »

kõ làr àstàl fwẽ[7] *finìt, dyèra kòdũno à là pìtsànẽto :*

« *bàrò mè dẽdìn, klãvo mè pèr ɛ̃ègrè ɛ̃è làstàl ɛ̃ò byẽn.* »

kõ fwèra bàrãdòy dìdìn, ɛ̃wẽra pã prẽndrẽ lò pìtsànẽto[8]. *nì ɛ̃àrti pẽl ʒ õdùtsà. Lòwkẽto ɛ̃ẽ mètèt ò krídà ẽ ò plãrà.*

àu pẽìryẽ ɛ̃ẽũgèt ò pòɛ̃à, lì dõmòndèt dẽ k àɛ̃yò.

« *là rõìnàl dèw ɛ̃ènì pèr mè*

Sénaillac (canton de La Tronquière).

Conte, contillon[2].

Six jeunes-oies paissaient par un *couder*[5]. Le renard vint à passer : « Mangez bien, petites-oies ; quand tournerai passer, vous mangerai. »

Les oies dirent que fallait bâtir un *hôtel*[6] chacune, et s'y barrer dedans.

(Elles) dirent à la plus petite : « Aide-nous à bâtir, le nôtre, *que* (nous) t'aiderons à bâtir le tien. »

Quand leur *hôtel* fut fini, (elles) dirent chacune à la petite :

« Barre-moi dedans, *clave*-moi, pour voir si l'hôtel va bien. »

Quand (elles) furent barrées dedans, (elles) voulurent pas prendre la petite, ni sortir pour l'aider. L'oie se mit à crier et à pleurer.

Un *pierrier*[9] vint à passer, lui demanda de quoi (elle) avait.

« Le renard doit venir pour me

---

[1] A l'autre extrémité du département, à 70 kilomètres environ vers l'ouest, à Salviac, on rencontre le même patois avec des variantes fort légères, qui me sont fournies par M. l'abbé Delsuc. || [2] Petit conte. || [3] Dans le pays on n'élève que de jeunes oies ; on achète chaque année des œufs dans le voisinage pour les faire couver. Aussi *òwkoy* est remplacé par son diminutif. || [4] Le *ɛ̃* est une *s* qui tend vers *ɛ*. On peut dans ce texte distinguer trois étapes. En partant de *s*, nous avons : *ɛ̃*[1] entre deux voyelles (*pòɛ̃*[1]*à*[1] ; *ɛ̃*[2] à l'initiale, quand le mot est prononcé sans énergie (*ɛ̃*[2]*è*[1] ; *ɛ̃*[3] au commencement des mots fortement accentués (*ɛ̃*[3]*àlid*). || [5] Le *couder* est un petit pâturage fermé, situé près de la maison, où l'on conduit les animaux domestiques et les oiseaux de basse-cour. || [6] Maison. || [7] A Salviac, *ɛ̃yòkè*. — Le parfait se conj. ainsi : *ɛ̃yòkèrì, -èrè, ɛ̃yòkè(t), ɛ̃yòkèryãn, -èryã, -èra*. [8] La forme *-ɛ̃lo* n'est pas employée à Salviac. || [9] Maçon.

mōntsà ; ày ōdútsàt ō l'ij àwtroy
ō bòstí n àstàl ě ōgáro
ʰwòlo[1] *pá m ètsúdà yà. là rōínàl*
ʰēndrà, mě mōntsòro. »

ě l ōwkēto sě tàrnèm mětr ō
krídà.

« plàrěě pá, màn ōwkéto; m ēm
ʰàw t ēm bòstí ūn pú ěàlídě kě là
kár. »

n ěm bòstiět ūn ēm pèyro ě lō
bòrèt dědín.

là rōínàl ʰēngèt ō pōěà :
« dīvèr mè, ōwkéto?
— á! mōê kě mě
mōntsòryoy.
— mōntòrày ěù tàn àstàl, lí
pětòrày, lí ràflòrày. tàn àstàl
dēbòràkòrày[2]*, ě tě mōntsòrày.*
— mwōntò lí, péto lí, ràflò lí
tsòmày màn àstàl dēbòràkòrá. »

lí mōntèt. lí pětèt, lí ràflèt :
l àstàl ěě dēbòràkèt, ě lō mōntsèt.
ně fèt ōwtōn ō tàtōy ěīn
òrìʰèt ō lò pìtsàno :
« dīvèr mè, ōwkéto.
— á! mōê kě mě
mōntsòryòy.
— mōntòrày ěù tàn àstàl, lí
pětòrày, lí ràflòrày; tàn àstàl
dēbòràkòrày, ě tě mōntsòrày. »

là rōínàl lí mōntèt, lí pětèt, lí
ràflèt, ě l'àstà ěě dēbòràkèp pá. dě
děěpyět, ōněk kàyà lò kwéto[3] *pěl*
lò tròpìlèyro.

manger; ai aidé aux autres
à bâtir un *hôtel* et maintenant (elles)
veulent pas m'aider, moi. Le renard
viendra, me mangera. »

Et l'oie se tourna mettre à
crier.

« Pleure pas, ma petite-oie; m'en
vas t'en bâtir un plus solide que le
leur. »

Lui en bâtit un en pierre, et la
barra dedans.

Le renard vint à passer.

« Ouvre-moi, oie?

— Ah! mais (c'est) que (tu) me
mangerais.

— Monterai sur ton hôtel, y
péterai, y ronflerai. Ton hôtel
démolirai, et te mangerai.

— Montes-y, pètes-y, ronfles-y :
jamais mon hôtel démoliras. »

Y monta, y péta, y ronfla :
l'hôtel se démolit et la mangea.

En fit autant à toutes cinq.

Arriva à la petite :

« Ouvre-moi, petite oie.

— Ah! mais (c'est) que (tu) me
mangerais.

— Monterai sur ton hôtel, y
péterai, y ronflerai; ton hôtel
démolirai et te mangerai. »

Le renard y monta, y péta, y
ronfla, et l'hôtel se démolit pas. De
dépit, alla enfoncer la couette par
la *trapillère*[4].

---

[1] A Salviac, l'*ō* ne se diphthongue pas : *ʰōlu*, et plus bas *mōlo*. Il ne se diphthongue pas non plus à Saint-Céré : *ōkō*, cela, *pōěě*, planche. La diphthongaison n'embrasse pas tous les mots à Senaillac. On dit : *ōkwō*, *pwōěě*; mais : *rōt*, roc, *ōli*, huile, *kúrgōto*, petite cruche. A Preindeignas (cᵒᵐᵇ de Figeac), tous les *ō* sont diphthongués : *ōkwō*, *rwōt*, *wōlì*, *kúrgwōto*. ‖ [2] A Salviac : *dēbàlòrày*. ‖ [3] A Salviac : *kúyà*, queue. ‖ [4] La chatière.

l ōuckéto fĕk kōuefà lō rìĕpo, ĕ	L'oie fait chauffer la *rispe*[1], et
lō lí plōntèt pĕ l kyàl.	la lui plante par derrière.
ĕ là rōïnàl nĕ krōvĕt.	Et le renard en creva.
ŝĕ là kānt ĕ ŝĕrtàt, ĕj ōk bàt.	Si le conte est vérité, est achevé.

Dictons :

kōm plĕw ŝùl rōmpō[2],	5	Quand pleut sur le *rampou*,
plĕw ŝà l bàlō[3].		Pleut sur le volant.
kĕ pĕr nōdàl ŝĕ ŝàlilo		Qui pour Noël se *soleille*,
pĕr pàĉkĕ[4] *brùllo lō líyo.*		Pour Pâques brûle la ligne[5].
là ŝĕn dĕl dítsō ŝōn		Le vent du jeudi saint
tiro tà l l ōn.	10	Tire tout l'an.
l ōrkāno dĕl mōtí		L'arc-en-ciel du matin
mèl là bàyè l kōmí.		Met le bouvier en le chemin.
l ōrkāno dĕl ŝĕr		L'arc-en-ciel du soir
mèl là bàyè l lĕjĕr.		Met le bouvier en le loisir.
lúno pēndēnto,	15	Lune pendante,
tèro fēndēnto;		Terre fendante.
lúno kŏbròlo,		Lune *chèvrolle*[6],
tèro mavòlo.		Terre molle.

M. l'Abbé Pouget, de l'École des Carmes.

MARNE

ésār.	*Essarts-lez-Sézanne* [c^on] *d'Esternay*[1].
I. — *vyèvá-ţù àvè mavè à s sváar?*	20 I. — Viendras-tu avec moi à ce soir?
— *là và dō, dí?*	— Là où donc, dis?
— *ŝár mòn ōk.*	— Chez mon oncle.
— *pà kavè fèr?*	— Pour quoi faire?
— *ì fĕ ē frìeţì pà rèçàtĕ*	— Il fait un *frichetis*[7] pour régaler
lèz àmí.	25 les amis.

[1] La pelle à feu. || [2] A Salviac : *rōmpā* (rameau). || [3] A Salviac : *bàlā* (faucille). || [4] A Salviac : *pàkò*. || [5] Bois à brûler. || [6] Ayant les cornes redressées. || [7] *Frichetis*, à Athis (Orne), toute viande en ragoût ; ici, festin.

— *ã bwèrà ṭ ì drù?*

— *j krẽ̃ bẽ̃.*

— *s ẽṭã, j i vá. à kyèl èr k sà srà?*

— *sà srà sù l kù d ïèṭ èr.*

— *mẽ̃ k ṭà pàrṭ, vàvá ṭù m ôlẽ̃ ã pạsã. j ã pá l èr ẽã nà; nàṭ rlòj và pù ày; fòrà kẽ j là fẽzè̃ ràkmòdẽ̃ ṭù d mẽm.*

— *ẽ̃ bẽ̃, s ẽ ãṭãdù.*

— *à ruèr.*

— On boira-t-il dru?

— Je crois bien.

— *Ce étant*, j'y vas. A quelle heure que ça sera?

5 — Ça sera sur le coup de huit heures.

— Mais quand tu partiras[1], voudras-tu m'*hôler*[2] en passant. J'ons pas l'heure chez nous; notre horloge veut plus aller; faudra que je la fassions

10 raccommoder tout de même.

— Eh bien! c'est entendu.

— A revoir.

II. — *và vlà dõ pàrṭì, pèr ṭà-rã? kwè k vàz àvé dõ à rônẽ̃ kòm sà yèr ô swàr? vàz àvé pá l èr kõṭã.*

— *m ã pàrl[4] pá, ṭnẽ̃. j ãu ẽ̃ ãkõ ṭú l sã rṭàrnẽ̃.*

— *kwè dõ k i àvè?*

— *fõ kẽ j và dìz sà. kõ-nèsẽ̃ và là fàm à sṭòm k ẽ̃ mnù s ẽṭàblì y ã kyàk mwè ô pẽ̃ì dã là mẽzõ à glôd[5]?*

— *ẽn ràsyòṭ, k ẽ grãd kòmạ̀l dyãb?*

— *wẽ̃, ẽ̃ bẽ̃! fìdyùrẽ̃ và ẽ̃ pè, sṭẽ gòbẽṭ là, rẽspẽ̃ d pàrlẽ̃, k àl àvè mì sẽ̃ bìlõ yèr ã plẽ̃ nyẽ̃ nàṭ ãblàv d àwẽn, k ẽ l lõ d sõ jàrdẽ̃. và sàvẽ̃ bẽ̃, ìlà. j pãsè jùsṭ ô mòmã. j lì dì, kòm sà, k àl ẽ à rṭirẽ̃ ṭà d sùèṭ sòn*

II. — Vous voilà donc parti, père Tourond? Quoi que vous aviez donc à

15 *rôner*[3] comme ça hier au soir? Vous aviez pas l'air content.

— M'en parlez pas, tenez. J'en ai encore tout le sang retourné.

— Quoi donc qu'il y avait?

20 — Faut que je vous dise ça. Connaissez-vous la femme à cet homme qui est venu s'établir y a quelques mois au pays dans la maison à Claude?

— Une *roussotte*, qui est grande

25 comme le diable?

— Oui. Eh bien! Figurez-vous un peu, cette *gobette*[4]-là, respect de parler, qu'elle avait mis ses *bilots*[5] hier *en plein milieu notre emblave*[6]

30 d'avoine, qui est le long de son jardin, vous savez bien, *ilà*[7]. Je passais juste au moment. Je lui dis, comme ça, qu'elle ait à retirer tout de suite son

---

[1] M. à M. que tu partes. || [2] *Hôler* « crier comme la hulotte » (Littré). On voit que le sens de ce mot est bien plus étendu. || [3] Bougonner. || [4] *Gobet* « se dit d'un homme crédule » (Littré). Ici le sens est différent. || [5] Oies. || [6] Terre ensemencée. On dit emblaver. || [7] Comparez à *ici*. — Tout près.

àṭìràỳ, ŭ ç j ŭlè krì l gàrd-
œāpèṭ, dèỳé ẽ pè s k à
m à rèpōdù, sṭè sòvàj là?
— j sè pá, mwè, dìṭ, à vàz
à dònè dè sòṭìz, pàrè?
— ṭà jùsṭ. « ì fó bẽ k ṭà l
mōd vìv, k àl m à dì ; è pì,
sì và n ét pá kōṭā, s è pàréỳ :
và pàvè àlè và fèr vwàr.
jè m mòk d và, é pì d vàṭ
gàrd œāpèt, ātādè và klèr. »
lèz yè i sòrtè d là tèt kāt
à m pàrlè. àl àvè dā lè
mè ěn sàrpèt à kàpé d l àrb.
j kōt k à m àvè évātré sì
j àvè été vàr èl.
— vàz àvè pá évù l dèrny[1]*,*
s ètā.
— kwè k và vàt[1]*? j ān ètè*
réstè d là ; j sàvè pù kwè dir
aprè sà. à và jàmè vù sà? brèf
là d sù, j ètè tàt àbàsùrdì. é
pì s è pá tà : là vlà t ì pá,
stè kàràpì là, k à m àçònìt dè
sòtìz. j sè pá tà s k à
m à pá dì : ç j ètè è pròp à ryè,
è féyā, è pèçç, èn àvàrìsyé,
k tà l mōd mè mōtrè ò dwè,
ç jè ètirrè bèl pè d là
bàœ ò màlòrò pà lè fèr
krèvé d fè... j pàvè pá và
rèsìté tà s k à m à kràœ̀;
y ān àvè bè pì jùsk à sòléỳ kà-
œ̀. j ètè d ěn k èlèr... sà s pásrà
pá kòm sà : j pās pá, nō.
j m ā vā tràvé l gàrd œā-
pèt pà li fèr éstìmé mon
āblàr kè à trwè kár mā-

attirail, ou que j'allais quérir le garde-champêtre. Devinez un peu ce qu'elle m'a répondu, cette sauvage-là?

— Je sais pas, moi, dites. Elle vous a donné des sottises, pas vrai?

— Tout juste. « Il faut bien que tout le monde vive, qu'elle m'a dit; et puis, si vous n'êtes pas content, c'est pareil; vous pouvez aller vous faire voir. Je me moque de vous, et puis de votre garde-champêtre, entendez-vous clair. » Les yeux y sortaient de la tête, quand elle me parlait. Elle avait dans les mains une serpette à couper de l'herbe. Je compte qu'elle m'aurait éventré si j'avais été vers elle.

— Vous avez pas eu le dernier, *ce étant.*

— Quoi que vous voulez? J'en étais resté *de là;* je savais plus quoi dire après ça. Avez-vous jamais vu ça? Bref là-dessus, j'étais tout abasourdi. Et puis, c'est pas tout; la voilà-t-il pas, cette *carapie*-là[1] qui m'agonit de sottises. Je sais pas tout ce qu'elle m'a dit : que j'étais un propre à rien, un fainéant, un pingre, un avaricieux, que tout le monde me montrait au doigt, que je retirerais bien le pain de la bouche aux malheureux pour les faire crever de faim... Je pourrais pas vous réciter tout ce qu'elle m'a craché; y en aurait bien pour jusqu'à soleil couché. J'étais d'une colère... ça se passera pas comme ça; je pense pas, non. Je m'en vas trouver le garde-champêtre pour lui faire estimer mon *emblave* qui est à trois quarts mau

[1] Charogne.

jè; ĕ pì sì à vĕ pá m pĕyĕ. j là fĕ àsìnĕ ŏ jùj dè pè.

— *vàz àré bĕ rèzõ. fŏ pá s lĕsĕ mājĕ kŏm sà là lĕn sù l dŏ. à là fĕ àrĕk st àrás là ã pàrè pú ét lĕ mèt œá suè.*

— *wì fŏrè s lĕsĕ mājĕ, pí vòlĕ l pàè kãu à, ĕ pí ét ãkà kõtã. k ăl ì reyĕn, và, j l àrājré ŏ pìz ònõ!*

gée; et puis, si elle veut pas me payer, je la fais assigner au juge de paix.

— Vous aurez bien raison. Faut pas se laisser manger comme ça la laine sur le dos. A la fin, avec cette race, on pourrait plus être les maîtres chez soi.

— Oui, faudrait se laisser manger, puis voler le peu qu'on a, et puis être encore content. Qu'elle y revienne, va, je l'arrangerai aux petits oignons!

M. l'Abbé Adam, de l'École des Carmes.

‡ *ărkèr*, ┼, quérir [*kèr*] de nouveau. Voir *ărkérir*.

‡ *ărkèr*, retomber. Voir *ărtōbé*. — Au fig., *l'ărkérā, grā gāyāw!* dit-on à un ouvrier qui gagne temporairement beaucoup d'argent, et qui, au lieu de faire des épargnes, ce qui lui serait facile, vit plus que largement et dépense tout, comme s'il devait toujours gagner autant.

‡ *ărkérīr*, ┼, quérir de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărkèr*. Les personnes qui veulent bien parler se servent du mot *ărœèrœé*, fréquemment usité, du reste, à Saint-Pol-ville.

‡ *ărkèrkāj*, ┼, rechargement (d'une chaussée). Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărkărjèmā*.

┼ *ărkèrké*, ┼, v. a. et pr., recharger. Voir *ărœărjé*.

‡ *ărkēké*, ┼, v. a. et pr., habiller proprement; faire toilette, mettre ses habits des dimanches. *œă sruè rédīkāl d'ălé lŏ sāt èt ărkēké ē mŏlᵉy.*

‡ *ărklămé*, ┼, réclamer. — S'*ărklămé ă :* implorer le secours, l'assistance de. *jé n' sé pă ă kŏ sē m'ăr klămé.*

‡ *ărklăké*, ┼; *ărklăké ăn pōrt*, la refermer violemment, de manière à la faire *klăké* contre la battée. On dit également *klăké* les portes, sans aucune différence d'acception. — Au fig., *klăké* ou *ărklăké (kŏk kŏs) dē l' né d'ăn jē*, lui dire une chose désagréable, lui rappeler une faute ou une mauvaise action, et en quelque sorte lui causer moralement une secousse analogue à celle qui est occasionnée par une porte *ărklăké*.

‡ *ărkéyāj*, ┼, s. m., rechute. N'est guère usité que dans cette phrase : *œ'é d' l'ărkèyāj* (ou *œ'é dă rkéyāœ*), en parlant d'une maladie. — Employé concurremment avec la forme *ărœāt*.

‡ *ărklīké*, ┼, *klīké* de nouveau.

‡ *ărklīné*, ┼, *klīné* (pencher) de nouveau. *œèl tăj ăl ărklīn.* — Même sign. (à Saint-Pol-ville) *ărpāœé*.

‡ *ărklīpōné*, ┼, *klipōné* de nouveau.

‡ *ărklā*, ┼, reclus. *vīé kōm ĕdz ărklā.*

‡ *ărklōé*, reclouer. Employé concurremment avec la forme *ărklōé*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărkmādāp*, ┼, recommandable. Voir *ărkōmādāp*.

‡ *ărkmādāj*, ┼, recommandation. Voir *ărkōmādāj*.

‡ *ărkmādé*, ┼, v. a. et pr., recommander. Voir *ărkōmādé*.

‡ *ărkmādœr*, ╳, recommandeur. Voir *ărkōmādœr*.

‡ *ărkmēœāj*, ┼, recommencement. Se dit en mauvaise part. *bē! œă m'ēbèt! œ'é tŭdī d' l'ărkmēœāj é ā n'ē dépénŭ pœā!*

‡ *ărk nēœé*, ┼, recommencer. Voir *ărkōmāsé*.

‡ *ărkŏœé*, ┼, v. a. et pr., chausser (*kŏœé*) de nouveau. Voir *ărœāsé*.

‡ *ărkŏdrōné*, ┼, *kŏdrōné* de nouveau.

ărkōé, ┼, alcôve. Voir *ălkōé*.

‡ *ărkŏfĕ*, ┼, chauffer [*kŏfĕ*] de nouveau. Voir *ărœŏfĕ*.

‡ *ărkŏkĕ*, ┼, *kŏkĕ* de nouveau. *j'ĕrè kŏr ăn kŭrè œ' l'ănè œī : mĕ srē ĭz ărkòkt.*

‡ *ărkŏpĕ*, ┼, v. a. et pr., couper [*kŏpĕ*] de nouveau. Voir *ărkŭpĕ*.

‡ *ărkŏpăw*, *ăs*, ┼, revendeur. Voir *ărkŭpèr*.

‡ *ărkādănĕ*, ┼, condamner de nouveau.

‡ *ărkādĭrĭjăw*, ┼, celui qui reconduit. N'est guère employé qu'en parlant d'un jeune homme reconduisant chez elle une jeune fille, après avoir été son cavalier, soit à une noce, soit *ăl dŭkās* ou une fête quelconque. — Peu usité à Saint-Pol-ville.

‡ *ărkāmādāj*, m., action de recommander les âmes des défunts aux prières des fidèles. Employé concurremment avec la forme *ărkmādāj*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *mōsyŭ l' kŭrèy ĭl ŏ prĕvnū ăl mès k'ō văœ lĭ pāyĕ œz ărkmādāj.*

‡ *ărkāmādĕ*, recommander. Employé concurremment avec la forme *ărkmādĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *ŏ frèt byē d'ărkmādĕ ăn rādèl ĕd byèr. — ĭ t'ăvrè pŭr œŏ byēn ărkmādè dĕ n' pœ̄ t'ămŭzĕ. — kwè k' œ'ē? tĕ n' fœ̄ pœ̄ ărkmādĕ l' mèr?*

‡ *ărkāmādèr*, *ărkmādèr* ou *ărkmādèw*, ╳, celui qui était chargé d'aller, par les rues et les carrefours de la ville, annoncer les décès et recommander l'âme des défunts aux prières des fidèles. Cette fonction, aujourd'hui supprimée, était dévolue au bedeau de la paroisse de Saint-Roch.

‡ *ărkāmăsĕ*, recommencer. Employé concurremment avec la forme *ărkmœ̄sĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărkānĕsāp*, reconnaissable. Employé concurremment avec la forme *ărkānĭwāp*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărkānèt*, reconnaître. Employé concurremment avec la forme *ărkānwāt*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărkŏd'*, ┼, recoudre. Voir *ărkād'*.

‡ *ărkŏyĕ*, mettre un second coin à côté du premier, lorsque l'on fend du bois. Usité à Torcy. Voir *mărygĕ* [*ō kĭœ̄*].

┼ *ărkŏyāj*, ┼, s. m., action d'*ărkŏyĕ*. Peu usité.

┼ *ărkŏyĕ* ou *ărkŏlĕ*, ┼, cueillir [*kŏyĕ*, *kŏlĕ*] de nouveau; recueillir. *ăl ĕt ēwè ărkŏyĕ ē mŏlĕ d' pœ̄. — ărkŏyĕ dz ŏ*, les recueillir dans le poulailler.

┼ *ărkŏyē* ou *ărkŏlē*, ┼, s. m. pl., fruits ou légumes mal conformés, petits ou à demi-mûrs, qui ne valent pas la peine d'être récoltés lors de la cueillette, mais que l'on *ărkèl* un peu plus tard afin d'en tirer quelque profit, s'il est possible. *y'ŏ pŭ mō k'ō mŏlĕ d'ărkŏyē sŭ nŭ pŏmyĕ.* Même sign. : *ărplŭkē.*

‡ *ărkrŭœ̄*, ╳, cracher de nou-

veau. Employé concurremment avec le mot *ărăkĕ*.

‡ *ărkrā*, *āt*, ×, fatigué; au fig., découragé. *œ̃ĕ k'ĕj sŭ rŭdmē ărkrā, dŏ, mī! fŏ k'ĕj m'ăsīœ. — bĕ! j'ē sŭt ărkrā, d' vĭr tá œŏ!* — Banlieue : *ărkrœ̄*.

‡ *ărkrādīr*, ‡, v. a. et pr., fatiguer, lasser; au fig., décourager. *mē frĕr ĭ-n n'ărkrādĭrwĕ̄ byē dz ăt ĕk tī, sĭ k' tĕ̄ săvwĕ̄y! — ān ĕ̄ vĭt ărkrādī ă vĭr dĕ̄ jŭ kŏm œŏ.*

‡ *ărkrĕ̄ĕ̄*, ‡, créer de nouveau. *œ̃ĕ̄ œŏ! ōn ărkrĕ̄rŏ ōn plăœ ĕspré păr tī! ĕ tĕ̄ krwĕ̄ œŏ, sāpré tá bĕt!* Peu usité.

‡ *ărkrăjĕ̄*, ‡. Voir *ărkrwăzĕ̄*.

‡ *ărkrwăzĕ̄*, croiser de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărkrăjĕ̄*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. Peu usités.

‡ *ărkŭjīr*, ‡, choisir *(kŭjīr)* de nouveau. Voir *ărœwăzīr*.

‡ *ărkŭltĭrĕ̄*, ‡, cultiver de nouveau, après avoir cessé. Employé concurremment avec le mot *ărdĕ̄păyĕ̄*, sans aucune différence d'acception, mais beaucoup moins usité que ce dernier.

‡ *ărkăœĕ̄*, ×, v. a. et pr., mettre au lit de nouveau. — Banlieue : *ărkăkĕ̄*. — *ărkăœĕ̄*, ‡, étendre de nouveau tout de son long par terre ou sur une chose quelconque.

‡ *ărkād'*, recoudre. Employé concurremment avec la forme *ărkăd'*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărkăkĕ̄*, v. a. et pr., recoucher. Voir *ărkăœĕ̄*.

‡ *ărkălĭnĕ̄*, ‡, *kălĭnĕ̄* de nouveau.

‡ *ărkăpĕ̄*, couper de nouveau; retailler, en parlant d'un ouvrage de charpente. *ŏz ărkăprĕ̄ ăœ pŏtyĕ̄ lŏ păr k'ĭ sœ̄ dĕl mĕm ĕpĕsœr ĕk l'ĕt.* — Employé concurremment avec la forme *ărkŏpĕ̄*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărkăpĕ̄r*, *ĕ̄s*, petit marchand, revendeur au détail. Employé concurremment avec la forme *ărkŏpĕ̄rœ̄*, *ĕ̄s*, seule usitée dans les faubourgs. *ĭ rŏ̄ tădĭ mŭ ăkătĕ̄ sŭ œ̃ mărkĕ̄ k'ămā d' œ̃z ărkŏpĕ̄rœ̄.* — Banlieue : *ărkŏpĕ̄rœ̄*.

‡ *ărkăgōnĕ̄*, ‡, *kăgōnĕ̄* de nouveau.

‡ *ărkwăœĕ̄*, ‡, v. a. et pr., *kwăœĕ̄* de nouveau. — Vieilli à Saint-Polville.

‡ *ărkwānīr* (*s'*), ‡, se *kwānīr* de nouveau, en parlant d'une terre ameublie. *ăvœ̄rk ta œ̃ plœ̄v lŏ ĕ pĭ l' sŏltĕ̄y kĭ lĭvĭ sĭ fœ̄r, œ̃l tĕr ă s'ărkwānĭ dūr.*

‡ *ărkĭvĭ*, *īt*, ‡, personne chiche, avare. Se dit surtout de celle qui, pour vendre ses denrées un sou plus cher, serait capable de rester plusieurs heures sur le marché. *jĕ ă' vĕ̄ sœ̄lmē pœ̄ lĭ mărkādĕ̄ sĕ̄ glœ̄n, ă œ̃l ărkĭvĭt lŏ.*

‡ *ărlăbădĕ̄* (*s'*), ‡, se *lăbădĕ̄* de nouveau.

‡ *ărlămātĕ̄* (*s'*), se lamenter de nouveau. Employé concurremment avec les formes *s'ărlămētĕ̄*, *s'ărlĕlămātĕ̄*, seules usitées dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărlăpĭdĕ*, +, v. a. et pr., *lăpĭdĕ* de nouveau.

+ *ărlăsyō*, +, relation. — Un marchand d'*ărlăsyō*, un individu qui, les jours de foire ou de marché, vend sur les places la relation plus ou moins véridique d'un naufrage, d'un crime ou de tout autre fait tragique.

‡ *ărlăvāj*, +, m., action d'*ărlăvĕ*. — *dĕl yò d'ărlăvāj*, l'eau qui a servi à laver la vaisselle. — Par extension et en mauvaise part, *dĕl yò d'ărlăvāj*, soupe peu garnie, boisson faible ou mauvaise. *pĕr ē mŏlĕ d'yò d'ărlăvăj kōm œ́, m' fèm. ŏ păyĕ wărdĕ vă byèr.*

‡ *ărlăvĕ*, +, laver de nouveau. *ărlăvĕ sĕ mē.* — Absolument : laver la vaisselle après un repas. *ŏz ăı lăvvĕ, mĭ j'ĕsĭĕvrèy.*

‡ *ărlăvòs*, +, laveuse de vaisselle.

‡ *ărlăvrīy*, +, f., lieu où d'ordinaire on lave la vaisselle.

‡ *ărlāsĕ*, +, v. n., *lāsĕ* de nouveau (un chien).

ărlĕ, +, s. m. pl., jeunes baliveaux qu'on laisse, lors de la coupe d'un taillis, afin qu'ils croissent en haute futaie. *ăœ tăr ĕd tăl lō, ō n'ŏ pœ̄ lĕœ̄ ăsĕ d'ărl*[ĕ]*; œ̄ fĕ k'ĕ œl ănèœ̄ ō n' rĕdrŏ pœ̄ d' măryē.*

ărlĕ, +, v. n., se ressuyer, subir pendant quelque temps l'influence du vent et du soleil. *fŏrœ̄ lĕœ̄ ărlĕ ē mŏlĕ œ̄l tèr ĕdvā smĕ œ̄ kăròt.* — Ne s'emploie qu'en parlant d'une terre que l'on vient de bêcher ou d'*ĕtĕ*.

‡ *ărlĕœ̄*, lécher de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărlĕkĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

ărlĕkē, ×, arlequin.

‡ *ărlē*, +, m., mauvaise odeur ou mauvais goût que contractent les choses renfermées trop longtemps dans un lieu humide ou non aéré. *y'ŏ œ̄ ēn ărlē..., œ'ĕt ōn pès. — nă œār ăl ŏ ē drŏl d'ărlē.*

‡ *ărlĭāj*, m., action de relier. Employé concurremment avec la forme *ărlŏyāj*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *fŏrŏ fĕnĭr pă l' ŏèp l'ărlŏyăj d'ĕj bă d'ăyùr ĭœ̄.* — *l'ărlŏyăj d'ē tōyòw.* — Peu usités.

+ *ărlĭĕ*, relier. Employé concurremment avec la forme *ărlŏyĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. — *ărlŏyĕ* un tonneau, le rebattre et y remettre les cercles qui ont sauté. Avant l'emploi des cercles de fer était attaché à chaque brasserie un tonnelier chargé d'*ărlŏyĕ tă œĕ tōyòw.* — *ărlŏyĕ œĕz aè*, remettre au printemps des verges et des *ăræl* à toutes les haies entourant un manoir, à l'effet de boucher les trouées qui peuvent y avoir été faites pendant l'hiver précédent. Dans ce dernier sens, *ărlŏyĕ* s'emploie concurremment avec le mot *rĕtăpé*, sans aucune différence d'acception.

+ *ărlĭjyō*, +, religion. Employé dans la banlieue concurremment avec la forme *ărlĭzyō*.

‡ *ărlĭjyœ̄w, ōs*, +, religieux.

‡ *ărliòr*, ╲, relieur.

‡ *ărlĭār*, ╲, reliure. Employé concurremment avec la forme *ărlŏyār*, seule usitée dans la banlieue.

‡ *ărlĭvrĕ*, ┼, *lĭvrĕ* de nouveau (au jeu de balle).

‡ *ărlĭzyā*, religion. Voir *ărlĭjyā*.

ărlŏkĕw, mauvais cultivateur. L'sité à Ligny-Saint-Flochel. Voir *ărikŏtyĕ*.

‡ *ărlŏrĭnĕ*, ┼, *lŏrĭnĕ* de nouveau.

‡ *ărlŏyāj*, ┼, m., action d'*ărlŏyĕ*. Voir *ărlĭāj*.

‡ *ărlŏyĕ*, ┼, relier. Voir *ărlĭĕ*.

‡ *ărlŏyār*, ┼, reliure; *l'ărlŏyār d'ă lĭĕ*. — Au fig., correction, rossée. *fāt ăn ărlŏyār* à quelqu'un, c'est proprement lui cingler les jambes avec une courroie, un fouet, un martinet, une baguette flexible ou une *ăr*ĕ*l*.

‡ *ărlōmĕ*, ┼, renommer. Voir *ărnōmĕ*.

ărlōmèy, ┼, renommée. Employé concurremment avec la forme *ărnōmèy*.

‡ *ărlăkĕ*, ┼, battre, frapper; proprement : *lăkĕ* de nouveau. *j'ărlăkwè dsŭ lī dur ĕ fĕrm. — ē! t'ĭrā kŏr, dē ĕ' kăbărĕ lŏ pă l' fèr ărlăkĕ!*

ārm, ┼, arme. — *èt sūz ārm*, être prêt à tout événement. — *èt grā dē sĕz ārm*, déployer plus de luxe, faire les choses plus grandement que ne le comporte sa position.

‡ *ărmăwōnĕ* et *ărmāwōnĕ*, ┼, maçonner (*măwōnĕ*. *māwōnĕ*) de nouveau. Formes aussi fréquemment employées l'une que l'autre.

‡ *ărmăwăkĕ*, ┼, *măwăkĕ* de nouveau.

‡ *ărmălŏtĕ* (*s'*), ┼, se *mălŏtĕ* de nouveau.

ărmănā, ╲, almanach. Voir *ălmănā*.

‡ *ărmăyĕ*, ┼, remanier. — Au fig., frapper avec la main, rosser. *mĕfĭ-t ăt ĭ d'ărkmāwĕ; j' t'ărmănĭrwè dār, tĕ vĕrwèy!*

‡ *ărmărkādĕ*, ┼, marchander (*mărkādè*) de nouveau.

‡ *ărmărkĕ*, ┼, remarquer; marquer de nouveau. S'emploie dans cette dernière acception concurremment avec la forme *ărmèrkĕ*.

‡ *ărmărlĕ*, ┼, marner (*mărlĕ*) de nouveau.

‡ *ărmărōnĕ*, ┼, *mărōnĕ* de nouveau.

‡ *ărmăskĕ* (*s'*), ╲, se masquer de nouveau, remettre son masque après l'avoir ôté.

‡ *ărmānĕ*, reconduire. Forme des faubourgs. Voir *ărmĕnĕ*.

‡ *ărmādĕ*, ┼, pour *ărdmādĕ*. Forme employée par un assez grand nombre de personnes.

‡ *ărmāgōnĕ* (*s'*), ┼, se *māgōnĕ* de nouveau.

‡ *ărmājĕ*, manger de nouveau. Employé concurremment avec les formes *ărmājĕ*, *ărmyĕ*, seules usitées dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărmĕnĕ*, reconduire. *vyē, j' t'ărmĕnrè ă l' mănzōn.* — Faubourgs : *ărmānĕ*. — Banlieue : *ărmānĕ*. *tyē, j' t'ărmărèy, sĭ k' tĕ vă kŏr rĕstĕ ăn ĕrèt.*

‡ *ărmèrkĕ*, +, marquer [*mèrkĕ*] de nouveau. Voir *ărmărkĕ*.

‡ *ărmèt*, +, v. a. et pr., remettre. — Reconnaître (une personne).

‡ *ărmĕjĕ*, +, manger [*mĕjĕ*] de nouveau. Voir *ărmājĕ*.

‡ *ărmĭlĕ*, +, *mĭlĕ* de nouveau. — *s'ărmĭlĕ*, se mirer [*s' mĭlĕ*] de nouveau.

‡ *ărmās*, +, remise. — Nouvelle mise placée sur le *brĭskā* lorsqu'il n'est abattu par aucun des joueurs. Voir *bāt*.

‡ *ărmèrkĕ*, +, traîner à sa suite, en parlant d'une personne dont on subit la présence. *e'ĕt-ĭ pā fŭtā d'ărmèrkĕ ĕ̃ tŭ l' tā ăvĕ̃k mī!* Peu usité; on dit plutôt *ărtrĭnĕ*.

‡ *ărmèrsĭyĕ*, +, *mèrsĭyĕ* de nouveau.

ărmānāk, almanach. Forme des faubourgs. Voir *ălmănā*.

‡ *ărmāt*, +, s. f., frais d'une vente de bois, d'*ăvĕtī* ou de mobilier. *y'ā trŭ̃ frā d'ărmāt ăl pŏrsyā.* — Les personnes qui veulent bien parler disent *rĕmāt*. — Le mot *ĕ̃* s'emploie aussi dans la même acception, lorsqu'il s'agit d'une vente de bois.

‡ *ărmātĕ*, +, remonter; se remettre à l'ouvrage, reprendre le travail interrompu par le dîner ou l'*ăreĭnĕ*. *ălā, văz ăt! ĭl ĕ tā d'ărmātĕ!* — Absolument, ×, regagner le faubourg. *l'ăvryā pā? tĕ m' lĕ̃ ărmātĕ tŭ sĕ̃ŭ?* (Le sol des faubourgs de Saint-Pol est de beaucoup plus élevé que celui de la ville.)

‡ *ărmātèy*, ×, heure à laquelle les ouvriers *ărmāt*, se remettent au travail — *l'ărmātèy* (absolument), l'après-dîner; — *l'ărmātè d' l'ăreĭnĕ*, la reprise du travail après l'*ăreĭnĕ*. — Banlieue : *ărmātăĕ*.

‡ *ărmātrĕ*, + remontrer. Employé concurremment avec le mot *ărmŭtrĕ*. Dans les faubourgs et dans la banlieue, cette dernière forme est beaucoup plus fréquemment usitée.

‡ *ărmăr* ou *ărmărd'*, +, remoudre. Voir *ărmād'*.

‡ *ărmŭĕ̃*, +, v. a. et pr., *mŭĕ̃* de nouveau.

‡ *ărmŭĕ̃*, +, recommencer à muer, en parlant des chats, des oiseaux, etc.

‡ *ărmŭrgălĕ* (*s'*), +, se *mŭrgălĕ* de nouveau.

‡ *ărmŭrĕ̃ŭ*, *rĕ̃ăr*, +, subst., enfant remuant. *ā n'ā jămĕ̃ vŭ d'ărmŭrĕ̃ăr kŏm ĕl : ā n' p ĕ̃ pŭ̃ ĕt ŏn mĭnŭt ā jŏk!* — *ărmŭrĕ̃ŭ*, *ăs*, adj., qui remue sans cesse, en parlant d'un enfant. Employé concurremment avec la forme *ărmŭvā*. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

‡ *ărmŭvăr*, +, v. a. et pr., remuer, mouvoir. *sĭ j' pāyŭ̃ sĕlmĕ m'ărmŭvăr ĕ mālĕy, ĕj prĕdrŭ̃ kŏr mĕ mā ĕ pāsyĕ̃*. Employé concurremment avec le mot *ărmŭĕ̃*.

‡ *ărmŭzīr*, +, *mŭzīr* de nouveau. Voir *ărmŭĕzīr*.

‡ *ărmŭĕ̃*, v. a. et pr., moucher de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărmŭkĕ̃*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărmād'*, remoudre. Employé

concurremment avec les formes *ărmăvr* et *ărmăvrd'*, seules usitées dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărmăd'*, ┼, traire *ˌmăd'*] de nouveau.

‡ *ărmăkĕ*, ┼, v. a. et pr., moucher *ˌmăkĕ*] de nouveau. Voir *ărmăœĕ*.

‡ *ărmăsĕ*, ┼, *măsĕ* de nouveau.

‡ *ărmătrĕ*, ┼, montrer *ˌmătrĕ*] de nouveau. Voir *ărmōtrĕ*.

‡ *ărmăyĕ*, v. a. et pr., mouiller de nouveau. Employé concurremment avec le mot *ărfrĕkīr*, seul usité dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărmăzĕ*, ┼, *măzĕ* de nouveau. Même sign. : *ărgrălĕ*. Voir *ărbŭdĕ*.

‡ *ărmuăzīr*, moisir de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărmăzīr*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

┼ *ărmŭvā, āt*, ┼, remuant. — Même sign. : *ărmŭvăvŭ, ăs*.

‡ *ărmŭvĕ*, ┼, v. a. et pr., remuer, mouvoir. Même sign. : *ărmŭvuăr*.

‡ *ărmyĕ*, ┼, manger *ˌmyĕ*] de nouveau. Voir *ărmăjĕ*.

┼ *ărmyĕlĕ ˌs'*], ┼, se *myĕlĕ* de nouveau.

‡ *ărmyălĕ ˌs'*], ┼, se *myălĕ* de nouveau.

‡ *ărnā ; pătè d'ărnā*, pâté confectionné avec de la fraise de veau et des pieds de mouton. Employé concurremment avec la forme *ărnŏ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărnălĕ ˌs'*], ┼, s'en retourner, rentrer chez soi. *j'ĕl l'ĕ rĕkātrĕ k'ĭ s'ărnălœĕ ă s' măzōn. — ŏ l'ĕ dĭrĕ k'ĭ s'ărvăœt-ĕ byē rāt.* — Employé concurremment avec le mot *s' rĕnălĕ*.

‡ *ărnărĕy*, ┼, malin, rusé, fin comme un renard. *ĭl ĕt ărnărĕ d' sĕ kăt pāt*, il est rusé jusqu'au bout des ongles.

ărnĕ, harnais. *ĕdz ărnĕ*. Employé concurremment avec le mot *ărnĕkūr*.

ărnĕ, v. a. et pr., éreinter, casser les reins. Usité à Manin.

ărnĕy, ╳, adj., éreinté. Se dit de celui dont les articulations et surtout l'épine dorsale, fatiguées par l'âge ou le travail, ne jouent plus avec autant de facilité, et qui ne peut marcher que difficilement. *sĕ frèr ĭ n' pĕ mĭ pŭ grămē-l l'ĕdyĕ : ĭl ĕ tăt ărnĕy.* — Banlieue : *ărnăĕ*.

ărnĕkĕ, ┼, harnacher. *ărnĕkĕ ū gʰrŏ.* — Par extension, v. a. et pr., habiller. *œĕ găjār ĭ n'dvĕt-tĕ mĭ ĕt ărnĕkĕ kōm œĕ mĕt.*

ărnĕkūr, ┼, harnais d'un cheval, d'un mulet, etc. — Par extension : habillement, vêtement. *t'ŏ kōm mĭ t' bĕl ărnĕkūr, gărœō.* — Vieilli dans cette dernière acception.

ărnĕs, ╳. Voir *lărnĕs*.

‡ *ărnĕtŏyĕ*, nettoyer de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărnĕtyĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

ărnīy, hernie. Employé concurremment avec le mot *dĕœĕt*, seul usité dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărnŭkĕ*, +, critiquer, objecter, trouver à reprendre à tout. *kā k' j'ĕl kmād, ĭl ŏ tădĭ k'ĕk kĕs ă ărnŭkĕ. ărnŭkĕ* implique ordinairement l'idée de bouderie, de mauvaise humeur.

‡ *ărnīr*, pour *ărvnīr* ou *ărvĕnīr*: forme employée dans les faubourgs et dans la banlieue par un grand nombre de personnes. *ŏz ĕrĕ ē mŏlĕ sœ̄ d'ărnĭr pŭ tēp ĕk yĕr. — ĭz ĕtwĕ̀t ărnú dvā l' vĕp.*

‡ *ărnŏ*, +; voir *ărnā*.

‡ *ărnŏyĕ*, +, adj.; *dĕ tĕ̀r ărnŏyĕ*, des terres qui flottent à la suite de grandes pluies, l'eau qui les couvre s'écoulant difficilement. — Même sign. : *nŏyĕ*. — Ne s'emploient que dans cette acception; les terrains qui par leur situation, flottent continuellement, sont dits *flŏtīœ*. Voir ce mot.

‡ *ărnŏyĕ*, +, v. a. et pr., couvrir d'eau à la suite de fortes pluies. N'est usité qu'en parlant d'une terre. *ĕœ tā lŏ œ'ĕ tŭ jŭs păr ărnŏyĕ œĕ tĕ̀r.*

‡ *ărnōkŭl*, ×, renoncule. Ne se dit guère que du ranunculus Asiaticus.

‡ *ărnōmĕ*, +, renommer. Employé concurremment avec la forme *ărlōmĕ*.

‡ *ărnōsĕ*, renoncer. Employé concurremment avec la forme *ărnōœĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. — *j'ĭ rnōœ, j'ĭ rnōs* ou *j'ĕl ărnōœ*, locution servant à attester qu'on dit la vérité. *tyē, j'ĕl ărnōœ, sĭ œ'ĕ pă vrĕ œŏ k'ĕj dĭ lŏ!* Cette formule équivaut à un serment.

‡ *ărnŭĕ*, +, renouer. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărnŭĕ*.

ărnū, +, orage. *ŏ pĕrĕ̀m byē ăvwăr ēn ărnu tă rāt. — ĕl tā ĕt ăz ărnū.* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec le mot *ŏrāj*.

‡ *ărnŭrlāj*, +, renouvellement, changement. *ō n' p'ĕ mĭ tădī myĕ dŭ bŭr avĕk sō pē, fŏrwĕ̀ ē mŏlĕ d'arnŭvlāj.*

‡ *ărnwărœīr*, v. a. et pr., noircir de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărnwărœīr*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. — Même sign. : *ărbrăzĕ*.

ărnwāt, +, lourd, orageux, en parlant du temps. *ĕl tā ĕ f'ĕr ărnwāt ĕdpĭ œ'l'ărnātĕ̀y.* — Employé concurremment avec la forme *ărnīvat*. — S'emploie aussi dans le sens d'*ărnŭĕ̀y*. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ărnŭĕ̀y, +, fermenté, aigri sous l'influence d'une atmosphère malsaine ou orageuse. *ăœ mŏmā-œī œĕ̀l kōfĭtŭr ăl prē tă d' sĕĕ̀t ē yă d'ărnŭĕ̀y.* — Le mot *ărnwāt* s'emploie aussi dans la même acception *nă sāp ă n'ĕ mĭ sŭr, ăl ĕ sĕ̀lmā ărnwāt.*

ărygăgŏ, ×, terme quelque peu injurieux équivalant à peu près au mot *ăgŏzīl*. Vieilli.

ărygăm, ×, terme injurieux sans signification bien précise. *sākrĕ̀ ărygăm, vyē ē mŏlĕ œī!* — Vieilli; les personnes qui l'emploient le considèrent plutôt comme un juron.

ărŏw, +, m., verte réprimande, brusque sortie contre quelqu'un. *tō p'r ĭ t'ŏ-t-ĭ lŏ fătŭ ēn ărŏw!* — Même sign. : *ăgărŏw*.

ărŏyāj, ┼, s. m., action d'*ărŏyé*.

ărŏyé, ┼, creuser un premier sillon, tracer une première *rwèy* avec la charrue.

ărŏzāj, arrosage, arrosement. Employé concurremment avec la forme *ărăzāj*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. — Même sign. : *ărŏzār*, *ărăzār*.

ărŏzé, arroser. Employé concurremment avec la forme *ărăzé*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. — *ărŏzé* ou *ărăzé*, payer copieusement à boire après l'obtention d'un grade, d'une décoration, etc. *ărŏzé sé gălā*.

ărŏzār, s. f., arrosage, arrosement. Employé concurremment avec la forme *ărăzār*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. — Même sign. : *ărŏzāj*, *ărăzāj*. — Par extension : *ărŏzār* ou *ărăzār*, averse, pluie de durée suffisante pour humecter convenablement la terre. *ē! k' ĕă frā dŭ byē, ăn tĭt arŏ-zār kōm ĕō! — ăprĕ dŭ sĕ tā kōm ĕō, fŏrwè ăn rād' ărăzār păr ăr-trāpé ĕăl tèr.* Dans cette acception, les mots *ărŏzāj* et *ărăzāj* ne sont jamais employés.

ărŏzwār, arrosoir; son contenu. *vŏ m' kèr ăn ărŏzwar d'yŏw*. Employé concurremment avec la forme *ărăzwār*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

ărōmāt, ┼, aromate. S'emploie ordinairement au pluriel.

ărōdīr, ┼, v. a. et pr., arrondir. — *s'ărōdīr*, être rassasié.

ărpăçā, ╳, alpaga. Forme employée par un assez grand nombre de personnes.

╪ *ărpălŏté*, ┼, *pălŏté* de nouveau.

╪ *ărpăpété* (*s'*), ┼, *s' păpété* de nouveau.

╪ *ărpăpănĕ*, ┼, *păpănĕ* de nouveau.

╪ *ărpărāj*, ┼, s. m., action de rejointoyer (*ărpărĕ*). *l'ărpărāj d'ō mūr*.

╪ *ărpărĕ*, ┼, rejointoyer. *kā jă k' ĕ'ē k'ŏz ē fĕnŭrĕ d'ărpărĕ mē pŭyā? — ărpărĕ ă plă jwē*, remplir les joints de mortier et les lisser à l'aide d'une *trŏĕlèt*. — On *ărpār* également avec un *dăgwār;* cet outil sert alors à tracer dans les joints un sillon plus ou moins profond.

╪ *ărpărèt*, ┼, reparaître. Employé concurremment avec la forme *răpărèt*.

┼ *ărpărlé*, ┼, v. n. et pr., parler de nouveau. — *ărpărlé ă ăn fīl*, la fréquenter de nouveau, après l'avoir quittée, en parlant d'un jeune homme. Réciproquement : *ărpărlé ă ă găreō*.

╪ *ărpărèw*, ┼, ouvrier qui *ărpār*. Les personnes qui veulent bien parler emploient la forme *ărpărèr*.

╪ *ărpăsèw*, ┼, remouleur. Les personnes qui veulent bien parler emploient la forme *ărpăsèr*.

╪ *ărpătrĭké*, ┼, *pătrĭké* de nouveau.

┼ *ărpătŭré*, ┼, se remettre à pâturer après avoir cessé quelques instants, en parlant des animaux herbivores.

‡ *ărpătăflĕ*, +, *pătăflĕ* de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărbădăflĕ*. Voir ce mot.

‡ *ărpătăyĕ*, + *pătăyĕ* de nouveau. Même sign. que *ărbădăflĕ* et *ărpătăflĕ*, mais d'un emploi beaucoup moins fréquent.

‡ *ărpăvāj*, +, repavage.

‡ *ărpăyĕ*, +, payer ‚*păyĕ*' de nouveau.

‡ *ărpāœĕ*, ×, v. a. et pr., pencher de nouveau. — Beaucoup moins usité que le mot *ărklĭnĕ*, qui a la même signification.

‡ *ărpātœr*, arpenteur. Employé concurremment avec les formes *ărpātœ̃œ̃*, *ărpātœ̃œr*, *ărpētœ̃œ̃*. — Faubourgs: *ărpētœ̃œ̃*. — Banlieue : *ărpētœ̃œ̃*.

ărpĕ, mordre. Usité à Manin. Voir *ăpĕ*.

‡ *ărpĕœĕ*, repêcher. Employé concurremment avec la forme *ărpĕkĕ* seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărpĕkĕ*, +, repêcher. Voir *ărpĕœĕ*.

‡ *ărpĕyĕ*, ×, peigner de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărpĭyĕ*, seule usitée dans la banlieue.

‡ *ărpĕrtrīr*, +, pétrir ‚*pĕrtrir*' de nouveau. Employé à Saint-Polville concurremment avec la forme *ărpĕtrīr*.

‡ *ărpĕyĕ*, repayer. Employé concurremment avec la forme *ărpăyĕ* seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

ărpīg, +, femme méchante et criarde.

‡ *ărpĭkāj*, +, m., action d'*ărpĭkĕ*. — *l'ărpĭkāj d'ăn kŭvĕrtŭr d'ĕtrē*, le raccommodage d'un toit de paille.

‡ *ărpĭkĕ*, +, piquer de nouveau. — Mettre en place définitive les plantes enlevées de la couche ou du terrain où on les a semées. *ărpĭkĕ dĕ grămĕr*. N'est pas employé en parlant du tabac : on dit *plātĕ tăbāk*. — *ărpĭkĕ* un toit de chaume, réparer ce toit, y remettre des bâtons et des poignées de paille qu'on enfonce, qu'on pique partout où il en manque. — *ărpĭkĕ dĕ mărl ĕd mŏlē*, les rebattre.

‡ *ărpĭlŏtĕ*, +, *pĭlŏtĕ* de nouveau.

‡ *ărpĭlĕ* ou *ărpăyĕ*, +, *pĭlĕ* de nouveau.

‡ *ărpĭyĕ*, +, peigner ‚*pĭyĕ*' de nouveau. Voir *ărpĕyĕ*.

‡ *ărpĭyăsĕ* ‚*s'*', +, *s' pĭyăsĕ* de nouveau. *kĕ tă d'ĭrœ̃! lz ărlŏ k'ĭ s'ărpĭyāst!*

‡ *ărplăkāj*, +, m., action d'*ărplăkĕ*. — Par extension et en mauvaise part, réparation superficielle. — Au fig., réconciliation peu sincère.

‡ *ărplăkĕ*, +, raccommoder un mur en torchis, le *plăkĕ* de nouveau. *ŏ srā ŏblĭjĕ d'ărplăkĕ ĕ l'ĕtāĕ*. — Par extension, *s'ărplăkĕ*, se crotter ‚*plăkĕ*' de nouveau. *mī, jĕ n' pās pŭ pă l' vŏyăt; œ̃ srœ̃ păr m'ărplăkĕ kōm ŏrē*.

‡ *ărplăkœ̃œ̃*, +, ouvrier qui *ărplāk*.

‡ *ărplĭnĕ*, +, égaliser, unir de nouveau avec la plane.

‡ *ărplăsé*, v. a. et pr., replacer, dans toutes ses acceptions. Employé concurremment avec les deux formes suivantes, seules usitées dans les faubourgs et dans la banlieue : *s'ărplăsé*, se replacer, en parlant des domestiques; *răplăsé*, remettre en place (*răplăsé* de nouveau) des objets quelconques.

‡ *ărplĭāj*, repliage. Employé concurremment avec la forme *ărplŏyāj*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărplĭé*, v. a. et pr., replier. Employé concurremment avec la forme *ărplŏyé*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărplŏté*, ‡, *plŏté* de nouveau.

‡ *ărplŏyé*, ‡, v. a. et pr., replier, reployer. Voir *ărplĭé*.

‡ *ărplōjé*, ‡, replonger. Employé concurremment avec la forme *ărplōté*.

‡ *ărplĕvwār*, repleuvoir. Employé concurremment avec la forme *ărplăvwār*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărplŭké*, ‡, *plŭké* de nouveau.

‡ *ărplŭkē*, ‡, s. m. pl., fruits ou légumes défectueux qu'on laisse au moment de la récolte, mais que l'on cueille plus tard afin de les utiliser. *fŏrwè kăy⁵ ə' mălé d'ărplŭkē k'ĭ y'ŏ kŏr ăə părk ĕd pwé*. Même sign. : *ărkăyē*. Voir ce mot.

‡ *ărplăvwār*, ‡, repleuvoir. Voir *ărplĕvwār*.

‡ *ărpŏ*, ‡, repas. Se dit surtout d'un festin. *dōné ōn ărpŏ*. A Saint-Pol-ville, on emploie plutôt dans ce dernier sens le mot *gèltō*. La forme *ărpā* y est également usitée.

‡ *ărpŏsé*, ‡, *pŏsé* de nouveau.

‡ *ărpŏzwār*, ‡, autel que l'on dresse le jour de la Fête-Dieu, sur le parcours de la procession, pour y faire reposer le Saint-Sacrement.

‡ *ărprĭmé*, ‡, primer de nouveau (dans un concours).

‡ *ărprīs*, ‡, reprise. — N'est pas employé dans le sens de faire un raccommodage à une étoffe déchirée ou usée ; on se sert du mot du mot *ărsărsĭsăr*.

‡ *ărprămné*, v. a. et pr., promener de nouveau. — Faubourgs : *ărprămné*. — Banlieue : *ărpărmané*, *ărpărmné*.

‡ *ărpăsé*, ‡, puiser (*pŭsé*) de nouveau. Voir *ărpĭzé*.

‡ *ărpărkăsé* (*s'*), ‡, *s' părkăsé* de nouveau.

‡ *ărpărmané*, v. a. et pr., promener de nouveau. Voir *ărprămné*.

‡ *ărpărsĭzé*, chasser, renvoyer de nouveau chez soi. Employé concurremment avec la forme *ărpărsĭzīr*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *ărpărsĭzé ō mălé ə' tyē, j'ĕn vŏ pwē k'ĭ văə ăvĕk tī. — n'ĭ vŏ pwē, ĭ t'ărpărsĭzīrèt.*

‡ *ărpătré*, ‡, *pătré* de nouveau.

‡ *ărpĭzé*, puiser de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărpăsé*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărpyălé*, ‡, *pyălé* de nouveau.

‡ *ărpyŏsé*, ‡, remuer de nouveau avec un pioche de la terre déjà manière. — Au fig. : retravailler avec

ardeur. *ăwī, ŏz ĕrō l' tā d'ārpyŏœ̃, păr rătrăpĕ œl'ărjē-lŏ.*

‡ *ărsăbŏtĕ*, +, saboter de nouveau.

‡ *ărsărĕ*, +, resserrer. Voir *ărsĕrĕ*.

‡ *ărsărsīr* ou *ărsèrsīr*, +, reprise r une étoffe, un vêtement. *ăxsărsĭr dĕ kŏœ; ărsèrsĭr sē kŏtrō.* — Les personnes qui veulent bien parler emploient les formes *rèsărsīr, rèsèrsīr.*

‡ *ărsărsĭsāj*, +, s. m., action d'*ărsărsīr*. Les personnes qui veulent bien parler emploient les formes *rèsărsĭsāj, rèsèrsĭsāj.*

‡ *ărsărsĭsār* ou *ărsèrsĭsār*, +, reprise. *fĕjĕz-ĭ ăn ărsărsĭsār, ă vă dŏdŏ, œă tărŏ tădĭ ăsĕ.* — Les personnes qui veulent bien parler emploient les formes *rèsărsĭsār, rèsèrsĭsār.*

‡ *ărsānĕ*, +, ressembler. Voir *ărsāblĕ*.

‡ *ărsānĕ*, +, saigner de nouveau, dans le sens de rendre du sang. *ĕm kăpăr ăl ărsān.* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărsĕgĕ*.

‡ *ărsāblĕ*, ressembler. Employé concurremment avec la forme *ărsānĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. — On dit *ărsāblĕ* ou *ărsanĕ* quelqu'un et non à quelqu'un. *jŭjŭl ĭl ărsān bgē sē pèr.*

‡ *ărsĕœĕ*, v. a. et pr., sécher de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărsĕkīr*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărsĕkīr*, +, v. n. et pr., sécher [sĕkīr] de nouveau. Voir *ărsĕœĕ*.

‡ *ărsĕmlāj*, +, ressemelage. Quelques personnes emploient la forme *ărsēblāj*.

‡ *ărsĕmlĕ*, +, ressemeler. — Beaucoup de personnes, surtout dans les faubourgs, emploient la forme *ărsēblĕ*.

ărsĕnā, +, vacarme causé par les pleurs, les rires, les cris d'une nombreuse famille, ou par les ébats et les jeux d'une réunion d'enfants ou de jeunes gens. *mĕ! mĕ! mĕ! kŭl ărsĕnă k'ĭ y'ŏ œī! jŭ l'ŏ vŏlĕ-vŭ tèr?* — Lorsqu'il s'agit d'une réunion de jeunes gens, on emploie concurremment avec cette forme et de préférence le mot *lărī*, qui a la même signification.

ărsĕnāl, +, arsenal. Peu usité.

ărsĕnīk, +, arsenic. Employé concurremment avec les formes *ărsnīk* et (plus rarement) *ărsĕnī*.

‡ *ărsĕgĕ*, saigner de nouveau. Voir *ărsānĕ* et *ărsīnĕ*.

‡ *ărsĕrĕ*, resserrer. Employé concurremment avec la forme *ărsărĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărsèrklĕ*, ×, sarcler [sèrklĕ] de nouveau. — Faubourgs et banlieue : *ărœèrklĕ*.

‡ *ărsĕvèr*, receveur, régisseur. Employé concurremment avec la forme *ărœăvèr*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărsĕvwār*, recevoir. Employé concurremment avec la forme *ărœă-*

vwār, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărsēblāj*, +. Voir *ărsĕmlāj*.

‡ *ărsēblĕ*, +. Voir *ărsĕmlĕ*.

‡ *ărsĭmĕ*, +, *sĭmĕ* de nouveau. *ĕm gāp ăl ărsèm.*

‡ *ărsĭnĕ*, +. Voir *ărsĭyĕ*.

‡ *ărsĭnĕ*, +, pratiquer une nouvelle saignée. *ĭl ŏ fŏlŭ ărsĭnĕ nă vāk.* — Certaines personnes prononcent *ărsĭyĕ*. — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărsĕyĕ*.

‡ *ărsĭyĕ*, donner une nouvelle signature. *fŏ kŏr ĕk j'ărsĭn wò?* — Employé concurremment avec la forme *ărsĭnĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărsĭyĕ*, scier de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărsŏyĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărsŏdāj*, +, m., ressoudure. Se dit ordinairement en mauvaise part. *ĕd l'ărsŏdāj, w'ĕ mĭ jămĕ dŭ nĕ.* — Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărsădāj*.

‡ *ărsŏdĕ*, +, ressouder. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărsădĕ*.

‡ *ărsŏtăyĕ*, +, sautiller (*sŏtăyĕ*) de nouveau.

‡ *ărsŏyĕ*, +, scier (*sŏyĕ*) de nouveau. Voir *ărsĭyĕ*.

‡ *ărsōyĕ*, +, soigner (*sōyĕ*) de nouveau. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărswăyĕ*.

‡ *ărsürīr*, +, *sürīr* de nouveau.

‡ *ărsŭdāj*, s m., ressoudure. Voir *ărsŏdāj*.

‡ *ărsŭdĕ*, ressouder. Voir *ărsŏdĕ*.

‡ *ărsŭkĕ*, +, *sŭkĕ* de nouveau. Même sign. : *ărgrŭlĕ*, *ărbŭdĕ*, *ărmŭzĕ*.

ărsūl, +, s. m., mauvais sujet, ordinairement de bas étage; celui qui a des habitudes de paresse, de débauche et d'ivrognerie. *vŭ pŭrkār wă n' srŏ jămĕ k'ĕn ărsūl ; mĭ d' vā. y'ŏ lōtā k' j'ĕl l'ĕrwè fŭtu ēvwèy.* — Adjectivement, *ĕt ărsūl*, avoir des habitudes de débauche, de paresse et d'ivrognerie. *ŏ pāyĕ dĭr ă vŭ gărwō k'ĭ n' vyēw pŭ ĭwī ; ĭ vyē trŏ ărsūl : ĭ n'ĕrŏ pwē m' fĭl.* — A Saint-Pol-ville, on emploie quelquefois la forme *ărsūl*.

‡ *ărsŭlĕ*, +, v. a. et pr., saouler de nouveau.

ărsŭlĕ (*s'*) ou *s'ărsŭyĕ*, +, fréquenter les *ărsūl*, se conduire en *ărsūl*.

‡ *ărswăyĕ*, soigner de nouveau. Voir *ărsōyĕ*.

‡ *ărsüvīr*, suivre de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărsĭvīr*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *mĕfĭ-t ă tī ; t'ĕrŏ dĕ kălèt. dŏ, sĭ k' tĕ m'ărsĭvī.*

‡ *ărtăwĕ*, v. a. et pr., tacher de nouveau Employé concurremment avec la forme *ărtăkĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărtăkĕ*, +, v. a. et pr., tacher (*tăkĕ*) de nouveau. Voir *ărtăwĕ*.

‡ *ărtăōnĕ*, +, *tăōnĕ* de nouveau.

‡ *ărtăpĕ*, +, taper de nouveau. Voir *ărfrăpĕ*. — Remettre à neuf (un chapeau).

‡ *ărtărdĕ*, ×, v. a., différer. *ărtărdĕ sē rŏyāʃ*. — V. n., retarder, en parlant d'une horloge, etc. *ĕm mōt ăl ărtārd'*. — Employé dans ce dernier sens concurremment avec le mot *ătărjĕ*, seul usité dans la banlieue.

‡ *ărtătĕ*, tâter de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărtăsĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărtătĭnĕ*, +, *tătĭnĕ* de nouveau.

‡ *ărtăyāʃ* ou *ărtăḷāʃ*, +, m., action d'*ărtăyĕ*; second labour donné à une jachère assez longtemps après le premier, afin que les mauvaises herbes aient eu le temps de pousser dans l'intervalle. L'*ărtăyāʃ* les détruit.

‡ *ărtăyĕ* ou *ărtăḷĕ*, +, retailler. *ărtăyĕ ān āp; ărtăyĕ ăn mŏl*. — *ărtăyĕ ăn găkĕr*, donner à une jachère le second labour appelé *ărtăyāʃ*.

‡ *ărtābărĕ*, +, tambouriner ¡*tābărĕ*! de nouveau.

‡ *ărtĕgĕ*, +, *tĕgĕ* de nouveau.

ărténū, +, retenue. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *rtènūw*.

ărtĭlrĭy ou *ărtĭyrĭy*, +, artillerie.

ărtĭs, +, artiste.

‡ *ărtŏpĕ*, +, *tŏpĕ* de nouveau.

‡ *ărtŏrtĭyĕ*, +, *tŏrtĭyĕ* de nouveau.

‡ *ărtōbĕ*, ×, retomber. Employé concurremment avec les formes *ărkĕr*, *ărtrĭbălĕ*, seules usitées dans la banlieue.

‡ *ărtrānĕ*, +, trembler ¡*trānĕ*! de nouveau. Employé à Saint-Pol-ville concurremment avec la forme *ărtrāblĕ*. — A Ligny-Saint-Flochel : *ărtrãnĕ*.

‡ *ărtrāwĕ*, trancher de nouveau. — Faubourgs et banlieue : *ărtrĕkĕ*.

‡ *ărtrāwōnĕ*, *ărtrĕwōnĕ* ou *ărtrāwōnĕ*, +, *trāwōnĕ*, *trĕwōnĕ* ou *trāwōnĕ* de nouveau.

‡ *ărtrĕnĕ*, traîner de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărtrĭnĕ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărtrĕbălĕ*, +, *trĕbălĕ* de nouveau.

‡ *ărtrĕwōnĕ*, +. Voir *ărtrāwōnĕ*.

‡ *ărtrĕkĕ*, +, trancher ¡*trĕkĕ*! de nouveau. Voir *ărtrāwĕ*.

‡ *ărtrĭbălĕ*, +, tomber ¡*trĭbălĕ*! de nouveau; accoucher de nouveau. — Même sign. : *ărtōbĕ*, *ărkĕr*.

‡ *ărtrĭfăyĕ*, +, *trĭ ăyĕ* de nouveau.

‡ *ărtrĭmĕ*, +, *trĭmĕ* de nouveau.

‡ *ărtrĭnĕ*, +, traîner ¡*trĭnĕ*! de nouveau. Voir *ărtrĕnĕ*.

‡ *ărtrōwōnĕ*, +. Voir *ărtrāwōnĕ*.

‡ *ărtrōdlĕ*, +, v. a. et pr., *trōdlĕ* de nouveau.

‡ *ărtrōpĕ*, +, *trōpĕ* de nouveau.

‡ *ărtrŭrĕ*, ×, retrouver. Employé concurremment avec les formes *ărtrŭrĕ*, *ărtrŭvrār*, seules usitées dans la banlieue.

‡ *ărtŭtĕ*, +, *tŭtĕ* de nouveau.

‡ *ărtār*, +, retour. Employé concurremment avec la forme *ărtārn*. *ĭ sō d'ărtārn.*

‡ *ărtārn*, +, retourne.

‡ *ărtărnĕ́*, +, v. a. et pr., tourner de nouveau, retourner. — Au fig., *sāvwār s'ărtărnĕ́*, avoir l'intelligence de faire avantageusement son métier; savoir se tirer d'affaire, trouver le moyen d'arriver, par le travail et l'économie, à l'aisance ou à la fortune. — *ărtărnĕ́ pălĕ̀y*, changer d'opinion; se ranger à l'avis de son interlocuteur. Allusion à l'action de bêcher. Même sign. : *ărtărnĕ́ kăzāk*. — *mājĕ́ dĕ̀l tărt ărtărnĕ̀y*, laisser marier ses cadets avant soi, en parlant de l'aîné de plusieurs enfants.

‡ *ărtăyĕ́*, +, *tăyĕ́* de nouveau.

ărāœ, +, actif, adroit. *rŏzĭn āl ĕ́ grămē pú ărāœ k'ĕ́s sĕ̀r.* — Vieilli à Saint-Pol-ville.

ărăflĕ́, +, *răflĕ́* de nouveau (le vent).

ărătāj, +, s. m. pl., travail exécuté dans les champs pour la plantation des pommes de terre ou les semailles en lignes de certaines graines, telles que les fèveroles. — Se dit aussi du moment de faire ce travail. *œ̆z ărătāj fĕ̀ĕ.*

ărătĕ́, +, planter ou mettre en lignes [*rāt*]. *ărătĕ́ fĕ̀ĕ; ărătĕ́ pĕ̀m ĕd' tĕ̀r.*

ărătœ̀œ̆, *œ̆s*, +, ouvrier qui *ărāt*. *ĭ fĕ̀ sĭ frwĕ́ k' œ̆z ărātœ̆s ĭ n' pŏt-tĕ́ pœ̆ tnŭr dē œ́ kā.*

ărăzāj, +, m., arrosage. Voir *ărăzāj*.

ărăzĕ́, +, arroser. Voir *ărŏzĕ́*.

ărăzār, +, s. f., arrosage, arrosement. Voir *ărŏzār*.

ărăzwār, +, arrosoir. Voir *ărŏzwār*.

ărvān, +, menus grains restés dans leurs balles, grains maigres et graines diverses qui s'amassent sur le bord du van quand on vanne le blé, et que l'on fait tomber afin d'obtenir un grain bien net. Ces *ărvān* servent à nourrir la volaille.

‡ *ărvādœ̆r*, *œ̆s*, revendeur. Employé concurremment avec les formes *ărvādœ̆w* (*œ̆s* ou *ărvādwār*), seules usitées dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărvājĕ́*, ×, v. a. et pr., revancher. Employé concurremment avec la forme *ărvājĕ́*, seule usitée dans la banlieue.

‡ *ărvĕ́nār*, +, revenir. *jă k'ŏz ărvĕ́nĕ́!* — Redevenir. *ĭl ărvyē sŏ.* — Employé concurremment avec les formes *ărvnār* et *ărnār*; cette dernière peu usitée à Saint-Pol-ville.

ărvĕ́nār, +, s. f. pl., revenus. *ĕ́j n'ĕ mĭ lĕz ărvĕ́nār ĕd lăwĭ-flīp. pār ăkătĕ́ tă œ́!* — Employé concurremment avec la forme masc. *ărvĕ́nā*.

ărvĕ́nār, +; *blĕ̀ d'ărvĕ́nār*, blé venu tout en vert, n'ayant pas beaucoup de corps, par suite d'une germination tardive, et qui, se trouvant comme saisi par les chaleurs, produit peu de grain et le plus souvent du grain fort maigre.

‡ *ărvĕ̀rdār*, +, repeindre en vert.

‡ *ărvĕ́tā*, +, revêtu. — Absolument : *ā prèt ărvĕ́tā*, un prêtre re-

vêtu de ses ornements sacerdotaux.

‡ *ărvēdăẅ, ẽs, ărvēdwār*, +, revendeur, euse. Voir *ărvādăr*.

‡ *ărvājé*, +, v. a. et pr., revancher. Voir *ărvājé*.

‡ *ărvĭdé*, vider de nouveau. Employé concurremment avec les formes *ărvĭdyé*, *ărẅĭdyé*, seules usitées dans les faubourgs et dans la banlieue.

‡ *ărvlā*, revoilà. Employé concurremment avec la forme *ărvlŏ*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue. *t'ărvlŏ ẅī, tī? — ărvlŏ-lŏ s' fẽm.*

ărvlăẅ, ẽs, +, vif, fringant. *krĕstī! ẽl-lŏ kōm ăl ĕt ărvlăẽs! ẽ'ĕ tă fū.*

‡ *ărvnīr*, +, revenir. Voir *ărvĕnīr*.

‡ *ărvŏlwār*, +. Voir *ărvălwār*.

‡ *ărvŏmīr*, vomir de nouveau. — Même sign. : *ărdĕgălé;* cette dernière forme, toutefois, n'est employée que par les personnes grossières, ou en mauvaise part, en parlant d'un ivrogne ou d'un goinfre.

‡ *ărvălwār*, vouloir de nouveau. Employé concurremment avec la forme *ărvŏlwār*, seule usitée dans les faubourgs et dans la banlieue.

ărwăté, +, v. a. et pr., gâter *pwăté*[1] de nouveau. — Vieilli à Saint-Pol-ville. — Voir *ărgăté*.

‡ *ărẅĕn*, +, ruine, dans le sens de perte des biens. *ăwī, mĭ fẽm, ẽ'ĕt ŏn ărẅĕn păr ẽé pŏvĕr jē d'ăvwăr tăt sĭ kĕr.* Vieilli à Saint-Pol-ville. — Voir *rẅīn*.

‡ *ărẅĭdyé*, +, vider *ẅĭdyé*[1] de nouveau. Voir *ărvĭdé*.

‡ *ărẅĭné*, +, ruiner, dans le sens de perdre ses biens, sa santé. Un assez grand nombre de personnes prononcent *ărvĭné*. Voir *rẅĭné*.

ăryā, +, s. m. pl. N'est usité que dans cette locution : *ĕt dā lĕz ăryā*, être légèrement ivre. *ĕdpĭ k' sē pĕr ĕt ẽruĕ̃y, mē fyū ĭl ĕ tŭdĭ dē pĕz ăryā.* — Même sign. : *ĕt ẽ̃y, ĕt ẽzĕ̃y.*

ăryé, +, terrain vague, terre en friche. Voir *ryé, flĕgăr*.

ăryĕr, +, hors, dehors. *tĭr ẽ mŏlé ẽŏ ăryĕr ĕd lŏ. — tĭré-vă ăryĕr*, ôtez-vous de là, allez-vous-en. — *ĕ'ĕ ăryĕr* l'un de l'autre, en parlant de deux époux, se séparer de corps à l'amiable. — *ẽn ăryĕr* de quelqu'un, pendant son absence. *ăl dĭ dū mŏ ẽn ăryĕr ĕd lī, ĕ pī kā k'ĭ ĵ ĕ, ăl l'ăflāt. — ĕt ĕd'l'ăryĕr*, être en retard (dans sa besogne ; — pour se libérer d'une dette, etc.). — *ăryĕr! ăryĕr!* cri des charretiers pour faire reculer leurs bêtes. — A Saint-Pol, ville et faubourgs, beaucoup de personnes prononcent *ĕryĕr*.

ăryĕr-sĕzā, ×, arrière-saison. Même sign. : *ăprĕz-ŏẅ*.

ăryē, +, rien. *păr ẽ mŏlé kōm ẽŏ, mĭ j'ĕ sĭ kĕr ăryĕ̃*. — *ĭ srīt-lé păr ăryē*. — Banlieue : *ăryĕ̃*. — Employé concurremment avec la forme *ryē*.

ās, +, astre. *lĭr ŏz ās*.

ās, +, base.

ăsăzē, ×, assassinat. *yĕr y'ŏ ăr ẽn ăsăzē ă frĕvrē.* — Banlieue : *ăsăzāē*.

COMPTES-RENDUS

Transactions of the Modern Language Association of America, 1884-1885. Vol I. n° XVI (p. 204-215). *Remarks on the Conjugation of the wallonian Dialect, by James Stürzinger*, Ph. D., associate professor of romance languages in Bryn Mawr College, Bryn Mawr, P. A.

Le wallon dont s'occupe M. Stürzinger, l'éditeur de *Orthographia gallica*, est celui de Malmédy ; les résultats de son étude ne sont donc pas applicables, non plus que ses données, à toute la région wallonne, d'autant plus que la situation excentrique de Malmédy l'isole des autres localités de même idiome. En revanche, les faits généraux de la conjugaison sont les mêmes ; trois d'entre eux, dûs principalement à l'analogie, dominent l'ensemble de cette conjugaison ; ce sont la chute des désinences personnelles, l'unification des conjugaisons et l'abandon des formes dites *faibles*. Les autres dialectes ne diffèrent guère, à cet égard, du wallon et ils ont passé par des phases identiques. Le pays de Liège aurait fourni à M. Stürzinger quelques éclaircissements utiles ; il aurait pu y relever les trois pluriels imparfaits en *-ivè̃*, qui, de la conjugaison en *-i*, se sont étendus à toutes les autres. On dit : *il estivè̃*, comme : *i finihivè̃*. L'imparfait de *être* est donc : *dj'estù̃, t'estù̃, il estù̃, nõ-z-estī, võ-z-estī, il estivè̃*, ou simplement : *estivè̃*, les trois pluriels renonçant, d'ordinaire, à l'usage du pronom personnel. De même au parfait, moins usité que M. Stürzinger ne paraît le croire, on dit : *dji fari*, et : *dj' ũri* aux verbes *auxiliaires*. Ce qui m'étonne, c'est que le patois de Malmédy ait confondu deux formes de conjugaison bien distinctes à l'imparfait du subjonctif de *être*. Il a donc au singulier : *dji fuç̃*, au pluriel : *nõ fariç̃*. Le pays de Liège a : 1° *dji fuç̃, nõ fuçī* ; 2° *dji fari-ç̃, no fari-çī*. N'y aurait-il pas simple méprise ? *Dj'ũri, dji fari* s'expliquent peut-être par un recul de l'accent sur des formes empruntées à *fuerim, habuerim* latin. Une dernière remarque sur l'auxiliaire : dans nos campagnes, on n'emploie le plus souvent *dji fu* [ri], etc., qu'avec un participe passé ; d'une manière absolue, c'est l'imparfait qui est usité. Au participe passé, *u-* = *utus* n'est pas général, et, de village à village, il s'est introduit des variations portant sur l'un ou l'autre verbe, qui se rattache tantôt à une classe, tantôt à l'autre. Page 208 : *vĩké* est la seule forme employée dans la région wallonne ; de même *wèti* (non-*té*[1], page 206 ; les exemples de Malmédy n'auraient donc qu'une valeur locale. Les quel-

ques observations de phonétique sont justes et neuves. Il n'y a que la distinction entre *ss* + *y* et *s* + *y*, qui ne peut tenir contre les exemples rassemblés par M. Horning. Comparez aussi ce dernier pour *sc* qui devient l'aspirée *h* [*c*, *ĉ*] devant *a*, *o*, *u*, aussi bien que devant *e*, *i*. En somme, travail bien fait, qui a une double saveur, venant d'aussi loin et rédigé avec un soin aussi minutieux.

M. W.

Zeitschrift fur romanische Philologie. IX Band, 4 Heft, P. 480-496. A. Horning, *Zur Kunde des neuwallonnischen.*

L'étude de M. Horning est supérieure à tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur le wallon moderne, elle est plus méthodique que les trois programmes de M. Altenburg (Eupen, 1880-1882) et plus instructive en sa concision. Elle comprend une phonétique sommaire, quelques observations flexionnelles et un court lexique de mots rares ou difficiles. Les éléments en ont été fournis par une femme d'ouvrage, originaire de Seraing (lez-Liège) et établie à Jægerthal (Basse-Alsace). Les différences qu'offrent le patois de Seraing et celui de Liège sont peu considérables; elles portent principalement sur la qualité des sons *e* et *o* et sur les nasales. Les infinitifs sonnent, à Seraing, en *è*, non en *é* comme à Liège; en revanche, quelques formes en *-ellus* possèdent *é*, ainsi : *tœ̀sté*, *tòré*, *mòrté ;* à Liège, on a toujours *è*. *A* + *l* y donne *ò*, non *ó*, comme à Seraing. De même, *a* + *r : pòrtĭ*, *mòrtè*, *djòrdē*. Il en est encore ainsi de *nòyé*, *bòhi*, *sòcyō*, où l'atone est *ó* à Seraing. On dit plutôt *bòp*, *tòf*, *stò* avec *ò*, que *bàp*, *tàp*, *stà*, etc. ; *mòĉ* que *maĉ* (*rut* est emprunté au français, ainsi que *kud*[l], *kòsòw*, *hòvé*, *hòrlèt ;* *nò kòzā*, *vò kòzé*, etc., *kòwèt*, non *kawèt*. — Page 480 : *nīvay* suppose un type *nivalia*, cf. *œ̆năy* (chiennaille). *òmăy'* (aumaille). *warmăy'*, *lăbăy'*, etc. ; *-ata*, de l'ancien wallon, a produit *-eie*, avec un son très ouvert de la tonique, soit *èy*, d'où la détestable prononciation locale des mots français en *-ée*, surtout des participes passés féminins de la première conjugaison. — Page 481 : *fè*, non *fè* = *facere*, *mwèrti*, non *muarti*, *prumī*, non *prémi*, *ŏrèdœ* et non *orăœ*, emprunté à la langue littéraire. — Page 482. On dit à Liège *mawèr ; mi*, *ti*, sont déjà dans les textes anciens, notamment à la rime du *Ver del Juïse ; e* + *u* fait *iu*, *io* dans tout le Nord ; par exemple : *miyol*, *pyá*, etc. ; *iu*, de *e* tonique + *u*, a été réduit à *u*, ainsi : *rūl*, *nūl*, etc. Le patois a conservé également la nasalisation de la voyelle devant *n* ou *m* simple, venant en tête de la syllabe suivante : *èmè*, *èmèy'*. M. Horning confond *dji nóy* [*nego*] avec *nèyī* [*necare*], qu'il lui donne comme infinitif et qui fait au présent, première personne du singulier : *dji nèy'*, non *nóy'*, lequel

a pour infinitif *nòyi*. On a donc : 1° *dji nèy*, infinitif *nèyī* = *neco-are* ; mais on dit *a nòy* = ancien français : *a noe* (*Guill. d'Engl.*, page 146), *à no* (*Berte*, vers 824) ou *à nou* (Joinville, *éd.* de W., § 191) ; 2° *dji nōy*, *nōyi* = *nego-are* : comparez *plico-are*, conservés dans *dji plōy'*, *plōyī* ; *ligo-are*, dans *dji lōy*, *lōyi*, tandis qu'on a *dji prèy*, *priyī* = *preco-are*. — Page 483. La sifflante suivie de *j* a pris le son chuintant dans *dji cèf*, *cèrvi*, *cèrvāt* = *je sers*, *servir*, *servante*, et généralement dans le cas de *si* + *voyelle* : *pècō* (pension), *cāl* = *syāl*, *cōcèté* (société), etc., bien que le patois de Liège ait une tendance à adopter la prononciation française de cette consonne. — Page 484 *rwè* = *regem* n'est pas isolé ; comparez : *lwè*, *fwè*, etc. Les vieillards disent plutôt *rèy*, et le 6 janvier reste pour le populaire : *li dju dè rèy'*. — *vèyi* n'est nullement propre au wallon, la forme est aussi picarde et lorraine ; on dit encore : *vèy* et *vèy* : l'explication de M. Horning ne me paraît pas convaincante : ce n'est pas *yei*, mais *iei* français qui se condense en *i* ; ensuite cette condensation n'est nullement un fait phonétique général dans les régions du Nord-Est[1] : on a *lèr*, *lè*, *pè*, etc., et aussi *d(i)'mèy'*, qui supposent la non-universalité de cette loi « francique » dans le pays de Liège. Pour *sòlò*, il faut se rappeler les formes anciennes, notamment celle des sermons de S. Bernard (*soloz'* et *eos*, *ols* = *illos* du Canon. Misc. 74. En revanche, M. Horning a raison d'expliquer *āwèy* par *acicula*, d'après M. Altenburg. L'écart entre *-ĭclus* et *-ĭcla* n'est pas plus surprenant qu'entre *-ītus* et *-īta*, l'un donnant *i*, l'autre *èy*. Il en est de même de *-icus* et *-ica* : on dit *vèsèy'*, *wrtèy'*, etc., mais les masculins sont en *i*. La chute de la consonne intermédiaire produit le même résultat dans les autres cas ; par exemple : *gula* a fait *gòy'*, comme *fil(i)'a*, *fèy'* ; *villa*, *vèy'*. Quant à *ĕ* et *ĭ* + *m-l*, ils sont assimilés comme *ĕ* et *ĭ* + *l* + *consonne* ; on dit *trōl'* et *èsōl'*. Cette transformation s'est étendue, dans certains villages, aux mots où *n* était précédé d'une consonne, avec ou sans contraction et indépendamment de la voyelle[2]. Le Liégeois dit aussi *frèy* = ' *frimbia*, Les §§ 17 et 31 ont beaucoup d'intérêt ; l'auteur démontre que *y* post-tonique, servant à former avec les consonnes le son *ĉ*, n'agit pas sur la voyelle ; exemple : *sīĉ*, *dīĉ*, *uĉ*, *kòĉ*. — Page 484. J'expliquerais plutôt *i* de *mĭnè* par la tendance, générale en wallon, à ramener l'atone à l'une des voyelles *i* ou *u* (*u* surtout dans l'arrondissement de Verviers et le sud du pays wallon) ; il suffit de renseigner les formes *frŭzi*, *grŭzi*, *prustè*, *prusti*, etc., dont quelques-unes sont citées par M. Horning. Quant à *pòyèdè*, il a subi l'analogie de *poil* (ancien wallon *poilaige*). — Au § 40.

---

[1] Voir mes observations dans la *Romania*, XVI, page 122. || [2] Idem, page 123.

ce n'est pas un son *œ*, mais plutôt *ĕ* (plus bref que dans le français *jeune*[1], qu'on entend dans *lĕn'*, *prĕn'*, *ĕn'*, etc. Déjà cette prononciation se fait jour dans *dĕr*, *sĕr*, plutôt que *dœr*, *sœr*. Aux exemples du § 59, on pourrait en ajouter d'autres de *ex* + *consonne*, dans lesquels l'aphérèse de la voyelle a entraîné le même traitement que pour *s* impur : *spaŋté*, *sĕwé*, *sprādji*, *stĕd'*, *stwĕt'*, etc. Mais on a *esbŭré*, *estĕné*, *estœŏfĕ*, *estœāté*, *esprĕd'*, etc., autant de mots dans lesquels *ex* + *consonne* est resté du latin. De la prosthèse peu d'exemples anciens ; cependant *eskevin* est déjà dans les pièces du XIIIe siècle ; on dit *eskŏlé*, non *skŏlé* (lettré), etc. — § 62, à *pŏ-pŏr* add. *sŏ-sŏr*, *dĭzŏ-dĭzŏr*. C'est la distinction entre le pronom emphatique et le pronom atone. On dit *pŏr lu*, *lĕy'*, mais *pŏ vŏz ŏt* (pour vous autres), *vŏ* ne recevant pas l'accent. — § 73. M. Horning aurait pu signaler la conservation de la nasale mouillée à la fin des mots (*kŏŋ*, *sŏŋ*, *pŏŋ*, *strĕŋ*, *hŏŋ*, etc.), là où le français n'a que la nasale simple ou la consonnification de *ŋ*. — Le § 84 aurait besoin d'être complété par quelques indications sur les troisièmes personnes du pluriel de la conjugaison ; le fait signalé § 82 n'est pas une particularité de *vŏ[z]* au pluriel. On dit : *ĕnn' alādj'*? nous en allons-nous? Le petit lexique est bien dressé. Il faut *katī*, non *çatī*, *siprite* plutôt que *subrite*.

M. W.

PÉRIODIQUES

ROMANIA

Tome II (1873).

VICTOR SMITH. *Chants de quêtes. — Noël du premier de l'an. — Chants de mai* (p. 59-71). Région explorée : midi du Forez et levant du Velay.

P. MEYER. QUISQUE *et* CATA *dans les langues romanes* (p. 80-85). « Le latin *quisque* s'est continué dans le prov. *quecs* ». — A côté, prov. *cadaun, cadun*, v. fr. *chaün, cheün*, d'un ancien *cada*. (D'après Diez, *usque ad unum*). C'est la prép. grecque κατα. Vulgate : CATA *mane* « chaque matin » ; recettes pour divers métiers : *unum* CATA *unum* (Muratori). [M. Coran cite *deux nouveaux exemples de* CATA (IV, p. 453). Manuscrits de Saint-Gall, n° 762 : CATA *modicum*. CATA *singulas horas*.] Prov. *cadun* ; poit. *Chû-z-in* (Lalanne) ; suisse, *tsoyon* ; roumain. *cate unul*. (Mot à étudier dans les patois).

A. DARMESTETER. Note sur l'imparfait français (144).

L. HAVET. Note sur les nasales françaises (145).

A. TOBLER. *Etymologies françaises et provençales* (p. 237-245). Pr. *gazal*, fr. *jael*. — De *gadalis* (Duc.) armoricain *gadal* « impudicus ». — It. *guastada*, pr. *engrestara*. — Fr. *mire, mégissier, grammaire*. Le vieux fr. *mire* (médecin), vient de *medicus*. « Le *c* guttural entre deux voyelles persiste très rarement en français : le plus souvent il s'y change en *j* (ou *i* consonne ; si un *i* atone précède, le *j* ne peut garder sa propre valeur, et se fond avec celui-ci ; ainsi *medicum* et *medium*, peuvent en français produire un homonyme ; il en est de même des finales de *canonicum* et *testimonium, apostolicum* et *oleum, medicum* et *remedium*, et si les exemples de pareilles transformations ne sont pas plus nombreux, cela vient surtout de ce que la voyelle atone, précédée d'un *c* qui disparaît, est mieux préservée que celle qui suit un *i* étymologique : il ne saurait être question en français, d'un mot comme *mé-di-e*, accentué sur l'antépénultième. Mais, par le passage de l'*i* atone à la tonique, on a *meide* (donné par Roquefort d'après les dial. de Saint-Grég.) ; puis, par la chute du *d*, *meie* (sermons de Saint-Bern.) — cf. *parmei (per medium)*, — et souvent aussi *mie* — cf. *remetire, st. Mie (sanctus Medicus)* ; ou bien, par le changement de *di* en *j*, *miege* (Assises) — cf. *pedica, piège* ; enfin, par la substitution d'un *r* au *d* disparu, *mirie* (livre des Rois), et plus tard *mire* ou aussi *miere* (cf. cimetière), ou *mère* (cf. v. fr. *matere*, fr. mod. *misere*). — Pour l'intercalation de l'*r*, cf. *remedium remire, homicidium omecire, artem magicam artimaire* ou *artumaire, grammaticum grammaire*. Tout près de la vieille forme *mirie* se trouve encore le v. fr. *mirgesse*, femme de médecin, *mirgie*, médecine. *Megeresse* et *megeis* (avec *megeïcier* = fr. m. mégissier), viennent du verbe *megeir* et reproduisent les formes *medicatricem* ou *medicatri-ssam*), *medicamentum, medicaticium*. — *Sommelier*. Dérivé de *sommier* (bête de somme), celui qui

à les bêtes de somme sous ses ordres, il est pour *sommerier* (cf. v. fr. *contralier* pour *contrarier*, *sorcellerie* et *sorcier*. On trouve aussi *sommetier*.

F. BONNARDOT. *Variétés lorraines* (p. 245-259). 1° Nasalité de l'*e* féminin en désinence. — 2° *—ont* (accentué), désinence de la 3e p. p. du présent de l'ind. au sens du prétérit. — 3° *Sur bequehoirs*. — 4° Document en langue vulgaire de Lorraine servant d'appendice au texte de 1338.

G. PARIS. Note sur l'article de M. Magen : *Une course en Quercy* (p. 276). « Nous signalons cet article à cause de quelques textes populaires en patois du pays que l'auteur a publiés : trois récits superstitieux sur le *drac*, un joli cantique de la Vierge et une berceuse. Il communique en outre deux légendes... On ne saurait trop souhaiter, disons-le en passant, de voir se multiplier de semblables monographies, qui nous formeront peu à peu une mythologie populaire... Seulement nous devons recommander à l'auteur et à ses imitateurs une grande prudence dans cette partie de leur tâche, qui semble la plus particulièrement séduisante, à savoir les étymologies... La seule manière de trouver l'explication d'un nom propre, aussi bien que d'un nom commun, c'est de remonter aux formes anciennes et de suivre les lois de la langue... »

MICHEL BRÉAL. *Une prosthèse apparente en français* (p. 329). Le *ch* de Saint-Chamant, *sanctus Amantius*, et le *g* de Saint-Gely, *sanctus Hilarius*, proviennent du groupe *et* de *sanctus* qui est venu se placer en tête du nom suivant, cf. *saincte apthe* à côté de *sainte chapte*. — *mier (merus) dans les patois* : en wallon et picard.

J. CORNU. Critique du travail de M. Haefelin sur les patois de la Suisse romane (p. 375-377), surtout du système graphique de l'auteur.

E. ROLLAND. *Vocabulaire du patois du pays messin tel qu'il est actuellement parlé à Rémilly* (ancien département de la Moselle, canton de Pange), (p. 437-454).

V. SMITH. *Chants de pauvres en Forez et en Velay* (p. 455-475). Le chant du damné. — Le pauvre homme et le maître du domaine. — Le mendiant et la servante du curé. — Le mendiant et la dame du cabaret. — Le mendiant et la dame du château. — La bonne dame. — La parabole de Saint-Luc. — La passion, etc.

Tome III (1874).

H. SCHUCHARDT. *Phonétique comparée* (p. 1-30). Rien ne contribuerait plus au progrès des études linguistiques que d'étudier soit un dialecte bien déterminé, autant que possible celui d'un seul endroit, soit un phénomène isolé dans ses conditions variées à travers tous les dialectes. — Conclusion : « Dans les dialectes de la Sardaigne, du centre et du sud de l'Italie, il existe pour les initiales une loi, en vertu de laquelle chaque consonne se présente avec une double forme, une forte et une faible (qualitativement ou quantitativement), et qui est essentiellement d'accord avec la loi des médiales. » Cf. *sas* COSAS, *una* COSA ; *e* TERRA, *la* DERRA.

TH. DE PUYMAIGRE. *Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau* (p. 89-102). François Ier prisonnier. — Henri IV à Coutras. — Dunois. — La mort de M. de Moncin. — Chant relatif aux guerres d'Espagne. — Les filles du seigneur de Meyrac. — Suivent d'autres chansons françaises.

J. CORNU. *Mier (merus) dans les patois* (p. 106), *mir* dans la Gruyère ; *mòr* dans le pays d'En-haut. — *Une chanson ladine* (p. 114). — *Compte-rendu du*

premier vol. des Saggi ladini (p. 113). « M. Ascoli a ouvert et aplani le chemin des études sur les dialectes dont on connaît l'importance pour nous révéler les procédés que la nature a mis en usage dans le développement des langues des âges précédents. »

H. SCHUCHARDT. *Phonétique française* (p. 279-286) : 1° *oi*, *ui* = *o* + *i*, *u* + *i* ; 2° *ch* ; 3° *lz*, *nz*.

L. HAVET. *Oi et ui en français* (p. 321-338).

A. DARMESTETER. Compte-rendu du livre de M. Joret : *Du* c *dans les langues romanes* (p. 379-398). Article très important.

P. MEYER. *Etude sur une charte landaise de 1268 ou 1269* (p. 433-442 et t. IV, p. 162).

A. DARMESTETER. Deux élégies du Vatican (p. 443-486).

Ces deux élégies se rapportent au supplice de treize Juifs qui furent brûlés à Troyes en 1288. L'une est en français, mais écrite en caractères hébraïques. Etude philologique. Notons : *e* mi-muet remplace des voyelles atones dans *kevanret* (conviendrait), *perir*, *rekerir* ; les diphtongues *oi*, *ui*, sont encore fortes ; *anter* pour *antier*, *devein* pour *devien*, *chein* pour *chien* ; *en* sonne *an* ; *Dieu* est noté *gê* ; *l* tombe devant une consonne, *ma*, *hat*, *atres* ; la chute de l'*s* dans l'intérieur des mots devant une consonne « semble avoir amené une sorte d'allongement de la voyelle précédente qui, quand c'est un *é*, paraît se faire suivre d'un *e* mi-muet ou d'une sorte d'*h* douce ;» *s* finale tombe dans *les*, *ces*, *très* devant une consonne ; *z* et *ç* sont réduits de *ts*, *ds* à *s* ; *en* ou mieux *an* se trouve à côté de *on* = *homo* ; *i* est pour *il* devant une consonne ; *ent* est réduit à *et* aux troisièmes personnes du pluriel ; *t* est tombé à la troisième personne du sing. dans certaines formes, *fu*, *sofri*, *è* (*est*) ; les imparfaits sont tous en *ét*, *èet* (= *ènt*) ; les formes du nominatif se confondent avec celles de l'accusatif. « Le chaos orthographique qui règne dans ce texte est celui qu'on est habitué à rencontrer dans les écrivains de la seconde moitié du XIVe siècle... Si notre élégie paraît en avance d'un demi-siècle sur les monuments français proprement dits, c'est que la langue littéraire, — toujours conservatrice, — a été en retard d'un demi-siècle sur la langue populaire. »

Tome IV (1875).

V. SMITH. *Chants du Velay et du Forez* (p. 108-118) : chansons françaises, une en patois.

H. SCHUCHARDT. *Sur oi et ui* (p. 119-122). Observations sur l'article de M. Havet. — Réponses de M. Havet en note.

— *Parfaits français en ié* (p. 122). *Battiét* = l. vulg. *battidet* = it. *battete*.

G. PARIS. *Inc. français* IE = *français moderne* E (p. 122-125). Dans l'ancienne langue, la diphtongue *ié*, provenant de l'*a* infecté d'*i*, se produisait : 1° toujours après les palatales, en y comprenant *n*, *l* mouillées ; 2° après les dentales, en y comprenant *s*, *ss*, *n*, *z*, quand la syllabe précédente contenait un *i* provenant d'une gutturale vocalisée (ou de *ti*) ; 3° après *i*, *ei*, *oi*, provenant d'*i* bref latin. Elle ne se produisait jamais après les labiales, les liquides *m*, *l* et les voyelles autres que celles qui ont pour source *ĭ* latin. » En français moderne, cet *ié* se réduit à *é* : 1° après les palatales *ch*, *g* : *pêché*, *congé* ; exc. *chien* ; après *n* et *l* mouillées, au moins dans l'orth. : *araignée*, *oreiller*. 2° après les dentales, plus *c*, *s*, *ss*, *r* : *aider*, *jointée*, *chausser*, *puiser*, *empirer* ; exc. : *amitié*, *moitié*, *pitié* (*maisnée*

s'est réduit à *maisnie*, réduction très fréquente dans les patois. Mais après *i*, *ci*, *oi* provenant de *i* bref latin, la diphtongue *ié* se maintient : *payer*, *tournoyer*, *doyen* (*y* = *ii*). Dans les mots en *iien*, les deux syllabes n'en forment plus qu'une (*chrestiien*, *anciien* sont devenus *chrétien*, *ancien*). Quand la diphtongue *ié* vient de *a* + *i* ou de *e* bref, elle passe à *é* après *ch*, *g* : *boucher*, *berger* ; elle se maintient après les dentales, plus *r*, *ss*, *s*, *r* : *épicier*, *pouscier*, *quartier*, etc., et aussi, quoique l'orthographe soit hésitante, après *l* mouillée : *joaillier*, *poulailler*.

CHRONIQUE (p. 159). « Quand donc les personnes qui s'occupent des patois comprendront-elles qu'en cette étude la plus extrême précision est de rigueur, tant dans la notation des sons que dans l'exposé des sens des mots, et que cette précision est d'autant plus difficile à obtenir qu'on étend davantage le champ des recherches?... Nous sommes heureux de voir que de divers côtés on répond à l'appel que nous avons adressé : des études sur les patois, des vocabulaires, des recueils de chansons et de contes nous ont été envoyés ou promis. Il est à désirer que l'exemple de nos collaborateurs soit imité dans toute la France : nul n'ignore en effet que les langues populaires sont partout menacées par la terrible concurrence du français, et que d'autre part le *folk-lore*, pour employer un mot anglais heureusement formé qui nous manque, va s'effaçant de jour en jour dans l'oubli. Il faut donc que le mouvement qui commence à se produire se généralise et s'accélère : mais il ne pourra le faire sans dépasser bientôt de beaucoup le cadre de notre recueil. Il n'en faut pas moins prévoir et désirer le moment où les études de ce genre auront besoin d'un organe spécial... Que l'idée se répande peu à peu, qu'on se persuade de l'utilité, de l'importance, de la beauté de ces études, et bientôt nous verrons se fonder, soit une *Société des patois*, comme celle qui existe en Angleterre, soit un recueil analogue à l'admirable *Archivio glottologico italiano*, soit, et c'est ce que nous trouverions le meilleur, une société ou une revue qui réunirait à l'étude des dialectes romans de la France celle des traditions poétiques ou autres encore vivantes dans le peuple français. » — C'est notre programme.

P. MEYER. *Du passage d's z à r et d'r à s z* (p. 184-191). — I. *s z* entre deux voyelles devenant *r*. — Le changement a lieu, non seulement pour l's douce, mais aussi pour *z* issu d'un *d* latin (*auzir*), d'un *c* spirant (*plazen*), ou enfin de *ci* ou *ti* en hiatus (*razon*). Il se montre avec fréquence dans le *Petit Thalamus* de Montpellier, le *libre de Memorias* de Marasco et l'*Evangile de l'enfance* : *gleyra*, *ecclesia*.... *faren*, *faciendo*.... *aurir*, *audire*. Ailleurs, exemples isolés. Date du phénomène : XIVe siècle. Région où il s'est produit : Les textes ne suffisent pas pour une induction ; d'après l'examen des noms de lieux (« ce genre de mots fournit ordinairement de précieuses indications à la phonétique : d'abord parce que bien souvent ils apparaissent sous la forme vulgaire plus tôt que les noms communs... ; ensuite parce que les copistes écrivent en général ces noms comme ils les entendent prononcer, sans préoccupation étymologique »), il faut assigner au phénomène le Gard et l'Hérault. En dehors de ces deux départements, le passage d's z à *r* paraît fort rare. II. *r* entre deux voyelles devenant *s z*. — Cette mutation a été de mode dans le langage parisien au XVIe siècle (*besicle*, *chaise*, *poussière*). D'où on peut conclure qu'il y avait une réelle affinité entre le son de l's (*s* douce) ou *z* et celui de l'*r* lingual. — (P. 164-170). Nouv. ex. : *Tarerach* (Pyr.-Or.les depuis 1480 ; auparavant, *Teresach*. — *Glorianes* quelquefois à partir de 1396, uniquement après 1450 ; avant, *glosianes*, etc. Arrêté proclamé à Ginhac Hérault en 1470 : *aure* et *auron* pour *ause* et *auson*.

BIBLIOGRAPHIE

DIALECTOLOGIE SCANDINAVE.

Dans la péninsule scandinave, l'étude des dialectes nationaux date du XVIIe siècle. En Suède, le polymathe J. Bureus († 1652) et le bibliothécaire J. Eenberg ont fait des annotations sur les patois, l'un sur celui de *Norrland*, l'autre sur celui de *Dalarne*. En outre, les drames que jouaient alors les écoliers dans les collèges nous offrent des spécimens assez considérables de la langue populaire. En Norvège, Chr. Jensen publia, en 1646, *Den norske dictionarium eller glosebog*.

Pendant le XVIIIe siècle parurent : en Norvège, une petite nomenclature de Ponroppidan, *Glossarium norvagicum* (1749); en Suède, deux ouvrages fort importants, *Svenskt dialectlexicon* (1766), du célèbre linguiste J. Ihre, et un volumineux dictionnaire du dialecte de Vestrogothie, *Dialectus vestrogothica* (1772), de S. Hof, professeur de collège. On trouve, de plus, dans les diverses descriptions topographiques, des listes d'idiotismes plus ou moins étendues.

Pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, on étudiait les dialectes surtout dans un intérêt archéologique; et cet intérêt reçut un nouvel aliment de l'Ecole Romantique et des tendances patriotiques qui, dans tous les pays de l'Europe, caractérisèrent les premières années de notre siècle. A Uppsala, les idiomes populaires font le sujet de plusieurs thèses de doctorat. Mais ce n'est qu'à partir de 1850 que l'étude des dialectes se distingue par un caractère plus scientifique. C'est à cette époque que l'étude scientifique de la langue maternelle eut pour la première fois des représentants aux universités suédoises, à Uppsala Carl Seve, professeur agrégé de l'ancienne langue scandinave (1849), professeur ordinaire (1859), mort en 1876. C'est aussi en 1850 que Rydqvist commençait la publication de *Svenska Språkets Lagar*, ouvrage qui marque une ère nouvelle dans l'histoire de la philologie suédoise. Seve s'occupait des deux dialectes les plus archaïques de la Suède, celui de *Gottland*, sa terre natale, et celui de *Dalarne*. Pendant un quart de siècle, (1850-1875), parurent — sans compter les notices dans les revues et les ouvrages topographiques — une trentaine de dissertations traitant des patois de dix-huit différentes provinces de la Suède et des patois suédois de la Finlande et de l'Esthonie. Quelques-unes de ces dissertations n'ont guère de valeur scientifique; d'autres sont excellentes. Parmi les dernières, il faut citer en premier lieu — outre les ouvrages de Seve — le vocabulaire du patois de *Halland*, par Moeller (1858); celui du patois de *Ydre*, en *Ostrogothie*, par Reef (1859), ouvrage qui a été couronné par l'Académie; la grammaire et le vocabulaire de *Södra Möre*, en *Småland*, par Linder (1867); les « Notices » de Jessen sur la grammaire des patois de *Jemtland* et de *Herjedalen* (1873); la grammaire du patois de *Nyland* de Freudenthal (1870), et le traité de Leffler : *Konsonantljuden i de svenska allmogemålen* (1872).

C'est de cette époque aussi que date notre deuxième *dialectlexicon* : J.-E.

Rietz[1], Dictionnaire des parlers populaires de la Suède (Lund, 1867), ouvrage d'une grande étendue (869 pages in-4°, à deux colonnes), mais qui doit être consulté avec critique, les matériaux provenant de sources par trop diverses, et l'auteur comme étymologiste étant quelque peu suranné.

C'est également à la même époque que fut fondée, dans la province, la première Société archéologique, celle de *Verike*, grâce à l'initiative de M. le baron Djurklou (1856). Après la fondation de cette société, il s'en est formé quatorze autres, y compris la Société générale des Antiquaires de Suède, *Svenska Fornminnesförening*, qui est la dernière en date. Plusieurs de ces sociétés se sont vouées avec succès au culte du passé, langue aussi bien que traditions populaires, et, dans leurs publications, on trouve de nombreuses communications plus ou moins amples sur les dialectes.

En Norvège, pendant ce temps, l'étude des dialectes n'avait qu'un seul représentant, Ivar Aasen (né en 1813), homme du peuple qui avait commencé par être instituteur primaire. Après cinq ans d'excursions dans les différentes parties de sa patrie, il publia, en 1848, *Det norske folkesprogs grammatik*. Cet ouvrage, exposé détaillé des dialectes norvégiens, n'avait d'égal alors dans aucun pays; et l'auteur, par la richesse des détails et par l'intelligence de la mise en œuvre, se révéla dès le début comme un linguiste de premier ordre. Quelques années plus tard, il publia en outre un dictionnaire, *Ordbog over det norske folkesprog* (1850). Cependant, rempli des idées que faisait naître la renaissance norvégienne et de cette admiration pour le passé dont la philologie historique dans sa première phase était animée, Aasen eut la pensée de construire une nouvelle langue norvégienne à l'aide de l'ancienne. Il prit pour base les « meilleurs » patois, c'est-à-dire les plus archaïques, et créa ainsi une langue plus norvégienne que celle qui s'était développée naturellement du danois sous l'influence des patois norvégiens, après la séparation de la Norvège et du Danemark. Ce fut l'origine du *landsmål* norvégien, langue artificielle, quasi littéraire, à la différence des vrais patois, *bygdemål*. Ce *landsmål* a son meilleur soutien dans une société, *Det norske samlag*. Malgré le peu de chance qu'il a de prospérer dans l'avenir, il possède pourtant déjà une littérature. Parmi les publications de la société qui propage le *landsmål*, il y en a aussi quelques-unes écrites en vrai patois. Dans les nouvelles éditions de sa grammaire et de son dictionnaire, Aasen répond à ces nouvelles aspirations. Surtout dans la deuxième édition de la grammaire, l'unité est accentuée aux dépens des détails, et les renseignements sur le parler actuel des différentes régions sont devenus plus rares.

En fait de monographies sur les dialectes spéciaux, il n'y a eu en Norvège, jusque dans ces derniers temps, que l'ouvrage de Aasen sur le dialecte de *Sondmøre*, dans la Norvège occidentale (1851).

La pensée qui avait inspiré en Norvège la formation du *landsmål*, passa en Suède, où elle fut pourtant assez modifiée. A partir de l'année 1872 se formèrent, à Uppsala, et ensuite à Helsingfors et à Lund, des associations d'étudiants (à Uppsala treize, à Helsingfors une et à Lund cinq) pour recueillir et noter les idiomes et les traditions populaires des différentes contrées. Quelques-unes de ces

[1] Rietz était pasteur en Scanie, auparavant professeur agrégé à l'université de Lund, mort en 1868.

associations, appelées par une expression empruntée au norvégien, *landsmålsföreningar*, ne furent pas de longue durée; d'autres travaillent encore. Il y en a qui ont fait d'importantes collections. Les membres d'une association se réunissent toutes les deux ou trois semaines, pendant quelques heures, et donnent, sous la direction d'un président, des renseignements sur un sujet déterminé. Un rapporteur est chargé de dresser les procès-verbaux. Plus encore que par leurs recueils, ces associations ont été utiles par l'intérêt qu'elles ont su inspirer pour les patois, par la connaissance qu'elles ont propagée de la meilleure méthode d'observer et par les efforts qu'elles ont faits pour arriver à un alphabet commun et pour fonder une revue.

La révolution qui a eu lieu de notre temps dans la linguistique a été d'une grande importance pour l'étude des dialectes. Pour la philologie historique d'alors, les patois n'avaient qu'un intérêt archéologique, tandis que, pour la linguistique actuelle, la langue vivante est devenue le point de départ de la science, et les dialectes sont étudiés phonétiquement et psychologiquement comme une partie intégrante et fondamentale de l'évolution organique du langage. Les associations suédoises n'ont qu'un but scientifique, quoiqu'elles aient été formées à l'origine dans une pensée patriotique. La jeune école de savants s'appropria bientôt les nouvelles idées, notamment MM. L.-F. Leffler (actuellement professeur de la langue suédoise, à Uppsala) et A.-G. Noreen (professeur des langues scandinaves, à Uppsala). Nous avons cité plus haut l'ouvrage de M. Leffler. Dans sa thèse pour le doctorat, *Fryksdalsmålets ljudlära* (1877), M. Noreen s'est le premier occupé, phonétiquement et historiquement, d'un patois suédois dans un esprit vraiment scientifique. Cet ouvrage est devenu le modèle des travaux postérieurs. Les efforts pour arriver à un alphabet commun ayant échoué, M. J.-A. Lundell fut chargé par le comité des associations d'en former un. Il en est résulté *det svenska landsmålsalfabetet*, fondé sur le plan qu'avait proposé, vingt-trois ans auparavant, Sundevall. Cet alphabet a été adopté par les associations à Uppsala en 1878, et un peu plus tard aussi à Lund. Il est « organique » et se compose à présent de cent huit caractères, sans signes diacritiques. Après dix ans d'une épreuve favorable, il peut maintenant être regardé comme définitif, et il a — heureusement à ce que je crois — toutes les chances de devenir l'unique moyen de transcription scientifique pour les patois de la Suède.

Au nom de toutes les associations d'Uppsala, de Helsingfors et de Lund, et par les soins d'une rédaction qu'elles choisissent, il se publie depuis 1878 une Revue pour les dialectes et les traditions populaires de la Suède : *Nyare bidrag till kännedom om de svenska landsmålen och svenskt folklif* (d'abord de quinze feuilles d'imprimé, dès 1884 de trente feuilles, par an). Cette Revue reçoit une assez forte subvention de l'Etat. Le rédacteur en chef a été, dès l'origine, J.-A. Lundell, professeur agrégé de phonétique, nommé par intérim professeur des langues slaves. La première année de la Revue contient non seulement un tableau de l'alphabet dialectologique, mais aussi un résumé de la phonétique des patois suédois, par M. Lundell. Les collaborateurs les plus compétents dans le domaine linguistique ont été MM. Noreen (patois de *Dalby*, en *Vermland*, 1879, patois de *Fårö*, *Gottland*, 1879, patois de *Dalarne*, 1882) et Schagerstroem (patois de *Väto*, *Uppland*, 1883). On a remarqué aussi un mémoire de M. Klintberg, sur l'accent dans le patois de *Lau*, *Gottland*, 1885. La Rédaction a à sa disposition, prêts à être publiés, des glossaires de plusieurs patois. Dans toutes les années de la Revue, il y a des spécimens de

de patois plus ou moins longs. L'intérêt pour les études dont s'occupe la Revue est si grand que la Rédaction est bien embarrassée pour tout publier à temps. Chaque article grammatical ou lexicologique est imprimé selon l'alphabet dialectologique; les textes de langue sont imprimés soit avec les mêmes caractères, soit avec une notation dite grossière, qui est moins exacte que l'autre. La Revue, son rédacteur et ses collaborateurs ont reçu, au Congrès géographique international de Venise, en 1881, un diplôme, une médaille et une mention.

En dehors de la Revue, plusieurs ouvrages très importants ont aussi vu le jour. En même temps que paraissait la première année de la Revue, on publiait un dictionnaire du patois de *Fryksdalen*, en Vermland, par NOREEN (Uppsala, 1878) et une liste fort ample des mots patois de *Bohuslän*, par NILEN (Stockholm, 1879).

Dernièrement ont paru en Finlande deux grands ouvrages : VENDELL, dictionnaire du patois de *Nyland* (1884), et FREUDENTHAL et VENDELL, dictionnaire des patois suédois de l'Esthonie (ce dernier ouvrage publié aux frais de « *Svenska litteratursällskapet Finnlandi* », qui a été fondée en 1885 et qui s'occupe aussi des patois suédois de Finlande.

En dehors de la Revue ont été publiés : Contes populaires de BONDESON et de DJURKLOU; Poésies de DAHLGREN (de l'Académie suédoise); Scènes de la vie du peuple, de NILSSON, WRANER, etc.

L'impulsion que la Suède avait reçue de la Norvège, est, sous une nouvelle forme, revenue à son point de départ. En 1881, quelques linguistes et folkloristes comme MM. ASBJŒRNSEN, AASEN, BUGGE, J. STORM, etc., ont fondé une *Forening for norske dialekter og folketraditioner*, à laquelle adhérèrent, dès le premier instant, un grand nombre de membres dispersés dans toutes les parties de la Norvège. Cette société devait publier une revue, *Norvegia, tidskrift for det norske folks maal og minder*, sous la direction de MOE pour le folklore et de J. STORM pour les dialectes. Le premier fascicule était déjà imprimé en 1884, et quelques personnes en ont reçu des exemplaires, mais, chose singulière, il n'a pas encore été mis dans le commerce, ce qui est d'autant plus à regretter que ce fascicule contient le commencement d'un grand ouvrage du plus haut intérêt scientifique, écrit par J. STORM, le linguiste et le phonéticien bien connu. C'est un exposé d'écriture phonographique et de phonétique norvégiennes, d'après des recherches personnelles. Ce serait grand dommage que cette Revue ne continuât point. On avait l'intention d'y publier entre autres les grandes collections qu'a faites pendant plusieurs années d'excursions à travers la Norvège, H. ROSS, en vue de compléter le dictionnaire d'AASEN. Il paraît que l'ouvrage de ROSS sera aussi volumineux que celui d'AASEN.

A côté de M. J. STORM, plusieurs personnes en Norvège se sont adonnées dernièrement avec succès à l'étude des dialectes nationaux. Au premier rang, il faut nommer M. A. LARSEN, dont les mémoires sur les dialectes de *Selbu* et *Guldalen* (1881), et sur les affinités des dialectes de *Throndhjem* (1885), ont été imprimés dans les publications de la *Videnskabsselskab*, de Christiania. Un médecin, le Dr VINSTEEN, a traité, dans différentes dissertations, des patois de *Sœndhordland* (1882), de *Voss* (1884), et de *Hardanger* (1885). Il y a quelques années, on a créé, à Christiania, une chaire du « langage populaire norvégien »; le premier titulaire en est le folkloriste M. MOE, fils du mythologue bien connu.

Un tableau du groupement des patois scandinaves, fondé sur l'étude des sons et de la flexion, a été donné par M. Lundell dans les publications de la Société d'An-

thropologie et de Géographie de Stockholm 1880) ; M. Noreen a étudié, des deux côtés de la frontière suédoise-norvégienne, les dialectes dont il rendra compte dans la revue des dialectes suédois.

Dès 1851, M. Aasen a eu une subvention de l'Etat, d'abord de 1,200 couronnes, maintenant de 3,000 couronnes par an, afin de pouvoir se vouer à l'étude des dialectes. Depuis bien des années, l'Etat donne annuellement à M. H. Ross une somme de 3,500 couronnes, dans le même but. En outre, des sommes ont été accordées de temps à autre à M. Storm et à M. Larsen. Pendant l'année 1882, l'Etat a dépensé, pour les dialectes et les traditions populaires, la somme de 9,050 couronnes (12,500 francs).

En Suède, la revue des dialectes jouit à présent d'une subvention annuelle de 3,150 couronnes (4,300 francs), et de plus MM. Lundell et Noreen ont reçu des gratifications de l'Académie suédoise.

Depuis longtemps, en Suède et en Norvège, on a montré beaucoup d'intérêt pour l'étude des dialectes, et on est arrivé à des résultats considérables. Si, cependant, on se place en regard de ce qui doit être fait pour la connaissance de nos dialectes avant que nous courions le risque de les voir disparaître ou se réduire devant la civilisation qui nivelle tout, il faut avouer que ce n'est pas assez d'avoir des monographies bien faites sur les dialectes de la plupart de nos provinces — les dialectes les moins connus sont ceux de *Medelpad*, *Gestrikland* et *Dalsland*, en *Suède*, le gouvernement d'Åbo, en Finlande, et les parties les plus septentrionales de la Norvège, — ce n'est pas assez d'étudier les dialectes par provinces, il faut les étudier par cantons, par paroisses, quelquefois même par villages. D'ailleurs, la syntaxe et la sémantique n'ont guère été étudiées.

L-LL.

IDIOTIKON DE LA SUISSE ALLEMANDE

Nos lecteurs connaissent sans doute la grande entreprise dont se sont chargés MM. Staub et Tobler, l'*Idiotikon suisse*[1]. C'est un dictionnaire historique et étymologique des patois de la Suisse allemande, qui n'aura pas moins de 2500 pages in-4°, selon les prévisions de MM. Staub et Tobler. Chaque canton y est représenté par plusieurs parlers. Les matériaux ont été recueillis par les auteurs et de nombreux correspondants depuis plus de vingt ans. L'impression a commencé en 1881 : il n'a paru jusqu'à présent qu'un volume de 1344 colonnes, soit 672 pages, et une ou deux livraisons du deuxième volume. Le premier volume contient les mots qui commencent par une voyelle, et la lettre F. Comme l'œuvre doit avoir quatre volumes de dix livraisons chacun, et qu'il paraît deux livraisons par an, elle ne pourra être terminée que dans quatorze ou quinze ans[2]. Les frais énormes que nécessite une publication de cette importance sont couverts par les souscriptions des gouvernements cantonaux et par celles des riches particuliers qui tiennent à honneur de s'associer à cette œuvre patriotique.

---

[1] *Schweizerisches Idiotikon*, Huber, à Frauenfeld.

[2] Voir : *Seventh annual Adress of the President to the Philological Society* May 1878.

SOCIETAD RÆTO-ROMANA DES GRISONS

Pour la troisième fois, il s'est formé à Coire, chef-lieu des Grisons, une *Societad raeto-romana*. Les deux premières tentatives de grouper ceux qui s'intéressent aux études et au développement de la langue romane des Grisons datent, la première de 1863, la seconde de 1870. Ces deux tentatives échouèrent.

On espère mieux de la troisième, qui date du mois de décembre 1885. La *Societad raeto-romana* compte actuellement plus de 300 membres et a publié, l'an passé, le premier volume de ses *Annalas*[1].

Le but que se propose cette Société est de conserver et de rassembler les monuments du roman, de le cultiver et d'en recueillir les divers patois. — Est reçu membre de la Société quiconque paie une cotisation annuelle de 5 fr.; tout membre de la Société reçoit gratuitement les *Annalas*. — Une commission de sept membres est chargée de l'administration. — La Société se réunit deux fois par an en assemblée générale, et quatre fois en séance régulière — Les membres romans de la Société parlent roman dans ces réunions et doivent « éviter des expressions étrangères. »

Le premier volume des *Annalas* nous montre le bien et le mal que cette Société pourra faire. On doit lui savoir gré de publier toute sorte de monuments du langage, vieilles chansons, etc., de communiquer des spécimens de divers patois, malheureusement transcrits d'une façon si arbitraire qu'il est bien difficile d'en faire le dépouillement phonétique, d'étudier l'histoire et la littérature du pays grison. Mais, ce qu'il faut hautement désapprouver, c'est la manie de vouloir forger un langage littéraire basé sur la comparaison des divers patois. Cette manie s'est emparée d'elle à l'instigation de son président, M. Bühler, maître de roman à l'Ecole normale de Coire, qui voulant obvier aux inconvénients ou prétendus inconvénients de l'absence d'une langue littéraire, en a inventé une à sa façon, un produit composé des patois de l'Inn et du Rhin d'une part et d'autre part de latin. Cette malheureuse langue artificielle, qui n'est parlée et écrite que par son inventeur, mais que tout le monde peut facilement comprendre, est la langue enseignée à l'Ecole normale de Coire. Les élèves montrent de la répulsion pour ce langage qu'ils apprennent fort mal et, devenus maîtres, retournent dans leurs montagnes sans être capables de l'enseigner et sans s'être développés dans l'étude de leur patois maternel. Vers la fin du mois de mai 1887, dans la session du Grand Conseil des Grisons, M. Descurtins a proposé d'en finir avec ce galimatias, de faire enseigner aux Engadinois le *ladin* et aux élèves venant de la vallée du Rhin le *romonsch*. Cette proposition a été prise en considération.

MORF.

LIVRES NOUVEAUX

Extraits de la chanson de Roland et de la vie de saint Louis, par J. DE JOINVILLE, publiés avec Introductions, Notes et Glossaires complets, par G. PARIS Petit in-16, 340 pages, Hachette. 2 fr. 50. Les Introductions comprennent : obser-

[1] *Annalas della societad raeto-romana*, Stampa dell'officina da F. Gengel.

vations grammaticales sur la *Chanson de Roland* (phonétique, flexions, syntaxe, versification) et observations grammaticales sur la *Vie de saint Louis*.

La vie des mots étudiés dans leur signification, par ARSÈNE DARMESTETER. In-12, 200 pages. Ch. Delagrave. 2 fr. (Introduction.— Comment naissent les mots. — Comment les mots vivent entre eux. — Comment les mots meurent.

La langue française et la littérature française depuis le IXe siècle jusqu'au XIVe siècle. Textes et glossaires, par Karl BARTSCH, précédés d'une grammaire de l'ancien français, par A. HORNING (fort bien faite). Maisonneuve. 15 fr.

Ces trois ouvrages sont des guides précieux pour ceux qui s'occupent de philologie gallo-romane.

Phonologie des patois du canton de Vaud, par A. ODIN. Halle, Max Niemeyer.

In jharbot de bouquet saintonghoué, tout frei thingit prr' meitre PIARE MARCUT, dan son beun à Léchayer, en l'arrondissement de Sainte. Paris, Aug. Ghio (Palais-Royal), 3 fr. 50. L'auteur de ce recueil prend soin de nous faire connaître le lieu précis dont il écrit le patois, et, dans son avant-propos, il expose en détail le système graphique qu'il emploie pour rendre les sons. Il n'hésite pas à supprimer les lettres qui ne représentent plus aucun son pour l'oreille, les *s*, les *x*, les *z*, comme signes du pluriel, les *r* des infinitifs; il remplace l'*l* mouillée, qui n'existe plus, par *y*; il distingue les *e* ouverts *(è)* des *e* fermés *(ei)*; il figure *oi* par *oué*; l'*r* résonnante, par *rr'*; l'aspiration saintongeaise, par *jh*, *ch*, *j*; le *ch* doux des Allemands, par *th*. Nous espérons que M. Piâre Marcut, qui est plein d'un légitime amour pour sa langue maternelle, fera encore un pas de plus et adoptera une graphie rigoureusement phonétique.

Le volume contient : une dédicace adressée *à Gardut, mon cheun : mon jharbot ; dei riconêne* (pag. 21-50), traits d'esprit saintongeois qui sentent très fort leur terroir; *dei fâb'ye* (pag. 54-169), imitations libres et amusantes des fables de La Fontaine, avec la fable française en regard; *dei ronde* (p. 174-191) : « Sous la forme naïve de rondes, nous avons, dit l'auteur, simplement cherché à rassembler un certain nombre de mots saintongeois les plus pittoresques » ; *ine Brr'tevelle ; ine jharasserie ; agrr'naye* (pag. 215-233), série de petites pièces fort plaisantes; *récits nomades, contes*, légendes en français (p. 238-317). Il est à regretter que l'auteur n'ait pas complété son livre par un glossaire dont le besoin se fait plus d'une fois sentir.

Monographie du patois de la Bresse (Vosges), par l'abbé HINGRE, chanoine de Saint-Dié. 113 pages in-8°. Saint-Dié, chez l'auteur, 2 fr, 50. — M. le chanoine Hingre est dans les meilleures conditions pour l'étude qu'il a entreprise : il est né à La Bresse, et il s'est appliqué à se « rendre compte le plus rigoureusement possible du beau langage où les souvenirs, chaque jour plus chers, de son enfance et de sa jeunesse se sont pour ainsi dire incarnés... ; il a fouillé minutieusement tous les coins et recoins de cette mine inexplorée. » Après des notions préliminaires sur la délimitation géographique, l'ancienneté et l'état de conservation du patois bressan, l'analyse des sons et l'orthographe, qu'il veut phonétique, M. le chanoine Hingre passe en revue les diverses parties du discours suivant le plan de nos grammaires françaises et termine par quelques notes complémentaires sur la syntaxe.

Die ostfranzösischen Grenzdialekte zwischen Metz und Belfort, par notre col-

laborateur, Dr Adolf Horning. — Heilbronn, Gebr. Henninger, 1887. — Lieux dont le patois a été étudié : Courcelles-Chaussy, Chemiñot, Frémery, Fresnes, Hampont, Pattigny, Garbécourt, Juvelize, Moussey, Gelucourt, Guermange, Schirmeck-Labroque, Framont, Alberschweiler, Saint-Quirin, Gondrexange, Avricourt, Verdenal, Réchicourt, Raon-sur-Plaine, Rothau, Wildersbach, Neuweiler, Bliensbach, Belmont, Solbach, Saint-Blaise-la-Roche, Fouday, Bellefosse, Plaine, Waldersbach, Saales, Ranrupt, Provenchères, Sainte-Marguerite, Neufviller-sur-Fave, Lubine, Vanifosse, Urbeis, Saulcy, Klein Rumbach, Wiesenbach, Deutsch-Rumbach, Gérardmer, Gerbépal, Tendon, Fraize, Docelles, Bruyères, Fréland, Aubure, Passhöhe bei Markirch, La Poutroie, Orbey, La Bresse, Bussang, Saint-Maurice, Le Thillot, Rupt-sur-Moselle, Le Puix, Giromagny, Jung Münsterol, Alt Münsterol, Cenones, Belval, Jarménil, Saint-Amé. — Phonétique, étude des formes grammaticales, syntaxe, glossaire, carte.

Grammatikalische und lexikalische Arbeiten über die lebenden Mundarten der Langue d'oc und der Langue d'oïl, par le Dr D. Behrens. Tirage à part du IXe fascicule de la *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Litteratur*, du Dr D. Behrens et du Dr H. Kœrting. Chaque fascicule de la Revue se vend à part. Ce travail est une bibliographie de tous nos patois. Il fait connaître d'une façon précise et sûre l'esprit dans lequel sont écrits les ouvrages annoncés. Il n'est pas nécessaire de savoir l'allemand pour en profiter, car les indications bibliographiques sont presque toutes en français.

R.

LE PATOIS DE BOURBERAIN

(CÔTE-D'OR)

INTRODUCTION

Le village de Bourberain[1], dont la population est actuellement de 680 habitants, a été détaché de la Champagne et incorporé au département de la Côte-d'Or en vertu du décret de 1790. Le patois qui s'y parle s'est bien conservé et a gardé sa physionomie propre grâce à l'isolement dans lequel il est longtemps resté. En effet, la commune de Bourberain est située à une distance relativement considérable des villages voisins[2]; de plus, le cercle de forêts qui l'entoure lui a servi d'isolant encore plus efficace que la distance. Les communes environnantes, plus actives et plus indus-

[1] Dans la langue du pays, *bórbárè*. — Canton de Fontaine-Française, sur la route départementale de Dijon à Bourbonne-les-Bains, à 32 kilomètres de Dijon. — [M. l'abbé Lebel, qui s'occupe de la géographie du moyen âge, me communique la note suivante : « Bourberain est nommé dans le *Joannis monachi chronicon Besuense* (Migne, *Patr.*, *lat.*, tome 162), col. 872 B : « Isti testificaverunt et juraverunt de finibus Besuensis monasterii quod a fine Pontense, et a fine Vendobrinse seu Vilense, et Vetus-Vendobrinse et Vaurinse et Tillense et vetus Viniense et Bustellense et Bustense et Lucense, *Burbureninse* et Berechelpo villare... » Plus bas (C) : « ...finem *Burbureneusem*... » (Doc. daté de 815). Il s'agit ici évidemment de Bourberain. Bèze (*Besuense*), Thil-Châtel (*Tillense*), Vièvigne (*vetus Viniense*), Lux (*Lucense*), sont dans les environs. — *Ibid.*, col. 949, A : « Villa, quæ dicitur *Burburena*, » et C : « de *Burburena* villa. » — *Ibid.*, col. 969 B : « ..filium Warnerii de *Burburano*. » — Bourberain figure comme enclave de la Champagne, ainsi que Chevigny et Baize, dans la *Carte de la partie septentrionale du gouvernement général de Bourgogne*, par le sieur Robert, géographe ordinaire du Roi, 1752. » R.]

[2] Fontaine-Française, 7 kilomètres ; Fontenelle, 8 kilomètres; Dampierre-sur-Vingeanne, 7 kilomètres ; Beaumont-sur-Vingeanne, 7 kilomètres ; Bèze, 4 kilomètres ; Lux, 8 kilomètres ; Véronnes, 8 kilomètres ; Ghazeuil, 9 kilomètres.

trieuses, situées pour la plupart sur des routes plus fréquentées, ont établi de bonne heure des relations suivies, soit avec Dijon, d'une part, soit avec Gray, de l'autre. Bourberain, au contraire, dont la population s'est toujours suffi à elle-même, mais qui n'a ni suscité d'industrie locale, ni tiré du sol des produits à exporter, est resté à l'écart du mouvement général qui entraîne les villages vers les grandes villes. Ses habitants sont, de père en fils, laboureurs, vignerons, bûcherons[1] ou artisans et ne cherchent que rarement à sortir de leur condition. J'ai connu des vieillards qui n'avaient mis le pied hors du territoire de la commune que pour les foires trimestrielles au chef-lieu de canton, et qui n'avaient fait le voyage de Dijon qu'une fois ou deux pendant leur vie, dans quelque circonstance extraordinaire.

Pour toutes ces raisons, le patois était encore parlé par tous les habitants de Bourberain il y a vingt ou trente ans. Maintenant il commence à fléchir devant le français, tout en restant jusqu'ici la langue de la majorité. Toutefois il a peu changé durant cette période. L'influence est surtout sensible dans le vocabulaire qui perd peu à peu ses anciens termes pour les remplacer par des vocables français.

Cette étude portera sur la langue parlée par les personnes âgées de plus de trente ans, et, en particulier, sur celles des quatre ou cinq familles qui représentent le mieux l'élément indigène. Etablies de temps immémorial dans la commune[2], ces familles n'ont fait alliance qu'entre elles, et elles constituent une espèce d'aristocratie dont le caractère est la fidélité aux anciens usages et à la langue traditionnelle[3]. J'essaierai de distinguer aussi exactement que possible les divers éléments dont se compose le patois de ces familles. Les mots empruntés récemment au français sont facilement

---

[1] Les bûcherons forment une classe à part. Ils sont employés pendant une partie de l'année à l'exploitation des coupes de la forêt de Velours ou des bois communaux, concurremment avec des bûcherons et des charbonniers nomades venant, pour la plupart, de la Franche-Comté. Leur langage se ressent de la fréquentation journalière de ces étrangers; mais il est sans influence sur celui du reste de la population qui ne tient pas les bûcherons en haute estime et qui a peu de rapports avec eux. Le dicton : *pàlè kmã lé kǎpà* (parler comme les *coupeurs*[1], signifie : parler un mauvais patois ; *kǎpà* a souvent le sens d'homme sauvage et grossier.

[2] J'ai consulté, outre la tradition, des notes manuscrites sur la *Généalogie des habitants de Bourberain depuis 1638*, laissées par l'abbé Léger, ancien curé de la paroisse, et conservées dans les archives de la fabrique.

[3] J'ai pu m'assurer que la famille à laquelle j'appartiens est établie dans la commune au moins depuis le commencement du siècle dernier : la plupart de ses membres parlent encore exclusivement le patois.

reconnaissables; ils n'ont guère subi de modifications que dans le timbre des voyelles. Les emprunts antérieurs sont plus difficiles à distinguer, et il est des cas où l'on ne sait si l'on a affaire à un terme qui fait partie du fonds ancien ou qui a été emprunté au français ou à un dialecte voisin.

Pour l'établissement des lois phonétiques, j'éliminerai toutes ces formes douteuses, et je n'accepterai que celles qui, par leur comparaison avec l'ensemble, me paraissent constituer le fonds primitif du patois. Je citerai toujours des formes attestées, et que j'ai entendues moi-même dans mon enfance, ou que j'ai recueillies depuis, chaque fois que je suis revenu dans mon village natal. Quant à celles qui ne sont plus en usage[1], mais que les « vieilles gens » se rappellent avoir entendues, je les marquerai du signe +.

Le patois de Bourberain a tous les sons du français excepté : *oi* (*wa*), *eu* ouvert (*ə̀*) soit long, soit bref, *ui* (*üi*), *ué* (*üé*), *œil* (*ə̀y*), *euille* (*ə̀y*).

Il a de plus que le français : *aw*, *ò̃y*, *ay*, la nasale *ẽ*, et le son *ã̄*, *ã̆*. Pour prononcer cette dernière voyelle, les organes vocaux occupent la même position que pour *à*; seulement, la langue se soulève légèrement dans la partie moyenne antérieure. Ce son est très difficile à émettre pour les personnes qui n'en ont pas l'habitude, en particulier pour celles qui ne parlent que le français. Elles font entendre ordinairement, au lieu de *ã*, quelquefois *è*, surtout *ə̀*. Enfin *ã* se rencontre fréquemment suivi de la résonnance *w̃*; *ã̄w̃* et *ã̆w̃* sont à *ã̄* et *ã̆* ce que *aw* est à *a*.

PHONÉTIQUE

VOYELLES

A tonique libre.

1. — *a* latin non placé dans les conditions spéciales qui seront étudiées dans les paragraphes suivants devient *è* :

byè, blé ;	*rèv*, rave ;	*tyè*, clair ;
gè, gué ;	*sèdyè*, sanglier ;	*tyè*, clef ;
grè, gré ;	*trè* (*trabem*), poutre[2] ;	*rè*, va, il va ;
lè, la ;	*tyàtè*, clarté ;	*vrìtyè*, vérité.
prè, pré ;		

[1] Je n'ai tenu compte de ces mots qu'autant que j'ai pu connaître leur provenance et que j'ai été certain qu'ils faisaient partie de la langue générale du pays ou des plus anciennes familles. [2] Le pluriel *lè trè* désigne un plafond formé par des planches soutenues par des poutres.

On trouve *ē* dans *lēr* [*lavat*]. (il) lave.

La terminaison *-are* de l'infinitif et celle du participe passé *-atum* sont *ě* sauf dans les cas signalés au paragraphe II, où l'influence d'un *y* d'origines diverses s'est fait sentir. Il est à remarquer que dans certains verbes où *y* est d'origine plus récente, l'*a* a été traité comme dans les verbes où *are* n'est pas infecté d'*y*. Tel est le cas pour les infinitifs où *y* remonte à une *l* qui s'est mouillée après *b*, *f*, *c* (voir les verbes en *-byě*, *-fyě*, *-tyě*), et pour les mots d'origine française où le *y* remonte à un *i*. Quelquefois même, le *y* n'a pas une origine latine et semble dû à l'analogie [*mvĕtyě*].

Verbes en *-bě* :

ĕgābě, enjamber; *fyābě*, flamber; *vābě*, brandir.

— en *-byě* :

ā̆byě, oublier; *kōbyě*, combler; *sàbyě*, siffler.

— en *-dě* :

bìyàdě, boiter; *gàdě*, garder; *rāvātě*, gronder;
bŏdě, border; *gàzàdě*, taillader; *rĕvāwdě*, ravauder;
bàryāwdě, bousculer; *kmādě*, commander; *rkŏdě*, instruire;
dbyōdě, enlever la peau des échalas; *lādě*, larder; en particulier, larder de coups de fouet; *ruàdě*, vomir; *rtàdě*, retarder; *vŏrdě*, courir.
ĕkŏdě, accorder;
ĕzàdě, hasarder; *yāwdě*, plaisanter;

krìě, pleurer, et *rĕkrìě*, pleurer violemment, rentrent dans cette classe, comme le prouve l'ancien français *crider*.

— en *-fě* :

ĕtŏfě, étouffer; *kwìfě*, coiffer.

— en *-fyě* :

āfyě, enfler; *rŏfyě*, souffler fortement, haleter; *sŏfyě*, souffler.

— en *-gě* :

ĕtrēgě, étrangler; *yàrgě*, taquiner.

— en *-kě* :

bìskě, bisquer; *ĕbyŏkě*, boucler; *rŏkě*, roter;
bùkě, heurter; *ĕbrŏkě*, émousser; *sàrkě*, secouer;
ĕìkě, éclabousser; *pyàkě*, plaquer, coller; *tyàkě*, claquer, souffleter

— en *-lè* :

bĕglè, bégayer ;
bŏ̃lè, sucer ses lèvres ;
cŏ̃lè, sucer son pouce ;
ĕbõ̃ulè, ébouler ;
ĕkõ̃ulè, attacher la vigne ou une autre plante à un support ;
ĕmyõ̃ulè[1], adoucir ;
ĕsõ̃dlè, assourdir ;
ĕvãulè, avaler ;
flè, filer ;
frãulè, donner une volée de coups ;
grãulè, grêler ;
jãulè, geler ;
kõ̃dlè, cordeler : ne s'emploie qu'avec le sens de tituber ;
krãulè, crouler ;
ŭlè, hurler ;
mãulè, mêler ;
pãlè, parler ;
pãulè, nettoyer avec la pelle (*pãul*) ;
rãbõ̃ulè, relever la terre en boule[2] ;
rãulè, rouler, s'agiter ;
rìbõ̃ulè, rouler les yeux ;
rkõ̃lè, reculer ;
rsõ̃lè, se retirer du jeu momentanément ;
tàrhõ̃ulè, faire du bruit ;
tyõ̃lè, clouer ;
trõ̃llè, tituber.

— en *-mè* :

ãçyarmè, engrumer, enivrer de grains de raisins ;
ãtàrmè, entamer ;
ĕlmè, allumer ;
ĕmè, aimer ;
fmè, fumer ;
frõmè, fermer ;
gõ̃ŭmè, tiédir ; se dit de la soupe qui refroidit ;
çràrmè, grapiller ;
jàrmè, germer ;
pàumè, pâmer ;
smè, semer ;
tõ̃umè, renverser du liquide d'un vase trop plein.

— en *-nè* :

ãfõnè, enfourner ;
ãfõsõnè, enrager[3] ;
ãrõtnè, enrouler ;
ãsnè, *àrsõnè*, harceler ;
brãnè, branler ;
brùynè, bruiner ;
dãnè, damner ;
dyãnè, glaner ;
dĕmãçõnè, démancher ;
ĕtẽnè, ennuyer ;
fùynè[4], fouiller ;
fàznè, foisonner ;
çõnè, mettre en mauvais état ;
jìçõnè, se donner beaucoup de mouvement pour ne rien faire[5].
kànè, toucher ;
konè, corner ;
pyõnè, geindre ;
ràçõnè, grouder ;
rãknè, haleter ;
rsãnè, ressembler ;
snè, sonner ;
tõnè, tourner ;
tõnè, tonner ;
tyẽnè, incliner ;
vyõnè, siffler (se dit du vent.

Dans *dĕçè* (dîner), la mouillure de l'*n* paraît être récente et n'a pas influencé l'*e* final.

---

[1] *ĕmyõ̃ulè*, pain trempé dans du vin sucré. || [2] Se dit uniquement du travail qui consiste à relever la terre autour de la tige de la pomme de terre, au moment de la formation des tubercules. || [3] *fõsõ*, fourche de fer à deux pointes. || [4] *fùyõ*, groin. || [5] Même sens que *bàzìçè* avec idée de mouvement en plus.

— en *-pè* :

àrpè, prendre violemment ;
ĕtrĕpè, attraper ;
fìpè, jouer, se dit surtout des chiens ;
k ĕ́pè, couper ;
ĕsàpè, *reserper*, couper de nouveau ;
ĕkrĕ́pè, recracher ;
s rĕàrpè, se défendre ;
ĕ̀pè, appeler en criant.

— en *-pyè* :

ĕ̀pyè, gauler ;
ĕstrĕ́pyè, estropier.

— en *-rè* :

dĕmārè, démarrer ;
dĕvàrè, dévorer ;
ĕgĕrè, égarer ;
ĕkātrè, écarter violemment les jambes ;
ĕkāpàrĕ, éparpiller ;
fyārè, flairer ;
pĕrè, peler, écorcher[1] ;
sārè, serrer ;
sōbrè, faire le labourage qui suit l'enlèvement des récoltes ;
vāwtrè, vautrer.

— en *-tè* :

ăwàrbĕ́tè, emmêler ;
ārĕ́tè, embourber ;
dĕwàrbĕ́tè, démêler ;
dĕrĕ́tè, tirer une voiture de la boue, de l'ornière ;
ĕkĕ́tè, accoter ;
+ *ĕpōtè*, épouvanter ;
ĕrētè, arrêter ;
ĕsàtè, essarter ;
ĕtyàtè, éclater ;
fĕ́rtè, peigner le chanvre ;
pōtè, porter ;
prātè, prêter ;
rĕbìgĕ́tè, ravigoter ;
rbrātè, se retourner ;
sàrgĕ́tè, cahoter.

— en *-tyè* :

ĕpyàtyè, avancer en besogne ;
mrìtyè, mériter ;
rātyè, râcler ;
sàtyè, sarcler.

— en *-vè* :

ānawvè, remplir d'eau ;
bĕvè, baver ;
kivè, cribler ;
lĕvè, laver ;
trĕ́vè, trouver.

Les verbes en *-irĕ́* et *-urĕ́* se séparent des verbes en *-rè* et sont tous traités comme ceux où l'*a* est infecté de *y*.

tìrĕ́, tirer ; *vìrĕ́*, tourner ; *rvìrĕ́*, retourner.

---

[1] *pĕrĕ*, enlever la peau des animaux ; enlever la peau des fruits, se dit : *pyàmĕ*, plumer.

ādùrē, endurer; *dĕvāwlùrē*, débrailler; *mawùrē*, mâchurer;
dĕpārsùrē, débrailler; *kùrē*, curer; *rĕkùrē*, nettoyer.

II. — *ɥ* précédé d'un *y* qui remonte aux mêmes sources que celui du vieux français a donné *ē* :

wēr, chèvre; *ĕwēl*, échelle.

La terminaison *-ure*, sous l'influence de ce *y*, qui n'est pas toujours d'origine latine, devient *ē*. Il en est de même de *-irare*, *-urare*.

Verbes en *-ayē* :

bàyē, bailler, donner; *māyē*, travailler la terre avec l'instrument appelé la *māy*;
ĕwàyē, enlever le brou[1] des noix; *pàyē*, payer;
ĕsàyē, essayer; *tlàyē*, avoir chaud.
s grayē, se rouler par terre;

— en *-ûyē* :

brìyē, braire; *rbûyē*, regarder bouche béante;
grûyē, ouvrir des noix avec un couteau; *trûyē*, *treuiller*, pressurer.

— en *-iyē* :

āfìyē, enfiler; *ĕbìyē*, habiller;
āgìyē, se glisser dans, en particulier mettre un habit; *fārgìyē*, *freguiller*, remuer;
bàzìyē, faire de mauvais ouvrage; *frìyē*, *friller*, roussir à la flamme;
bārzìyē, *bresiller*, mettre en morceaux; *grìyē*, produire le bruit d'un grelot[2];
dĕbìyē, déshabiller; *pìyē*, aboyer;
s dĕbàdrìyē, se tirer d'affaire; *pàpìyē*, dormir;
dĕgìyē, le contraire de *āgìyē*; *tìyē*, tiller;
tādrìyē, tourner autour de quelqu'un.
trĕbìyē, se trémousser[3].

— en *-oyē* :

s āwānàyē, s'ensommeiller; *gĕtàyē*, chatouiller;
bārbàyē, être bourbeux; *kàyē*, lier;
wāpìyē, faire paître le bétail dans un champ; *nāràyē*, vagabonder;
nàyē, noyer;
pyìyē, plier;
ārrìyē, charroyer;
ĕpyārràyē, épierrer; *rkàtàyē*, faire le labourage qui précède les semailles;
fràyē, frayer;

[1] *ĕwàyō*. || [2] *grìyāw*. || [3] *trābì*, toton.

rĕvèyé, réveiller;
rŏzèyé, grignoter;
vĭrèyé, tourner autour;
vèyé, veiller.

— en *-uyé* :

ābrùyé, mettre en mouvement;
grùyé, trembler.

— en *-ayé* :

bráyé, brouiller, salir;
dĕwàrbàyé, débarbouiller;
ĕkàfàyé, écraser;
gàsàyé, remuer de l'eau;
mèdràyé, *marbouiller*; même sens que *bŏrbèyé*;
ràyé, frapper à coups répétés [1].

— en *-eyé* :

āeyé, envoyer;
rāeyé, renvoyer.

— en *-dyé* :

adyé, aider;
dĕvèdyé, dévider;
ĕlèdyé, faire des éclairs;
vèdyé, vider.

— en *-yé* :

ārgẽyé, taquiner;
āsōyé, enseigner;
bàdèyé, badiner;
cōyé, pleurnicher;
cwẽyé, pleurnicher;
frōyé, gratter;
grāfẽyé, égratigner;
grĕyé, grincer;
kwẽyé, pousser de petits cris;
ràgẽyé, tricher au jeu;
rwẽyé, rechigner;
yeyé, ruiner;
rgrẽné, rider;
rjẽné, contrefaire;
rsẽyé, faire le réveillon;
sōyé, signer.

— en *-wé* :

āsĕwé, ensacher;
ĕkrŏwé, accrocher;
fāwé, faucher;
frīwé, briser;
kĕwé, cacher;
krŏwé, cracher;
lèwé, lécher;
pŏwé, pêcher;
rĕgāwé, rattraper;
rŏwé, dévorer;
sŏwé, sécher;
tèrwāwé, tirer de côté et d'autre;
tŏrwé, torcher;
trŏwé, pousser en touffe.

— en *-jé* :

ānōjé, infester;
ĕbārjé, héberger;
gāwjé, emplir d'eau sa chaussure;
gĕjé, gager;
mĕjé, manger;
mèjé, panser une plaie, soigner une maladie;
nèjé, neiger;
pàtèjé, partager;
rĕmĕjé, attirer;
s rĕōjé, se venger;
vnōjé, vendanger.

[1] *ràgŏw*, battoir à lessive.

— en *-sé* :

brósé, bercer :
cāwsé, chausser ;
ĕbāsé, abaisser ;
ĕbrósé, ébrousser :
ĕkrēsé, trier le blé :
frāsé, froisser ;
s mósé, se dissimuler, se raser à terre ;
pēsé, pincer ;
rābrĕsé, embrasser ;
rāwsé, *rāvósé*, renverser :
rbósé, retourner la terre avec son groin, en parlant du porc ou du sanglier ;
rèkósé, retrousser, relever ses jupons ;
rpótàsé, raccommoder ;
rtósé, terme technique pour désigner un léger labourage ;
tsé, têter ;
vāwsé, tremper de pluie.

— en *-zé* :

àgònàzé, agonir, usité dans l'expression : *àgònàzè d sàtìz*, accabler d'injures :
cāzé, songer ;
s kàzé se taire ;
lizé, glisser :
mnàzé, menuiser, mettre en menus morceaux ;
nāzé, rouir le chanvre ;
pāzé, puiser :
rĕçàzé, aiguiser ;
ptàzé, pertuiser, percer.

III. — Le suffixe *-atam*, dans les participes, donne toujours *é*. Dans les noms, il donne *é* s'il n'est pas précédé d'une palatale, et dans le cas contraire *i* : *kórji* (*corrigiatam*) courroie de fouet : *rēji*, rangée : *nāci*, engeance ; *rāci*, cepée ; *bri* (*bucatam*) lessive ; *āri* (*arcatam*) carré de jardin ; *frìkĕsi*, fricassée ; *vāyi*, liseron ; *s ri*, soirée ; *brōyi*, pressée (de graines oléagineuses) ; *ĕpyòyi*, durée d'un labourage sans relayer.

Dans *pōyē*, poignée et *ĕrénē*, araignée : *ē* représente un ancien *i*.

IV. — *q* suivi de *l* aboutit à *aw* (*e* + *l* donne *aw*, *jāwl*, *gelat*).

āwl, aile ;
pāwl, pelle ;
sàw, sel ;
ùtàw (*hospitalem*), cuisine, taudis ;
màw, mal ;
nàw (*nidalem*), niais, œuf laissé dans le nid ;
ĕpōtàw, épouvantail.
dāw dé ;

On trouve cependant : *ké*, quel ; *lké*, lequel ; *lĕké*, laquelle et *tā*, tel, usité seulement dans le proverbe : *tā pér tā fis*, tel père tel fils.

V. — Le suffixe *-arium* a abouti à *ày*, tandis que *-ariam*, ainsi que *-ĕrium*, a donné *ār*. On a donc : 1° des substantifs masculins en *ày* ; 2° des féminins en *ār* ; 3° des adjectifs très nombreux en *ày-ār* ; 4° un adverbe.

1°

ãdyãy [*aquarium*][1], évier :
ãrœãy, gendarme, mauvais sujet :
drãtãy, tablier ;
ĕpĩrãy [*spiraarium*][1], sorbier :
gœrnãy, grenier :
knõẽtãy, cornouiller :
kõtãy [*cucurbitarium*], courge (plante)[1] :
lãrmãy, larmier, petite fenêtre de cave :
mœrjãy, murger (amas de pierre) :
pnãy, panier :
pomãy, pommier :
pĩrãy, poirier :
sõẽtãy [*solarium*][1], plancher d'un grenier à foin :
stõzãy, cerisier :
tyõœãy, clocher :
vœrjãy, verger.

2°

bõr. õr, beurrière, baratte :
bõrtõr, cage à poulets :
bãdõr, fumée épaisse :
œnvõr, chenevière ;
œtnõr, lucarne :
fãtõr, grand feu :
frœmyõr, fourmilière :
kœnõr, cachette :
kwõr (*cauchariam*[1]), une des pièces du harnais d'un cheval :
lwõr [*lupariam*][1], nom de lieu :
pãrõr [*petrariam*][1], perrière :
prõgõr, sieste :
rivõr, rivière :
sœmtõr, cimetière ;
ãzõr (fém.), osier.

3°

ãtãy, *ãtõr*, entier, ière ;
dãrãy, *dãrõr*, dernier, ière :
œvrãy, *œvrõr*, ouvrier, ière ;
ljãy, *ljõr*, léger, ère :
prõmãy, *prõmõr*, premier, ière ;
mõsnãy, *mõsnõr*, moissonneur, euse.

4° *vlãtãy*, volontiers.

Les suffixes *-ãy*, *-õr* ont servi à former des mots nouveaux : *mœsãy*, celui qui se cache pour épier, le garde-champêtre, du verbe *s mœsœ* ; *mõtyãnãy*, *mõtyãnõr*, celui, celle qui est au milieu, de l'adverbe *mõtyã*, milieu ; *fãnãy*, homme efféminé, de *fãn*, femme.

De ces mots, il convient de rapprocher *stõz*, cerise, et *rõ* [*radicem*][1], raifort.

VI. — Le suffixe *-iacum*, dans les noms de lieux, a donné *ãy* :

œvœgãy[2], Chevigny ;
bãsãy, Bessey ;
fyœsãy[3], Flacey ;
kũzãy[4], Cusey ;
lõẽyãy, Louilley ;
lĩsãy[5], Licey ;
sœknãy[6], Sacquenay ;
œsãy[7], Occey ;
stõjãy[8], Selongey.

[1] *kõt* [*cucurbitam*][1], courge (fruit). || [2] *Caciniacum*, *Chronic. Bes.*, 966 A. || [3] *Flaciacum*, *ibid.*, 901 D. || [4] *Cusiacum*, *ibid.*, 954 D. || [5] *Lixiacum*, *ibid.*, 977 B. || [6] *Secuniacum*, *ibid.*, 973 D. || [7] *Auxiliacum*, *ibid.*, 952 B. || [8] *Selungiacum*, Courtépée, *Descript. du duché de Bourgogne*, t. IV, p. 693.

VII. — *ạ* suivi d'une gutturale a donné :

1° *ā : pètnāy* ¡*pastinacam*[1], panais: *vēyā*, Vieilles-Haies, nom de lieu; *fār* ¡*facere*[1]; *pnāz*, punaise; *fā* (fagam[1]).

2° *ă : pnà* ¡*putnacem*[1], punais; + *nà* ¡*magidem*[1], pètrissoire; *jĕmà*, jamais; *mà*, mais.

aquam a donné *āw*, *yā* est la forme employée par presque tous les étrangers établis au village.

VIII. — *ạ* suivi d'une nasale. Il y a deux cas à examiner : 1° *an* et *am* suivis en latin de *a*; 2° *an* et *am* suivis d'une voyelle autre que *a*.

1° Les groupes *-ạna-*, *-ạma-* se réduisent à *ẽn*, *ẽm* :

kāpẽn ¡*campanam*[1], clochette qu'on attache au cou des vaches;
dīzẽn, tisane;
rẽm ¡*ramam*[1], rame à ramer les pois;
māsẽn, marsanne;
tyẽm, ¡*clamat*[1];
lẽn, laine;
smẽn, *sarmẽn*, semaine.

2° *an* et *am* suivis d'une voyelle autre que *a* ont eu un développement dont on peut facilement reconstituer les dernières étapes :

panem	+ *pāy*	+ *pẽy*	*pẽ*
famem	+ *fāy*	+ *fẽy*	*fẽ*
manum	+ *nāy*[2]	+ *mẽy*	*mẽ*
Burburanum	+ *bŏrbŏlāy*	+ *bŏrbŏlẽy*	*bŏrbŏlẽ*
tabanum		+ *tĕvẽy*	*tĕvẽ*
ramum		+ *rẽy*	*rẽ*
	+ *pŭtāy*	+ *pŭtẽy*	*pŭtẽ*

Canem fait régulièrement *cẽ*, sous l'influence du *y* précédent (cf. II).

A tonique entravé.

I. — *ạ* entravé donne *ĕ* dans les conditions ordinaires :

sĕd, (*sapĕdum*), agréable au goût;
mĕlĕd, malade;
bĕtr, battre;
mĕs, masse;
trĕp, trappe;
nĕp, nappe;
grĕp, grappe;
cĕt, chatte.

II. — *ạ* suivi de *l* + consonne, de *bl*, de *pl*, aboutit à *aw* :

cwăw, cheval;
cŏw, chaud;
cŏw, chaux;
yăw, haut;
fŏw, faux;
fŏw, faulx;

[1] Ce mot se trouve dans beaucoup de noms de lieu : *cmẽ d fā*, chemin de *Fā*, *Fas*, ou *Faas*. || [2] Cf. + *pādmāy*, essuie-mains.

wĕpăw, échafaud ;
ĕpāwl, épaule ;
kāwl (*capulam*), coiffe ;
āwtr, autre ;
sāws, saule ;
sāws, sauce ;
gāwl, gale ;
gāwl, gaule ;
rāwl, râcle servant à râcler la boue ;
tāwl (*tabulam*), table ;
ăzrāwl, érable.

III. — *a* suivi d'un groupe de consonnes dont la première est *r* s'est maintenu, soit que *r* ait disparu, soit qu'il se soit conservé :

tà, tard ;
rgàd, regarde ;
pà (*partem*), lard ;
sàgàd, femme qui fait la cuisine le jour des noces ;
bìyà, *bìgàd*, boiteux, boiteuse ;
+ *tràyà*, poulain ;
āzà, hasard ;
brùyà, brouillard ;
lăzàd (fém.), lézard.

IV. — *an* entravé a donné le même résultat qu'en français, excepté dans le cas où *an* était suivi de *c* + *a* : le dernier développement de *-ancu-* est *ĕ̃ɷ* :

pyĕ̃ɷ, planche ;
byĕ̃ɷ, blanche ;
brĕ̃ɷ, branche ;
trĕ̃ɷ, tranche ;
+ *mĕ̃ɷ*, manche[1].

V. — Le suffixe *-aticum* a donné *ăj* :

ăj, âge ;
ărbăj, herbage ;
dĕvātăj, davantage ;
dɷmăj, dommage ;
fŏrăj, fourrage ;
fromăj, fromage ;
mĕryăj, mariage ;
pàtăj, partage ;
pĕrăj, parage ;
răj, rage.

A antétonique.

I. — *a* antétonique s'affaiblit en *e* muet et disparaît de la prononciation dans les mêmes conditions qu'en français. Certains groupements de consonnes ont même amené la chute d'un *a* antétonique affaibli en *e* dans des cas où le français l'a conservé :

puày, panier ;
ruày, grenouille ;
rmĕs (fém.), balai ;
ɷtĭ, chétif.

Mais à côté de ces formes réduites employées après un mot terminé par une voyelle, il y a des formes pleines qui sont toujours employées après les mots terminés par une consonne :

ĕ̃ puày, un panier ;
lĕ̃ ruày, la grenouille ;
vŏt pàruày, votre panier ;
ĕ̃n àruày, une grenouille ;

[1] Cf. *mĕ̃ɷăw*, manchot.

tè ɛmĕs, ton balai :
ẽ ɛwăw, un cheval :
ẽ ɛmẽ, un chemin :
tè ɛmẽz, ta chemise.

tŏt ɛ̆rmĕs, leur balai :
vŏt ɛ̆văw, votre cheval :
tŏt ɛ̆rmẽ, leur chemin :
ẽn ɛ̆mẽz, une chemise.

II. — *a* antétonique aboutit à *ĕ* :

ĕbì, habit ;
rĕbĕtè, raboter :
sĕbăw, sabot :
ĕdrò, adroit :
ĕfăr, affaire :
ɛ̆făw, échaffaudage :
rĕfyăw, Raffiot (nom propre) :
kĕnà, canard :
jĕnà, jamais :
ɛ̆pyā, chapeau :
sĕpẽ, sapin :
ĕprŏtè, apprêter :
ĕprùɛ̆, approcher ;
kĕrẽm, carême :
mĕryăj, mariage :
pĕrā, parent :
ĕrẽyẽ, araignée :
ɛ̆săr, fouet :
ɛ̆sĕvā, fouet particulier[1] :
rābrĕsé, embrasser :
fyĕtè, flatter :
pĕtăw, champignon connu sous le nom de *coralline* :
ĕvā (*abante*[2]) :
ĕvăly, aveugle :
ĕvăw, aver :
sĕvò, savoir.

De même devant *ɛ* et *j* au commencement du mot :

ĕɛtè, acheter :
ĕjɛɛlè, geler.

On ne trouve *ā* que dans *pāvăw*, pavot.

III. — *a* antétonique suivi d'un groupe de consonnes qui a abouti à *ɛ* ou *j*, est devenu *ĕ* dans le corps du mot :

ăsĕɛé, ensacher :
ĕtĕɛà, attacher :
ĕrĕɛà, instrument pour arracher :
dĕtĕɛé, détacher :
kĕɛnăr, cachette :
tĕɛé, taché.

ărĕjé, enrager :
fòrĕjé, fourrager :
çĕjàɛ, gageure :
kŏrĕjà, courageux :
mĕjà, mangeur :
mĕriĕjăw, Mariageot (nom de lieu) :
nĕjé, nager :
pàtĕjé, partager :
rĕmĕjé, attirer.

---

[1] Avec ce fouet, qui est très long, le laboureur peut atteindre les chevaux, tout en appuyant d'une main sur une des *cornes* de la charrue.

[2] *ĕvā* n'a pas le sens du français *avant* qui est remplacé dans tous ses emplois par *dvā*. Il ne s'emploie que dans l'expression : *ĕt à ĕvā*, il est parti.

IV. — *a* antétonique devant une gutturale qui produit un *i*, donne :

1° *ă* :

pàgé, payer :
pàgì, pays :
àsì, essieu :
àdyàg (*aquarium*), évier[1] ;
màgăw, Mayot (nom de lieu) :
kàgăwt, petit caillou :
ĕœàgō, brou des noix.

2° *ā* :

fgārè, flairer :
rāzè, raisin :
frāœé, briser :
frāœā, échalas brisés :
māzō, maison :
nāzà, rouissoir :
āzmā, ustensiles de table ;
fāzì, fraisil :
āzìy, aisé.

V. — *a* antétonique donne *a* devant *r* + cons., même après la chute de l'*r* (*e* devant *r* + cons. devient *a*, *àrb*, *màd*[1] :

āstiy, Arc-sur-Tille :
āsnè, harceler :
àdi, hardi :
àtăw, orteil :
œàdō, chardon :
ĕkàtè, écarter :
ĕsàtăw, Essartot (nom de lieu) ;
gàsnăw, garçonnet ;
gàsăwt, fillette :
jàdè, jardin :
pàtí, partie :
rçàdăr, regard :
sàtygăw, sarcloir.

VI. — *a* antétonique suivi de *l* a donné *ŏ* :

ŏlĕ, aller ;
œŏdăw, *œŏdăwt*, *chaudet*, *-te* : un peu chaud, -de ;
œŏdăr, chaudière :
ŏlăwt, ailette :
ŏlà, saloir :
+ *sŏlăr*, salière :
mŏœāsà, malchanceux :
mŏpygōsā, malgracieux ;
è l ĕvŏlè, le long de.

VII. — 1° *a* antétonique contigu à *m* ou *n*, non suivi d'une palatale, donne *ā* :

dānè, damner :
œānàr, tablier de peau dont se sert le vanneur :
dyānè, glaner :
brāmā, bravement :
jānăw, Jeanmot.

Du reste, c'est un fait général que toute voyelle contigüe à *m* ou *n* tend

[1] L'*évier* s'est introduit assez récemment dans le patois sous la forme *làvyé*, grâce à l'influence du mot *laver*. On dit maintenant : *è làvyé*, un évier, *l làvyé*, l'évier. *àdyàg* tend à disparaître.

à se nasaliser. Les mots qui font exception sont de ceux dans lesquels la voyelle se trouvait primitivement séparée de *m* ou *n* par une consonne.

2° *au* suivi d'une palatale d'origine quelconque a abouti à *ẽ* :

ẽjẽ, *sẽjẽ*, changer : *mẽẽ̆ẽ*, manchot :
ẽblẽsẽr, balançoire : *pẽẽẽ* (masc.), petite planche.
ẽpẽẽ, épancher :

VIII. — *a* antétonique, non contigu à *n*, *m*, s'est nasalisé dans les mots suivants :

ẽtẽy, châtaigne : *mãsẽn*, marsanne : *mãsãns*, marsault.

A posttonique.

a posttonique a suivi le même développement qu'en français. Il s'est affaibli et a disparu. Mais son influence s'est fait sentir dans un certain nombre de cas :

I. — On a vu plus haut qu'il a causé l'allongement de la terminaison des participes passés et qu'il a modifié le timbre de la voyelle finale pour l'une des deux classes de verbes :

Cf. masc. *pẽtẽ*, fém. *potẽ*.
» *kẽẽ*, » *kẽẽ*.

II. — *al* + *a* a donné *ãwl*, tandis que *al* + *e*, *al* + *u* ont abouti à *ãw*. Cf. *ãwl*, *pãwl* et *sãw*, *mãw*, *yãw*, *ũtãw*.

III. — C'est à l'*a* posttonique qu'est due la différence de traitement de *arium* et *ariam* :

Cf. *sẽẽlãy*, *ẽvrãy*... etc., et *rivẽr*, *pãrẽr*, etc.

IV. — *a* posttonique a exercé une influence sur le développement de *au* libre ou entravé par une palatale (Cf. A ton. libre VIII et A ton. entravé, IV).

V. — *ac* suivi de *a* a été traité différemment de *ac* suivi d'une voyelle autre que *a* (Cf. A ton. libre, VII).

VI. — On peut encore constater l'influence de *a* posttonique pour la conservation des consonnes finales :

kõ, *kõt*, court, courte : *mẽ*, *mẽr*, mûr, mûre : *sẽẽ*, *sẽẽ*, sec, sèche :
vi, *vir*, vif, vive : *byã*, *byẽẽ*, blanc, blanche ; *vẽẽ*, *vẽr*, veuf, veuve ;

L'Abbé Rabiet.

DE L'EXTENSION GÉOGRAPHIQUE DES SONS ĉ, ɕ, ET h, j, RÉPONDANT AUX SONS FRANÇAIS *ys* ET *yz*.

Dans cette note, je me propose de résumer brièvement ce que nous savons de précis sur un des faits linguistiques qui caractérisent le mieux les dialectes français limitrophes de l'Allemagne, je veux dire la transformation d'*ys* et *yz* français, quelle qu'en soit l'origine (*c*, *x*, *ty*, *sy* latins), en *ɕ* et *j*, ou bien encore en *ĉ* et en la douce correspondante que l'on désigne d'ordinaire par *h*[1].

Pour la zone comprise entre Metz et Belfort, je renvoie à mes *Ostfranzösische Grenzdialekte* (*Französische Studien*, V), § 148-151 ; sur le messin, voyez encore C. This, *Die Mundart der französischen Ortschaften des Kantons Falkenberg*, Strasbourg 1887, § 71-73. Des recherches ultérieures me permettent d'affirmer aujourd'hui la continuité des mêmes phénomènes de Belfort jusqu'à Tavannes dans le Jura bernois ; dans toute cette région, on dit pour *maison*, *mājõ*, pour *graisser*, *grèɕi*. Au nord de Metz, l'existence des mêmes sons a été constatée par C. This (*Die Deutsch-französische Landesgrenze in Elsass-Lothringen*, Strasbourg 1887, p. 29 et 30), qui les a suivis jusqu'à Deutsch-Oth, le point frontière le plus septentrional de l'Alsace-Lorraine.

Dans le wallon de Liège nous retrouvons dans les mêmes conditions le son *ĉ* et la douce correspondante *h* ; cfr. *Zeitschrift f. roman. Phil.* IX, 490[2]. Pour le wallon, nous devons un supplément d'information à M. Wilmotte, qui nous apprend dans sa Note sur le patois de Couvin (*Revue de l'instruction publique en Belgique*, t. 29, p. 9 du tirage à part) que *ys*

[1] Nous conservons la notation de M. H., en attendant une étude M. Wilmotte sur ce sujet. R.

[2] C'est par erreur que j'ai dit *Zeitschr.* IX, 480, que le patois de Seraing connaît le son *ĉ*, c'est *ĉ* seul que j'ai entendu prononcer après toutes les voyelles.

devient *ɕ* à Walcourt, Dinant, Beauraing, Namur, Fosses, mais *ĉ* à Havelange, Huy, Verviers.

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que les textes et le lexique publiés par M. Edmont dans les deux premiers fascicules de cette Revue nous mettent à même de prouver l'existence des mêmes phonèmes dans un patois picard, celui de Saint-Pol et environs, dans le Pas-de-Calais (les chiffres suivants renvoient à la page, à la colonne et à la ligne) :

ys étymologique devient *ɕ* dans *ăbăɕĕ* (abaisser), 54[1], 18; *krăɕ* (graisse), 59[2], 16; *ăɕā* (essieu), 59[2], 16; *lĕɕĕ* (laisser), 73[1], 13 d'en bas; 78[2], 15; *ĕɕāmt* (essaiment), 78[2], 4; *kōnĭɕwè* (connaissait), 109[1], 7; *ăpălĭɕwè y* (pâlissait), 112[1], 11 d'en bas.

yz étymologique devient *j* dans *ăgăjĕ* (aiguiser), 64[2], 5; *āj* (aise), 65[2], 14; *kmĭj* (chemise), 73[1], 5 d'en bas; *băjĕ* (baiser), 98[1], 12 d'en bas; *dĭj* (dix), 65[2], 17; *fĕjwè* (faisait), 108[1], 5; *lĭɕijā* (luisant), 108[1], 23; *ăjō* (oiseau), 81[2], 12, etc. Des exceptions telles que *măzō* (maison), 72[1], 14 et *plĕzī* (plaisir), s'expliquent par l'influence du français.

En picard, non plus que dans les patois mentionnés plus haut, *s* et *z* simples (sans la semi-voyelle *y*) ne subissent la transformation en *ɕ*, *j* ; cfr., par exemple, *păsĕ* (passer), 71[2], 14; 109[1], 4 d'en bas; *kōs* (chose), 71[2], 6; *ămăzĕ*, 75[2], 11; *ăsĕ*, 79[2], 22; *kăsĕy*, 80[1], 12; *trwĕz ā* (trois ans), 80[1], 4.

Dans un texte en patois de Saint-Pol, de la fin du XVIIe siècle, on trouve, p. 97 de cette Revue, *dijant* et *digeant* (disant), *bagé* (baiser) et *bage* (baise). Mais l'existence des sons *ɕ* et *j* dans le Pas-de-Calais est attestée par un témoignage plus ancien, celui de Bouille (tiré de son livre : *De differentia*, etc., paru en 1533; j'emprunte la citation à M. Joret, Du C., p. 276) : « Morini et Bolonii, nostri oceani accolae, in mediis dictionibus vulgaris linguae id patrant vitii, ut *s* in *j* demutent. Dicimus vulgo *maison*, *oison*, *prison*, *toison*; dicunt Morini, litera *s* in *j* labente, *maijon*, *oijon*, *tijon*, *prijon*, *toijon*. » On voit qu'il s'agit là de la transformation d'*yz* en *j*, et non de celle de *z* (*s*) simple.

Bien que les recherches n'aient pas encore porté sur tous les points de la frontière, on peut affirmer dès maintenant que le changement d'*ys*, *yz* en *ɕ*, *ĉ*, *j* n'est pas propre à tel ou tel patois, par exemple au lorrain ou au wallon, mais qu'il constitue un trait caractéristique de tous les dialectes de la frontière, qu'on le retrouve dans le franc-comtois (les patois de Belfort à Tavannes font partie du groupe franc-comtois), dans le vosgien, le messin, le wallon et le picard. Il est curieux en effet qu'à quelque distance de la frontière ces phonèmes disparaissent : à Montbéliard et à Baume-les-Dames je n'ai plus trouvé que quelques traces de la transformation d'*ys* en

ɛ. par exemple, *kɛ̃ɛ* (coxa), tandis qu'*yz* y devient sans exception aucune *z* et non *j*. A partir de Toul en Lorraine *ɛ* et *j* provenant d'*ys* et *yz* sont également inconnus[1]; j'ai constaté moi-même que dans les environs de Bar-le-Duc on ne connaît plus que *s* et *z*. M. Wilmotte dit l. c., p. 9, qu'à Beaumont, en pays wallon, *s* persiste. Le fait que les sons, dont je traite ici, ne se rencontrent que le long de la frontière allemande, ne semble comporter qu'une explication : Faut-il admettre que, l'immigration allemande ayant été nombreuse dans les régions voisines de l'Allemagne, la conformation particulière de l'organe de ces immigrés de race germanique leur ait fait prononcer *ɛ* et *j* au lieu d'*ys* et *yz*, et qu'ensuite cette prononciation ait été adoptée par les habitants d'origine gauloise?

Pour en revenir au saint-polois, il est intéressant de constater dans ce patois picard la présence d'un double *ɛ*, celui que l'on peut appeler par excellence le *ɛ* « picard, » et le *ɛ* des patois de l'Est. Il y a opposition entre les deux sons, en ce que le premier provient d'un *e* latin ne dégageant pas d'*y* semi-voyelle, tandis que le second ne naît que du groupe *ys*. Pour certains mots on peut hésiter entre la première série et la seconde. *Descendre* se dit en saint-polois *dɛ̃ɛ̃d*, 88[1], 4. Si à Saint-Pol le groupe *sc* s'est transformé anciennement dans ce mot en *iss* (cfr. *vaisseau* = *vascellum*[1], le *ɛ* « picard » n'a pu s'y développer, et le son *ɛ* de *dɛ̃ɛ̃d* y provient d'*ys*, d'après la loi de formation du *ɛ* de la seconde série. Si, au contraire, pour une raison ou pour une autre, le *e* s'est maintenu dans le groupe *se* (sans que celui-ci se soit changé en *ys*[1], le *ɛ* « picard » a dû y prendre naissance. Je ne vois pas la possibilité d'un troisième traitement de ce groupe. M. G. Paris écrit dans le troisième Alexis *deschendre*, tandis que M. Suchier, dans Aucassin et Nicolette, préfère *descendre*. Cette dernière graphie ne paraît pas claire ; il me semble qu'il faut choisir pour l'ancien picard entre *dechendre* et *deissendre* (même si cette dernière forme ne se trouve pas dans les manuscrits).

A. Horning.

Les recherches que j'ai faites dans le nord de la France me permettent de tracer la limite du caractère dont parle M. Horning sur une étendue assez vaste, depuis la frontière de Belgique jusqu'à Blangy, dans la Seine-Inférieure[2].

La ligne de démarcation part de la frontière belge un peu au sud de

---

[1] Cela ressort de ce que dit M. Adam, *Patois lorrains*, p. 31.

[2] Consulter la carte qui se trouve dans le premier fascicule de notre Revue.

Solre-le-Château, dans le département du Nord, se dirige sur Cambrai, de Cambrai sur Doullens et de Doullens sur Blangy. Au nord de cette ligne, dans toute la France romane qui s'y étend, *ys* devient *ŝ*, *yz* devient *j*, si j'en juge par une trentaine de points épars que j'ai étudiés et dont aucun ne présente d'exception à cette loi phonétique.

Voici quelques points de repère qui permettront de préciser un peu plus le vague du tracé de la ligne et quelques fluctuations : Berlaimont (Nord) appartient au territoire *ŝ j*, Cauroir (près de Cambrai) n'y appartient pas. Tandis que Frémicourt (près de Bapaume) y appartient, Famechon n'en fait plus partie. De Doullens la ligne doit aller presque directement sur Blangy en traversant la Somme un peu en aval de Liercourt. Ce dernier parcours est celui que j'ai pu tracer le plus exactement, parce que mes matériaux proviennent là d'endroits plus rapprochés les uns des autres que dans le reste de la région.

Ainsi, la région *ŝ j* embrasse la presque totalité de la partie romane du département du Nord, sauf la lisière sud, le Pas-de-Calais en entier, sauf quelques communes peut-être, un tiers à peu près du département de la Somme.

Je ne sais si le caractère pénètre au-delà de la Bresle, dans la Seine-Inférieure, mais il se trouve certainement sur toute la rive droite de la Bresle, en aval de Blangy.

Les exemples les moins suspects, c'est-à-dire ceux que j'ai trouvés partout à l'état véritablement populaire et qui ne présentent aucune exception, sont, pour *ŝ*, les équivalents de : *poisson*, *pisser*, *laisser*, *essieu*, *brosser*, *baisser*, et, pour *j* : *oiseau*, *aiguiser*, *noisette*. D'autres mots présentent des exceptions dans l'un ou l'autre des villages, y apparaissent souvent sous des formes françaises, avec *s* au lieu de *ŝ* et *z* au lieu de *j*. Je n'ai pas l'intention de signaler ici toutes ces formes françaises, dont la présence n'a rien d'étonnant dans un pays où l'influence de la langue littéraire se fait fortement sentir et où le fonds véritablement populaire de la langue est en minorité.

Les deux exceptions que signale M. Horning dans le patois de Saint-Pol doivent évidemment être attribuées à l'influence française.

măzō est une forme hybride qui a quelque intérêt. C'est un des mots où les exceptions sont le plus nombreuses dans la trentaine de villages de la région *ŝ j*. Elle n'est pas d'origine simplement française, on s'attendrait dans ce cas à trouver *mezō* que l'on trouve aussi, mais plus rarement que *măzō*. L'*a* de *măzō* appartient à la région, est un caractère patois : c'est l'*i* de la diphtongue primitive *ai* qui, absorbé par *z*, n'a pas permis l'évolution ordinaire, postérieure, de la diphtongue *ai* (cf. *baisier* devenant *bajé*, *noi-*

sette devenant *nàjèt'*. Je n'ai trouvé *mãjõ* qu'à Capelle et à Guinchy. Ce mot *maison*, qui paraîtrait cependant devoir être éminemment populaire partout, est souvent remplacé par d'autres plus fréquents (*place*, par exemple), et désigne souvent la cuisine servant en même temps de chambre. C'est dans ces deux derniers faits qu'il faut chercher la raison de son irrégularité phonétique. Encore, dans notre région a-t-il conservé un caractère populaire qui nous oblige à la rattacher au domaine lexicologique de *masione*; ailleurs, en particulier là où *hospitale* a persisté populairement, on n'en trouve que des formes exclusivement savantes.

Je ne puis admettre l'hypothèse de M. Horning sur l'origine de la transformation *ys*, *yz* = *œ*, *j*, l'attribuer à une influence germanique. Je ne sais ni l'époque, ni la région, ni les conditions de la transformation germanique, à laquelle M. Horning attribue la transformation en terre romane; mais je crois que la géographie du caractère en question exclut son hypothèse, même alors que les conditions génératrices seraient les mêmes dans les deux pays. La transformation de *ys*, *yz* en *œ* et *j* se produit, à ma connaissance, sur plusieurs points de la Gaule romane, en dehors de cette lisière qui longe les pays de langue germanique, et cela dans les mêmes conditions. Comment croire, par exemple, à une influence germanique dans le midi du département de la Haute-Savoie, où le fait se produit également, alors qu'il n'existe pas dans le nord de ce même département? Cette transformation appartient du reste intimement à un ensemble de faits relatifs au *y*, qui, dans nos patois gallo-romans, et principalement dans ceux de l'est de la Gaule romane, est sans contredit le ferment d'évolution le plus efficace, et dont l'étude finale réserve des révélations du plus haut intérêt pour la linguistique en général.

M. Horning soulève une question au sujet du mot *descendre*. Je suppose que l'étude des textes picards et normands du moyen âge doivent fournir matière à résoudre le problème. Si ce n'est pas, les patois nous en donnent la solution. En effet, il est évident que, si le *œ* de *dẽœ̃d* (Saint-Pol) remonte à *ys*, il doit avoir pour domaine le territoire au nord de la ligne *Solre-Cambrai-Doullens-Blangy*, or ce n'est point le cas: son territoire est celui du *œ* remontant à *e* + *e*,*i* et le type *deœ̃dr* se trouve dans le nord dès qu'apparaît le traitement *e* + *e*,*i* = *œ*, ainsi au nord de Paris, à 5 ou 6 kilomètres au sud de Beauvais. D'autre part, *deœ̃dr* est aussi le type de la région normande où *e* + *e*,*i* devient *œ*. Il est impossible d'admettre que *deœ̃dr* soit une forme refaite sur le français *descendre*. On trouve, il est vrai, des exemples nombreux de la transformation du son français *s* en *œ*, par analogie, mais *descendre* n'est pas dans ce cas: ce mot a partout ses formes phonétiques régulières, quelquefois assez distantes du français

(*dèœōn*, par exemple) et n'a pas de compétiteur dans le lexique de nos patois.

Il y a cependant une restriction à faire à ce que je viens d'exposer, mais elle n'infirme en aucune façon ce que je cherche à démontrer : *deœādr* n'est pas commun à toute la région *c* + *e,i* = *œ* : dans le département du Nord, à Marquette, Cauroir, Berlaimont, Solre-le-Château, Ramousies, c'est *dekādr* que l'on trouve[1]. Ce n'est pas le latin *descendere*, c'est *descandere*. Cette forme, refaite sur le verbe simple, est d'autant plus curieuse que, à ma connaissance, le mot *scandere*, dans le nord de la France, n'a pas eu d'existence populaire en dehors de ce composé.

J. Gilliéron.

ETYMOLOGIE

Vèkyà, Voici.

M. E. Philipon a publié dans la *Romania* (XVII, 263) une fort intéressante étude sur le traitement de *a* infecté de *yod* dans les dialectes lyonnais, bressan et bugeysien. Parmi les nombreuses exceptions à la théorie d'Ascoli, il cite le lyonnais *veiquia* (voici), qui est *vekya* dans le patois de Saint-Genis-les-Ollières (Rhône), et l'explique par *vide ecce hac*. Cette explication me semble inadmissible. Outre que *qui*, *ky* supposent *eccum hic*, on ne comprend guère que *hac* soit continué par *à*. D'ailleurs, un fait curieux, que j'ai remarqué à plusieurs reprises dans des localités différentes du Dauphiné, suggère une étymologie plus simple et infiniment plus plausible. Dans le sud-est de l'arrondissement de la Tour-du-Pin, connu sous le nom de Terres-Froides, *voici* se traduit par *vèkyà*, *vìkyà*, *vètyà*, *vìtyà*, suivant les localités. Qu'est-ce que cet *à*? Tout simplement la 3e pers. du sing. du verbe *avoir* ¸*habet* = *à*[1]. En effet, s'il s'agit de l'avenir, on dit : *vèkyàrà* : par ex. : *vèkyàrà dzùj ā* = voici qu'il y aura deux ans. Le fait a été constaté par moi à Saint-Didier-de-la-Tour et aussi à Saint-Martin-de-Vaulserre, où l'on dit : *vìtyà*, *vìtyàrà*. Il m'a été également attesté pour Sonnay (canton de Roussillon, arr. de Vienne), par M. l'abbé Dupuis, originaire du pays. Je me souviens même d'avoir entendu à Saint-Didier-de-la-Tour *voici* accolé à l'imparfait de *avoir* : *vèkyàyè dzùj ā* = voici qu'il y avait deux ans. A Monteeau, près Bourgoin, on le trouve au conditionnel :

---

[1] Marquette : *dèkàt* ; Ramousies, Berlaimont : *dèkèt* ; Cauroir, Inchy : *dèkèn*. D'après le dire d'un habitant de Solre, on dit *dèskèd* à 4 ou 5 kil. de Solre, en Belgique.

vìtyàrì = voici qu'il y aurait. La présence d'*habere* dans les composés signifiant *voici* n'est pas un fait isolé : on l'observe aussi dans le Cantal (*Revue des patois gallo-romans*, p. 124), *àty ǎ* = *ici a* [*voilà*], et dans la Corrèze (id., p. 129), *ty ǎ* = *ici as* [*voici*], comme M. l'abbé Rousselot me l'a fait remarquer. Je crois donc que *vèkyà* doit se décomposer ainsi : *vè* + *k* + *y* + *à* = *vide* + *eccum* + *hic* + *habet*.

A. Devaux.

LA CLAIRE FONTAINE

CHANSON POPULAIRE FRANÇAISE

Dans un article de la Romania (XII, 307), j'ai essayé, sans toutefois arriver à des résultats satisfaisants, de reconstituer le texte original d'une chanson populaire que beaucoup de nos lecteurs doivent connaître, de *la claire fontaine*. Voici le texte auquel je m'étais arrêté :

En revenant de noces, J'étais bien fatigué';
Au bord d'une fontaine Je me suis reposé',
Et l'eau était si claire Que je m'y suis baigné',
A la feuille du chêne Je me suis essuyé'.
Sur la plus haute branche Rossignol a chanté.
Chante, rossignol, chante, Toi qui as le cœur gai!
Le mien n'est pas de même, Mon amant m'a quitté'
Pour un bouton de rose Que je lui refusai.
Je voudrais que la rose Fût encore au rosier,
Et que mon ami Pierre Fût encore à m'aimer.

Je ne me suis pas rendu compte alors du sens que doit avoir *essuyer* dans cette chanson, et, par conséquent, je n'ai pu non plus reconnaître le rôle que me paraît avoir joué ce mot dans les altérations du texte.

S'essuyer doit vouloir dire ici *se mettre à l'essui*, *se mettre dans un lieu sec*. La jeune fille se met à l'essui sous les feuilles du chêne, elle *s'essuie* à la feuille, à la feuillée du chêne[1].

Soit que ces mots, dans un langage où les deux exceptions coexistaient, prêtassent à un équivoque qui devait être tranché en faveur de l'acception actuelle d'*essuyer*, soit que nos chanteurs fussent d'un âge autre que celui où *s'essuyer* se comprenait dans l'acception de *se mettre à l'essui*, ou d'une

[1] Je persiste à croire que *à la feuille de chêne* doit être préféré à *sous la feuille* [*les feuilles*]...

contrée où cette acception était inconnue, quoi qu'il en soit, la plus grande partie des chanteurs que représentent les versions examinées se sont trouvés arrêtés comme nous l'avons été nous-même : ils se sont représenté la jeune fille s'essuyant *avec* une feuille de chêne, et alors les uns, acceptant le cas, font subir au texte de petites modifications *insignifiantes* au point de vue où ils se plaçaient, mais profondément *altérantes* pour la chanson.

D'une feuille de chêne....
Avec une feuille de chêne....
Avec la feuille d'un chêne....
A la plus large feuille....
J'ai pris des feuilles de chêne, c'était pour m'essuyer.

D'autres chanteurs (et c'est à eux que me paraît remonter une altération plus notable dans la chanson) croient donner quelque vraisemblance au vers

A la feuille du chêne, je me suis essuyée

en restreignant considérablement la surface à essuyer : la jeune fille se lave *les mains* ou *les pieds* et les essuie *à la feuille du chêne*. Mais alors il ne pouvait plus guère être question d'une jeune fille *fatiguée, se reposant*, se délassant par un bain ; les premiers vers, ceux qui, du moins actuellement, ont le plus de vitalité dans toute chanson, car c'est par eux que le peuple les désigne, ces premiers vers étaient bien menacés dans leur existence. Ils sont en effet tombés dans bon nombre de versions, et je crois que c'est à la substitution *des mains* ou *des pieds* au *corps entier* qu'est dûe leur chute. Le type

En revenant de noces J'étais bien fatiguée ;
Au bord d'une fontaine Je me suis reposée,
Et l'eau était si claire Que je m'y suis baignée.
A la feuille du chêne Je me suis essuyée.

est devenu celui-ci :

Au bord d'une fontaine Les mains (les pieds) me suis lavés,
A la feuille du chêne Me les suis essuyés.

Mais, me dira-t-on, y a-t-il dans les versions examinées coïncidence entre ....*les mains me suis lavées* et l'omission des premiers vers? Non! et peu m'importe cette absence de coïncidence. Pour attacher une importance critique à cette question ainsi posée, il faudrait ignorer complètement les vicissitudes auxquelles sont sujettes les chansons dans le milieu où elles se trouvent, les croisements infinis qui se produisent entre leurs diverses versions. Si ce n'était ces raisons, il y en aurait du reste d'autres, qui

malheureusement sont encore moins consolantes pour l'avenir de la critique des textes oraux : il ne faut pas se dissimuler que les textes de nos recueils ne sont point l'expression sincère de la tradition populaire, mais souvent, le plus souvent, des textes hybrides, des textes sur lesquels le folkloriste a déjà exercé sa critique, soit en retranchant, corrigeant, complétant, soit simplement en combinant deux ou plusieurs récits ou chants d'individus divers.

En 1704, le lavage d'une partie du corps s'était déjà substitué au bain (version Ballard), et cependant la version primitive, incomprise, s'est conservée jusqu'à nos jours et est encore la plus répandue dans nos campagnes. Avouons que dans cette circonstance la critique peut trouver quelque consolation aux déboires que lui réservent les collectionneurs de folk-lore.

Une version canadienne nous montre que le vers

A la feuille du chêne, je me suis essuyée

a été parfaitement compris au Canada, quoiqu'il eût semblé nécessaire de le rajeunir. Le voici :

Sous les feuilles d'un chêne Je me suis fait sécher.

J. Gilliéron.

LA LANGUE LATINE EN GAULE (RECTIFICATION)

Dans le précédent numéro, p. 164, nous avons reproduit une doctrine émise par notre savant et regretté ami M. Ernest Desjardins dans sa *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. III, p. 287, note 1. M. Desjardins s'était posé la question de savoir quel était le gentilice de L. Vestinus dont l'empereur Claude parle dans le discours conservé au musée de Lyon. Il avait admis que ce gentilice était Antonius, et suivant lui, le L. Vestinus du discours de Claude était identique avec un certain Antonius Vestinus préteur qui nous est connu par une inscription de Viviers, entre Aix et Chambéry. M. Hirschfeld, et après lui M. Allmer (*Revue épigraphique du midi de la France*, t. II, p. 174) ont fait observer que cette identification est inadmissible. Le gentilice du L. Vestinus dont parle Claude était probablement Julius ; préfet d'Egypte sous Néron, il fut sous Vespasien chargé de la reconstruction du Capitole ; c'était un simple chevalier.

H. d'Arbois de Jubainville.

NOËLS WALLONS

IV

1. *mărèy.*

dā dyèw, sò-dj èwărèy! k'ès kī dj'ó dīr?
ĭn ātæ vè lè dòz ăr è vnòw dā̃ sīr,
k'ă vnă dīr ā̃ byèrdjī k'èstī ā̃ twā,
kĭ l' mèsèy èstæ̃ vnă, k'ō dmādéf tā.
ò! wĭs kărèf sĭ rĭt, kĭpér byètmé?
l'ăf òyă dīr òsŭ dwĭs kĭ vò vné?

2. *byètmé.*

ò! ĭ n'yă rē d' pŭ vrèy, kĭmér mărèy;
tò lè wèzē kòrè pò l' ătè vèy.
djĭ l'ă vèyă l' prŭmī, dj'èl pă bē dīr;
ĭl è né dvē ō stā̃, sĭ rwè dè sīr,
kòm lĭ pŭ pof dè mōt, kā ĭ n'ă rē
k'ĭn krèp è ō pò d' fār pó l' mèt dĭvē.

1. *Marie.*

Doux Dieu, suis-je *égarée!* qu'est-ce que j'entends dire?
Un ange vers les douze heures est venu du ciel,
Qui est venu dire aux bergers qui étaient aux champs,
Que le Messie était venu, qu'on demandait tant.
Oh! où courez-vous si vite, compère Barthélemy?
L'avez-vous entendu dire aussi [là] d'où (que) vous venez?

2. *Barthélemy.*

Oh! il n'y a rien de plus vrai, commère Marie;
Tous les voisins courent pour l'aller voir.
Je l'ai vu le premier, je le peux bien dire;
Il est né dans une étable, ce roi du ciel,
Comme le plus pauvre du monde, car il n'a rien
Qu'une crèche et un peu de foin pour le mettre dedans.

Variantes : 1 *b. vnă :* venu. — *c. k'yă.* — *f. òsĭ ; d'ăs k. ; d'ō k.* ‖ 2. *a. ā!* — *f. krĭp.*

3. *ō bāf, ĭn ŭy sòflè pò l' rĭstœ̃fé;*
sē sălă, djĭ n' sè kmē k'ĭ pă dŭré;
lĭ bĭnămé trōn tì, ĭ mār dĭ frè;
djĭ m' lī vă vĭt pœ̃rté ō bō kòflè.
lĭ pòc mèr èst òsĭ tòt èdjălèy;
n'ăv nē ō pò dèl lèy pò fé n' blămèy?

4. *mărèy.*

sĭ fè, păsé pòr siăl kwā vòz īré;
djĭ m' lī vă fé ō fā; vò lī pœ̃trè.
dj'ă èkò dè lĭyrè; dj'èl zī dòrè,
dè bègē è dè făc è ō bònè.
è s' lī pœ̃trèdj òsĭ săkwā pănlè,
ō pò dè săk, dè bār è dè lèsè.

5. *dĭhōbrèc d'èmu ălà, djĭ c' rătēdrè;*
djĭ vă vĭt ăpōtī mĭ pĭ pălè.
djĭbèn, dwèrmèc èkò? lèvèc, mĭ fèy,
kā vòs sāvār è nè, nò l'ălā vèy;

3. Un bœuf, un âne soufflent pour le réchauffer;
Sans cela, je ne sais comment (qu')il peut durer;
Le bien-aimé tremble tout, il meurt de froid;
Je (me) lui vais vite porter une bonne couverture.
La pauvre mère est aussi toute gelée;
N'avez-vous pas un peu (du) [de] bois pour faire une flambée?

4. *Marie.*

Si fait, passez par ici quand vous irez;
Je (me) lui vais faire un faisceau; vous [le] lui porterez.
J'ai encore des langes, je les leur donnerai,
Des béguins et des bandes [de maillot] et un bonnet.
(Et) si lui porterai-je aussi maint petit pain,
Un peu de sucre, du beurre et du lait.

5. Dépêchez-vous de [vous] en aller, je vous attendrai;
Je vais vite apprêter mon petit paquet.
Jeanne, dormez-vous encore? Levez-vous, ma fille,
Car votre Sauveur est né, nous l'allons voir;

Variante : 3 *d. ō pĭ k.* : une petite c,

dĭhēdē vĭt lăvā̃, ĕ s' vĭ măsī,
kā ō vèrĕ ăstér pō̃ nō̃ hăkī.

6. *byètmē.*

drōvē vōst ŭĉ, mărèy, s'ĕ mĭ kĭ vē̃;
tō̃ l' mōt ĕ dĭspyèrtē; dj'ō̃ lĕ wèzē
kĭ kmēsè ă pā̃rtē: dĭhōbrā-nō̃;
mètā vĭt tōt ă fĕ dĭvē nōs bō̃.
lăkā d'ès lĕ prŭmī; să, djĭ vz ĕdrĕ;
n'ăvéĕ nē kō̃ n' săkwè? să, dj'èl pavètrĕ.

7. *mărèy.*

dj'ă kō̃ siăl ō kwā̃rtī dĭ djŏu ōyĕ
ĕ l' djŭs kĭ vō̃ vèyē, plēt dĭ lèsĕ.
mĭ fèy vèrĕ ăvă, èl li pavètrĕ;
dĭhōbréĕ vĭt dĭ mèt ō blā nōrĕ,
ĕ s' lăkī ĕ lĭ skrē; ĭ n'yă ō pā;
prēdĕ-l ĕ s' sèré l'ăĉ; nōz ălā devā.

Descendez vite en bas, (et) si vous habillez,
Car on viendra à cette heure[1] pour nous appeler.

6. *Barthélemy.*

Ouvrez votre porte, Marie, c'est moi qui reviens;
Tout le monde est éveillé; j'entends les voisins
Qui commencent à parler; dépêchons-nous;
Mettons vite tout (à fait) dans notre hotte.
Regardons [ayons soin] d'être les premiers; ça, je vous aiderai:
N'avez-vous pas encore quelque chose; ça, je le porterai.

7. *Marie.*

J'ai encore ici un quartier de jeune agneau
Et la cruche que vous voyez, pleine de lait.
Ma fille viendra avec, elle la portera;
Dépêchez-vous (vite) de mettre un mouchoir blanc
(Et) si regardez dans l'armoire; il y a un pain;
Prenez-le, (et) si fermez la porte; nous allons devant.

Variante : 5 *e. l.*, *sĭ vz ăbĭyī :* si v. hab.

[1] Cf. Montaigne I, 361 : *asture.*

8. *byètmẽ.*

mărèy, tĩnẽ-m pỳ l' brès, kã vỏ tămrĩ ;
ĩ fè bẽ trỏ mãvă, vỏ ẽ' dĩgrètrĩ.
ĩ rã bẽ kĩ l' lẽn d'ĩn èkỏ ỏ pỏ,
kã ăvã sè mõtãy ỏ s' kăsrẽ l' kỏ.
rãtẽdã siãl vòs f'èy ; vòsiãl k'èl vẽ ;
djĩ tèrè ẽn pỏ l' brès è l'ãt pỏ l' mẽ.

9. *mărèy.*

k'ès kĩ dj' vẽ lã lãvã? ès lã k'ĩl è?
djĩ vẽ kòm ĩn klãrté drĩ sĩ krăpè.

byètmẽ.

ăwè, kĩmẽr mărèy, lã nò l' trãvrã.
vò n'ăvé mãy vèyã ỏ s' fè èfã :
ĩl è blã kòm ĩn nĩf, s'èst-ĩ rõdlè ;
ỏ l' mãyrẽ bẽ tò krã, sĩ bè k'ĩl è !

8. *Barthélemy.*

Marie, tenez-moi par le bras, car vous tomberiez ;
Il fait bien trop mauvais, vous vous égratigneriez.
Il va bien [est heureux] que la lune donne encore un peu,
Car, parmi[1] ces montagnes, on se casserait le cou ;
Attendons ici votre fille ; voici qu'elle vient ;
Je tiendrai [l']une par le bras et l'autre par la main.

9. *Marie.*

Qu'est-ce que je vois là en bas? Est-ce là qu'il est?
Je vois comme une clarté derrière cette butte.

Barthélemy.

Oui, commère Marie, là nous le trouverons.
Vous n'avez jamais vu un enfant ainsi fait :
Il est blanc comme une neige, si est-il rondelet ;
On le mangerait bien tout cru, si beau qu'il est !

Variantes : 9 *a. ã ! k'ès kĩ dj' vẽ lãvã :* Ah ! qu'est-ce q. j. v. en bas? — *b. k. dèl k. ;* c. de la *c.*

[1] Cf. Froissart I, I, 65 : allant *aval* la ville de Gand.

10. *mărèy.*

vòz ētŭrré l' prŭmī, kĭp'r byètmé,
kā pòr nò nò n' săvā kmē k'ĭ fā fé :
nò lăkrā ăprè vò. mĭ fèy, vĭné ;
tĭné-m dĭ drī pò l' kòt, è sĭ m' sūvé ;
ā̃yī sòy tòz ētrā dè fé d' l'ònŭr
è dĭ è' djètè ă djyò drā nòs sā̃vŭr.

11. *ăvă vòs pèrmĭsiò, tòt lĭ kpăyèy,*
bō djā, bĭnămèy dăm, nò è' vĭnā vèy :
nz ăpvèrtā ō kvā̃trō dĭ nòvèz ā
è ĭn mĭte kĭ n'è kāt ĭ n'yă k'ō djā.
s'ă dj èkò ō kòftŭ pò [z]ăfālé
vòs pòè pĭtĭ ĭfā k'èst èdjălé.

12. *bō djā. sā̃vŭr dĭ m[ĭ] ām, mĭ bĭnămé,*
k'ă-dj mā̃ m' kār dĭ v' vèyī tā èdŭré !
lăkī, kĭmèr mărèy, ă fvès dĭ frā̃

10. *Marie.*

Vous entrerez le premier, compère Barthélemy,
Car, pour nous, nous ne savons comment (qu')il faut faire :
Nous regarderons après vous. Ma fille, venez ;
Tenez-moi de derrière par le jupon, (et) si me suivez ;
Ayez soin (tout) [en] entrant de faire de l'honneur
Et de vous jeter à genoux devant notre Sauveur.

11. Avec votre permission, toute la compagnie,
Bonjour, bien-aimée Dame, nous vous venons voir ;
Nous apportons un quarteron de nouveaux œufs
Et une miche qui (n')est cuite il n'y a qu'un jour.
Si ai-je encore une couverture pour affubler
Votre pauvre petit enfant qui est gelé.

12. Bonjour, Sauveur de mon âme, mon bien-aimé.
Qu'ai-je mal au cœur de vous voir tant endurer !
Regardez, commère Marie, à force de froid

Variantes : 10. *d. pò drī :* par d. ; *è s' mī.* | 11 *c. djĭ vz ăpvèt :* je vous apporte. — *e. pò vz ă. :* p. vous a.

tè lăm tămè d' sèz ăy, grôs kôm dè pâ!
sŭ. vô dīré ă l' mér sŭ k'vôz èsté
è fā vīt ĭn blămèy pô l' rĭstœ̃fē!

13. *mărèy.*

tĭné, vôlă dè lèy : bătéz-ī l' fâ!
nĭ pgèrdā nē dè tē, kā ĭ fè frâ!
è nĭ spæ̃rgī nē l' bvè; dj'ènn ă èkô;
mē lăkī bē æ̃ fâ : vīzéz ă vô!
ētrĭtē djĭ dôrè ă l' bĭnămèy
tô sŭ kĭ nôz ărā pô fē l' pôtèy!

14. *tĭné, dèn mér dĭ m[ĭ! æ̃m, vôlă ō pā;*
è vôsiæ̃l kô n' săkwè pô vôst èfā.
vôsiæ̃l dâs trâ bègē è ō lĭgrè,
ō bônè è dè făē è ō pănhè,
ĭn lĭv dĭ nôvè bār... djĭ krâ k' sè tô!
ăy! vôsiæ̃l kô n' săkwè è fō dĭ m' bô!

Les larmes tombent de ses yeux, grosses comme des pois!
Ça, vous direz à la mère ce que vous êtes,
Et faisons vite une flambée pour la réchauffer!

13. *Marie.*

Tenez, voilà des bois; mettez-y le feu!
Ne perdons pas de temps, car il fait froid!
Et n'épargnez pas le bois; j'en ai encore;
Mais regardez bien au feu; prenez garde à vous!
Entretemps je donnerai à la bien-aimée
Tout ce que nous avons pour faire la potée!

14. Tenez, digne mère de mon âme, voilà un pain;
Et voici encore quelque chose pour votre enfant.
Voici deux [ou] trois béguins et une lange,
Un bonnet et des bandes [de maillot] et un petit pain,
Une livre de nouveau beurre... Je crois que c'est tout!
Ah! voici encore quelque chose au fond de ma hotte!

Variantes : 12 *e. sô m' fvè, dĭnéz ăl mér sŭ k' vôz ăvé ;* Sur ma foi, donnez à la mère ce que vous avez. || 13 *a. mètéz-ī l' f.* — *c. spæ̃gā.* || 14 *b. vôsĭ kô ôttœvè p. :* voici encore autre chose pour. — *f. ăy! vôlă* : Ah! voilà.

15. *vèlă n' djŭs dĭ lèsè ăvá dèz ā ;*
ăgī sàg dĭ lī fè ā bā mwètrĕ :
mètè dè săk dīvē, ā pō dè bār ;
sălă lī rĭstœ̄frè tà sĭ ptĭ kār,
kā djĭ n' sè kmē k'ĭ dèv, il è tò blè.
să, djĭ lĭvrè l' tœ̄drā pò l' mèt sò l' fè.

16. *byètmè.*

kĭmèr mărèy, ăv fè ? nò mnè rīrā !
djĭ vè vnĭ n' êyèt dĭ fēm è d' pāyīzā.
lăkī dĭ è dĭhābrè ; nò l' zī frā plès :
djĭ vè āk k'ă dvē n' tœèf dè ptĭtè byès.
ĭz ā tărtò n' sākwè. sĭ sō tœ̄rdjī :
djĭ vè āk kĭ drèn tò, kĭ vē pò drī.

17. *mărèy.*

ò ! rătē-lè, lăkā èkò ā pō.
kĭpèr ; djĭ n'ĭl sārè mā̄y rèy mĭ sò.
nò n'n īrā ; mē ā̄ vrèy djĭ dmèvrè bè

15. Voilà une cruche de lait avec des œufs ;
Ayez soin de lui faire un bon potage :
Mettez du sucre dedans, un peu de beurre :
Cela lui réchauffera tout son petit cœur,
Car je ne sais comment (qu')il dure, il est tout bleu.
Ça, je lèverai le chaudron pour le mettre sur le feu.

16. *Barthèlemy.*

Commère Marie, avez-vous fini ? Nous nous en retournerons !
Je vois venir une foule de femmes et de paysans.
Regardez [ayez soin] de vous dépêcher ; nous leur ferons place.
J'[en] vois un qui a dans une cage des petites bêtes.
Ils ont tous quelque chose, ils sont chargés :
J'[en] vois un qui s'éreinte tout [à fait], qui vient par derrière.

17. *Marie.*

Ah ! attendez, regardons encore un peu,
Compère ; je ne le saurais jamais voir mon soûl.
Nous nous en irons ; mais en vérité je demeurerais bien

Variante : 15 *a*, *vèsĭ* : voici.

sē bâv ē sē măgī siăl djŭskă dmē.
sĭ n' vĭ dĭsplè, nòs dăm, lèyī-m ădlō
kĭ dj'èl bẽ̂ kò ō pō drā d'ènn ălō!

18. *ădyè, sẽ̂vâr dĭ m'ĭ' ẽm, mĭ bĭnămē,*
kĭ djĭ v' bẽ̂ kò ō pō drā d'ènn ălō!
ădyè, ămār d'èfā : ō! ădyè dā!
djĭ ſ' dĭmāt dè pròfō dĭ m' kār păr.lō ;
rāvī tò să k' djă fè dĭvē m' djōnès ;
djĭ sèrè pŭ sūtèy dĭvē m' vīyès.

Sans boire et sans manger ici jusqu'à demain.
S'il ne vous déplaît, notre Dame, laissez-moi à côté [de lui].
Que je le baise encore un peu avant de [m']en aller!

18. Adieu, Sauveur de mon âme, mon bien-aimé,
Que je vous baise encore un peu avant de [m']en aller!
Adieu, amour d'enfant ; oh! adieu donc!
Je vous demande du fond de mon cœur pardon ;
Oubliez tout ce que j'ai fait dans ma jeunesse ;
Je serai plus sensée dans ma vieillesse.

V

I.

Berger, sois debout ;
Éveillez-vous et suivez tous
Avec vos tendres chalumeaux,
Venez chanter : Gloria in excelsis Deo!
D'un amour admirable,
Et [ō?] fête adorable :
Un Dieu dans une étable
Naît pour nous entre deux animaux!

Variantes : 17 *a. d.*, *nĭ vòrīf nē :* ne voudriez-vous pas? — *f. pō ; èl vòlōf bē?* peu ; le voulez-vous bien? || 18 *a. ăy dā !* eh bien!

2.

hāt ā pō, dèy èrnŭ,
hāt sĭ twā ; k'èst-ĭ dā !
sièt, djĭ krā̆ k' dj'ă ōyă
kĭ l' hō dyè nòz è vnă ! (bis)
hăy, măgrĭt, ā̆ bòlā̆ !
tăp dè fā̆ ! mĕs-tŭ vĭt !
djīl, kòlăs è pyèrò
sō sò pī d' djă tŭrtò :
ĭz ărĭvrō lă dvā nò.

3.

. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

4.

săĉ ! bèuĭ, kmō djăl-t-ĭ !
k'ā̆rès frā̆, pō̆ pĭtĭ !
kwèrā sākwā tĭhō
pò rtwā̆fè sĭ mătō ! (bis)
kòrāz ā̆ pūz ăbèy !

2.

Écoute un peu, digne Arnold,
Écoute ce chant; qu'est-il doux !
Certes, je crois que j'ai entendu [dire]
Que le bon Dieu nous est venu !
Allons, Marguerite, à l'amadou !
Allume du feu ! (en frappant le silex) Habille-toi vite !
Gilles, Colas et Pierrot
Sont sur pied déjà tous :
Ils arriveront là avant nous.

3.

Eh quoi ! la pitié
Se joint à votre amitié ;
Vous ne pouvez voir qu'avec pleurs
Ce que commence à souffrir votre divin Sauveur.
Ce poupon plein de charmes
Essuiera vos larmes,
En versant son sang pour vous, pécheurs.

4.

Brrr ! béni, comment gèle-t-il !
Comme tu auras froid, pauvre petit !
Cherchons maint tison
Pour réchauffer ce mouton ! *(bis)*
Courons au plus habile [vite] !

Variantes : 2 *a. dèn è.* — *b. sĭst èfā, k'è sĭ dā :* cet enfant, qui est si doux ! — *c. ă-t-ōyă.* — *e. kĭ l' mèsèy.* — *h. sō sĭăl dèdjă t. :* sont ici déjà t. ; *sō rōsiăl.* — *i. ĭl ă.* ! 4 *b. k'ā̆rè frā̆ s' p.:* que ce p. p. aura froid ! — *e. ăl p.*

bõ dyè, kĭ dj' m'è rŭfèy!
kĭmõ kĭ dj' t' èt bŭkrè,
kĭmõ k' djĭ t' l'ŭbrèsrè!
dj'ŭ sòy kĭ dj' n' èl sĭtòfrè!

5.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .

6.

ò! dàlŭrò ptĭ kăr!
k'èstèb mŭ ŭhèsĭ!
bõ dyè, s'ĭ fŭ k' ĭ măr,
fè dõ kĭ dj' măr òsĭ! [bis]
ò, bĭnŭmèy pŭsèl,
k'èstèb dăs, k'èstèb bèl!
djĭ m' rĭkmăt ŭ vòs fĭ;
fè k'ŭprè sĭ mŏt-sĭ
ĭ nò wŭt sĭ pŭrŭdĭ!

Bon Dieu, que je m'en réjouis!
Comment (que) je te le baiserai;
Comment (que) je te l'embrasserai!
J'ai peur que je ne l'étouffe!

5.

Dans cet heureux jour,
Pleins de respect et d'amour,
Allons adorer cet enfant.
Malgré sa pauvreté, c'est le fils du Tout-Puissant.
C'est pour lui satisfaire
Que dans ce mystère
Une vierge est sa mère,
Le reçoit. Il va verser son sang.

6.

Oh! affligé petit cœur!
Qu'êtes-vous mal fourni!
Bon Dieu, s'il faut qu'il meure,
Faites donc que je meure aussi! [*bis*]
Oh! bien-aimée [gentille] pucelle,
Qu'êtes-vous douce, qu'êtes-vous belle!
Je me recommande à votre fils;
Faites qu'après ce monde-ci
Il nous réserve son paradis!

Variantes : *f. dyèw.* — *h. k' djĭ t.* — *kĭ dj'l ŭb.* || 6 *a. ā!* — *c. dyèw.* — *e. ā!* : — *f. ò! kè d.* ; *ò kè b.* — *h. k'ŭprè tŏ sĭ* : qu'après tout *c.* — *i. k'ĭ n.* qu'il n.

VI

1.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

2. *ō byèrdjī.*

ò! k'ès kĭ djŏ è l'èr?
k'ès kĭ sălă vă dīr?
dj'ètō dè nòvèz èr,
kòm sĭ nò vnī d'ā sīr!
sièt, dj'ă pănvă,
dj' n'ă pŭz òyă
lè tō d'ĭn sĭjèt vuè!
vèy, kél lămīr
k'ō vèt è sīr!
dyèw! k'ès kĭ nò vèrè?

3.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

4. *lĭ byèrdjī.*

ā vrèy, sĭ sō dèz āte
kĭ nò thè k' dyèw è nè;

1. *Un ange.*

Un Dieu naît aujourd'hui d'une vierge, sans père.
Qui dans l'éternité est engendré sans mère.
Auriez-vous cru, mortels, ce miracle étonnant,
Que le verbe éternel deviendrait un enfant?

2. *Un berger.*

Oh! qu'est-ce que j'entends dans l'air?
Qu'est-ce que cela veut dire?
J'entends des nouveaux airs,
Comme s'ils nous venaient du ciel!
Certes j'ai peur;
Je n'ai plus [pas encore] entendu
Les tons d'une voix ainsi faite!
Ah! quelle lumière
(Qu')on voit dans le ciel!
Dieu! qu'est-ce qu'il nous viendra?

3. *L'ange.*

L'orage va finir; Dieu suspend son tonnerre;
Brûlant d'amour pour nous, il descend sur la terre;
Un Dieu s'est incarné, quel triomphe d'amour!
Bergers, à Bethléem il a fait son séjour.

4. *Le berger.*

En vérité, ce sont des anges
Qui nous disent que Dieu est né;

ĭ twātĕ sè kăwāto :
n'ŏyéĭ nē lŏ mèstré?
vē cĭt nŏyèt!
nŏyèt.
dj'ătē pīrèt,
vŏsiăl kŭzē çwĭyŏ.
săē! kĕl djălèy!
vŏ m' lă tămèy
è s'ă-dj pyèrdŭ m' săbŏ!

5.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

6. *lĭ byèrdjī.*
ĭ n'yă pŭ d' dō mèy ā
kĭ nŏ prŏf'èt l'ō dĭ,
kĭ l' bō dyèw tŏ purisā
nŏ dvéĭ ăvŏyī s' fĭ.
ŭs ès kĭ s'è?
kwèrāz ăprè;
lèyā siăl nŏ bèrbĭ;
lĕz āto twātĕ.

Ils chantent ses louanges :
N'entendez-vous pas leur ménétrier?
Viens vite Natalie!
Natalie.
J'attends Pierrette:
Voici cousin Guillot.
Brrr! quelle gelée!
Me voilà tombée
(Et) si ai-je perdu mon sabot!

5. *L'ange.*

Lucifer en fureur écume dans sa rage ;
L'homme victorieux va sortir d'esclavage.
Un enfant nouveau-né dépouille les enfers.
Le contrat est conclu, il vient briser nos fers.

6. *Le berger.*

Il y a plus de deux mille ans
Que nos prophètes l'ont dit,
Que le bon Dieu tout-puissant
Nous devait envoyer son fils.
Où est-ce que c'est?
Cherchons après;
Laissons ici nos brebis;
Les anges chantent,

Variantes : 4 *c. n'ŏyéĭ nē lŏ l. :* n'entendez-vous pas leurs l.? — *g. çwĭlyŏ.* || 6 *f. kŏrāz ă. :* courons ap.

lĭ lá l'z ŏrè,
ĭ n'oèzrè mŭ̃y vĭnĭ.

7.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

8. *lĭ byèrdjī.*

pèr mĭ dj' sŭ̃tèl dĭ djóy
pè vèy sĭ ptĭ pŭpŭ̃ :
mē dj' sē l's kār kĭ m'ănóy
dè l' vèy dĭvē ō stŭ̃.

pŭ̃f pĭtĭ kwèr ;
ĭ sèrè mwèr
ŭvŭ sĭs grŏs djalèy !
pwèrtū dè fŭ
è dè bòlŭ
pò lī fè ĭn blŭmèy.

9.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le loup les entendra,
Il n'osera jamais venir.

7. *L'ange.*

Allez à Bethléem ! Dans une vieille étable
Vous verrez sur du foin ce poupon adorable :
Par un excès d'amour il vient combler nos cœurs :
Aimez-le à votre tour ; cultivez ses faveurs.

8. *Le berger.*

Pour moi, je saute de joie
Pour voir ce petit poupon ;
Mais je sens mon cœur qui s'attriste
De le voir dans une étable.
Pauvre petit corps !
Il sera mort
Avec cette grosse gelée !
Portons du feu
Et de l'amadou
Pour lui faire une flambée.

9. *L'ange.*

Consolez-vous, berger, le feu du ciel l'anime ;
L'amour brûle son cœur, il en fait sa victime.
Il naît dans la bassesse, et c'est pour votre amour,
Une vierge, un vieillard, voilà toute sa cour.

Variantes : 8 *d. d' sŭ k'ĭ vē èn ō s. :* de ce qu'il vient dans une ét. — *g. c. frŭt dj. :* c. froide g.

10. *lĭ byèrdjī.*

bō djā, ptĭ vī mōsiœ̃,
ès dō lă vŏs dèn dăm?
vŏ l' lèré mŏrĭ d' frœ̃ :
ĭ n'yă nĭ fœ̃ nĭ flăm.
hăpé, mœ̃rèn,
sĭs grŏs făhèn ;
hèré dè strē pŏ dzŏ.
lăk è l' pŏtœ̃l :
n'yă dè brŏkœ̃l
nŏ nŏ rèstœ̃frā tŏ.

11.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

12. *lĭ byèrdjī.*

dèn mér, vŏlă dèz ā,
dè săk è dèl kănèl,
dè bār è dè kănă
pŏr vŏ fé dèl brĭgèl.
să, fé bŏn sīr :
vŏlă dèl bīr :

10. *Le berger.*

Bonjour, petit vieux monsieur.
Est-ce donc là votre digne dame?
Vous la laisserez mourir de froid :
Il n'y a ni feu ni flamme.
Saisissez, marraine,
Ce gros fagot ;
Poussez de la paille par dessous ;
Regarde dans la fossette [porte-allumettes] ;
Il y a des allumettes.
Nous nous réchaufferons tous.

11. *L'ange.*

Vous voyez ce grand roi qui *a* créé votre *âme* ;
Il tremblotte de froid entre un bœuf et un *âne*.
Contemplez ce mystère, adorez ce berceau :
Sous le corps d'un enfant c'est le fils du Très-Haut.

12. *Le berger.*

Digne mère, voilà des œufs,
Du sucre et de la canelle,
Du beurre et des gâteaux
Pour vous faire de la pâtisserie.
Ça, faites bonne chère ;
Voilà de la bière ;

Variantes : 10 *b. d. siœ̃l v. èfā :* d. ici v. enfant. — *j. n. tœ̃frā tŭrtŏ :* n. chaufferons tous. || 12 *c. b., dè nŏvèz ā :* b., des nouveaux œufs. — *d. brĭklèl.*

èl vĭ frè vnĭ l' lèsè
pò fè tètè
sĭ bĭnămé ;
mĕ̃y n'ă-dj vèyă sĭ bè !

13.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

14. *lĭ byèrdjī.*

ăwè, nòs bĭnămé,
nò vz ĕmrā d' tòt nò fwès !
ò ! sĭ nò l' pòlī fè,
nò f' frī bĕ pŭ d' kŭrès !
mè nò n'èstā
k' tò păyīzā ;
ĕ̃yī pītyé d' nòz ŏt !
prādé nòs kār
è nòst ămār ;
nò n'ăvā pŭ rē d'ŏt.

Elle vous fera venir le lait
Pour faire téter
Ce bien-aimé [gentil enfant] ;
Jamais n'ai-je vu [un] aussi beau.

13. *L'ange.*

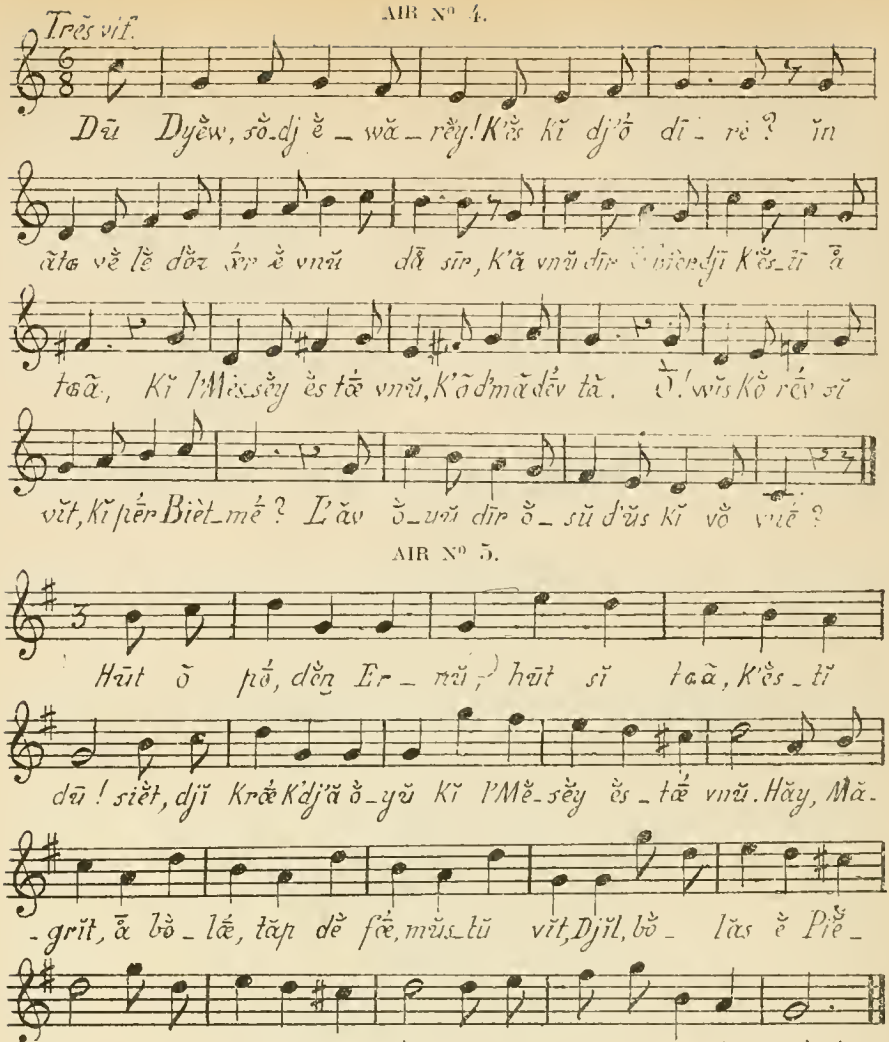
Fléchissez vos genoux au trône de sa gloire ;
Gravez ce beau mystèr' dedans votre mémoire.
Un Dieu dans le maillot, quel prodige étonnant !
Pouvez-vous refuser d'aimer ce cher enfant ?

14. *Le berger.*

Oui, notre bien-aimé,
Nous vous aimerons de toutes nos forces !
Oh ! si nous le pouvions faire,
Nous vous ferions bien plus de caresses ;
Mais nous ne sommes
Que tous paysans.
Ayez pitié de nous (autres) !
Prenez notre cœur
Et notre amour :
Nous n'avons plus rien d'autre.

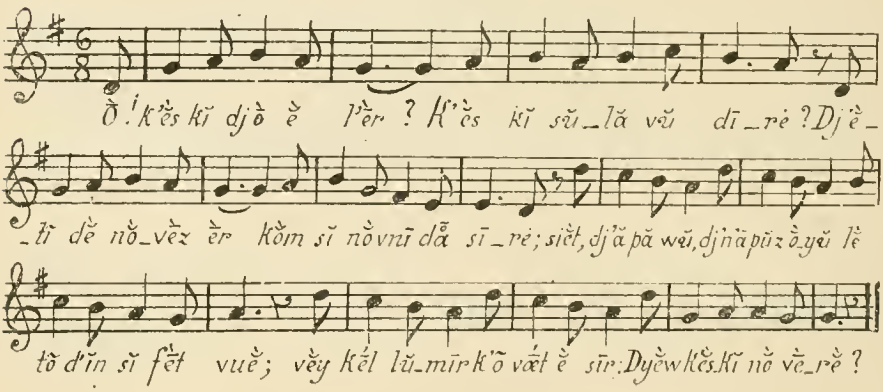
Variantes : 14 *a. èyī :* oui. — *b. ĕmā :* aimons. — *d. frē.* — *e. nòz èstā :* nous sommes. — *f. dè p. :* des p. — *h. nò k. :* nos c. — *i. nòz a. :* nos a. — *j. wărdé-l djŭskă l'ŏt mŏt :* gardez-le jusqu'à l'autre monde.

AIR N° 4.



AIR N° 5.

AIR N° 6.



TEXTES VARIÉS

AISNE

sẽ.

— *kmẽ k ì võ võ ôm?*

— *ô! vàrmẽ! sò n ìrò pwá, ěl sěrùzyẽ, ìl ò dí à nó vòzìn k ì mòrrà kẽ ì n àrà pú èd fàt vèrd ô bõ. kẽ ì sòrtirò èd nó kàsìn, sò srò pàr ùlé ô sèmèkyèr.*

Sains.

— Comment qu'il va, votre homme?

— Ah! *voirement!* ça n'ira point, le chirurgien, il a dit à notre voisine qu'il mourrait quand il n'(y) aurait plus de feuille verte au bois. Quand il sortira de notre cassine, ce sera pour aller au cimetière.

M. l'Abbé Torlet, de l'École des Carmes.

CHARENTE

lá «éz ¡eᵐ de bìrbèzyẽ[1].

ẽ sèr nétě àvěk mõ kàzẽ dãn ẽ kwẽ dě lúzàrn à ìl àvět ětě gàrdě sě pèrèt. nàvyõ rèn à fèr ě pãdã kě nè règardyõ ã lèr, nè vuěyõ vòlè dèz ěcàrdànè. ìz ãtryõ dãn ẽ nàrdẽ à nè nè pàvyõ pá vuèr, pàs kě lě mùrět ětyõ trò ôt ě kě nětyõ trò ptí.

à stàr, nàvõ mõtě sù là mùrět, ě nàvõ vũ lě pètiz ěcàrdànè kì ětyõ rãfẹmě dãn ẽ bàtìlõ. lě pěr ě mèr[3] *lě nùrìsyõ ãn ãtãdã k ì fìsyõ àsě grã pr ět mãnẽ pẹ lě*

La Chaise (canton de Barbezieux).

Un soir, j'étais avec mon cousin dans un coin de luzerne, où il avait été garder ses *perots*, j'avions rien à faire, et pendant que je regardions en l'air, je voyions voler des chardonnerets. Ils étaient dans un jardin où je ne pouvions pas voir, parce que les *murettes*[2] étaient trop hautes, et que j'étions trop petits.

A cette heure, j'avons monté sur la *murette*, et j'avons vu les petits chardonnerets qui étaient renfermés dans un *boutillon*. Les père et mère les nourrissaient en attendant qu'ils fussent assez grands pour être mangés par les

[1] Comparer avec le patois de Julienne (25 kil. de La Chaise), p. 125. ¶ [2] Murs de jardin. ¶ [3] Quand il s'agit des personnes, *les parents* se dit *lě hã*.

mèt dõ nàrdẽ. ì n àvyāt ākòr
rẽ kè là bàḷàs.

ò n à rõn kĭ fàs tā pyĕzì
ò drõl kè d ăvwèr dĕ ptìz òzyā.
nè sõtyõ dā kyĕ nàrdẽ, ĕ n prènyõ
lĕ ptìz òzyā, ĕ lèsyõ là lè
bătìḷõ. n ĕtyõ trò kõtā d àvwèr
s kò y àvĕ ddā.

n ĕtyõ sì fyèr d àvwèr kyĕlĕ ptìz
òzyā, kè n lĕ fyõ vwèr à tà l
mõd, ĕ ò mèt dò nàrdẽ lì tà.

ì l àlì zà dìr ă mõ ppà, kì m
dèmādìt à nàvĕ prì kyĕlèz ĕwàr-
dànè. nè lì dìsì kè n lèz àvĕ
prì dān ùn pàlìs bè lwè.

ì prènìt è d mè sàlyà ĕ àlì vwèr
s ì z ĕtyā pàrèḷ ò pà kè n āvyõ
fĕ dā l gàrĕ dò nàrdẽ.

kāt ì fù revènù, ì m fàtìt ùn
fàmàz èsāhè.

maîtres du jardin. Ils n'avaient encore rien que la *bouillasse*[1].

Il n'(y) a rien qui fasse tant plaisir aux *drôles* que d'avoir des petits oiseaux Je sautâmes dans ce jardin, et je prîmes les petits oiseaux, et je laissâmes là le *boutillon*. J'étions trop contents d'avoir ce qu'il y avait dedans.

J'étions si fiers d'avoir ces petits oiseaux, que je les fîmes voir à tout le monde, et au maître du jardin lui étout.

Il alla le dire à mon papa, qui me demanda où j'avais pris ces chardonnerets. Je lui dis que je les avais pris dans une *palisse* bien loin.

Il prit un de mes souliers et alla voir s'ils étaient pareils aux pas que j'avions fait dans le guéret du jardin.

Quand il fut revenu, il me f... une fameuse *essangée*.

M. l'Abbé T.

PUY-DE-DOME

Dialogue.

Les trois interlocuteurs ont chacun un fils : le premier, à l'armée; le second, au séminaire ; le troisième, à l'école normale des instituteurs.

sĕ ràmo (c^on sĕt ātàryè[1].

Pyàr. kàmò kò và, gùstè, kìt
mòtyè?

gùstè. kò và byā, mèrsì, è và?

P. tà dùsòmè. pàrì[2] k ì
vàtè kèlà lwè dè trì ā. kò và byā
nè : mõ gàrsà n àrò mè
dù ā è dyèmè à fàr.

Saint-Romain (c^on de Saint-Anthème[1].

Pierre. Comme ça va, Gustin, ce matin?

Gustin. Ça va bien, merci, et vous?

P. Tout doucement. Parait qu'est votée cette loi de trois ans. Ça va bien aller : mon garçon n'aura plus (que) deux ans et demi à faire.

---

[1] Formation embryonnaire très développée à l'éclosion et diminuant de volume avec l'âge; elle est placée à la partie postérieure de l'oiseau, à la face ventrale. || [2] Dans ce mot et autres semblables, j'hésite entre *à* et *ă*.

Tœènú. ɛ̃ lù sémìnàrìstì má pàrtyìrõ, lù kùryɑ̃̃ má. ɛ̀ rèpùblìkɔ́ tà lù mõdɛ yì ìgɑ̀l.

G. lù ɛ̃stìtùtɔ̀r má vã pàrtyí.

T. mãkɔ̀yɔ̀ mɛ̀ kɔ́, ɔ̀vɑ̀rɔ.

G. dyàzɛ̃, tœènú, tà lɛ̀ mõdɛ ì ìgɑ̀l ɛ̃ rèpùblìkɔ.

T. kwɛ̃ dyìfɔ̀rɛ̃ pɑ̀r lù ɛ̃stìtùtɔ̀r. tsɔ̀ bɛ̀ d ɑ̣̃mì pàr ɔ̀prɛ̃drɛ lɑ̀ dzwɛ̀nɛ́sɔ.

G. mɛ̀ tsɔ̀ bɛ̀ dɛ̀ kùryɑ̃̃ má pàr l̥ɔ̀prɛ̃drɛ à ètrɛ sɑ̀dzɛ.

P. ɔ̀vɛ̃ kɑ̀j rɔ̀zɑ́, ɡùstɛ̀. tsɔ̀ dɛ̀ rl̥ɑ̀djɑ̃̃, ɑ̀wtrɔ̀mɛ̀ kɔ̀ pɔ̀ pɛ̀ fɑ́r.

G. mɛ̀ tɛ̀, tœènú. vɛ̀nì bɛ̀ ɑ̀ lɔ̀ mɛ́sɔ̀, ɡɛ̀yí bɛ̀ tí pɛ̣̀tœ̃[1]?

T. sàrtɛ̀nɔ̀mɛ̀; mɛ̀ l̥ɑ̀ bɛ̀ prà dɛ̀ kùryɑ̃̃.

G. pɑ̀wr ɔ̀mɛ́, dyɛ̃ dɛ̀z ã l̥ɛ̀n ɑ́ rɔ̀ prɑ́. ɔ̀prɛ̀ kɔ̀, nɛ̀ vɛ̀drí dõ prɑ́ ɑ̀ lɔ̀ mɛ́sɔ̀?

T. yœ̃ sàbɛ pɛ̀, tɛ́! pàrtã tsàdyɔ̀ bɛ̀ dɛ̀ rl̥ɑ̀djɑ̃̃.

G. ɛ̃ pɛ̀, vɛ̀zɛ̃ bɛ̀ kɛ̃ dɑ̃ ã kɔ̀ pɔ̀ pɛ̀ fɑ́r dɛ̀ bõ sàdɑ̃̃r, ɛ̃ kã tù prùsyɛ̃ vɛ̃drõ, sɛ̃ rɛ̀kl̥ɔ̀[2].

P. ɔ̀vɛ̃ rɔ̀zɑ́, ɡùstɛ̀: yœ̃ krɛ̀zɛ̀ byã kɛ̀ klù kɛ̀ mɛ̀nõ kɔ́, sõ mɛ̀ dɛ̀ pɑ̃̃l̥ɛ̀sú. nɛ̃ vɛ̀l̥õ mɛ̀ wù prɛ̣̀trɛ̃́.

T. kɔ̀ mɛ̀ fàyɔ̀ bɛ̀ dɛ̀ pàn dɛ̀ vír pàrtyɛ̃́ mõ drɔ̀l,

Toinon. Et les séminaristes aussi partiront, les curés aussi. En république tout le monde est égal.

G. Les instituteurs aussi vont partir.

T. Manquerait plus (que) ça maintenant.

G. Dites, Toinon, tout le monde est égal est en république.

T. C'est différent pour les instituteurs. Faut bien des hommes pour apprendre la jeunesse.

G. Mais faut bien des curés aussi pour lui apprendre à être sage.

P. (Vous) avez quasi raison, Gustin, faut de (la) religion, autrement ça peut pas faire.

G. Mais toi, Toinon, (tu) viens bien à la messe, (tu) gagnes bien tes pâques?

T. Certainement, mais il y a bien pron de curés.

G. Pauvre homme, dans dix ans il y en aura plus. Après ça, vous ne viendrez donc plus à la messe?

T. Je sais pas, té! pourtant faudrait bien de (la) religion.

G. Et puis (vous) voyez qu'en deux ans ça peut pas faire de bons soudards, et quand les Prussiens viendront, (nous) serons raclés.

P. (Vous) avez raison, Gustin; je crois bien que ceux qui mènent ça (ne) sont plus que des polissons. (Ils) n'en veulent plus (qu') aux prêtres.

T. Ça me ferait bien de (la) peine de voir partir mon drôle,

---

[1] On dit aussi *pɛ̣̀kí*. [2] Participe passé, 1re conj. masc. sing. et pl.: — *ɔ̀ (rɛ̀kl̥ɔ̀)*: fém. sing. — *ɛ̀ (rɛ̀kl̥ɛ̀)*: fém. pluriel — *ɑ́ (rɛ̀kl̥ɑ́)*.

àvàro k ĩ ēstĭ-
tŭtèr.

G. mè lŭ sémìnàrìstĭ má kŏ
lù fòyò pè trò rir, tè!

T. mò fí, kèlù dìpàtŭ pœ̆ègò
bè và lòsè kàmo kò í.

G. àlòr krèzé kè kèlŭ lwè
u í pè bygà fòmàzo! yœ̆à và pè-
sèvò bè mà.

P. ànè! gàrsà, nè bygèrè
twàpìno.

G. và pàrlè bygà, pyàr. vèu[5], *twènà, trykàrè èsèblè.*

avour (maintenant) qu'il) est instituteur.

G. Mais les séminaristes aussi ça les ferait pas trop rire, té!

T. Ma foi, ces députés pourraient bien le laisser comme ça est.

G. Alors vous croyez que cette loi n'est pas bien fameuse? Je le pensais bien aussi.

P. Allons! garçons, allons boire chopine.

G. Vous parlez bien, Pierre. Venez. Toinon, (nous) trinquerons ensemble.

M. l'Abbé Saby, de l'Ecole des Carmes.

PYRÉNÉES (BASSES-)

pàw.

kè sòy dè pàw. bèrà trąpa[2] *kè n*
àn kàntàt là sèw. sùpàzàp pè sàs
là bèrà plàsa àn sè bèt là rèy. grà-
è drèt, è l èspàd àw pày. kè hè
plàzè, màsù, èspyà dè kyàw làs
màntàyas kì tàn hàwt[15] *sàn.*
bìdàra, dèspàw là kàp ìnkyà là
sìnta, kè sàn bląùyas dè nèw.
tàtù. là kì dè près làs à bìstas

Pau (environs[1]*).*

(Je) suis de Pau. Belle troupe en ont chanté le ciel. Supposez-vous sur la belle place où se voit le roi, grand et droit, et l'épée au poing. (Il) fait plaisir, monsieur, de regarder de là les montagnes qui tant hautes sont. Maintenant, depuis la tête jusqu'à la ceinture, (elles) sont blanches de neige. *Tout un*, celui qui de près les a vues

---

[1] Il est impossible d'assigner un lieu précis à ce texte. L'auteur n'a pas eu de séjour fixe. Né à Castillon, il a été élevé à Caphis (c^on de Nay), où il est resté jusqu'à neuf ans. Puis, il a passé deux ans à Béost (c^on de Laruns). Ses vacances se sont partagées entre Moncin et Garlin. Si son patois porte la trace de ses pérégrinations, son oreille a acquis une délicatesse dont profitera, j'espère, la dialectologie béarnaise. J'ajoute ici, à titre de comparaison, quelques mots que j'ai recueillis de la bouche d'un habitant de Pau qui, avant de venir à Paris, n'avait jamais perdu de vue la caserne : *mągyétœs*, mongettes (haricots),— *kè sàn àpòrtàt dìmęgyè dàvè...*, ils nous ont apporté dimanche dernier...,— *kèm pòrti plà*, je me porte bien, — *kèp pàrtàt hèro plà*, vous vous portez fort bien. [2] Les atones semblent souvent être *œ*, *œs*. L'auteur croit toujours prononcer *a*, *as*.

krét bẹ̆dé brăndà dé lwèy lás sàpís
é lás hàws, ó plà! gyé s[1]
sé̆gàntẹ̆ẹ̆n! ké bàréyàu là néw à
tèrà; é bàndèw k ép bédérăm,
àmíqas mìas, bérdas pértàt kàm 5
lás àẹ̆qas dè là mú, é péws sén-
dèts éstrets bàn hwẹ̆yé lás sàris.
trăm pà lás kàsàdàs é lás kás.

croit voir branler de loin les sapins
et les hêtres. O vraiment! oui, (ils) se
secouent! Ils laissent tomber la neige à
terre, et bientôt (nous) vous verrons,
mes amies, vertes partout comme
les eaux de la mer, et par les sen-
tiers étroits vont fuir les chamois,
tromper les chasseurs et les chiens.

Proverbes :

là bẹ̆ntẹ́[2] *pòrta kámas.*

Le ventre porte (les) jambes.

à l'àrbé kàdát, tàt là mạndé 10
ké y hè lᵉya.

A l'arbre tombé, tout le monde
y fait (de la) leigne [bois à brûler].

àw kặsà, kàdát, tàt là mạndé
ké y hè stèras.

Au chêne tombé, tout le monde
y fait des éclats.

mẹ́y bàw pétit é hardít ké grān
é éstárdịt. 15

Mieux vaut petit et hardi que grand
et étourdi.

mẹ́y bàw à pìnsà à là mà ké
sén grúas àw sèw.

Mieux vaut un pinson à la main que
cent grues au ciel.

ki náyé pás kàp, k áyé kámas.

Qui n'a pas (de) tête, ait (des) jambes.

là ki s kátoa dàp mắnats,
mèrdás k és lẹ̆ba. 20

Celui qui se couche avec des enfants,
se lève sali.

---

[1] On emploie *gyă* pour insister sur l'affirmation. A cette question : « viendrez vous? » si l'on veut répondre simplement oui, on dira : *ké byénèrèy*, je viendrai ; si l'on veut affirmer davantage, on dira : *gyé byénèy, yà*. A un enfant qui courrait sur un mur, on dirait pour le faire descendre : *gyé kà-dérás, yà!* oui, tu choiras, oui! — Cf. *jà ké sé déspàtéábò!* (Aude).— *gyé* et *yà* sont le même mot. L'un et l'autre représentent le latin *jam*. Le *j* latin initial donne *y*, *gy*, *j*, d'après les combinaisons syntactiques où il entre : *yòc* (*jocum*[1], *ú bét gyòc*, un beau jeu ; *gyásé* (jacere). L'*é* de *gyé* me semble venir de formes comme *kés*. Pour le sens, il faudrait tenir compte des emplois suivants de *ya* : Un homme à qui l'on verse à boire, s'écrie quand son verre est plein : *yà, yà!* assez, assez! — Un bouvier qui veut arrêter ses vaches, dit : *yà*. || [2] A Oléron : *ẹt bẹ̆ntẹ́*.

màl èrba nà pòt pèrì.	Mauvaise herbe ne peut périr.
là k y ăĭma là prézèn, kĕ y hika là dén.	Celui qui aime le présent (cadeau), y fiche la dent.
à l ăĭga màrta nà p hídéts.	A l'eau morte ne vous fiez.
... nà t hìdés.	5 Au singulier : ...ne te fie.
àdíw, hè déw hòr.	Adieu, fais du fort (sois fort).
...hèt déw hòr.	...faites du fort (soyez fort).
...hèt déws hòrs.	Au pluriel : ...faites des forts.

M. l'Abbé Casteig, de l'Ecole des Carmes.

SEINE-INFÉRIEURE

àwtò sè sùplìs. *Hautot-Saint-Sulpice (con de Doudeville[1].*

Dialogue entre deux paysans :

— vàl ŏ (ou *vàlè và*[1] *gãgé d l àrjã?*	10 — Voulez-vous gagner de l'argent?
— j kré k wĕ. j vàdrè mèym ã rœvé byàwkà.	— Je crois que oui. Je voudrais même en recevoir beaucoup.
— ĕ byẽ! kytè mè sù pĕĭ cìt.	— Eh bien! quittez-moi ce pays-ci.
— à! mè, cà nã!	15 — Ah! mais, ça non!
— vò sàvè byẽ k nò pò pù vìvy cà nà. vnè vàz ã àvàk nòz àwty dã lè vàlèy; j trùœrõ d l àvràj dã lè fàbrìk.	— Vous saver bien que l'on ne peut plus vivre chez nous. Venez-vous-en avec nous autres dans les vallées. Je chercherons de l'ouvrage dans les 20 fabriques.
— ì võ pà déjà si byẽ vò fàbrìk! ĕ pĭ j và pẽ kytè mà kòmùn.	— Ils ne vont pas déjà si bien vos fabriques! Et puis je veux point quitter ma commune.
— kyè tèytù k vò fèt! vò krèvré d fẽ à là fì, kòm dé kyẽ, và ĕ pĭ vàz èfã, ĕ pĭ là mèè ìtà.	— Quel têtu vous faites! Vous 25 crèverez de faim à la fin, comme des chiens, vous, et puis vos enfants, et puis leur mère itout.
— nà mèr pà tàt lè fè k nò è màlàd; ĕ pĭ j sòm t ì pẽ sù là tèr	— L'on meurt pas toutes les fois que l'on est malade ; et puis 30 je sommes-t-il point sur la terre

pà sàfrì? j ẽym ăkŏ myŏ
sàfrĭ ĕœit k ăœt pâr.
— vŏ àvè tòr tèrtâ.
— j ō rèzō à nòt ìdèy.

pour souffrir? J'aime encore mieux souffrir ici qu'autre part.
— Vous avez tort tretous.
— J'ons raison à notre idée.

M. l'Abbé Lebarq.

Variantes :

Fécamp.

vàlè-vă gàgé d l èrjā...?
j krè... mèm... rœvé... sŭ
pèĭ là... vàlày... purè... kòmòn...
ìtàt... k ŏn è màlàd... ìdày.

5 Voulez-vous gagner de l'argent...? je crois... même... recevoir... ce pays-ci... vallées... *plus*... comme... aussi... que l'on est... idée.

Longueil (canton d'Offranville[1].

vàlò vă... j vàdré mēm...
byŏkă... ĕ bè!... kyité mè...
k nò pàr pè... lè vàlèy... jèn
vâr... krèvré d fè... āfā...
mèr ìtà... nòn mâr... ĕ pĭ
ĕ sòm tì pè... j ĕmō... kò
myŏ...

Voulez-vous... je voudrais même...
10 beaucoup... eh bien!... quittez-moi... qu'on ne peut *plus*... les vallées... je ne veux... crèverez de faim... enfants... mère aussi... l'on ne meurt... et puis je sommes-t-il point... j'aimons encore
15 mieux...

SOMME

tœyè [com. de *mòrèd*][1].

— bà jâr, kmè k à[1] *vŏ?*
— j vŏ byè. à k tù[2] *t è vŏ*
kòm là?
— j m è vŏ fàtœì ĕn pyĕœ
d ùzérn là bŏ, àl kàrè d ĕj bà
tœĕ. è tè, à k tù t è vŏ?
— ĕœ m è vŏ àbàt dù bŏ
dè j bŏ d grĕsè.

Cayeux [canton de *Moreuil*].

— Bonjour, comment que ça va?
— Je vas bien. Où que tu t'en vas comme ça?
20 — Je m'en vas faucher une pièce de luzerne là-bas, au creux de ce bois Caix. Et toi, où que tu t'en vas?
— Je m'en vas abattre du bois dans ce bois de Crécy.

---

[1] Ça va bien : *à vŏ byè.* || [2] Dans ce patois, tout le monde se tutoie.

— œ ĕ byẽ dòmàœ, paœ k õn ĕrwì fwĕ ĕœ kmẽ ẽsãbl. tù n sè pœ̃ ĕn nàvĕl? œ ĕ kĕ ĕœ fìlìp, ìl ĕ twà dẽ bõ d ẽn àrp dẽ j bã tìbã; ì s ĕ kásè ĕs ɡãm. màsyà lèjàn y ɡ̣ rmẽ ĕs ɡãm; ì krìwì kòm ẽn ãrãji, mé, à œ tàr, ì võ byẽ.

— kmẽ dõ k ìl ò fwĕ pàr tõbí dĕ ll àrp?

— ìl ĕtwí pázè sũr ĕn brãk sĕk, ĕ pí ĕl brãk, àl ò kásè.

— ìl ĕrwì byẽ dù vír k èl s ãn àlwì kási...

— C'est bien dommage, parce que l'on aurait fait ce chemin ensemble. Tu ne sais pas une nouvelle? C'est que ce Philippe, il est chu du haut d'un arbre dans ce bois Thibeau; il s'est cassé sa jambe. M. Lejeune lui a remis sa jambe; il criait comme un enragé. Mais, à cette heure, il va bien.

— Comment donc qu'il a fait pour tomber de l'arbre?

— Il était posé sur une branche sèche, et puis la branche, elle a cassé.

— Il aurait bien dû voir qu'elle s'en allait casser...

M. Ph. Riquebourg.

NOMS PROPRES SAINT-POLOIS

(Saint-Pol : Ville, faubourgs et banlieue.)

I. SOBRIQUETS [1]

Les surnoms de femmes sont précédés d'un astérisque.

Ceux d'individus de la banlieue sont suivis du nom de leur localité d'origine. Je les transcris comme on les y prononce.

Outre les sobriquets contemporains, j'ai cru devoir faire figurer dans cette liste, avec la forme que leur donneraient actuellement les Saint-Polois, un petit nombre de surnoms anciens, retrouvés dans diverses pièces des XVIIe et XVIIIe siècles.

De courtes notes, accompagnant la majeure partie de ces sobriquets, indiquent leur ancienneté, leur origine ou leur raison d'être. Je cite également les dictons, cris, taquineries ou agaceries des *găspyŏ* [2], etc., auxquels ils ont pu donner lieu.

Nota. — L'article et l'adjectif possessif sont comptés dans la série alphabétique.

ădŏf-tŏrtū. — A les jambes *torses* et se nomme *Adolphe.*

ăkŭ̃ŭ̃. — Voir *zăkŭ̃ŭ̃.*

ălbĕ̃bĕ̃rt. — D'*Albert.* nom de baptême.

ălbĭ̃nŏ̃s. — A cause de ses cheveux très-blonds, presque *blancs.*

ăvœ̃. ou *ăvœ̃ păjĕ̃.* — *Paget*, nom de famille.

ăvĕ̃nã. — Frère d'*œ bĕ̃s.*

---

[1] *săbrĭkĕ̃*, *sărnõ* ou *nõ d' bărtĕ̃k.* — La *bărtĕ̃k*, — en francisant : *bretèque*, — était avant la Révolution dans les villes du Nord de la France, une sorte de tribune, ou simplement le balcon de l'hôtel-de-ville, d'où le Magistrat faisait faire la lecture des ordonnances, publications, bans, etc. Les *nõ d 'bărtĕ̃k*, quoique moins nombreux qu'autrefois, sont encore très usités à Saint-Pol, particulièrement dans les faubourgs. || [2] *găspyŏ* ou *găstăpyŏ*, gamin, ou plutôt gavroche.

bŭbĕ̃ (Ramecourt).

bŭrŭbã̃. — Surnom de l'aubergiste chez qui se déclara l'incendie qui consuma complètement le faubourg d'Hesdin, en 1730.

**bŭ̀rbĕ̀t* (Gauchin-Verloing). — Sont quatre sœurs ayant le même sobriquet ; on les nomme aussi collectivement : *œ̃ bŭ̀rbĕ̀t.* Voir *tĭt-bŭ̀rp.*

bŭrbū. — De père en fils depuis plus d'un siècle.

bŭ̀vĕ̀t (Herlin-le-Sec).

bŭtŭklã̃. — De ce qu'un jour de carnaval, pour faire un *gŭlõ*[1], il eut l'idée de se munir d'un attirail *bŭtŭklã̃* d'ustensiles baroques et disparates.

bŭtĭs drĕ̃n. — Jean-*Baptiste*, nom de baptême. Sa mère ou sa grand-mère se nommait Alexandrine (familièrement, *drĕ̃n*).

bŭdõ̃w. — De ce qu'il avait continuellement un *bandeau* sur le front, à cause d'un coup de pistolet qu'il y avait reçu par accident. — Dit aussi : *vĕ̀rdĕ̃.*

**bŭdõ̃-sŭflœ̃*[2] (Ramecourt). — De sa manière habituelle de se coiffer.

**bĕ̃bĕ̀l-œ̃œ̃*, ou simplement *bĕ̃bĕ̀l.* — Ivrognesse incorrigible, qui fut élevée *ŭmõ œ̃œ̃*[3]. On défend, aux enfants qui jouent, de *fĕ̀r kõm bĕ̃bĕ̀l*, c'est-à-dire de se rouler par terre ou dans le ruisseau, comme elle le fait trop souvent lorsqu'elle est ivre.

bĕ̃lŭkū.

bĕ̃l'r (Ostreville). — Était *mœ̀'rœõ*[4] et vétérinaire sans diplôme, autrement dit : *mĕ̃d'sœ̃ d' œ̃ bĕ̀t*[5]. — Un individu de Saint-Pol avait aussi ce surnom.

**bĕ̃lŭ̀t.* — Est laide et *bĕ̀rlŭ̀k*[6].

bĕ̃nŭ̀s (Ramecourt). — On lui disait pour l'agacer : *bĕ̃nŭ̀s! kŭ̀t ĕ̃kŭ̀œ*[7] ! — De père en fils.

bĕ̃nœ̃ŭ-lŭ̀p. — Est atteint d'une douce folie religieuse.

bĕ̃nœ̃-jĭl (Saint-Michel).

bĕ̀rgõ̃pzõm. — A peut-être assisté au siège de Berg-op-zoom. Sobriquet du siècle dernier.

**bĕ̀rlĕ̃.* — Était *bĕ̀rlŭ̀k.* Ses compagnes lui criaient parfois, pour se moquer d'elle : *bĕ̀rlĕ̃! ã prŭ̀s!*

bĕ̀rlĕ̃gõ. — De Bellenguez (*bĕ̀rlĕ̃gĕ̀*[1], nom de famille.

bĕ̀rnŭ̀zy[5] (Pierremont).

bĕ̃bĕ̃.

bĭbŭ̀t-œ̃ŭkrĕ̀y.

bĭdĕ̃-lŭ̀f (Ramecourt).

bĭdŭ̀l. — Existait déjà en 1780 dans la même famille.

bĭd'-d'ŏzĕ̀l.

bĭjã. — Fils de *bĭjŭ-lĕ̃.*

bĭjŭ-lĕ̃. — Père de *bĭjã.* Était très fortement marqué de la petite vérole.

bĭnŭ̀t. — Dit aussi *mĭœ̀ŭ̀t.* — Un individu de Ramecourt porte le même surnom.

bĭnŭ̀t. — Dit aussi *pŭyĕ̀l* et *zyĕ̀p.*

---

[1] Partie de carnaval. || [2] *bŭdõ̃ sŭflœ̃*, cheveux bien lissés et arrangés de manière à former, du front à la nuque, deux bandeaux bouffant à l'endroit des tempes. || [3] Chez *œ̃œ̃.* || [4] Maréchal-ferrant. || [5] Médecin des bêtes. || [6] Qui louche || [7] Quatre *écouches!*

Fils d'*ĕœ rwè d' mărŏk* (autrement dit : *plă-d' bŏ*), dont il porte aussi les sobriquets.

bĭskŭĭ. — Avait le teint très *bis*.

bĭstàlŏ (Monchy-Cayeux).

bĭzăl.

bĭzé. — De la couleur de son teint.

blă-d'ĕkăl. — De ce qu'il avait jadis, dit-on, vendu du *blă-d'ĕkăl*[1].

blăjĭ. — Est originaire de Blangy-sur-Ternoise.

blŏdè, et collectivement : *œ̃ blŏdè*. — Les membres de cette famille ont tous les cheveux *blonds*.

bŏbœ̃. — Avait une manière à lui d'éconduire les gens ; il leur disait : *ăbĭl tè tyè, vă-t-è ăl mès*[2] ! Il n'aurait pas fait bon de répliquer à cette injonction. — Sobriquet transmis à son fils.

bŏdé. — Fils de *nĕnè bŏdé*.

**bŏdé*. — Était une *kăœ-ă-l'ĕtrè*[3]. Ce sobriquet lui est venu de ce qu'elle rentrait toujours chez elle *kèrké kŏm œ bŏdé*[4].

bŏrnĭbŭs. — Était *borgne*.

bŏsŏlèl. — Sobriquet du siècle dernier.

bŏn-prŏn. — Se nommait Joseph *Bonne*. Pour le taquiner, on lui disait : *bŏn ! bŏn prŏn*[5] !

bŏm-sàp (Ramecourt). — Était garde-champêtre. J'eus un jour l'occasion de l'entendre convoquer un conseiller municipal de cette commune à une prochaine séance. Voici cette convocation verbale : *ĕœ mèr ĭl ŏ dĭ k'ŏ s' rŏdèœ à œl ĕkŏl dĭmĕœ ăprĕ l' mès. œ̃ ĕ pă œ̃ kŏsèl. ŏ vă l' swèt*[6] !

brà-d'ŏr (Gauchin-Verloing). — Mauvais ménétrier (*răklœ̃ d' bŏyŏœl*), ayant la réputation de toujours jouer le même air.

brăv-ŏm. — Voir *sĭz-ŏrtœ̃*.

brĕ-bŏt. — *Botte*, nom de famille.

brĭkmŏl. — A la démarche nonchalante et ne montre aucune énergie.

**brĭyŏl*. — Vieille femme qui avait la spécialité de soigner les enfants malades. En leur administrant les lavements si fréquemment ordonnés autrefois, elle avait l'habitude de dire aux petits malades : *tărn ĕt brĭyŏl*[7]. D'où le sobriquet sous lequel elle était connue.

brŏkăr[8]. — Allusion probable à sa denture. Sobriquet du siècle dernier.

brŏtŭs.

bŭœ-d'ŏr. — Orateur des clubs de 1793. Sobriquet transmis à ses descendants.

---

[1] Blanc d'Espagne. || [2] Habille ton chien, va-t'en à la messe. || [3] Mendiant dont la spécialité est de demander un peu de paille pour regarnir sa paillasse. Inutile de dire que les *kăœ-ă-l'ĕtrè* se hâtent de la vendre après leur tournée. || [4] Chargée comme un baudet. || [5] *prŏn*, prune. || [6] Ce (le) maire il a dit que vous vous rendiez à cette (l')école (où est la mairie) dimanche après la messe. C'est pour ce (le) conseil. On vous le souhaite (le bonjour). || [7] Tourne ton derrière. — *brĭyŏl*, mot forgé par cette femme. || [8] *brŏkăr*, s. m., dent canine des carnassiers, et par extension, dent d'une personne, lorsqu'elle est un peu longue.

bäœ-trâ. — Exerce la profession de vitrier.

bàk. — Parce qu'il avait une grande *bàk*[1].

bălõn (Eps).

bălàt[2]. — Tout petit et assez gros, il a l'air de *rouler* en marchant.

bwàlẽ (Saint-Michel).

byēfĕtòr. — Par antiphrase : il ne faisait l'aumône qu'à regret.

bzí, ou *ĕbzí.* — Était affecté d'un tremblement nerveux qui le faisait *bzĭnŭ*, c'est-à-dire qui lui mettait continuellement le corps et surtout la tête en mouvement. — *bzí* faisait parfois la contrebande. Un jour, un dénonciateur avisa la gendarmerie que notre homme devait, le lendemain, porter une *kèrk ĕd tăbàk*[3] et la livrer à un individu, dans telle maison et à telle heure. Les gendarmes partirent pour y arriver au moment fixé ; mais, en route, ils rencontrèrent *bzí* qui, s'étant douté de la chose, avait porté *s' kèrk* plus tôt, et qui s'empressa de leur dire : *ŏz ăriverĕ trŏ tàr : j'ĕn n'ăreyẽ ; ărtărnō ẽsān*[4]. D'où ce dicton fort connu à Saint-Pol : *ĕj fĕ kōm ĕbzí : j'ĕn n'ăreyẽ*[5].

œăl-dĩœ (Croisettes).

œãpãn (Saint-Michel).

œĕ blăw. — Sobriquet donné, à cause de leur casquette *bleue*, aux membres de l'ancienne société musicale *Les Amateurs-Réunis.*

œĕœĕ.

* *œĕ dẽ.* — Surnom de deux vieilles filles, dont l'une avait de très longues incisives, *dĕ dẽ kōm dĕ pèl*[6].

* *œĕ drĭsèt.* — Ce sont les filles de *tyăr-ē-brĕzèt.*

œĕ kàmàlŏ (Bailleul-aux-Cornailles). — Surnom donné autrefois aux habitants du hameau de la Motte. Il fut un temps, paraît-il, où le château de la Motte était habité par une bande de malfaiteurs, qui se désignaient ainsi entre eux.

œĕ kăryŏlàw. — On avait ainsi surnommé les individus soupçonnés d'avoir pillé la caisse de l'État, qu'un courrier conduisait de Saint-Pol à Arras, vers le commencement de ce siècle, lequel fut attaqué et dévalisé dans les bois du Barlet.

* *œèl grād' lĭtẽ.*

* *œèl lăvès.* — Très méchante femme.

* *œèl tĭt ràs.* — Est petite et a les cheveux presque roux. Dite aussi *lă ràs.*

* *œĕ măkèt* (Œuf-en-Ternois). — Filles d'*ĕœ măkĕ.*

* *œĕz ănèt*[7] (Saint-Michel). Est-ce parce qu'elles aiment à *cancaner?*

œĕz ŏpōnwĕ. — Surnom que s'étaient donnés les habitants du faubourg d'Hesdin, à l'époque des rivalités qui divisaient si fortement les divers quartiers de Saint-Pol. —

---

[1] Bouche. || [2] Faire *bălàt*, culbuter, rouler en tombant. || [3] Charge de tabac. || [4] Vous arriverez trop tard : j'en reviens ; retournons ensemble. || [5] Je fais comme *ĕbzí :* j'en reviens. || [6] Des dents comme des pelles. || [7] Cane.

Allusion au nom des habitants du faubourg du Haut-Pont, à Saint-Omer (Hautponnais).

œ̃œ̃. — De ce qu'il était un peu *œ̃œ̃t*[1].

œ̃mĭk. — De père en fils.

* *œ̃ryān.*

œōpĕ̀t (Rosemont, commune de Saint-Pol). — Pour se moquer de lui, les gamins lui récitaient, sur un ton cadencé, cette sorte de formulette :

œn ē dĕw.	*sĕt ē ŭ̈t,*
œōpĕ̀t ē vĕrœ̆w!	. . . . .
trwē ē kāt,	*nœ̆f ē dĭc.*
ĭl ē mālād'!	*ī pĭœ!*
œ̃k ē sĭs,	*ōz ē dœ̆z,*
ĭl ā lā drĭs!	*ī drœ̆s*[2]*!*

* *dœ̆dœ̆r-pĭnœt.*

dœ̆dĭs. — Parlait, marmottait sans cesse : un vrai *dœ̆dĭs*[3].

dœ̆rœ̆s.

dĕdē (Troisvaux).

dĕgrĭz.

dĕkœ̆zū. — De ce que, dans son enfance, il avait porté des vêtements délabrés, troués, *décousus.*

dĕlvĭl (Diéval).

dĕnĭzĕ.

dĕvĕr.

dŏmĭnœ̆ dœ̆vĕ̆. — *Dauvin*, nom de famille.

dŭtrō.

dŭtyō.

dœ̆dœ̆s. — Portait le prénom d'*Auguste.*

dyœ̆-l'ādœ̆l. — De la famille des *l'ādœ̆l.* Était charretier et criait continuellement : *dyœ̆! dyœ̆!* à son cheval, le plus souvent sans motif.

ĕbzī. — Voir *bzī.*

ĕœ bœ̆tŏtœ̆w[4].

ĕœ bœ̆rnœ̆tyĕ. — De ce qu'il gagnait sa vie à porter des *bœ̆rnœ̆y*[5].

ĕœ bœ̆lō (Monchy-Breton).

ĕœ bœ̆rō d' lœ̆ œ̆spĭyœ̆l. — Du titre et du nom qu'il se donnait lorsqu'il était étudiant.

ĕœ bœ̆yī.

ĕœ bĕg̊-kœ̆rn. — Était bègue. *Corne*, nom de famille.

ĕœ bĕg̊tō (Pernes-en-Artois). — Parce qu'il est *bègue.*

ĕœ bĕrjĕ. — Contrebandier de profession ; fils d'*ĕœ bœ̆.*

ĕœ bĕrlā (Ramecourt). — Est *bĕrlā*[6].

ĕœ bĕs. — Frère d'*œ̆vĕnœ̆.*

ĕœ bĭt. — Voir *ti bĭt.*

ĕœ blĭt (Saint-Michel).

---

[1] Minutieux à l'excès, s'occupant à des riens. || [2] Une et deux, — *œōpĕ̀t* est véreux! — Trois et quatre, — il est malade! — Cinq et six, — il a la *drisse!* — Sept et huit, — .....! — Neuf et dix, — il pisse! — Onze et douze, — il *drousse!* (*drĭs* ou *drœ̆s*, diarrhée ; — *drĭsĕ* ou *drœ̆sĕ*, évacuer des excréments liquides). || [3] Individu qui parle sans cesse, qui vous ennuie de son bavardage. || [4] *ĕœ* ou *œ̆*, selon le cas : *œ̆mō d'ĕœ bœ̆*, — *vlō œ̆ bœ̆.* — Remarquer que *œ*, devant les consonnes *b, d, f, g, j, p, v*, s'adoucit fréquemment en *j*, quelquefois même en *j* ; devant *s, z*, il devient souvent *jˢ, j̊.* || [5] Contenu d'un tonneau de vidange. || [6] *bĕrlā*, fém. *bĕrlœ̆k*, qui louche.

ĕɛ blõ (Bryas). — A les cheveux *blonds*.

ĕɛ bõ-dyũ. — Voir *ĕɛ dyũ*.

ĕɛ bõ-kăwi. — Caractère trop facile, une vraie *bèt dũ bõ dyũ*[1].

ĕɛ bũ. — De ce qu'il a la tête grosse et le cou très-épais.

ĕɛ bũ d'õm. — De père en fils. Sont tous de petite taille.

ĕɛ bũkănmẽ̀ẽ. — A cause de sa grosse voix *grãd bãk*[1], ou du *bũkã*[2] qu'il faisait ou provoquait bien souvent.

ĕɛ bũrẽ̀ẽ. — Grand mangeur et grand amateur de bonne chère ; il était réputé *n'ẽ prẽd dẽ̃ bõn pãɛ̃y*[3]. — Un de ses fils porte le même sobriquet. Voir *pãt-d'ănẽt*.

ĕɛ bũryõw.

ĕɛ ɛõpẽ̀ẽ. — De ce qu'il aime à *ɛõpẽ̃*[4].

ĕɛ dãk. — Deux individus portent ce sobriquet.

ĕɛ dẽ̃ (Herlincourt). — De ce qu'il avait une dent qui *ĕkípwẽ̀y*[5].

ĕɛ di. — Était bègue. Ce sobriquet lui vient de ce qu'en bégayant, il avait l'habitude de répéter continuellement : *j' di, j' di, j' di*.

ĕɛ dõyẽ̃ (Ligny-Saint-Flochel).

ĕɛ drãgõ. — Fils de *lã drãgõn*.

ĕɛ dùk.

ĕɛ dùr (Ligny-Saint-Flochel). — Un dur-à-cuire.

ĕɛ dàs. — Dit aussi *stẽ dàs*.

ĕɛ dyũ. — Très ancien sobriquet transmis de père en fils. — Dit aussi *ɛ' bõ dyũ* et *ɛ' tĩ dyũ*.

ĕɛ dyũ d' mõɛõw (Moncheaux). — De ce qu'il est fabricant d' *bõ dyũ*[6].

ĕɛ fĩɛõw (Herlin-le-Sec). — Individu de petite taille, maigre et fluet, qui pourrait, au besoin, passer par de petites ouvertures, comme le font les *fĩɛõw*[7].

ĕɛ flẽ̃ (Ramecourt).

ĕɛ fõdẽ̀ẽ (Herlin-le-Sec). — Très ancien surnom transmis de père en fils. On croit que le premier qui le porta était *fondeur* de cloches.

ĕɛ frĩzẽ̀ bãyãr. — Avait les cheveux frisés. — *Bayard*, nom de famille.

ĕɛ gãẽ (Eul-en-Ternois).

ĕɛ gẽ̃y.

ĕɛ gẽs (Herlin-le-Sec). — De ce qu'il aimait le *gẽs*[8] à la folie.

ĕɛ gõjẽ̀ẽ. — Est un *gõjẽ*[9] en retraite.

ĕɛ gẽ̀ẽ. — D'un terme d'amitié : *mõ gẽ̀ẽ*, que ses parents lui appliquaient dans son enfance.

ĕɛ gũçẽ̀ẽ. — Même origine sans doute qu'*ĕɛ gẽ̀ẽ*.

ĕɛ grã-ɛẽ̀l (Belval, commune de Troisvaux). — *Le grand Charles*.

ĕɛ grã-kẽ̃ ou *ɛ' tĩ kẽ̃*. — Fils d'*ĕɛ kẽ̃* ; est de grande taille.

---

[1] Bonasse. || [2] Tapage causé par des individus qui *s'ĕgẽ̀lt*. || [3] En prendre de bonnes *ventrées*. || [4] Boire des *ɛõp*. La *chope* de bière, qui devrait être de la contenance d'une *pẽt* (demi-litre), ne contient guère aujourd'hui plus qu'un *bock*. || [5] Faisait saillie. || [6] De crucifix. || [7] Putois. || [8] Bouillie faite avec de la farine et du lait de beurre ; on y ajoute parfois des pommes ou des *kăvrõ* (sorte de petites prunes aigres) : *dũ gẽs ă pèm, dũ gẽs ă kăvrõ*. || [9] Vérificateur des poids et mesures.

ĕœ gri. — Un individu de Tincques porte le même sobriquet.

ĕœ gró. — A cause de sa corpulence.

ĕœ gró ăjõœ. — Un Lovelace. Sobriquet caractéristique.

ĕœ kăda[5] (Herlin-le-Sec).

ĕœ kălẽ. — Sobriquet porté depuis très longtemps par tous les membres de la famille *Lecas*. Quelques-uns sont dit : *œ'tĭ kălẽ.*

ĕœ kàlŏd[5]*ĭœ* (Gauchin-Verloing). — Passerait ses journées à *kàlŏdé*[1].

ĕœ kănœvăn. — De père en fils.

ĕœ kʼpĭtèn (Ramecourt). — Fut militaire (non gradé).

ĕœ kărăbẽ. — De père en fils depuis très longtemps. Le père de celui qui est décédé il y a environ un an était *vărlé d' bărỹœ*[2]; c'était lui qui préparait la plate-forme où l'on exposait les condamnés au carcan; il aidait aussi au montage des bois de justice, quand une exécution capitale avait lieu à Saint-Pol.

ĕœ kărăbĭyé. — D'une enseigne de cabaret : *Au Carabinier.* Sobriquet transmis de père en fils.

ĕœ kà[l]*-à-bŏdé* (Foufflin-Ricametz).

ĕœ kà[l]*ō* (Troisvaux). — Avait été *kà*[l]*ō*[3].

ĕœ kăà. — Sobriquet du siècle dernier[4].

ĕœ kĕkĕ. — De ce qu'il est un peu *bègue.*

ĕœ kẽ. — De ce que, dans son enfance, ses parents l'appelaient familièrement : *mē kẽ*[5].

ĕœ klĭā (Herlin-le-Sec).

ĕœ kleõœ (Ramecourt).

' ĕœ kmē d' fĕr. — A cause de la rapidité de sa marche.

ĕœ kō (Gauchin-Verloing). — De *Lecas*, nom de famille.

ĕœ kó (La Forêt, commune de Saint-Pol). — Cabaretier à l'enseigne du *Coq chantant.*

ĕœ kõk. — Se nomme *Cocq.*

ĕœ kŏklĕ. — De ce que sa mère était une *Cocq*[6].

ĕœ kŏkō (Œuf-en-Ternois).

ĕœ kōskrī (Saint-Michel). — De père en fils.

ĕœ krĭkdàl (Saint-Michel).

ĕœ kă blũ.

ĕœ kă d' plō ou *œ' plō.* — De ce qu'il est toujours assis (Il est cordonnier).

ĕœ kŭrèy. — De ce qu'il a au sommet de la tête une cicatrice en forme de tonsure, résultat d'un coup de caillou qu'il y reçut un jour.

ĕœ kăkà (Ramecourt).

ĕœ kàrsyé.

' ĕœl ăgāœ. — Parce qu'elle marche en sautillant. On dit ici : sauter comme *àn ăgāœ*[7].

ĕœl àjẽ (Ostreville). — Fut *agent national* de cette commune à l'époque révolutionnaire.

ĕœ làpē (Hestrus).

ĕœl ărdrĕœ. — Marchait le corps

---

[1] Babiller, bavarder. || [2] Valet de bourreau. || [3] Charron. || [4] *kăā*, matou. || [5] *mē kẽ*, *mē kĕkẽ*, *mē kĕkĕ*, termes d'amitié donnés fréquemment aux enfants. || [6] *kŏklé*, jeune coq, petit coq. || [7] Une pie.

renversé, à cause d'une piqûre qu'il se fit un jour à la base de la colonne vertébrale. — Dit aussi *e' rẽvèrsèy.*

ĕel ărtìs. — Est en toutes choses ingénieux et très adroit.

**ĕel àrtrăsèt* (Gauchin-Verloing).

ĕel ăvŏkă. — Très ancien surnom porté par les membres de deux familles différentes et transmis de père en fils. Les premiers qui furent ainsi appelés étaient sans doute de beaux parleurs, des *ăvŏkā*[1].

ĕel ĕjĭpsyẽ.

ĕe lĕ lĭtẽ. — Était un *lĭtẽ* fort *laid* de visage.

ĕel ĕtàlõ.

ĕel ĕrèk ă bŏdĕ. — On avait ainsi surnommé le second évêque constitutionnel du Pas-de-Calais, M Asselin, parce qu'il avait l'habitude de se servir d'un âne dans le cours de ses tournées pastorales.

ĕel ẽglĕ (Pronay, commune de Ramecourt). — Soldat anglais qui s'y est fixé après l'occupation de 1815-1817. — Sobriquet passé à ses descendants.

ĕel ẽjĕgèr ou *el ẽjĭgèr.* — De ce qu'il était adroit, *ingénieux* en toutes sortes de travaux.

ĕe lĭnănă (Gouy-en-Ternois).

**ĕel ĭreõ.* — De ce qu'elle était toute petite, dans son enfance[2].

ĕe lŏrẽ. — De ce qu'il avait été *lŏrẽ*[3].

ĕe lèw.

ĕel ŭrlõ.

ĕel ŭjõw.

ĕel ŭrs. — Était cabaretier à l'enseigne de l'*Ours blanc.*

ĕel ŭrs kŏyĕ. — De ce qu'il remplit un jour le rôle d'un *ours*, dans une partie de carnaval. — *Collier*, nom de famille.

ĕel ŭjõ (Étrée-Wamin).

ĕe lèc (Saint-Michel).

ĕe mălfăjõ[4] (Ligny-Saint-Flochel). — De ce qu'étant berger, il nourrissait bien souvent ses moutons au détriment du contenu de la grange de son maître, et à l'insu de ce dernier. — De père en fils.

ĕe mălĭeõ (Herlin-le-Sec). — Avait été *maréchal-ferrant.*

ĕe mărkĭ d' bwă-mòr — Voir *kŭ d' pătălõ ă pyèe.*

ĕe mărkĭ dĕz ăgèt[5]. — Fils d'un marchand de bois et marchand de bois lui-même. Est *ẽ mŏlĕ ăblăyèw*[6] et prend volontiers un petit air protecteur lorsqu'il parle à *eĕ jẽ*[7].

ĕe mărkĭ d' fălèr. — Beau parleur, haut de taille, belles manières.

---

[1] Celui qui fait l'important, qui croit tout savoir, qui donne sentencieusement son avis. || [2] *ĭreõ*, hérisson; au fig., enfant relativement petit, moutard. || [3] Tueur, écorcheur de bêtes (chats, chiens, etc.). || [4] *mălfăjõ*, malfaisant, méchant. || [5] *ăgèt*, branche de chêne écorcée servant pour le chauffage. || [6] Un peu hâbleur, faiseur d'embarras. || [7] Aux gens.

Fut clerc d'avoué et devint un jour conseiller municipal, à grand renfort de *œòp*[1] et de belles paroles.

ĕœ mĭnàr. — De ce qu'il fut sapeur-*mineur* dans l'arme du génie.

ĕœ mòrdàk. — De ce qu'il jurait et sacrait *ă mòr ĕ ă dàk*[2].

ĕœ mŏŋòw.

ĕœ mŭzĭ — De ce qu'il était devenu grison dans un âge peu avancé[3].

ĕœ mŭkĕ (Œuf-en-Ternois).

ĕœ màl. — Bel homme, de haute taille et bien proportionné : un beau *moule*. — On dit encore aujourd'hui, par dérision, d'un individu laid et difforme : *vlă-t-ĭ pā œ byò màl*[4]!

ĕœ mŭryàl (Divion).

ĕœ mœàn (Œuf-en-Ternois). — Se nomme *Lemoine*.

ĕœ nœàr, et collectivement : *œĕ nœàr.* — Membres d'une même famille, ayant le teint basané et une chevelure très noire rappelant le type des Espagnols, dont on prétend qu'ils descendent.

ĕœ ŋĕ. — Individu décédé vers 1830. Ainsi surnommé à cause de sa niaiserie.

ĕœ pàŋō. — De père en fils depuis très longtemps.

ĕœ pătrō.

ĕœ pèr. — Deux individus portaient ce surnom.

ĕœ pèr fărō. — Était cabaretier à l'enseigne du *Père Faro*.

ĕœ pĕti. — De ce que, dans son enfance, on le nommait ainsi, pour le distinguer de son frère aîné.

ĕœ pĭkã. — De ce qu'il a, je crois, le verbe un peu *haut*.

ĕœ pĭstō (Saint-Michel).

ĕœ plō. — Voir *ĕœ kŭ d' plō.*

ĕœ plŭ (Saint-Michel).

ĕœ pŏœàr (Herlin-le-Sec). — De ce qu'il avait la fâcheuse habitude de *pŏœĕ*[5], ou de pincer toutes les personnes qui l'approchaient ou qui lui parlaient, particulièrement les jeunes filles.

ĕœ pōtōŋĕ. — D'une enseigne de cabaret : *Au Pontonnier*

ĕœ prĕfĕ. — De père en fils depuis très longtemps. Les *prĕfĕ* sont tous quelque peu *ăvŏkā*[6], et ont l'air de se croire supérieurs à leurs concitoyens. — Un individu de Saint-Martin-Eglise porte également ce sobriquet.

ĕœ prĕs. — Avait une démarche noble et prenait des airs tout à fait princiers. — Un individu de Lenzeux porte le même sobriquet

ĕœ rĕvĕrsĕy. — Voir *ĕœl ărdrĕœĕ.*

ĕœ rĭœ. — Individu devenu riche presque subitement. Dit aussi *tĭ tà.*

ĕœ rŏ (Œuf-en-Ternois).

ĕœ rŏmāĕ (Saint-Michel).

ĕœ rœ (Œuf-en-Ternois).

ĕœ rùs. — Dit aussi *lă tĕrŏr* et *fŭskĕ*. Voir *lă tĕrŏr.*

ĕœ rŭ. — De la couleur de ses cheveux.

---

[1] *œòp* = *bock* de bière. || [2] Continuellement, à outrance. || [3] *mŭzĭ*, moisi. || [4] Voilà-t-il pas un beau moule! || [5] Presser fortement avec le pouce (*pœòw*). || [6] Qui fait l'important, qui croit tout savoir.

ĕɛ ră mărĭɛõ. — De la couleur de ses cheveux. Exerçait la profession de maréchal-ferrant.

ĕɛ rvè d' mărò̀k. — A fait la campagne d'Isly. Aimait à se vanter, et amplifiait fortement le récit de son expédition. Dit aussi *plõ-d' bõ.* — Surnoms restés à son fils.

ĕɛ rvè d' pik. — En lui tout est raide et fier, démarche, caractère, parole, etc. On dit ici : *rvĕ̀köm ɑ̃ pìk*[1].

ĕɛ sã-prĕfĕ̃ (Bailleul-a.-Cornailles).

ĕɛ tărtìr.

ĕɛ tãrẽ. — Est un *tẽdã̀*[2] passionné, particulièrement amateur de *tarins.*

ĕɛ tãpõ. — De père en fils depuis plus d'un siècle.

* *ĕɛ tãlĕgrãf* (Gauchin-Verloing). — De ce qu'elle gesticule fort en parlant, et colporte très rapidement les nouvelles.

ĕɛ tẽ (Saint-Michel). — De père en fils depuis très longtemps.

ĕɛ tĭ bătìs (Gauchin-Verl^{ng}). — Par antiphrase : il a près de six pieds[3].

ĕɛ tĭ băgĭ.

ĕɛ tĭ bèrjĕ (Ramecourt). — Son père était berger. Il venait très souvent à Saint-Pol, une hotte sur le dos, et avait l'habitude, à chaque voyage et en bon chrétien qu'il était, de faire à l'église le chemin de la Croix..., sans quitter sa hotte.

ĕɛ tĭ blòẅ. — Avait été dans la musique des *blòẅ.* Voir *ɛĕ̀ blòẅ.*

ĕɛ tĭ bɑ̃.

ĕɛ tĭɛrã. — De la profession qu'il exerçait[4].

ĕɛ tĭɛrã lĭkèt. — Même origine que le précédent.

ĕɛ tĭ dòỳ. — De *Docminy*, nom de famille.

ĕɛ tĭ drăçõ. — Plus petit de taille que son frère *ĕɛ drăçõ.*

ĕɛ tĭ dyũ. — Voir *ĕɛ dyũ.*

ĕɛ tĭ çèẅ. — De ce que, dans son enfance, ses parents lui donnaient toujours ce nom d'amitié : *mõ̀ pĭ çèẅ.*

ĕɛ tĭ grĭ. — Les gamins ne manquent pas de crier derrière lui : *ĕɛ ti grĭ! ĭl ŏ tyĕ ŏ lĭ*[5]*!*

ĕɛ tĭ kădĕ.

ĕɛ tĭ kălẽ. — Voir *ĕɛ kălẽ.*

ĕɛ tĭ kărõ. — De ce que son père était *charron.* Comme il aimait à *ĕlvĕ l' kèd*[6] de temps à autre (sans compter d'autres petits défauts), on lui avait composé une chanson dont je n'ai pu me procurer que le refrain, que voici :

vĭv ĕɛ tĭ kărõ
kĭ n'ă pă kèr lă çàte
vĭv ĕɛ tĭ kărõ
kĭl ŏ kèr ɛĕ̀ kàr kŏtrõ[7]*!*

ĕɛ tĭ kẽ. — Voir *ĕɛ grã kẽ.*

---

[1] Raide comme un pic. — Roi de pique (au jeu de cartes). — Il y a une sorte de jeu de mots dans ce sobriquet. || [2] Oiseleur (*tendeur*). || [3] *tĭ*, petit : *ĕɛ tĭ bătìs*, le petit Baptiste. || [4] *tĭɛrã*, tisserand. || [5] Il a chié au lit. || [6] Lever le coude, boire. || [7] Vive *ĕɛ tĭ kărõ* — Qui n'a pas cher la goutte! — Vive *ĕɛ tĭ kărõ* — Qu'il a cher ces (les) courts jupons! — *ɛĕ̀ kàr kŏtrõ*, les femmes.

ĕœ tĭ kŏk.

ĕœ tĭ kŏklĕ. — Fils d'*ĕœ kŏklĕ.*

ĕœ tĭ lămī. — Est tout petit et se nomme *Louis.*

ĕœ tĭ măl.

ĕœ tĭ mĕt.

ĕœ tĭ păpà.

ĕœ tĭ pătrō. — Neveu d'*ĕœ pătrō.*

ĕœ tĭ pŏtyĕ. — De ce qu'il était de petite taille, et avait épousé la fille d'un *potier.*

ĕœ tĭ prĕfĕ. — Fils d'*ĕœ prĕfĕ.*

ĕœ tĭ pyĕ. — De ce qu'il a un pied difforme et plus petit que l'autre.

ĕœ tĭ rŭ. — A cause de sa petite taille et de la couleur de ses cheveux.

'*ĕœ tĭ sèrjā.* — Cabaretière *dē œ' fàrbá*[1], qui partit un beau jour avec un *sergent* d'infanterie de passage à Saint-Pol.

ĕœ tĭ sĕj. — De ce qu'il a joué un jour le rôle d'un *singe* dans une partie de carnaval.

ĕœ tĭ tõ (Saint-Michel).

ĕœ trăskõ. — Était menuisier. Ce sobriquet lui vient de ce qu'il avait continuellement son *trăskõ*[2] passé dans le cordon de son tablier.

ĕœ tyà (Ramecourt). — Parce qu'un jour, lorsqu'il était mobile, ses camarades constatèrent qu'il avait *tyĕ* au lit.

ĕœ tyŏ.

ĕdlăsòl[3].

ĕdlăsŏti.

ĕdnĭbèrt. — De *Berthe*, nom de famille. Ce sobriquet fut longtemps porté de père en fils. Dans les fêtes révolutionnaires, *zăbèt ĕdnĭbèrt* figura comme *dĕĕs* et trôna bien souvent sur la *mōtèn*[4].

ĕkărdōnèt. — Amateur passionné d'*ĕkărdōnèt*[5].

ĕm çeãp (Herlin-le-Sec).

fàœ (Bailleul-aux-Cornailles).

fànàl.

fàzèt (Gauchin-Verloing).

fà.

fàfà. — De père en fils depuis longtemps.

fèrlŭkĕ (Bours).

fĭdèl. — De père en fils depuis plus d'un siècle.

fĭfi (Saint-Michel). — Cabaretier de *la Fontaine* (source de la Ternoise). *kătrĭnèt* y a succédé à sa petite-fille.

fĭl-dĕ-fèr. — L'homme le plus maigre de Saint Pol. Surnommé, en 1870, le sergent *Fil-de-fer.*

'*fĭl-dĕ-fèr.* — De ce qu'un soir, pour éviter d'être reconnue, elle s'enfuit précipitamment et *s'ĕœpà*[6] dans une clôture en *fil de fer*, qu'elle ne soupçonnait pas, ce qui la fit reconnaître.

---

[1] *ĕœ fàrbá*, le faubourg de Béthune. || [2] Outil servant à tracer la longueur des mortaises, l'épaisseur des tenons, etc. || [3] Ou *dlăsòl*, selon le cas; de même pour *ĕdlăsŏti* et *ĕdnĭbèrt.* || [4] On désignait ainsi à cette époque l'emplacement de l'ancien château-fort des comtes de Saint-Pol, où l'on célébrait les fêtes de la Révolution. — *dĕĕs*, femme qui, à l'époque de ces fêtes, représentait la Raison. || [5] Chardonneret. || [6] S'embarrassa.

**fĭnŏ.*

fĭrŏtē. — Sobriquet du siècle dernier.

**fĭyèt* (Pronay, commune de Ramecourt).

fŏ̃-kòl. — Voir *kŭ d' pătălō ă pyèɛ.*

frŭ̃p (Gauchin-Verlong).

frŭ̃s. — Ancien sobriquet. C'était le père de *tĭtĭn frŭ̃s.*

**frŭ̃swăz̄-ă-tyē* (Cantraine, commune de Saint-Pol). — *sēsyèr*[1] passionnée pour les bêtes; elle avait toujours avec elle une demi-douzaine de *chiens.* — Dite aussi *frŭ̃swăz̄-ă-glèn* ou *frŭ̃swăz̄-mĕ-glèn*[2].

frèr. — De père en fils.

frèr-grēblèy. — Avait, pendant bien longtemps, manifesté l'intention d'être *frère* mariste. — Dit aussi *rā-d'ăblō* et *rĕtŭ̃tŭ̃.*

fĭ̃ɛ (Belval, commune de Troisvaux).

frĭskĕ. — Sobriquet porté par trois individus de petite taille. L'un d'eux, *ẵ mŏlĕ ărs*[3], est dit aussi *lă tĕrăr* et *ɛ̃ rŭs.* Voir *lă tĕrăr.*

**frĭskĕt.* — Femme de l'un des trois *frĭskĕ.* Sobriquet peu connu.

**frĭz̄ŏl.*

**fŭzèk.* — Personne très active, vive comme la *poudre,* et marchant toujours comme une *balle*[4].

gălā. — A travaillé, dit-on, chez *Galand*, armurier à Paris. Dit aussi *l'ărkĕbŭ̃z̄* et l'*ărbălèt.*. — En 1705 : « Jean-François Corne, dit *Galand*, maître cordonnier à Saint-Pol. »

gărɛō.

găskō. — De père en fils depuis longtemps.

găyār. — Sobriquet du siècle dernier.

găzō. — Ancien garde de bois, ainsi surnommé, je crois, parce qu'il portait un *găzō*[5].

**gŭ̃bō* ou *jŭ̃bō* (Anvin). — De ce qu'elle a au visage un *răpŏr*[6] affectant la forme d'un *jambon.*

gĕrĭ-tŭ (Nédonchel). — *mĕ lsē ăl pĭɛăt*[7] d'un certain renom.

**gĭzŏ.*

**gŏdĭs.*

gŏyŏ.

gŏ̃gèl. — De ce qu'il a les *bălăf*[8] proéminentes. — Un individu de Monts-en-Ternois porte le même sobriquet.

gèl-ă-ɛrĭj (Herlin-le-Sec).

gèl-ă-gŏɛ. — A la bouche contournée à gauche. — Deux individus portent ce sobriquet, et pour le même motif.

gèl-ă-rŏ.

gèl-ăz-ŏ. — Gobeur d'œufs.

**gèl-d'ăsyĕ.* — De ce qu'elle a, dit-on, une fausse denture. — Dite aussi *kŭ d' fèr.*

---

[1] Fermière. || [2] *tyē*, chien; — *glèn*, poule. || [3] Un peu bourru, brutal. || [4] *fŭzèk*, fusil. || [5] Perruque. || [6] Tache ressemblant à un objet quelconque, que les enfants apportent sur eux en naissant. || [7] Guérisseur ou médecin à l'urine, ne prescrivant ses remèdes qu'après l'examen de l'urine des malades. || [8] Ensemble (ou tour) des lèvres.

* *grămèr tòrtŭs* (Wavrans) — Est boiteuse. *œ'ĕ l' mĕkʰn ĕd mōsyŏ l' kŭraè*[1]. Voir *mă klòœ*.

* *grăt-œ̃d*ᵗ. — Petite vieille toute ratatinée, assise continuellement au coin de son feu, *sĕ pyĕ dõ œĕ œ̃d*ᵗ[2].

* *grăd*ᵗ*-œ̃rygãn*.

* *grã-sŏré* (Ramecourt). — Personne grande et *mèg*ʰ *kòm ã sŏré*[3].

grĕ-gŭzyõ. — De ce qu'il avait le teint fort bis. Par l'habitude qu'il avait prise de se débrailler en travaillant, il avait le *gŭzyõ*[4] constamment à découvert.

* *grĕzèt*.

grõ-jã. — De père en fils.

grõ-nĕ. — De père en fils depuis très longtemps.

grõs-tĕt. — A cause de sa tête énorme.— Dit aussi *kŭrăbõ* et *tĕtèr-kŭrăbõ*.

gwēygãr. — Sobriquet du siècle dernier.

jŭksẽ.

jănõ.

* *jãbõ* — Voir *gãbõ*.

jã-jŏlĩ. — De père en fils depuis très longtemps. Le premier qui porta ce sobriquet se nommait *Jean*.

jèf-gàl. — *jèf*, *Joseph*.

jéjèn. — Porte le prénom d'*Eugène*.

jéyèf. — Corruption de *Joseph*.

jérẽ.

jõ-œèl. — Pour *jã-œàl*, Jean-Charles.

jòœ. — Les *jòœ* sont les membres de la famille la plus indigente de Saint-Pol, laquelle demeure dans une *bŭyòl*[5] construite par la charité publique, sur un terrain communal, dans la *krèz*[6] du vieux chemin de Pernes. On dit à Saint-Pol : *mĭzĕrãp kõm œĕ jòœ*[6].

jŏkõ.

* *jòrjõ*.

jõn õm. — Frère de *pĕyã*.

kăbĭyõn. — En 1709 : « Soyez, dit *Cabillione*. » Même famille que les *kăbĭyõn* d'à présent.

kàfwã.

kăfwĕ.

*kàkà lĕg*ʰ. — Etait un peu *bègue*. *Laigle*, nom de famille.

kàkwĕ.

kălămã. — Sobriquet existant depuis plus d'un siècle dans la même famille.

kàlĭbèt (Épenchain, commune de Roellecourt).

* *kănàl*. — Ex-cabaretière, veuve de *tõyòœ*.

* *kăyòl*. — Avait pour *õm*[7] un ancien militaire, quelque peu buveur, les jours de fêtes particulièrement. Quand il était *gèy*[8], il avait l'habitude, après avoir *ĕmè sẽ kòlbàk*[9], de dire à sa femme : *ălõ. kŏlăstĭk, rãs mwà l' pŏ d' nĭèt*[10]. Cela signi-

---

[1] C'est la servante de M. le curé. || [2] Ses pieds dans ces (les) cendres. || [3] Maigre comme un hareng-saur. || [4] Gosier. || [5] Chaumière. || [6] Misérable comme ces (les) *jòœ*. || [7] Mari. || [8] *èt gèy*, éprouver un commencement d'ivresse. || [9] Humé son grand verre (d'eau-de-vie). || [10] Allons, Scholastique, rince-moi le pot de nuit.

fiait : Verse-moi un second verre d'eau-de-vie, ou, pour employer une phrase populaire bien connue : *œ̆ vŏluè dĭr ; dŭbèl gàt*[1].

kăpàp. — Pour s'en moquer, les gamins lui crient : *kăpàp*, *ăbŏmĭ-năp*, *bōnę̆ d'kŏtō*, *tăt ŏ rō*[2] !

kăpĭtèn.

kăpŏrăl sĭzòw. — Exerce la profession de tailleur et fut tambour-maître dans la garde nationale de Saint-Pol.

kărăbŏ. — Voir *grŏs-tèt*.

kărăfō. — Ancien soldat trouvant toujours trop petite, dit-on, la capacité des *carafons* d'eau-de-vie qu'il se fait servir.

kărèm (Herlin-le-Sec).

kăr'ŏ. — De père en fils depuis très longtemps.

* *kărăl măsyàs*. — Vieille fille un peu toquée, et toujours vêtue, ficelée *kōm kăt sŭ*[3]. Elle était continuellement à la recherche de son *kărĕ*[4], que ses voisins *mŭœwèt*[5] quand ils pouvaient le lui prendre, afin d'avoir le plaisir de la faire chercher. — *Massias*, nom de famille.

kăsăd. — De père en fils.

* *kăs-bèt* (Saint-Michel).

* *kăskèt*. — Son père portait également ce sobriquet.

* *kătărèz*. — Corruption de *Thérèse*.

kătìk. — De père en fils depuis très longtemps.

kătlō.

kătòw. — Existait déjà en 1780 dans la même famille. Il y a une soixantaine d'années, les *kătòw* étaient aussi pauvres que les *jòw*, et les habitants du faubourg d'Hesdin disaient, quand ils rencontraient un membre de cette famille :

prŏ̆ō dyŭ pŭr œ̆ pèt kătòw,
kĭ sō tă nŭ, ŭ pyĕ̆ dĕkòw[6] !

kătrĭnèt (Saint-Michel). — Cabaretier de *la Fontaine*, dans le bois de Saint-Michel, près de la source de la Ternoise. — Sa femme se nomme Catherine (familièrement *kătrĭnètj*). Il a succédé à la dernière des *fĭfi*. Voir ce mot

kăt-sŭ.

kăvĕ̆nă.

kăvĕ̆yāk.

kābrŏ̆n. — Sans doute à cause du *mot* de Cambronne, dont il était de taille à servir souvent. — Sobriquet transmis à son fils.

kāpyō (Monchy-Breton).

kĕ̆kèt ămĕ̆. — Un *mărĭ-jòn*, un *nŭnŭ*[7]. — *Hamain*, nom de famille.

kĕ̆nàt. — Sobriquet du siècle dernier.

---

[1] Cela voulait dire : double goutte. || [2] Capable, — abominable, — bonnet de coton, — tout au rond ! || [3] Comme quatre sous, comparaison populaire dont j'ignore l'origine. — *kăràl*, femme mal habillée, vêtue sans aucun goût. || [4] Espèce de chaufferette en terre ou en cuivre. || [5] Cachaient. || [6] Prions Dieu pour ces pauvres *kătòw*, — qui sont tout nus, à pieds déchaux ! || [7] *mărĭ-jòn*, celui qui s'occupe des menus travaux du ménage, au lieu et place de sa femme ; — *nŭnŭ*, individu minutieux à l'excès.

kĕ-pĕtĭ. — Était bègue et de petite taille. En parlant, il disait sans cesse : *kĕ, kĕ, kĕ, kĕ.*

kõkõ. — *mẽ kõkõ*, terme d'amitié donné aux enfants.

kõz̃-kòt.

kõz̃-pŏ. — De ce qu'il était, paraît-il, grand buveur de bière[1].

kĭlŏmĕt. — Ancien huissier. Parlait continuellement du nombre de *kilomètres* qu'il avait parcourus.

* *klĕrŏt.*

kŏõw (Fillièvres).

kŏkŏ. — Surnom de plusieurs individus. Vient sans doute de ce que, dans leur enfance, leurs parents leur appliquaient fréquemment ce terme d'amitié : *mē kŏkŏ. mē pti kŏkŏ.*

kŏkŏ tĭlŏ, ou simplement *tĭlŏ.* — Voir ce mot.

kŏkŏ mē nĕnẽ. — Fils de *mē nĕnẽ kĭrĕt.*

kŏlà mētŏw. — Fils de *mētŏw.* Fut *kăw-mānĕy*[2] dans sa jeunesse.

kŏlĕt. — De père en fils depuis près d'un siècle. — Le premier *kŏlĕt* fut ainsi surnommé à cause de l'habitude qu'il avait de boire tous les jours, dans la matinée, une quantité raisonnable de *kŏlĕt ŏl brẽdrẽ*[3].

kŏlẽ. — Sobriquet du siècle dernier

kŏmàrĭad' ou *màrĭad'* (Britel, commune de Bryas).

kŏtẽ (Saint-Michel). — De père en fils.

krĭzà.

* *krŏkĕt.* — Petite vieille qui promenait des *croquettes* de pain d'épices. Elle les annonçait en criant d'une petite voix flûtée : *krŏkĕt! krŏkĕt!* — Dite aussi *pĕtĭt.*

kŭ brŭlĕ (Ramecourt). — Individu qui vivait de dénonciations. Un jour il entra dans un cabaret où se trouvaient des contrebandiers qu'il avait dénoncés quelque temps auparavant. Ceux-ci, lui donnant à peine le temps d'entrer, le saisirent et le jetèrent dans le feu, sans autre explication. Il en sortit le derrière brûlé, ou tout au moins *ăzĭ*[4].

* *kŭ d' fèr.* — Dite aussi *gàl d'ăsyĕ.*

* *kŭ d'òr.*

kŭ d' pŭtŭlō ŭ pyèw. — Dit aussi *w' mŭrkĭ d' bŭrà-mòr*, *f'ì-kòl* et *mŭwĕt.* Pâle de visage, faiseur d'embarras et sans fortune. Fut clerc d'avoué et a la prétention d'être un beau.

kŭ prĕsĕy.

kŭlàè (Diéval).

kàp-jŭrĕ. — De ce qu'étant garde-champêtre, il fit un jour une expédition par monts et par vaux, à la poursuite d'un bœuf qui s'était échappé. Il criait partout qu'il allait, pour l'arrêter dans sa course, lui *couper le jarret* avec son briquet.

---

[1] *pŏ*, ancienne mesure de capacité, équivalant à deux litres. — Un *trăt-pŏ*, un *kõz̃-pŏ*, un tonneau contenant trente pots, quinze pots. | [2] Valet de meunier. || [3] *kŏlĕt*, ancienne mesure équivalant à la trente-deuxième partie d'un litre. — *brẽdrẽ*, eau-de-vie. [4] Roussi, légèrement brûlé.

Inutile d'ajouter qu'il revint bredouille.

kărkòl. — Dit aussi *kăp-jărĕ.*

kăzẽ.

kăzẽ kăvõẅ. — Est *chauve.*

kăzẽ trõpèt.

lăbăf ou *prăvŏ-lăbăf* (Blangy-sur-Ternoise). — Individu d'un appétit formidable, mangeant continuellement, un vrai *lăbăf*[1]. — *Pruvost*, nom de famille.

* *lă bărdàl.* — Parle en *bărdăyā*[2].

l'ăbătwàr. — Était propriétaire-gérant du cabaret de *l'Abattoir*, au faubourg de Béthune, lequel a encore ces mots pour enseigne : *Où allons-nous? A l'Abattoir.* Au point de vue réaliste, *l'Abattoir* avait alors pas mal de points de ressemblance avec *l'Assommoir* de Zola.

* *lă bèl brãœ.* — Par antiphrase : elle est difforme et bossue. Dite aussi *lõ-dŏ.*

* *lă bèl făm.* — Très belle personne, fille de *răjĕ.*

* *lă bèl jŭlĭy.*

* *lă bèl ŏzyèr.* — Fille d'un mannelier[3].

lăbĕŏ. — Beaucoup de personnes prononcent *lăbĕyŏ.*

* *lă bĭz.*

* *lă bĭz băyŏ.* — Vivait vers 1780. — *Bailleul*, nom de famille.

lă bĭstròt. — Frère de *măl ŭnĭ.* Etant gamin, ses camarades lui criaient pour l'agacer :

lă bĭstròtè, lă găyòl.
lă trõyèrè dê sẽ-pòl!

lă bŏtìn (Epenchain, commune de Roëllecourt).

lă brăèt. — Garçon boulanger ainsi surnommé parce qu'il était chargé d'amener les fagots, de la grange à la boulangerie, au moyen d'une *brouette.*

* *lă œĭnwāz.*

* *lă dĕlĭjãs.* — De ce qu'elle avait l'habitude de mendier à l'arrivée des anciennes diligences. — C'est la mère de *bărbŭ.* Voir *mẽ tyătyā.*

* *lă drăgõn.* — Mère d'*ĕœ drăgõ.* La sœur de celui-ci porte le même sobriquet.

* *lă dăsàr.* — De la *douceur* de sa voix. Personne d'une extrême bonté.

* *lă făm ă sòldā.*

lăfăyèt. — Dans son enfance, il avait les cheveux très-blonds, presque blancs; et, comme à cette époque (vers 1830), on chantait : *Lafayette en cheveux blancs*, quelqu'un a dit de lui : *œ'ĕt œ̃ Lafayette.* D'où ce sobriquet.

* *lă fĭdĕlĭtèy.* — Par antiphrase.

lăflàr.

l'ăfrìk.

lă frĭz (Grossart, commune de Bryas). — Célèbre *pŏœàẅ*[4]. Sobriquet transmis de père en fils, et

[1] Goinfre; — *băf* ou *băfrèy*, grande quantité d'aliments prise en un seul repas. || [2] Bredouillant. || [3] *ŏzyèr*, osier. || [4] Rebouteur.

PÉRIODIQUES

ROMANIA

Tome IV (1875), *suite.*

J. CORNU. *Chants et contes populaires de la Gruyère* (p. 195-252). Les sons du gruérin et leur transcription. — Chants et contes. — Sommaire des flexions. — Glossaire.

V. THOMSON. *Vide, vider* (p. 257-262). Modèle de recherche étymologique. On ne peut admettre *vidnus*, qui a donné *veuf*; puis l'ancienne langue disait *vuid*, *void* et *vuidier*, *voidier*; cf. wallon *vûd*; bourg. *veude*; neuchâtelois *vouede*; angl. *void*, etc. Or la forme *ui*, *oi*, remonte à *o* bref latin + *i*. Les autres langues romanes conduisent au même résultat: prov. *voit*, *vuei*, *vuech*, *voidar*, *vueiar*, etc.; frioulan *vuèid*; it. *voto*, *vuoto*, *votare*, *vuotare*; piém. *void*. A côté de *vacare*, on trouve en latin *vocare* (comiques et inscriptions du IIe siècle av. J.-C.) qui est resté dans la langue populaire. Les formes romanes demandent *vocitus*, *vocitare*.

P. MEYER. Compte-rendu de la *Fonetica del dialetto di Val-Soana*, de C. Nigra (p. 293-296). « Un phénomène digne d'attention est l'avancement de l'accent dans certains mots féminins par ex., *femelù* qui de paroxytons deviennent ainsi oxytons. Je crois que le même phénomène est chez nous en voie de se produire dans les patois de la Franche-Comté et circonvoisins... »

— Sur les *Schizzi franco-provenzali* de M. Ascoli. M. Meyer traite avec une sûreté et une profondeur admirables la question de la délimitation des dialectes. Je cite son article presque en entier. « L'objet de cette étude pénétrante et rigoureuse est de déterminer dans l'ensemble des dialectes de la France un groupe « franco-provençal » formé à l'aide de dialectes qui jusqu'à présent étaient attribués, plutôt par un consentement tacite et en quelque sorte traditionnel que par suite d'une recherche scientifique, les uns à la langue d'oc, les autres à la langue d'oïl. Ces dialectes sont ceux de la France orientale (nord du Dauphiné, partie du Lyonnais, sud de la Bourgogne, Franche-Comté, partie de la Vosge), de la Savoie et de la Suisse occidentale. Il faudrait beaucoup de place pour discuter la théorie de M. Ascoli, et peut-être la discussion serait-elle de peu de profit, comme il arrive dans tout débat qui porte sur les noms plutôt que sur les choses. A mon sens, aucun groupe de dialectes, de quelque façon qu'il soit formé, ne saurait constituer une famille naturelle, par la raison que le dialecte (qui représente l'espèce) n'est lui-même qu'une conception assez arbitraire de notre esprit. Voici en effet comment nous procédons pour constituer un dialecte. Nous choisissons dans le langage d'un pays déterminé un certain nombre de phénomènes dont nous faisons les caractères du langage de ce pays. Cette opération aboutirait bien réellement à déterminer une espèce naturelle, s'il n'y avait forcément dans le choix des caractères une grande part d'arbitraire. C'est que les phénomènes linguistiques que nous observons en un pays ne s'accordent point entre eux pour couvrir la même

superficie géographique. Ils s'enchevêtrent et s'entrecoupent à ce point qu'on n'arriverait jamais[1] à déterminer une circonscription dialectale, si on ne prenait le parti de la fixer arbitrairement. Je suppose, par exemple, que l'on prenne pour caractéristique du dialecte picard le traitement du *c* devant *a* (j'entends le *c* initial, ou, s'il est dans le corps du mot, appuyé sur une consonne). Voilà un caractère qui fournira une limite passable du côté du sud et de l'est, mais du côté du nord il sera médiocre, à moins de pousser le picard jusqu'au flamand, et du côté de l'ouest il ne vaudra rien, puisque, ainsi que l'a montré M. Joret, il s'étend à la Normandie, et qu'on n'entend point comprendre le langage de la Normandie dans le picard. Force sera donc d'avoir recours à quelque autre caractère que l'on choisira de telle sorte qu'il se rencontre dans l'un seulement des deux dialectes (normand et picard) que l'on voudra distinguer. Ce caractère on le choisira arbitrairement selon l'endroit où, d'après une idée préconçue, on voudra fixer la limite. Ce sera, je suppose, la formation en *-oe* des imparfaits de la première conjugaison. Mais de ce fait linguistique on fera un usage tout aussi arbitraire que du *c* devant *a* : on trouvera commode de le regarder comme un caractère du normand du côté de l'est, et on l'abandonnera du côté de l'ouest, parce que dans cette direction il dépasse très notablement les limites de la Normandie, et qu'on ne voudra point appeler normand le parler de l'Anjou et du Poitou. Il n'y a pas moyen de procéder autrement, je l'accorde, mais ce n'en n'est pas moins procéder arbitrairement. Il s'ensuit que le dialecte est une espèce bien plutôt artificielle que naturelle ; que toute définition du dialecte est une *definitio nominis* et non une *definitio rei*. Or, si le dialecte est de sa nature indéfini, on conçoit que les groupes qu'on en peut former ne sauraient être parfaitement finis. De là vient qu'on pourra imaginer bien des manières de les grouper, chacune se fondant sur un certain choix de faits linguistiques et aucune n'échappant à l'inconvénient de tracer des circonscriptions là où la nature n'en fournit point. Le classement traditionnel, celui que Diez a suivi dans sa Grammaire, a du moins l'avantage de concorder à peu près avec les divisions politiques des états romans et même, dans une certaine mesure, avec la variété des littératures. Ses imperfections sont évidentes, mais elles importent peu, si on ne voit dans les expressions dialectes français (ou de langue d'oïl), dialectes provençaux (ou de langue d'oc), dialectes italiens, que des expressions géographiques. A ce point de vue, les dénominations traditionnelles sont bien choisies. C'est affaire à ceux qui les emploient de ne leur pas faire signifier plus que ce qu'elles comportent. Ainsi l'auvergnat et le béarnais sont habituellement classés dans le groupe des dialectes de langue d'oc ; le dialecte du Bourbonnais, au contraire, est rangé dans la langue d'oïl : il est certain pourtant que l'auvergnat est bien plus semblable au dialecte du Bourbonnais qu'à celui du Béarn ; mais encore fallait-il placer la limite quelque part, et pour la tracer on a pris en considération des caractères entre lesquels ne figurent pas (et ne devaient pas figurer) ceux qui donnent au béarnais une physionomie si particulière. Il faut, ici comme en maint autre cas, n'être point dupe des expressions qu'on a créées ou qu'on emploie.... Ces incohérences sont inévitables, quoi qu'on fasse, et c'est pourquoi je suis convaincu que le meilleur moyen de faire apparaître sous son vrai jour la variété

[1] Sauf bien entendu dans le cas où deux populations, bien que parlant un langage d'origine commune, vivent séparées soit par des accidents physiques (montagnes, forêts, etc.), soit par des causes politiques.

du roman consiste non pas à tracer des circonscriptions marquées par tel ou tel fait linguistique, mais à indiquer sur quel espace de terrain règne chaque fait. Tel est le but que je me suis proposé dans le mémoire sur la langue d'oc que j'ai présenté l'an dernier à un concours académique, faisant en quelque sorte la géographie des caractères dialectaux bien plus que celle des dialectes.... »

M. Meyer est revenu depuis au moins trois fois sur cette question : *Rom.* V, 501, pour répondre aux objections de M. Ascoli; *Rom.* VI, 630, pour rendre compte du rapport de M. de Tourtoulon sur *La limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl*, travail superficiel, qui semble contredire sa théorie; et *Rom.* VIII, 469, à l'occasion du *Rapport* de M. A. Thomas *sur une mission philologique dans le département de la Creuse*, travail excellent, qui la confirme pleinement. Je cite ici la réponse à M. Ascoli. « M. A. dit que mon objection pourrait s'appliquer à toute tentative ayant pour objet de grouper des individus afin d'en constituer un type. Point du tout : lorsque nous groupons des animaux ou des plantes pour en former un genre reconnaissable à des caractères communs, nous faisons une opération arbitraire en ce sens que le choix des caractères peut être opéré de diverses façons...; mais encore est-il que nous avons l'avantage d'opérer sur des individus parfaitement limités dans l'espace; tandis que lorsque nous groupons les variétés locales du parler roman (les *dialectes* pour parler comme tout le monde), nous nous permettons tout d'abord de créer (dans notre imagination) des individus que la nature ne nous fournit point du tout, puisque ces variétés locales, ces dialectes, se fondent les uns dans les autres sans qu'on puisse voir nettement où commence l'un et où finit l'autre... »

C. CHABANEAU. *Notes sur quelques pronoms provençaux* (p. 338-347). I. *Formes diverses du pronom personnel neutre en langue d'oc* : *oc* (*Rosos et pimpanetos*, par M. Mengaud : *o* (forme classique); *ou* (Languedoc, Auvergne); *ou* (Limousin, Périgord : *au* (Auvergne, Haut-Limousin); *vo* (fin du XVe siècle, *Ludus sancti Jacobi*; dans des textes antérieurs, *bo*); *va*, cf. *sa*, *ca* (dès le XIIIe siècle) pour *so*, *co* (Périgord); *va* est moderne, le premier exemple est du XVIe siècle et encore il est douteux; *bo*, *ba* (Montauban, Castres, Lot-et-Garonne; *ba* se trouve même à Arles); *vou*, *bou* (Auvergne); *ve*, *be* (Var, Ariège), cf. *se* (Languedoc, Limousin) pour *so*; *ac*, *az*, *at*, *ad*, *bac*, *bat* (gascon). II. *De quelques emplois du pronom* SE *dans la langue d'oc*. *Se* remplace : 1° le pronom masculin *el* comme régime de prép. (Limousin, Périgord, Auvergne); traces fort rares de cet emploi au moyen-âge. 2° La première personne du pluriel, comme réfléchi ou réciproque (Provence, jusque dans le nord du Dauphiné et le Jura, Béarn). III. *Des substituts de* LOR *dans le provençal moderne* : 1° *Son*, *sa*, *ses* (Provence, Bas-Languedoc, Gascogne, Lot-et-Garonne), *soun paire* = *pater eorum*. Il y a quelques exemples anciens. 2° *Li*, *i* (Provence et Bas-Languedoc) : *li reprouché sa fauto*, il *leur* reprocha *leur* faute.

P. MEYER. Compte-rendu de l'*Essai de grammaire du dialecte mentonais*, par J. Bruyn Andrews. Quelques dictons météorologiques (p. 492-494).

R.

BIBLIOGRAPHIE

DIALECTOLOGIE DANOISE

L'investigation rigoureusement scientifique des dialectes danois a été commencée il y a une trentaine d'années par *K.-J. Lyngby*. Ce regretté philologue s'était surtout voué à l'étude des dialectes de la presqu'île jutlandaise[1]. Ceux qui l'ont précédé ou suivi, *Mörk-Hansen*, *Kok*, *Varming*, *Hagerup*, *Allen*, se sont aussi occupés presque exclusivement de ces mêmes dialectes en laissant tout-à-fait de côté les langages populaires des petites îles danoises, et ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a entrepris des études plus étendues et plus variées sur l'ensemble de nos dialectes.

A l'occasion du jubilé quatre fois centenaire de l'Université de Copenhague (1879), il s'est fondé une Société intitulée : *Universitets-Jubilæets danske Samfund* et ayant pour but de propager et de conserver la connaissance de la langue danoise et de ses dialectes[2]. Cette société, en réalité, poursuit plusieurs buts et il est à regretter vivement qu'on n'ait pas suivi l'exemple de la Suède, où tout ce qui a rapport aux études dialectales et aux recherches de folklore a été concentré dans les *Landsmåls föreningar*, dont la société-mère réside à Upsal, où se publie sous l'habile direction de M. *Lundell* l'admirable recueil intitulé *Svenska Landsmålen*. Si la Société danoise ne peut pas, et, vu son organisation, ne pourra jamais faire entreprendre des recherches aussi méthodiques que celles qui se font en Suède et qui commencent à se faire en Norvège, il faut avouer cependant qu'elle a déjà beaucoup fait pour relever l'intérêt de ces études tombées un peu en oubli depuis la mort de Lyngby[3].

La Société a déjà publié des dictionnaires, des travaux grammaticaux et des recueils de textes en différents dialectes.

Je citerai notamment les études phonétiques de M. *Thorsen*, sur les langages populaires du Jutland septentrional[4] et d'une petite île au nord de Sélande, Sé-

---

[1] Voir surtout ses *Bidrag til en sönderjysk sprogiære* (Contributions à la grammaire du patois du Slesvig). Copenhague, 1858.

[2] On devient membre perpétuel de cette société en payant une fois pour toutes la somme de 100 couronnes danoises (137 francs); les membres ordinaires payent une cotisation annuelle de dix couronnes.

[3] Plusieurs petits travaux trouvés parmi les papiers laissés par Lyngby ont été publiés à diverses reprises par M. *Dyrlund*, à qui la philologie danoise doit beaucoup; je relèverai ici son *Udsigt over de danske sprogarter* (Aperçu des dialectes danois). Copenhague, 1857.

[4] *Bidrag til nörrejysk lydlære* (Etudes sur le système phonétique des dialectes du Jutland). Copenhague 1886.

jéro[1]: les études sont à la hauteur des exigences de la dialectologie moderne et dignes de tout éloge. A côté de ces travaux, il faut citer les contributions de M. *Kryger* à la phonologie de quelques dialectes sélandais[2].

La Société publie en outre deux dictionnaires, 1° *Ordbog til det ældre danske Sprog*, 1300-1700 (Dictionnaire du vieux danois), par M. *Kalkar*, et 2° *Ordbog over jydske Almuesmål* (Dictionnaire de patois jutlandais), par M. *Feilberg*; les deux dictionnaires sont en cours de publication, nous ne parlerons ici que du dernier. Il en a paru trois fascicules (A-E) qui suffisent pour montrer que le travail de M. Feilberg sera sous certains rapports un modèle de dictionnaire dialectal. On y trouve non-seulement tous les renseignements nécessaires sur le sens et les applications des mots, avec la prononciation figurée, selon le système graphique de Lyngby, mais encore de véritables répertoires de proverbes, de dictons, de traditions, d'usages, de médecine populaire, etc. Espérons que le vieux pasteur jutlandais, qui a si vaillamment commencé la publication de son grand recueil, pourra le mener à bonne fin. Si le dictionnaire de M. Feilberg est encore loin d'être complet nous posséderons sous peu un dictionnaire du dialecte de l'île de Bornholm dû à M. *Espersen*. L'auteur étant mort il y a quelques années, l'Académie danoise des sciences et des lettres s'est chargée de la publication du dictionnaire. On vient d'en finir l'impression et le livre paraîtra dès que MM. *Vilhelm Thomsen* et *Ludvig Wimmer* auront terminé l'étude grammaticale qui y doit former l'introduction.

Il me reste encore à appeler l'attention sur deux recueils de textes en dialectes de Vendsyssel (nord du Jutland), dont la publication est due également à la société danoise, et qui traite, l'un de la vie des pêcheurs, par M. *Kroldsgård*[3], et l'autre, des traditions populaires, par M. *Grönborg*[4].

Des textes dialectaux se trouvent aussi dans un petit journal jutlandais *Skattegraveren* (le chercheur de trésors) paraissant toutes les deux semaines et consacré uniquement à recueillir et à imprimer des traditions populaires vivantes. Le journal est dirigé par un maître d'école, *E.-T. Kristensen*, qui, doué d'une rare énergie, a déjà publié huit grands volumes consacrés presque exclusivement au folklore du Jutland[5].

Je n'ai fait mention ici que des publications les plus importantes et les plus récentes concernant les dialectes danois; inutile d'ajouter que beaucoup de petits mémoires se trouvent parsemés dans nos revues scientifiques de philologie, d'archéologie, de topographie ou d'histoire. Plusieurs recueils de traditions populaires, surtout ceux de feu *Svend Grundtvig*, ont puissamment contribué à réveiller et à répandre l'intérêt de ces études éminemment nationales.

Kr. Nyrop.

---

[1] *Sprogarten på Sejerø* (le dialecte de S.). Copenhague 1887.
[2] *Bidrag til nordsjællandsk lyd- og böjningslære*. Copenhague. 1887.
[3] *Fiskerliv i Vesterhanherred skildret i egnens mundart*. Copenhague 1887.
[4] *Optegnelser på Vendelbomål*. Copenhague 1882-84.
[5] *Jyske folkeminder*, Vol. I-VIII. Copenhague 1871-88.

DIALECTOLOGIE ITALIENNE

L'Italie a devancé tous les autres pays, romans et germaniques, dans l'étude de ses dialectes. DANTE déjà, dans son traité *de vulgari eloquentia*, a essayé de donner un aperçu général des parlers de son temps. Quoique dès lors le toscan soit devenu langue littéraire, les autres dialectes ont toujours conservé une grande faveur, et nous possédons un bon nombre de dictionnaires dialectaux.

Mais ce n'est que de notre siècle que date l'étude *systématique* des dialectes italiens, et l'on ne commença que fort tard à faire prédominer la phonétique sur la morphologie et le vocabulaire. BIONDELLI même n'accorde encore dans son *Saggio sui dialetti gallo-italici* (Milan 1853)[1] qu'une place fort restreinte aux phénomènes phonétiques, alors que, dans cet ouvrage si important, il nous donne constamment, outre de nombreux textes, des paradigmes de conjugaison et des listes de mots.

Les véritables initiateurs des recherches dialectologiques dirigées selon les principes actuellement en vigueur sont MM. A. MUSSAFIA et G.-I. ASCOLI.

M. Ascoli publie, depuis 1873, une revue paraissant à époques non déterminées, l'*Archivio glottologico italiano*. La tâche qu'il s'est imposée est résumée ainsi qu'il suit à la page XLI du premier volume : « Sviscerare la storia dei dialetti italiani ancora superstiti.... accogliere speciali studi anche sulle varie lingue dell' antica Italia e pur sulle estranee che alla loro immediata illustrazione possan giovare. Ne trascurerà quegli idiomi stranieri che sono ancora parlati da popolazioni italiane[2]. » Jusqu'à présent, il a paru de cette revue les volumes 1 à 4, 7 à 9. Les volumes 5 et 6, qui traitent de glosses celtiques, et le volume 10 sont en cours de publication. Comme la revue publiera plus tard des tables analytiques détaillées, il est inutile d'indiquer ici le contenu de ce qui a paru.

Déjà bien avant l'apparition de l'*Archivio glottologico*, M. MUSSAFIA, prenant pour base des textes du moyen âge ou des dictionnaires, avait exposé les caractères de divers dialectes de l'Italie septentrionale : de l'ancien milanais d'après les poésies de Bonvesin da Riva (Vienne 1868)[3], de l'ancien véronais d'après les poésies de Fra Giacomino (1864)[4] et d'après une légende de sainte Catherine (1874)[5], du romagnol actuel dans son travail modèle : *Darstellung der romagnolischen*

---

[1] A. BACCHI DELLA LEGA dans sa *Bibliografia dei vocabolari sui dialetti italiani*, 2e éd., Bologne 1879, en donne une liste qui n'est pas complète.

[2] « Etudier à fond l'histoire des dialectes italiens encore existants.... réunir des études spéciales sur les différentes langues de l'antique Italie et même sur les langues étrangères qui peuvent aider à leur éclaircissement immédiat, sans négliger les idiomes étrangers qui sont encore parlés par des populations italiennes. »

[3] *Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften*, phil.-hist. Klasse, vol. LIX.

[4] *Ib.*, XLVI.

[5] *Ib.*, LXXV.

Mundart 1871)[6]. Son *Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten* (1874)[7] a principalement un intérêt lexicographique; à l'occasion de la publication de quelques glossaires du XIVe siècle, il cite une étonnante abondance de mots dialectaux actuellement en usage (il y a aussi des mots français), qui élucident les divers articles des glossaires anciens. M. Mussafia s'est occupé aussi de textes napolitains dans ses *Mittheilungen aus alt-romanischen Handschriften*, I 1884, II 1885[1].

En 1882, la bibliothèque de Berlin acquit un manuscrit contenant diverses pièces du XIIIe siècle appartenant à des dialectes du nord de l'Italie; M. A. Tobler en a publié la plus grande partie dans les *Abhandlungen der Berliner Akademie*[2] et dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*[3].

Il a été publié d'autres textes encore avec commentaires grammaticaux; il serait trop long de les énumérer ici. Nous avons d'ailleurs cité les principaux. Cependant nous ne pouvons omettre de parler des travaux de Caix. Ce savant, qu'une mort prématurée a enlevé à la science, a étudié principalement les dialectes de Toscane et leurs rapports avec la langue littéraire de l'Italie[4]. Nous citerons encore quelques monographies qui traitent, non pas de la langue d'un seul document, mais de tous les documents remontant à un dialecte, telles que la *Laut- und Formenlehre des Dialekts von Siena*, de L. Hirsch[5]; enfin d'autres qui ont pour base, soit des glossaires contemporains, soit des matériaux recueillis par les auteurs eux-mêmes, telles que *Die logudoresische und campidanesische Mundart*, de G. Hofmann[6]; *Laute und Lautentwickelung des sicilianischen Dialekts*, de H. Schneegans[7]; *Fonetica del dialetto moderno della città di Milano*, de C. Salvioni[8]; *Sul dialetto calabro*, de F. Scerbo[9].

En dehors des glossaires spéciaux, nous possédons une source d'information très riche dans le livre de M. Papanti, *I parlari italiani in Certaldo*. A l'occasion du cinquième centenaire de la mort de Boccace, M. Papanti a fait traduire en près de 700 dialectes italiens une nouvelle du *Décameron* I, 9. Si méritoire et si utile que soit ce travail, il faut avouer qu'il laisse à désirer sous plus d'un rapport : non seulement par sa disposition (les dialectes sont rangés suivant l'ordre alphabétique des provinces et dans chaque province suivant l'ordre alphabétique des lieux), mais encore et surtout par la transcription qui est tantôt phonétique, tantôt calquée servilement sur l'orthographe littéraire, et qui est rarement claire et transparente.

---

[1] *Sitzungsberichte*, LXVII.

[2] *Denkschriften der k. Akademie*, XXII.

[3] *Sitzungsberichte*, CVI et CX.

[4] La traduction des proverbes de Denis Caton, 1883; le livre de Ugucone de Laodho, 1884; le Spruchgedicht de Girard Pateg, 1886.

[5] Proverbia quæ dicuntur super natura feminarum, IX.

[6] La Formazione degli idiomi letterarii, in ispecie dell'italiano, *Nuova Antologia*, XXVII.

[7] *Zeitschrift für rom. Phil.*, IX, X.

[8] Dissertation de l'un. de Strasbourg, 1885.

[9] Id. Id. 1887.

[10] Milan, 1884.

[11] Florence, 1886.

Un recueil semblable à celui de Papanti, plus ancien et moins riche, est celui de A. Zuccani-Orlandini, *Raccolto di dialetti italiani*[1].

Après avoir énuméré les principaux travaux dialectologiques, résumons l'état actuel de nos connaissances en dialectologie italienne. On peut dire que les grands traits de la phonétique sont tracés, les principaux caractères des grands groupes et de certains petits groupes sont établis, les limites de quelques phénomènes sont délimités avec assez de soin ou peuvent l'être grâce au livre de Papanti. Tout ce que les textes du moyen âge peuvent fournir en fait de connaissances dialectologiques a été étudié, particulièrement pour le nord de l'Italie; les parlers actuels des centres de culture d'où proviennent ces textes, les parlers des villes sont suffisamment connus pour servir de correctif aux conclusions tirées des textes. Cependant, l'Italie centrale et l'Italie méridionale sont à ce point de vue, comme aussi au point de vue littéraire, moins connues que le nord.

Il reste encore beaucoup à faire néanmoins, et même, selon le point de vue auquel on se place, il reste tout à faire. Voici pourquoi : A quelques exceptions près, dans la plupart des travaux qui ont été faits et même dans ceux qui reposent sur des matériaux recueillis sur place, les auteurs se sont contentés de recueillir les phénomènes phonétiques dans un seul endroit sans rayonner dans les alentours, sans les poursuivre de lieu en lieu; on en est, par conséquent, réduit à inférer les intermédiaires; et les recueils, tels que celui de Papanti, sont loin de permettre d'arriver à des conclusions certaines à cause de l'insuffisance de leur transcription. L'*Archivio glottologico* contient cependant, çà et là, quelques modèles à suivre pour ce mode d'investigation si désirable. Dans les travaux faits jusqu'à nos jours, la description des sons laisse aussi souvent à désirer; les fines nuances vocaliques, les gradations diverses des consonnes, sont notées d'une façon insuffisante et approximative. D'autre part, si l'on a beaucoup fait pour les dialectes du nord, où il ne reste plus guère qu'à recueillir sur place et délimiter les variations délicates de la langue, tout reste à faire pour certaines parties du sud, et tout particulièrement pour les côtes de l'Adriatique et les Abruzzes. Des travaux tels que l'*Italia dialettale* d'Ascoli ou l'aperçu général des dialectes italiens dans le Grundriss de Gröber ne doivent être considérés que comme des esquisses tout à fait provisoires dont l'exécution définitive est réservée à l'avenir.

W. Meyer.

[1] Florence, 1864.

CHRONIQUE

Avec ce numéro finit la 1re année de la *Revue des patois gallo-romans*. Pour nous mettre complètement à jour, nous publierons avant les vacances, en un fascicule double, les deux premiers numéros de l'année 1888.

Dès notre seconde année, nous apporterons à la *Revue* quelques améliorations typographiques dont la maison Deberny a pris l'initiative et dont elle fait presque tous les frais. Il n'avait pas été possible, lors de la fonte générale, de prévoir certains défauts que des yeux exercés découvrent à l'impression. Tous ces défauts seront corrigés. Rien du reste n'est changé au système graphique, sauf en un point. Nous considérions comme voyelles *moyennes*, celles qui ne portaient pas les signes du *timbre* ' ou ˇ. Mais il y a des cas où le timbre de la voyelle paraît douteux et où le transcripteur n'ose pas se prononcer ; en outre, nous avons beaucoup de matériaux où le timbre de certaines voyelles n'est pas indiqué. Afin de laisser plus de liberté aux transcripteurs et d'utiliser nos anciennes notes sans amener de confusion dans la graphie, nous avons créé un nouveau signe pour les voyelles *moyennes*. Nous avons choisi un accent droit. De la sorte, l'absence d'un signe diacritique sur une voyelle sera toujours l'indice de l'indétermination. Nous publierons dans notre premier numéro de 1888 la liste complète des caractères dont nous disposons.

La *Revue* a rencontré auprès des savants un accueil tel que nous pouvions le souhaiter. Ceux qui s'occupent des dialectes vivants se sont montrés particulièrement favorables. Des revues, des journaux, l'ont annoncée et ont donné des comptes-rendus. Nous les prions ici d'agréer nos remerciments. Mais nous devons une reconnaissance spéciale à M. Gaston Paris pour les paroles bienveillantes qu'il a prononcées devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en offrant à l'Institut notre premier fascicule.

Nous avons eu aussi quelques critiques, surtout au sujet de notre système graphique. Nous y répondrons quand elles auront été publiées. La question de la graphie est trop complexe pour qu'il soit possible de la traiter de nouveau ici.

Un inconvénient de l'emploi de caractères spéciaux (celui-là n'est que trop réel, mais il ne doit pas nous arrêter), c'est l'augmentation énorme des frais d'impression. Nos prévisions premières sont de beaucoup dépassées. Aussi sommes-nous dans la nécessité d'élever le prix de la *Revue*. Nous ne changeons rien aux conditions que nous avons faites à nos premiers souscripteurs. Mais à l'avenir le prix de l'abonnement sera de 16 francs pour la France et la Suisse, de 18 francs pour l'étranger. Chaque volume paru sera porté à 20 francs.

La *Société liégeoise de littérature wallonne*, qui a déjà suscité de si nombreux travaux, met au concours plusieurs sujets pour l'année 1888. Voici ceux qui se rapportent à la linguistique : Etude sur les règlements, les us et coutumes de l'une des corporations de métiers de l'ancien pays de Liége (expliquer les termes spéciaux). — Glossaire technologique wallon-français. — Recueil de mots ethni-

ques wallons. — Mots qui manquent aux dictionnaires wallons. — Etude sur des noms de lieux propres au pays de Liége. — Etude sur les enseignes de Liége. — Un conte, une nouvelle en prose wallonne. — Une pièce de théâtre en vers. — Une satire. — Une chanson, etc. — S'adresser pour plus de détails à M. Chauvin, secrétaire de la société, rue Wazon, à Liége.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Dans quelques mots, *ȁ* a été mis pour *à*. Lisez : *fărbā*, p. 52, l. 33 ; *păr*, 55, 2, 2 ; *jă*, 59, 2, 34 ; *răz*, 62, 2, 15 ; *vă*, 63, 1, 18 ; *ăkăčtaĕ*, 80, 2, 39 ; *ărkătăyĕ*, 88, 2, 4 ; *ărdĕœătăyĕ*, 88, 2, 5 ; *păr*, 90, 2, 16 ; *tă*, 110, 1, 3 ; *ărklăĕ*, 209, 2, 18 ; *tădĭ*, 209, 2, 32 ; *kăvĕ*, 210, 1, 4 ; *ărkăpĕ*, 210, 1, 7 ; *ărkăpĕr*, 210, 1, 9 ; *păr*, 210, 1, 33 ; *s'ărpĭygăst*, 218, 2, 24.

Page 47, note 2, au lieu de *s'étende*, lisez *s'étend*.

Page 55, colonne 1, ligne 5, supprimez le signe ⊢.

Page 55, col. 2, ligne 12, au lieu de *ōm*, lisez *om*.

Page 57, col. 1, ligne 21, au lieu de *ăblō*, lisez *ăblō*.

Page 58, col. 2, ligne 1, lisez : Vieilli à Saint-Pol-ville.

Page 58, col. 2, ligne 15, au lieu de *mărōn*, lisez *măron*.

Page 58, col. 2, ligne 21, au lieu de *ăbœămă*, lisez *ăbœămā*.

Page 59, col. 1, ligne 5, ajoutez : *ăœătĕ* n'est employé que par les personnes qui ont la prétention de bien parler, surtout dans les faubourgs.

Page 59, col. 1, ligne 19, *ăœĕt* est féminin.

Page 59, col. 2, lignes 18, 19 et 20, supprimez les deux articles *ăj*.

Page 60, col. 2, ligne 4, au lieu de *ătbōĕy*, lisez *ătōbĕy*.

Page 62, col. 1, ligne 3, au lieu de *ăflătĕ* [s], lisez *ăflătĕ*.

Page 64, col. 1, ligne 35, au lieu de *ăgăyyĕ*, lisez *ăgĭăyĕ*.

Page 64, col. 2, ligne 3, au lieu de *ăgyăyĕ*, lisez *ăgĭăyĕ*.

Page 66, col. 1, ligne 4, au lieu de *acheter*, lisez *acheteur*.

Page 66, col. 2, ligne 8, au lieu de *ăkŏrdĕyā*, lisez *ăkŏrdĕyō*.

Page 67, col. 1, ligne 29, au lieu de *ave*, lisez *avec*.

Page 69, col. 1, ligne 11, au lieu de *ălă*, lisez *ălā*.

Page 70, col. 1, ligne 24, au lieu de *aljeres*, lisez *ăljĕrĕs*.

Page 76, col. 2, ligne 30, au lieu de *ănĭœĕs*, lisez *ănĭœ ĕs*.

Page 77, col. 1, ligne 22, au lieu de *rĕtīr*, lisez *ărĕtīr*.

Page 77, col. 2, ligne 39, au lieu de *dĕnœĕ jĕt*, lisez *dĕ nœĕjĕt*.

Page 79, col. 1, ligne 40, au lieu de *mû*, lisez *mu*.
Page 80, col. 1, ligne 38, lisez : Empl. à Saint-Pol-ville concurremment....
Page 80, col. 2, ligne 13, au lieu de *kr*, lisez *kèr*.
Page 80, col. 2, ligne 38, au lieu de *ă*, lisez *ŏ*.
Page 85, col. 1, lignes 9 et 11, supprimez ‡ devant *ărbràkèt* et *ărbrăkœw*.
Page 85, col. 1, ligne 37, supprimez le signe ‡ devant *ărbrĭsòw*.
Page 86, col. 1, ligne 21, au lieu de *ăkăt ĕē*, lisez *ăkătĕ ē*.
Page 91, col. 2, ligne 30, au lieu de *kŏ*, lisez *kò*.
Page 93, col. 2, ligne 3, au lieu de *œl' ăr frŏ-*, lisez *œl' ărfrŏ*.
Page 95, col. 1, ligne 24, au lieu de *ărlŏkœw*, lisez *ărlŏkéw*.
Page 108, col. 1, ligne 38, au lieu de *lŏmyèrĕ dvā*. lisez *lŏmyèr ĕdvā*.
Page 109. col 1, ligne 7, au lieu de *kătyòk' ĭ*, lisez *kătyò k' ĭ*.
Page 110, col. 1, ligne 5, au lieu de *jwò*, lisez *jœò*.
Page 110, col. 1. ligne 29, au lieu de *lĭ*, lisez *lī*.
Page 124, lignes 5. 6 et 7, lisez :

... pèr là fwā kĕ sĕ trŏvo à là pwàrto dù sùbìrā, là kàrtyĕ là pŭ dĕzèr dù pĕīs, ...	... pour la font qui se trouve à la porte du Soubiran, le quartier le plus désert du pays, ...

Page 126. lignes 7 et 9, lisez *contents... fiers...*
Page 126, dernière ligne, au lieu de *hā*, lisez *ĉā*.
Page 141, lisez *Pouzilhac*, c^n *de Remoulins*.
Page 169, note 2, ligne 4, au lieu de *gulliam*, lisez *gallicum*.
Page 204. note, au lieu de *Preindeignas*, lisez *Prendeignes*.
Page 209, col. 1, ligne 20, au lieu de *ărkărjèmā*, lisez *ărœărjèmā*.
Page 209, col. 2, ligne 12, au lieu de *tăĵ*, lisez *tăĉ*.
Page 209, col. 2, ligne 14, au lieu de *kliponè*, lisez *klĭpōnĕ*.
Page 210, col. 2, ligne 3, au lieu de *paroisse*, lisez *confrérie*
Page 210, col. 2. ligne 5, au lieu de *ărkōmàsĕ*. lisez *ărkōmāsĕ*.
Page 213, col. 2, ligne 9, au lieu de *ăt ĭ*, lisez *ă tĭ*.
Page 224, col. 2, ligne 32, au lieu du signe +, mettez ×.
Page 224, col. 2, ligne 33, au lieu de *ăryĕ*, lisez *ăryē*.
Page 224, col. 2, ligne 33, au lieu de *srīt*, lisez *krīt*.

J'ai eu l'occasion de constater que la consonne notée *h* par M. Horning, p. 256, est exactement celle que nous représentons de la même façon. C'est bien la sonore du *ĉ*, comme le prouve l'observation physiologique et la comparaison des mots suivants : *pàĉā*, poisson, et *pàhā*, poison (Raon l'Etape, Vosges), *pŏœā* et *pŏjā* (La Rivière, c^un de Bourbonne-les-Bains, H^te-Marne), *ĉā*, champ, et *hā*, Jean (Saintonge). R.

TABLES

TABLE GÉOGRAPHIQUE

Aillant, 16.
Aisne, 281.
Allemagne, 151.
Allemande (frontière) 256.
Alsace, 201, 239.
Amancey, 133
Angleterre, 148.
Angoulême, 12.
Aramon, 137.
Ardèche, 123.
Arly (vallée de l'), 32.
Baimans, 132.
Basses-Pyrénées, 284.
Belge (frontière), 258.
Berri, 10.
Bonneval, 177.
Bordeaux, 12.
Bourberain, 241.
Bourbon (île), 8.
Brabant-le-Roi, 29.
Brouzet, 138
Canada, 11, 12, 17.
Cantal, 10, 124.
Cayeux, 287.
Charente, 7, 13, 15, 16, 125, 281.
Charente-Inférieure, 126, 201.
Cher, 127.
Colmar, 8.
Corrèze, 10, 128.
Côte-d'Or, 198, 241.
Couffy, 202.
Crépainville, 135.
Danemark, 308.
Deservillers, 133.
Deux-Sèvres, 130.
Essarts-les-Sézanne, 205.
Eure-et-Loir, 135.
Fécamp, 287.
Fexhe-Slins, 22.
Franche-Comté, 257.
Gard, 137, 138, 141.
Gers, 143.
Grisons, 238.
Hautot - Saint - Sulpice, 286.
Herlin-le-Sec, 97.
Ille-et-Vilaine, 144, 174.
Italie, 310.
Julienne, 125.
La Bresse, 239.
La Chaise, 281.
Lansleboug, 177, 182
La Poutroye, 201.
La Rivière, 315.
Lectoure, 143.
Le Temple, 7.
Liège, 22, 225.
Loir-et-Cher, 202.
Longueil, 287.
Lorraine, 9, 10, 239.
Lot, 9, 10, 203.
Louvigné-de-Bais, 174.
Malmédy, 225.
Marne, 205.
Mayenne, 172.
Mazières, 130.
Meuse, 12, 13, 29.
Molompise, 124.
Montcoutant, 130.
Montjean, 172.
Montpellier, 9.
Morvan, 10.
Nanteuil en Vallée, 16.
Normandie, 8, 15.
Oise, 33.
Paris, 8, 9, 11, 12, 15.
Pas-de-Calais, 49, 97, 99, 105, 107.
Pau, 8, 284.
Pons, 126, 201.
Pontaifler, 198.
Pouzilhac, 141.
Puy-de-Dôme, 282.
Quercy, 230
Raon-l'Etape, 315.
Suins, 281.
Saint-Hilaire, 127.
Saint-Marcel, 123.
Saint-Meloir, 144.
Saint-Pol, 49, 99, 107, 257.
Saint-Romain, 282.
Saintonge, 8, 157, 239, 315.
Salers, 125.
Salviac, 203.
Savoie, 9, 10, 30, 41, 177.
Scandinavie, 233.
Sèez (Savoie), 182.
Seine-Inférieure, 286.
Sénaillac, 203.
Seraing, 226.
Somme, 15, 33, 287.
Suisse, 9, 12.
— allemande, 237.
Surselva (la), 115
Tannois, 29.
Tarascon, 7.
Terres-Froides, 261.
Ussel, 128.
Vaud (canton), 239.
Verdun, 12.
Villard-de-Beaufort, 30.
Vosges, 239.
Wallon (pays), 23, 153, 184, 225, 226, 256, 313
Wavrans, 105.
Yonne, 16.

TABLE DES NOMS DE LIEUX DONNÉS EN PATOIS

Amancey, *māsi*, 133.
Aramon, *ăràmāu*, 137.
Arc-sur-Tille, *ăstiy*, 257.
Baumans, *bạnẽ*, 132.
Bessey, *bàsày*, 250.
Bourberain, *bŏrbŏlẽ*, 241, 251.
Brouzet, *brăzĕ*, 138.
Caix, *cẽ*, 287, l. 22.
Cayeux, *tcĕyẽ*, 287.
Châteaudun, *cătŏdẽ*, 135.
Chevigny, *cvẽnày*, 250.
Coulfy, *kàfĩ*, 202.
Coutach, *kàtă*, 138.
Crécy, *cvĕsẽ*, 287, l. 24.
Crépainville, *krĕpĕvĩl*, 135.
Cusey, *kùzày*, 250.
Deservilliers, *dĕsĕrlă*, 133.
Essartot, *ĕsàtàw*, 254.
Essarts, *ĕsàr*, 205.
Fâ (Fas, Faas), *fā*, 251
Flacey, *fyĕsày*, 250.
Fonsange, *fŭnsānatĕya*, 138.
Hautot Saint-Sulpice, *àwtŏ sẽ sàplĩs*, 286.
Julienne, *hùlyĕn*, 125.
La Chaise, *là cĕz*, 281.
La Poutroye, *là pàtrày*, 201.
La Tronquière, *lŏ trānkyèyro*, 203.
Lectoure, *ĩtàro*, 142.
Lœilley, *lŭœyày*, 250.
Licey, *lĩsày*, 250.
Mariageot, *mĕriĕjàw*, 253.
Mayot, *màyàw*, 254.
Molompise, *màcāpyizè*, 124.
Moreuil, *màràl*, 287.
Occey, *ŏsày*, 250.
Pau, *pàw*, 284.
Pons, *pā*, 126.
Pontarlier, *pātàlí*, 132.
Quissac, *kĩsà*, 138.
Sacquenay, *sĕknày*, 250.
Sains, *sẽ*, 281.
Saint-Anthème, *sẽt ātèyĩ*, 282.
Saint-Aignan, *sẽt ĕyā*, 202.
Saint-Hilaire, *sẽt ìlĕr*, 27.
Saint-Marcel, *sà màsĕw*, 123.
Saint-Meloir, *sẽ mlĕy*, 144.
Saint-Romain, *sẽ ràmo*, 282.
Salers, *ĕàçĕr*, 125.
Selongey, *slājày*, 250
Sénaillac, *ĕànòtàt*, 203.
Thibeau, *tìbà*, 288, l. 5.
Ussel, *ùĕĕ*, 128.
Vieilles-Haies, *cĕyā*, 251.

TABLE DES MOTS QUI SONT L'OBJET D'UNE ÉTUDE OU D'UNE EXPLICATION

aqua, 36.
bărtĕk, 289.
bitot, 206.
bouillasse, 282.
bàtilā, 125.
buk, 106.
capillum, 29.
capitellum, 33.
carapie, 207.
cata, 229.
caximus, 28.
chĕrrolle, 207.
chĕrchĕ, 144.
chĕrĕwàw, 107.
couder, 203.
drŏl, 137.
ĕkràbrĕ, 144.
ĕkrĕkè, 111.
emblave, 206.
epo-, 170.
faite, 146.
frichetis, 205.
fàmĕl, 127.
fàmàryĕ, 125.
gàrtyĕ, 100.
gobette, 206.
hàler, 206.
hàtel, 203.
jùjà d yà, 135.
kàc-mànèy, 115.
kàrtà, 111.
kàmàn, 135.
krì, 144.
làbàrày, 135.
ligne, 205.
màr, 136.
màrĕgàt, 144.
matante (la), 189.
mer, 167.
mire, 229.
navrer, 147.
nàrí, 127.
pàyrĕ, 138.
pĕrà, 125.
pierrier, 203.
pindariser, 134.
quisque, 229
rà, 136.
rasure, 198.
rateau, 39.
rispe, 205.
ròner, 206.
ryājè, 135.
sĕ-sà, 105.
soulier, 180.
tarros, 167.
trapillière, 204.
trigarunos, 167.
tsàto, 137.
rĕkyà, 261.
yà, 285.

TABLE DES SUFFIXES ET TERMINAISONS

-*abula*, 28, c. 8.
-*abilis*, 28, c. 8.
-*allum*, 48.
-*anum*, 27, c. 2.
-*are*, 244.
-*arium*, 249.
-*arium*, 26, 249.
-*atam*, 249.
-*atienm*, 26, 252.
-*atum*, 244.
-*atr*, 26.
-*ây*, 249, 251.
-*ayé*, 247.
-*âj*, 252.
-*âr*, 249.
-*âyé*, 247.
-*bè*, 244.
-*byè*, 244.
-*eé*, 248.
-*dè*, 244.
-*dyé*, 248.
-*ellum*, 33, 175.
-*erium*, 249.
-*fè*, 244.
-*fyè*, 244.
-*gè*, 244.
-*iacum*, 251.
-*irè*, 246.
-*iyé*, 247.
-*jé*, 248.
-*kè*, 244.
-*lè*, 245.
-*mè*, 245.
-*nè*, 247.
-*nyé*, 248.
-*yè*, 248.
-*oyé*, 247.
-*uyé*, 248.
-*pè*, 246.
-*pyè*, 246.
-*rè*, 246.
-*sé*, 249.
-*tè*, 246.
-*tyè*, 246.
-*urè*, 246.
-*vè*, 246.
-*vyé*, 248.
-*zé*, 249.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Accent, 198. — Airs notés, 130, 186, 280. — Analogie, 183.— Aphérèse, 228. — Article (*à* + *l'*) 129, (soudure de l') 189.

Bibliographie, 148, 153, 230, 233, 238, 240, 308, 312.

Carnaval (scènes de), 99. — Chansons : Herlin-le-Sec, 97 ; la Surselva, 115 ; Maizières, 130 ; Chanson française, 262 (v. Noels). — Comptes-rendus, 225.— Contes : Brouzet, 138 ; Pontailler, 198; Saint-Pol, 107; Sénaillac, 203.

Dérivation, 125. — Descriptions, 142, 281. — Dialectologie, 148, 230, 233, 308. — Dialogues, 124, 125, 126, 127, 128, 132, 133, 135, 144, 201, 202, 205, 280, 281, 286. — Diminutifs, 140, 203.

Enfants (les), 137, 141, 143, 281.

Graphie, 3, 4, 18, 49, 235, 239, 313, 315.

Langues cultivées, 2. — Latin en Gaule (le), 161. — Lexique de Saint-Pol, 49, 209.

Médecine populaire, 135.

Noëls wallons, 184, 265.

Orthographe française, 6.

Patois. — Leur nature, 1.— Leur utilité, 232.— Graphie; cf. plus haut, v°. — Importation du français, 30, 47, 53, 124, 198, 242.— Réaction contre l'envahissement du français, 173. — Importation de l'italien, 178. — Patois du Barrois, 29; de Bonneval, 177; de Bourberain, 241; de Louvigné de Bais, 174; du nord de la France, 33; de la Savoie, 30, 33, 177; de Saint-Pol, 49, 97, 209, 289; de Villard de Beaufort, 30.

Particules, 107, 109, 110, 128, 135, 138, 206, 285.

Phonétique. — Diphtongaison, 204. — Nasalité, 15. — Résonnances, 4, 7. — Sons, 4. — Sons pleins ou incomplets, 5, 7. — Syntactique (phonétique), 173, 3°; 202. — Transcriptions (utilité des) en langue étrangère pour

la phonétique historique, 146, 231. — **Voyelles**, 5, 10. — Semi-voyelles, 5, 17. — Réflexion vocalique, 36. — *A* tonique, 26, 175, 243, 251. — *a* antétonique, 252. — *a* post tonique, 255. — *a* + *bl*, 251. — *a* + *l*, 27, c. 6; 249. — *al* + consonne, 173, 175, 251. — *a* + nasale, 26, 27 c. 3, 251. — *an* + consonne, 252. — *a* + *pl*, 251. — *ar* + consonne, 28 c. 9, 252. — *aa*, 29. — *a* + gutturale, 26, 27 c. 3, 251. — *e* fin., 39. — *ê* du lat. vulg., 172, 175. — *i* fin., 39. — *ie*, 39. — *o* libre latin, 175. — *œ* fin., 39. — *oi* fin., 39. — *u* fin., 39. — *ui* fin., 39, 175. — **Consonnes**, 4, 8. — *c* lat. devant *a*, 30, 159. — *ĉ*, 26, 256. — *ć*, 256. — *ḉ*, 203. — Gutturale (influence de la), 251. — *h*, 256, 315. — *j*, 256. — *k* fin., 182. — *ks*, 31. — *l* passant à *y*, 173. — *l* fin., 182. — *ḷ*, 176. — *ḷ* fin., 182. — *m*, *n* fin., 181. — *p* celtique, 168, 169. — *p* fin., 182. — *r* entre voyelles, 179, 182. — *r* fin., 178, 182. — *r* devenu *ŝ*, 173. — *r-sz*, 232. — *ṛ* indo-européen, 108. — *s* fin., 180, 182. — *sz-r*, 232. — *sk*, *s-t* 31. — *t* fin., 179, 182. — *ts*, 31. — *x* français, 30. — *y* + *nare*, 27 c. 1. — *ys*, *yz*, 256. — Palatale (influence de la), 249. — *y* (influence du), 247. — *z*, 232.

Pluriel, 181, 128. — Pronoms, 128, 200. — Prononciation différente d'un même patois, 128. — Pronostics, 137, 141, 205. — Proverbes, dictons, locutions proverbiales, 125, 126, 127, 133, 137, 141, 205, 285. — Prosthèse, 228, 230.

Romani, *Romania*, 145. — Rondes, 130, 141.

Scènes de carnaval, 99; de conseil municipal, 124; d'écoliers, 125; de dispute, 207. — Sermon, 105. — Sobriquets, 289. — Suffixes, 138 (cf. la table spéciale). — Synonymie, 144.

Verbes. — Infinitifs en *a* et *i* de la 1re conj., 130. — Subjonctif en *iam*, 173. — Parfait à Sénaillac, 203. — Infinitifs en *-are*, à Bourberain, 244. Conjugaison wallonne, 225.

Vocabulaire. — Mots germaniques, 146. — Saint-Pol, 49, 209, 289. — Bonneval, 177. — Bourberain, 241 et ss., *passim*.

TABLE DES ARTICLES PAR NOMS D'AUTEURS

Arbois de Jubainville (H. d'). — La langue latine en Gaule . . . 161, 264

Braunholz (E.). — Dialectologie anglaise 148

Defrecheux. — Dialectologie wallonne 153

Devaux. — Etymologie : *Vêkyâ*, voici 261

Dottin (G.). — Notes sur le patois de Montjean (Mayenne) 172

Doutrepont (A.). — Noels wallons. 184, 265

Edmont (E.). — Lexique de Saint-Pol (Pas-de-Calais). 49, 209

Textes de Saint-Pol : chanson, scène de carnaval, fragment de sermon, conte. 97

Noms propres Saint-Polois : 1. Sobriquets 289

Gilliéron (J.). — Importation indirecte du français à Villard de Beaufort (Savoie) 30

Contribution à l'étude du suffixe *ellum* dans le nord de la France et en Savoie 33

Patois de Louvigné-de-Bais, près Vitré (Ille-et-Vilaine) 174
Patois de Bonneval (Savoie). Conservation des consonnes finales 177
Note sur un article de M. Horning (cf. plus bas) 258
La Claire fontaine, chanson populaire française 262

HORNING (A.). — La diphtongue *qa* dans deux patois du Barrois . . 29
De l'extention géographique des sons *ĉ*, *ĝ* et *ĥ*, *ĵ*, répondant aux sons français *ys* et *yz* (cf. p. 345) 256

L-LL. — Dialectologie scandinave 233

LEJAY (Paul). — Le Raton et la Ratotte, conte (Côte-d'Or) 198

MEYER (W.). — Dialectologie italienne. 310

MORF (H.). — Trois chansons de la Surselva (Suisse) 115
Societad raeto-romana des Grisons 238

NYROP. — Dialectologie danoise 308

RABIET (l'abbé). — Le patois de Bourberain (Côte-d'Or) 241

ROUSSELOT (l'abbé). — Introduction à l'étude des patois 1
Textes variés : Ardèche, Cantal, Charente, Charente-Inférieure, Cher, Corrèze, Deux-Sèvres, Doubs, Eure-et-Loir, Gard, Gers, Ille-et-Vilaine. 123
— Alsace, Loir-et-Cher, Lot, Marne 201
— Aisne, Charente, Puy-de-Dôme, Basses-Pyrénées, Seine-Inférieure, Somme 281
Périodiques. *Romania* I (1872) 145
— II-IV (1873-1875). 229
— IV (1875) 305
Chroniques 157, 318
Enquêtes 159
Livres nouveaux 238

TOBLER (L.). — Idiotikon de la Suisse allemande 237

WILMOTTE (M.). — Phonétique wallonne 23
Comptes-rendus : J. Stürzinger, *Remarks on the Conjugation of the wallonian Dialekt* 225
A. Horning *Zur Kunde des neuwallonischen* 226

PC
2701
R56
t.1

Revue des patois gallo-romans

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY